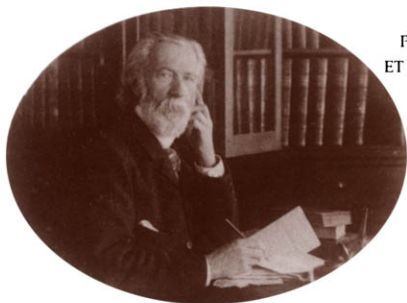


Pamphile Le May

CONTES VRAIS

ÉDITION CRITIQUE
PAR JEANNE DEMERS
ET LISE MAISONNEUVE



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Contes vrais

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Honoré Beaugrand, *la Chasse-galerie et autres récits* (François Ricard)

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André G. Bourassa, Jean Fiset et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I, II* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Alfred DesRochers, *À l'ombre de l'Orford* (Richard Giguère)

Henriette Dessaulles, *Journal* (Jean-Louis Major)

Louis Fréchette, *Satires et polémiques I, II* (Jacques Blais, Guy Champagne et Luc Bouvier)

Alain Grandbois, *Poésie I, II* (Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton)

Alain Grandbois, *Visages du monde* (Jean Cléo Godin)

Alain Grandbois, *Avant le chaos et autres nouvelles* (Chantal Bouchard et Nicole Deschamps)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Germaine Guèvremont, *le Survenant* (Yvan G. Lepage)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guido Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

Lahontan, *Œuvres complètes I, II* (Réal Ouellet et Alain Beaulieu)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

Ringuet, *Trente arpents* (Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Pamphile Le May

Contes vrais

Édition critique

par

JEANNE DEMERS

Université de Montréal

et

LISE MAISONNEUVE

Cégep Édouard-Montpetit

1993

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. A, Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

DONNÉES DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION
(CANADA)

LeMay, Pamphile, 1837-1918

Contes vrais

Éd. critique/par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve.

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Comprend des réf. bibliogr.

Éd. originale: Québec: Le Soleil, 1899.

ISBN 2-7606-1601-0

I. Demers, Jeanne, 1924- . II. Maisonneuve, Lise, 1959-
III. Titre. IV. Collection.

PS8473.E4C6 1993

C843'.4

C93-096885-9

PS9473.E4C6 1993

PQ3919.L45C6 1993

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1601-0

Dépôt légal, 3^e trimestre 1993

Imprimé au Canada

Les Presses de l'Université de Montréal, 1993

INTRODUCTION

[...] la littérature est une condition d'existence du langage ;
[...] la littérature d'une langue est une condition d'existence de cette langue.

Jacques Roubaud¹

[...] les contes de Le May dépassent l'intérêt historique ;
cessant d'être de simples *produits* d'une culture et
d'une civilisation, ils sont devenus une *valeur* à la fois
nationale et artistique ; ils rejoignent l'intérêt humain,
évoquent l'âme québécoise et participent à la vie im-
pondérable de l'art.

Romain Légaré²

*Pamphile Le May*³,
poète conteur

Léon Pamphile LeMay, fils de Michel LeMay et de Louise Auger, naquit à Saint-Eustache de Lotbinière⁴, le 5 janvier 1837. Ses grands-parents venaient de l'Anjou, le doux pays qu'a chanté Du Bellay ; à son tour Le May chantera le sien, et plus heureux que le poète angevin, il y vivra "le reste de son âge" ». C'est ainsi que débute la bio-bibliographie du poète-conteur Pamphile Le May, écrite comme un « devoir de recon-

1. « Quelques thèses sur la poétique », *Change*, n° 6, la *Poétique et la mémoire*, 1970, p. 13.

2. « Préface » aux *Contes vrais*, Montréal, Fides, 1973, p. 8.

3. Le May a écrit son nom de trois façons différentes. Ses premiers poèmes ont été publiés sous le nom de *Lemay*. Ce fut ensuite *LeMay*, puis *Le May*, qui, lui, est resté. L'ancêtre angevin, pour sa part, est désigné tantôt sous la graphie *Le May*, tantôt sous celle de *Le Mé* et même de *Le Mée*.

4. Il s'agit du *rang* Saint-Eustache qui faisait partie de la paroisse Saint-Louis de Lotbinière, d'où la contradiction apparente chez certains biographes. La plaque commémorative dévoilée le 11 août 1929 à Saint-Louis de Lotbinière, lors des fêtes organisées en l'honneur du poète, le dit clairement : « Le poète Léon-Pamphile Le May naquit à Saint-Louis de Lotbinière au rang de Saint-Eustache, le 5 janvier 1837 ».

naissance » par sa petite-fille Cécile Saint-Jorre⁵. Reconnaisance, précise-t-elle, envers celui qui « a bercé de ses charmes » son enfance et celle de sa sœur aînée, Jeanne-Marcelle. Comment mieux rappeler l'enracinement de Le May dans son Lotbinière natal où il s'éteindra en 1918, à l'âge respectable de 81 ans et cinq mois⁶, qu'en effectuant un rapprochement nostalgique entre la terre d'origine et son chanfre attitré ? Comment surtout mieux définir son destin de poésie ? Au Canada français d'alors (en 1939), toujours sensible à la continuité historique, on ne dédaignait pas la légende. Il suffisait de peu, d'un « à son tour » indiquant le rang sur une voie toute tracée et d'un futur atemporel, prophétique même – « il chantera » –, pour présenter un avenir scellé d'avance dans ses sortilèges. La date de 1837 pouvait également se révéler prégnante. Comme si Le May était prédestiné par le moment de sa naissance à traiter de l'époque troublée de la Rébellion⁷. Comme s'il portait en lui de façon privilégiée la thématique du pays et la mission d'en transmettre les valeurs originelles.

À qui lui demandait son âge, Pamphile Le May se plaisait à répondre : « Je suis patriote⁸ ». L'allusion à la date de sa naissance allait cependant bien au-delà de la simple boutade. Les événements de 1837 lui paraissaient profondément significatifs. On en retrouve des traces un peu partout dans son œuvre : dans le long poème narratif intitulé *les Vengeances*, dans un sonnet des *Gouttelettes*, « Les Patriotes de 1837 », et dans trois des *Contes vrais*, « Baptême de sang », « Petite scène d'un grand drame » et « Patriotisme ». Mais il y a plus : la conception

5. « Essai de bio-bibliographie sur la personne et l'œuvre de Pamphile LeMay », « Avant-propos », p. 1 (mémoire de maîtrise présenté en 1939 à l'Université de Montréal). L'auteur télescope les générations quand elle fait allusion aux « grands-parents » de Le May. Il s'agit de ses « ancêtres », puisque Léon-Pamphile appartient à la sixième génération des Le May installés en Amérique.

6. Plus précisément à Saint-Jean-Deschaillons, chez son gendre Ernest Saint-Onge, où il habitait depuis 1910.

7. Rébellion ou Troubles de 1837 : résistance de certains Canadiens français, sous la direction de Louis-Joseph Papineau et de Robert Nelson, à l'armée anglaise. Victorieux à Saint-Denis, les Patriotes furent défaits à Saint-Charles et à Saint-Eustache.

8. Rapporté par Charles-Marie Boissonnault, « Pamphile Le May », *le Terroir*, vol. 18, n° 7, décembre 1936, p. 13.

même que Le May se faisait de la littérature était liée à ce que l'on pourrait appeler un « patriotisme créateur ».

Il faut se reporter au discours enflammé qu'il prononça à Québec, en 1880, à l'occasion de la Fête nationale⁹, pour comprendre tant l'engagement littéraire de Le May que la mentalité de cette fin du dix-neuvième siècle qui confondait allégrement langue, patrie, religion, dans un nationalisme illuminé. Le peuple canadien-français, dit-il en substance, est un « peuple de colons », doublement désavantagé : et par rapport à la mère-patrie et par rapport aux « races étrangères¹⁰ » qui l'entourent. Pour prendre sa place au soleil, il lui faut commencer par connaître sa littérature – « en expansion », constate Le May qui, en guise d'hommage, énumère les Gaspé, Boucherville, Chauveau, Taché et Casgrain ; Buies, Fabre, David, Routhier, Faucher, Marmette ; Sulte, Bégin, Lareau, Tassé, Bourassa ; Legendre et Dick et LeMoine... Chapman, Évanturel, Fréchette, Crémazie, etc. –, avant de conclure :

Et voilà ce qu'est notre jeune littérature : un arbre sorti d'une graine féconde, qui pousse lentement mais profondément ses racines dans le sol, qui élève ses rameaux vers le ciel, et se couvre peu à peu de fleurs et de fruits, pour la gloire de la nature et le bien de l'homme.

Cette littérature a une mission en effet. Celle que lui donnait quelques années plus tôt un Edme Rameau de Saint-Père, et qu'avait assimilée, l'un des premiers, le futur écrivain et sénateur Laurent-Olivier David¹¹, c'est-à-dire la poursuite en

9. Discours publié dans J.-B. Chouinard, *Fête nationale du Canada-Français célébrée à Québec en 1880*, Québec, Imprimerie A. Côté et C^{ie}, 1881, p. 374-383.

10. Étonnante acception du mot « race », qui a persisté longtemps au Québec et où l'on peut reconnaître l'influence des travaux d'Edme Rameau de Saint-Père, en particulier *la France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique. Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1859, 355 p., et une conférence intitulée « La race française en Amérique » que Rameau a prononcée le 23 octobre 1860 au Cabinet de lecture des sulpiciens de Montréal (*l'Écho du Cabinet de lecture paroissial*, vol. 2, n^o 21, 1^{er} novembre 1860, p. 324-330).

11. Voir « Essai sur la littérature nationale », *l'Écho du Cabinet de lecture paroissial*, vol. 3, n^o 40, 12 octobre 1861, p. 315-318. Le texte de cette conférence prononcée par L.-O. David le 1^{er} novembre 1861 a été porté à notre attention par René Dionne.

terre d'Amérique du destin français. « Dieu appelle à lui tous les hommes », d'expliquer Le May qui, à son tour, a bien appris sa leçon,

mais les uns plus que les autres. Il appelle aussi toutes les nations, mais il a des bontés infinies pour quelques-unes ; et celles-ci, il les comble de bienfaits. Telle fut la nation juive ; telle est, dans notre ère, la nation française : tel sera dans l'avenir, – ses origines sacrées et le sang de ses martyrs en sont un gage, – le peuple canadien-français.

Les moyens d'atteindre cet objectif sont simples et clairement exprimés. Aucun doute n'assaille Le May dont la rhétorique, démonstrative comme un théorème, est mue par une profonde conviction personnelle qui ne peut qu'être à l'aise dans le programme proposé par l'idéologue français. D'autant que, quelques années plus tôt, ce programme avait été légitimé par Henri-Raymond Casgrain, dans un essai intitulé « Le mouvement littéraire en Canada¹² ». Mais poursuivons notre lecture du discours de Le May :

Nous devons [...] par nos écrits, inspirer l'amour du travail, le respect des lois, le culte des beaux-arts ; un peuple qui travaille est un peuple chaste et fort, et un peuple chaste et fort résiste aux persécutions, grandit vite, et se prépare un bien-être durable ; un peuple qui respecte les lois n'est point la victime de perturbations sociales et il jouit de la paix, le plus grand bien des biens.

Un peuple qui aime et cultive les beaux-arts devient en quelque sorte le maître des autres peuples, car il ne saurait perdre, dans les catastrophes qui peuvent l'atteindre ses connaissances et son génie. Ses vainqueurs mêmes s'inclinent devant son prestige, et lui demandent le secret des merveilles qu'il opère¹³.

12. « Ainsi sa voie est tracée d'avance : elle [notre littérature] sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste ; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action » (*le Foyer canadien*, vol. 4, janvier 1866, p. 26 ; repris par René Dionne dans Gilles Marcotte, dir., *Anthologie de la littérature québécoise*, vol. 2 : *la Patrie littéraire*, La Presse, 1978, p. 305-310 ; citation : p. 308).

13. Dans J.-B. Chouinard, *op. cit.*, p. 376.

Ce patriotisme moraliste et grandiloquent fait sourire de nos jours, il irriterait même si l'on ne sentait qu'il recoupe chez Pamphile Le May, en le motivant, un violent désir d'être poète. Mélange qui ne pouvait que déboucher sur une étrange conception de la littérature, « sorte de sacerdoce » pour Le May, selon l'expression d'un critique du temps, Ab der Halden. Dans un tel contexte, faut-il s'étonner que les longues années que Le May a consacrées à l'écriture – plus de cinquante ans, soit l'essentiel de sa vie adulte – fassent de lui un épigone nord-américain du grand poète dix-neuvième, Victor Hugo, auquel d'ailleurs il avait étrangement fini par ressembler, en plus fin peut-être, ainsi que le montre le beau portrait reproduit sur la jaquette de cette édition critique : même port de tête, même front haut, mêmes cheveux blancs et barbe d'aède, même regard tourné vers l'intérieur. Ressemblance purement fortuite ou actualisation d'une projection, signe matériel d'un rêve ? Mise au point inconsciente d'une *persona*, à partir d'un modèle, d'une *imago*, vers laquelle tendre pour l'honneur des siens ? Elle était loin de s'annoncer pourtant cette ressemblance que le seul style d'époque ne suffit à expliquer... si l'on en croit du moins la description faite de lui en 1873 :

Taille moyenne, dehors ordinaires, cheveux foncés, moustache blonde, teint bilieux, regard terne, l'air maladif d'un dyspeptique, caractère rêveur, mélancolique, naïf, aimant la solitude, très pieux, tranquille, timide. « C'est un homme, dit Fréchette, d'une singulière douceur [...] »¹⁴.

Que s'est-il passé pour que l'homme rencontré à la fin de sa vie par Camille Roy ait acquis l'élégante sérénité de la sagesse ? Sinon peut-être justement que Le May a l'impression d'avoir accompli quelque chose, qu'il pense s'être rapproché d'un idéal préétabli très tôt et sur lequel il s'alignait jour après jour :

[...] à voir ce doux vieillard, au profil délicat et fier, au front large et méditatif, au regard tendre et voilé, la tête auréolée de longs

14. Anonyme, « Pamphile Lemay », *l'Opinion publique*, 17 avril 1873, p. 181 (commentaires, avec de longues citations, d'une conférence sur les poètes canadiens donnée par L. Fréchette devant les membres du Cabinet de lecture paroissial le 12 mars 1873 ; p. 185 : portrait de P. Le May, copié sur un daguerréotype).

cheveux blancs qui retombaient en boucles sur ses épaules, à voir cet homme droit et souple en sa démarche légère, mais pensif et douloureux, on reconnaissait bien vite comme une image vivante de ces « êtres sacrés et ailés » dont parlait Platon. Le May faisait paraître en son élégance toujours jeune quelque chose de cette humanité supérieure dont volontiers nous nantissons les poètes¹⁵.

À tant vouloir être poète, Le May en aurait pris l'allure...

Est-ce invraisemblable d'imaginer que ce soit le grand romantique français qui ait servi de modèle à Pamphile Le May ? N'était-il pas *le* poète du siècle ? Celui qu'admiraient « la pléiade des Garneau, des Ferland, des Taché, des Fréchette, des Casgrain, et combien d'autres, qui, chaque fin d'après-midi, avaient accoutumé de se rassembler dans l'arrière-boutique de Crémazie pour y feuilleter les dernières nouveautés de Paris, causer art et littérature¹⁶ » ? Et le romantisme éclatant, ne constitue-t-il pas la première manière du Le May de l'École de 1860, avant que celui-ci ne découvre, avec ses *Gouttelettes*, que l'intimité des accents lamartiniens lui convenait mieux ? Toutes proportions gardées, évidemment, car les thèmes chez lui sont ou bien très quotidiens ou bien traités sur un mode familier. Le rapprochement s'impose, semble-t-il, entre le rythme de certains passages du poème *les Vengeances* et les amples mouvements narratifs du Hugo de « La fin de Satan ». De plus, comme Hugo, Le May n'a-t-il pas touché à tous les genres ? Outre la poésie, dont il a voulu faire la pierre angulaire de son œuvre et qu'il a pratiquée sous diverses formes, il a abordé le conte, le roman, la fable, le théâtre, l'opérette et l'opéra-comique. Serait-ce par quelque obscur sentiment d'identification qu'il s'est adonné, lui aussi, dans des sonnets dédiés à ses petits-enfants et, qui sait, dans ses *Fables*, à l'art d'être grand-père ?

Perçu ou inconscient, le modèle était disproportionné, compte tenu de la pauvreté intellectuelle et artistique du

15. C. Roy, « À l'ombre des érables », p. 18.

16. S. C., « Léon-Pamphile Lemay », dans *Biographies et portraits d'écrivains canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 74-77.

temps¹⁷. Le May le sait et il s'en plaint souvent. Il juge même que cette situation le limite dans son écriture¹⁸. Non sans raison d'ailleurs. Sa production théâtrale est on ne peut plus naïve : un mélodrame compliqué en six actes, *les Vengeances*, tiré du poème du même nom, trois comédies – « Sous les bois », « En livrée », « Rouge et bleu », réunies sous ce dernier titre – et un court vaudeville, *Entendons-nous*, pièces de peu de valeur malgré leur gaieté et qui ne résisteraient de nos jours ni à la reprise ni à la réédition. Quelques inédits également dont il ne faut pas regretter qu'ils le soient demeurés : une opérette, « La fiancée des bois », et deux opéras comiques aux titres indicatifs du milieu dans lequel l'action se passe, « La grosse gerbe » et « Les moissons ». Quant à sa prose romanesque, elle a connu un demi-échec, mise à part la belle traduction, chaleureusement accueillie, du *Chien d'Or* de William Kirby ; demi-échec entériné plus tard par un critique faisant autorité, M^{gr} Camille Roy :

Le Pèlerin de Sainte-Anne, Picouoc le maudit, l'Affaire Sougraine sont des romans où il y a bien quelques jolis traits de mœurs canadiens, mais où s'exerce trop, où s'égaré vraiment l'imagination de l'auteur. Les situations extravagantes s'y accumulent sans profit ni pour la psychologie ni pour l'art.

Heureusement il y a les *Contes vrais* :

[...] les *Contes vrais* méritent d'être conservés. Il y a bien là encore des excès d'invention, et ce goût du mélodrame que Le May

17. « Pour être juste envers la génération de 1860, envers les pionniers de la poésie canadienne, il faut tenir compte des obstacles et des difficultés auxquels devaient faire face les écrivains : point de guides, à peine quelques livres, pas même de traités de versification ; pauvreté économique et culturelle, apathie générale du public concernant les lettres, indifférence d'une "société d'épiciers", selon la plainte de Crémazie » (R. Légaré, *op. cit.*, p. 132). Arthur Buies, pour sa part, parlait d'« obscurantisme érigé en système » (*la Lanterne*, éd. de 1884, p. 138).

18. « Si j'avais eu les connaissances nécessaires quand j'ai écrit ce poème [« Tonkourou »], j'aurais fait un petit chef-d'œuvre en son genre... C'est aujourd'hui que je comprends l'aveuglement du Séminaire, qui punissait les élèves surpris à faire des vers français... Enfin ! inutile de récriminer, et merci à Dieu qui me permet de refaire mieux, à la dernière heure, les poèmes ébauchés dans ma jeunesse si peu débauchée » (lettre à Téléphore Saint-Jorre, 17 mars 1914, fonds Pamphile Le May, BNQ).

a montré dans ses récits, mais il y a aussi de fines pages, bien écrites, où se retrouvent les meilleures qualités de l'auteur¹⁹.

Jugement positif déjà porté par Hector Demers lors de la réédition de 1907 – « Ce livre restera²⁰ » – et que reprendront Romain Légaré²¹ et Jacques Gagné²².

Paradoxalement, alors que ce sont les *Contes vrais* qui devaient maintenir vivace la mémoire de Le May, ne serait-ce que grâce aux récentes rééditions qui en ont été faites, de son temps, c'est le poète qui a été célébré, qui a été entouré d'admiration et d'estime ; c'est d'abord à lui qu'ont été destinés la plupart des honneurs reçus²³. Et bien que le contenu de la courte biographie portée à l'édition 1906 du *Petit Larousse illustré*²⁴ se réfère à Pamphile Le May écrivain, auteur de poèmes rustiques, de contes et de romans, il y a fort à parier que c'est sa réputation de poète qui a emporté la décision de retenir son

19. « L'œuvre de Pamphile Le May », *le Canada français*, vol. 11, n° 6, mars 1924, p. 485.

20. « Les contes canadiens de Pamphile Lemay », *la Patrie*, 6 avril 1907, p. 17.

21. « [...] les *Contes vrais*, sont le meilleur ouvrage en prose de Pamphile Le May [...]. Ils méritent d'être conservés. C'est une œuvre de maturité où s'affirme le métier du poète et du prosateur » (« Préface » aux *Contes vrais*, Montréal, Fides, 1973, p. 7). En 1961, Romain Légaré avait fait à peu près le même commentaire dans les *Archives des lettres canadiennes* (Fides, p. 264) et dans « Études d'auteur canadien. Pamphile Le May », *Lectures*, nouvelle série, vol. 7, n° 5, p. 133.

22. « C'est un livre ancien et actuel », (« Un conteur habile et inquiet », *le Droit*, 1^{er} mars 1981, p. 14).

23. Médaillé d'or du concours de poésie de l'Université Laval, en 1867, pour un poème en 2 800 alexandrins sur le thème imposé, « La découverte du Canada », et en 1869, pour un « Hymne pour la fête nationale des Canadiens français » ; officier de l'Instruction publique de France en 1910 ; membre fondateur de la Société royale du Canada en 1882 ; docteur *honoris causa* de l'Université Laval en 1888.

24. Pamphile Le May croit, sans doute avec raison, devoir cet honneur à son genre Téléphore Saint-Jorre : « [...] j'allais oublier de te remercier de l'heureuse idée que tu as eue en me fourrant parmi les illustres du Larousse. C'est bien à toi que je dois de faire un peu de bruit à l'heure qu'il est. Tu sonnes le réveil avec mon nom » (lettre du 30 mai 1907). Le May avait eu, dès 1885, l'honneur d'une inscription indirecte dans le grand *Dictionnaire universel de géographie* de Vivien de Saint-Martin. Sous la rubrique LOTBINIÈRE, le géographe Onésime Reclus inscrivait en effet, après une brève description de la région : « Patrie du poète Pamphile LeMay, qui lui a consacré de beaux vers dans son poème des "Vengeances" ».

nom. C'est le poète enfin qu'affectionne la critique. « Notre poète Pamphile Le May » et « [...] notre excellent poète Pamphile Le May », écrivent significativement le même jour Ginevra et un anonyme dans le journal *le Soleil*²⁵, l'une et l'autre pour annoncer la parution non d'un recueil de poèmes, ce qui eût été normal, mais des *Contes vrais*. Quelques années plus tard, Henri d'Arles fera de même : « Je suis heureux, pour l'honneur des lettres canadiennes, que notre poète ait eu l'idée de cultiver ce genre [le conte], qui n'a pas vieilli²⁶ ». Pour sa part, Camille Roy écrit, à l'occasion d'un hommage posthume au « cher vieux poète qui vient de mourir », qu'il a été « le plus tendre de nos lyriques²⁷ ». Utilise-t-on le mot plus neutre d'« écrivain » ? On y joint volontiers un adjectif, ainsi « aimé²⁸ » ou « aimable²⁹ » et on maintiendra souvent le « notre » de complicité, un « notre » qui se situe à la limite de l'exclusivité. Comme si Fréchette et Crémazie n'avaient jamais existé...

Pamphile Le May lui-même ne se voit pas autrement que poète, quel que soit le genre auquel il s'adonne. Sans doute donne-t-il au mot « poète » le sens large d'homme de lettres encore en usage à l'époque. Peu importe. La poésie s'impose à lui. Elle est sa joie et son tourment, sa nécessité. À ceux qui lui conseillent de renoncer à la poésie, il ne peut que lancer cette plainte :

Puis-je imposer silence à cette voix impérieuse et ravissante qui s'élève dans mon âme, et qui me dicte des paroles que je ne puis saisir qu'à demi, et dont, hélas ! je ne puis rendre qu'imparfaitement la douceur et la mélodie³⁰ ?

S'il lui arrive de constater combien lui coûte ce don de poésie, à aucun moment l'idée ne lui vient qu'il pourrait souhaiter en changer. Celui qui regrettait de ne s'« être pas accoutumé aux

25. Ginevra (Georgiana Lefavre), « *Contes vrais* », *le Soleil*, 23 mars 1907, p. 4 ; Anonyme, « Deux livres », *ibid.*, p. 2.

26. « Un poète du Terroir », *Eaux-fortes et tailles douces*, p. 165.

27. « Pamphile Le May », *le Canada français*, vol. 1, 1918, p. 31.

28. *L'Enseignement primaire*, vol. 21, n° 2, octobre 1899, p. 127.

29. Madeleine (Madame Wilfrid A. Huguenin, née Anne-Marie Gleason), *la Patrie*, 27 avril 1907, p. 22.

30. « Au lecteur », *Essais poétiques*, p. v-vi.

travaux des champs », comme ses camarades d'enfance, « fatigués le soir » mais l'esprit en repos, le cœur gai et satisfait, était forcé de se rendre à l'évidence : un seul métier lui faisait envie, parce que le seul à englober celui de poète, le métier d'écrivain. Métier particulièrement exigeant et qui tolère mal le partage, d'autant que Le May l'envisage comme une ascèse active et non à la façon de certains hommes pourtant « dignes d'envie », « qui se délassent de leurs labeurs en lisant ou en pensant ». « On peut être penseur et laboureur ou artisan en même temps, dit-il ; mais il est difficile d'être écrivain³¹. »

Le May, qui prépare le Barreau au moment où il écrit ces lignes, acceptera avec joie, en 1867, le poste de bibliothécaire de l'Assemblée législative que lui offre le Premier ministre P.-J.-O. Chauveau³². Dans ce poste de fonctionnaire, qui prolonge celui de traducteur, à Québec d'abord, puis peut-être à Ottawa, Le May trouvera pendant vingt-cinq ans, soit jusqu'à une retraite prématurée et plus ou moins imposée en 1892, un triple avantage : la sécurité d'un gagne-pain honorable, le temps nécessaire à l'écriture et – fait non négligeable à cette époque de disette culturelle – le contact quotidien avec le livre. Or Le May éprouvait pour le livre un sentiment d'amitié confinant à la passion. En fait foi un poème resté inédit jusqu'à tout récemment, « Mes livres », dans lequel le poète regrette en ces termes ceux qu'il a dû livrer « sans défense / Au marteau du crieur public » :

[...]

*Vous étiez un jardin plein de fleurs et de fruits,
 Vous étiez un refuge où se taisaient tous les bruits ;
 Vous étiez des amis indulgents et commodes
 Vous ne parliez jamais politique, ni modes ;
 Et si vous me faisiez quelquefois des discours
 Ils étaient pleins de sens et surtout assez courts.
 Vous mêliez sagement et louange et reproche,*

31. *Ibid.*, p. viii.

32. « Moi, le lendemain, j'étais appelé à Québec, par un homme dont je bénis la mémoire, pour prendre charge de la bibliothèque de la Législature. Pendant vingt-cinq ans, je vécus en tête à tête avec les livres [...] » (« Le spectre de Babylas », *infra*, p. 88, var. 73).

*Vous sembliez parfois sourire à mon approche ;
Parfois à mon départ vous sembliez rêver*³³.

Quant à « Un Rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque », qui termine les *Contes vrais*, n'est-il pas la métaphore de la vie de Le May, vécue tout entière comme un long séjour mi-heureux mi-inquiet parmi les livres à lire, à écrire ou à corriger. D'où probablement la place significative qu'il lui a donnée dans l'édition de 1907, pour la maintenir par la suite malgré la refonte entreprise. Et il ne serait pas sans intérêt de comparer les quelque cinq lignes qu'il y consacre à Lamartine avec les seize à Hugo. S'il voue, par l'entremise de son narrateur, la plus grande tendresse à la « lyre vivante », « presque divine », qu'est le poète de Milly, c'est l'admiration qui résonne sous sa plume lorsque le Mentor parle de Victor Hugo, « génie littéraire incomparable ». C'est que Lamartine ressemble comme un frère à Le May, jusque dans l'excès des sentiments éprouvés – « nul n'aima, ne jouit, ne souffrit autant que ce poète » –, alors qu'à ses yeux Hugo, qui « aurait voulu refondre le monde entier dans son creuset de diamant³⁴ », ne représente rien de moins que le rêve utopique de toute poésie.

Mais quelle a été la vie de cet homme inspiré par la poésie au point d'être littéralement aspiré par elle ? Sans histoire, en fait, et, à la limite, étonnamment prosaïque. Ce que n'annonçaient ni une enfance ni une adolescence plutôt rêveuses et vagabondes, partagées entre des études à l'école des Frères des écoles chrétiennes de Trois-Rivières, le petit collège de Lotbinière, les cours de latin avec le notaire du village, Thomas Bédard, le Séminaire de Québec et les interminables promenades dans la campagne où le ramenait périodiquement une santé fragile. « Le May n'étudiait jamais ; il passait son temps dans les bois et les prairies, sur le bord des ruisseaux et des rivières », raconte un journaliste, qui ajoute : « Il cherchait la poésie avant d'en [s]avoir le nom, dans les beautés et les grandeurs de la nature³⁵ ». Était-il loin de Lotbinière, qu'il y reve-

33. Maurice Pellerin et Gilles Gallichan, *Pamphile Le May, bibliothécaire de la législature et écrivain*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1986, p. 133-134.

34. Voir *infra*, p. 423.

35. Anonyme, « Pamphile Lemay », *l'Opinion publique*, 17 avril 1873, p. 181 (voir plus haut, n. 14).

nait le plus souvent possible en pensée³⁶. Quant à son voyage aux États-Unis³⁷ et son passage à Sherbrooke³⁸ pour trouver un travail, ils tournèrent court, de même que sa tentative de devenir prêtre. Il ne resta que deux ans au Grand Séminaire d'Ottawa. De retour à la vie laïque et aux études de droit amorcées avant l'expérience américaine, Le May s'installe à Québec³⁹, le second point d'attache de sa vie après Lotbinière dont il regrettera toujours les grands espaces de liberté, l'intimité chaleureuse des maisons et des jardins. Québec n'est d'ailleurs pas sans nourrir son imaginaire, comme le révèlent plusieurs sonnets des *Gouttelettes* et le poème qui lui valut sa première distinction, la « Découverte du Canada ».

Marié en 1863 à Sélina Robitaille⁴⁰ dont il aura quatorze enfants⁴¹, Pamphile Le May entre peu à peu dans la période

36. Jean-Marie Turgeon raconte qu'à la récréation du soir, Le May faisait à ses camarades pensionnaires au Séminaire de Québec « de fantastiques récits » et qu'au coucher, il leur disait : « Dormez bien ; moi je retourne à Lotbinière. » Aussi passait-il pour un peu sorcier. Voir « Pamphile Le May en quinze images », *L'oncle Gaspard vous offre le dessus du panier de ses chroniques parues dans l'Événement et le Journal*, p. 259. L'auteur dit tenir de l'abbé Edgar Le May, fils du poète, la plupart des renseignements inédits qu'il donne dans cette chronique.

37. On sait peu de chose de ce bref séjour américain si ce n'est que Le May s'est rendu à Portland, comme cela se pratiquait couramment à l'époque, et qu'il n'y trouva aucun travail. Il devait plus tard déplorer cette pratique de s'exiler aux États-Unis, dans deux poèmes d'*Une gerbe* – « Aux expatriés » et « *Dulcia linquimus arva* » ; y faire allusion aussi dans deux de ses *Contes vrais*, « Le spectre de Babylas » et « Mariette ».

38. En 1951, Louis-C. O'Neil raconte, dans *la Tribune* de Sherbrooke, que Le May avait trouvé un emploi comme commis dans un magasin de la rue Wellington mais que son employeur (un nommé Campbell ou McKechnic) l'avait mis à la porte quelques semaines plus tard en l'accusant d'être trop rêveur.

39. Il aurait habité rue Saint-Jean, chemin Sainte-Foy, avenue des Érables, rue Burton (n° 13), rue La Chevrotière, rue des Remparts, et rue Sans Bruit. J.-M. Turgeon (*op. cit.*, p. 264) tient cette liste du fils de Le May, l'abbé Edgar Le May, qui la lui a donnée « de mémoire », en précisant que partout il fallait au poète « des arbres, une cour où se faire un jardin et un croquet ».

40. Certains biographes de Le May écrivent « Célina » (Jean-Marie Turgeon) ou même « Céline » (Romain Légaré) au lieu de Sélina, tel qu'attesté par les documents officiels.

41. Il est arrivé à certains biographes de Le May de ne lui reconnaître que douze enfants, en s'appuyant sur l'incipit d'un poème adressé à Honoré Mercier, dans lequel il réclamait, en badinant, les cent arpents promis à tout père de famille ayant douze enfants et voulant devenir colon : « J'ai douze enfants vivants, tous d'amour légitime » (*les Épis*, p. 52-53).

petite-bourgeoise de sa vie. Sa thématique s'attache alors à la famille, à la patrie et à ses héros, à la foi et à l'histoire biblique, aux Indiens, aux travaux des champs et aux petites activités artisanales⁴². Il y aura bien, ça et là, quelques poèmes politiques tel celui où il prend la défense de Louis Riel, lors du soulèvement des Métis du Manitoba⁴³ ; des hommages également, à sa « très Gracieuse Majesté Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes », par exemple, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son règne, mais Le May donne ces derniers comme « poésies fugitives⁴⁴. » Ses meilleurs accents – les sonnets des *Gouttelettes* –, il les tire de sa vie intime et quotidienne qu'il n'hésite pas à inscrire, telle une suite logique, dans l'histoire de l'Occident. On reconnaît bien là le rêveur ambitieux des premières années ! Comme si ses activités de bibliothécaire ne l'avaient pas entamé⁴⁵. Ni sa famille d'ailleurs, intégrée souvent à ses travaux d'écriture⁴⁶.

42. Il suffit pour s'en rendre compte de relever au hasard certains titres de poèmes dans des recueils comme *Les épis* ou *Réflets d'antan* : « La Fenaison », « Les Broyeurs », « La Débâcle dans les îles de Sorel », « Irena la Huronne », « Agar ou Ismaël », « Au laboureur », « Pater Noster », « Les Braves de 1760 », « La Mort de Chénier ».

43. Intitulé « À ceux qui demandent la tête de Riel, Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! », ce poème de 84 vers, publié dans *le Canadien* (11 avril 1870, p. 2), a suscité de violentes réactions de la presse anglophone, en particulier du *Chronicle*, dont le texte sera repris en traduction dans *le Canadien*, le 13 du même mois (p. 2, col. 2).

44. *Les Épis*, sous-titré *poésies fugitives et petits poèmes*, p. 48-54.

45. Quand Le May est entré en fonction, la bibliothèque de l'Assemblée législative ne comportait qu'une centaine de livres. Moins de dix ans plus tard, elle en comptait environ 3 000, obtenus par achats, mais aussi par un système d'échanges mis en marche par Le May avec plusieurs pays, dont les colonies britanniques, les États-Unis, la France et la Belgique. Un incendie survenu le 19 avril 1883 en détruisit la plus grande partie sans décourager Le May, qui se remit à la tâche. On lui doit plusieurs catalogues, des suppléments, un index et l'ouverture au grand public de la bibliothèque qui porte son nom depuis 1980. Voir Maurice Pellerin et Gilles Gallichan, *Pamphile Le May, bibliothécaire de la Législature et écrivain*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, « Bibliographie et documentation », n° 21, 1986, p. 40-50.

46. Si l'on en croit son fils Edgar dont J.-M. Turgeon rapporte les propos, Le May testait sur elle ses textes :

« M. l'abbé Edgar Le May me rappelle que la plupart de ces sonnets sont nés au sein de la famille. Son père, presque toujours souffrant ne prenait véritablement qu'un repas par jour, le midi. Il se levait de table avant les autres, et les enfants se disaient entre eux : « Il va nous chercher le dessert ». Puis il

Après la poésie, sa famille était ce qui comptait le plus pour Le May ; en font foi sa correspondance⁴⁷ et plusieurs poèmes⁴⁸. Aussi se pliait-il volontiers aux exigences de celle-ci, s'en éloignant peu – un seul voyage important vers la France au printemps 1888⁴⁹ – et allant toujours où la nécessité la poussait : de nouveau à Québec, par exemple, au début de l'été 1897, pour l'éducation des enfants, alors qu'il aurait de beaucoup préféré poursuivre sa retraite studieuse à Deschaillons. Il y travaillait à ses *Gouttelettes*, à des contes également, qu'il publiait dans des revues quand il ne les destinait pas à son premier recueil des *Contes vrais*⁵⁰, le poète se faisant presque naturellement conteur, toujours dans l'optique d'un monde à dire, de coutumes à transmettre, de valeurs à sauver. N'était-ce pas là – le conte étant par définition enseignement – la retombée normale d'une poésie conçue comme éthique ? De l'aveu même de Le May d'ailleurs, qui aurait dit à Alphonse Désilets venu lui rendre visite à Deschaillons, au printemps 1916 : « Je

s'enfermait dans son bureau et écrivait, debout. Après une demi-heure, il revenait :

– Si vous le voulez bien, je vais vous lire quelque chose...

– Du nouveau, papa ?

– Oui.

Tout le monde naturellement trouvait cela beau. Parfois, quelqu'un osait une critique et, au dîner suivant, le poème revenait, "sauté autrement" » (*op. cit.*, p. 266-267).

47. Une première étude de cette correspondance a été faite par Pierre de Grandpré pour le bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec, *l'Incunable* (Montréal, vol. 18, n° 3, septembre 1984, p. 26-29), puis reprise dans le catalogue préparé par Maurice Pellerin et Gilles Gallichan pour l'exposition Pamphile Le May tenue à la Bibliothèque nationale du Québec en 1987 (*op. cit.*, p. 15-23).

48. Il s'agit de sonnets qui forment la section « Au foyer » dans les *Gouttelettes* : « Ma mère », « À ma femme », « À mes enfants », « À ma petite Irène (le jour de sa première communion) », « À Jean-Marcel LeMay (mon petit-fils) » et « À Jeanne-Marcelle St-Jorre (Ma petite-fille) ».

49. À bord du *Château-Léoville* avec quelques amis : Roméo Poisson, Faucher de Saint-Maurice, Nazaire Turcotte. Au retour, Le May fera de ce voyage l'objet d'une conférence à l'Union commerciale (voir *la Revue canadienne*, 1895, p. 677-686, 735-745).

50. Les contes suivants n'ont pas été retenus dans l'édition de 1907 : « L'épreuve », paru dans *le Journal de Québec* (10, 21 novembre 1863) et repris dans *le Journal de Saint-Roch* (14 décembre 1874) ; « Scènes de mœurs », paru dans *le Monde illustré* (8 septembre 1900), repris dans *le Canada français* (2 novembre 1900).

voudrais que ma vie de poète ait servi à semer un peu de joie au fond des âmes⁵¹ ».

La réception critique des Contes vrais

On peut distinguer deux moments dans la réception critique des *Contes vrais* : la réception d'« époque », d'une part, soit les réactions des critiques à la parution de l'œuvre, et, d'autre part, celle plus récente, qui souligne une réédition ou fait partie de travaux savants.

La réception d'« époque » est double, puisqu'il y eut du vivant de Le May, à un intervalle de huit ans, deux éditions du recueil : une première, en 1899, qui ne contenait que neuf contes, une seconde, augmentée à vingt et un contes et abondamment illustrée, en 1907. Ces deux parutions ont été dans l'ensemble bien accueillies, du moins au Québec. Si la question de la qualité littéraire de l'ouvrage se trouve souvent traitée de façon allusive, l'insistance est toujours mise sur son caractère « canadien ». Une notice dans *l'Enseignement primaire*, à propos de l'édition de 1899, pourrait servir de critique type :

M. Lemay, l'auteur aimé de *Tonkourou*, vient d'ajouter un joli petit volume à notre littérature nationale. Ses contes vrais sont charmants, et il s'en échappe un parfum de foi qui ne dépare nullement l'œuvre du conteur. M. Lemay a une grande qualité, à nos yeux : ses écrits sont canadiens, en ce sens qu'il *peint* les mœurs et les coutumes de notre peuple⁵².

Critique que ne contredira pas l'article d'Hugues Delorme quelques semaines plus tard dans le périodique *Paris-Canada*. Les *Contes vrais* y sont comparés avantageusement aux *Contes des Bords du Rhin* et à *L'Ami Fritz* des conteurs alsaciens Erickmann et Chatrian : « Même clarté de la langue, même estimable et hautain mépris des détails inutiles et des phraséolo-

51. « Pamphile LeMay au coin du feu », *le Terroir*, vol. 18, n^{os} 2-3, juillet-août 1936, p. 36.

52. Vol. 21, n^o 2, octobre 1899. Rappelons que se prépare alors la querelle des régionalistes et des exotiques (voir à ce sujet une brève présentation dans P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *l'Histoire du Québec contemporain*, nouvelle édition, Montréal, Boréal, 1989, t. I, p. 713-714).

gies oiseuses [...] le prosateur égale le poète et le laisse à chaque ligne deviner par le nombre harmonieux des phrases⁵³ ».

Lors de l'édition de 1907, les critiques n'ajouteront guère à cette appréciation, si ce n'est des commentaires au sujet des illustrations. On se contentera de signaler que l'ouvrage « est écrit d'une plume alerte et correcte » et on insistera sur son contenu : « description des champs, des forêts ou des âmes, évocations de beaux faits historiques ; gaies plaquettes politiques ; amusantes critiques de nos travers⁵⁴... » On déclarera que son auteur « est de la race des conteurs », mais en marquant bien sa spécificité : « Monsieur LeMay est non seulement un conteur original, c'est un conteur canadien. Tous ses sujets sont empruntés à notre inépuisable fond de traditions et de légendes ». On dira que « ses récits écrits dans une langue claire et savoureuse, dans un style souple et pittoresque, coulent de source », que leur lecture « est extrêmement passionnante », en expliquant que les « coutumes et les mœurs des habitants de nos campagnes sont là fidèlement décrits par un esprit observateur qui est en même temps un artiste⁵⁵ ». On proclamera son « profond plaisir » à la découverte de ces contes « si canadiens, si chez-nous [*sic*], qu'en fermant les yeux, on a l'illusion de se retrouver au coin de lâtre, où jadis la voix du conteur du village enchantait nos soirées, par d'extraordinaires récits ». C'est que « M. Pamphile Lemay a consacré son œuvre entière aux choses canadiennes », « sa plume se fait l'évocatrice fidèle des époques anciennes avec cette scrupuleuse exactitude qui dénote le chercheur et le savant » ; que le « distingué littérateur » enfin, « excelle à décrire les scènes du pays, à mettre nos coutumes, nos croyances, nos naïvetés en pleine lumière⁵⁶... »

Cette première critique est surtout régionale. Aussi est-elle sentimentale le plus souvent, malgré quelques rares éclairs de lucidité comme le « nos naïvetés » cité plus haut. La critique eu-

53. « Un livre de contes [...] », *Paris-Canada*, vol. 27, n° 24, 15 décembre 1899, p. 2 ; repris sous le titre « Les Contes vrais », dans *la Patrie*, 8 janvier 1900, p. 6.

54. Hector Demers, « Les contes canadiens de Pamphile LeMay », *la Patrie*, 6 avril 1907, p. 17.

55. Anonyme, « Contes vrais », *le Soleil* (supplément), 23 mars 1907, p. 2.

56. Madeleine, *la Patrie*, 27 avril 1907, p. 22.

ropéenne se montrera plus nuancée, bien qu'il lui arrive de s'attendrir sur le côté « visions canadiennes » et sur la dimension leçon des *Contes vrais*⁵⁷. Celle de Hugues Delorme donnait déjà la juste (l'injuste ?) mesure des *Contes vrais* par rapport à la littérature française en comparant Le May à des auteurs folkloriques qui faisaient dans le « roman populaire⁵⁸ ». Ab der Halden est moins discret. S'il reconnaît que le « Le bœuf de Marguerite est une amusante étude des effets de la superstition dans un village, et renferme un sermon à la fois spirituel, et bon enfant, qui mérite d'être lu », il n'hésite pas à déclarer avoir affaire à de « brèves nouvelles » qui « ne s'élèvent point [...] au-dessus de la moyenne du genre », à des « œuvres inégales » auxquelles leur auteur n'attache pas lui-même une importance réelle⁵⁹. En quoi il se trompait d'ailleurs. Le May éprouvait une affection toute particulière pour ses *Contes vrais* et il en préparait même une troisième édition.

Les critiques qui, après la mort de Le May, ont tenté de faire le point sur son œuvre se sont plutôt mis d'accord sur la qualité des *Contes vrais*, qu'il s'agisse de Camille Roy, d'Émile Bégin⁶⁰, ou d'Henri d'Arles. Ce dernier, qui comparait Le May aux conteurs français Charles Nodier et Anatole France, présentait même *Contes vrais* comme son « chef-d'œuvre », « la synthèse de son talent, le couronnement de ses rêves et de son labeur poétique⁶¹ ». Ils se feront plus sévères toutefois au fur et à mesure que l'on se rapprochera de l'époque contemporaine, pointant tantôt les maladroites du texte⁶², tantôt son

57. Voir le bref commentaire d'un critique qui signe L. L. (un certain professeur Leau de l'Université de Nancy) dans le *Bulletin de la Canadienne* (Paris) de juin 1907 ; repris dans *l'Action catholique* du 4 janvier 1937. Le May y fait allusion dans une note qui apparaît à la première page du conte « Sang et Or », dans l'exemplaire que nous a prêté sœur Michelle Paquette : « *Mon chef d'œuvre* d'après M. Leau, prof. Université de Paris ».

58. Hugues Delorme, « Les *Contes vrais* », *la Patrie*, 8 janvier 1900, p. 6.

59. *Nouvelles études de la littérature canadienne-française*, p. 271-272.

60. « Les *Contes vrais* offrent de la bonne prose » (« Chez Fides : Pamphile Le May », *l'Action*, 19 juillet 1969, p. 18).

61. « Un poète du Terroir », dans *Eaux-fortes et tailles douces*, p. 165 et 169.

62. John Hare, par exemple, écrit : « le style laisse toujours à désirer et, malgré l'annonce de remaniements en profondeur dans l'édition de 1907, Lemay n'apportera presque pas de corrections à son écriture » (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I, p. 155). Albert Dandurand avait déjà fait une

didactisme jugé intolérable⁶³. D'autres se feront plus « scientifiques », pour analyser son fonctionnement stylistique⁶⁴. Quant à la critique qui a suivi la réédition des *Contes vrais* en 1973 et sa reprise sept ans plus tard en livre de poche, elle tourne toujours autour de la même question : faut-il republier les œuvres du passé dont la valeur réside peut-être moins dans leur stricte littéarité que dans leur poids de témoignage ? Les réponses sont partagées. Elles vont de l'affirmative, avec Romain Légaré posant le geste de rééditer les *Contes vrais* et s'en expliquant dans une importante préface⁶⁵, à la négative, avec Jean Éthier-Blais pour qui Pamphile Le May est de toute manière un « mauvais écrivain⁶⁶ ».

Il est indéniable que les *Contes vrais* sont inégaux, que leur thématique et, jusqu'à un certain point, leur écriture « datent ». Mais qu'est-ce que « dater », pour une œuvre littéraire, sinon être – et rendre compte – de son temps ? Ce à quoi aucune, même la plus grande, n'échappe tout à fait. Pourquoi le devrait-elle ? La différence entre l'œuvre vouée à la désuétude et celle destinée à survivre réside, au-delà des choix

critique semblable de plusieurs ouvrages de l'époque, dont les *Contes vrais* : « Ces œuvres, en général, manquent de fini ; il aurait fallu des retouches, de l'émondage et plus d'ordre. Aucune n'est achevée... » (« La prose », dans *Littérature canadienne-française*, p. 103).

63. Ainsi Gérard Tougas : « [...] Lemay donne, avec la plupart des écrivains canadiens du XIX^e siècle, dans le didactisme. Le patriote, le prêcheur montrent trop souvent le bout de l'oreille et plus d'une page qui eût pu être d'une délicieuse espièglerie en est irrémédiablement gâchée » (*la Littérature canadienne-française*, p. 68).

64. Voir Line Gingras, « Le propos de Pamphile Le May dans les *Contes vrais* », *Nord*, n^o 7, automne 1977, p. 85-116 ; Jeanne Demers et Lise Gauvin, « "La Maison hantée" de Le May : préliminaires à une analyse du conte écrit », *Annales de l'ACFAS*, Actes du 43^e colloque, n^o 2, 1975, p. 49-53.

65. Cette préface, qui inaugurerait en 1973 la réédition dans la collection du « Nénuphar » et qui a été reprise intégralement en 1980 dans l'édition de poche, constitue l'étude la plus fouillée à ce jour des *Contes vrais*.

66. Jean Éthier-Blais, « Pamphile LeMay. Faut-il admettre de telles fautes de goût ? », *le Devoir*, 12 avril 1969, p. 16. L'avis de Réjean Beaudoin est plus nuancé : « On ne saurait affirmer avec assurance que ces contes qu'on vient de réimprimer contribueront à rehausser sa gloire. Il est vrai que certains d'entre eux font la preuve d'une très grande qualité d'écriture, il faut le dire, et que de larges passages d'autres récits beaucoup moins réussis brillent du même éclat de style. Mais ce qu'il faut dire également, c'est que ces 284 pages n'appartiennent pas toutes à la littérature et il s'en faut » (« Pamphile Lemay, *Contes vrais*, Honoré Beaugrand, *La chasse-galerie* », *Livres et auteurs québécois 1973*, p. 76).

souvent inexplicables de l'institution littéraire, dans une proportion à sauvegarder entre l'anecdotique et l'universel, entre le démonstratif univoque par définition et l'écriture ouverte à la polysignifiante.

Et n'y a-t-il qu'une façon de lire ? Le « plaisir du texte » ne pourrait-il pas dépendre en grande partie de la reconnaissance de certains faits ainsi que de leur transmission ? Sur ce point, aucun doute, on l'a d'ailleurs écrit à satiété, les *Contes vrais* évoquent avec une précision scrupuleuse les coutumes et les croyances fin de siècle au Québec, les lieux et le moment de leur pratique ainsi que le type de personnes impliquées. Ce n'est pas en vain que Le May en avait systématiquement fait l'inventaire dans le petit ouvrage à caractère ethnologique que constitue *Fêtes et corvées*⁶⁷. Il s'en sert de façon exemplaire dans ses contes, sans jamais les réduire à leur seule valeur d'information.

Quant aux émotions, est-il seulement possible qu'elles fassent défaut au lecteur, inscrit – piégé même – dans le texte comme narrataire-personnage à qui le narrateur raconte directement, en les mettant en scène, les faits les plus étonnants et les plus attachants ? Restent les critiques de didactisme et de maladresses d'écriture... Ces dernières ne sont pas aussi nombreuses qu'on a bien voulu le dire, même si la version que nous proposons des *Contes vrais* en compte encore plusieurs. D'autre part, quel véritable amateur de contes se plaindra de leur ton didactique ? Le jeu du conte est tel qu'il implique justement la leçon : une leçon donnée toutefois dans un clin d'œil complice, illustrée par le récit, proposée, jamais imposée, et d'autant moins qu'elle s'installe le plus souvent dans l'ambiguïté existentielle du vrai et du faux.

Le texte

La parution des *Contes vrais*, en 1899, et leur reprise en 1907 marquent une étape non négligeable de l'évolution vers le

67. Ce texte reproduit une conférence donnée par Le May à l'Institut canadien de Québec, le 29 mars 1878.

romanesque, amorcée au milieu du siècle dernier grâce aux sociétés littéraires⁶⁸ d'une part et à l'influence européenne⁶⁹ d'autre part. Cette évolution, très lente, se heurtait à au moins deux grands obstacles. Un certain utilitarisme d'abord, qui n'admettait pour « une population [...] qui a des forêts à défricher, des champs à améliorer, des fabriques de toutes sortes à établir, des améliorations de tous genres à accomplir », que des « lectures utiles et instructives ». On se méfiait par-dessus tout de ces « productions prestigieuses [il s'agit ici de feuilletons français, mais le commentaire vaut pour tout récit fictif] toutes pétillantes d'esprit, écrites dans un style étudié, ornées de tous les charmes de l'imagination [...], semblables aux sirènes de la fable dont la voix enchanteresse paralysait le voyageur imprudent⁷⁰... » Le fait ensuite que le genre même du conte n'était pas pris au sérieux parce qu'il faisait partie intégrante de la vie sociale. Aussi ne débouchera-t-il qu'occasionnellement sur le livre⁷¹, le périodique demeurant jusqu'au début du xx^e siècle son lieu de publication par excellence⁷². Journal quotidien ou

68. Voir John Hare (Introduction, *Contes et nouvelles du Canada-français*, t. I : 1778-1859, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1971, p. 11-12), qui cite Victor Morin, « Clubs et sociétés notoires d'autrefois », *Cahiers des Dix*, vol. 15, 1950, p. 203-206.

69. Cette influence se serait exercée par l'intermédiaire des visiteurs français, de voyages vers la France et d'une meilleure circulation des livres et des périodiques français (John Hare, *op. cit.*, p. 13). Voir aussi Jean Ménard, *Xavier Marmier et le Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967, 210 p. ; John Hare, *les Canadiens français aux quatre coins du monde*, Québec, Société historique de Québec, 1974, 215 p.

70. Étienne Parent, *le Répertoire national*, éd. de 1893, t. IV, p. 23. Bien que le feuilleton se soit d'abord intéressé au roman pour des raisons évidentes de longueur, il lui est arrivé souvent de reproduire des contes. C'est ainsi que *Contes vrais* paraîtra sur plusieurs mois dans le *Progrès du Saguenay*.

71. Un seul recueil de nouvelles avant 1860, d'après John Hare (Introduction, *Contes et nouvelles du Canada français*, *op. cit.*, p. 11). On ne relèverait d'ailleurs pour cette période que quatre romans publiés en volume et quatre recueils de poésie. Le recueil de nouvelles, signé Eraste D'Orsonnens, s'intitule *Felluma, la Vierge iroquoise ; Une Épluchette de blé d'Inde ; Une Résurrection* (Montréal, Senécal et Daniel, 1856, 78 p.) Il y en aura moins d'une trentaine par la suite, jusqu'à la parution de *Contes vrais*. Sur la publication de contes dans les journaux, voir Maurice Lemire et Aurélien Boivin, Introduction, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I, p. xxix-xxx.

72. La bibliographie d'André Beaulieu et Jean Hamelin (*les Journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, 329 p.) signale l'existence de 107 périodiques, entre 1835 et 1859. Aurélien Boivin pour

hebdomadaire, revue littéraire ou autre, le périodique prend peu à peu la relève du conteur traditionnel – marchand ambulante, survenant, remouleur et même « quêteux » –, pour transformer le conte oral en texte.

Pamphile Le May tirera avantage des obstacles mêmes qu'affronte le conte. La leçon existera dans ses contes, mais si entremêlée au récit que leur lecture en sera d'abord une de plaisir. Ne croit-il pas, comme l'auteur anonyme d'un article paru dans *le Ménestrel* du 20 juin 1844, que si le « feuilletoniste et l'austère moraliste tendent au même but par des voies diverses [...] le premier y parvient plus sûrement et plus tôt » ?

Car, en se mettant lui-même en scène, en mêlant à son récit les réflexions qui en naissent naturellement, enfin à l'aide de la fiction resserrée dans les limites de la vraisemblance, il [le feuilletoniste, donc le conteur] éveille la curiosité, amuse l'imagination, intéresse le cœur et fait goûter la vérité sous l'amorce du plaisir⁷³.

Par sa conception de la littérature, Le May se range du côté de ceux qui, tels Louis Fréchette et surtout Joseph-Charles Taché avec ses *Soirées canadiennes* (1861-1865) et ses *Nouvelles soirées canadiennes* (1882-1888), veulent sauver les récits d'autrefois. Leur maître à penser sera Charles Nodier, dont Taché cite, à la page de titre de la première livraison de ses *Soirées canadiennes*, la phrase désormais célèbre qu'il reprend en exergue à chacune de ses « Trois légendes de mon pays » : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires des peuples avant qu'ils ne les aient oubliées ». Comme s'il fallait, par une sorte de leitmotiv, donner du poids au programme que le prospectus annonçait :

[...] le recueil sera consacré à soustraire nos belles légendes canadiennes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées, à perpétuer ainsi les souvenirs conservés dans la mémoire de nos vieux narrateurs.

L'idéologie nationaliste sous-jacente à ce mouvement de retour aux sources folkloriques qui remonte aux Perreault,

sa part en a dépouillé 172 pour établir sa bibliographie, *le Conte littéraire québécois au XIX^e siècle, essai de bibliographie critique et analytique* (Montréal, Fides, 1975, 385 p.).

73. Anonyme, « Prospectus », p. 2.

père et fils, et prend de l'importance avec Diderot et les frères Grimm ne pouvait que correspondre aux choix littéraires de Le May, l'essentiel pour le conte étant peut-être justement de décrire le quotidien des Canadiens français, ses contemporains, d'en cerner les valeurs, d'en révéler la poésie. Un quotidien inséré dans le temps, bien entendu, donc dans la continuité. Mais alors que Fréchette donne plutôt dans la légende⁷⁴ ou le conte de Noël⁷⁵ quand ce n'est pas dans le conte-portrait d'« originaux » et de « détraqués⁷⁶ », que Taché trouve l'essentiel de son inspiration dans les relations de « forestiers et voyageurs⁷⁷ », Le May se tourne délibérément vers le récit villageois bien arrimé au réel des petites gens. Selon le titre de son recueil, il s'agit même de « contes vrais ». Et tant mieux si le réel rejoint parfois un certain surnaturel : conteur et lecteurs y trouveront leur profit !

Faut-il croire toutefois à la véracité des événements racontés par Le May ? Certains l'ont fait⁷⁸, naïvement. D'autres se sont simplement posé la question⁷⁹. D'autres enfin, comme Adjutor Rivard ou Romain Légaré, ont rationalisé le sens du titre. Adjutor Rivard en insistant sur la fidélité avec laquelle Le May rend compte de certaines coutumes disparues ou en voie

74. Quelques titres, exemplaires : « La cage de la Corriveau », « Une vieille légende », « Le revenant de Gentilly », « Le sorcier de Saint-Ferdinand », « Le diable », « Le fantôme de la Pointe-aux-Anglais », « La mare au sorcier ».

75. En 1899, Fréchette publie chez George V. Morang & Company, à Toronto, un recueil de contes intitulé *Christmas in French Canada* et, l'année suivante, toujours à Toronto et chez le même éditeur, une version française du même ouvrage, *la Noël au Canada*. La plupart de ces contes avaient déjà paru dans des périodiques.

76. *Originaux et détraqués. Douze types québécois* devient livre en 1892 (Montréal, Louis Patenaude, 360 p.), après une publication en feuilleton dans *Canada-Revue*, du 23 juillet 1892 au 4 mars 1893, et une lecture publique partielle, le 20 mai 1892, au cercle Ville-Marie.

77. *Forestiers et voyageurs* paraît d'abord en 1863 dans les *Soirées canadiennes* (p. 13-260). Le texte, repris en feuilleton du 1^{er} août au 1^{er} septembre 1879 dans *le Foyer domestique*, ne devient livre qu'en 1884 (Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 240 p.)

78. Ainsi Françoise (*la Patrie*, 25 septembre 1899, p. 4) ou Madeleine (*ibid.*, 27 avril 1907, p. 22), encore que celle-ci insiste plutôt sur le « souci de vérité » de Le May.

79. Voir Paul Gay, « Relecture de Pamphile Le May, les *Contes vrais* sont-ils vraiment vrais ? », *le Droit*, 3 novembre 1979, p. 18.

de disparition⁸⁰ ; Romain Légaré parce que Le May « démythise l'élément fantastique », qu'il « place la légende sous le couvert de l'événement », qu'il « campe ses personnages dans des lieux précis [...], Lotbinière, [...] Saint-Denys, [...] Saint-Eustache, [...], Québec, etc. », que chaque conte « comporte, sous une forme saisissante, un enseignement moral, religieux ou patriotique ». Mais Romain Légaré n'est pas dupe : il s'agit, précise-t-il, d'un « titre mi-fictif, mi-réel » :

[...] prétendre à l'authenticité historique en présentant comme réels des épisodes agencés en vue de leur signification symbolique n'est-ce pas une façon – subtile – de mystifier, de vouloir accréditer en même temps la réussite du tour de passe-passe et l'habileté du conteur⁸¹ ?

Clin d'œil complice au lecteur, en effet, que le titre antinomique de *Contes vrais*. Quant au jeu de véridiction qu'il inaugure et qui constitue l'une des caractéristiques du conte, Le May le renouvellera dans le corps de l'ouvrage aussi souvent qu'il le faudra pour tenir son lecteur en haleine. Comment s'y tromper devant le début exemplaire du conte intitulé « Le bœuf de Marguerite » ? Le narrateur prend la parole : « Je commence par une petite histoire [...] », mais c'est tout de suite pour s'appuyer sur une *auctoritas* : son oncle Placide à qui il la doit. Il assure ensuite qu'elle est vraie, que l'oncle n'est pas menteur, que celui-ci revenait même de confesse quand il la lui avait racontée. Mieux, il avait été jusqu'à déclarer d'un ton solennel : « C'est vrai comme je te vois là ! » Puis le narrateur de poursuivre pour ceux qui n'auraient pas encore compris :

Et il me regarda fixement, tout en souriant d'une singulière façon. Il louchait, mon oncle. J'y songe. Il ne me voyait peut-être pas du tout. Son œil oblique devait tomber sur mon voisin⁸².

80. « *Contes vrais* – ce titre va bien à l'ouvrage. Ces contes sont *vrais*, parce qu'ils peignent au vif les choses et les gens de chez-nous ; parce qu'ils disent les traditions, les mœurs, les usages, les croyances de notre peuple, et jusqu'à son parler ; parce qu'ils sont canadiens. Lisez-les ; vous reverrez des scènes populaires, qui, hélas ! se font de plus en plus rares à présent ; vous assisterez à des *épluchettes de blé d'Inde*, à des *levages*, à des *foulaiges* d'étoffe ; vous verrez le bon curé qui *porte* le bon Dieu, avec le *sonneur*, le bon habitant qui *bat* dans la *batterie*, et cet autre qui *coupe au javelier* ; et chez tous les personnages, vous retrouverez les croyances parfois naïves, la foi solide, le bon sens et la gaité de nos pères. Ce sont des contes *vrais* » (*Bulletin du parler français au Canada*, vol. 5, 8 avril 1907, p. 113).

81. Préface aux *Contes vrais*, Fides, 1973, p. 8, 9 et 11.

82. *Infra*, p. 141-142.

« Sang et or » fera allusion à l'« honnêteté de conteur » du narrateur, mise en doute par l'auditoire composé de voisins, conteurs sans doute à leur tour – c'est le cas du père Ducap, narrateur second justement de ce conte –, des gens donc à qui on ne la fait pas... Aussi le commentaire du narrateur – « je sais dissimuler comme un vrai diplomate⁸³ » – est-il presque de trop. « Le loup-garou » n'est pas en reste. « Si je mens, c'est d'après Geneviève Jambette » déclare d'entrée de jeu le narrateur, et cette Geneviève qui « racontait [des] histoires si vraies » ne fait que rapporter un fait vécu par son frère Firmin : « Satampiette !, insiste-t-elle dans un refrain, c'est la pure vérité. Demandez à Firmin ». Ce qui n'empêche pas le narrateur de lui prêter à la fin du conte la réflexion : « Vous allez me dire, peut-être, que vous ne croyez pas un mot de tout cela... », pour avoir le plaisir d'ajouter aussitôt : « Eh bien ! moi non plus⁸⁴ ».

Cette façon de procéder permet de lier étroitement le réel et la fiction, tout en exhibant la dimension ludique de tout conte efficace. Ne constitue-t-elle pas une utilisation hyperbolique des nombreuses apostrophes phatiques⁸⁵ qui émaillent le texte ? Une sorte de geste verbal qui ajoute une portée déictique à l'habituelle vérification du contact. Chacun des récits s'inscrit dans un univers de parole qui appartient à tous, même s'il paraît réservé à quelques privilégiés dont le mérite est évident – le narrateur et la conteuse du « Jeune acrobate », parce qu'ils ont fait des études, le père Ducap et le vieillard du « Réveillon », à cause de leur âge et de leur expérience, la mère Fanfan et Geneviève Jambette grâce à la richesse de leur répertoire. Même les morts de « L'anneau des fiançailles » auraient des choses à raconter :

Pauvres morts ! [...] Si seulement ils pouvaient parler ! [...] Comme il serait curieux de leur entendre raconter les émotions du départ d'ici et de l'arrivée de là-bas !... Ils nous apprendraient le mystère des rapports intimes entre les créatures de notre monde et celles des autres mondes⁸⁶.

83. *Infra*, p. 117.

84. *Infra*, p. 286.

85. Par exemple : « [...] vous êtes les premiers, chers lecteurs, à qui je le révèle » (« Le hibou », *infra*, p. 84) ; « [...] il était franc comme l'épée du roi. Ne me demandez pas de quel roi » (« L'anneau des fiançailles », *infra*, p. 261).

86. *Infra*, p. 264.

Ainsi, dans « Le spectre de Babylas », Célestin se fait conteur pour rapporter comment il s'est enrichi. Se déroulant au rythme d'une simple conversation, son récit s'adresse à son ami, le narrateur. Le vrai conte – celui qui rejoint le fantastique, porte au surnaturel et fait que le lecteur cesse de respirer – est confié à la sagesse d'un vieil homme. Peut-on conclure qu'il y aurait une hiérarchie parmi les conteurs imaginés par Le May ? Le narrateur se serait ainsi donné le beau rôle en se présentant tout au long du recueil comme personnage principal : conteur de savoir s'il en est, qui a appris ses histoires dans les livres autant que de bouche à oreille. En font foi le dernier récit, « Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque », et cette petite phrase de « Baptême de sang » : « car il faut entendre parler les hommes ou lire leurs écrits, si on veut les connaître⁸⁷ ». Et pourquoi serait-ce le simple hasard qui a situé « Les marionnettes » en plein cœur du recueil ? Au dixième rang dans l'édition de 1907, le conte passe au onzième dans la réédition projetée par Le May, soit exactement au milieu du recueil, si l'on exclut « Un rêve... », dont la critique a généralement reconnu le caractère particulier.

Cette situation du conte « Les Marionnettes » est d'autant plus significative que le narrateur en prépare la venue à la fin du récit « En marchant ». Il renchérit d'abord sur le commentaire de la mère Duval, annonçant que les marionnettes « vont agir comme du vrai monde... » et ainsi faire rire l'auditoire : « En effet, le monde prête bien à rire ». Puis il riposte sentencieusement à une jeune spectatrice qui ne pense qu'à s'amuser : « Eh ! mademoiselle [...], nous ne paraissions pas plus grands que des marionnettes, quand on nous regarde du haut du clocher. Il n'y a ni petits ni grands ; il n'y a que des comparaisons⁸⁸. » Mais c'est le discours qu'il met dans la bouche du montreur, le Muron, qui en apprend le plus sur la fonction du conte, dont les marionnettes, « ce monde à l'envers », sont ici le symbole : « Il ne s'agit plus aujourd'hui d'un jeu d'enfants et d'un amusement inutile, mais d'une récréation digne des esprits sérieux, et d'un enseignement profitable sous une forme amusante⁸⁹. »

87. *Infra*, p. 171.

88. *Infra*, p. 241–242.

89. *Infra*, p. 243.

Tout en ponctuant le récit de remarques comme « N'est-ce pas la chose la plus invraisemblable ? » ou « Une invraisemblance encore ! », le narrateur des « Marionnettes » en profite pour parler de progrès, de travaux de voirie, et même d'émancipation de la femme. D'un même souffle, il signale l'importance des municipalités, le danger du jeu, la nécessité surtout pour une société qui désire avancer de se doter de journaux. « La gazette est le porte-voix de tous les ouvriers de la pensée, et elle jette aux quatre vents du ciel toutes les audaces de l'esprit humain⁹⁰ », déclare l'un des personnages, candidat à la mairie. Rien de moins ! On reconnaît bien là l'utopiste Le May dissimulé sous le masque du réalisme et de l'ironie ; le modeste aussi, qui se serait volontiers appliqué à lui-même l'expression d'« ouvrier » de la pensée.

Aucun doute, les *Contes vrais* sont de vrais contes littéraires. Ils ont du genre toutes les habiletés ; le mérite n'est pas mince à une époque où, dans le domaine français du moins, il venait tout juste d'obtenir ses lettres de noblesse, avec Alphonse Daudet et surtout Guy de Maupassant. De grands modèles auxquels Pamphile Le May n'a certainement pas été insensible. Deux passages au moins le donnent à penser pour ce qui est de Daudet : ils rappellent « Le sous-préfet aux champs ». Dans « Fontaine vs Boisvert », un juge de paix ému de sa nomination toute fraîche « s'était endormi tard dans la nuit » ; sa femme « un peu dans le ravissement aussi [...] l'avait entendu murmurer à différentes reprises, doucement, mollement, et avec des intervalles de plus en plus longs : "juge de paix... juge... écuyer... écu"⁹¹... » Quant au second, il provient du conte « En marchant ». Les chantres du village, à qui le narrateur a appris qu'en chantant le *Kyrie* ils « parlent grec », l'entament avec fierté devant leur femme et leurs filles. Celles-ci, mises au courant de l'exploit, n'en reviennent pas :

– Écoutez bien, c'est du vrai grec qu'ils chantent.

Et les voisines, ahuries, se tournaient vers d'autres bancs pour répéter la même chose. Il en fut ainsi d'un siège à l'autre, jusqu'au fond de la nef ; ce bruit de lèvres produisait un singulier murmure :

– Écoutez ! Ils chantent du vrai grec !...

90. *Infra*, p. 246.

91. *Infra*, p. 373, var. 42.

- Ils chantent du vrai grec !...
- Chantent du vrai grec !
- Du vrai grec !...
- Vrai grec !...
- Grec⁹² !...

D'autre part, serait-ce à Maupassant que Le May doit d'avoir hésité parfois à sous-titrer contes ou nouvelles certains de ses récits⁹³ ? Et cette tonalité réaliste, assez inhabituelle à cette époque, ne lui a-t-elle pas emprunté quelque accent ? Influence ou non, les remarques sont nombreuses dans *Contes vrais* qui révèlent l'extrême conscience de Le May face au genre : « il ne faut pas commencer par la fin », par exemple, ou « mon histoire serait courte sans cela⁹⁴ », qu'il prête au narrateur de « L'anneau des fiançailles » ; ou encore, dans « Le coup de fourche de Jacques Ledur » : « Je vais abrégé, mais je ne puis toujours pas en dire le dernier mot tout de suite, ce serait d'un conteur maladroit⁹⁵ ». Ces choix stylistiques débordent le geste ponctuel. Une preuve s'il en faut, le narrateur d'« En marchant » préparant la performance qu'on attend de lui : « j'arrangeais, dans mon esprit, le nouveau récit que je devais faire à mes rustiques auditeurs⁹⁶ ».

Le May avait-il vraiment besoin de modèles pour comprendre que le fonctionnement du conte écrit exige, au-delà d'une littérarité minimale, une écriture nerveuse, orientée dès le début vers une fin qui doit demeurer inattendue, une écriture ponctuée d'indices et marquée surtout par un incessant va-et-vient conteur/lecteur ? Si le conte n'appartenait pas encore de plein droit à la jeune littérature en devenir, il en constituait, de fait, une part importante. Sous sa forme orale,

92. *Infra*, p. 234-235.

93. « L'anneau des fiançailles », « Le marteau du Jongleur », « La croix de sang » et « Un loup-garou », donnés comme nouvelles dans *la Revue canadienne*, perdent leur sous-titre dans l'édition de 1907, sans doute à cause du titre englobant de *Contes vrais*. À l'époque, on faisait mal la différence entre conte et nouvelle. Et pour cause. Malgré l'apport de Nodier et de Diderot, le conte littéraire en était encore à ses débuts officiels ; quant à la réflexion théorique, elle était à peine commencée.

94. *Infra*, p. 263, var. 41.

95. *Infra*, p. 300, var. 34.

96. *Infra*, p. 231.

en outre, n'était-il pas, avec la chanson, le médium d'échange symbolique le plus prisé de la société d'alors, encore largement analphabète⁹⁷ ? Mis à part, bien entendu, les différents rites religieux.

La critique, qui a unanimement signalé la présence de digressions moralisantes dans *Contes vrais* pour en dire soit du bien soit du mal, ne s'est pas vraiment intéressée à l'écriture. À peine trouve-t-on quelques rares et peu éclairantes constatations comme « Le style de ces contes est simple, facile, élégant, imagé, et coule de source⁹⁸ ». Seule la thématique a retenu l'attention, le plus souvent pour en dresser une sorte de typologie : certains contes empruntent à la légende, d'autres à l'histoire ou à l'anecdote ; il y a des récits fantastiques et des récits réalistes ; quant à l'inspiration, elle est tantôt paysanne, tantôt patriotique, tantôt religieuse ; on y parle de jeunes gens qui s'expatrient aux États-Unis, d'Indiens vengeurs et d'amours déçues⁹⁹.

De l'organisation du recueil, il n'est presque jamais traité, sinon pour indiquer que la personne du narrateur en assure l'unité¹⁰⁰. Si au moins on avait tenté un portrait de celui-ci, cherché à montrer qu'il représente l'auteur Le May, mais de manière subversive, en révélant son étonnant côté paradoxal. Un Le May « à l'envers » lui aussi, comme vu dans un miroir déformant, qui énonce certains principes d'une simplicité archaïque¹⁰¹, aligne les proverbes¹⁰², accepte les codes du consensus, tout en prenant avec eux une distance à peu près constante. Ainsi, le mot « tirade » dans « Le spectre de Babylas ». Neutre, il vient d'abord interrompre une réflexion de l'ami

97. Voir M. Lemire et A. Boivin, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I, p. xxix.

98. Henri d'Arles, *Eaux-fortes et tailles douces*, p. 167, et, à quelques mots près, Romain Légaré, Préface aux *Contes vrais*, *op. cit.* p. 12.

99. À titre d'exemple, Romain Légaré, préface aux *Contes vrais*.

100. *Ibid.*, p. 8 ; voir aussi Paul Gay, « Relecture de Pamphile Le May », *le Droit*, 3 novembre 1979, p. 18.

101. Le principe, dans « Le hibou » par exemple, que Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. Le May l'a maintenu sur trois variantes. Tout au plus l'a-t-il nuancé en substituant « le dieu des païens » à « Dieu » (*infra*, p. 70).

102. « L'argent du diable retourne en son » (p. 109) ; « un merle en cage vaut mieux que toute une nichée au bois » (p. 132) ; « Le chat doit être au bord du trou quand le rat se montre » (p. 127).

Célestin (« À propos de quoi cette tirade¹⁰³ ? »), pour réparaître plus loin, accentué cette fois du mot « belle ». Dans la bouche de Célestin, il devient alors commentaire ironique de ce qui précède : un long discours du narrateur mêlant patriotisme et religion à propos de l'exode des jeunes paysans vers la ville¹⁰⁴. Ailleurs, ce sera l'ironie d'une expression comme « Ma sage observation passa inaperçue¹⁰⁵ » ou encore le jeu, dépréciatif, d'accumulation de tournures proverbiales si connues qu'elles sont parfois tronquées :

[...] la chair est faible. On prend son bien où on le trouve [...] au plus fort et au plus fin. Les gros mangent les petits. L'essentiel est de réussir. Le succès justifie tout¹⁰⁶.

Comment mieux se démarquer du simplisme ou du confort intellectuel qu'elles représentent ? Et l'on voudrait ne voir dans *Contes vrais* que des récits maladroits servant de prétexte à d'interminables discours moraux ? Ce serait méconnaître leur ouverture certaine au littéraire, qui se refuse toujours, on le sait pourtant, à quelque thèse que ce soit.

S'il est possible d'avancer que Pamphile Le May connaissait d'instinct ou d'expérience tous les rouages du conte¹⁰⁷, on ne peut qu'admettre ses dettes pour ce qui est de certains des thèmes exploités dans *Contes vrais*. Il y a d'abord les thèmes tirés de la tradition, qu'il s'agisse du loup-garou¹⁰⁸ ou de la

103. *Infra*, p. 88.

104. *Infra*, p. 90-92. Le mot « tirade » est employé au moins une autre fois dans des circonstances identiques : voir « Sang et or », *infra*, p. 124.

105. *Infra*, p. 93.

106. *Infra*, p. 132.

107. Les passages sont nombreux dans *Contes vrais* qui le confirment, telle cette réflexion du narrateur dans « le Hibou » : « je flairais une aubaine, une aubaine littéraire, cela s'entend » (p. 74).

108. Devient loup-garou celui qui a manqué à ses devoirs religieux, négligé, par exemple, de faire ses pâques ; il sera libéré lorsqu'une blessure lui fera perdre quelques gouttes de sang. Dans le domaine québécois, en excluant le très riche corpus oral, on relève au moins six autres récits publiés à la fin du XIX^e siècle : « Une histoire de loup-garou » (1879) d'Eugène Dick ; « Boule de neige et loup-garou » (1887) de Charles-Marie Ducharme ; « Le loup-garou. Conte populaire » (1892) d'Honoré Beaugrand ; « Le diable gris. Esquisses canadiennes » (1892) de Benjamin Sulte ; « Une histoire de loup-garou. Pour les grands enfants qui commencent mal le carême » (1899) de Louvigny de Montigny ; « Le loup-garou. Conte de Noël » (1900) de Louis Fréchette. Voir J. Demers et L. Gauvin, « Frontières du conte écrit : quelques loups-garous québécois », *Littérature*, n^o 45, février 1982, p. 11-12.

vierge iroquoise¹⁰⁹. Ceux ensuite reliés aux troubles de 1837 : cette fois Le May puise aux sources écrites, au point parfois de piller littéralement *les Patriotes de 1837-1839* de Laurent-Olivier David¹¹⁰. Il lui emprunte le titre de « Baptême de sang¹¹¹ » et les personnages de Trudeau, Demary, Davignon¹¹² ; pour « Petite scène d'un grand drame », ceux du curé Paquin de Saint-Eustache et de son vicaire, M. Desève¹¹³ ; des détails précis aussi, comme l'existence d'une maison de pierre et le fait que quinze patriotes s'étaient cachés dans une distillerie, pour « Patriotisme ». Certaines descriptions de bataille ressemblent à s'y méprendre à celles de David, en particulier lorsqu'elles contiennent des exhortations aux troupes et que ces exhortations ont du panache. Ainsi, cette réplique de Chénier à un personnage qui s'inquiétait du manque d'armes : « Plusieurs d'entre vous seront tués, les autres prendront leurs armes ». Elle se trouvait à quelques mots près chez David¹¹⁴.

On a déjà signalé que le quatrième conte du recueil, « Sang et or », reprend une histoire fort répandue en Europe, celle du fils assassiné par ses propres parents qui ne l'identifient pas après un long séjour à l'étranger où il s'est enrichi¹¹⁵. Cette histoire, d'origine inconnue, pourrait être née d'un fait divers, dont elle a d'ailleurs toutes les caractéristiques. Hypothèse émise par Maria Kosko, qui lui a consacré une étude impor-

109. Le premier récit publié comportant une « vierge iroquoise » remonterait à 1827. Il a paru, sans signature, dans la *Bibliothèque canadienne* de Michel Bibaud (vol. 5, n° 5, octobre 1827, p. 176 et n° 6, novembre 1827, p. 210), sous le titre : « L'Iroquoise, histoire ou nouvelle historique, traduite librement du *Truth Teller* ». Il avait été publié dans ce périodique new-yorkais le 14 juillet 1827. Sur cette légende, voir *The Iroquoise / L'Iroquoise, une légende nord-américaine*, Édition bilingue, Textes introduits et annotés par Guildo Rousseau, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984.

110. Montréal, Librairie Beauchemin, 1884, 312 p.

111. « C'était le baptême de sang de l'insurrection, baptême tragique et douloureux » (*ibid.*, p. 31).

112. *Ibid.*, p. 26.

113. *Ibid.*, p. 46.

114. « — Qu'allons-nous faire ici, dirent quelques-uns de ces braves à Chénier, nous n'avons pas d'armes ?

— Soyez tranquilles, leur répondit-il gravement, il y en aura de tués, vous prendrez leurs fusils. Paroles héroïques qui méritent d'être conservées » (*ibid.*, p. 49).

115. Romain Légaré, Préface aux *Contes vrais*, *op. cit.*, p. 10.

tante ainsi qu'une bibliographie de quelque 250 titres. Il s'agit, écrit-elle, d'« un conte réaliste d'un genre particulier qui se localise avec la facilité d'une légende et se transmet avec la rapidité d'une rumeur » ; absent des recueils d'*exempla* médiévaux et des contes indo-européens rassemblés par les frères Grimm, il « circule de nos jours et renaît impunément sous le masque de l'authenticité¹¹⁶ ». Le May a pu en avoir connaissance soit par certains écrits¹¹⁷, soit plus vraisemblablement par des chansons¹¹⁸. Peu importe d'ailleurs. Cette histoire recoupe une thématique fort répandue dans son œuvre, du poème « Les vengeances » à *l'Affaire Sougraine* en passant par le *Pèlerin de Sainte-Anne* et *Picounoc le maudit*. N'est-ce pas aussi sur le thème du retour inattendu qu'est construit le conte « Le jeune acrobate » ? Le mérite de Le May réside dans l'utilisation qu'il en a faite. Alors que plusieurs textes mettent en scène un militaire, son héros garde son mystère. Et, sans doute afin de ne pas choquer ses lecteurs, Le May fait venir le père assassin « des vieux pays ». Le thème lui-même est subordonné à l'histoire de la malheureuse Henriette qui mourra tragiquement dans « Le baiser fatal » ; il constitue l'élément de suspense des deux premiers récits – « Le hibou » et « Le spectre de Babylas » – et sert de fondement à l'ensemble intitulé « Maison hantée ». Et la boucle se referme sur le réel, le fantastique de « Sang et or » se résolvant dans un fait vérifiable. Suprême habileté que celle qui angoisse le lecteur et s'offre ensuite le plaisir de le rassurer !

Dès le début du recueil, Le May installe le pacte narrateur-narrataire. Il établit une fois pour toutes les règles du jeu : présence de personnages conteurs et de personnages auditeurs,

116. *Le Fils assassiné* (AT 939A), étude d'un thème légendaire, Suomalaisen Tiedekatemian Academiæ Scientiarum Fennicæ, FF Communications n° 198, Helsinki, 1966, p. 14-15.

117. Comme cette *Histoire intéressante d'un jeune soldat de l'Armée d'Italie et du Mexique* conservée à la Bibliothèque nationale de France (Rec. 80 277) et qui a connu plusieurs éditions : Valence, 1870, Quimper, 1876, Rennes, 1876 (voir *ibid.*, p. 356).

118. Marius Barbeau en avait transmises à Maria Kosko, qui les donne comme inédites, sans en préciser le nombre (voir *op. cit.*, p. 364). Sa bibliographie cite deux contributions de Marius Barbeau : *Folk-Songs of Old Quebec*, Ottawa, 1935, Bulletin n° 75 du Musée national du Canada, p. 4, et, en collaboration avec Edward Sapir, *Folk-Songs of French Canada*, New Haven, 1925, p. xviii et p. 45-53 : « The Tragic Home-coming ».

ouverture vers un univers de parole, récits où le réel frôle le fantastique, suspense maintenu jusqu'au bout alors que se multiplient les indices. À ces règles du jeu s'ajoutent les phénomènes de véridiction déjà notés. Mais la situation initiale de la série « Maison hantée », qui comprend les meilleurs récits de *Contes vrais*, a peut-être une signification plus fondamentale. Si elle représentait la projection d'un désir de contes dont la qualité littéraire serait certaine ? Une sorte d'étalon-valeur des récits à venir... Malheureusement, ce désir que met en évidence l'existence des nombreux remaniements à l'édition de 1907¹¹⁹ n'a pas toujours trouvé son aboutissement.

En quoi consistent ces remaniements ? Ils vont, ainsi qu'on pourra le constater dans les variantes, de simples corrections grammaticales ou orthographiques à d'importants déplacements comme ceux imposés au conte « Les Marionnettes », en passant par les hypothèses de réécriture les plus diverses. Les majuscules sont révisées avec le plus grand soin, ainsi que les signes typographiques. Le perfectionnisme de Le May – ou est-ce celui, plus attendu, de l'éditeur Saint-Jorre ? – pousse le scrupule jusqu'à indiquer les espaces désirés et les moments du récit devant être marqués par des astérisques. Sensible aux valeurs stylistiques de ses contes, au rythme en particulier, Le May substituera en fin de phrase « l'eau dormante du beau Saint-Laurent » au « fleuve dormant¹²⁰ » ; ou encore, il écrira : « Le presbytère, d'ordinaire fermé aux rumeurs, dut cette fois s'ouvrir », plus souple et plus allusif que « Le presbytère, d'ordinaire soigneusement fermé, dut s'ouvrir, à la fin pour laisser entrer la rumeur¹²¹ ».

Plusieurs corrections tendent à augmenter la précision. C'est le cas de celles qui remplacent un pronom par un nom, qu'il s'agisse de l'oncle Placide¹²² ou d'un fuyard¹²³, un mot par un autre, plus juste : « comme si elle eût éprouvé [au lieu

119. Pour la description de l'exemplaire annoté de l'édition de 1907, voir la Note sur l'établissement du texte, p. 49-53.

120. « Le coup de fourche de Jacques Ledur », *infra*, p. 299, var. 17.

121. « Le bœuf de Marguerite », *infra*, p. 153, var. 314.

122. *Ibid.*, *infra*, p. 162, var. 574.

123. « Petite scène d'un grand drame », *infra*, p. 291, var. 77.

d'avoué] une grande honte¹²⁴ ». D'autres visent à resserrer l'écriture, en supprimant, par exemple, l'adverbe à la fin d'une phrase : « Ses griffes paraissaient enfoncées dans le bois enfumé de la crémaillère, et le bec s'entrouvait menaçant *maintenant*¹²⁵ » ; ou une répétition : « C'était le soir. *C'était* un de ces soirs¹²⁶ ». Ailleurs, Le May met une sourdine à la dimension trop autobiographique de son texte. Dans « Le spectre de Babylas », il enlève l'explication du narrateur au sujet de son départ pour Québec, alors qu'il maintient le long monologue du début de « Maison hantée » sur son absence de chance et qu'il parle volontiers, dans un autre récit du cousin Godefroi Vaudreuil « venu [l']inviter à un levage ». C'est que dans ces derniers cas, la fiction est possible ; elle ne l'est pas – ou elle l'est moins – quand il est question d'une nomination et d'un séjour de vingt-cinq ans à la bibliothèque de la Législature avec, en plus, une allusion amère à une retraite prématurée.

Mais on regrettera sans doute que Le May ait rendu ternes certains passages qui étaient pourtant tout à fait dans le ton du conte. Ainsi la première version d'une phrase d'« En marchant » – « Et d'un siège à l'autre, tout le long des rangées, jusqu'au fond de la nef, on vit un plaisant mouvement de têtes, et on entendit un singulier murmure¹²⁷ » – tellement plus vivante que celle qui a été retenue ; un mystérieux « quelque part », malencontreusement remplacé par la précision « à Saint-Laurent de l'Île d'Orléans¹²⁸ » ; une apostrophe retirée – « Vous jetiez la ligne et ça mordait¹²⁹ » – qui pourtant suscitait la complicité du lecteur. Si seulement Le May avait élagué plus souvent son texte, en particulier dans les longues réflexions morales qu'on lui a si souvent reprochées ! Et pour un ajout réussi – « Il y a des lunes de cela » à la phrase « Et puis la danse allait, allait, comme au temps où elle était une chose

124. *Ibid.*, *infra*, p. 294, var. 124.

125. « Le hibou », *infra*, p. 81, var. 322.

126. *Infra*, p. 409, var. 4.

127. « En marchant », *Infra*, p. 234, var. 72.

128. *Infra*, p. 313, var. 14. La modification est d'autant plus maladroite qu'elle entraîne la répétition de « Saint-Laurent ».

129. *Infra*, p. 181, var. 4.

agréable au Seigneur¹³⁰ – que de maladresses ! Celles-ci, toutefois, ne devraient pas gâcher le plaisir de lecture, rachetées qu'elles sont par le caractère d'authenticité de l'ensemble, car s'il y a un sens à donner à l'adjectif « vrais » de *Contes vrais*, c'est bien qu'ils témoignent d'une époque et d'un milieu, qu'ils révèlent un écrivain, mais surtout qu'ils ont pris et continueront de prendre, au fil des ans, de nouvelles valeurs. N'est-ce pas là la principale caractéristique de la littérature ?

Les illustrations

L'illustration joue depuis toujours un rôle important dans l'ouvrage de type narratif. Que l'on se rappelle les enluminures des manuscrits médiévaux où scènes de bataille, sièges de ville, chevauchées entre châteaux contribuent à la précision et au plaisir du texte. Et le livre, bien que plus discret à certaines époques qu'à d'autres, n'est pas en reste, qu'il propose des bois aux lignes dépouillées ou de fines gravures sur acier. Ce sera les aventures des géants de Rabelais, les cartes d'Amour ou de Tendre des grands récits romanesques du xvii^e siècle français, les portraits de héros, la transcription iconographique des lieux où se déroulent les événements ou encore la transposition des moments clés de l'histoire, du xviii^e siècle à nos jours. Les illustrateurs demeureront anonymes, se nommeront Gustave Doré en France, Henri Julien au Québec, peu importe. Écrivains et éditeurs ont compris le parti qu'ils pouvaient tirer de l'image pour une réception favorable du texte qu'elle accompagne, en particulier lorsque celui-ci prend la forme du conte et qu'en outre il est destiné à un large public.

L'édition de 1907 des *Contes vrais*, sous-titrée « Nouvelle édition illustrée », contient vingt-trois planches hors texte sur papier glacé et trente-trois gravures, dont quinze intègrent un titre, neuf sont des culs-de-lampe et neuf autres parsèment le texte lui-même. Douze illustrateurs, dont plusieurs étaient déjà bien connus, ont collaboré à cette édition : Raoul Barré, Albert S. Brodeur, Georges Delfosse, Charles Huot, Henri Julien, Joseph Labelle, Jean-Baptiste Lagacé, Ulric Lamarche, Georges Latour, Ozias Leduc, Edmond-Joseph Massicotte,

130. « L'Anneau des fiançailles », *infra*, p. 262, var. 33.

Jobson Paradis¹³¹. S'il n'y a qu'un dessinateur par conte, certains en illustrent plus qu'un. Une certaine liberté paraît avoir été laissée à chacun, puisque le nombre de culs-de-lampe et de dessins autour du titre ou dans le texte varie d'un conte à l'autre. On trouve cependant au moins une planche hors texte dans chaque conte. En recevant les exemplaires de cette édition, Le May avait d'ailleurs exprimé sa satisfaction :

Après tout, le livre n'a pas mauvaise apparence, il a même une allure distinguée, et comme presque toujours on juge d'après le dehors, je crois qu'il aura de la vogue. J'en suis satisfait. Plusieurs des gravures sont fort belles, elles feront oublier celles qui ne le sont pas assez. Une chose que je regrette, c'est que Delfosse, volontairement ou non, ait fait un Boucherville, au lieu d'un Chauveau, dans « Un rêve » [*infra*, p. 411]. Boucherville m'a montré la porte qui conduisait dehors. Chauveau ne portait pas de barbe... Au reste c'est un détail¹³².

Par l'abondance et la qualité des illustrations¹³³, par le nombre des illustrateurs qui y ont collaboré, l'édition de 1907 des *Contes vrais* tient une place importante dans l'histoire du livre québécois¹³⁴. Mais surtout, les illustrations contribuent

131. On trouvera à l'Appendice IV (p. 448) une brève notice sur chacun d'eux.

132. Lettre à Téléphore Saint-Jorre, 3 mars 1907.

133. Les publications populaires comme *l'Almanach du peuple* avaient l'habitude des illustrations, mais une telle abondance était rare (voir Nicole Guilbault, *Henri Julien et la tradition orale*, Montréal, Boréal express, 1980, 200 p.). Quant à la qualité, elle est signalée à l'occasion. Par Hector Demers notant que le conte « Mariette » est « si admirablement illustré par Barré » (« Les contes canadiens de Pamphile Lemay », *la Patrie*, 6 avril 1907, p. 17) ; par Pierre Landry, qui, trouvant « intéressant » l'en-tête, signé Jobson Paradis, du conte « Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque », écrit : « Outre le traitement bidimensionnel de l'image (excepté pour la fenêtre ouverte sur un paysage), cette vignette s'apparente à l'art nouveau par les lignes sinueuses et rythmiques des draperies et de la fumée de la lampe. Le paysage sur lequel s'ouvre la fenêtre en appelle à la notion de voyage, une notion qui, associée à la présence des livres, suggère le sous-titre du conte "Voyage autour d'une bibliothèque". Les bustes de Dante et Cicéron se réfèrent au contenu du conte. » (« L'apport de l'art nouveau aux arts graphiques au Québec », thèse de doctorat, Université Laval, 1983, f. 111.)

134. Denise A. Ostiguy voit dans l'édition de 1907 des *Contes vrais* une « encyclopédie d'illustrations signées par des peintres, par des caricaturistes » et elle ajoute qu'ils valent « comme document historique nous permettant de connaître la ferveur de ces artistes pour l'illustration du livre » (« L'illustration du livre au Québec », *Livre, bibliothèque, et culture québécoise*, mélanges offerts à Edmond Desrochers, s.j., sous la direction de Georges A. Chartrand, Montréal, ASTED, 1977, p. 100).

pour une bonne part à la compréhension et au pouvoir d'enchantement des contes. Les critiques du temps l'ont bien vu. « Les contes sont édités luxueusement, et j'y ai trouvé de délicieuses illustrations dues au talent de nos bons dessinateurs », écrit Madeleine dans *la Patrie*¹³⁵. Un article anonyme de *la Patrie* signale que pour « donner à ce bel ouvrage un caractère essentiellement national, [les éditeurs] ont obtenu le concours de nos meilleurs artistes canadiens-français » et se félicite qu'il y ait dans cette édition des « dessins d'une grande vérité et d'un fini exquis » qui « feraient honneur aux plus grands maîtres français¹³⁶ ». Un autre constate que les illustrateurs « ont habilement collaboré avec Monsieur Le May, et lui ont aidé à faire un livre qui attirera l'attention non seulement des lettrés du Canada, mais aussi de ceux de France¹³⁷ ». Même les fausses notes sont significatives : « Nous regrettons seulement que les illustrations soient, à deux ou trois exceptions près, si médiocres comme dessin et si mal exécutées¹³⁸ ».

Si quelques illustrations se contentent de céder à la mode du temps – ainsi celles qui encadrent certains titres selon une stylisation fort répandue au début du siècle – la plupart, descriptives ou narratives, cherchent à traduire avec fidélité un passage particulier. Faisant « unité avec le texte¹³⁹ », grâce à un réalisme voulu, elles reprennent par l'image un des points forts du récit, pour le développer, l'ouvrir vers une sorte d'au-delà des mots. Rôle ambigu d'ailleurs, comme l'a fait remarquer Bruno Bettelheim. Ne comporte-t-il pas le risque de trop baliser l'imagination du lecteur, de réduire son imaginaire à celui de l'illustrateur¹⁴⁰ ? Cette hypothèse est cependant contredite par J. Perrot¹⁴¹, alors que François-Marc Gagnon soutient

135. « Contes vrais par M. Pamphile Lemay », 27 avril 1907, p. 22.

136. Anonyme, « Contes vrais », *la Patrie*, 22 mars 1907, p. 4.

137. Anonyme, *le Soleil* (supplément), 23 mars 1907, p. 2.

138. Article de la *Revue d'Europe*, cité dans Anonyme, « Deux livres », *le Soleil* (supplément), 25 mai 1907, p. 2.

139. Denise A. Ostiguy, *op. cit.*, p. 100.

140. *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Laffont, 1976, p. 83. Bettelheim parle du conte pour enfants, mais on peut sans beaucoup se tromper élargir la portée de sa réflexion à tout lecteur.

141. « Le double jeu du conte », *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod, 1985, p. 28.

que l'illustration tient son propre discours, qu'elle fonctionne toujours un peu en marge du texte auquel elle ajoute ou dont elle retranche un certain nombre d'indices¹⁴².

Seules les planches hors texte s'accompagnent d'une légende dans *Contes vrais*. Les culs-de-lampe typographiques et les dessins qui en tiennent lieu ont pour fonction de prolonger les émotions soulevées par le conte, aussi leur faut-il le silence. Il ne conviendrait pas non plus d'ajouter quelque discours que ce soit aux dessins-titres. Quant aux gravures intégrées, elles s'intercalent dans le texte au moment même où se produisent les événements racontés, rendant ainsi superflue toute explication. Les légendes, qui orientent la lecture des planches hors texte, doivent rappeler le récit tout en allant au plus bref, au plus efficace. Plus souvent qu'autrement, elles empruntent au conte une phrase qu'elles tronquent. Par le début : « Cela fait, il prit son marteau... » devient « Il prit son marteau¹⁴³ » ; par la fin : « Regardez ! reprit-il, – et des sanglots lui montaient à la gorge », alors que le texte se poursuit avec « – regardez ! le côté gauche¹⁴⁴ » ; en son milieu, en supprimant quelques mots, utiles dans le récit, mais qui auraient indûment allongé la légende : la précision « dans la poussière », par exemple, de la phrase « Nous nous agenouillâmes dans la poussière sur le bord du chemin¹⁴⁵ ». Il arrive aussi qu'il y ait réécriture, quand le texte ne permet pas un extrait qui soit à la fois percutant et suffisamment court¹⁴⁶.

Dans *Contes vrais*, les planches occupent trois positions différentes par rapport au texte qu'elles illustrent : elles succèdent au récit, comme la première du recueil, qui représente le narrateur et son camarade agenouillés au bord du chemin pour saluer le passage du viatique, une scène décrite plus tôt dans « Maison hantée¹⁴⁷ » ; elles sont concomitantes au récit,

142. « Figures dans le texte », *Études françaises*, n° 14, avril 1978, p. 183-198.

143. *Infra*, p. 135 et 136.

144. *Infra*, p. 311 et 310.

145. *Infra*, p. 76 et 75, var. 173.

146. Voir, par exemple, la légende pour l'illustration du « Spectre de Babylas » (p. 95) et le texte correspondant (p. 94).

147. *Infra*, p. 76 et 75.

permettant ainsi de lire le texte et de voir l'image d'un même regard – c'est le cas de l'illustration de « Baptême de sang » montrant un vieux mendiant appuyé sur des béquilles¹⁴⁸ ; elles précèdent le récit, dans « Le baiser fatal » par exemple, où l'illustration fait allusion à la scène dramatique qui se déroulera plus loin¹⁴⁹.

On peut se demander si l'emplacement des illustrations correspond à une intention de l'auteur. Pour au moins deux contes, « Le hibou » et « Le spectre de Babylas », une annotation sur l'exemplaire de l'édition de 1907 propose de reporter à l'intérieur du texte un dessin qui apparaît à la fin du conte. L'annotation est sans doute de Saint-Jorre, l'éditeur de *Le May*, mais elle répond peut-être à une inquiétude de son beau-père. On sait par une lettre à Saint-Jorre, que *Le May* était en contact avec au moins un illustrateur, Charles Huot :

Je n'ai pas vu Huot depuis que je lui ai remis l'imprimé de « Fontaine vs Boisvert » [...] S'il ne peut faire tout ce qu'on lui demande, il me le dira sûrement avant son départ, et me remettra les contes qu'il croira ne pouvoir illustrer¹⁵⁰.

Par ailleurs, quelques dessins-titres ont été cochés (« Maison hantée », « Le baiser fatal », « Le bœuf de Marguerite », « La dernière nuit du père Rasoy », « La croix de sang », « Un rêve »), de même que des espaces laissés vides au-dessus de certains titres (« Baptême de sang », « Le réveillon », « Fontaine versus Boisvert »). *Le May* comptait-il y mettre des dessins ? Une seule chose paraît claire : il voulait remplacer la mention « Illustration de » par le seul nom de l'artiste, en le faisant précéder d'un « M. » (pour Monsieur) et en le rapprochant du titre. Il a peut-être songé aussi à changer certains dessins, comme le laisse croire le point d'interrogation auprès de la mention « Illustration de Raoul Barré » au début du conte « Mariette ».

Un conte comme « Le loup-garou¹⁵¹ » permet de comprendre l'importance accordée à l'illustration dans *Contes vrais*.

148. *Infra*, p. 168.

149. *Infra*, p. 113 et 114.

150. Lettre du 11 mai 1904. Voir Appendice I, p. 429.

151. Voir *infra*, p. 275.

Henri Julien, qui s'est inspiré des illustrations faites en 1896 par J.-B. Lagacé pour *la Revue canadienne*¹⁵², a réalisé le dessin englobant le titre, une planche hors texte et une gravure, quelques lignes avant la fin du conte. Dans *la Revue canadienne*, le conte comprenait trois gravures insérées dans le texte et un cul-de-lampe, ainsi que la signature, très élaborée, de l'auteur. Le cul-de-lampe de J.-B. Lagacé – un oiseau sur la margelle d'un puits¹⁵³ – n'avait, comme c'était souvent le cas à l'époque, aucun lien avec le thème du récit. Henri Julien n'a retenu que la conteuse (Geneviève Jambette) au coin du feu, mais en modifiant son attitude et en simplifiant les lieux où elle se tient. De plus, il a fait de ce dessin le dernier du conte alors qu'il était le premier dans *la Revue canadienne*. La planche hors texte, qui représente le loup-garou attaquant Firmin, doit beaucoup au troisième dessin de Lagacé : les lieux – l'intérieur d'une grange – se ressemblent et, dans les deux cas, le personnage se prépare à frapper. Le geste est plus sûr cependant chez Julien qui, encore une fois, a inversé le rythme du dessin de Lagacé. Dans la gravure encadrant le titre, les mots, à peine visibles dans le feuillage, perdent de leur importance. Le loup, par contre, impose une silhouette inquiétante. Il n'existait pas dans le deuxième dessin de Lagacé auquel est emprunté l'un des attelages de traîneau.

Dans *la Patrie* du 27 avril 1907, « Le loup-garou » comporte les mêmes dessins que dans l'édition Beauchemin. Toutefois, un dessin original du loup-garou aurait été proposé au *Montreal Daily Star*, à l'automne de 1933, par le mari de Jeanne-Marcelle, fille d'Évangéline et de Téléphore Saint-Jorre et petite-fille de Pamphile Le May. Nous avons appris ce fait en reconstituant le texte d'une lettre à l'en-tête du *Montreal Daily Star* (du 21 novembre 1933 à « Mr. J. Paquette/1577 Ducharme Ave./Outremont, Qué. »), qui avait été découpée en bandes pour marquer les pages de *Contes vrais* (exemplaire annoté de l'édition de 1907) :

152. Vol. 32, juillet 1896, p. 235-242.

153. Lagacé ornait souvent d'un oiseau la fin des récits qu'il illustrait. Voir, par exemple, le cul-de-lampe de « L'anneau des fiançailles », dans *la Revue canadienne*.

Dear Sir,

I wish to thank you for offering us the original drawing of Le Loup-garou and regret that we can not accept.

Your very tru[ly] A. J. West[illisible]

Pourrait-il s'agir du loup-garou d'Henri Julien ? L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que ce dernier a été pendant quelques années attaché à la direction artistique du journal. Mais on ne le saura probablement jamais... Grandeurs et misères de l'édition critique !

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

*Les éditions*¹

Les *Contes vrais* ont connu cinq éditions, dont deux du vivant de Le May. La première fut imprimée à Québec, en 1899, sur les presses du *Soleil*. Il s'agit d'un volume in-octavo de 259 pages (15,5 × 11,5 cm), qui comprend neuf contes, dans l'ordre suivant : « Le bœuf de Marguerite », « Baptême de sang », « Le jeune acrobate », « Maison hantée », « Le spectre de Babylas (suite de Maison hantée) », « Le baiser fatal », « Sang et or », « Mariette (Conte de Noël) » et « Les marionnettes ». Cette édition n'est pas illustrée.

La deuxième édition, publiée chez Beauchemin en 1907, est donnée à la page frontispice comme « revue et augmentée ». Illustrée de trente-trois dessins intégrés au texte et de vingt-trois planches hors texte, elle compte 551 pages (19,5 × 13 cm). Aux contes de l'édition de 1899, s'ajoutent « La dernière nuit du père Rasoy », « L'anneau des fiançailles », « Le loup-garou », « Petite scène d'un grand drame », « Le coup de fourche de Jacques Ledur », « Le réveillon (Conte de Noël) », « La croix de sang », « Fantôme », « Le marteau du Jongleur », « Fontaine vs. Boisvert », « Patriotisme », « Un rêve, ou Voyage autour d'une bibliothèque ». Cette édition se trouve sous deux couvertures différentes : l'une à l'encre bleu foncé sur papier de couleur bleu pâle – c'est le cas d'un exemplaire que possède la bibliothèque de l'Université de Montréal (cote 848.3/L549) ; l'autre, à l'encre rouge sur papier d'un beige léger – en font foi les deux exemplaires du fonds Le May et celui que nous a prêté sœur Michelle Paquette, arrière-petite-fille de Pamphile

1. Pour le tableau de la distribution des contes dans les diverses éditions, voir *infra*, Appendice III, p. 446.

Le May. L'une de ces deux versions pourrait être une réimpression de l'autre, encore qu'aucun catalogue ne signale le fait. Dans le cas de la version rouge, il ne faut pas écarter la possibilité qu'il s'agisse d'exemplaires distincts tirés pour la famille ou les proches de Le May.

Par ailleurs, le fonds Le May de la Bibliothèque nationale du Québec conserve le cliché en cuivre d'une illustration qui, de toute évidence, était destinée à l'édition de 1907 des *Contes vrais* : signée d'une part par l'un des illustrateurs de cette édition, Edmond J. Massicotte, elle est conforme d'autre part à la page frontispice de celle-ci, puisqu'elle annonce une « 2^e édition revue et augmentée² ». Quant à son format, il s'insère dans les 19,5 × 13 cm de l'édition de 1907. Or ce cliché n'aurait jamais été utilisé. Pourquoi ? Aurait-il été réalisé pour une édition plus luxueuse (un livre de prix ?) qui n'a pas vu le jour ? Ou a-t-il tout simplement été mis de côté, au moment d'aller sous presse, pour être remplacé par la maquette modeste que nous connaissons ? Hypothèse que tendrait à confirmer le sous-titre retenu – « Nouvelle édition illustrée » –, qui diffère de la page frontispice, comme s'il avait fallu réglé rapidement un problème...

Une coédition, chez Granger (Montréal) et Mame (Tours), en 1930, comprend les contes de l'édition de 1899 à une exception près, « Le baiser fatal », considéré sans doute comme dangereux pour les jeunes lecteurs de la « Collection canadienne ». Elle comporte quinze illustrations de L. Maître Jean, dont les personnages ont tous un air de jeunesse : a-t-on voulu tenir compte des lecteurs visés ? L'édition de 1907, sans les illustrations, sera reprise avec une préface de Romain Légaré, en 1973, dans la collection du « Nénuphar » chez Fides et, en 1980, dans la collection « Bibliothèque québécoise ».

Le texte de base

Il n'y a aucun manuscrit connu des *Contes vrais*. Il existe toutefois deux exemplaires de l'édition de 1907 annotés entièrement ou partiellement par Pamphile Le May lui-même. L'un nous a été communiqué par sœur Michelle Paquette ; l'autre

2. Voir *infra*, p. 66.

fait partie du fonds Le May de la Bibliothèque nationale du Québec³.

L'exemplaire de sœur Paquette ne comporte que peu de corrections – des ratures, plutôt que des réécritures, sept récits étant même demeurés intacts⁴ –, et elles ne sont pas toutes reprises dans l'autre exemplaire annoté. Tout laisse croire qu'il s'agit d'un début de refonte, d'un état transitoire du texte. L'intention de diviser en deux récits le conte intitulé « Les marionnettes » y est, par exemple, clairement indiquée (le titre, raturé, est remplacé par la mention « En marchant », reprise systématiquement dans le titre courant) ; pourtant le texte est à peine remanié. Quant au second récit, il ne comporte aucun déplacement et il conserve le titre initial « Les marionnettes », au-dessus du texte comme dans la table des matières. Sur la page couverture, on peut déchiffrer une inscription au crayon, à demi effacée, vraisemblablement de la main de Le May : « À relire attentivement + faire remarques ou corrections si requises ». Le May, selon son habitude pour les œuvres qu'il était en train de retoucher, aurait envoyé cet exemplaire à son gendre Téléphore Saint-Jorre, qui l'aurait égaré. Cet envoi aurait été fait à l'été ou à l'automne 1913 : une lettre de Le May, de septembre 1913, l'annonce⁵. Une autre, du 28 janvier 1914, signale que l'exemplaire a été expédié l'été précédent : « Je t'enverrai aussi un ex. corrigé des *Contes vrais* puisque tu n'as pas reçu celui que je t'ai envoyé l'été dernier ».

Le May préparait depuis longtemps une refonte des *Contes vrais* et il était en relation épistolaire à ce sujet avec Téléphore Saint-Jorre, son critique et collaborateur depuis le début du siècle. Ce travail remontait à au moins 1909, comme en fait foi

3. Le fonds Le May de la BNQ possède un autre exemplaire identifié comme ayant appartenu à sœur Paquette mais celui-ci n'est pas annoté.

4. Ce sont « Petite scène d'un grand drame », « Le coup de fourche de Jacques Ledur », « Le réveillon », « Fantôme », « Le marteau du Jongleur », « Patriotisme » et « Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque ». Les contes de la série « Maison hantée » comportent les modifications les plus importantes. Plusieurs pages non annotées de ces contes sont marquées d'un X, qui pourrait indiquer des passages à revoir. Le conte « Sang et or » porte la mention « Mon chef d'œuvre d'après M. Leau, prof. Université de Paris ».

5. « J'achève de revoir mes Contes vrais, et il y avait des corrections à faire... C'est en travaillant qu'on devient ouvrier. [...] Je t'enverrai un ex. des *Contes vrais* corrigés » (Appendice I, p. 440-441).

une lettre de Le May, du 17 mai de cette année-là : « Je t'envoie au *crayon*, car il faudra sans doute que tu *remanies* ou *retranches* ou *ajoutes*. Je t'envoie, dis-je, quelques lignes trop nombreuses peut-être – et peut-être trop insignifiantes, au sujet des *C.V.* [*Contes vrais*] et des *G.* [*Gouttelettes*] ». D'autres passages de la correspondance entre Le May et Saint-Jorre indiquent que Le May travaillait généralement en utilisant deux exemplaires parallèles du texte qu'il corrigeait : « [...] je garde une *copie conforme* en cas d'accident. Si le manuscrit que j'envoie allait périr de quelque façon... on ne sait pas⁶ ». Et ailleurs : « *Tonkourou* que je corrige encore et que je transcris de nouveau, est bien le même que le tien, je crois, c'est-à-dire corrigé comme le tien⁷ ».

L'exemplaire de la Bibliothèque nationale, que nous avons retenu comme texte de base, n'a pas été entièrement annoté par Le May. L'essentiel des corrections – ajouts, ratures, surcharges, etc. – seraient de la main de Téléphore Saint-Jorre, ainsi que le confirme une expertise graphologique⁸ ; il n'est pas exclu toutefois qu'une tierce personne soit intervenue occasionnellement. Des enveloppes oblitérées, des lettres d'affaires, des textes publicitaires et même un bulletin de commande ont été découpés en languettes et insérés entre les pages de cet exemplaire, pour servir d'aide-mémoire des pages à revoir ou de brouillons pour des passages réécrits. Certains de ces signets portent des dates postérieures à la mort de Le May, survenue en 1918 : 1920, 12 février 1924, 21 novembre 1933 ; il en est même un qui daterait de 1939, comme en fait foi son contenu : la liste des artistes, tant décédés que vivants, ayant illustré l'édition de 1907. Le fonds Le May de la BNQ comprend en outre deux dactylographies, non datées, de trois contes (« En marchant », « Les marionnettes » et « Petite scène d'un grand drame ») particulièrement difficiles à lire à cause de l'abondance des corrections. Ces dactylographies ont peut-être été effectuées par Saint-Jorre avant la mort de Le May, puisqu'on y

6. Lettre du 2 janvier 1904. C'est nous qui soulignons.

7. Lettre du 19 novembre 1914.

8. Cette expertise a été menée sur les annotations de la page de titre et des pages 28, 258, 268, 303, 310, 312, 373, 394, 411 de l'édition de 1907, l'échantillonnage ayant été fait au hasard. Ont servi de documents témoins : deux lettres de Pamphile Le May à Louis Fréchette, du 16 décembre 1901 et du 25 décembre 1905, et le début d'une autre du 14 juin 1906, ainsi qu'un court spécimen de l'écriture de Téléphore Saint-Jorre datant de 1894.

trouve quelques commentaires appelant la discussion ; par exemple : « Tous ces points de suspension sont-ils bien nécessaires[?] » Quoi qu'il en soit, Saint-Jorre s'est remis à la refonte des *Contes vrais* après la mort de son beau-père, mais sans doute de façon discontinue. Un travail de piété filiale, en somme, que sa propre mort devait interrompre en juin 1934.

Des arguments de poids militent en faveur du choix de cet exemplaire annoté comme texte de base. Les lettres de Le May à Saint-Jorre d'abord, qui montrent bien la régularité de leur collaboration. L'inscription sur la page de titre, ensuite, de la main de Le May, où il n'est plus question de modifications à faire comme dans l'exemplaire de sœur Paquette, mais de révision réalisée : « corrigé pour édition définitive ». Le May, en écrivant ces mots, considérait que le texte avait atteint ou était sur le point d'atteindre sa forme définitive. D'autre part, il avait en son gendre la confiance la plus absolue. Lui qui tenait tant à corriger lui-même son œuvre⁹ n'hésitait pas à entériner à l'avance les décisions de celui-ci, comme en témoignent de nombreuses lettres à Saint-Jorre. Ainsi, celle du 18 juin 1913 :

On peut mettre, dans les *Contes vrais*, « Folle » et « La chaîne d'or » qui sont deux récits. « Fléau » est aussi un récit, mais tout à fait miraculeux, s'il est vrai. Or, ma mère a vu la chose, dans son enfance, et elle me l'a racontée plus d'une fois [...]. Si la « Chaîne d'or » enlève trop de *feuilles* – ou des pages – à mes *Épis*, tu peux choisir une autre pièce, « Par droit chemin » ou « Les derniers seront les premiers » feraient *bien*... Donc, fais pour le *mieux*¹⁰.

La confiance de Le May était certes bien placée et tout porte à croire que Téléphore Saint-Jorre n'en a pas abusé. D'où probablement l'impossibilité dans laquelle il s'est trouvé de terminer la réédition amorcée des *Contes vrais*. Il devait lui être pénible d'avoir à prendre les quelques décisions en suspens, à faire les choix qui s'imposaient encore, sans pouvoir obtenir l'avis de l'auteur. Plusieurs des commentaires dans les marges de l'exemplaire qui nous sert de texte de base empruntent la forme interrogative : « Ceci peut-il être supprimé¹¹ ? »

9. « Quant à *Picounoc*, je l'ai corrigé, et si quelqu'un voulait me couper l'herbe sous le pied, j'annoncerais tout de suite une édition nouvelle revue et corrigée ce que nul autre ne peut raisonnablement faire aussi bien que moi » (lettre à Saint-Jorre, 11 juin 1913).

10. Appendice I, p. 438.

11. *Infra*, p. 184, var. 74.

D'autres se constituent en simple suggestion, qu'ils utilisent le conditionnel – « Je soulignerais¹² » – ou qu'ils proposent un éventail de possibilités : « avec audace, ou avec aplomb ou hardiment ou avec impudence¹³ ». Dans tous les cas, ils révèlent l'existence d'échanges réguliers entre les deux hommes. Ils indiquent surtout que Saint-Jorre n'arrêtait une correction que si celle-ci recevait le *placet* de l'auteur, maintenant même des corrections qu'il jugeait malheureuses mais que Le May souhaitait. À la mort de Le May, qu'est-ce qui eût empêché Saint-Jorre, par exemple, de revenir au texte original du conte « Les marionnettes » dont il n'approuvait pas la division en deux récits, sinon une fidélité sans faille envers celui à qui il avait pourtant servi de conseiller ?

Un dernier argument devait emporter notre décision quant au choix du texte de base : la richesse des variantes que proposait l'exemplaire annoté de l'édition de 1907. Quel intérêt y aurait-il en effet à redonner le texte de cette édition, alors que Pamphile Le May lui-même avait travaillé avec ardeur à sa fonte et que Téléphore Saint-Jorre avait consacré beaucoup de temps à intégrer les modifications que son beau-père lui communiquait régulièrement ?

L'exemplaire annoté de 1907 suscite cependant de nombreux problèmes, les plus importants étant liés au fait qu'aucun critère opératoire ne permet de distinguer les interventions de Pamphile Le May de celles de Téléphore Saint-Jorre. Cette situation se complique du fait qu'une quinzaine de passages modifiés s'accompagnent de la mention « correction de l'auteur » ou ses équivalents : « rature de Lemay », « de l'auteur », « l'auteur », « rature de l'auteur », « raturé par l'auteur ». Les décisions à prendre auraient été simples – et le texte vite établi ! – si l'on avait pu en conclure que ces quelques modifications étaient les seules approuvées par Le May. Or le contraire paraît plus assuré lorsqu'on prend connaissance des lettres de Le May à son gendre et des commentaires métatextuels appelant une discussion. Nous avons donc accepté tous les changements effectués ou proposés, en nous contentant de signaler dans les variantes les passages certifiés de Le May.

12. *Infra*, p. 173, var. 205.

13. *Infra*, p. 199, var. 434.

Les autres commentaires métatextuels, dont plusieurs ont une portée générale, étaient plus difficiles à traiter. Ils semblent exprimer les inquiétudes de l'éditeur Saint-Jorre plutôt que celles de Le May. C'est le cas, par exemple, des points d'interrogation et de la plupart des « à reconsidérer », « à revoir » et « à relire », qui ne sont pas toujours rattachés à un passage précis. Nous les donnons entre soufflets dans les variantes, en indiquant leur place sur la page. Ont été exclues des variantes les indications de régie comme « à la ligne » ou « pas en italique » : nous en avons tenu compte dans l'établissement du texte.

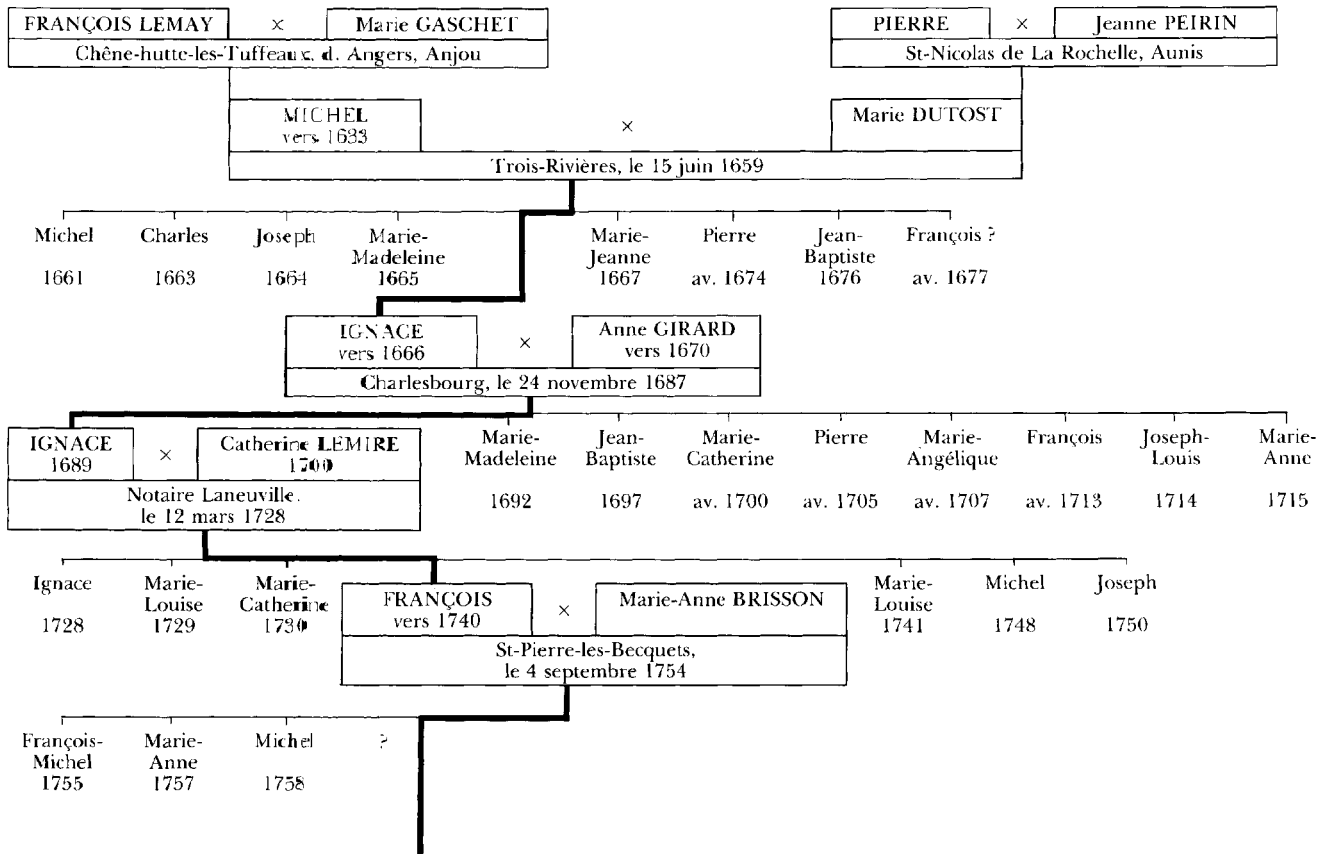
* * *

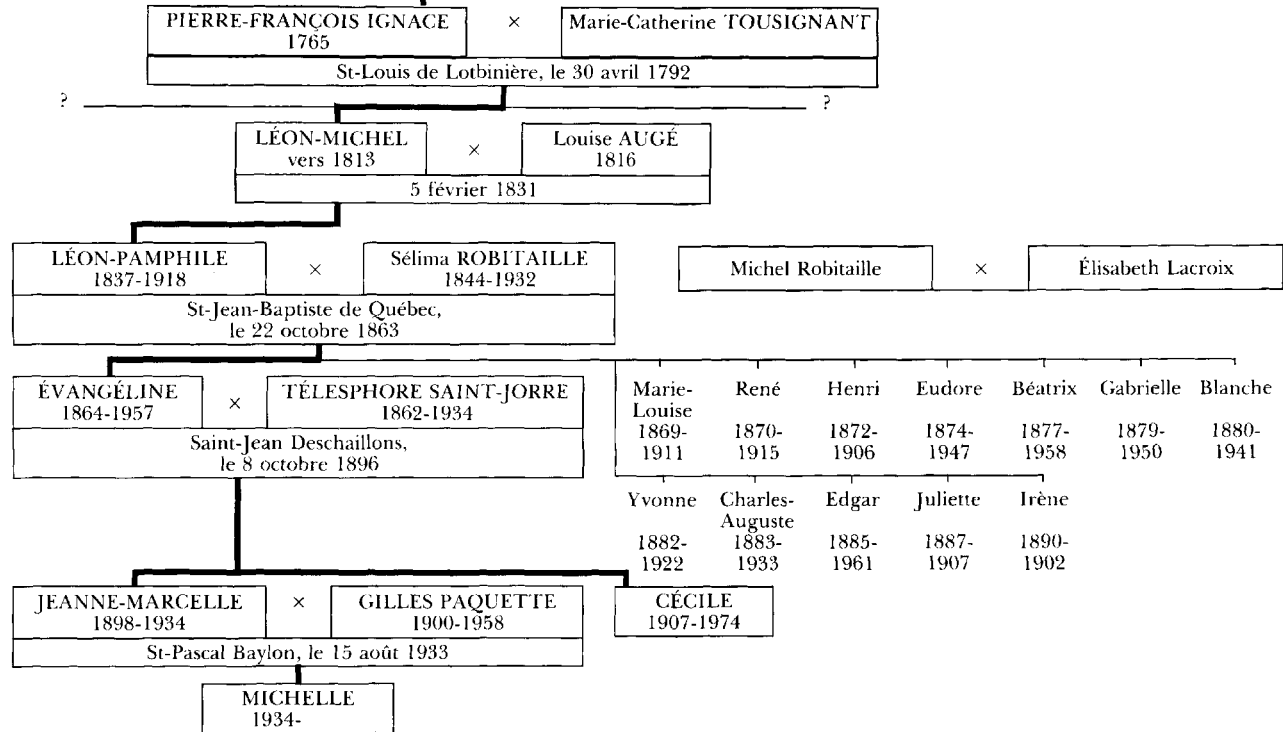
Nous tenons à remercier une collaboratrice de la première heure, Lise Gauvin, qui a été partie prenante à certaines de nos décisions initiales concernant le texte de base ; Jacques Légaré et Louis Pelletier qui nous ont donné accès au registre de la population du Québec ancien du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal ; le personnel de la Bibliothèque nationale du Québec qui ne nous a ménagé ni son temps ni ses conseils ; nos compagnons également, Jean-Marie Demers et Laurent Legault, pour leur appui indéfectible tout au long d'un travail qui semblait n'avoir jamais de fin, pour leur aide, que celle-ci ait pris la forme de la simple copie de textes ou de longues recherches en bibliothèque afin d'établir la généalogie de Pamphile Le May.

Pour tout ce qui touche les illustrations et les illustrateurs de *Contes vrais*, nous sommes particulièrement redevables aux personnes suivantes qui nous ont indiqué des pistes à suivre – Jean Duberger, du CELAT de l'Université Laval, Harry George, de l'Université Concordia, Pierre Landry, du Musée des beaux-arts du Canada, François-Marc Gagnon et Marcel Lajeunesse de l'Université de Montréal – ou qui nous ont prêté certains de leurs dossiers personnels, comme Odette Legendre, éditrice d'Alfred Laliberté. Cette collaboration a été d'autant plus appréciée qu'il n'existe à ce jour aucune étude d'ensemble sur les dessinateurs québécois de l'époque des *Contes vrais*.

Des remerciements très spéciaux sont destinés à sœur Michelle Paquette, petite-fille d'Évangéline Le May et de Téléphore Saint-Jorre, qui a mis à notre disposition un précieux exemplaire des *Contes vrais* annoté de la main de son arrière-grand-père.

GÉNÉALOGIE DE PAMPHILE LE MAY*





* Ont été consultés : le *Dictionnaire généalogique Drouin* ; le registre de la population du Québec ancien établi par le Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal, dirigé par Hubert Charbonneau et Jacques Légaré ; les registres des paroisses enfin, conservés à la salle Gagnon de la Bibliothèque de la Ville de Montréal.

Outre l'impossibilité de rendre compte adéquatement des descendants du poète qui a eu quatorze enfants dont plusieurs ont donné naissance à une famille nombreuse, il nous a semblé que l'intérêt de la présente édition critique n'allait pas au-delà de faire connaître ses ascendants, depuis la France. Nous avons choisi toutefois de donner la filiation de sa fille aînée, Évangéline, à cause du rôle d'administrateur-éditeur de l'œuvre de Le May, joué à partir de 1901 par le mari de celle-ci, Téléphore Saint-Jorre, et parce que sa petite-fille, Cécile, et son arrière-petite-fille, Michelle, ont un lien direct avec notre travail ; Cécile Saint-Jorre, pour avoir écrit une étude bio-bibliographique sur le poète, et Michelle (Sœur Paquette), qui nous a prêté une édition annotée par lui des *Contes vrais*.

Page laissée blanche

CHRONOLOGIE

1837

5 janvier

Naissance à Lotbinière dans le rang de Saint-Eustache, de Léon-Pamphile Le May, cinquième enfant¹ de Léon-Michel Le May et de Marie-Louise Augé qui se marièrent le 5 février 1831 et eurent quatorze enfants. Descendant de Michel Le May ou Le Mée originaire de l'Anjou qui, le 15 juin 1659, épousa à Trois-Rivières, Marie, fille de Pierre Dutost et de Jeanne Peirin, née à La Rochelle, et s'installa à Lotbinière en 1681.

1846-1850

Le May fréquente d'abord l'école paroissiale ; à l'âge de neuf ans, il est envoyé à l'école des Frères des écoles chrétiennes de Trois-Rivières².

1. Camille Roy (« Pamphile Le May », *le Canada français*, vol. 1, n° 1, septembre 1918, p. 30-42), Anne Gagnon (« Pamphile Le May, romancier », dans *Picouoc le maudit*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 9-25) et Romain Légaré (« Études d'auteur canadien. Pamphile Le May », *Lectures*, vol. 7, n° 5, janvier 1961, p. 131-134) le donnent comme l'aîné de la famille. Les autres biographes de Le May s'accordent pour dire qu'il est le cinquième. Nos recherches pour établir sa généalogie ne nous ont pas permis de trancher la question.

2. Et non des « Frères de la doctrine chrétienne », comme l'écrit l'auteur d'un article anonyme paru dans *l'Opinion publique* (17 avril 1873, p. 181). Le May n'y passe qu'un an ; il fréquente ensuite le petit collège de Lotbinière. (Renseignements probablement puisés dans une conférence de Louis Fréchette, dont cet article se fait l'écho.)

1850-1854

De retour à Lotbinière pour cause de maladie, il y fait des études préparatoires au cours classique chez le notaire Bédard.

1854-1857

Entre en versification au Séminaire de Québec³ et y demeure jusqu'à la fin de sa rhétorique, en juillet 1857. Ses résultats scolaires sont bons malgré ses nombreuses absences dues à son état de santé précaire. Durant cette période, il compose plusieurs poèmes qui demeurent inédits, dont « Les petits orphelins » en 1855 et « Le jeune mourant » en 1857⁴.

1857-1858

Juillet

Quitte le Séminaire en raison de problèmes de santé diagnostiqués alors comme dyspepsie. Après une année de repos dans sa famille, il songe à devenir avocat.

1858

7 juin

Admis à l'étude du droit, il s'engage comme clerc chez les notaires Rémillard et Gauthier à Québec. Après à peine un mois, il abandonne ses études.

Juillet

Départ pour les États-Unis. Le May se rend à Portland mais n'y trouve aucun emploi. Déçu, il rentre peu de temps après⁵. Au retour, il s'arrête à Sherbrooke et est engagé pendant quinze jours comme commis dans un magasin général. Il revient à Lotbinière et décide d'étudier la philosophie pour se préparer à la prêtrise.

3. Selon Romain Légaré, c'est plutôt en 1852 que Le May entre en troisième au Petit séminaire.

4. Ces poèmes se trouvent dans le fonds Le May de la Bibliothèque nationale du Québec.

5. Presque tous les biographes de Le May signalent que ce séjour aux États-Unis, évoqué dans *Une gerbe* (1879) et dans *Contes vrais* (1899), a été bref. Seuls quelques biographes anglophones parlent d'un séjour de deux ans.

1859

- 21 décembre Lettre à M^{re} Guigues, évêque d'Ottawa, pour demander son admission au Grand Séminaire⁶. Pendant deux ans il étudie la théologie, mais sa maladie s'aggravant de façon inquiétante, il doit interrompre ses études.

1860-1862

Le May entre, avec son camarade Louis Fréchette, dans le cabinet des notaires Lemieux et Rémillard. Il devient traducteur surnuméraire à l'Assemblée législative tout en poursuivant ses études de droit.

1861

Le May et Fréchette se joignent au mouvement littéraire de Québec au début des années 1860. Avec Garneau, Taché, Gérin-Lajoie et Casgrain, ils se réunissent dans l'arrière-boutique d'Octave Crémazie, rue de la Fabrique. C'est là que Pamphile Le May lit ses premières œuvres poétiques.

Le May fait paraître dans les revues et les journaux⁷ des poèmes qu'il regroupera en 1865 dans les *Essais poétiques*.

1863

- 22 octobre Épouse Sélina Robitaille (1844-1932) en l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec ; il s'installe dans la maison familiale à Lotbinière.
- 10-21 novembre Publication de *l'Épreuve* dans le *Journal de Québec*.

6. « Après avoir inutilement cherché le bonheur dans les plaisirs d'ici bas, j'ai tourné ma pensée vers les choses divines et j'ai dit : Mon Dieu, vous seul pouvez me donner la paix que je désire et dont j'ai tant besoin, je connais le néant des choses terrestres ; je ne veux plus m'y attacher, je veux sauver mon âme. Telle fut ma résolution et je veux la garder, s'il m'est possible. Tout à Dieu désormais et m'occupant des vérités de la foi, je passerai ma vie au pied des autels, si Votre Grandeur me permet de revêtir le saint habit sacerdotal. »

7. Notamment dans *le Courrier du Canada* (1861), *le Canadien* (1862), *les Débats* (1862), *le Journal de Québec* (1863), *la Revue canadienne* (1864), et *les Soirées canadiennes* (1864).

1864

Naissance d'une fille, baptisée sous le nom d'Évangéline. Le May travaille à la traduction du poème de Longfellow.

1865

4 juillet

Admis au barreau. Il devient traducteur à la Chambre des Communes, à Ottawa⁸.

1865

Publication d'*Essais poétiques* comprenant une cinquantaine de poèmes et une traduction de l'*Évangéline* de Longfellow⁹.

1867

Juillet

Au premier concours de poésie de l'Université Laval, dont le sujet est « La découverte du Canada », Le May présente un poème épique de quelque 2 800 alexandrins sur le deuxième voyage de Jacques Cartier. Le 11 septembre, il remporte le premier prix, une médaille d'or.

Octobre

Devient bibliothécaire de la nouvelle Assemblée législative de Québec ; le poste lui est offert par le Premier ministre Chauveau. Pendant vingt-cinq ans, Le May travaillera à développer la bibliothèque de l'Assemblée législative, pratiquement inexistante en 1867.

1869

Le May est le lauréat du deuxième concours de poésie organisé par l'Université Laval, avec « Hymne pour la fête des Canadiens français ».

1870

Publication de *Deux poèmes couronnés par l'Université Laval*.

8. Selon Romain Légaré, Le May aurait occupé ce poste de 1865 à 1867.

9. Le May traduira aussi *la Perle cachée* (1876) de Wiseman et *le Chien d'or* (1884) de William Kirby.

Le May emménage à Québec avec sa famille, son père, sa mère, un frère et deux sœurs. Il retourne régulièrement à Lotbinière.

11 avril

Le May publie, en l'honneur de Louis Riel, un poème qui suscite des réactions violentes dans les journaux anglophones¹⁰.

1873

Publication, par Le May, du premier *Catalogue* de la Bibliothèque de la Législature de Québec.

1875

Publication de *les Vengeances. Poème canadien* (réédition en 1888 sous le titre de *Tonkourou*).

1876

Le May tire des *Vengeances* un drame en prose en six actes, présenté pour la première fois à Québec en 1876, et par la suite dans plusieurs petites villes de la Province et des États-Unis. La pièce, remaniée et réduite à cinq actes, sera représentée une dernière fois à Lotbinière en 1929, lors du dévoilement d'une plaque commémorative en l'honneur de Le May, par la Société historique de Québec.

1877

Publication du *Pèlerin de Sainte-Anne*.

1878

Publication de *Picounoc le maudit* et de *Fêtes et corvées*.

1879

Publication d'*Une gerbe* et de *la Chaîne d'or*.

10. *Le Canadien*, 11 avril 1870, p. 2. Un article du *Chronicle* affirme : « Il deviendra nécessaire de brider ces fanatiques insensés, tel [sic] que la créature qui a écrit cette saleté rimée et qui maintenant trouve des moyens de subsistance dans le revenu du pays. » (cité et traduit par *le Canadien*, 13 avril 1870, p. 2).

1882

Le May devient l'un des membres fondateurs de la Société royale du Canada.

Publication des *Fables canadiennes* (réédition en 1891, sous le titre *Fables*).

1883

19 avril

Incendie de la bibliothèque de l'Assemblée législative. Selon Le May, c'est « la ruine presque totale de l'œuvre commencée et poursuivie avec tant de plaisir et de dévouement¹¹ ».

Publication de *Petits poèmes*.

1884

Sa traduction du *Chien d'or* de William Kirby paraît d'abord en feuilleton, dans *l'Étendard*, du 29 août 1884 au 16 février 1885, puis en deux volumes, la même année, à l'Imprimerie l'Étendard. Une seconde édition remaniée et préfacée par Benjamin Sulte paraîtra en 1926.

Publication de *l'Affaire Sougraine*.

1886

La bibliothèque de la Législature s'installe dans ses nouveaux locaux au Parlement.

1888

Avril

S'embarque pour la France, à bord du *Château-Léoville*, avec quelques amis, dont Faucher de Saint-Maurice. À son retour, il raconte son voyage dans une conférence au cercle de Salaberry à Québec¹².

9 avril

L'Université Laval lui décerne un doctorat honorifique.

11. *Rapport du bibliothécaire*, 1884.

12. *La Revue canadienne*, 1895, p. 677-685, 735-745.

1891

Publication de *En livrée* et de *Rouge et Bleu*, deux comédies satiriques.

1892

Novembre

Le May est mis à la retraite. En 1897, il se décrira même comme « un ancien employé décapité¹³ ».

1894-1897

De retour à la campagne, à Deschaillons, où il a acheté une maison. Il y rédigera la plupart de ses contes et de ses sonnets. Il collabore aussi à plusieurs périodiques, dont *la Revue nationale* et *la Revue canadienne*.

1897

Revient vivre à Québec, Côte d'Abraham, où il restera deux ans.

1899

Publication de *Contes vrais*.

1903-1918

Le May remanie ses textes. Il prépare une troisième édition des *Fables* (1903), une deuxième édition des *Contes vrais* (1907), une troisième édition d'*Évangéline* (1912). À la fin de sa vie, il entreprend de retoucher sa traduction du *Chien d'or*, comme il l'avait fait pour *Évangéline*, et prépare une troisième version des *Vengeances* et des *Contes vrais*.

1904

Publication des *Gouttelettes*, premier recueil de sonnets de la littérature québécoise ; « le meilleur livre que nous aient donné jusqu'ici nos poètes canadiens », selon Camille Roy¹⁴.

13. *Le Soleil*, 31 juillet 1897, p. 1.

14. *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Garneau, 1907, p. 229.

1907

Deuxième édition, revue et augmentée, des *Contes vrais*.

1910

Le May reçoit la rosette d'officier de l'Instruction publique.

1912

Retour de Le May à Deschaillons, où il s'installe chez son gendre, Ernest Saint-Onge¹⁵.

En plus de dyspepsie et d'une vision affaiblie, Le May souffre de rhumatismes. Il continue néanmoins d'écrire et de réviser son œuvre.

1914

Publication des *Épisodes*.

1916

Publication de *Reflets d'antan*.

1918

11 juin

Décès de Léon-Pamphile Le May, à Deschaillons.

15. Romain Légaré situe ce retour en 1910.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
f.	feuillet, feuillets
<i>ibid.</i>	même lieu
<i>infra</i>	plus bas
<i>loc. cit.</i>	lieu cité
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page, pages
<i>supra</i>	plus haut
< >	dans les variantes, commentaire de l'éditeur
<...>	passage supprimé dans une variante
//	changement de paragraphe

Variantes

Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte ; elles sont précédées du numéro (en chiffres arabes) de la ligne à laquelle elles se rattachent et de la source (en chiffres romains) dont elles proviennent. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante :

R	rature
A	ajout



Dessin – non utilisé – d'Edmond-J. Massicotte
pour la couverture de l'édition de 1907.

Contes vrais

Page laissée blanche



MAISON HANTÉE

I

Le hibou

Moi, je n'ai pas eu de chance. Rien ne m'a réussi. J'aurais pu devenir riche, si j'avais fermé la main au lieu de l'ouvrir. Je serais arrivé aux honneurs, mais j'ai oublié d'avoir de l'ambition. J'aurais bien épousé une dot... exemplaire, mais il y a tant de vertus qui ne sont pas dorées. 5

J'ai changé de lieu, et partout j'ai laissé des amis qui m'ont oublié. J'ai changé de foyer, et nulle part je n'ai trouvé cette orgueilleuse satisfaction que l'on éprouve en regardant flamber des bûches qui ne doivent rien au bûcheron, en entendant mitonner dans la vieille marmite de famille un potage acquitté. 10

C'est compris, je n'ai pas eu de chance. Est-ce bien ma faute ? D'abord, il y a le tempérament qui nous fait tourner comme le vent fait tourner une girouette, avec cette différence que l'on rit et que la girouette grince. Puis, ce sont les circonstances qui nous entortillent comme les araignées entortillent les mouches, dans leurs toiles ténues et collantes ; puis les chemins qui se bifurquent, et les montées raides, et les descentes vertigi- 15 20

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 91-139 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 5-28 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 5-28, texte de base.

I I <titre :> *Maison hantée* <titre courant : Le hibou / La maison hantée>
 II III éprouve [R,] en 13 I famille, un III famille [R,] un 15 I
 faute ? Par exemple !... D'abord 19 I collantes, et les 20 I bifurquent !
 et III bifurquent [R ! A,] et 20 I vertigineuses... Tenez ! la III vertigi-
 neuses [R ... A.] Tenez [R ! A,] la

neuses. Tenez, la vie est un jeu de hasard ; elle devrait être défendue.

25 Mais j'ai appris à souffrir. Or, savoir souffrir, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile à l'homme ; celui qui ne le sait pas n'en est que plus à plaindre. Puis, la souffrance atténuée l'expiation.

30 Qui d'entre les hommes n'a pas quelques peccadilles sur la conscience ? La route où nous cheminons est glissante. Le pied se heurte à une pierre mise là d'aventure. La lumière est douteuse. On chancelle, on roule.

35 Le dieu des païens aveugle, croyons-nous, ceux qu'il veut perdre. Pourquoi le Dieu des chrétiens, créateur et maître absolu, n'aveuglerait-il pas aussi bien, mais d'une autre façon, ceux qu'il veut sauver, afin qu'ils fassent des bévues, qu'ils ne soient pas heureux dans leurs entreprises, que leurs projets échouent, que leurs espérances s'envolent, que leurs richesses se dissipent, et qu'ils paient ainsi, dès maintenant, si leur soumission est sincère, la dette du péché ?

40 Si je n'ai pas été chanceux, mon ami Célestin Graindamour l'a été. Dame ! avec un nom pareil. Vous me direz peut-être que le nom n'y fait rien. Chacun peut penser et dire ce qu'il voudra, pourvu que cela ne fasse de tort à personne. Je ne suis

23 I souffrir. *Je ne dis pas cela pour me vanter. Il n'y a que ceux qui ont eu peur de la souffrance qui se vantent d'avoir souffert.* Or III souffrir. [R <en marge : « ratures de Le May »> *Je ne dis pas cela pour me vanter. Il n'y a que ceux qui ont eu peur de la souffrance qui se vantent d'avoir souffert.*] Or 24 I l'homme, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi. // Et puis, il y a l'expiation. // Qui II l'homme [R, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi]. // Et III l'homme [R, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi]. // Et puis, il y a l'expiation. A ; celui qui ne le sait pas n'en est que plus à plaindre. Puis, la souffrance atténuée l'expiation. < Dans la marge supérieure, autre leçon : *Cependant il est bon d'apprendre à souffrir. Celui qui sait souffrir sans murmure et avec résignation, atténuée d'autant l'expiation. Donc la souffrance est utile à l'homme.*> // Qui 28 I conscience ?... La II, III conscience ? [R ...] La 28 I glissante... Le III glissante [R ...] Le 29 I d'aventure... La III d'aventure [R ...] La 29 I douteuse... On III douteuse [R ...] On 30 I roule... // Dieu aveugle ceux III roule [R ... A.] // [R Dieu aveugle A Le dieu des païens aveugle, croyons-nous,] ceux < Dans la marge supérieure : « *Le paganisme n'aveugle-t-il pas ceux qu'il veut perdre ?* ou : *Le paganisme aveugle, croyons-nous, ceux qu'il veut perdre.* »> 32 I Pourquoi n'aveuglerait-il pas aussi, mais III Pourquoi [A le Dieu des chrétiens, créateur et maître absolu,] n'aveuglerait-il pas aussi [A bien], mais 37 II maintenant, si leur soumission est sincère [R.] < Un trait reporte la conditionnelle à la fin de la phrase. > la dette du péché

pas de l'avis de tout le monde, moi ; je n'aime pas à opiner du bonnet.

Donc, mon ami Célestin est né sous une bonne étoile. Je vais vous conter la chose. Si vous avez des doutes sur l'exactitude de mon récit, venez me prendre, nous irons ensemble à la maison hantée. 45

Avez-vous entendu parler de la maison hantée ? Une petite maison de pierre, dans le bois du moulin, et vieille, vieille ! Elle doit y être encore, car après tout je n'ai pas rêvé ça. 50

Elle était abandonnée depuis longtemps. Quelquefois, lorsque nous allions à la pêche au crapet ou à la perchaude, dans la Grande Rivière du Chêne, avant de descendre la côte sablonneuse, nous nous y arrêtions. Nous poussions les ais vermoulus de la porte et nous pénétrions dans les pièces basses et humides. La cuisine paraissait désolée avec son âtre béant et sa crémaillère noircie par la fumée. Des hibous taciturnes semblaient se complaire sur les pierres effritées de la cheminée. Célestin, qui est adroit au tir, en a tué plusieurs. Moi, je n'ai jamais de ma vie fait jouer la gâchette d'un fusil. J'ai peur du bruit. 55 60

Les bonnes gens du village disaient que c'était toujours le même hibou qui tombait sous le plomb de Célestin ; et je me rappelle l'exclamation soudaine et le geste comique de la mère Fanfan, un soir qu'elle nous rencontra portant triomphalement l'oiseau de Minerve¹ au bout d'une carabine. Nous sortions du bois. 65

44 I bonnet. // *Mon ami Graindamour est né sous une bonne étoile : Vénus ou l'Épi de la Vierge. J'ai dit : Vénus. Nos jeunes astronomes vont sourire et s'indigner. Il n'est pas permis, en effet, de prendre pour une étoile cette planète voluptueuse qui n'est pas plus grosse que la terre, et ne vaut pas mieux qu'elle. Mais son rayonnement est si vif qu'on la croirait un grain de cette poussière de soleils qui monte sans cesse de l'infini... Il en est donc du ciel comme de la terre, et là comme ici l'apparence est trompeuse, et l'éclat souvent emprunté.* // Tout de même, mon III bonnet. // [R Mon ami <... comme en I> emprunté.] <Dans la marge, accolade et point d'interrogation, avec cette observation : « Cette comparaison astronomique a-t-elle sa raison d'être ici ? J'en doute. » Nous supprimons ce paragraphe.> // [R Tout de même A Donc] mon 47 II me prendre, <Dans la marge : « rejoindre ? »> nous 50 I vieille ! vieille !... Elle III vieille [R ! A ,] vieille ! [R ...] Elle doit 50 II vieille ! [R Elle doit y être encore, car après tout je n'ai pas rêvé ça.] // Elle était

1. Le hibou, emblème de Minerve, déesse romaine de la sagesse, de la raison, de l'intelligence.

– Encore le hibou ! fit-elle, en levant les bras au ciel.

70 Puis elle ajouta d'un accent découragé :

– Vous ne le tuerez jamais, allez !

– Diable ! répliquai-je, il me semble pourtant, qu'il en a pour son compte.

75 J'étais curieux, tout de même, de connaître la pensée de la vieille femme, et je demandai :

– Que voulez-vous dire, mère Fanfan ? Nous n'avons pas abattu le même oiseau deux fois. Ce qui est mort est mort.

Elle me regarda avec des yeux indignés, puis sa bouche ridée fit une moue dédaigneuse :

80 – Je ne sais pas ce que je dis, peut-être !

– Pardon, la mère, repris-je avec douceur, je ne veux pas vous offenser, mais je comprends qu'ils sont tous de la même famille. C'est cela n'est-ce pas ? Il y a des familles de hibous : des pères, des mères, des frères, des sœurs, des cousins, des
85 cousines, comme il y a des familles de loups, de renards et d'hommes.

La vieille ne riait pas. Elle repartit :

– C'est le même hibou ; il n'a pas de famille, pas plus que le payen² qui est enterré dans la mesure du bois.

90 – Comment ! il y a un homme d'enfoui là ?

– Pas un homme, un payen, que je dis. Le hibou que vous tuez de temps en temps, c'est son âme à ce payen. L'âme est immortelle vous savez. Le curé le dit assez souvent.

77 I fois... Ce III fois [R ... A.] Ce 80 I peut-être... / – Pardon III peut-être [R ... A. !] / – Pardon 88 I famille... pas III famille [R ... A.] pas 91 I payen, que je dis, et le hibou II payen, [R que je dis,] et III payen, que je dis [R, et le A. Le] hibou 92 I âme à ce payen... L'âme est immortelle, vous savez... Le II âme [R à ce payen...] L'âme III âme à ce payen [R ... A.] L'âme est immortelle [R,] vous savez [R ... A.] Le

2. Dans le langage populaire, le mot « payen » ajoutait souvent une dimension ethnique à la dimension religieuse habituelle.

Elle était bien convaincue de ce qu'elle affirmait. J'ajoutai :

– Il devait avoir l'âme noire, ce payen que l'on tue et qui ne meurt jamais. L'avez-vous connu ? 95

Elle se hâta de répondre :

– Moi, non, mais mon père. Il vivait seul, n'aimait pas les pauvres et dépouillait les riches.

– Et ils ne se plaignaient pas, les riches ? demandai-je. 100

– Se plaindre, pourquoi ? Cela n'aurait servi à rien, car il était protégé par Béalzébuth.

– Quel est ce monsieur-là ?

– Vous voulez rire, je le vois bien. Tout le monde connaît Béalzébuth. 105

– Je ne l'ai jamais vu.

– Je vous souhaite de ne jamais le voir. C'est Satan en propre personne.

– Oh ! oh ! je comprends. Et ceux qu'il protège dorment donc en sûreté ? 110

– Oui, mais c'est le réveil qui n'est pas drôle. Béalzébuth garde le trésor, ajouta-t-elle.

– Quel trésor ?

– Le trésor du payen dans la maison en ruine.

J'aurais voulu la faire parler encore, mais elle me tira sa révérence. 115

– Excusez, dit-elle, je me rends auprès d'Henriette Lépire, qui est bien malade. Elle va mourir peut-être.

Elle fit deux ou trois pas et revint.

98 II père. [A lui, l'a connu. <en bas de page, suivi d'un point d'interrogation>] II 99 II riches. [A m'a-t-il dit.] / – Et 101 I pourquoi ? cela n'aurait III pourquoi ? [R cela A Cela] n'aurait 107 II C'est [R satan A Satan] en 109 I comprends... Et III comprends [R ... A .] Et 118 I malade... pour mourir

120 – Vous savez, recommença la mère Fanfan de sa voix gla-
pissante, elle est entrée, l'autre jour, dans la mesure, en pas-
sant, et elle a eu terriblement peur.

– Il pleuvait, je suppose, et elle s'est mise à l'abri.

125 – Ou bien le soleil était trop chaud et elle s'est mise à
l'ombre.

– Il n'aurait pas été nécessaire de se rendre sous le vieux
toit moussu, les branches de sapin gardent bien de la chaleur,
observai-je.

– Et sur la mousse l'on repose bien, ajouta-t-elle.

130 – Le jour baisse, partons, dit Célestin.

– Elle a eu peur ? repris-je, un peu curieux de connaître la
petite insinuation.

Et la vieille de se hâter de répondre :

135 – Des plaintes, mon bon monsieur, des gémissements à
fendre l'âme, puis aussitôt après, des ricanements...

– Elle était seule ?

– Oui ; il n'était pas encore arrivé.

– Viens donc, bavard, me cria Graindamour qui s'éloi-
gnait.

140 – Le vilain, se faire attendre ainsi, ajoutai-je en riant, et je
cours après mon ami.

145 Je ne suis pas superstitieux et ma crédulité n'est pas ro-
buste ; ce jour-là, cependant il me vint à l'idée d'éclaircir le
mystère de cette maison en ruine, gardée par un esprit joyeux
ou chagrin. Je flairais une aubaine, une aubaine littéraire, cela
s'entend.

120 I recommença-t-elle de III recommença [R -t-elle A la mère Fanfan]
de 122 II peur. [A la pauvre Henriette.] / – II 123 III II < Dans la marge
gauche, une accolade, qui va jusqu'à « – Oui, il n'était pas », et un point d'inter-
rogation suivi de : « à supprimer tout ou en partie ». > 129 I Et la mousse
fait un bon lit, ajouta-t-elle, tout drôlement. / – Le III Et [A sur] la mousse [R fait
un bon lit A l'on repose bien], ajouta-t-elle [R , tout drôlement A .] / – Le 132
I petite médiance. // Et III petite [R médiance A insinuation]. // Et 140 III
Le vilain < Dans la marge, vis-à-vis cette phrase : une accolade précédée de « à
supprimer ? » >

Nous marchions à grands pas, Célestin Graindamour et moi, plongés l'un et l'autre dans cette pensée absorbante d'une intervention surnaturelle, quand le tintement d'une clochette fit vibrer la forêt, comme le cri métallique de ce petit oiseau solitaire³ qui chaque soir salue le soleil couchant. Célestin dit : 150

– C'est le bon Dieu.

– Le bon Dieu ? répétai-je un peu surpris.

La petite cloche sonnait de temps en temps, à l'approche des habitations, pour inviter les gens à s'agenouiller. Célestin murmura d'une voix singulière : 155

– C'est peut-être pour Henriette.

Il aimait cette jeune fille, je le savais. Au reste il ne s'en cachait point.

– Mourir de peur, ce serait étrange, remarquai-je. 160

Deux voitures s'engageaient dans le chemin du moulin, sous la forêt. Dans la première, un homme seul, le sonneur ; dans la seconde, deux hommes, le cocher et le prêtre. Le prêtre, profondément recueilli, portait sur sa poitrine, dans une custode d'or, le suprême viatique. Dès qu'il nous aperçut, le sonneur fit tinter la clochette deux ou trois fois, en l'agitant au bout de son bras, et il secoua les guides sur la croupe de son cheval. C'était Jean Taillon. Il aimait à « rouler ». Son cheval l'occupait plus que le bon Dieu, bien sûr. Je lui criai : 165

– Pour qui ? 170

– Pour la petite Lépère.

L'autre voiture arrivait ; celle du bon Dieu. Nous nous agenouillâmes sur le bord du chemin, saluant tête nue le divin Voyageur.

Quand nous fûmes debout, les voitures descendaient la côte de la rivière, dans un sable mouvant et chaud, au milieu 175

165 I le *Suprême Viatique*. Dès III le [R *Suprême Viatique A suprême viatique*]. Dès 169 II Dieu, [R *bien sûr A peut-être*]. Je 173 I chemin, dans la *poussière*, saluant III chemin, [R *dans la poussière*,] saluant

3. L'engoulevent, sans doute, mais il pourrait s'agir aussi du merle dont on sait qu'il est le premier à chanter le matin et le dernier, le soir.



Nous nous agenouillâmes sur le bord du chemin, saluant tête nue le divin Voyageur

des sapins odorants. Célestin proposa d'accompagner le bon Dieu. Je remarquai qu'il filait un peu vite, le bon Dieu, que nous avions une assez longue route à parcourir à pied, et que
 180 notre dévotion un peu entachée de curiosité ne serait peut-être pas très agréable au Seigneur.

– C'est que j'ai envie d'attendre la nuit, répliqua-t-il.

– Pourquoi la nuit ?

179 I parcourir, à III parcourir [R.] à 180 I curiosité, ne III curiosité [R.] ne

– Nous entrerons dans la maison de pierre.

– Dans la maison de pierre ? la nuit ? fis-je étonné.

185

– As-tu peur ?

Je fus blessé dans ma vanité.

– Peur de qui ? peur de quoi ? répondis-je fièrement. Allons chez Lépire. C'est le devoir du chrétien de visiter les malades.

Il ne demeurait pas loin. Il habitait une maisonnette d'humble apparence, en deçà de la rivière, dans un fond de verdure riant, où se déployaient de grands rideaux de sapins sombres. L'eau qui se brisait sur des cailloux jetait à cette chaumière, comme des poignées de fleurs blanches, ses légers flocons d'écume. On y entendait le grondement monotone des meules qui broyaient le blé et de la rivière qui tombait du haut de la chaussée.

190

195

Quand nous arrivâmes, le prêtre était en prière. Des voisins, hommes et femmes, garçons et filles, priaient aussi, agenouillés sur le plancher nu. Nous fîmes comme les autres. Nous avions, par respect pour le bon Dieu, déposé le fusil et le hibou sur le perron de pierre, tout près de la porte. Sur une petite table recouverte d'un drap blanc, on avait placé un crucifix de plâtre et deux pâles bougies. Le crucifix portait de larges taches rouges sur le front, sur le côté, sur les mains et les pieds, et les bougies répandaient dans la pièce basse une lueur mélancolique.

200

205

Célestin regardait, d'une façon singulière, la jeune malade dont le visage livide émergeait de l'oreiller aux grandes fleurs bleues. Moi je priais ; mais je ne priais pas sans distractions. Je songeais à la mesure et au payen.

210

185 I pierre ?... la nuit ?... fis-je III pierre ? [R ...] la nuit ? [R ...] fis-je
189 I Lépire. Il ne III Lépire. [AR *Vaudra mieux. A C'est le devoir du [AR
bon] chrétien de visiter les malades.*] // II 191 I, III en deçà < corrigé d'après
l'usage > de 191 I un fonds de III un [R fonds] de 196 I blé, et III
blé [R,] et 198 I le curé était III le [R curé A prêtre] était 199 I filles,
agenouillés III filles, [A *priaient aussi,*] agenouillés 200 I nu, *suivaient les
mouvements du prêtre.* Nous III nu [R, *suivaient ses mouvements avec curiosité.*
Nous 201 I Dieu, *laissé* le III Dieu, [R *laissé A déposé*] le 211 I payen.
Tout III payen. [A //] Tout

Tout à coup la moribonde se dressa sur sa couche et jeta un cri :

– J'ai peur !

215 Le prêtre la calma avec des paroles onctueuses. Un instant après, elle ajouta :

– Il compte son or sous la pierre du foyer.

Tout le monde chuchotait :

– Elle est folle, elle est folle !

220 La mère Fanfan, qui se trouvait près de moi, me poussa du coude :

– Je vous le disais, il y en a de l'or.

Quand le curé sortit de la maison, la malade reposait tranquillement :

225 – Un ébranlement du système nerveux, fit-il ; pas dangereux. Pour la raison, peut-être, pas pour la vie.



Nous causâmes un instant avec le père Lépire, le meunier, et d'autres personnes du voisinage, puis nous leur souhaitâmes le bonsoir, tout en les invitant à jeter un coup d'œil sur le bel oiseau que nous avions abattu.

230

La mère Fanfan sortait :

– Où est-il votre bel oiseau, fit-elle ?

– Là, sur le perron.

Elle regardait partout d'un œil furetant :

235 – Il n'y a pas une plume seulement, reprit-elle.

219 I folle... elle est folle... // La III folle [R ... A ,] elle est folle [R ... A !] // La 225 I fit-il ... pas III fit-il [R ... A ,] pas 226 I peut-être... pas III peut-être [R ... A ,] pas 227 I causâmes une heure avec 229 I bonsoir. // Au faite <l. > 235 III reprit-elle. [A //] L'oiseau

L'oiseau était, en effet, parti.

La vieille ajouta :

– Bien certain qu'il a regagné la mesure.

– Je le retrouverai bien, dit Célestin.

Et nous partîmes un peu interloqués.

240

Au faite de l'escarpement, les cimes des sapins et des épinettes, encore illuminées des feux du crépuscule, étaient semblables à des bouquets gigantesques. Au fond, dans l'ombre qui s'épaississait, l'eau coulait tapageuse, avec des flocons d'écume, et les broussailles qui se penchaient sur elle tout le long de la rive lui faisaient comme une bordure de deuil. Nous remontâmes à petits pas, dans le sable fuyant, la côte où serpentait la route. Rendus au sentier qui conduit à la mesure, Célestin me dit :

245

– Viens-tu ?

250

Je n'y tenais pas, mais une fausse honte me fit répondre :

– Si tu n'as pas peur.

Il éclata de rire. Nous nous enfonçâmes dans un chemin tortueux, étroit, sombre, en écartant des mains les branches des aunes et des noisetiers qui nous barraient le passage. Il marchait vite, voulant me prouver qu'il n'avait point peur. Comme nous arrivions devant le seuil démantibulé, un cri lugubre : « Hou, hou, hou ! » réveilla la solitude, et un gros oiseau gris apparut sur la cheminée de la maison.

255

– Le hibou à la mère Fanfan, dis-je, en m'efforçant de rire.

260

Et Célestin ajouta :

– Un hibou qui ne meurt point, comme la vache dont parlaient les notaires d'antan, dans les donations entre vifs⁴.

240 III interloqués. [A //] Au 246 I rive, lui III rive [R,] lui 252 II peur. < Dans la marge : « répétition ». Un trait fléché relie les deux occurrences de « peur ». > Comme

4. La coutume voulait qu'une vache inscrite dans un contrat de donation entre vivants, soit remplacée si elle venait à mourir.

Et tout en disant cela, il épaula son arme. Le coup partit,
 265 l'oiseau aussi. La détonation roula sinistre sous le dôme de la
 forêt ; l'oiseau décrivit un cercle noir dans la pénombre, et ses
 ailes lentes et larges s'agitèrent sans bruit dans l'air immobile.
 Puis il plongea dans la cheminée, et se prit à ululer d'une façon
 plaintive comme la première fois.

270 – Il doit être blessé, dit Célestin. Entrons ; je le dénicherai
 bien.

Nous improvisons un flambeau d'écorce, et nous péné-
 trons dans la maison en ruine. Le bruit sourd d'un vol de
 chauve-souris s'éleva de tous les coins, et nous vîmes des ailes
 275 nues s'agiter froides et molles autour de nos têtes. Les noc-
 turnes habitants de ces lieux s'indignaient de notre témérité,
 ou se laissaient éblouir par la flamme qui sortait tout à coup des
 ténèbres.

En face du foyer refroidi, il y avait des branches de sapin.
 280 C'était un lit où l'on pouvait dormir. L'odeur du sapin a quel-
 que chose d'enivrant ; elle calme la fatigue comme l'arome du
 pavot, et elle réveille des songes agréables comme une bouffée
 d'opium. Quelques-unes de ces branches desséchées et couleur
 de rouille faisaient ressortir le vert sombre des branches nou-
 285 vellement apportées.

Il n'était pas gai de demeurer ainsi plongés dans l'obscu-
 rité, sous les plafonds humides, parmi les hôtes sauvages de la
 mesure, en face de cette hideuse cheminée où se dégourdissait
 toute la gent redoutable qui fait de la nuit ses délices et des dé-
 290 combres sa retraite préférée.

Nous jetons dans le foyer quelques branches sèches et
 nous nous amusons à voir la flamme tordre les ramilles en spi-
 rales ardentes, et à écouter le crépitement joyeux des feuilles
 résineuses. Soudain voici que nous apercevons, juché sur la
 295 crémaillère enfumée, le long de la paroi couverte de suie, un
 peu en arrière du feu, le hibou fantastique qui nous a salués

267 I immobile. *Il plongea* III immobile. [R II A *Puis il*] plongea 269
 I plaintive, comme III plaintive [R.] comme 270 I blessé, *fit Célestin, en-*
trons ; je III blessé, [R *fit Célestin, entrons* A *dît Célestin. Entrons*] ; je 288
 I cheminée *qui servait de promenade à toute* III cheminée où se [R *promenait* A
dégourdissait] toute 289 I délices, et III délices [R.] et 291 I sèches,
 et III sèches [R.] et

tout à l'heure. Ses yeux étincellent comme des topazes, dans les deux cercles de plumes grises qui lui étoilent la tête, et son bec crochu, fermé serré, lui donne un air très méchant.

Il nous regardait.

300

– Tue-le, c'est le moment, dis-je à mon ami.

Il me répond qu'il va le prendre vivant. Et aussitôt il s'avance vers la cheminée. Je fais de même, tout prêt à l'aider, car il n'était pas aisé de se rendre maître du morose oiseau de nuit, sans recevoir quelques baisers de son bec dur et quelques égratignures de ses griffes acérées.

305

– Je vais le saisir par le cou, prends-le par les pattes, ordonne-t-il.

Le hibou ne remuait pas. Il nous regardait toujours d'un air de défi qui n'était nullement rassurant. La flamme se repliait comme pour mourir ; la lueur se tamisait comme si elle eût passé dans une brume froide ; le foyer avait des ombres singulières qui dansaient au-dessus de la cendre. Le hibou paraissait grossir.

310

– Il est énorme, observai-je.

315

– Je n'en ai jamais vu d'aussi gros, répondit Célestin.

Nous nous avançons les mains tendues. Célestin regardait le cou renflé de l'oiseau redoutable, moi j'avais les yeux fixés sur ses pattes.

– Mais il grossit toujours ! repris-je épouvanté.

320

Ses griffes paraissaient enfoncées dans le bois enfumé de la crémaillère, et le bec s'entr'ouvrait menaçant. Nous étions tout prêts, et il ne pouvait nous échapper. Un hibou, ça ne s'élançait pas avec la vivacité d'un oiseau-mouche. Et puis, il ne pourrait seulement pas déployer ses ailes dans cet antre étroit.

325

297 I des *escarboucles*, dans III des [R *escarboucles* A *topazes*], <Dans la marge inférieure : « les yeux d'un hibou sont jaunes, non pas rouges... » > dans 302 I il *se lève du lit de sapin* et s'avance III il [R *se lève du lit de sapin et*] s'avance 304 I oiseau, sans III oiseau [A *de nuit*], sans 318 I l'oiseau, moi III l'oiseau [A *redoutable*], moi 322 I menaçant *maintenant*. Nous II,III menaçant [R *maintenant*]. Nous

Célestin fit un mouvement brusque pour lui saisir le cou, et il ne saisit rien. Je fis la même chose pour les serres, et mes mains restèrent vides. Une sueur froide mouilla nos fronts.

– C'est étrange, murmurai-je en reculant.

330 – Il y a du diable, s'écria Célestin qui se fâchait.

Il était un peu en colère, Graindamour, et entêté aussi.

Nous jetâmes des branches dans le foyer, car nous avons peur des ténèbres maintenant.

335 – Allons-nous-en, repris-je, nous reviendrons demain dans la journée.

– Je suis venu, je reste, répondit mon compagnon.

Il n'avait pas fini de parler, qu'un long gémissement monta du fond de l'âtre. On aurait dit qu'une voix dolente sortait du milieu des flammes. Nous nous regardons avec terreur.

340 Alors on entend un son argentin, le son des pièces de monnaie qui tombent les unes sur les autres, puis une voix chevrotante se met à compter :

– Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix...

345 Cela ne finissait plus. Ensuite, quand la voix eut compté jusqu'à mille, il se fit un bruit étrange, tantôt clair, tantôt sonore, comme si une main fiévreuse avait brassé toutes les pièces d'argent, et un rire aigu, saccadé, s'élança comme un jet de feu dans la cheminée.

350 Nous pensions au récit de la mère Fanfan et à toutes les histoires de revenants qui se racontent sous le chaume.

– Nous ne pouvons rien contre les esprits, observai-je, nous parlerons de cela au curé.

Célestin ne me répondit pas, je vis qu'il était furieux. Il souleva la trappe de la cave et cria :

355 – Donne-moi mon fusil. S'il y a un homme ici, qu'il parle ou je fais feu, reprit-il, et si je tue...

338 I dit *que la* voix III dit [R *que la A qu'une*] voix 349 I Fanfan, et III Fanfan [R,] et 353 II pas [R : *je vis qu'il était furieux*]. II 355 II fusil. // S'il III fusil. [R //] S'il 355 I parle, ou III parle [R,] ou

Le silence demeura profond, effrayant.

– Pas de réponse ? tant pis !

Il s'arme de son fusil, lève et lâche la détente. Le coup était dirigé vers la cheminée. Le rire recommença amer et moqueur, 360
comme un hoquet de damné.

– Je m'en vais, lui dis-je épouvanté.

– Attends un peu.

Il prend une poignée de rameaux secs, y met le feu et les jette dans la cave. Tout le dessous du plancher à demi-pourri 365
s'éclaire, et de ce trou infect, longtemps fermé, s'exhale un relent de crudité et de mauvaise odeur. Des toiles d'araignée pendaient comme des crêpes funèbres aux angles des poutres rongées par la vétusté. Des rats épouvantés de tant de lumière 370
s'enfoncèrent dans leurs cachettes profondes, et un crapaud qui sautait lourdement sur le sol fangeux s'arrêta tout à coup, gonflant son ventre blanc et son dos grisâtre émaillé de ver-
rues. Il fixa sur nous, avec une troublante mélancolie, ses deux beaux yeux noirs cerclés d'or, ses yeux ronds, veloutés, bril-
lants comme des perles sans prix. 375

– Il n'y a personne, observa Célestin ; sortons.

Je profitai de cette heureuse disposition de mon ami pour me précipiter dehors.

Nous partîmes.

– Veux-tu revenir avec moi, demain ? me demanda-t-il, 380
quand nous fûmes sur la route.

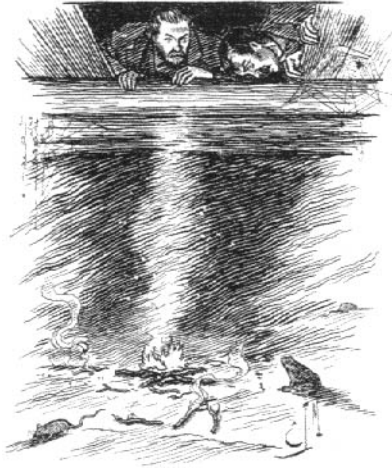
Je lui répondis que j'en avais assez. Il me recommanda beaucoup de ne parler de rien. Il avait son idée. Je promis le

359 I Il arme son fusil et III II [A s'arme de son fusil, lève] et 362 I m'en vas, lui III m'en [R vas A vais], lui 366 I s'éclaire. C'était humide et vide. Il n'y avait personne dans ce trou infect qui n'était pas aussi grand que la cuisine au-dessous de laquelle il avait été creusé. Des III s'éclaire [R . C'était <... comme en I> creusé A , et de [AR cette cave] ce trou infect, longtemps [AR fermée] fermé s'exhale un relent de crudité et de mauvaise odeur.] Des 371 I fangeux, s'arrêta III fangeux [R .] s'arrêta 376 I Célestin ; allons-nous-en. // Je 378 I dehors. // – Veux-tu III Dehors. [A // Nous partîmes.] // – Veux-tu 380 I demain, me III demain [R , A ?] me 381 I route ? // Je III route [R ? A .] // Je

385

secret et le gardai fidèlement. Vous êtes les premiers, chers lecteurs, à qui je le révèle.

Vous allez me dire, sans doute, que vous ne voyez pas en quoi mon ami a été plus heureux que moi. C'est vrai. Un peu de patience, le spectre de Babylas vous le dira demain.



387 I plus *chanceux* que II plus [R *chanceux* A *heureux*] <Dans la marge inférieure : « pourquoi pas laisser *chanceux* ? »> que III plus [R *chanceux* A *heureux*] <Dans la marge : « correction de l'auteur ».> que 387 I vrai, et je vais être obligé d'écrire une autre petite histoire, pour racheter ma parole. À demain III vrai [R , et je vais <... comme en I> demain A . Un peu de patience, le spectre de Babylas vous le dira demain.] <Autre leçon en marge supérieure : Pour racheter ma parole, je vous écrirai une autre petite histoire. À bientôt.>



II

Elle longait, d'un pas indécis, le chemin poussiéreux qui passe comme un rayon de lumière blanche à travers les chênes sombres de la rive. Parfois elle s'arrêtait, la tête penchée dans une réflexion amère, ne s'occupant ni des bruits de la route, ni des appels de la prairie, ni du murmure des eaux. Parfois aussi, les yeux levés vers le ciel, elle parlait d'une voix dolente et charmeuse, en décrivant de la main des gestes gracieux.

Elle n'était plus jeune, et ses cheveux grisonnaient, frisés avec une certaine coquetterie sur son front hâlé. Elle n'avait pas de rides, mais une joue fraîche encore, des dents blanches et fermes dans leurs alvéoles, et des yeux d'un bleu pâle, où l'éclair de l'intelligence ne s'allumait plus qu'à de rares intervalles.

Elle n'était pas laide non plus, et montrait parfois de l'élégance dans son maintien.

Pauvre Henriette Lépire !...

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 113-139 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 29-56 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 29-56, texte de base.

2 I < sous-titre : > (suite de « Maison hantée ») 17 I laide ainsi, avec son épaule tombante et sa poitrine en liberté sous les plis d'un mantelet. // Pauvre III laide [R ainsi < ... comme en I > mantelet. A non plus, et montrait parfois de l'élégance dans son maintien.] // Pauvre 19 I Lépire ! // II III Lépire ! [A ...] // II

20 Il y avait longtemps qu'elle traînait au milieu des siens une existence lamentable. Elle était douce et complaisante. Elle savait encore travailler au « métier » et filer la laine ; mais elle paraissait oublier tout à coup de faire glisser la navette entre les
25 brins croisés de la chaîne, ou de peser du pied sur la pédale du rouet, pour faire tourner le fuseau. Elle éprouvait des joies enfantines qui finissaient souvent dans les pleurs. Elle voyait, dans un monde idéal, des choses qui la transportaient de plaisir ou d'horreur ; elle entendait des chants qui la ravissaient ou des lamentations qui la navraient douloureusement.

30 Le jour où nous la rencontrâmes, Célestin Graindamour et moi, elle était dans un moment de calme et douce tristesse. En nous apercevant elle sortit de son rêve et vint à nous.

– C'est le payen qui m'a tuée, dit-elle. Il avait pris la forme d'un hibou pour me parler. Je lui pardonne le mal qu'il m'a
35 fait, car je suis au ciel.

Et elle se mit à chanter.

– Henriette, fit Célestin, te souviens-tu des jours de notre jeunesse ? de nos veillées, l'hiver ? de nos danses, l'été, autour de la grosse gerbe ?

40 Elle porta la main à son front et parut chercher.

– Oh ! oui, reprit-elle vivement ; tu m'aimais en ce temps-là.

– Je t'aimais, dit Célestin, et si tu n'es pas ma femme, c'est que le bon Dieu ne l'a pas voulu.

– Ne parlons plus d'amour, car je suis morte. J'ai beaucoup souffert, mais aujourd'hui je ne souffre plus, je n'ai plus
45 de corps.

– Depuis combien de temps êtes-vous morte ? lui demandai-je.

22 III au [A «] métier[A »] et 29 I la *faisaient tressaillir* douloureusement III la [R *faisaient tressaillir* A *navraient*] douloureusement 31 I tristesse. *Elle sortit de son rêve en nous apercevant* et III tristesse. [R *Elle sortit de son rêve en nous apercevant* A *En nous apercevant elle sortit de son rêve*] et 38 I jeunesse ?... de III jeunesse ? [R ...] de 38 I l'hiver ?... de III l'hiver ? [R ...] de 39 I gerbe ?... // Elle 47 I morte, lui demandai-je ? // – Je III morte [R , A ?] lui demandai-je [R ? A .] // – Je

– Je n'ai pas compté les jours, parce qu'ici le soleil ne se couche jamais. 50

– Et pourquoi êtes-vous morte, vous, jeune et belle ?

– Pour laisser la place à la petite Irénée Caron.

La petite Irénée Caron, c'était la femme de Célestin. Nous partîmes d'un éclat de rire.

– As-tu encore peur de mes écus blancs ? demanda 55
Graindamour, en tirant de son gousset quelques pièces d'argent.

La malheureuse fille pâlit. Elle regardait les écus avec une fixité inquiétante comme si elle eût vu s'y dessiner des figures extraordinaires. Soudain, elle repoussa la main de Célestin et 60
s'enfuit en criant :

– J'ai peur ! j'ai peur ! j'ai peur !

– Pauvre Henriette ! soupira mon ami. Après une minute, il ajouta :

– Il n'y a pas au monde d'arme plus redoutable que la 65
langue.

Je plaçai là un point d'interrogation. Fais de même, ami lecteur.



Nous ne nous étions pas vus, Célestin et moi, depuis vingt 70
ans ou plus. La dernière fois, c'était dans la maison hantée, sous le bois du moulin, où nous avons senti les frissons

58 I pâlit *tout à coup*. Elle III pâlit [R *tout à coup*]. Elle 67 I un *gros* point II, III un [R *gros*] point 70 I ans *au moins*. Attendez. La III ans [R *au moins*. Attendez A ou plus]. La 71 I moulin. Nous avons III moulin [R. Nous A, où nous] avons

d'une grande épouvante. Moi du moins. Il devait y revenir le lendemain. Moi, le lendemain, je partis pour Québec, où je ne songeai guère, durant un quart de siècle environ, à la maison hantée. Je n'y songeai même pas du tout.

Me rappelant la grande frayeur de la pauvre Henriette Lépère, à la vue des pièces d'argent qu'il avait fait miroiter à ses yeux, Célestin me dit :

– Tu vas comprendre. Au reste, tu connais le monde mieux que je ne le connais moi-même, et tu sais avec quel plaisir il pratique la médisance et la calomnie. On dirait qu'il n'y a qu'une certaine somme de vertus à se partager, et que plus il y en a ici, moins il y en a là.

– À propos de quoi cette tirade ?

– Parce que l'infortunée que tu viens de voir a été calomniée, et que des gens implacables la montrent encore du doigt en disant : « C'est une punition ».

– Je sais, répondis-je, que nos gens aiment à faire intervenir Dieu dans leurs petites affaires. Ils rétrécissent le cercle de notre liberté. Quand ils ne vivent pas en bon compagnonnage avec le ciel, ils deviennent fatalistes, et disent en branlant la tête : « Cela devait arriver ».

– Te souviens-tu de la mère Fanfan ? demanda mon ami.

– Parfaitement ; nous l'avons rencontrée ici, tout près, le soir de l'apparition de ce damné hibou dans la mesure.

73 I lendemain, j'étais appelé à Québec, par un homme dont je bénis la mémoire, pour prendre charge de la bibliothèque de la Législature. Pendant vingt-cinq ans, je vécut en tête-à-tête avec les livres, et je ne songeai guère à la maison hantée. Je n'y songeai même pas du tout, jusqu'au jour où un autre homme... Mais que Dieu m'aide à pardonner ! Il y avait donc vingt-cinq ans. Comme le temps passe vite ! // Célestin II lendemain, [R j'étais <... comme en I> vite ! A je fus appelé à Québec où m'attendait une destinée nouvelle.] // Célestin III lendemain, [R j'étais <... comme en I> vite ! A je partis pour Québec, où je ne songeai guère, durant [R plus d'] un quart de siècle [A environ], à la maison hantée. Je n'y songeai même pas du tout.] // Me rappelant la grande frayeur de la pauvre Henriette Lépère, à la vue des pièces d'argent qu'il avait fait miroiter à ses yeux, Célestin 89 I rétrécissent beaucoup le

– Te rappelles-tu une parole malheureuse qu'elle a dite au sujet de Henriette ?

– Pas très bien. Il y avait quelque chose qui ressemblait à un rendez-vous. Quelque chose comme cela.

– Rien de tel. C'est la vieille Fanfan qui répétait ce qu'elle avait entendu dire ; elle manquait à la charité. 100

– Elle en a laissé entendre plus qu'elle n'en a dit, observai-je. Infortunée jeune fille, repris-je, je regrette de t'avoir calomniée... par pensée. Et j'ai aussi terni alors, en mon for intérieur, la réputation sans tache de mon meilleur ami. 105

Célestin me dit en souriant qu'il me pardonnait.

– N'a-t-elle donc jamais recouvré la raison ? lui demandai-je.

– Si, si, et pendant une année je lui ai fait ma cour régulièrement. 110

Il ajouta une minute après :

– Je devais l'épouser. Elle m'avait aimé quand j'étais pauvre, je lui restai fidèle quand je fus riche.

– Riche, toi ? m'écriai-je. Comment cela ?

– Attends un peu, tu vas le savoir, fit-il en se rengorgeant. 115

– Chanceux, va !

– Tu ne devines pas ?

97 I Henriette ? / – J'ai compris que la jeune fille était venue à un rendez-vous. C'est la seule chose dont je me souviens. / – C'était un mensonge. La vieille répétait sans doute ce qu'elle avait entendu dire, mais tout de même, elle manquait à la charité. / – Elle en a laissé III Henriette ? / – J'ai compris que la jeune fille [R était venue <... comme en I> Elle A s'était attardée sous bois, y trouvant un abri contre la pluie. / – Eh bien, la mère Fanfan] en a laissé <En marge : « à reconsidérer », avec une accolade embrassant de « J'ai compris » à « lui demandai-je ». Sur un feuillet annexé, leçon que nous avons retenue : > – Pas très bien. Il y avait quelque chose qui ressemblait à un rendez-vous. [R Mais ça n'en était pas un. C'est la seule] Quelque chose comme cela. / Rien de tel. C'est la vieille Fanfan qui répétait ce qu'elle avait entendu dire ; elle manquait à la charité. / – Elle en a laissé 107 I raison, lui demandai-je ? / – Si III raison [R, A ?] lui demandai-je [R ? A.] / – Si 114 I m'écriai-je... Comment III m'écriai-je [R ... A.] Comment 115 I fit-il se III fit-il [A en] se

– Deviner ?... Il y a bien des moyens de faire fortune...
 120 Non, pourtant, puisqu'il y a tant de déshérités. La fortune, c'est
 un coup du hasard. C'est une coquette qui fuit quand on veut
 l'étreindre, et qui vient quand on est endormi.

Tout en disant ces choses du bout des lèvres, je cherchais.
 Soudain un souvenir remonta du passé, comme un éclair qui
 sort de la nue.

125 – La maison hantée !... Un trésor ! fis-je vivement.

– Un trésor, en effet, dit mon compagnon. Ces pièces d'ar-
 gent que le spectre comptait, et dont le tintement clair le faisait
 rire¹. Je te révélerai tout. Pour le moment, tu vas apprendre
 comment ont fini mes premières amours.

130 L'époque de mon mariage avec Henriette était fixée. Ce
 devait être après les récoltes. Nous avions une bonne quinzaine
 de répit, en ce temps-là, entre les récoltes et les guérets. Pour-
 tant le grain ne mûrissait pas aussi tôt qu'aujourd'hui.

– Et l'on semait moins, ajoutai-je, pour dire quelque chose.

135 – Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on travaillait moins vite.

Il fallait couper le grain à la faucille ou au « javelier ».

– Et maintenant vous vous promenez dans vos champs,
 commodément assis sur vos faucheuses ou vos râteaux.

– C'est le progrès.

140 – C'est le progrès, mais ce n'est pas la richesse. Ce n'est
 qu'un déplacement de forces, et il y a souffrance partout en at-
 tendant que l'équilibre se rétablisse. Quand cinq moissonneurs
 promenaient le « javelier » dans les grands blés, ou liaient les
 gerbes pesantes, ou conduisaient à la grange les charrettes aux
 145 larges roues, il y avait du pain dans cinq familles.

120 I coup de hasard III coup [R de A du] hasard < Dans la marge : « du
 ou de ? » > 125 I hantée ! Un III hantée ! [A ...] Un 128 I rire...
 Je III rire [R ... A .] Je 133 I pas aussitôt qu'aujourd'hui III pas [R aus-
 sitôt A aussi tôt] qu'aujourd'hui 138 I vos rateaux. / – C'est III vos [A râ-
 teaux]. / – C'est 143 I promenaient la faux dans III promenaient [R la
 faux A le « javelier »] dans

1. La construction appellerait « C'était des » en début de phrase.

J'étais pour continuer sur ce ton ; il me dit brusquement :

– À qui la faute ?... Tous nos bras s'en vont à la manufacture.

Et c'était vrai.

Aujourd'hui encore, ne dirait-on pas que les jeunes gens 150
rougissent de conduire la charrue et d'ensemencer le champ
qui a nourri leurs pères ? Le travail rude et noble du défri-
cheur leur fait peur. Ont-ils donc perdu toute virilité ? Ils s'en
vont à la ville, ils s'en vont aux États-Unis surtout, et là, jetant
aux quatre vents leur sottise fierté, ils se font valets et ne reculent 155
devant aucune humiliation.

Les bras sont peut-être moins fatigués, le soir venu, mais
les cœurs sont moins allègres, assurément.

On se grise au son des pièces blanches que l'on compte
chaque semaine, et la main ne se ferme pas pour les retenir. 160

On oublie que ce n'est pas en gagnant beaucoup que l'on
s'enrichit, mais que c'est en dépensant peu.

– Tous nos bras s'en vont à la manufacture !...

Frappé de la remarque opportune et réitérée de mon ami,
je m'écriai : 165

– L'amour de la vie libre, loin du foyer paternel, prépare
pourtant de lourdes chaînes aux enfants trop émancipés !

Le patriotisme, cette religion humaine, sœur bien-aimée
de la religion divine, le patriotisme sent faiblir l'élan qui l'em-
portait, et l'oubli des exigences sévères de la morale amène la 170
mollesse du caractère.

On ne prie pas, et le flambeau de la foi s'éteint vite quand
il n'est pas ranimé par le souffle sacré de la prière.

147 I faute ? Tous III faute ? [A ...] Tous 163 I manufacture ! //
Frappé III manufacture ! [A ...] // Frappé 164 I opportune de II oppor-
tune [A et réitérée] de 170 I morale, amène III morale [R .] amène
171 I caractère ! On III caractère [R ! A .] On 173 I prière !... //
Certes III prière [R ! A .] // Certes

175 Certes ! loin de la maison des vieux parents, ou loin du soleil de la patrie, toutes les énergies ne s'étiolent point, tous les beaux sentiments ne sont pas inconnus, tous les nobles désirs ne sont pas vains, tous les fruits du labeur ne sont pas perdus. Il y a des efforts qui triomphent, des volontés qui sont invincibles, des souvenirs qui ne meurent point, des croyances qui
180 ne se laissent pas éconduire du sanctuaire intime ; mais les naufrages sont fréquents sur l'invisible et tempétueux océan où voguent les âmes ; ils sont fréquents surtout lorsque ce port béni que l'on appelle la patrie ou le foyer est descendu sous les brumes d'un horizon lointain.

185 – Une belle tirade, interrompit mon ami, c'est dommage que ta voix se perde dans la solitude des champs.

– Parlons quand même, répondis-je, disons ce qu'il faut dire. Qui sait si les échos ne porteront pas nos paroles aux défricheurs de là-bas ou de l'avenir. Mais je veux bien me taire et
190 t'écouter.

Et il reprit :

– Je songeais depuis longtemps à fiancer Henriette. Je voulais lui donner un anneau d'or et une bague ornée d'une belle pierre. Nous nous rendîmes à la ville ensemble, par le bateau. C'était un lundi. Je m'en souviendrai toujours.
195

Elle paraissait joyeuse et parlait volontiers de l'avenir heureux qui se levait devant elle. Le passé ne l'effrayait plus. Elle le voyait avec calme s'éloigner et se perdre en l'abîme qui s'ouvre éternellement derrière nous.

200 Le bateau accosta le quai, vers les cinq heures du soir, et nous débarquâmes avec la foule des passagers, par l'étroite passerelle où se précipitaient les cochers, les parents et les amis des passagers.

205 Une pieuse coutume appelait alors à l'humble église de Notre-Dame-des-Victoires les « habitants » qui venaient au mar-

177 I perdus ! II III perdus [R ! A .] II 183 I foyer, est II foyer [R ,] est 184 I lointain ! / – Une III lointain [R ! A .] / – Une 189 I l'avenir... Mais III l'avenir [R ... A .] Mais 196 II volontiers [R de l'avenir A des lendemains <accompagné d'un point d'interrogation> heureux 202 I cochers et les bouchers de la ville. // Une III cochers [R et les bouchers de la ville A , des parents et les amis des passagers. // Une

ché ; et souvent la célèbre petite nef avait peine à contenir la multitude dévote. C'était un va-et-vient continuel. La porte roulait toujours sur ses gonds et le bénitier était mis à sec.

Après une bonne prière, on étalait ses denrées sur le pavé des halles et l'on guettait l'acheteur. Les choses se passent encore un peu comme cela aujourd'hui. On va parfois à l'église faire une prière avant de mettre en vente sa marchandise. Cela ne veut pas dire que l'acheteur doit fermer les yeux et payer le prix demandé tout d'abord. Nos cultivateurs sont malins, et ce n'est pas sans raison qu'ils essaient de mettre ainsi de leur côté la bonne Vierge Marie. 210 215

Nous allâmes tous deux, elle et moi, nous agenouiller devant le saint autel, parmi les nôtres. Nous sortîmes peu après l'âme en paix, et remplis des plus douces espérances. Nul ne sait ce que lui apporte l'heure qui va sonner. 220

Voilà que nous nous arrêtons bientôt devant une vitrine étincelante. Le rayonnement des bijoux nous captivait.

– Vrais ou faux, ajoutai-je, car ce n'est qu'à l'épreuve que l'on connaît la valeur d'une chose... ou d'un homme.

Ma sage observation passa inaperçue. 225

Nous entrons tout émus. Moi, je redoutais un peu les prix, elle, ma libéralité. Elle resta toute confuse lorsque je lui dis de choisir. Elle n'osait. Le bijoutier aidant, elle finit par se décider. Si tu avais vu le regard d'amour et de reconnaissance dont elle m'enveloppa ! 230

– Tiens ! elle était femme, et jamais une femme n'enveloppe...

Inutile de continuer, il ne m'écoutait pas plus qu'auparavant.

– Quand vint le moment d'acquitter la note, dit-il, je tirai de mon gousset une poignée de pièces blanches. Le marchand 235

218 I sortîmes l'âme en paix et III sortîmes [A peu après] l'âme en paix [A ,] et 223 I ajoutai-je encore, car III ajoutai-je [R encore], car 225 I inaperçue. Il disait. // – Nous III inaperçue. [R Il disait.] // – Nous 230 I m'enveloppa !... / – Tiens III enveloppa ! [R ...] / – Tiens

eut un sourire de satisfaction. Ma fiancée leva les yeux de dessus ses bijoux, et les porta machinalement vers mes bons vieux écus.

240 Je les empilais en les comptant avec lenteur, par plaisir et pour ne pas me tromper. Sentant son regard peser sur mon trésor et sur moi tour à tour, je me détournai un peu pour lui sourire. Elle était d'une pâleur affreuse.

Qu'as-tu donc ? lui demandai-je tout surpris.

245 Elle ne répondit rien. Le marchand courut chercher un peu d'eau froide. Il pensait qu'elle allait s'évanouir. Je le croyais aussi.

– Oh ! ces figures !... ces monstres !... fit-elle alors, les yeux hagards, la bouche stupidement ouverte. Ils veulent m'ôter mes bijoux !... Allons-nous-en !... J'ai peur ! j'ai peur ! j'ai peur !...

250 Elle était redevenue folle. Cette fois, il n'y eut plus de remède, et je dus l'oublier.



Nous avons marché longtemps en causant ainsi, et nous suivions maintenant la route de la Pinière, qui relie le chemin
255 du moulin à celui de la grande côte, le long du fleuve. Nous nous laissâmes tomber sous un bouquet de trembles, auprès d'une mare calme où des araignées d'eau, sveltes et légères, se jouaient à l'envi, entremêlant comme des arabesques, sur la surface huileuse, de petits sillons frémissants qui s'effaçaient
260 aussitôt.

Là-bas, vers le nord, le grand fleuve endormi paraissait un lac d'argent dans les longues échancrures de ses côtes sombres, et les arbres des bords se découpaient comme une couronne royale sur le fond éclatant des eaux et du ciel. Le soir arrivait

248 I figures !... Ces monstres III figures !... [R Ces A ces] monstres
249 I ouverte... Ils III ouverte [R ... A .] Ils 250 I peur ! // Elle III
peur ! [A ...] // Elle 258 I,III à l'envie <corrigé d'après le sens> entremêlant



Elle devint d'une pâleur affreuse. Puis, les yeux hagards,
la bouche stupidement ouverte ... j'ai peur ! j'ai peur !

265 et les oiseaux remplissaient l'air de leurs cris d'allégresse. Pour- 265
tant, on aurait dit qu'il y avait des plaintes au milieu de ce concert d'amour. Mais non, les oiseaux qui souffrent ne chantent
pas, et l'homme seul peut trouver la consolation en chantant
ses douleurs. Il a le souvenir et l'espérance ; il a surtout son
270 âme et Dieu. 270

Tout à coup, dans le lointain de la forêt, un gémissement
prolongé s'éleva. Nous nous regardâmes un peu surpris et la
même parole nous échappa.

– Le hibou !

275 Nous l'écoutâmes avec émotion. Il ululait son cri lugubre, et des échos non moins lugubres lui répondaient des bords escarpés de la rivière.

– Je ne sais pas s'il est réel, celui-là, fit Célestin en se levant.

280 Et ses regards demeurèrent longtemps fixés vers l'endroit de la forêt où se trouvait jadis la maison hantée, et l'on eût dit qu'il revoyait une horrible scène du passé.

Nous nous éloignâmes de la mare dormante et des trembles palpitants. Sur la route quelques charriots passaient, chargés d'écorce de pruche pour les tanneries.

285 – Et ta fortune, demandai-je à mon ami, d'où vient-elle donc ? Il me tarde de le savoir.

– Il n'a tenu qu'à toi, mon cher, de la partager, me répondit-il.

290 Pendant que je me plongeais dans l'étonnement, il continua.

– Te souviens-tu que je t'ai dit en sortant de la mesure : « Veux-tu revenir demain ? » et que tu m'as répondu : « Merci bien, j'en ai assez. » T'en souviens-tu ?... Je voulais en avoir le cœur net, de cette apparition. Je n'étais pas très rassuré, cependant, et je sentais des frissons courir sur mon épiderme. Je me disais, pour soutenir mon courage, qu'on n'a jamais vu les morts faire du mal aux vivants. Il fallait y aller bravement, et ne pas se laisser effrayer par les cris, les plaintes ou les rires d'un fantôme. Et, s'il y avait de l'or, comme je serais récompensé !

300 – Et tu t'en es allé seul, le matin, fouiller cette cave maudite ?

– Seul, sans doute. Au reste, que feraient dix hommes contre un spectre ?

305 Je partis en voiture dès les premières lueurs du jour. Je ne voulais pas éveiller la curiosité. Le monde jase toujours assez.

275 I ululait *d'une voix* lugubre III ululait [R *d'une voix* A *son cri*]
lugubre 283 I quelques charriots passaient III quelques [R charriots] pas-
saient

J'apportais une bêche, une pioche, une hache. Je m'étudiais à demeurer ferme. Des rires, des cris, des plaintes, cela ne fait pas mal, que je me disais toujours.

Je ne rencontrai personne. Mais quand je passai devant la maison d'Alphée Gagnon, tout près du bois, le vieux Élisée rentrait d'une joyeuse sauterie, le violon sous le bras. 310

– Où vas-tu si matin ? me cria-t-il.

– Faire danser le diable. Et toi, d'où viens-tu ?

– De faire danser la jeunesse.

Il me dit autre chose, mais mon cheval trotait dru, mes instruments de fer sonnaient fort, et je ne compris pas. 315

Je cachai mon attelage à cinquante pas du chemin, sous les broussailles, et, mes outils sur l'épaule, je me dirigeai vers la maison hantée. Vrai, le cœur me battait joliment. Je me disais, pour me rassurer, que l'on n'entendait rien, peut-être, durant le jour. La lumière, ça dissipe bien des mystères, et les ténèbres, ça cache bien des supercheries. Et puis, les trépassés ne sont pas libres de laisser comme cela, à chaque instant leur nouvel emploi, pour venir ennuyer les vivants. 320

Le vieux plancher craqua sinistrement sous mes pieds. La porte de la cuisine était fermée ; nous l'avions laissée ouverte, si je me souviens bien. 325

– Je ne sais, dis-je, en l'interrompant, je sortis le premier, sans regarder en arrière. Je pensais à la femme de Loth.

– J'ai toujours admiré ta prudence... et ta galanterie, me dit-il d'un ton sarcastique. Et il continua : 330

– Je fis tourner la porte sur ses vieux gonds rouillés, et je me trouvai devant un feu de cheminée qui flambait à merveille.

– Diable ! pensai-je, il y a quelqu'un ici.

319 I battait *vaillamment*. Je 321 I dissipe des III dissipe [A bien] des 323 I instant, leur III instant [R ,] leur 330 I galanterie, *fit-il* III galanterie, [A me] dit-il 331 I sarcastique, *et il* III sarcastique [R , et A . Et] il

335 Te le dirai-je ? Je crus un moment que c'était toi, que j'étais
devancé, joué. J'appelai, rien ne répondit. Je m'approchai du
foyer. La flamme montait sans pétitement et sans chaleur. Il
n'y avait qu'un peu de cendre sur la pierre. Je ne pus me dé-
fendre d'un grand saisissement, et je compris que la lutte allait
340 être sérieuse.

Je fis le signe de la croix et le feu mystérieux s'éteignit aus-
sitôt. Cela me rendit le courage. Avec ma bêche, j'enlevai la
cendre et mis à nu la large pierre de l'âtre. Alors j'entendis der-
rière moi un bruit de pieds lourds qui tombaient en mesure sur
345 les planches vermoulues, comme dans une ronde infernale. Je
me détournai vivement et ne vis rien.

Je voulus reprendre ma besogne hardie, mais la cendre
maudite était revenue sur le foyer, et elle paraissait rouge de
sang. Je sentis un accès de colère me monter au cerveau. Je sai-
350 sis ma hache et me mis à frapper de grands coups sur la pierre
plate qui formait le fond de la cheminée. Je n'entendis pas ré-
sonner la pierre, mais j'entendis des cris épouvantables, comme
doivent en pousser les malheureux qu'on assassine. Je ne me
laissai pas effrayer. Une espèce de fureur me possédait et je ne
355 craignais ni Dieu ni diable.

La pierre se fendit, et j'en tirai les morceaux avec ma
pioche. C'est-à-dire que j'en tirai un morceau ; les autres tom-
bèrent dans une cavité noire, étroite, horrible. Qu'y avait-il là ?
Je ne pouvais voir. Une clameur stridente monte de cette cave
360 obscure ; j'entends un cliquetis d'ossements secs qui paraissent
se chercher et s'unir ; puis un spectre blanc, petit comme un ra-
chitique, avec des trous noirs à la place des yeux, du nez et de
la bouche m'apparaît tout à coup. Je recule d'épouvante.

– Pourquoi me troubles-tu dans mon enfer ? vocifère-t-il,
365 de sa bouche sans langue ni lèvres.

L'assurance et le sang-froid me reviennent à cette ques-
tion :

335 I toi... *Que j'étais devancé... joué* III toi [R... A,] que j'étais devancé
[R ... A,] joué 343 I Alors, j'entendis III Alors [R,] j'entendis 349 I
sang *maintenant*. Je III sang [R *maintenant*]. Je 359 I de *ce cachot obscur* ;
j'entends III de [R *ce cachot obscur A cette cave obscure*] ; j'entends 364 I en-
fer, vocifère III enfer [R, A ?] vocifère 365 I lèvres ? // L'assu-
rance III lèvres [R ? A .] // L'assurance

– Qui es-tu ? lui demandai-je.

Tous ses os trépignèrent et claquèrent comme des castagnettes infernales. 370

– Parle, au nom de Dieu.

– Babylas, l'hôtelier.

– Babylas ?... Un Grec ?...

– On m'appelait ainsi, mais j'ignore où j'ai vu le jour.

– Et pourquoi es-tu damné ? 375

– Pour avoir tué et volé.

– Quel est ton supplice ?

– Je compte mon or jusqu'à la fin de l'éternité, avec des mains rougies qui laissent tomber une goutte de sang sur chaque pièce brillante. 380

Il éclata de rire, mais d'un rire si douloureusement épouvantable, et qui me fit tant de mal, que je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, je me mis à genoux et priai. Petit à petit, la terreur se dissipa et l'audace revint.

– Es-tu là, Babylas ? demandai-je. 385

Personne ne répondit. Je ne me déconcertai pas. Je suis curieux et je voulais savoir quelque chose de l'autre monde.

– Babylas, repris-je, par la Vierge Marie, je veux que tu parles.

Il se fit un vacarme épouvantable dans toute la maison, et une voix cria : 390

– Oh ! ce nom ! ce nom !... Si je pouvais le prononcer, il me semble que mon supplice finirait ! J'essaie, et mes lèvres

369 II Tous ses os <...> infernales <Dans la marge : « répétition »
 373 I Babylas ? Un grec ? / – On III Babylas ? [A ...] Un grec ? <corrigé
 d'après l'usage> [A ...] / – On 383 I priai. // Petit III priai. [R //] Petit
 385 I Babylas, demandai-je ? // Personne ne me répondit III Babylas [R ,
 A ?] demandai-je [R ? A.] // Personne ne [R me] répondit 392 I nom ! si
 je III nom ! [A ...] [R si A Si] je 393 I finirait !... J'essaie III finirait ! [R
 ...]. J'essaie

impures ne peuvent jamais ! Heureux ceux qui le disent sou-
 395 vent pendant leur vie, ils le chantent dans la mort !

– Souffre-t-on beaucoup en enfer ? demandai-je encore.

Il me répondit qu'il y avait des damnés qui s'y trouvaient
 mieux que sur la terre. Surtout les hommes qui avaient eu des
 femmes jalouses ou bavardes, et les femmes qui étaient demeu-
 400 rées incomprises ou avaient eu des maris... réfrigérants.

– Et votre peine est éternelle ?

– Éternelle comme Dieu !

– Et toujours la même ?

– Pas pour tous les damnés. Elle peut s'adoucir, mais elle
 405 ne finira jamais.

– Les flammes qui vous consomment sont-elles plus ardentes
 que les bûchers allumés par les hommes ?

Il eut un rire sinistre, et il dit :

– Sur la terre, il y a des flammes de toutes sortes, et les plus
 410 redoutables sont les flammes allumées par les passions. Il en est
 de même ici. On brûle de haine, on brûle d'envie, on brûle
 d'amour. C'est le feu de l'amour qui est le plus dévorant. Les
 damnés entrevoient Dieu en mourant et se prennent à l'aimer
 à cause de sa beauté. Dieu les repousse de devant sa face. Sa
 415 sainteté ne peut souffrir leurs embrassements impurs. Alors
 la jalousie et le désespoir se mêlent à l'amour, et le supplice de-
 vient indicible. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent
 sur la terre ? Combien de malheureux dédaignés se consomment
 au feu de leur amour et meurent après un long martyre !
 420 L'homme garde ici ses passions et son caractère.

– Mais le souvenir de Dieu ne suffit-il pas pour vous faire
 oublier vos douleurs ?

394 I jamais ! ... Heureux III jamais ! [R ...] Heureux 401 III votre
 < Dans la marge supérieure : « (remarque) votre ou ta ? précédemment il tu-
 toie – ensuite : non ? » > peine 404 I damnés... Elle III damnés [R ...
 A .] Elle 408 I Il se prit à rire sinistrement, et III Il [R se prit à rire sinistrement
 A eut un rire sinistre], et 412 I d'amour... C'est III d'amour [R ... A .] C'est

– Et sur la terre, me répond durement le damné, le souvenir d'une femme que vous adorez et qui vous repousse pour aller à un autre, peut-il adoucir votre chagrin ? 425

– Mais vous paraissez avoir du plaisir à compter votre or, dis-je encore, bien décidé à tout savoir.

– Je hais cet or qui m'a perdu, et je voudrais ne le voir jamais. Dieu le met sous mes yeux et me force à le compter toujours ; c'est un châtement insupportable. Laissez-moi remplir ma tâche maudite, ajouta-t-il, et ne me troublez plus. 430

Et il recommença le décompte de ses pièces volées et teintes de sang.

– Encore une question, la dernière, suppliai-je. Dites-moi comment vous pouvez vous reconnaître là-bas ? 435

– Comme on se reconnaît sur la terre.

– Mais, vous n'avez plus de corps ?

– L'âme garde la forme du corps, ou, plutôt, c'est le corps qui se modèle sur l'âme. Votre esprit voit souvent de ces formes impalpables, mais vous ne pouvez pas communiquer avec elles, à cause de la matière qui vous enveloppe. 440

Et il se mit à compter de nouveau : « Un, deux, trois, quatre,... » et encore, et toujours, et les pièces tombaient les unes sur les autres, avec un tintement funèbre dans l'horrible cheminée. 445

Je fis de la lumière, et je vis, au fond de la lugubre cachette, un squelette agenouillé sur un tas d'argent. Je pris l'argent et laissai le squelette. N'aurais-tu pas fait de même ?

– Et c'est sur cet argent néfaste qu'Henriette a vu les horreurs qui l'ont rendue folle ? dis-je enfin, à mon ami. 450

– Bah ! c'était dans son imagination malade.

443 I quatre... et III quatre [A,]... et 443 I toujours... et III toujours [R ... A,] et 444 I funèbre, dans III funèbre [R,] dans 450 I folle ? / – Bah III folle ? [A dis-je enfin, à mon ami. / – Bah

– Tu sais bien que non. Et tu as perdu cette femme que tu aimais ?

– J'en ai trouvé une autre qui m'aime.

– Heureux mortel, va !

455



454 I m'aime. / – *Chanceux, va !* II m'aime. / – [R *Chanceux, va !* A *Heureux mortel !*] III m'aime. / – [R *Chanceux, va !* A *Heureux mortel, va !*] <autre leçon : *Heureux mortel !*>



III

Henriette la folle, comme on l'appelait ordinairement, faisait souvent de longues promenades à pied, sur les routes solitaires qui traversaient les prés et les bois. 5

Au temps de la floraison, elle errait dans les prairies où se berçaient, comme des ailes de papillons, la renoncule d'or, le bluet d'azur, et la blanche marguerite ; dans les champs ensemen- 10
cés, où se déroulaient les nappes odorantes du sarrasin et les vagues blondes de l'avoine et du blé. Ici elle prenait un épi
qu'elle mettait dans ses cheveux, là elle cueillait une marguerite qu'elle effeuillait en disant : Il m'aime... un peu... beaucoup...
pas du tout.. à la folie... Parfois elle jetait un éclat de rire, parfois une larme coulait sur sa joue amaigrie.

Cependant ses pas ne s'égarèrent point toujours au hasard, mais souvent se dirigeaient vers une maison cachée comme un nid, dans un bouquet d'ormes, au bord de la grève. 15

Quelquefois elle passait devant la porte de cette maison, la tête penchée afin de ne voir personne ; quelquefois encore elle s'arrêtait sur le seuil, appelait les enfants qui se sauvaient, et demeurait de longs instants les bras croisés sur sa poitrine, et 20

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 141-159 ; II *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 57-77 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 57-77, texte de base.

8 I blanche *Marguerite*, dans les champs ensemen- 13 I par-
cés aussi une 14 I joue *pâle*. // Cependant III joue {R *pâle* A *amai-*
grie}. // Cependant

comme muette de stupeur. Nul n'aurait pu dire ce qui se passait alors dans son esprit malade. Elle entrevoyait peut-être, à la lueur d'un éclair, l'abîme où sa pauvre raison avait sombré. Elle essayait peut-être de renouer le fil rompu de ses idées, de ressaisir la trame de sa douce existence.

Le plus souvent elle entraînait, et si la ménagère était seule, elle demandait un verre d'eau, buvait une gorgée et poursuivait sa course. Quand le maître n'était pas sorti, elle se disait fatiguée et acceptait une chaise. Bientôt ses yeux bleus s'allumaient au fond de sa figure tout à l'heure impassible, et sa bouche, amèrement triste, se fermait dans un sourire navrant. Elle buvait l'ivresse sans souci du réveil prochain. Elle ne songeait plus au départ tant qu'il restait là, lui, l'homme aimé.

Or, cet homme était mon ami Graindamour, l'heureux mortel dont je vous ai parlé déjà. Madame Graindamour ne s'était jamais montrée jalouse de ces singulières attentions d'une folle. Elle se plaisait même parfois à attiser la flamme inconsciente, mais redoutable, qui consumait l'âme de l'ancienne amie de son mari. Pauvre âme souffrante, elle ressemblait à l'épave en feu que ballottent les vagues de la mer, au milieu de leurs inquiétantes solitudes. Le monde, pour elle, était aussi une immense solitude où il lui semblait être maintenant cette épave de souffrance. Elle n'en comprenait ni les appels séduisants, ni les douloureuses inconstances, et toujours elle éprouvait l'amer ennui des âmes délaissées.

Célestin devenait pensif. La vue de cette femme qu'il avait aimée aux jours ensoleillés de sa jeunesse lui rappelait des félicités à jamais perdues. Une tristesse vague passait sur son front et il commençait à ressentir un attendrissement dangereux. Il se demandait comment, dans ce cœur brisé, l'amour n'avait pas sombré avec les autres sentiments. Il sentait de plus en plus la chaleur de ce rayon mystérieux qui l'avait inondé, malgré son indifférence et son éloignement, et il se trouvait cruel.

35 I Graindamour, *cet homme chanceux* dont II,III Graindamour, [R *le chanceux* A *l'heureux mortel*] dont 36 I déjà dans « *Maison hantée* ». Madame 38 I inconsciente mais redoutable qui III inconsciente [A ,] mais redoutable [A ,] qui 42 I monde *était pour elle* une III monde [A ,] [R *était*] pour elle [A , *était aussi*] une 43 I solitude *aussi*. Elle III solitude [R *aussi* A *où il lui semblait être maintenant cette épave de souffrance*]. Elle 45 I et *pourtant* elle III et [R *pourtant* A *toujours*] elle 46 III délaissées <au-dessus de ce paragraphe : « à arranger cela »>.

C'était peut-être sa faute, si le choc avait été mortel. Le désespoir avait pu s'ajouter à l'effroi. S'il fût resté près d'elle, le trouble se serait peut-être calmé. L'amour est un remède puissant quand il n'est pas un mal qui tue. Il l'eût sauvée ! Et alors l'épouvante fatale qui avait ébranlé la raison de cette infortunée lui apparaissait comme une chose monstrueuse ; et il était tenté d'accuser la justice de Dieu. Jamais encore il n'avait compris l'inéluctable malheur. L'aimait-il plus, cette femme, qu'il ne l'avait jamais aimée autrefois ? Oh ! non, se disait-il ; mais il avait vieilli, son intelligence s'était développée, il voyait de plus loin, il jugeait mieux.

Le nuage montait ; il projetait des traînées d'ombre sur la limpidité de sa conscience.

Sa femme vit bien, à la fin, qu'il souffrait et que sa tendresse se refroidissait. Elle ne pensait pas qu'il pouvait se détacher d'elle, et n'essaya point de le consoler. Elle avait ses enfants. Une femme de ménage n'a guère le temps de s'occuper des hommes, même de son homme, se disait-elle sans malice. Il ne lui venait pas à la pensée que l'amour vit plus longtemps de rêves et de souvenirs, de regrets et d'espairs, que de passagères satisfactions ; et cet instinct irrésistible et doux qui ramenait la folle à son foyer, l'amusait plutôt qu'il ne l'inquiétait.

— Ma pauvre Henriette, lui dit-elle un soir, tu aimes mon mari, je crois.

Henriette marmottait. Assise auprès d'une fenêtre par où descendait une gerbe de lumière, elle regardait tourner légè-

55 I faute, à lui, si 66 I nuage montait et projetait II nuage [R montait et] projetait III nuage montait [R et A ; il] projetait 69 I refroidissait. Elle n'essaya point de le consoler. Elle ne III refroidissait. [R Elle n'essaya point de le consoler.] Elle ne 70 I d'elle. Elle avait III d'elle [A , et n'essaya point de le consoler]. Elle avait 71 I enfants. Et puis, une femme III enfants. [R Et puis, une A Une] femme 72 II hommes [R , même de son homme]. C'est elle qui faisait cette réflexion. Il 72 I homme. C'est elle qui faisait cette réflexion. Il III homme [R . C'est elle qui faisait cette réflexion A , se disait-elle sans malice] II 79 I crois. // La folle était là depuis une heure assise auprès III crois. // [R La folle s'attardait. Elle était assise A Henriette marmottait. Assise] auprès 81 I lumière, et elle III lumière, [R et] elle

rement, dans ce rayon de feu qui traversait la pièce, un flot d'étincelantes poussières.

85 Célestin venait d'entrer. Il se dirigea vers la cheminée et chercha d'une main distraite, sur la corniche de bois peint, sa pipe et son tabac. Ses regards tombaient avec complaisance sur sa malheureuse amie et son cœur se serrait dans une angoisse.

90 Henriette la folle – ainsi l'appelait-on – était pâle. Il se faisait dans son esprit un travail singulier. La violence de l'amour, qui trouble si souvent notre raison, semblait dégager la sienne des nuages qui l'obscurcissaient depuis tant d'années. Des larmes mouillaient ses grands yeux d'azur douloureusement ouverts, et sa poitrine se soulevait lentement sous l'émotion contenue. Et quand madame Graindamour lui répéta : « Tu aimes mon
95 mari, je crois », elle répondit, frémissante :

– L'amour, c'est le souffle du bon Dieu. S'embrasser, c'est... c'est deux cœurs qui ne font qu'un ; c'est...

100 Et Célestin, en souriant, instinctivement s'approcha d'elle. L'infortunée comprit ce mouvement. Elle se leva d'un bond et lui jeta autour du cou ses bras durs comme des cercles d'acier.

Madame Graindamour éclata de rire.

– Te voilà bien enchaîné, dit-elle à son mari.

82 I pièce *comme un glaive étincelant, un flot d'atomes invisible ailleurs.* Célestin III pièce [A ,] [R *comme un glaive étincelant, un flot d'atomes invisibles ailleurs* A *un flot d'étincelantes poussières*]. Célestin <Dans la marge : « (à la ligne) », relié par un trait au mot « Célestin ».> 84 I d'entrer, *et il se tenait debout contre la cheminée, cherchant d'une* III d'entrer [R , A .] [R *et il se tenait debout contre la cheminée, cherchant* A *Il se dirigea vers la cheminée et chercha*] d'une 88 I folle *était devenue pâle, et il se faisait un travail singulier dans son esprit.* La III folle [A *ainsi l'appelait-on-*] était [R *devenue*] pâle [R , et il A . II] se faisait [A *dans son esprit*] un travail singulier [R *dans son esprit*]. La 90 I raison *paraissait dégager* III raison [R *paraissait* A *semblait*] dégager 94 I lui *dit* : Tu III lui [R *dit* A *répéta*] : [A «] Tu 95 I crois, elle III crois, [A »] elle 95 I répondit *frémissante* III répondit [A ,] frémissante 97 I c'est... // *Elle ne savait plus et elle cherchait.* // – *C'est se goûter, ajouta Célestin, en souriant. Et il s'approcha* III c'est... [R // – *Elle ne savait <... comme en I> Et il A c'est deux cœurs qui ne font qu'un ; c'est... // Et Célestin, en souriant, instinctivement*] s'approcha 99 I comprit. Elle III comprit [A *ce mouvement*]. Elle 102 I mari. // *Lui, il était ému ; il était confus, car il se sentait devenir coupable.* Il fit un III mari. // [R *Lui, il A II*] était ému ; il était confus ; [R *car il se sentait devenir coupable* A *il ne savait que penser, que faire ; il ne voulait pas être brusqué*]. Il fit [A *enfin*] un

Il était ému ; il était confus ; il ne savait que penser ; que faire ; il ne voulait pas être brusque. Il fit enfin un léger effort pour rompre la chaîne troublante qui le retenait. 105

– Assez Henriette, fit-il avec douceur, ma femme va se fâcher... Elle est jalouse.

– Ta femme, reprit la pauvre insensée, ta femme, c'est moi ! Est-ce que tu ne me reconnais plus ? Regarde-moi donc bien, je suis Henriette. 110

Elle s'interrompit un moment, et son visage tout à l'heure souriant, prit une expression d'indicible étonnement.

– Mon Dieu ! recommença-t-elle en dénouant ses bras, quel rêve affreux j'ai fait ! Est-ce que j'étais folle ? Que m'est-il arrivé ? Il me semblait que tu m'avais abandonnée le jour même de notre mariage, et que, dans mon désespoir, je m'étais enfuie au fond des bois, parmi les bêtes sauvages... Et les bêtes sauvages ne voulaient pas me dévorer parce que j'allais être mère¹. Combien de temps suis-je restée en cet état ? je l'ignore. Dis-le moi... Une autre femme, plus cruelle que les bêtes de la forêt, se moquait de moi et me disait avec un rire qui faisait mal : 115 120

– Ton mari, il m'aime, il m'appelle. Tu ne le presseras jamais plus sur ton cœur. Oh ! comme j'ai souffert !

– Mais c'est un rêve, n'est-ce pas ? C'est bien un mauvais rêve que j'ai fait ! C'est fini maintenant. Me voici réveillée, tout à fait réveillée. Je ne dors plus. 125

Elle porta ses regards autour de la chambre et parut accablée d'un étonnement nouveau.

114 I fait ! // Est-ce III fait ! [R //] Est-ce 121 I disait *en riant* : / – Ton III disait [R *en riant* A avec un rire qui faisait mal] : / – Ton 125 I pas ?... C'est un III pas ? [R ...] c'est [A bien] un 126 I fait... C'est fini maintenant... Me III fait [R ... A !] C'est fini maintenant [R ... A .] Me 127 I réveillée... Je ne dors plus... // Elle III réveillée [R ... A .] Je ne dors plus [R ... A .] // Elle 128 I parut *tomber dans un* III parut [R *tomber dans* A *accablée d'*]un

1. Rêve qui doit peut-être son inspiration à l'histoire de Grisélidis, dont la source populaire est inconnue, mais qui passe par Boccace et Pétrarque pour se retrouver dans plusieurs textes des xix^e et xx^e siècles après avoir été popularisée par la Bibliothèque bleue.

130 – Où sommes-nous ? s'écria-t-elle tout à coup. Nous ne
 sommes pas chez nous !... Et, cette femme qui nous regarde,
 qui est-elle ?... Viens ! allons-nous-en, je ne me sens pas bien
 dans cette maison étrangère... Tu ne me réponds rien... Qu'as-tu
 donc ?... Comme te voilà changé !... Ce n'est plus toi, Célestin.
 135 On dirait un vieillard !... Tu étais jeune, il y a une minute,
 jeune et beau !... Reprends donc ta jeunesse, nous sommes au
 jour de notre mariage... Tu pleures ?... Pourquoi ?... Vais-je
 retomber dans mon sommeil affreux ?... Est-ce la mort ? est-ce
 la folie ?... Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

140 Elle s'affaissa sur le plancher, aux pieds de Célestin.

Et la femme de mon ami ne riait plus. Elle ne riait plus
 mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux.



Les jours longs et brûlants de l'été s'étaient, l'un après
 l'autre, éteints dans les brumes légères qui couronnaient les
 145 montagnes du couchant, et avec eux dans le cœur de l'homme,
 s'étaient de même éteints bien des soucis amers et des inquié-
 tudes mortelles ; mais Célestin n'avait plus retrouvé la paix
 d'autrefois, et il allait se consumant dans la mélancolie.

Le spectre de la maison hantée se dressait devant ses yeux,
 150 comme le soir où nous avons osé troubler son repos de damné.
 Il entendait, comme alors, le son argentin des pièces de mon-
 naie, que la voix sépulcrale de l'avare aubergiste comptait sous
 la pierre de la cheminée. Les rires et les gémissements du fan-
 tôme arrivaient tour à tour à ses oreilles, comme des reproches
 155 ou des menaces. Il n'entendait plus les paroles qu'on lui adres-
 sait : il était obsédé.

132 I allons-nous-en... je III allons-nous-en [R ... A ,] je 137 I
 Pourquoi ? *Que signifie donc ce mystère ?* Vais-je 139 III moi ! <En marge
 vis-à-vis ce paragraphe, un point d'interrogation suivi de : « Est-ce mieux sup-
 primer ou laisser les points de suspension dans ce paragraphe ? »> // Elle
 141 I la jeune femme 156 I obsédé. Les III obsédé. [A //] Les

Les amis parlant entre eux, disaient :

« Célestin a quelque chose, il n'est plus le même. On dirait que les remords le rongent. Rien d'étonnant après tout. Cet argent qui est tombé tout à coup dans ses poches, vous vous souvenez ? d'où venait-il ? On ne l'a jamais su. Il ne l'a jamais dit. Ce fut un mystère pour tout le monde. Bah ! il vaut mieux rester pauvres et joyeux comme nous autres. L'argent du diable retourne en son². » 160

Une fois, Pierrot Miquelon conta sérieusement que Célestin s'était fait recevoir franc-maçon, dans sa jeunesse, et que depuis ce temps, il appartenait au diable. Il y avait de quoi rendre sérieux. 165

À la mort, le diable en personne viendrait réclamer son âme au tribunal du souverain Juge. Il produirait un papier signé avec du sang. Le Père Éternel n'aurait qu'à faire droit. Ce monsieur Lucifer est un retors et ses comptes sont bien tenus. Soyez sur vos gardes, aveugles affiliés de la secte infernale !... Soyez aussi sur vos gardes, ô chrétiens impitoyables, qui, chaque dimanche, venez courber devant le Dieu des humbles vos têtes pleines d'orgueil ; qui venez ouvrir devant le Dieu de charité vos cœurs pleins de malice ! Le diable n'aura peut-être pas besoin d'un papier signé de votre sang pour emporter vos âmes. 170 175



Les travaux des champs étaient finis. La récolte avait été bonne, et les granges, pleines jusqu'au faite, promettaient l'abondance pour l'hiver qui allait venir. 180

157 I eux disaient III eux [A ,] disaient 158 I même... On III même [R ... A .] On 161 I d'où vient-il ? On III d'où [R vient A venait]-il <Dans la marge, avec un point d'interrogation.> On 161 I dit. C'est un III dit. [R C'est A Ce fut] <avec un point d'interrogation> un 164 I son. // Une III son [A »]. // Une 174 I qui chaque dimanche venez III qui [A ,] chaque dimanche [A ,] venez 176 I d'orgueil, venez III d'orgueil [R , A ; qui] venez

2. Variante de la formule proverbiale « Farine de diable retourne en son », qui signifie « Bien mal acquis ne dure pas » (voir Pierre DesRuisseaux, *le Livre des proverbes québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, p. 134).

Célestin avait coutume de se réjouir à la vue de ses fenils où le foin et le trèfle dégageaient leur doux arôme ; à la vue des « tasseriers » où les gerbes laissaient pendre comme des grappes de diamants les épis mûrs. Aujourd'hui, il regardait avec indifférence les riches produits des sillons et des prairies. Les chevaux hennissaient joyeusement ; les bœufs et les génisses au poil luisant beuglaient tour à tour comme pour le saluer, lui leur maître toujours fidèle à leur apporter le mil succulent et la paille dorée, l'eau fraîche et l'avoine réchauffante, mais il ne les entendait plus !

Henriette la folle ne venait plus qu'à de rares intervalles dans la maison de son ancien promis. Elle se souvenait peut-être d'une grande joie ; elle avait gardé, bien sûr, le souvenir d'une grande douleur. Au reste, la femme de Célestin ne la recevait plus comme autrefois ; elle la traitait même un peu rudement.



Un soir du mois de septembre, un de ces beaux soirs d'automne qui gardent tard les doux effluves d'une journée chaude, et les lueurs merveilleuses du soleil disparu, il y avait, chez Célestin Graindamour, une de ces tapageuses « épluchettes », dont le souvenir réjouit encore ma mémoire fatiguée.

Les voisins étaient venus, les voisins et les amis. On vidait le petit verre, on mangeait les épis rôtis à la braise ou bouillis dans l'eau, à plein chaudron. Les feuilles déchirées formaient des amas bruissants et moelleux où se roulaient les enfants ; les aigrettes dorées s'étaient accrochées aux boutons comme des décorations royales. Célestin avait dépouillé sa noire mélancolie. Il s'abandonnait à la gaieté comme pour s'étourdir ou reprendre les heures perdues. Souvent ainsi l'âme se dégage d'une longue tristesse pour s'élaner étourdiment vers le plaisir. Inconstante et inquiète, elle vole au hasard vers le mal ou le bien, si la foi ne la guide pas. Pauvre âme humaine, mystérieuse étincelle de la Divinité qu'un souffle mauvais a jetée dès

200 I chaude et III chaude [A .] et 200 I avait chez Célestin Graindamour une III avait [A .] chez Célestin Graindamour [A .] une

le commencement, en dehors du céleste foyer ; pauvre âme, tu 215
 tourbillonnes aux caprices des passions, sous un ciel souvent
 obscur, mais tu laisses un trait de feu dans la nuit désolée, car
 tu es lumière, et tu viens te perdre au brasier divin, si tu crains
 la justice, si tu espères en la miséricorde !

Pendant la soirée, Trefflé Lépire, le frère d'Henriette, vint 220
 trouver Célestin Graindamour, pour savoir s'il avait vu la
 pauvre simple. Elle était partie depuis deux jours, et l'on avait
 peur de la trouver morte quelque part. Célestin lui dit qu'elle
 n'était pas venue. Mais un petit garçon du voisinage affirma
 l'avoir aperçue, au coucher du soleil, sur le haut de la falaise. 225
 Elle était assise sous un arbre. Il l'avait bien reconnue, à son
 chapeau de paille grand comme un parapluie, et à sa robe blan-
 che comme un surplis de curé.

Trefflé avait peine à croire qu'elle ne fût pas entrée dans
 la maison de Célestin. Il ne savait pas qu'on avait peur d'elle 230
 maintenant, et qu'on la tenait à distance. Célestin ne voulait pas
 lui dire que sa femme se montrait jalouse et la recevait mal,
 crainte de le chagriner ou d'être obligé de parler trop. Il ne
 voulait pas tout dire.

Une femme se hâta de supposer que la pauvre folle, abat- 235
 tue, fatiguée de la vie, avait bien pu se précipiter du haut du
 cap. Elle ne savait plus qu'il faut prendre soin de son existence,
 même quand c'est pour souffrir, et que le bon Dieu qui nous la
 donne a seul le droit de nous l'ôter.

Trefflé s'éloigna suivi de deux ou trois petits garçons que 240
 la curiosité poussait autant que le désir d'être utiles.

Il ne trouva pas sa sœur. Elle n'était pas tombée sur la 245
 grève au pied de la falaise. Il l'avait appelée en vain. Il pensa
 qu'elle s'en retournait par les champs, son chemin de prédilec-
 tion. La nuit était belle, et c'était un plaisir de marcher sous les
 étoiles.

216 I passions, dans un III passions [R dans A sous] un 235 I suppo-
 ser qu'elle pouvait bien se précipiter du haut du cap. Elle devait être fatiguée de la
 vie. Et puis, elle ne III supposer [R qu'elle pouvait bien A que la jeune fille, abattue,
 fatiguée de la vie, avait bien pu] se précipiter du haut du cap. [R Et puis, elle A Elle]
 ne 238 I souffrir, que III souffrir, [A et] que

On ne s'inquiéta pas davantage de l'infortunée. Le rhum remplit les gobelets, et l'« épiluchette » reprit son entrain et sa tapageuse gaieté.

250 Minuit venait de sonner lentement à la grande horloge de faux acajou, debout dans un coin de la salle, avec ses trois pommes d'or sur la tête, quand un petit garçon entra subitement pour dire qu'on allait avoir de l'orage. Le ciel était noir, et des lueurs rayaient l'horizon.

255 Au même moment un grondement sourd fit trembler les fenêtres. Les gens du voisinage se levèrent pour partir, mais un éclair fulgurant les cloua sur place. Les femmes jetèrent un cri d'effroi.

– Ne sortez pas, c'est dangereux, assurait-on.

260 Quelques-uns cependant se sauvèrent en courant.

Bientôt le ciel se transforma en une fournaise ardente. Les éclairs brûlaient les paupières et tous les objets s'illuminaient de lueurs plus vives que les feux du soleil, pour se couvrir ensuite d'un voile de ténèbres plus sombre que la nuit. La foudre éclatait avec un fracas terrible. La pluie se mit à tomber par
265 larges gouttes, puis un nuage creva et le torrent se précipita sur tout le village, ajoutant aux éclats de la foudre un grondement plein d'horreur.

270 Madame Graindamour ouvrit un placard et prit une chandelle enveloppée dans un papier blanc. C'était une chandelle bénite le jour de la Purification. Elle la fixa dans le chandelier de cuivre et l'alluma, pour éloigner le tonnerre.

247 I rhum *couleur d'ambre* remplit III rhum [R *couleur d'ambre*] remplit
253 I était *affreusement* noir III était [R *affreusement*] noir 254 II et [A *déjà*]
<suivi d'un point d'interrogation> des 254 I lueurs *sinistres*
rayaient III lueurs [R *sinistres*] rayaient 254 II l'horizon. // [R *Au même mo-*
ment A Suivit aussitôt] un 256 I fenêtres. *Ceux qui ne demeureraient pas loin*
se III fenêtres. [R *Ceux qui ne demeureraient pas loin A Les gens du voisinage*] se
257 I les *repoussa dans la maison*. Les III les [R *repoussa dans la maison A cloua*
sur place]. Les 261 I ardente, *ouverte de tous les côtés*. Les III ardente [R ,
ouverte de tous les côtés]. Les 263 I pour *s'envelopper* ensuite III pour [R *s'en-*
velopper A se couvrir] ensuite 266 I gouttes *d'abord, et mollement ; mais bientôt*
le nuage III gouttes [A ,] [R *d'abord, et mollement ; mais bientôt le A ; puis un*]
nuage 266 I sur *les toits, sur les arbres, sur les chemins, partout, ajoutant* III
sur [R *les toits, sur les arbres, sur les chemins, partout A tout le village*], ajoutant

On causait tranquillement, un peu terrifiés et pour chasser la peur, quand soudain la porte s'ouvrit et une voix cria :

– Célestin, ta grange brûle !... Le tonnerre !...

275

C'était Pierre Audet, le premier voisin, un de ceux qui étaient partis dix minutes auparavant.

Ma grange ! clama Célestin, bondissant de son siège.

Tout le monde s'élança dehors, sous la pluie et le tonnerre.



Une forme étrange, un spectre de feu se précipite vers mon ami.

280 La grange brûlait. Une grange belle et longue, et toute
pleine de grain. Du blé, je ne sais combien de lourdes gerbes !
De l'avoine, la plus belle que le « javelier » eût jamais coupée !
Des pois aux gousses renflées ! De l'orge à reflets d'or ! Et du
285 seigle blanc comme la neige ! Et du sarrasin dont l'arome se ré-
pandait jusque dans la bergerie, à l'autre bout ! Jamais la ré-
colte n'avait été si belle. Et les voitures, les herses, les charrues,
les râteaux ! Aurait-on le temps de tout sauver ?

La vaste toiture n'était plus qu'une immense nappe de
flammes, qu'un vent subit agitait, comme des panaches d'enfer,
290 dans les ténèbres du ciel.

– Sauvons le moulin à battre ! cria Célestin. Il est ici.

Il montrait une grande porte rouge dans la façade blanche.

– Sauvons le moulin ! répétèrent tous les hommes en se
précipitant.

295 La porte s'ouvrit et une bouffée de flamme, dans une
épaisse fumée, les arrêta soudain. Célestin cria de nouveau :

– Courage, mes amis, courage !

Au même instant un appel lamentable s'élève du fond de
l'aire :

300 – Célestin ! Célestin !

Et une forme étrange, un spectre de feu se précipite vers
mon ami. Il pense au fantôme de la maison hantée. Deux bras
nerveux et brûlants entourent son cou mouillé par l'orage, et
deux lèvres de feu se collent à ses lèvres et les consomment dans
305 la douleur et l'amour.

280 I brûlait. Une belle et longue grange, pleine de foin et pleine III brûlait.
[R Une belle et longue grange A Une grande belle et longue et toute] pleine 283
I l'orge comme des grains d'or III l'orge [R comme des grains A à reflets] d'or
283 I Et le seigle III Et [R le A du] seigle 284 I Et le sarrasin III Et [R
le A du] sarrasin 286 I voitures sous l'abri ! Et les instruments d'agriculture ! les
herses 287 I les rateaux ! Aurait-on III les [A râteaux] ! Aurait-on
305 I l'amour. Il roula sur la terre humide, à la porte de la grange, avec le fantôme.
On se hâte de le relever. Le spectre le tient toujours dans ses embrassements mortels.
// C'était II, III l'amour. [R Il roule <... comme en I> mortels <En III, dans la
marge : « ratures de l'auteur ». > // C'était

C'était Henriette la folle ! Elle avait cherché là un refuge contre l'orage, elle y trouva la mort.

Célestin sentit, cette fois, sa raison chanceler.

Il fut rencontré, plus tard, vagabondant tristement en ces lieux où naguère il avait étalé sa richesse et sa félicité. C'est là que la mort vint mettre fin à sa lamentable existence. 310

Décidément j'ai eu tort de l'appeler « heureux mortel ».



307 I elle trouva II,III elle [A y] trouva 307 I mort, *le seul refuge contre les désespérances de la vie.* // Célestin II mort [R, *le seul refuge contre les désespérances de la vie.* // Célestin sentit, cette fois, sa raison chanceler. // Il erre tristement en ces lieux où naguère il étalait ses richesses et sa félicité. Il mourra bientôt. Peut-être ne sera-t-il plus demain. // Décidément j'ai eu tort de l'appeler chanceux.] <Dans la marge, un point d'interrogation.> 308 I chanceler. // Il erre tristement III chanceler. // II [R erre A fut rencontré, plus tard, vagabondant] tristement 310 I il étalait ses richesses et sa félicité. Il mourra bientôt. Peut-être ne sera-t-il plus demain. // Décidément III il [R étalait <... comme en I> demain. A avait étalé sa richesse et sa félicité. C'est là que la mort vint mettre fin à sa lamentable existence.] // Décidément 312 I l'appeler chanceux III appeler [R chanceux A « heureux mortel. »] <Dans la marge, vis-à-vis les lignes raturées à partir de « le seul refuge » : « ratures de l'auteur ».>

Page laissée blanche



IV

Un soir, je racontais l'histoire de la maison hantée à mes voisins : le bonhomme Chénard, le vieux Blais, le vieux Letellier, le père Ducap et plusieurs autres. Cela les amusait assez, mais ils paraissaient suspecter un peu mon honnêteté de conteur, et ils me décochaient tour à tour, pour l'acquit de leur conscience, de petits traits malins qui faisaient rire tout le monde et me chatouillaient désagréablement. Je n'en laissais rien voir. Je sais dissimuler comme un vrai diplomate.

Cependant le père Ducap devint tout à coup fort pensif. Il semblait ne plus rien entendre. Quand j'eus fini, il se leva, et lentement, d'une voix grave que faisait vibrer l'émotion :

– Je connais, moi, dit-il, ce qui s'est passé dans cette maison du bois du moulin. Je sais quel spectre la hantait et quel crime fit descendre sur elle la malédiction de Dieu.

Il garda le silence un instant. Nous étions tous fort surpris, car il n'avait jamais parlé de ces choses. D'ordinaire on se hâte

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 161-197 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 79-117 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 79-117, texte de base.

I II Or < Sous le titre : « Mon chef d'œuvre d'après M. Leau, prof., Université de Paris » > 6 I de *raconteur*, et 11 I Cependant, le III Cependant [R,] le 11 II devint tout à coup fort pensif < Dans la marge, un point d'interrogation suivi de : *devint subitement pensif* >

de dire ce que l'on sait. Il en est même qui disent ce qu'ils ne savent pas. Il avait eu sans doute quelque bonne raison pour se taire.

– C'est que moi, reprit-il, je ne croyais ni au hibou fantastique, ni au fantôme expansif de la mesure. Les ricanements et les plaintes des trépassés ne m'ont jamais empêché de dormir. Mais si ce que l'on vient de raconter est vrai, je n'ai plus qu'à m'incliner.

– Je vous jure que c'est vrai, affirmai-je avec aplomb.

Il parut réfléchir un moment encore, puis il ajouta :

– Il est toujours pénible de dire du mal des autres, et surtout des siens.

– Comment ! repris-je très étonné, vous voulez vous amuser à nos dépens. Vous n'êtes pas de la famille de ce damné.

– Je suis de la famille de ce damné, mais par alliance, et c'est encore trop, avoua-t-il.

Puis, comme fortifié par cet aveu, il continua :

– Enfin, ce n'est pas ma faute, c'est le hasard. L'ivraie se mêle au bon grain, les chardons poussent au milieu des fleurs. Quand il s'agit des âmes et des consciences, des vertus et des vices, c'est le bon Dieu qui fait le triage, et il le fait bien.

Nous le prions alors de raconter l'effrayante histoire, de dire tout. Nous sommes des gens d'honneur, et capables de garder un secret quand c'est nécessaire.

– Pas ce soir, demain, répond-il. Il faut que je me recueille un peu. Bien des choses s'effacent de ma mémoire maintenant ; et puis, je ne sais pas s'il est bien opportun de réveiller des souvenirs mauvais, et de raconter la vie de ceux qui n'ont pas craint le Seigneur.

Le lendemain, dès après le souper, nous étions tous assis dans nos fauteuils de frêne, les uns à demi perdus dans l'ombre des angles, les autres se profilant dans un cercle de pâle

31 I Comment ! fit-on très
cela... A l'effrayante histoire,] de

40 I raconter cela... de III raconter [R

lumière, à une petite distance de la table où brûlait mélancoliquement une lampe de verre. Nous causions spectres, fantômes et revenants, près du poêle qui grondait sous « l'attisée » d'épinette rouge, en attendant le vieux voisin qui devait nous renseigner sur les habitants de la maison hantée. Mais il tardait. Peut-être ne voulait-il plus parler. Son secret alors mourrait avec lui. 55

Nous étions à déplorer ce retard quand, tout à coup, l'on entendit à la porte un crissement de pieds pesants sur la neige durcie. C'est lui, le bon vieillard. Il entre. Nous échangeons les cordialités ordinaires. Il suspend au crochet de fer son casque et son capot d'étoffe grise, réchauffé au poêle ses mains fri-leuses, et vient s'asseoir près de la table, en pleine lumière. Nous voulions ne rien perdre des impressions de cette honnête figure de vieux. Nous étions très attentifs, très anxieux. 60 65

Le père Ducap toussa trois fois, se campa sur sa chaise, et commença en ces termes :

– Ce damné était mon oncle.

– Votre oncle ? fîmes-nous, épouvantés.

– Mon père et lui avaient épousé les deux sœurs, deux jeunes filles assez jolies et fort avenantes, disait-on, mais de caractères tout à fait différents. Ma mère était douce et charitable ; l'autre, dure et avare. On est toujours cruel quand on aime l'argent. 70

53 I revenants, en III revenants. [A près du poêle qui grondait sous « l'attisée » d'épinette rouge,] en 55 I hantée. Il tardait III hantée. [R il A Mais il] tardait 56 I secret mourrait III secret [A alors] mourrait 57 I lui. Le poêle grondait sous « l'attisée » d'épinette rouge... ou l'attise, si vous l'aimez mieux. // Tout à coup, on entend craquer la neige sous des pieds pesants, à la porte. C'est II lui. <... comme en I> [R craquer] III lui. [R Le poêle <... comme en I> porte A // Nous étions à déplorer ce retard quand, tout à coup, l'on entendit à la porte un crissement de pieds pesants sur la neige durcie]. C'est 61 I casque, son III casque [R, A et] son 65 I anxieux. Un latiniste dirait : I « Conticuerre omnes, intenticque ora tenebant ; Inde toro pater AEneas sic orsus ab alto. » // Vous vous souvenez des premiers vers du second livre de l'Enéide ? // Il n'y avait pas chez nous de reine malheureuse, toute pâmée d'amour ; il n'y avait que les bonnes ménagères du voisinage, bien abritées contre les tempêtes du cœur par le soin des marmots, les oraisons jaculatoires et les soixante et quinze ans du nouvel Enée. // Le père III anxieux. [R Un latiniste <... comme en I> Enée <Dans la marge : « ceci ne pourrait-il pas être retranché ? »> // Le père 69 I oncle ? fit-on, épouvantés

75 Les deux mariages eurent lieu un même matin, dans l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré. C'est de Sainte-Anne que viennent mes ancêtres maternels. Mon père, lui, était de l'Île d'Orléans, l'île des Sorciers¹, comme on l'appelait jadis.

80 Mon oncle Michel Babylas n'avait pas de parents dans nos environs. Il se disait originaire des vieux pays. Même, il affirmait descendre en ligne directe du grand prêtre Hanan, qui s'était fort moqué de Jésus. C'était du badinage, vous comprenez ; il ne pouvait pas montrer ses parchemins. Mais ce qu'il aurait bien pu faire, par exemple, c'eût été de crucifier le doux
85 Sauveur du monde.

Il était petit, bronzé, très vif et grand parleur. Il s'était fait marchand forain, et parcourait nos paroisses, sa pacotille sur le dos. Ce fut dans l'une de ses tournées d'affaires qu'il fit connaissance de mademoiselle Lucie Dupincourt, la sœur de ma
90 mère.

La jeune fille se sentit fière d'être remarquée, et répondit aux avances galantes de cet étranger. Imprudente qui repoussait l'amitié d'un brave garçon de ferme, son voisin, sous prétexte qu'il manquait d'élégance et ne s'exprimait pas avec
95 facilité.

Les époux Babylas n'eurent qu'un fils. Un enfant comme les autres pour tout le monde, mais pour eux un petit prodige. Ils le trouvaient beau, bien fait, pétillant d'esprit, trop fin assurément pour vivre longtemps dans notre pauvre monde, comme si les niais seuls devaient arriver aux cheveux blancs. C'est
100 vrai pourtant qu'il mourut jeune, mais pas de trop d'esprit.

Il en avait sa part, qu'il dépensait peut-être à faire des sottises, comme bien d'autres. Cependant il ne paraissait pas

78 I des *sorciers*, comme III des [R *sorciers* A *Sorciers*], comme 92 I Imprudente, qui III Imprudente [R,] qui

1. L'origine de cette appellation serait double : les premiers habitants de l'île prédisant sans se tromper l'arrivée au port de Québec des rares bâtiments français, on a cru qu'ils consultaient le diable, donc qu'ils étaient sorciers. Plus tard, la sortie de nuit des pêcheurs, flambeau à la main, pour aller visiter leur pêche aurait fait croire aux habitants des côtes à l'existence sur l'île de sorciers, de loups-garous et de feux-follets. Voir L. P. Turcotte, *Histoire de l'île d'Orléans*, Québec, Atelier du *Canadien*, 1867, 162 p.

adonné à la dissipation, et il semblait naturellement bon. Un fruit encore sain sur un arbre déjà malade. Mais il allait être piqué d'un ver, lui aussi, comme l'arbre paternel, le ver de l'ambition. Il voudrait faire parler de lui, et pour cela il faudrait des écus. L'argent est le commencement de la sagesse selon le monde, et le piédestal de toutes les grandeurs d'un jour. 105

Dans nos campagnes, en ce temps-là comme aujourd'hui, il fallait peiner longtemps pour emplir d'écus un gousset un peu profond. Il se fatigua d'attendre. Il donna un baiser à sa mère, une poignée de main à son père, et il mit un paquet sous son bras. La mère versa une larme et le père sourit. 110

– Ne m'oublie pas, dit la mère, et reviens bientôt. 115

– Va et fais de l'argent, recommanda le père. L'argent est un levier formidable, qui peut soulever toutes les volontés, une huile magique qui adoucit tous les rouages, un argument irréfutable, un voile qui cache les défauts, un verre qui grossit les vertus. Pauvre, tu n'es rien ; bien pauvre, tu n'es qu'un sot. Riche, tu mérites la considération et le respect ; bien riche, tu as l'esprit et le talent que tu veux payer ; très riche, tu possèdes tout le génie qu'une tête humaine peut emmagasiner. Toutes les plumes sottes ou affamées t'offriront leurs pointes serviles, et tous les rimeurs en quête d'un héros généreux chanteront ta gloire. Et plus tu verseras l'aumône à la réclame et plus la réclame ajoutera de fleurons à ta couronne. Va !... 120 125

Le fils était déjà loin sur la route qui mène partout.



111 I d'écus blancs un 113 I mit son paquet 115 I dit-elle, et III dit [R -elle A la mère], et 116 I père. L'argent III père. [R L' A En effet, l'] < Dans la marge supérieure : « N'est-ce pas à la ligne ? et jusqu'à la fin du paragraphe, faire parler le conteur ? ou l'auteur ? » > argent 122 I as tout l'esprit et talent 123 I emmagasiner... et rien n'empêche que tu reniffes l'encens de la flatterie jusqu'à pamoison. // Toutes II,III emmagasiner [R ... et <... comme en I > pamoison A .] // Toutes 125 I rimeurs en mal d'enfant chanteront II rimeurs [R en mal d'enfant] chanteront III rimeurs [R en mal d'enfant A en quête d'un héros généreux] < Dans la marge gauche : « (ratures de l'auteur) » > chanteront 127 I couronne... Va ! // Il était III couronne [R ... A .] Va ! [A ...] // [R Il A Le fils] était

À la tombée de la nuit. Babylas et sa femme venaient s'asseoir au coin du foyer et regardaient mélancoliquement les félines ondulations de la flamme qui dévorait des sarments résineux, et ils semblaient se complaire dans la morne solitude de leur demeure. Ils conversaient par monosyllabes, soit paresse de l'esprit soit caprice de la voix. Ils se devinaient ou ils se dédaignaient.

Lui, il fumait à longues bouffées un tabac mordant ; elle, le menton penché sur sa poitrine, elle faisait jouer les aiguilles de son tricot. Puis, dans leur égoïsme, ils enveloppaient l'âtre d'un regard jaloux et lui tendaient plaisamment leurs membres un peu frileux.

Il y avait de la tristesse au fond de leur âme. Il y avait aussi de l'envie, car ils étaient chagrins de la félicité des autres, ne disaient du bien de personne et ne songeaient à aucune œuvre de charité.

Il y avait même de la haine. Ils auraient voulu voir la misère assiéger le seuil de leurs voisins, et les malheurs empoisonner leur existence.

Ils éprouvaient de l'amertume cependant à la pensée du fils absent, mais souriaient d'aise croyant que le fils ambitieux leur apporterait la fortune. Puis ils parlaient de richesse, ébauchaient des rêves séduisants et se promettaient une vieillesse heureuse.

On ne les aimait guère dans la paroisse. Babylas affichait du mépris pour tout ce qu'on respectait. Il ne prenait jamais le

137 I sa grosse poitrine II,III sa [R grosse] <En III, dans la marge : « raturé par l'auteur ». > poitrine 139 III jaloux [R .] et 142 I disaient de bien 143 I personne, et III personne [R .] et 147 I existence. // Parfois cependant l'amertume se fondait tout à coup, et ils souriaient. Ils parlaient II existence. [R Parfois cependant A Il arriva parfois que <avec un point d'interrogation> l'amertume se fondait [R tout à coup,] et ils souriaient. [A Alors] Ils III existence. [R Parfois <... comme en I> souriaient. Ils parlaient A Ils éprouvaient de l'amertume cependant à la pensée du fils absent, mais souriaient d'aise croyant que le fils ambitieux leur apporterait la fortune. Puis ils] parlaient < Dans la marge supérieure : ou : « Il arriva cependant que l'amertume se fondait tout à coup et ils souriaient ». Dans la marge inférieure : « ou bien : [R Mais il arrivait que] cette amertume [A cependant] se fondait tout à coup et ils souriaient. Ils souriaient à la pensée que le fils absent leur apporterait la fortune, car ils... » > parlaient 151 I séduisants, se III séduisants [R , A et] se 151 I vieillesse fortunée. // On III vieillesse [R fortunée A heureuse]. // On

chemin de l'église. Il disait que le confessionnal est un écueil où 155
périt la liberté de l'homme, où s'effeuille l'amour de la femme ;
que les prêtres font un métier lucratif et facile ; que la superstition
bat son plein dans notre pays ; qu'il n'y a qu'une religion
sensée, la croyance en un Dieu qui s'amuse de nos chimères.
Un tas de bêtises enfin, qu'on ne se donnait pas la peine de ré- 160
futer. On levait les épaules, on tournait le dos.

– Le peuple n'est pas savant, dis-je alors, mais il a du bon 165
sens. Il juge vite et bien les personnes qui se mêlent de dogma-
tiser sans en avoir la mission. Si le dogme l'embarrasse, il re-
garde à l'honnêteté de ceux qui l'affirment. Il comprend la
morale. Il sent bien qu'il devient meilleur après la prière, plus
fort après la confession, plus courageux devant les promesses
du ciel, plus charitable au souvenir de la miséricorde divine,
plus doux à la pensée de Jésus pardonnant à ses bourreaux.

S'il voit couler une eau limpide, il sait que la source est 170
pure. Quand le fruit est délicieux et sain, les rameaux sont
verts, et la sève circule vaillamment dans le tronc ; l'arbre est
bon. Les fruits de la religion sont divinement beaux et infiniment
bons, donc la religion est infiniment bonne et divinement
belle. 175

Que les rhéteurs, les philosophes et les savants de toutes
les époques et de tous les lieux, pâlisent sur les livres, inter-
rogent la nature, demandent leurs secrets aux ruines antiques,
et cherchent à connaître, jusqu'en ses mystérieuses profon-
deurs l'histoire de la vie sur la terre, c'est bien. L'esprit humain 180
a le droit de connaître. Mais qu'il ne cherche pas en dehors de
Dieu, c'est peine perdue. Dieu lui a donné le thème, qu'il le dé-
veloppe. Dieu lui a laissé des notes, qu'il les recueille et les com-
mente. Il pourra se tromper, mais ses erreurs n'infirmement
jamais la loi première. Il semblera inventer peut-être, quand il 185
ne retrouvera que la trace perdue. Partout, il verra surgir une
croyance religieuse, mais nulle part, excepté dans la parole du
Christ, il ne trouvera la lumière ; nulle part, excepté au pied de

159 I Dieu *farceur* qui 159 I chimères... Un III chimères [R ... A .].
Un 162 III dis-je < Dans la marge : « qui parle ? Ducap ou l'auteur ? » >
163 I dogmatiser, sans III dogmatiser [R .] sans 179 I profondeurs, l'his-
toire III profondeurs [R .] l'histoire 186 I Partout il III Partout [A .] il
188 I lumière, nulle part excepté III lumière [R , A .] nulle part [A .] excepté

la croix, il ne trouvera l'amour ; nulle part, excepté dans la foi,
190 il ne trouvera la paix.

Prie et crois, dans ton heureuse ignorance, ô peuple courbé
sur la glèbe, car ni la foi, ni la prière ne t'empêcheront d'aspi-
rer plus haut, de voir plus loin, de marcher plus vite. La reli-
gion n'enraie pas le progrès, elle le dirige ; la foi n'emprisonne
195 pas la liberté, elle lui donne des ailes ; la charité ne mine pas les
institutions financières, elle leur demande un noble emploi de
leurs richesses.

Mais, pardon ! je m'aperçois que j'ai pris sans gêne aucune
la place de notre cher vieux conteur. Je lui rends la parole,
200 m'écriai-je après cette longue tirade.

Le bon vieux conteur sourit et continua :

– Le vide se fit autour du petit marchand forain. Les amis,
les voisins cessèrent même de le visiter, à cause de sa mauvaise
conduite. Il était canaille. Des soupçons graves planaient sur ce
205 couple détesté ; des bruits sinistres couraient sur leur compte :
tous s'éloignaient, tous fuyaient. L'existence leur devint insup-
portable, ils résolurent de partir.

C'est à cette époque que fut construite, dans le bois du
moulin, à Lotbinière, une maison de pierre dont vous connais-
210 sez les débris, sinon l'histoire.

189 I l'amour, nulle III amour [R, A ;] nulle 201 I Le père Ducape sourit et continua ainsi : / – Le III Le [R père Ducape A bon vieux conteur] sourit et continua [R ainsi] : / – Le 204 I canaille. Sa femme se laissa corrompre. Elle l'avait aimé d'abord ; et l'amour qui donne tant de force et de courage quand il est pur, inspire, quand il est mauvais, une lâcheté singulière et une extrême cruauté. // Elle revit son premier ami, celui qu'autrefois par une vanité sottie, elle avait refusé d'épouser. Il était marié et paraissait heureux. Des souvenirs adroitement rappelés, des entretiens prolongés trop longtemps, des soupirs mal étouffés, des regards chargés de flamme, enfin tout ce que la chair en effervescence peut inspirer à l'esprit curieux, elle l'employa, et il fut vaincu. // Babylas découvrit la liaison qui l'outrageait et, un matin, le cadavre de son rival fut trouvé sur la route. Nul n'avait été témoin du crime, cependant tout le monde montrait du doigt le coupable. // L'existence devint insupportable au couple infâme, et la femme adultère et le mari assassin s'en allèrent vivre ailleurs. // C'est III canaille. [R Sa femme <... comme en I> ailleurs. A Des soupçons graves planaient sur ce couple détesté ; des bruits sinistres couraient sur leur compte : tous s'éloignaient, tous fuyaient. L'existence leur devint insupportable, ils résolurent de partir.] < Dans la marge : « Ce passage qui raconte l'adultère et l'assassinat ne peut-il pas être supprimé ? » > C'est

Alors, il n'y avait ni bateaux, ni chemins de fer, et les voyageurs se faisaient conduire d'une ville à une autre, en de lourdes voitures, sur des chemins caillouteux ou coupés d'ornières.

La voie la plus droite était comme aujourd'hui la plus courte, et la plus courte était la plus avantageuse. Économie de temps, de chevaux et d'argent. Or, de Sainte-Croix à Gentilly, la ligne droite coupe de grandes pointes superbes qui font dans le fleuve une dentelure de rochers ou de caps, avec d'immenses panaches de forêts et des villages florissants : le Platon, le Bois des Hurons, tout Lotbinière d'autrefois ; le Cap Charles, le Cap-à-la-Roche à Saint-Jean-des-Chaillons ; le Cap Levrard et tout Saint-Pierre-les-Becquets. Les voyageurs suivaient d'ordinaire cette ligne droite et traversaient le bois du moulin, au deuxième rang de Lotbinière.

Sauvage, sur les écores d'une belle rivière, sous les bois, l'endroit n'était pas mal choisi pour un relais, et hommes et bêtes s'y reposaient avec plaisir.

C'est dans cette maison que Babylas installa son auberge. Elle fut achalandée. On y dormait un calme sommeil dans cette atmosphère saturée des baumes de la forêt ; on y mangeait de bon appétit la perdrix et le lièvre accommodés à des sauces que Brillat-Savarin n'aurait pas soupçonnées ; on y buvait le bon vieux rhum de la Jamaïque, qui souventes fois attisa l'esprit de nos pères. Cependant de temps à autres, il se fit à son sujet des confidences étranges, et sa réputation périclita. Les voyageurs n'osaient plus y coucher. On entraît, en passant, boire un verre, manger un potage, et l'on se hâtait de fuir. La solitude se fit.

218 I font, dans le fleuve, une III font [R .] dans le fleuve [R ,] une 220 I florissants : *Le Platon. Lotbinière et Sainte-Emmélie, Le Cap Charles, le Cap-à-la-Roche et Saint-Jean Deschaillons, le cap Levrard et Saint-Pierre-les-Becquets* III florissants : [R *Le A le*] Platon, le Bois des Hurons, tout Lotbinière d'autrefois : [R *Le A le*] Cap Charles, le Cap-à-la-Roche à Saint-Jean-[R *Des A des*-Chaillons ; le [R *cap A Cap*] Levrard et tout Saint-Pierre-les-Becquets. 222 II Saint-Jean-[R *Des A des*]-Chaillons ; le 224 I droite, et III droite [R ,] et 224 I traversaient ainsi le 228 I plaisir. // *L'auberge de Babylas fut III plaisir. // [R L'auberge de Babylas A C'est dans cette maison que Babylas installa son auberge. Elle] fut 238 I potage et III potage [A ,] et*

240 Mais Babylas était riche. Pendant dix ans, il avait exercé
son industrie avec succès. Pas difficile sur le choix des moyens,
les scrupules ne l'avaient jamais ennuyé. Fort peu de dépenses,
pas de toilettes pour le dimanche, pas de cheval à l'écurie, une
245 vache que nourrissaient les plantes du bois et l'herbe des
routes, des poules, du gibier, de la venaison, point n'aurait été
besoin de faire de la rapine, pour amasser. Le pécule eût fait
boule de neige.

Un jour, la nouvelle se répandit qu'il avait été dévalisé.
Personne n'en éprouva de chagrin. Il ne s'expliqua jamais com-
250 ment son argent si bien caché avait pu être trouvé. Y avait-il eu
trahison ? Seule sa femme connaissait la cachette, et elle paraiss-
sait fort désolée, elle aussi. Il se passe de si étranges choses par-
fois dans le cœur des femmes dévoyées.

Pendant toutes ses piastres si âprement amassées n'étaient
255 pas disparues. Il en avait fait deux parts – pour lui toutes deux
– et les avait enfouies en des cachettes différentes. Il ne risquait
jamais tout à la fois. L'une de ces deux parts avait été trouvée.
Il devint irritable et sombre. Il se mit à surveiller sa femme avec
un soin jaloux. Et comme elle allait au moulin de temps en
260 temps, pour acheter de la farine, il y alla, lui aussi.



Un soir du mois d'octobre, il s'y était rendu pour faire un
bout de causerie avec le meunier. Le ciel n'avait pas une étoile,
et la rivière coulait noire en son lit de cailloux, entre les deux
falaises.

265 Les meules du moulin tournaient avec un grondement
monotone, broyant le blé que dorait un rayon de la lampe. Au
plafond sombre montait une blanche poussière de farine. Toute
la pièce semblait remplie d'une brume très légère qui ne laissait
d'humidité nulle part, mais qui voilait tous les objets comme
270 d'un subtil pollen de fleurs. Dans l'obscurité qui enveloppait la
route et le moulin, le ciel et la côte, s'élevait l'éternelle clameur
de la rivière tombant du haut de la chaussée.

266 I monotone *et régulier*, broyant III monotone [A .] [R *et régulier*,]
broyant

Tout à coup, les sabots ferrés d'un cheval retentirent sur le petit pont d'en face. Une voiture passait. Le meunier remarqua :

275

– Ce sont des voyageurs, car ceux qui vont quérir le prêtre ou le médecin me disent toujours un mot en passant. S'ils n'entrent pas, ils appellent et je sors.

– Alors, bonsoir ; je rentre chez moi, fit Babybas. Le chat doit être au bord du trou quand le rat se montre.

280

Et il sortit.

– Quelle obscurité d'enfer ! grommela-t-il.

– Bonne nuit pour le crime, répliqua le meunier en riant.

Babybas entendait le roulement de la calèche, à une petite distance, et il se hâtait, connaissant bien le chemin. Quand il arriva sur la côte, une voix rude criait :

285

– Ce damné chemin de l'auberge, où est-il ?... On ne voit que du noir partout.

Il se mit à courir, criant à son tour :

– Attendez, messieurs, je vais vous guider.

290

La voiture s'arrêta. Babybas prit le cheval par la bride et le conduisit jusqu'à la porte de sa maison.

– C'est un voyageur que je vous amène, monsieur Babybas, fit le cocher en mettant le pied à terre.

– Mille fois merci, monsieur Spénard, et venez souvent.

295

– Pas en des nuits pareilles. Monsieur était pressé, il fallait bien marcher. Le voici sain et sauf, j'en suis aise et m'en retourne.

Babybas fit entrer son hôte et l'installa dans la meilleure chambre. Il revint ensuite trouver Spénard qui montait déjà dans sa voiture.

300

– Vient-il de loin ? demanda-t-il.

– Je ne crois pas, répondit le cocher, car son bagage est mince.

305 – Est-ce un commerçant ?

– Je n'en sais rien. Peut-être que c'est un pêcheur à la ligne... Il ne parle point.

– Il vous a dit où il allait, au moins ?

– Il ne le sait pas. Il a l'air de chercher quelque chose. Il s'est informé seulement du prix et de la qualité des terres, dans nos environs. Il a aussi demandé s'il y avait quelque jolie maison à vendre dans notre village. Il n'y en a point. S'il veut aller plus loin, comme la chose est probable, vous lui trouverez une voiture, n'est-ce pas ? Une bonne, car il n'aime pas se faire bal-
315 lotter comme un colis. Moi, je ne peux faire une lieue de plus, il faut que je conduise monsieur Baby aux Trois-Rivières demain matin. Je vous souhaite le bonsoir.

Il s'enfonça dans le chemin ténébreux.

320 Le voyageur, un jeune homme de vingt-cinq ans, à peine entré, se laissa tomber sur un sofa, et, la tête dans ses mains, il parut absorbé dans une sérieuse réflexion.

Il avait un air un peu rude. La fatigue, peut-être, ou les contrariétés, les mécomptes ; on ne savait. Tout de même, il n'était pas laid avec ses cheveux crépus, son œil perçant, ses
325 joues hâlées, sa moustache épaisse.

Madame Babylas entra. Il eut un tressaillement et il se leva pour la saluer. Elle lui demanda s'il voulait prendre une tasse de thé. Il ne faudrait qu'une minute pour faire bouillir l'eau. Il remercia, prétextant la fatigue et le besoin de dormir. Elle le conduisit dans une chambre assez propre et blanchie au lait de
330 chaux, en arrière du salon. Elle se retirait, quand il la rappela pour lui confier une petite sacoche de cuir très ronde et bien pesante.

335 – Prenez-en grand soin, recommanda-t-il, c'est toute ma fortune.

316 I Trois-Rivières, demain III Trois-Rivières [R.] demain 319 I ans, se laissa d'abord tomber III ans, [A à peine entré,] se laissa [R d'abord] tomber 330 I propre, et III propre [R.] et

Les yeux de la femme étincelèrent et elle eut un sourire singulier.

– Grand soin, oui, dit-elle. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Quand elle rentra dans la cuisine, Babylas l'attendait debout près de la table. Il prit la sacoche et la soupesa curieusement. 340

– Qu'y a-t-il donc là-dedans ? fit-il. C'est bien lourd.

Puis il ajouta d'un ton sarcastique :

– Est-ce qu'il vend du plomb, ce monsieur-là ? 345

Madame Babylas répondit que c'était peut-être de l'argent, vu qu'il lui avait confié ce petit sac en lui recommandant d'en prendre un soin tout particulier, qu'il valait une fortune.

– Une fortune !... Une fortune là-dedans ! reprit Babylas étranglé par le désir de regarder, de palper, de... 350

– On pourrait toujours voir, proposa la femme, il n'y a pas de mal à voir.

– Du mal ? Mais non, il n'y en a pas. Une fortune ! Cela ne se voit pas souvent, comme ça, tout à la fois, d'un coup d'œil. Laissons-le s'endormir. Il semble fatigué. Il est bien fatigué : il l'a dit. 355

Ils jetèrent des sarments secs dans la cheminée et une flamme vive s'éveilla, remplissant l'humble pièce d'une lueur molle et flottante. Ils éteignirent la bougie. Pourquoi une bougie ? Dépense inutile. Le bois ne coûte rien dans la forêt ; on peut vaillamment attiser la cheminée. 360



338 I dit-elle... Vous III dit-elle [R ... A .] Vous 343 I là-dedans, fit-il, c'est III là-dedans [R , A ?] fit-il [R , c'est A . C'est] bien 348 I particulier... Qu'il valait III particulier [R . Qu'il A , qu'il] valait 353 I pas... Une III pas [R ... A .] une 355 I fatigué... Il est bien fatigué ; il III fatigué [R ... A .] Il est bien fatigué [R ; A .] il

Il devait dormir maintenant. Il était couché depuis une heure, une longue heure. Il dormait en effet. Il dormait d'un sommeil calme, profondément confiant, et un sourire de béatitude avait fait disparaître l'aspect trop rude de sa figure.

Le couple hideux s'approcha du foyer où le bois résineux flambait toujours.

La sacoche était fermée à clef. Il y eut un mouvement d'impatience.

— On ne peut toujours pas briser la serrure, disait la femme.

— Il faut voir tout de même, répliquait l'homme.

Ils s'assirent côte à côte, en face de la flamme, et leurs visages inquiets et mauvais prenaient des teintes rouges comme du sang.

Babyas proposa d'aller fouiller les poches du vêtement.

Il faut être bien prudent et ne pas éveiller l'hôte, observa sa femme.

Il partit, marchant sur le bout des pieds, sans souliers et sans lumière. Dix minutes après, il revint tout souriant, montrant une petite clef qu'il tenait entre le pouce et l'index, dévotement. Il mit cette clef dans la serrure en simulant sacrilègement l'hostie sainte que le prêtre offre au communiant. Un sarment se fendit dans le brasier avec un bruit d'explosion, et des étincelles volèrent à la face des misérables.

Le petit sac fut ouvert, et les deux infâmes poussèrent de leur gosier, serré par la crainte et le plaisir, une exclamation de surprise. Ils se penchèrent sur le trésor, puis, se regardèrent muets et presque tremblants. Ils avaient peur d'être surpris. Si le voyageur s'éveillait, s'il avait entendu leur cri mal étouffé... Mais non, ce n'était pas possible, il dormait bien profondément dans son bon lit de plume, et les portes étaient fermées.

373 I flamme et III flamme [A .] et 387 I gosier serré III gosier [A ,] serré 390 I s'éveillait... s'il III s'éveillait [R ... A ,] s'il 390 I cri étouffé III cri [A mal] étouffé <Dans la marge, avec un point d'interrogation : leur exclamation... leur cri de surprise...>

Ils enfoncèrent leurs mains dans la sacoche ouverte, et brassèrent les pièces de monnaie et les liasses de billets. Comme ça sonnait agréablement à l'oreille, et comme c'était doux à palper ! 395

– Comptons les écus, proposa la Babybas.

Et ils s'approchèrent l'un de l'autre, comme pour se soutenir dans la lutte qui allait commencer. Ils prirent les billets.

Désenchantement ! Une cinquantaine de misérables unités ! 400

Il y en avait d'autres qu'ils étalèrent d'une main fiévreuse.

C'était mieux : des billets de cinq, de dix, de cinquante, de cent.

Un véritable éblouissement. Et ces pièces sonnantes qui paraissaient blanches tout à l'heure, dans la demi-obscurité, ne voilà-t-il pas qu'elles jettent des reflets fauves maintenant à la lueur du foyer ! De l'or ! 405

C'est de l'or !

Et sur la petite table qu'on avait approchée de la cheminée, les piles s'élevaient comme des chandeliers d'autel. 410

Quel rêve ! Quel enchantement !

Les deux amis, lui et elle, se retiraient un peu en arrière, de temps en temps, pour mieux embrasser d'un coup d'œil ravi, cet échiquier étincelant. 415

Il y avait dix mille piastres.

Ils comptèrent dix fois chacun, et toujours les dix mille piastres y étaient ; jamais moins. Ils ne pouvaient en détourner leurs regards.

– Il faut pourtant remettre cela dans la sacoche, soupira-t-elle. 420

– Oui, oui, sans doute, mais rien ne presse. Il dort comme un bienheureux. Il devrait ne se réveiller jamais, répondit-il.

400 III Une [R cinquante A cinquantaine] de 423 I bienheureux...
II III bienheureux [R ... A.] II

– Ne se réveiller jamais... répéta-t-elle, comme un écho
425 mourant.

– Dix mille piastres, femme, c'est le ciel sur la terre, et le
ciel, on fait bien d'y entrer quand la porte s'ouvre.

Elle approuva disant qu'un merle en cage vaut mieux que
toute une nichée au bois.

430 Il reprit d'un ton lamentable :

– Ah ! si l'on ne nous avait pas dépouillés comme on l'a
fait ! C'est peut-être notre argent qui revient ainsi. Il y a des
compensations. Et puis sommes-nous obligés de perdre, comme
cela, ce que nous avons amassé avec tant de peines !

435 Il cherchait une excuse au crime dont il sentait les pre-
mières suggestions. Sa femme lui dit alors d'une voix dolente et
en soupirant :

– Non, il ne faut pas se laisser tenter. Les tentations sont
fortes parfois et la chair est faible. On prend son bien où on le
440 trouve, c'est vrai. Mais cet argent...

Il l'interrompit brusquement :

– L'argent est à tout le monde. Pas plus à lui qu'à d'autres.
On m'a dépouillé c'est bien ; j'en dépouille un autre, c'est en-
445 core bien. Tant pis pour celui qui se fait pincer. Il paie pour
tous... C'est au plus fort et au plus fin. Les gros mangent les pe-
tits. L'essentiel est de réussir. Le succès justifie tout.

La tentation devenait terrible et les deux avares n'offraient
guère de résistance. Ils s'aveuglaient de plus en plus. Les bons

424 III jamais... [R *redit-elle* A *répéta-t-elle*], comme 432 I fait ?...
C'est III fait ! [R ...] C'est 432 I ainsi... Il II ainsi [R ... A.] Et 433
I compensations... Et III compensations [R ... A.] Et 436 I suggestions.
Elle dit III suggestions. [R *Elle* A *Sa femme lui*] dit 436 I dolente *aussi*
et III dolente [R *aussi*] et 438 I tenter... Les III tenter [R ... A.] Les
439 I faible... On III faible [R ... A.] On 440 I vrai... Mais III vrai
[R ... A.] Mais 442 I monde... Pas III monde [R ... A.] Pas 442 I
d'autres... On III autres [R ... A.] On 445 I fin... Les III fin [R... A.]
Les 445 I petits... L'essentiel III petits [R ... A.] L'essentiel 446 I
tout... // La III tout [R ... A.] // La 447 I et *ils* n'offraient III et [R *ils*
A *les deux avares*] n'offraient 448 I s'aveuglaient. Les III s'aveuglaient [A
de plus en plus]. Les

même ne résistent pas longtemps à la violence de certaines suggestions. L'énergie s'use vite quand on lutte contre soi-même, et l'homme a tellement besoin de bonheur, qu'il sacrifie souvent une félicité durable mais tardive, à une fatale et passagère satisfaction. 450

– Qu'as-tu donc envie de faire, Babybas ? demanda la femme un peu émotionnée. 455

Il répondit froidement :

– Garder cet or.

Elle répliqua qu'il ne se laisserait point dépouiller comme cela, lui ; qu'il porterait plainte et que ce serait difficile, peut-être, de se tirer d'affaire. 460

– Il n'ira pas porter plainte devant nos magistrats, dans tous les cas. Nous allons prolonger son sommeil. Nous dirons qu'il s'est mis en route à pied, de bon matin, si jamais on nous parle de lui. Nous ne sommes pas tenus de veiller sur les voyageurs, ni de les conduire. Ça ira ! 465

Ils remirent l'or et le papier dans la sacoche et se dirigèrent vers la chambre de l'étranger. Lui, il tenait un lourd marteau ; elle, une bougie pleureuse². Quand ils furent devant la porte, il demanda :

– Voulez-vous être éveillé de bonne heure ? 470

Il faisait cela pour voir si le jeune homme dormait. Le jeune homme répondit d'une voix mal éveillée :

– Non ; je suis fatigué, laissez-moi dormir.

Et il se tourna sur sa couche. Ils eurent un mouvement de surprise et de frayeur en l'entendant parler. 475

454 I Babybas, demanda III Babybas [R , A ?] demanda 455 I émotionnée ? // II III émotionnée [R ? A .] // II 459 I lui... qu'il III lui [R ... A .] ; qu'il 459 I plainte, et III plainte [R ,] et 462 I sommeil... Nous III sommeil [R ... A .] Nous 464 I voyageurs... ni de les conduire... ça ira III voyageurs [R ... A .] ni de les conduire [R ... ça A. Ça] ira

2. Chandelle de suif qui coulait beaucoup et que l'on plaçait habituellement dans une assiette (renseignement communiqué par Normand Lafleur, chercheur attaché à la collection Robert-Lionel-Séguin de l'Université du Québec à Trois-Rivières).

La Babylas dit tout bas :

– Viens-t'en.

Et elle tira son homme par le bras.

480 Quand ils furent devant le feu de l'âtre, elle dit qu'on pouvait prendre un peu d'or sans qu'il s'en aperçût peut-être. Il croira ce qu'il voudra, s'il s'en aperçoit. Personne ne trouvera jamais rien. Il y a des cachettes dans le bois.

– Des cachettes dans le bois, gronda le mari soupçonneux, parles-en.

485 – Il ne faut pas le tuer, reprit-elle, j'ai peur du sang. Et puis ce jeune homme, il a sa mère sans doute, sa pauvre mère ! Non, ne le tuons pas. Reste ici.

– Folle !

– Je vais l'éveiller.

490 – Je vais l'endormir, moi.

Et il la menaça de son marteau. Elle supplia :

– Je vais tout voler. Je vais me sauver avec l'or. Tu diras que je suis la plus misérable des femmes et la honte de ta maison ; que tu m'as chassée, que... tout ce que tu voudras ! Mais
495 verser le sang de ce jeune homme qui a mis sa confiance en nous, et dort en rêvant à sa mère peut-être... À sa mère qui l'attend dans les pleurs et l'ennui. Oh ! non, jamais !

– C'est bien, femme, répliqua-t-il. Allons nous reposer comme deux bonnes bêtes, et ne touchons pas un sou de cette

480 I peut-être... II III peut-être [R ... A .] II 481 I aperçoit...
Personne III aperçoit [R ... A .] Personne 482 I rien... II III rien [R ...
A .] II 482 I bois... / – Des III bois [R ... A .] / Des 485 I sang, moi...
Et III sang [R , moi... A .] Et 486 I doute... sa pauvre mère !... Non III
doute [R ... A .] sa pauvre mère ! [R ...] Non 487 I pas... reste ici III pas
[R ... reste A . Reste] ici 491 I supplia : Je III supplia : [A /] Je 492 I
voler... Je III voler [R ... A .] Je 492 I l'or... Tu III or [R ... A .] Tu
493 I maison... Que tu III maison [R ... Que A ; que] tu 494 I chassée
déjà... tout !... Mais III chassée [R déjà... tout !... A que... tout ce que tu voudras !]
Mais 496 I mère, peut-être III mère [R .] peut-être 498 I répliqua-
t-il, allons nous III répliqua-t-il [R , allons A . Allons] nous

fortune qui s'offre à nous, à nous que le monde a ruinés et volés. Viens ! 500

Ils entrèrent dans leur chambre. Le feu s'éteignit dans le foyer et d'épaisses ténèbres remplirent la maison. Ils feignirent le sommeil, car ils s'épiaient l'un l'autre. Des reflets d'or brillèrent devant leurs yeux fermés, dans la nuit. L'obscurité parut s'étoiler avec magnificence. Les piastres précieuses tourbillonnèrent comme une étincelante poussière. Des rêves de fortune ravissants et fous s'ébauchèrent avec délice, puis un sentiment de crainte, comme un souffle froid, les dissipa tout à coup. Mais ils revinrent toujours, et la volonté faiblissait. Elle, la Bablylas, elle se disait, à la fin, étourdie par la cupidité : 505

– S'il se mêlait seul de cette affaire... Il devrait y songer. Pourquoi se mettre deux ? 510

Et elle faisait semblant de dormir d'un sommeil profond.

Le fluide mystérieux qui parfois vole rapide comme l'éclair d'une personne à une autre, emportant une pensée intime ou un message étrange, circulait autour de leurs fronts et mêlait leurs idées criminelles. 515

Il se leva sans bruit, doucement, alluma une lanterne, puis l'enveloppa d'un linge pour en dissimuler la lumière. Cela fait, il prit son marteau et, de nouveau, se rendit dans la chambre du voyageur. Il attendit debout près du lit paisible. L'étranger dormait bien. Cela se voyait au mouvement calme et régulier de ses larges poumons. 520

Il laissa passer un mince rayon de lumière et put contempler la figure heureuse de cet homme trop riche qu'une fatale destinée venait de mettre devant lui. Il eut un moment d'hési- 525

500 I nous... À nous III nous [R ... A , à] nous 500 I volés... Viens III volés [R ... A .] Viens 505 I nuit... L'obscurité III nuit [R ... A .] L'obscurité 506 I magnificence... Les III magnificence [R ... A .] Les 507 I poussière... Des III poussière [R ... A .] Des 509 I coup... Mais III coup [R ... A .] Mais 510 I faiblissait... Elle III faiblissait [R ... A .] Elle 512 I songer... Pourquoi III songer [R ... A .] Pourquoi 515 I vole, rapide III vole [R .] rapide 515 I l'éclair, d'une III éclair [R .] d'une 525 I lumière, et III lumière [R .] et 526 I riche, qu'une III riche [R .] qu'une



Il prit son marteau et se rendit dans la chambre du voyageur.

tation et il voila la lueur de sa lampe. Mais, dans les ténèbres, il vit de nouveau scintiller les pièces d'or, et le vertige l'emporta...

530 Il asséna un terrible coup de son marteau sur la tête du jeune homme et la mort fut instantanée. Il traîna vite ment le cadavre dans le bois, puis il revint se coucher tranquillement. Sa femme ronflait toujours. Il savait bien qu'un si profond sommeil n'était pas naturel, mais il n'en fit rien paraître.

535 Le matin, il dit en se levant qu'il allait réveiller le voyageur. Elle eut un singulier sourire. Il revint aussitôt en criant :

529 I vertige *le saisit...* // *Le coup fut terrible* et la mort du jeune homme, instantanée. Il traîna le cadavre III vertige [R *le saisit...* // *Le coup fut terrible* et la mort du jeune homme, instantanée A *l'emporta...* // *Il asséna un terrible coup de son marteau sur la tête du jeune homme et la mort fut instantanée*] Il traîna [A *vitement*] le cadavre <Dans la marge inférieure : « ou : « *Il saisit son marteau et en asséna un rude coup sur la tête du voyageur endormi. Un cri douloureux suivit, puis un râle, et la mort. Le crime odieux accompli, il traîna, vite, le cadavre* » > 536 I revint en III revint [A *aussitôt*] en

– Parti ! il est parti ! La chambre est vide !... C'est étrange !... Et la sacoche, ajouta-t-il ironiquement, a-t-il au moins oublié la sacoche ?

– Elle est là, répondit la femme, en montrant le placage entre les deux fenêtres de sa chambre. 540

– À nous la fortune ! À nous le bonheur ! clama Babylas en levant les bras au ciel.

– Mais il va revenir sans doute, observa l'hypocrite complice, pour faire croire qu'elle ne devinait pas. 545

– Jamais ! sois tranquille.

Et elle demeura tranquille.

Il alla reprendre sa victime et la cacha dans la rivière, sous quinze pieds d'eau, avec des roches aux pieds et au cou.



À quelque temps de là, ils se rendirent au village pour acheter des vêtements. 550

Le marchand leur demanda, en mesurant l'étoffe d'une robe, s'il était vrai que leur garçon était de retour.

Ils ne répondirent pas ; ils ne purent répondre tant ils furent étonnés, et ils se regardèrent stupidement. Le marchand pensa qu'ils ne l'avaient pas compris : 555

– Votre fils est revenu ? questionna-t-il de nouveau.

– Notre garçon ! répétèrent-ils d'une voix haletante.

537 I Parti !... il est parti... La chambre est vide !... C'est étrange !... // Et III Parti ! [R...] il est parti ! [R...] La chambre est vide !... C'est étrange !... [R //] Et 538 I ironiquement ?... A-t-il III ironiquement [R ?... A A , a]-t-il 539 I sacoche ?... / – Elle III sacoche ? [R...] / – Elle 542 I fortune ! à nous III fortune ! [R à A À] nous 544 I observa-t-elle, pour III observa [R -t-elle A l'hypocrite complice], pour

Le marchand continua :

560 – Il était parti depuis dix ans, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit cela un jour. Il avait quinze ans alors.

– Quinze ans, oui, balbutia Babylas.

– Et il est revenu, quelle joie pour vous, n'est-ce pas ?

– Revenu ? comment ? Non, il n'est pas revenu.

565 La femme de Babylas tremblait et sa pâleur était extrême.

Le marchand ajouta :

C'est le père Spénard, de Saint-Pierre, qui m'a raconté cette nouvelle. Même il m'a dit que c'est son garçon qui l'a conduit chez vous, un soir de l'autre semaine. Il paraît qu'il a rapporté beaucoup d'argent.

570

– Notre enfant ! clama la malheureuse femme, qui tomba foudroyée sur le plancher.

On s'empressa de la secourir, mais elle semblait ne plus vouloir vivre ni penser. Elle reprit ses sens et s'évanouit maintes fois.

575

– C'est l'émotion, la surprise, disait Babylas, tout épouvanté aussi.

Il allait se perdre, quand le marchand lui demanda si son garçon était venu sans se faire connaître. Il saisit cette planche de salut :

580

– Non, il ne s'est pas fait connaître ! Non ! Pourquoi ? Nous aurions eu tant de bonheur à le presser dans nos bras ! Nous ne l'avions pas vu depuis dix ans ! Il était parti enfant, il est revenu homme. Nous ne pouvions pas le reconnaître ! Le

564 I comment ?... Non III comment ? [R ...] Non 569 I semaine...
 Il III semaine [R ... A .] Il 571 I femme, et elle tomba lourdement sur III
 femme [R et elle tomba lourdement A qui tomba foudroyée] sur 578 I perdre
 quand III perdre [A .] quand 581 I connaître !... Non !... Pourquoi ?...
 Nous III connaître ! [R ...] Non ! [R ...] Pourquoi ? [R ...] Nous 582 I
 bras !... Nous III bras ! [R ... A .] Nous 583 I ans !... Il III ans ! [R ...
 A .] Il 584 I homme... nous ne III homme [R ... nous A . Nous] ne 584
 I reconnaître !... Le III reconnaître ! [R ...] Le

bon Dieu nous éprouve terriblement ! Mais peut-être qu'il va 585
revenir nous surprendre.

La misérable mère sortit enfin de son évanouissement et
demanda à partir, disant avec des larmes qu'elle était malade,
qu'elle allait mourir.

Ils s'en allèrent, laissant le marchand fort perplexe. Le 590
monde n'était pas grand alors ; les gens ne se voisinaient pas
beaucoup et les rumeurs s'éteignaient vite. Cependant il se fit
bien des suppositions au sujet des Babylas. Mais la police était
bénévole et les criminels se cachaient aisément.

Il y eut entre les époux méchants des reproches amers, des 595
menaces redoutables, des haines de damnés. Ils s'accusèrent
l'un l'autre et voulurent se tuer. Ils furent tentés de tout avouer
par vengeance. Mais la vue du trésor qui brillait toujours dans
la pauvre sacoche, adoucit peu à peu l'amertume de leurs pa-
roles et de leurs remords. Les querelles devinrent moins fré- 600
quentes.

Si dénaturée que soit une mère, il reste toujours, au fond
de son cœur, un souffle de l'amour sacré qu'elle seule peut con-
naître, et ses efforts pour oublier pleinement la sainte joie de la
maternité sont toujours inutiles. Et plus elle se plonge dans le 605
mal pour étouffer la voix de la nature, et plus cette voix invin-
cible lui crie : « Tu es mère ! tu es mère ! tu es mère ! »

Moins de deux ans après le meurtre du jeune voyageur,
son fils, la femme Babylas mourait. Personne ne comprit le mal
qui l'emporta. Le remords peut-être. Elle avait eu le prêtre. 610

Babylas vécut plusieurs années encore, seul dans son au-
berge sanglante. Il se disait pauvre, mais personne ne le croyait,
et l'on évitait sa porte comme la porte de l'enfer. L'on n'avait
pas tort.

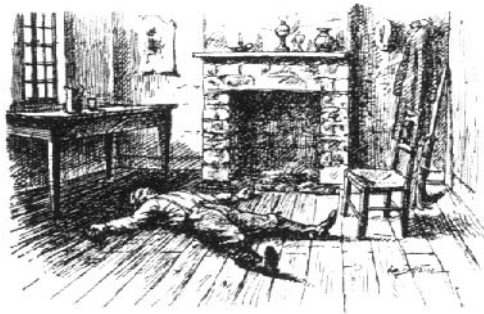
585 I terriblement !... Mais III terriblement ! [R ...] Mais 586 I sur-
prendre... // La III surprendre [R ... A .] // La 587 I enfin tout à fait
de III enfin [R tout à fait] de 587 I évanouissement, et III évanouisse-
ment [R .] et 592 II beaucoup, et III beaucoup [R .] et 610 I l'em-
porta. C'était le remords. Elle III l'emporta. [R C'était le A Le remords peut-être
< Dans la marge, un point d'interrogation et un trait fléché conduisant Ce de-
vait être à Le remords peut-être. > 613 I l'enfer. Plus encore. // Un III enfer.
[R Plus encore. A L'on n'avait pas tort.] < Dans la marge inférieure : « ou La peur
avait sa raison d'être ».> Un

615 Un matin de janvier, on s'aperçut que le sentier qui conduisait à sa demeure n'était pas battu³, et cependant il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours. On le crut malade. Il ne fallait toujours pas le laisser mourir comme cela, sans confession. Son âme avait coûté cher à Jésus-Christ. Des voisins, Gagnon, 620 Lépire et Rivard s'y rendirent et, pénétrant à l'intérieur, ils le trouvèrent mort en face de l'âtre éteint.

– *Requiescat in pace*⁴, dit le père Gagnon.

La maison trembla jusqu'en ses fondements, et une voix terrible et mystérieuse répondit :

625 – *Non est pax impiis*⁵ !



619 I voisins ouvrirent la porte. C'étaient Gagnon, Lépire et Rivard. Ils le III voisins [R ouvrirent la porte A ,] Gagnon, Lépire et Rivard [A s'y rendirent et, pénétrant à l'intérieur.] le 622 I *Requiescat in pace* <romain>, dit III *Requiescat in pace* <souligné>, dit 625 I *Non est pax impiis* ! <romain>. III *Non est pax impiis* <souligné>.

3. À l'époque de Le May, on n'enlevait pas la neige, on la « battait » systématiquement, c'est-à-dire qu'on la pressait afin de pouvoir circuler. Dans les villes, on utilisait pour ce faire un énorme rouleau de bois de la largeur d'une voiture.

4. Expression empruntée à la cérémonie des funérailles : « Qu'il repose en paix ».

5. Traduction : « Il n'y a pas de paix pour les impies ! »



Je commence par une petite histoire de mon oncle Placide.

J'ai peur qu'elle ne vous amuse guère cependant, tant elle est simple et facile à raconter. Elle est vraie, et c'est peut-être un défaut ; elle ne saurait induire au mal, et c'est peut-être une naïveté... aux yeux de quelques-uns. 5

Mon oncle n'était ni menteur ni grivois. Il avait bien le mot pour rire ; il aimait la plaisanterie inoffensive ; il donnait un peu dans l'exagération, mais le mensonge lui faisait horreur, surtout quand il se montrait nu. 10

Quand il m'a fait ce récit anodin, il arrivait de confesse. Malgré sa bonne action, comme s'il avait eu peur de me trouver incrédule, il ajouta sur un ton solennel :

– C'est vrai comme je te vois là ! 15

Et il me regarda fixement, tout en souriant d'une singulière façon.

Il louchait, mon oncle.

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 3-41 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 119-157 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 119-157, texte de base.

II I nu. // *Au reste, quand il* III nu. // [R *Au reste, quand A Quand*] il 12
I confesse. *Cependant*, comme s'il avait eu peur, *malgré cela*, de III confesse. [R
Cependant A Malgré sa bonne action], comme s'il avait eu peur [R ,] de

J'y songe. Il ne me voyait peut-être pas du tout. Son œil
20 oblique devait tomber sur mon voisin.

Que de serments et de promesses on élude ainsi peut-être,
en obliquant un peu !

Vous connaissez la route de glaise qui rattache, comme un
chaînon d'acier, le deuxième rang au bord de l'eau, tout près
25 du Saut-à-la-Biche, à la Vieille-Église ?... Vous ne la connaissez
pas ? Vous n'êtes pas de chez nous alors. Mais passons ; cela ne
fait pas grand'chose à l'histoire.

Cette route perce une claire trouée dans le bois sombre, au
bout des terres en culture. L'eau diaphane d'un petit ruisseau
30 la coupe comme une épée d'argent. Il coule paresseusement, le
petit ruisseau, dans un lit étroit, sous les feuillages et parmi les
fleurs, au milieu de la forêt ombreuse ou de la prairie ensoleil-
lée, partout où le caprice le pousse. Les oiseaux y baignent
leurs ailes, et les bêtes à cornes des clos voisins y viennent boire
35 à la file.

En haut de la route, dans une maisonnette noircie par la
pluie et la vétusté, habitait une femme passée fleur, bien qu'elle
fût, en apparence, dans toute la splendeur de sa virginité.

C'est que, d'après mon oncle, il aurait fallu une certaine
40 hardiesse pour se glisser dans l'intimité de cette espèce de...
virago.

Elle était de grandeur moyenne et de charpente rudement
ébauchée. Ses bras durs et bronzés pouvaient sembler provo-
cants quand ils se balançaient nus le long de ses hanches ; mais
45 au bout de ces bras s'épanouissaient des mains gercées qui ta-
paient ferme. Elle avait des yeux bleus pleins de malice et une
bouche large pleine de jurons.

En été, une chemise de toile hardiment échancrée, un ju-
pon de droguet ridiculement court, et un chapeau de paille dé-
50 mesurément large, composaient sa toilette ordinaire. En hiver,

25 I ne le connaissez 32 I ensoleillée, un peu partout III ensoleillée,
[R un peu] partout 40 I espèce de... Cherche un mot, lecteur. // Elle III es-
pèce de... [R Cherche un mot, lecteur. A virago.] // Elle 42 I était assez grande,
assez grosse et rudement III était [R assez grande, assez grosse et A de grandeur
moyenne et de charpente] rudement 43 I sembler appétissants quand III sem-
bler [R appétissants A provocants] quand

elle chaussait des bottes tannées retenues en haut des mollets par des jarrettières de cuir rouge, endossait une capote grise agrémentée d'un capuchon, et coiffait un casque de peau de chat muni de larges oreilles.

Elle n'était pas séduisante.

55

Elle s'appelait Marguerite Leclair, et nous les gamins de ce temps-là, nous l'appelions Marguerite le Bœuf.

Elle n'aimait pas ça.

Pourquoi l'appelions-nous ainsi ? Tout simplement parce que, le printemps et l'automne, après les semailles et après les récoltes, elle charroyait du bois de corde ou de l'écorce de pruche qu'elle livrait aux bateaux, sur la grève, avec l'intéressant animal qui répond ou ne répond pas à ce nom sonore.

60

Bien dompté, le bœuf de Marguerite allait à hue et à dia comme un vieux cheval de labour. Parfois, quand il avait mangé une portion convenable, il se mettait à courir sur la route avec une rapidité surprenante, et semblait tout fier des nuages de poussière que soulevaient ses pieds fourchus.

65

Marguerite passait pour sorcière dans notre canton, et elle se donnait garde de détromper les naïfs. Ce n'est pas une mince satisfaction que d'être remarqué des siens, et il se trouve des vaniteux qui préfèrent une mauvaise réputation à l'oubli. On les regarde, on les salue, on les craint, pendant qu'on néglige l'honnêteté commune, et cela leur suffit.

70

Elle n'avait rien d'aimable, et ne soupçonnait pas le plaisir d'une bonne action. On évitait de la contrarier de peur d'attirer sa vengeance. Elle pouvait changer en sang le lait pur d'une génisse, faire boiter un cheval fringant, donner une couleur grise et un goût âcre à la meilleure farine de blé ; et si un jeune homme voulait se faire aimer d'une jeune fille, il n'avait qu'à lui

75

80

51 I tannées, retenues III tannées [R.] retenues 57 I Marguerite-le-bœuf. // Elle III Marguerite le [R bœuf A Bœuf]. // Elle 59 I ainsi ? *Pour un rien.* Tout III ainsi ? [R *Pour un rien.*] Tout 62 I pruche aux III pruche [A *qu'elle livrait*] < Dans la marge supérieure : « est-ce détail superflu ? » > aux 66 I convenable, et que l'étrille avait lissé son poil roux, il III convenable, [R et que l'étrille avait lissé son poil roux.] < Dans la marge : « rature de l'auteur » > il 69 I canton, elle 78 I boiter *tout d'un coup* un III boiter [R *tout d'un coup*] un

donner un écu blanc, elle savait où cueillir le moureiller¹ piquant dont le fruit rend amoureux.

Les enfants se cachaient dans les talles d'aunes ou derrière les clôtures, quand ils la voyaient venir avec son bœuf ensorcelé.



Or, il est bon de vous dire que Jonas Bernier, de la Rivière-Bois-Clair, offrait un grand repas à ses amis. C'était à son tour. Il avait dîné chez Louis Daigle la semaine précédente, soupé avec les Trébert quelques jours après, réveillonné dans la famille Poudrier ensuite ; partout enfin où l'on avait festoyé un brin, pendant le carnaval, il avait eu sa place à table, et n'avait pas boudé la cuisinière.

Et le carême arrivait. Déjà les petits enfants s'imaginaient apercevoir sa face blême dans les vitres fleuries de givre. C'était le souper du mardi gras que Jonas avait organisé pour rendre la politesse aux amis. Ce fut un souper joyeux et tapageur. Le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes de faïence, le tintement des cuillers sur les bols, la sonnerie des verres, les apostrophes, les refrains, les éclats de rire, tout cela se mêlait pour faire la plus étourdissante des musiques et le plus original des tintamarres. C'était un regain de folle gaieté à la veille du jeûne et de la pénitence.

Marguerite entra.

Elle venait du village voisin, et son traîneau tiré comme toujours par son bœuf docile, était rempli de provisions. Les mains s'étaient ouvertes, la bienfaisance n'avait pas lésiné.

93 I arrivait. *Les petits* III arrivait. [R *Les A Déjà les*] petits 95 I gras. *Un souper* III gras [A *que Jonas avait organisé pour rendre la politesse aux amis*]. [R *Un A Ce fut un*] souper 104 I et sa *voiture, traînée* comme III et [R *sa voiture, traînée A son traîneau tiré*] comme 105 I était *remplie* de III était [R *remplie*] de

1. Il pourrait s'agir de la ronce nommée *mourier* en ancien normand et dont le fruit a toujours été appelé *mûre* au Canada comme en France (renseignement communiqué par le professeur Pierre Morisset, de l'Université Laval).

Elle souhaite le bonjour aux hommes et aux femmes, et sa voix rauque se perdit dans les quatre coins de la salle. Il y eut un moment de silence.

– Il fait meilleur ici que dehors, remarqua-t-elle en débou-
tonnant sa capote. 110

– Viens t’asseoir près du poêle, lui dit Jonas, en hiver le
poêle vaut mieux que le soleil.

– Et si vous avez faim, vous mangerez, ajouta madame
Jonas, par prévenance et pour la mettre de bonne humeur. 115

– Et si elle a soif elle boira, continua l’un des convives, en
riant.

– Et elle chantera, fit un autre.

– Et elle dansera, continua un troisième.

Chacun disait son mot et le rire résonnait comme une cym-
bale. Personne n’avait peur. La vieille jamais soutenait les
courageux. Marguerite répliqua d’un ton mauvais : 120

– Vous autres, pesez bien vos paroles et n’essayez pas de
vous amuser à mes dépens. Rira bien qui rira le dernier.

Cependant le joueur de violon lui demanda par bravade : 125

– Veux-tu danser un menuet, je vais mettre mon instru-
ment d’accord ?

– Mets-toi donc d’accord avec ta femme, lui répondit-elle
durement, ce sera mieux.

Puis, s’adressant à Jonas Bernier, elle ajouta : 130

– Jonas, ne me laisse pas insulter dans ta maison, sinon tu
le regretteras.

Mon oncle, qui se trouvait parmi les convives, lui dit d’un
accent paternel :

112 I du *poêle*, lui III du [R *poêle* A *poêle*], lui 112 I hiver le *poêle*
vaut III hiver [A ,] le [R *poêle* A *poêle*] vaut 114 I faim vous III faim
[A ,] vous 114 I ajouta *Madame* Jonas III ajouta [R *Madame* A *madame*]
Jonas 116 I convives en 122 I mauvais. // – Vous 124 I dépens...
Rira III dépens [R ... A .] Rira

135 – Marguerite, on ne se fâche pas aujourd'hui, mais on rit, on badine, et on s'amuse, car c'est le mardi gras. Demain, on se couvrira de cendre, on deviendra poussière et on dira : *Meâ culpâ*².

140 – Des *Meâ culpâ*, interrompit la virago, ça ne m'a jamais défoncé la poitrine.

– Je le savais, affirma mon oncle, d'une voix onctueuse.

– Au reste, ça se voit, fit un écho.

Les jeunes gens passèrent avec le joueur de violon dans une pièce voisine et la danse commença, vive, leste, entraînante. Jonas Bernier se mit à pérorer. Il avait de la langue. Il parla longtemps à tort et à travers. Des éclats de rire s'élevaient quand il disait quelque chose de drôle, et s'il devenait ennuyant, on s'en détournait pour entendre de préférence le murmure des conversations intimes. Quand il vit qu'on ne l'écoutait plus, il prit un verre et dit à Marguerite :

– Marguerite, approche.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

155 – Tu dois avoir soif, tout le monde est altéré ce soir ; tu dois avoir froid, le vent est sec et coupe comme une lame de couteau ; tu dois avoir faim, le grand air aiguise l'appétit.

Il fit couler dans le verre un filet d'or. La rude femme s'avança près de la table, la main tendue, la lèvre frémissante.

Pierre Blais, le tanneur, prit un gobelet d'étain et le remplit aussi.

160 – Je trinque avec Marguerite, annonça-t-il.

135 I rit, badine, et s'amuse, c'est III rit, [A on] badine, et [A on] s'amuse, car c'est 137 I dira : « *Meâ Culpâ* » III dira : [R *Meâ culpâ* <romain> A *Meâ culpâ* <souligné> 139 I Des *Meâ Culpâ* III Des [R *Meâ culpâ* <romain> A *Meâ culpâ* <souligné> 143 I passèrent, avec III passèrent [R,] avec 143 I violon, dans III violon [R,] dans 144 I voisine, et III voisine [R,] et 145 I à parler. Il 148 I on entendait le murmure III on [R entendait A s'en détournait pour entendre de préférence] le murmure

2. Le May ajoute des accents circonflexes à la formule du *Confiteor* pour indiquer une prononciation exagérée du [a] arrière.

– J'ai déjà trinqué avec de plus drôles que toi ; n'importe, je n'ai pas de rancune, répartit la mégère en souriant.

La vue de la liqueur réchauffante l'adouçissait. Le verre et le gobelet se touchèrent joyeusement. Alors le jeune tanneur se tournant lentement vers les convives, clama d'une voix solennelle : 165

– À la santé de la jeune et tendre Marguerite le Bœuf !

À peine avait-il lâché le mot, que le verre de Marguerite lui écorchait l'oreille et allait se briser en mille éclats, avec un tintement clair, sur le mur tout blanc. Une bordée de jurons suivit de près. Ils défilaient encore, quand retentit un beuglement formidable. 170

– C'est le bœuf de Marguerite qui chante ses ennuis, fit une voix moqueuse.

– C'est un avertissement, répliqua la vieille fille... On cherche le bonheur, on trouve la peine... Que ceux qui peuvent comprendre comprennent. 175

– Ce n'est toujours pas le ciel qui parle par la bouche de ta bête, observa quelqu'un.

– Alors ton bœuf a le diable au corps, remarqua Pierre Blais. 180

– Et tu l'attelles à ton traîneau. Il pourrait te mener loin, dit Trébert.

– Où vous irez tous un jour, répondit la femme exaspérée.

Plusieurs riaient. Elle reprit : 185

– Les rires se changeront en pleurs. Souviens-toi de cela, Pierre Blais ; et toi aussi, Adèle Dubé, souviens-toi de cela.

Or, Pierre et Adèle étaient des amoureux pour le bon motif. Ils devaient se marier entre les foins et les récoltes. Cette menace de la vieille hère les troubla. 190

167 I Marguerite le bœuf ! // À peine III Marguerite le [R bœuf A Bœuf] !
 // À peine 173 I le taureau de III le [R taureau A bœuf] de 179 I quel-
 qu'un... / – Alors III quelqu'un [R ... A .] / – Alors 182 I traîneau...
 II III traîneau [R ... A .] II

Une lueur parut dans les fenêtres.

– C'est une cheminée qui flambe, supposa la femme d'Abel.

Quelques jeunes filles se mirent à gratter le givre des vitres pour voir dehors. Alors une voix tremblante se fit entendre :

195 – Apportez de l'eau bénite !

– De l'eau bénite ! répéta la femme de Jonas.

Et elle courut prendre une petite fiole suspendue au chevet de son lit.

– Pourquoi ? demandait-on tout surpris.

200 On se précipita dans les châssis et vers la porte.

Le blanc rideau de frimas qui voilait les fenêtres laissait passer des lueurs indécises et molles. Seuls les dessins capricieux de la gelée sur le verre, fougères et ramilles, brillaient d'un éclat vif, et paraissaient des bruyères en feu. Cependant
205 les bouffées de chaudes haleines eurent vite fondu les jolis tableaux, et plus d'un œil curieux s'approcha tout près des vitres froides. Quelques femmes reculèrent épouvantées.

– C'est le démon, disaient les unes.

– Il porte des cornes de feu ! remarquaient les autres.

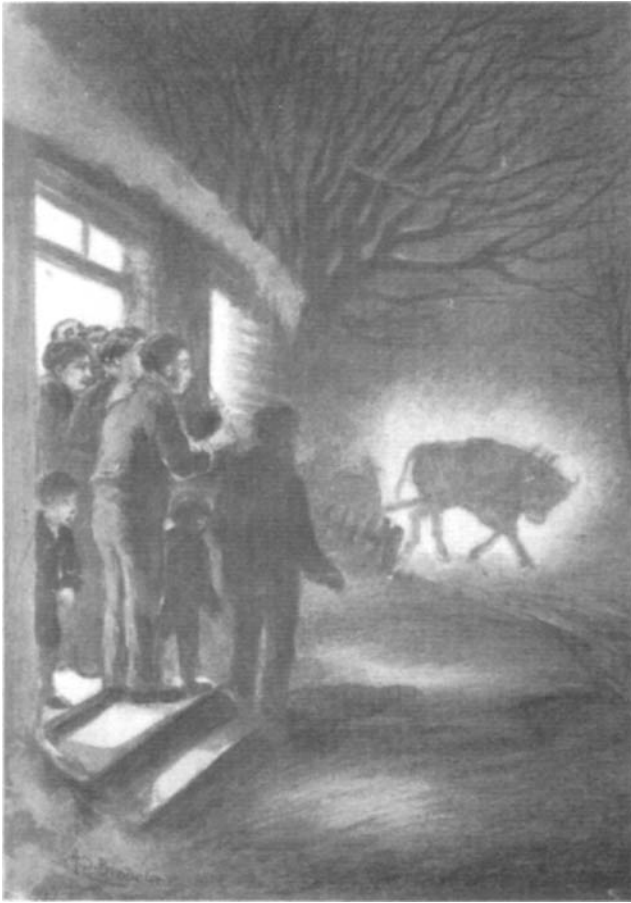
210 – La colère de Marguerite va tomber sur moi, gémit Adèle Dubé. Je sens que je suis sa victime. Mes amours seront malheureuses. Mon mariage ne se fera peut-être jamais. Mon Dieu ! que va-t-il m'arriver ?

215 – Il t'arrivera ce qui arrive aux autres, va, prends courage, fit d'une voix grave la mère Poudrier, une bonne vieille qui ne se laissait pas désespérer du premier coup.

Mon oncle Placide s'était précipité dans la porte en criant :

– Le taureau de Marguerite est possédé.

192 III femme Abel <corrigé d'après I> 196 I bénite ? répéta
206 I curieux *se colla sur les vitres* III curieux [R *se colla sur les A s'approcha tout près des*] vitres 211 I Dubé... Je III Dubé [R ... A .] Je 211 I victime... Mes III victime [R ... A .] Mes 211 I malheureuses !... Mon III malheureuses [R !... A .] Mon 212 I jamais !... Mon III jamais [R !... A .] Mon 213 I m'arriver ? / ~ Comme aux III m'arriver ? / ~ [R Comme A *Il l'arrivera ce qui arrive*] aux



Le vaillant animal paraissait enveloppé d'un nimbe de feu.

Le vaillant animal paraissait enveloppé d'un nimbe de feu, et son poil roux sombre se détachait singulièrement sur un fond de vive lumière. Il semblait aux hôtes épouvantés de Jonas un holocauste sur un bûcher. Il ne brûlait pas, mais il se 220

221 I semblait, aux III semblait [R,] aux 222 I Jonas, un III Jonas [R,] un 222 I pas cependant. Il n'y avait pas de flamme, mais seulement une lueur aveuglante. La III pas [R cependant. Il n'y avait pas de flamme, excepté sur les cornes A, mais il se dégageait de ses cornes une lueur éblouissante]. La

dégageait de ses cornes une lueur éblouissante. La neige prenait une teinte de sang, et les reflets de l'étrange foyer se fondaient avec les étoiles dans le ciel limpide.

Chose horrible, l'animal ensorcelé se prit à danser sur la glace rouge que le vent balayait, et ses pieds de corne imitaient par leur cadence le rythme rapide des danseurs dans la maison en fête ; et sa longue tête muselée secouait les anneaux de fer du vieux licou comme des castagnettes infernales.

Il est sûr que la surprise, la peur, l'ignorance ajoutaient des couleurs au tableau et lui donnaient un piquant relief.

La scène diabolique ne dura pas longtemps, et bientôt tout rentra dans le silence et les ténèbres. Les étoiles continuèrent à scintiller dans le bleu profond de l'infini, la neige reprit sa blancheur d'argent, et le bœuf demeura immobile sur son miroir de glace.

Quand tout le monde fut entré, Jonas s'approcha de Marguerite et lui dit sur un ton fort grave :

– Sorcière, jure de renoncer à tes pratiques coupables, ou sors d'ici ; va rejoindre ta bête.

– Tu n'as pas besoin de sortir pour rejoindre la tienne, toi, répliqua-t-elle brutalement.

Ce fut un immense éclat de rire.

Satisfaite de l'émoi qu'elle avait causé sans le vouloir, contente surtout d'avoir décoché un trait de malice à son ami Jonas, elle se boutonne, enfonce son casque sur ses oreilles, fourre ses mains dans ses mitaines et part en maugréant.

Quand elle fut au bout du village, elle aperçut, dans la route qui conduisait chez elle, un spectacle étrange. Les petits cèdres aux branches en éventails, les petits sapins à l'écorce embaumée, plantés deux à deux le long du chemin, brûlaient en

227 I imitaient, par III imitaient [R,] par 228 I cadence, le III cadence [R,] le 229 I les boucles de fer de la vieille bride, comme III les [R boucles A anneaux] de fer [R de la vieille bride, A du vieux licou] comme 231 I l'ignorance, ajoutaient III l'ignorance [R,] ajoutaient 241 I d'ici et va III d'ici [R et A,] va 246 I surtout de la malice qu'elle venait de décocher à III surtout [R de la malice qu'elle venait de décocher A d'avoir décoché un trait de malice] à

crépitant, et leurs têtes se penchaient comme des chevelures de flamme sur le blanc manteau de la neige.

Elle s'arrêta d'abord. Elle eut peur, elle qui tout à l'heure 255
voulait effrayer les autres. Elle pensa aux feux-follets, à la
chasse-galerie, aux boules de feu qui tombent du ciel ; mais les
feux-follets sont petits, légers, remuants, et ne s'accrochent pas
aux branches des arbres ; la chasse-galerie passe dans les nua- 260
ges avec des jappements et des cris ; les globes de feu ne
tombent pas du ciel pour brûler les sapins, mais bien pour
avertir les gens de leur mort.

Alors, c'était de la sorcellerie. Le diable se mêlait donc de 265
ce qui ne le regarde pas. Il existait donc, le diable, et il pouvait
jouer de vrais tours aux hommes.

Elle allait toujours et tremblait en passant devant les touffes
enflammées. Elle tremblait pour elle-même et pour son animal.
Qui sait si le feu maudit n'allait pas les consumer l'un et l'au-
tre ?



La plupart des convives s'étaient approchés de la table bien 270
garnie, mais la gaieté avait perdu quelque chose de son éclat.
Les femmes surtout, plus crédules et très portées vers le mysté-
rieux, ne faisaient plus sonner, dans le concert rustique, leurs
notes d'ordinaire si pittoresques et si charmantes.

Adèle Dubé, frappée d'une terreur singulière, se disait 275
réellement ensorcelée, et son fiancé n'était pas loin de le croire,
tant il avait peur de perdre, au moment fixé, le bonheur convoité.
Madame Jonas Bernier aurait bien voulu que Marguerite
ne fût pas venue ce soir-là, et elle se répandait en lamentations.

270 I s'étaient réunis à table, mais III s'étaient [R réunis à table A approchés
[R autour] de la table bien garnie], mais 277 I de ne pas être heureux au moment
fixé pour le bonheur. Madame III de [R ne pas être heureux A perdre,] au mo-
ment fixé [A .] [R pour] le bonheur [A convoité] < Dans la marge inférieure, ap-
pelé par un « x » vis-à-vis « au moment fixé » : à l'heure dite, avec un point
d'interrogation. > Madame

280 – Bah ! remarqua mon oncle, Marguerite est moins dange-
reuse qu'elle ne voudrait l'être. On ne s'improvise pas sorcier,
et n'est pas sorcier qui veut, va. C'est un métier difficile et le
diable choisit ses élus. Ce n'est pas elle qui a mis un vêtement de
285 flamme à l'animal. Cette lueur soudaine que vous venez de voir
n'est ni rare ni extraordinaire. C'est un météore, disent les sa-
vants. Moi, je crois que c'est un flambeau que le ciel allume
pour éclairer notre fête. Amusons-nous donc ! Dansez, jeunes
gens ! Vieillards, chantez !

290 Et l'oncle Placide entonna d'une voix abominablement
fausse :

*Pour ma Clara j'ai d'la constance ;
Je bois sec et je fais l'amour.
Demain, je ferai pénitence ;
Ainsi chaque chose à son tour.*

295 Les uns et les autres firent chorus : les plus vieux en se ver-
sant à boire, les plus jeunes en taquinant leurs voisins. Peu à
peu, le mardi gras reprit ses droits ; la pensée de la sorcière se
fondit comme un nuage en un brumeux lointain, et la chanson
reprit son vol d'une aile un peu mouillée.



300 L'événement fit du bruit. On en parla beaucoup. Ce n'était
plus un bœuf que Marguerite avait attelé à son traîneau, c'était
le diable lui-même. On l'avait entendu rugir ; on l'avait tou-
ché ; le feu de ses cornes avait brûlé les mains.

281 I sorcier. C'est un métier difficile et le diable choisit ses élus. N'est pas
sorcier qui veut... Ce n'est III sorcier [R . A . , et n'est pas sorcier qui veut, va]
C'est un métier difficile et le diable choisit ses élus. [R N'est pas sorcier qui veut.]
Ce n'est 284 I à son taureau. Cette III à [R son taureau A l'animal]. Cette
284 I voir, n'est III voir [R .] n'est 287 I fête... Amusons-nous III fête
[R ... A .] Amusons-nous 289 I Et il entonna III Et [R il A l'oncle Placide]
entonna 295 I uns firent chorus en se versant à boire, les autres en lutinant
leurs III uns [A et les autres] firent chorus [A : les plus vieux] en se versant à
boire, [R les autres en lutinant A les plus jeunes en taquinant] leurs 303 I cornes
était resté aux mains II, III cornes [R était resté aux A avait brûlé les] <En III,
dans la marge : « correction de l'auteur » > mains

Quelques parents des promis disaient qu'il ne fallait pas songer au mariage, après de pareilles menaces. On ne s'expose pas ainsi. Il devenait nécessaire au moins de consulter Marguerite, et de lui faire un cadeau pour gagner sa bienveillance. 305

Les jeunes gens trouvaient dur de se soumettre. Ils étaient revenus un peu de leur terreur maintenant, et ils ne voyaient pas pourquoi le ciel refuserait de leur ouvrir les portes de cet éden enchanteur où, avant eux, s'étaient introduits bravement leurs pères et leurs mères. 310

Le presbytère, d'ordinaire fermé aux rumeurs, dut cette fois s'ouvrir. Le curé fut mis au courant de tout ce qui se passait. Il en apprit tellement long qu'il demeura tout à fait sceptique. Ces récits d'un bœuf enveloppé de flammes surnaturelles, qui avait chanté et dansé à la parole d'une femme, et d'un sort jeté par la vieille hère à une jeune fille naïve qui entrevoyait le ciel dans le mariage, lui parurent indignes d'occuper un esprit sérieux. Il hocha la tête, et sourit malicieusement. 315 320

Cependant, un matin de mai, le bruit courut dans la paroisse que le bœuf de Marguerite s'était promené le long de la route, avec de nouvelles cornes de feu sur le front. Il avait été vu, le soir, par des jeunes gens qui revenaient de la veillée. On crut d'abord à une mystification, et l'on dit à ces jeunes gens qu'ils perdaient leur temps et ne duperaient personne. Mais des citoyens dignes de foi, dont un conseiller municipal et un marguillier, affirmèrent à leur tour l'avoir vu. Et c'était toujours par des nuits noires et pluvieuses, que l'étrange bête se montrait avec ce panache infernal. Cela fit dire à mon oncle Placide qu'il était bien prudent après tout, cet animal, de ne 325 330

314 I d'ordinaire *soigneusement* fermé, dut s'ouvrir à la fin pour laisser entrer la rumeur. Le III d'ordinaire [R *soigneusement*] fermé [A *aux rumeurs*], dut [A *cette fois*] s'ouvrir [R *à la fin pour laisser entrer la rumeur*]. Le 319 I une fille III une [A *jeune*] fille 327 I ne *feraient point de dupes*. Mais III ne [R *feraient point de dupes* A *duperaient personne*]. Mais 328 I des hommes dignes III des [R *hommes* A *citoyens*] dignes 328 I foi, un conseiller municipal, un marguillier *même*, affirmèrent III foi, [A *dont*] un conseiller municipal [R , A *et*] un marguillier [R *même*], affirmèrent 329 I vu *aussi*. Et III vu [R *aussi*]. Et 330 I pluvieuses, *qu'il se* III pluvieuses, [R *qu'il* A *que l'étrange bête*] se 331 I oncle qu'il III oncle [A *Placide*] qu'il

promener ainsi le feu que sous les bois mouillés et quand la pluie tombait pour l'éteindre.

335 Les crédules endurcis se cramponnèrent de nouveau à leurs superstitions attrayantes. Ils se réunissaient, le soir, pour causer sorcellerie, et ils menaçaient de ne plus voir bientôt que l'intervention de l'enfer dans les choses de ce monde. Le diable allait tenir le beau rôle, et le bon Dieu, mis en disponibilité,
340 n'aurait qu'à se retirer avec les débris de la milice céleste, dans son château fort, bien difficile du reste à enlever.

Le curé dut enfin intervenir. Il fut même sur le point de se fâcher, lui toujours si doux et si conciliant.

C'était un dimanche. Après avoir chanté l'évangile d'une
345 voix plus énergique qu'à l'accoutumée, il se dirigea vers l'escalier de la chaire, d'un pas grave et sans prêter attention aux chantres et aux enfants de chœur qui le saluaient. Mais à mesure qu'il montait les pieux degrés, l'indignation se calmait dans son âme indulgente ; et quand il fut au-dessus de son petit
350 peuple attentif et soumis, toujours dans une enivrante atmosphère de prière et d'encens, il se sentit tout à fait rasséréiné. Il retrouva sa bonhomie journalière et son esprit un peu frondeur. Il se moqua de ce démon désœuvré et peu fier qui se cachait dans les entrailles d'un bœuf et ridiculisa les poltrons qui
355 en avaient peur ; puis il finit par donner une petite leçon de théologie pratique à ses ouailles bien-aimées. Je vous rapporte ses paroles ; elles peuvent servir.

« Ce n'est pas le diable à poil roux et bien dompté de la
360 pauvre Marguerite qu'il faut éviter et craindre, mes chers frères, commença-t-il, mais l'autre, le vrai, celui qui vous cajole, vous amuse et vous porte au mal sans montrer ses cornes.

Il a sur les lèvres des paroles mielleuses et non des beuglements. Ses promesses sont douces, ce qui ne les empêche pas d'être menteuses. Il n'entre pas avec fracas dans vos demeures,
365 et il se donne garde de vous effrayer. Il sait attendre avec pa-

335 I Les *simples* se III Les [R *simples* A *crédules endurcis*] se 345 I,II,III énergique *que de* <corrigé d'après l'usage> l'accoutumée 356 I Je vais dire tout, cela peut servir III Je [R *vais dire tout, cela peut* A *vous rapporte ses paroles : elles peuvent*] servir 365 I effrayer... Il peut attendre longtemps à la porte, car il sait bien qu'on finit par ouvrir... Il n'a III effrayer. [A *Il sait attendre avec patience, sûr qu'il finira par y entrer.*] Il n'a

tience, sûr qu'il finira par y entrer. Il n'a pas la figure menaçante d'une bête, mais souvent la forme gracieuse d'un ange ou d'une femme. Il ne brûle pas vos lambris, mais il allume en vos cœurs des ardeurs mortelles.

Et, ce chef suprême des enfers, il voit, comme le souverain des cieux, une légion d'esprits s'empresse à le servir. 370

C'est d'abord le démon de l'orgueil. Un flatteur qui vous souffle à l'oreille que vous valez votre pesant d'or, quand tout votre mérite se pèserait dans la balance d'un apothicaire ; que vous avez de la vertu quand c'est du tempérament, de l'intelligence, quand votre esprit est de l'emprunt que vous ne pouvez rendre. 375

C'est le démon de l'avarice. Un vilain qui vous empêche de donner à votre femme et à vos enfants les vêtements nécessaires pour venir à l'église apprendre à aimer le bon Dieu qui le mérite tant, et les hommes qui le méritent si peu, de donner au pauvre un morceau de pain oublié dans la huche, et au curé la dîme oubliée dans le grenier. 380

C'est le démon de l'impureté, cet attrape-sots qui... que... dont... Je vous le dirai au confessionnal. 385

C'est le démon de l'envie. Un farceur qui vous fait regarder vos félicités et vos biens par le gros bout de la lunette et, par le petit bout, les biens et la félicité des autres ; un drôle qui vous fait accroire que le potage manque d'assaisonnement chez vous, et qu'il est bien permis de soupirer un peu après la cuisine d'autrui. 390

C'est le démon de la gourmandise, qui vous porte à boire comme des éponges, et à manger comme des ogres, sans soif ni faim. Si bien qu'on vous verrait dormir souvent à la belle étoile, dans l'abandon du patriarche Noé, si vous saviez cultiver la vigne, ou qu'on vous verrait saccager tous les pommiers du paradis terrestre, si le bon Dieu faisait la sottise de vous rendre l'héritage de votre premier père. 395

379 I donner, à III donner [R.] à 379 I enfants, les enfants [R.]
 les 380 I l'église, apprendre III l'église [R.] apprendre 381 I peu ;
 qui vous empêche de III peu [R ; qui vous empêche A.] de 387 I lunette,
 et III lunette [R.] et 394 I bien, qu'on III bien [R.] qu'on 396 I
 vigne ; si bien, qu'on III vigne [R ; si bien, A., ou] qu'on

400 C'est le démon de la colère, qui vous fait sauter comme une bouilloire sans soupape pour un regard de travers ou une parole dure, et vous fait crier à tue-tête des folies que, dans le calme, vous n'oseriez même dire tout bas.

405 Enfin, c'est le démon de la paresse, le plus sot et le plus méprisable de tous. Ce fainéant vous fait croire que vous êtes fatigués quand vous n'êtes qu'engourdis, et que vous allez de l'avant quand vous reculez. Il vous porte à dormir à la maison quand l'heure du travail sonne, et à l'église, quand votre curé prêche.

410 Et puis, les commandements de Dieu sont battus en brèche par d'autres anges déchus, bien peu semblables au doux bœuf de Marguerite.

415 Les uns, pleins d'audace, vous poussent à jurer comme des païens sous le prétexte que ça donne de l'énergie au discours ou un tour dégagé à l'esprit ; les autres, avec ostentation, vous font parler du Seigneur comme d'une vieille connaissance, sans plus de respect et avec autant de familiarité.

420 Il y en a qui se chargent de changer le dimanche en un jour de divertissements, et proposent des promenades, des jeux, des danses même, pour remplacer la prière si nécessaire à l'âme et le repos si utile au corps.

Un esprit retors qui ne perd pas son temps, c'est celui qui est chargé de vous faire mépriser le sixième et le neuvième commandements. J'en sais quelque chose. Je ne parle pas seulement pour les jeunes gens qui promettent de s'amender plus

400 I soupape, pour III soupape [R,] pour 412 I Les plus audacieux de cette catégorie vous disent d'aimer toutes sortes de choses d'abord, et le bon Dieu ensuite, par mépris de l'ordre Divin : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » // D'autres vous poussent à jurer comme des païens et à blasphémer comme des impies sous III Les uns [A, pleins d'audace, < dans la marge : « ou avec aplomb ? » >] vous poussent à jurer comme des [R païens, A païens] sous 414 I l'esprit ; d'autres encore plus raffinés et plus subtils vous 414 III autres [A, avec ostentation] vous 420 I corps. // Quelques uns s'amuse à voir les enfants manquer de soumission à leurs parents, dire des paroles dures à une mère brisée par les veilles auprès des berceaux, à un père dont le travail donne le pain de chaque jour et le vêtement nouveau. // On croirait que l'homme évitera de faire du mal à son semblable, et que pas un démon n'osera lui conseiller de verser le sang. Erreur ! le conseiller se trouve et l'homicide aussi. // Un esprit 422 I neuvième commandement... j'en III neuvième [A commandements] [R ... A .] j'en

tard, mais aussi pour les vieux qui promettaient de s'amender plus tôt. 425

Un autre aussi qui a la besogne rude et fait un mal incalculable à la société chrétienne, c'est le démon de l'injustice. La scène où il joue son rôle est immense, et les acteurs qu'il fait agir sont sans nombre, depuis le gamin qui dérobe un sou pour acheter un pain d'épice, jusqu'au souverain qui enlève une province pour agrandir son royaume ; depuis le mendiant qui se fait donner le prix du travail, jusqu'au millionnaire qui refuse à l'ouvrier un salaire raisonnable. L'injustice prend toutes les formes et toutes les couleurs, et la réparation des torts n'embarrasse personne. On fait taire la conscience sous prétexte qu'elle n'entend rien aux affaires. 430 435

Il y a bien le démon du mensonge qui fait dire « Oui » quand c'est « Non », et « Non » quand c'est « Oui ». On est trop lâche pour affirmer la vérité. On oublie que la parole donnée et reçue est l'unique lien qui peut unir les hommes les uns aux autres. Il y a le démon du parjure, le plus insolent de tous et le plus détesté de Dieu, qui parfois vous fait mettre le pied sur la face du Christ saint, quand vous allez plaider au palais, ou déposer dans l'urne votre bulletin de votation. Et je n'ai pas fini, mes frères. 440 445

Comme il y a des mauvais anges spécialement occupés à faire oublier les commandements de Dieu, ou à leur substituer tout autre chose, il y en a d'autres dont le zèle s'exerce contre l'Église et tentent de la démolir. 450

Ils s'efforcent de vous faire croire qu'elle est inutile, et que les commandements de Dieu vous suffisent. Comme si le Père ne l'avait pas instituée par le Fils, pour qu'elle fût la gardienne immortelle de ces commandements. Il savait que le chrétien du

436 I conscience, sous III conscience [R,] sous 438 I dire : Oui, quand c'est « non », et : non, quand c'est « oui » III dire [R : A « Oui »] [R,] quand c'est [R « non » A « Non »], et [R : non, A « Non »] quand c'est [R oui A « Oui »]. On 444 I allez voter au poll ou plaider au palais. // Et III allez [R voter au poll ou] plaider au palais [R . A , ou déposer dans l'urne votre bulletin de votation.] Et 445 I fini. // Comme III fini [R . A , mes frères.] // Comme 448 I Dieu, il III Dieu. [A ou à leur substituer tout autre chose, <suivi d'un point d'interrogation>] il 450 I l'Église. // Ils III l'Église [A et tentent de la démolir]. // Ils

455 Nouveau Testament se montrerait inconstant et léger, comme le juif de l'Ancien ; qu'il se prosternerait volontiers devant le veau d'or, et serait un grand fabricant d'idoles ; qu'il faudrait par conséquent le rappeler souvent à la raison et lui faire respecter l'ordre établi.

460 Écoutez-la donc !

Encore quelques mots et je termine.

Le dernier commandement est un scandale pour plusieurs : « Droits et dîme tu paieras à l'Église fidèlement. »

465 Je vous ferai remarquer d'abord que ceux qui refusent de payer la dîme ne paient pas davantage leurs autres dettes.

Le prêtre vous mène au ciel, et par cela même il doit vivre de l'autel. En retour le peuple se charge des frais du voyage. C'est juste, n'est-ce pas ?

470 Il lui faut un asile un peu loin du bruit, pour que sa prière soit plus recueillie et son étude moins interrompue. C'est là que vous le trouvez, le jour ou la nuit, par le beau temps ou les tempêtes, quand vous éprouvez le besoin de lui confier un chagrin ou de lui demander un conseil. C'est à sa porte que vous frappez quand le deuil menace votre maison, et que la personne
475 que vous aimez le plus peut-être vous a dit, dans un sanglot, qu'elle se sentait mourir.

Il est père, mais son foyer est vide.

Les rêves d'amour n'ont jamais voltigé dans l'alcôve où il dort, et les bras qui s'ouvrent pour le recevoir quand il tombe

456 I de l'ancien ; qu'il III de l'[R ancien A Ancien] ; qu'il 458 I sou-
vent à l'ordre, au devoir et à la raison. // Il ne faut pas oublier, non plus, que le Divin
Sauveur a apporté sur la terre deux choses nouvelles : la pénitence et la charité. Or, c'est
son Église seule qui peut dire, après lui, ce que doivent être et cette pénitence et cette cha-
rité. // Écoutez-la III souvent à [R l'ordre A la raison et à lui faire respecter l'ordre
établi] < « à lui » : corrigé d'après l'usage >. // Écoutez-la 460 I donc ! // Il
me reste un mot à ajouter. Le dernier III donc ! // [R Il me reste un mot à ajouter
A Encore quelques mots et je termine]. // Le dernier 462 I plusieurs : //
« Droits III plusieurs : [R //] « Droits 464 I que les esprits forts qui 465
I dîme, ne III dîme [R ,] ne 466 I prêtre doit vivre de l'autel. C'est à dire
que le peuple qu'il mène au ciel se charge des frais du voyage. C'est juste, n'est-ce-
pas ? Le prêtre se nourrit de pain comme les autres hommes, et comme les autres hommes
aussi, il a besoin de vêtements pour se couvrir et d'un toit pour s'abriter. // Il lui 466
III et [R vous vous chargez A par cela même il doit vivre de l'autel. En retour le peuple
se charge] des 470 I étude, moins III étude [R ,] moins 479 I recevoir,
quand III recevoir [R ,] quand

sur sa couche pudique sont les bras miséricordieux de son crucifix. 480

Il est père et vous êtes sa famille.

Il n'est pas nécessaire, sans doute, qu'il habite un château, et nulle paroisse ne doit se ruiner pour loger son curé plus magnifiquement que son Dieu. Mais, en ceci comme en toutes choses, il faut de la convenance et de la dignité. 485

Notre Seigneur n'avait pas une pierre où reposer sa tête, me direz-vous, et les apôtres ne portaient que leur bâton.

C'est vrai, mais depuis lors à aujourd'hui il s'est écoulé dix-neuf cents ans ! 490

Il y a dix-neuf cents ans, l'Église n'était pas descendue du calvaire. Elle était encore tout entière dans la pensée de son divin fondateur, et les douze apôtres qui devaient se partager le monde pouvaient recevoir l'Esprit-Saint dans une humble et étroite enceinte, et rédiger, dans une caverne, le *Credo* qui devait renouveler la face de la terre. 495

Depuis, comme une mer débordante, l'Église a baigné tous les rivages, comme un soleil ardent elle a rayonné sur toutes les contrées. Elle s'est assise comme une souveraine sur la terre qu'elle sanctifie, et la pierre choisie par le Sauveur est devenue son trône inébranlable. 500

Elle n'a qu'un chef, cependant, et qu'une seule autorité suprême. Elle n'est ni de France, ni d'Angleterre, ni d'Allemagne,

480 I pudique, sont III pudique [R,] sont 482 I famille. // *Le prêtre n'exerce pas de profession. Il n'a pas le loisir de cultiver la terre ; il n'a pas appris de métier. // Il a étudié la science de Dieu et s'est dévoué au salut des âmes, sans s'inquiéter des biens temporels que vous recherchez si âprement. // Il n'est* 485 I Mais en III Mais [A,] en 486 I dignité. // – Notre III dignité. // [R –] Notre 489 I mais *entre alors et aujourd'hui* il s'est écoulé dix-neuf cents ans !... // *Quand vous étiez jeune et que vous ne possédiez pas encore les belles fermes où vous vivez heureux maintenant, vous n'aviez pas besoin de charrues pour labourer, ni de grains pour ensemençer les sillons, ni de serviteurs pour moissonner les blés... Vous ne bâtissiez pas des granges pour les gerbes et le foin, des étables pour les bœufs et les génisses, des écuries pour les chevaux, des bergeries pour les moutons. Vous n'aviez pas besoin de maisons commodes et jolies pour les familles bien-aimées qui n'existaient pas encore... // Il y a* 489 III lors [A à aujourd'hui] il 494 I monde, pouvaient III monde [R,] pouvaient 495 I le « Credo » qui III le Credo < souligné > qui

ni de Russie, ni d'Amérique, ni d'Asie, ni d'Afrique, ni
 505 d'Europe : elle est du ciel. Elle est du ciel, mais elle est faite
 pour les hommes. C'est pourquoi elle a des relations à établir et
 à maintenir, des intérêts à surveiller, des fidèles à protéger, des
 biens à distribuer, des souffrances à soulager, des enseigne-
 510 ments à répandre, des conciles à rassembler, des dogmes à pro-
 mulguer.

Il y a dix-neuf cents ans, c'était l'éclosion ; aujourd'hui
 c'est l'épanouissement.

Je suis sûr que si Notre Seigneur Jésus-Christ et les apôtres
 revenaient sur la terre, simples et dépouillés de tout comme
 515 aux premiers jours, les chrétiens de partout s'uniraient dans
 l'enthousiasme et l'amour, pour leur élever la plus magnifique
 des demeures, et je vous connais assez pour affirmer que vous
 ne seriez pas les derniers à offrir votre obole. Ainsi soit-il. »

Après la messe, les fidèles se réunirent par groupes, à la
 520 porte de l'église, les hommes d'un côté, les femmes, de l'autre.
 Tous commentaient le sermon du curé. Le plus grand nombre
 s'amusait de la façon originale dont il avait cinglé les supersti-
 tieux. Quelques-uns soutenaient qu'il avait un peu exagéré les
 525 défauts de ses paroissiens. D'autres disaient qu'il n'aurait pas
 dû rappeler l'ivresse, aussi accidentelle qu'antique, de notre
 vaillant ancêtre Noé ; qu'il n'aurait pas dû, surtout, supposer le
 bon Dieu capable de faire une sottise.

Cependant plusieurs persistaient encore à voir du surna-
 turel dans le bœuf de Marguerite, et se proposaient d'aller le
 530 soir même examiner consciencieusement cet animal qui faisait
 tant parler de lui.

Mon oncle, qui les écoutait, leur dit d'un ton goguenard :

– Ne vous dérangez donc pas. Si c'est un bœuf comme les
 autres, c'est inutile, et, si c'est le diable, vous le verrez bien assez
 535 tôt.



505 I d'Europe, elle III d'Europe [R, A :] elle 511 I l'éclosion, au-
 jourd'hui III l'éclosion [R, A :] aujourd'hui 532 I oncle qui III oncle
 [A,] qui

À quelque temps de là, Marguerite tomba malade. L'oncle Placide qui revenait de la Rivière-Bois-Clair avec Olivier Bélanger, un voisin de la rustaude, voulut la voir une dernière fois, car on la disait finie. Le lendemain, elle serait sur les planches.

540

Olivier Bélanger était, lui aussi, un fameux plaisant. Il se mit le rire sur son passage comme d'autres sèment l'ennui. Il était blond, avec une figure épanouie, rose, épilée. Sa taille haute, ses épaules larges, ses poignets de fer le rendaient redoutable... en temps d'élection.

545

Il entra avec mon oncle. Tous deux s'approchèrent du lit où la sorcière allait probablement laisser sa vilaine dépouille. Mon oncle demanda à la femme qui la soignait :

– Est-elle en règle avec le ciel ?

Les yeux de la moribonde s'ouvrirent. Il y avait encore de la malice au fond, et ils ne paraissaient pas sur le point de se fermer pour toujours.

550

– Oh ! gémit-elle, le bon Dieu ne me reprochera toujours point de m'être occupée des affaires des autres.

La voisine dit tout bas :

555

– Elle ne se soucie guère d'avoir le prêtre. Essayez donc de la faire consentir.

Mon oncle se pencha sur le chevet enfiévré :

– Veux-tu que nous allions chercher le curé, ma bonne Marguerite ? demanda-t-il.

560

– Pourquoi le curé ?

– Pour t'ouvrir la porte du ciel.

– Je l'ouvrirai bien toute seule.

Elle se tourna vers la ruelle du lit en ébauchant une vilaine grimace. Bélanger dit :

565

536 I malade. Mon oncle qui III malade. [R Mon A L']oncle [A Placide] qui 543 I épilée... Sa III épilée [R ... A .] Sa

– Il ne faut pas la laisser mourir comme cela. Nous allons casser une croûte ensemble, et ensuite, j'irai chercher le prêtre. Il s'y entend à débarbouiller les consciences malpropres.

Les deux amis sortirent. Alors mon oncle s'excusa. Il n'acceptait pas le morceau de pain, mais allait plutôt continuer sa route. Il avait une idée. Le bœuf de Marguerite le hantait. Si la vieille hère perdait la vie, le vieil animal devait perdre son prestige. Il fallait en finir avec la superstition.

– Nous nous reverrons tout à l'heure, dit-il en s'éloignant.

Et mon oncle se dirigea vers la demeure de son beau-frère, à la tête de la route. Un quart d'heure plus tard, il longea le fossé de ligne, à une petite distance du chemin, marchant à grands pas et tenant à la main quelque chose que je ne saurais définir.

Il avait plu. De gros nuages semblaient peser sur la cime des arbres, et la nuit descendait vite sur les champs. Olivier Bélanger partit au trot de sa jument grise, une bonne bête. Les sabots ferrés tombaient en mesure dans la vase et les flaques d'eau. La boue volait, l'eau ruisselait, mais rien n'était visible.

Il songeait à sa malheureuse voisine, dont les heures paraissaient bien comptées. Il se demandait quelle responsabilité pouvait avoir, aux yeux d'un Dieu souverainement juste, une créature si peu soucieuse de ses devoirs, mais jetée depuis l'enfance dans une voie fatale, capable de lutter pour un morceau de pain, mais sans force pour les combats de l'esprit et sans humilité dans les choses de la foi.

Et sa pensée glissa tout naturellement de la femme étrange au docile animal qui avait été son fidèle compagnon. Il se disait que le bœuf tant renommé devait être, selon sa coutume, au pacage, le long de la route. Il regrettait que ses cornes ne fussent pas allumées, pour chasser un peu les ténèbres et montrer les ornières.

567 I ensemble et III ensemble [A .] et 571 I route... II III route [R... A.] II 574 I s'éloignant. // Il se III s'éloignant. // [R II A Et mon oncle] se 580 I nuages lourds semblaient III nuages [R lourds] semblaient 581 I arbres, la III arbres, [A et] la 590 I l'esprit, et III l'esprit [R .] et 593 I qui était devenu son III qui [R était devenu A avait été] son 593 I compagnon. Le bœuf renommé III compagnon. [R Le A Il se disait que le] bœuf [A tant] renommé 595 I route. C'était dommage que III route. [R C'était dommage A Il regrettait] que

Il arrivait au ruisseau. Les pieds du cheval et les roues de la calèche firent résonner les pièces de cèdre du petit pont. Aussitôt, de la lisière du bois, un peu en arrière, un beuglement retentit. Bêlanger ne put se défendre d'une certaine souleu. 600

– Maudite bête ! cria-t-il, pour se donner de la contenance.

Un instant après, le bœuf de Marguerite s'élança sur la route, les cornes surmontées d'un panache de flammes. Bêlanger, tout instinctivement, donna un coup de fouet à sa jument, qui partit comme la foudre. Mais aussitôt mon oncle lui cria de l'attendre. Bêlanger rougit de sa poltronnerie et arrêta sa fine bête. 605

Les deux cornes flamboyantes du bœuf approchaient. Il entendait un piétinement dru dans la boue. L'animal courait. Il arrive, se heurte à la voiture, pousse un cri rauque et demeure immobile. Mon oncle le tenait sûrement au moyen d'un fort licou de cuir. 610

– Que diable est ceci ? demanda Bêlanger qui revenait de sa stupeur. 615

– La fin de la comédie, répondit mon oncle.

Le bœuf les regardait avec de grands yeux épouvantés, en secouant ses cornes de feu. Alors les bois entendirent un long éclat de rire et l'ardente jument tressauta dans son brancard. 620

Sans perdre de temps, car le salut de Marguerite pouvait être compromis par un retard, les deux compères attachent à la voiture le bœuf naguère ensorcelé, et reprennent au petit trot leur course de charité.

Quand ils traversèrent le village couvert d'une ombre épaisse, les deux cornes qui flambaient jetèrent sur les arbres et 625

600 I beuglement *répondit*. Bêlanger III beuglement [R *répondit* A *retentit*]. Bêlanger 604 III le [R *taureau* A *bœuf*] de 606 I jument qui partit *au galop*. Mais III jument [A ,] qui partit [R *au galop* A *comme la foudre*]. Mais 608 I l'attendre. *Il* rougit III l'attendre. [R *Il* A *Bêlanger*] rougit 609 I sa bête III sa [A *fine*] bête 610 I flamboyantes approchaient III flamboyantes [A *du bœuf*] approchaient 615 I Bêlanger. / – La III Bêlanger [A *qui revenait de sa stupeur*. / – La 620 I et la jument III et [R *la* A *l'ardente*] jument 623 I bœuf *jadis* ensorcelé 624 I leur *voyage* de III leur [R *voyage* A *course*] de 625 I village *enveloppé d'ombres épaisses*, les III village [R *enveloppé d'ombres épaisses* A *couvert d'une ombre épaisse*], les 626 I flambaient *toujours* jetèrent

les maisons de sinistres lueurs. Le village s'émut, s'agita, se précipita vers la place de l'église où le fantôme s'était arrêté.

630 Les cornes du bœuf roux de Marguerite, enveloppées de linges épais, brûlaient comme des flambeaux.

Le pétrole nouveau remplaçait déjà l'huile fumeuse des lampes primitives et le suif de la pâle bougie.

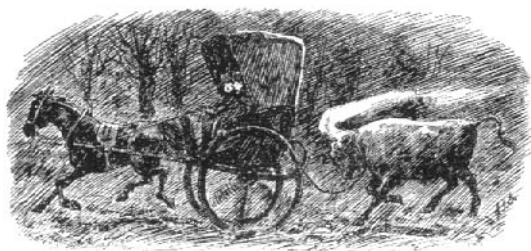
635 Le merveilleux s'évanouissait. L'intervention de l'esprit mauvais n'était plus qu'un leurre. La superstition chère aux simples s'en allait en fumée. L'intervention de l'esprit mauvais n'avait été qu'un feu d'artifice.

Il en viendra bien, désormais, des diables boiteux ou cornus, dans notre paroisse, avant que l'on gaspille de l'eau bénite pour les arroser.

640 Marguerite put faire sa confession ce soir-là, mais elle ne mourut point. Elle n'était pas mûre pour le ciel. Il y a quelques années, elle fut trouvée sur le bord du chemin, à Saint-Basile de Portneuf.

Elle était morte de misère.

645 Quand Pierre Blais fut convaincu que le diable ne s'était nullement dérangé pour venir ennuyer les gens et les bêtes et que les cornes qui lui avaient tant fait peur étaient des cornes tout à fait ordinaires, il se hâta de faire bénir son union avec la petite Dubé.



630 I des *candélabres superbes*. // Le pétrole *venait d'être trouvé et remplaçait* III des [R *candélabres superbes* A *flambeaux*]. // Le pétrole [R *venait d'être trouvé et* A *nouveau*] remplaçait 632 I primitives, et III primitives [R ,] et 634 I plus qu'une *farce*. La III plus [R *qu'une farce* A *qu'un leurre*]. La 635 I fumée. // II III fumée. [A *L'intervention de l'esprit mauvais n'avait été qu'un feu d'artifice.*] // II 640 I confession, ce III confession [R ,] ce 642 I Saint-Basile de III Saint-Basile [A ,] de 646 I les bêtes et les gens et III les [R *bêtes et les gens* A *gens et les bêtes*] et

BAPTÊME DE SANG

Godefroi Vaudreuil, mon cousin, était venu m'inviter à un levage. J'aime beaucoup les corvées rustiques, car elles sont de véritables fêtes du travail. Je supposais avec raison qu'une soirée agréable suivrait la journée laborieuse, et, par ma vie ! je ne sais pas plus refuser un plaisir qu'accepter un ennui. 5

Au reste, j'espérais voir, au chantier, le vieux Désorcy, un patriote d'autrefois, dont la verve m'amusait beaucoup. On disait un mot, un nom, une date : « La Rébellion¹ », « Papineau* », « Mil huit cent trente-sept », et sa verve coutumière partait comme une fusée. Son patriotisme était encore en ébullition. Il nous racontait les faits d'armes dont il avait été témoin, toujours les mêmes mais de plus en plus beaux et grandissant toujours... Ils avaient l'auréole du passé et le prestige de la distance. Les héros de son temps lui paraissaient des demi-dieux, et nous, nous lui paraissions à peine des hommes. Cependant il nous appelait ses enfants. Mais ce mot plein de douceur avait parfois de terribles vibrations sur ses lèvres. Il nous appelait ainsi, je suppose, à cause de son grand âge et de notre jeunesse ; ou bien, à cause d'une comparaison qu'il faisait *in* 20

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 43-64 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 159-182 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 159-182, texte de base.

9 I date : *la rébellion*, Papineau, *mil huit cent trente-sept*, et *il partait* III date : [R *la rébellion* A « *La Rébellion* »], [A «] Papineau [A «], [R *mil* A « *Mil*] huit cent trente-sept [A «], et [R *il* A *sa verve coutumière*] partait 13 I mêmes, mais 20 I faisait « *in petto* » <romain> entre III faisait *in petto* <souligné> entre

1. Voir la note 7 de l'Introduction, p. 8.

petto entre les vertus d'aujourd'hui et les vertus d'antan. Peut-être aussi que cette appellation toute paternelle remplaçait dans sa bouche honnête le vilain juron. Il disait : Mes enfants, comme d'autres disent : Sacré tonnerre !

25 Mon cousin « levait » une maison. Le mot ne se dit peut-être qu'ici, mais la chose se fait partout. Durant l'hiver, il avait coupé les pièces de charpente, dans le coin de forêt qu'il garde jalousement au bout de sa terre, et les avait charroyées sur place, attendant les beaux jours de l'été pour édifier son nid.

30 Plus prudent que beaucoup d'autres, il ne défrichait pas son bien tout entier. Il conservait un large abri de verdure pour ses troupeaux et ses fontaines. Il prévoyait les besoins de l'avenir : la construction des bâtisses, les clôtures, le chauffage, toutes ces onéreuses nécessités de notre rigoureux climat.

35 Il avait voyagé loin, travaillé partout, observé beaucoup. Actif, intelligent, hardi, il était allé au-devant de la fortune et avait eu le bonheur de la rencontrer.

Cependant il n'avait pas oublié le pays, et le souvenir du petit coin de terre béni qui, un jour, avait été pour lui tout le monde, était encastré dans son cœur comme une perle sertie dans l'or. Il était venu mourir au lieu de sa naissance. Il avait dormi dans le berceau des aïeux, il dormirait aussi dans le cimetière où ils reposaient.

45 Or bon nombre de travailleurs étaient à l'œuvre, et l'on entendait de loin résonner, comme une fanfare étrange, sous les coups de la hache et du maillet, les morceaux de bois sonores.

Léandre Martel, un gaillard de notre canton, taillait l'ouvrage et dirigeait les ouvriers. Il était calme d'habitude, pas empressé du tout, mais il voyait juste et marchait droit au but. Souriant toujours, il allait d'un groupe à l'autre, traçant avec

23 I enfants / comme III enfants [R / A.] comme 37 I rencontrer...
 // Cependant 38 I pays : et 40 I cœur, comme III cœur [R.] comme
 41 I était *revenu* mourir 42 I des *aïeux*, il 43 I reposaient. // *Bon* nombre III reposaient. // [A Or] [R *Bon A bon*] nombre 47 I un *des garçons de Louis*, taillait III un [R *des garçons de Louis A gaillard de notre canton*], taillait
 48 I ouvriers. *C'était un gaillard calme*, pas III ouvriers. [R *C'était un gaillard calme A Il était calme d'habitude*], pas 49 I mais qui voyait III mais [R qui A il] voyait

un crayon noir des mortaises et des entailles, donnant des conseils ou dictant des ordres.

Les scies aux dents acérées chantaient en faisant pleuvoir le bran comme une poudre d'or sur l'herbe piétinée. Le carré s'élevait vite avec ses châssis béants comme des yeux vides. Les chevrons furent montés l'un après l'autre, bien appuyés sur les sablières et liés ensemble par des lattes. Le soir, quand le soleil descendit sous l'horizon des montagnes bleues, le comble parut comme un triangle de bronze dans la lumière rose. On cloua sur le pignon un énorme bouquet de sapin, et l'air retentit de mille cris joyeux.

La table fut dressée entre les quatre pans nus de la vieille maison, où, pour la circonstance, l'on avait enlevé les cloisons. Une liqueur excitante coula comme une nouvelle fontaine de Jouvence, et, à l'instant même, tout le monde se sentit rajeunir.

Le père Désorcy arriva souriant.

– *Tardè venientibus ossa*², s'écria Jean Dupont, qui avait fait sa troisième, et s'était remis à planter des choux.

Le vieux patriote ne comprit pas, mais il répondit quand même :

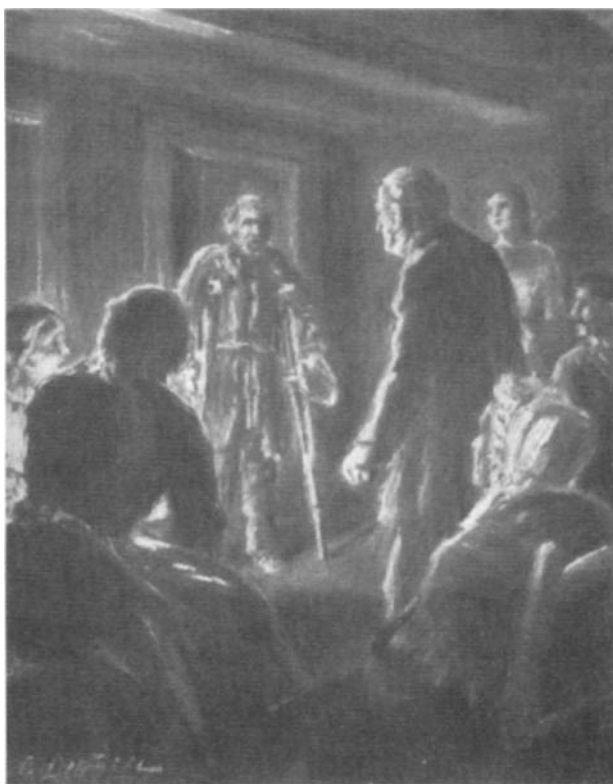
– Ah ça ! à mon âge on commence à tarder, mes enfants !



La soirée était avancée, et nous allions nous séparer sans entendre une histoire du bon vieux patriote, quand un mendiant entra.

54 III bran [R ,] comme une poudre d'or [R ,] sur 56 I furent enfin montés III furent [R enfin] montés 58 I l'horizon de montagnes 62 I dressée dans la vieille maison, entre les quatre pans nus. On avait III dressée [R dans la vieille maison, entre les quatre pans nus. On A entre les quatre pans nus de la vieille maison, où, pour la circonstance, l'on] avait 66 I souriant. / *Tardè venientibus ossa* <romain>, s'écria III souriant. / « *Tardè venientibus ossa* » <souligné>, s'écria 71 I Ah ! ça !... III Ah [R !] ça ! [R ...] à 73 I histoire, quand III histoire [A du bon vieux patriote,] quand

2. « Des os, pour ceux qui arrivent en retard ».



Un mendiant entra. Il était vieux, infirme, et s'appuyait sur deux béquilles.

75 Il était infirme, très vieux, et s'appuyait sur deux béquilles. Tous les regards se fixèrent sur lui. Il demanda un gîte pour la nuit. La maison était petite et déjà trop remplie. La femme de Godefroi lui offrit à souper, mais le pria d'aller dormir chez le voisin, où les lits étaient bons et l'hospitalité cordiale. Elle lui
80 parlait avec une grande politesse, et l'on voyait qu'elle avait du chagrin de ne pouvoir faire davantage.

Il répondit durement qu'il ne demandait pas du pain, mais un lit. On se mit à le questionner. Il était de Saint-Césaire, près

79 I l'hospitalité, cordiale III l'hospitalité [R.] cordiale

des lignes. Il se nommait Jérôme Dumal. Un drôle de nom, et pas commode à porter, ce semble. 85

À ce nom le père Désorcy fit un bond, s'approcha du mendiant et le regarda fixement. On voyait frissonner ses vieux membres tout à l'heure immobiles. Il répéta deux fois avec une évidente émotion et d'une voix sourde :

– Jérôme Dumal, mes enfants ! Jérôme Dumal ! 90

– Est-ce que vous me connaissez ? demanda le mendiant.

Le père Désorcy ne répondit pas à sa question, mais après une minute d'un silence qui avait quelque chose de sinistre, il grommela :

– Je vais vous donner un lit, moi, un bon ! 95

Et, se tournant aussitôt vers le petit garçon de mon cousin, qui regardait curieux, il ajouta :

– Va conduire ce pauvre chez moi, et qu'on lui donne mon lit.

Craignant de blesser la femme de Vaudreuil, il lui dit que ce n'était pas pour lui faire la leçon qu'il agissait ainsi. Il voyait bien qu'elle ne pouvait héberger cet homme, et que lui, il le pouvait aisément. 100

Le petit garçon sortit suivi de l'infirme.

Pendant quelques minutes, personne ne dit mot. Pour rompre un silence qui devenait embarrassant, mon cousin hâsarda une petite plaisanterie : 105

– Comme ça, dit-il, vous ne coucherez pas dans votre lit, ce soir, père Désorcy ? Pourtant, plus l'oiseau est vieux plus il tient à sa plume. 110

– C'est vrai, mes enfants, répliqua le vieillard, mais pour bien traiter les autres il faut souvent se maltraiter soi-même.

84 I lignes... II III lignes [R ... A .] II 90 I Dumal !... / – Est-ce III
 Dumal ! [R ...] / – Est-ce 92 I père ne III père [A Désorcy] ne 95 I
 moi... un III moi [R ... A ,] un 96 I cousin qui III cousin [A ,] qui
 98 I moi... et III moi [R ... A ,] et 101 III faire la < Dans la marge :
 « la ou une ? » >> leçon 102 I et lui III et [A que] lui 109 I Désorcy...
 Pourtant III Désorcy [R ... A ?] Pourtant 111 I enfants ! répliqua III
 enfants [R ! A ,] répliqua

Pendant que je cherchais un thème quelconque, ou tout au moins une phrase à défaut d'une idée, il reprit :

115 – Je vais vous raconter une petite histoire de Mil huit cent trente-sept.

– Une histoire de Trente-sept ! répondons-nous ensemble, en faisant cercle autour de lui. Oui ! oui ! père Désorcy, contez, nous écoutons.

120 Il commença :

« En ce temps-là, mes enfants, il y avait de la souffrance et de l'humiliation dans nos campagnes. Le nom français était honni. La religion de Notre-Seigneur n'était pas comprise de nos maîtres. Nous étions tenus en servage. Aujourd'hui que vainqueurs et vaincus sont devenus frères et ne forment plus
125 qu'un seul peuple, on ne comprend guère les luttes et les douleurs d'autrefois.

Il ne faudrait pas oublier cependant que la liberté germe dans le sacrifice, grandit par le dévouement, et s'épanouit dans
130 la charité.

Nous avons été les premiers ouvriers de la grande œuvre nationale. Il y avait des hommes de cœur et de génie qui nous guidaient. Nous obéissions. Ils étaient les nuages qui s'amoncellent, et nous étions les gouttes de pluie qui tombent sur
135 les sillons ensemencés.

À Saint-Césaire*, ma paroisse natale, comme à Saint-Denis*, comme à Saint-Charles*, comme à Saint-Eustache*, comme à Chambly, le réveil du patriotisme fut admirable et l'élan des cœurs fut généreux. Il se trouva chez nous, comme ailleurs cependant, des timides et des lâches ; mais ils sont oubliés, mes
140 enfants ! et les noms des braves apparaissent de plus en plus brillants, à mesure qu'ils se dégagent des brumes du passé.

115 I de *mil* huit III de [R *mil* A *Mil*] huit 117 I de *trente-sept* III de [R *trente* A *Trente*]-sept 118 I lui, *oui ! oui* III lui [R , *oui* A . *Oui*] ! oui 121 I temps-là, il III temps-là, [A *mes enfants*,] il 124 I servage ! *mes enfants* !... Aujourd'hui III servage [R ! *mes enfants*... A .] Aujourd'hui 130 I charité... // Nous III charité [R ... A .] // Nous 133 I obéissions... Ils III obéissions [R ... A .] Ils 133 I s'amoncellent et III s'amoncellent [A .] et 136 I à *Saint-Denys*, comme III à Saint-[R *Denys* A *Denis*], comme

Je fus un des premiers à décrocher le fusil. J'étais pris d'un singulier besoin de faire le coup de feu, et pourtant je n'étais pas méchant. Une force invincible me poussait, et je ne pouvais pas croire qu'il n'est jamais permis au peuple d'affirmer son autorité, et de revendiquer ses droits au prix du sang. S'il en était ainsi, mes enfants ! comment l'Église pourrait-elle accepter le fait accompli, et s'en faire ensuite hautement la protectrice ? Le mal est toujours le mal, et la prescription n'existe que pour le tribunal du siècle, pas pour la conscience de l'homme.

Plusieurs jeunes gens imitèrent mon exemple ; un de mes amis entre autres, qui avait trompé la surveillance de son père pour lui dérober une arme vaillante. Ce père de mon ami était un peu bureaucrate et n'aimait point Papineau*. Moi, je marchais des lieues pour aller l'entendre, car il faut entendre parler les hommes ou lire leurs écrits, si on veut les connaître.

À vingt-cinq ans, le cœur ne demande qu'à s'ouvrir à l'amour, comme une fleur au soleil. J'avais une petite amie, fort gentille. Je l'aimais beaucoup ; elle m'aimait bien. Du moins, je le croyais. Les femmes ont toujours l'air d'aimer quand elles ne haïssent pas. Nous faisons des rêves enchanteurs. Nos parents unis par une longue amitié jouissaient d'une certaine aisance. Ils ne manqueraient pas de favoriser nos vœux. Nous aurions notre maisonnette au fond d'un jardin, sur le bord de la rivière. Quand je reviendrais du champ, elle viendrait à ma rencontre, la figure souriante. Nous dînerions en tête-à-tête. Nous irions nous asseoir à l'ombre des grands arbres, sur l'herbe épaisse comme un coussin. Toute la félicité que rêvent les amoureux de tous les temps et de tous les lieux, nous l'aurions certainement, mes enfants. Illusion ! Illusion ! Mais j'espère

146 I autorité et III autorité [A .] et 155 I Moi je 156 I l'entendre, *mes enfants ! Il faut* II l'entendre, [R *mes enfants !*] *Il faut* III l'entendre, [R *mes enfants ! A car il*] faut 157 I connaître. // *J'avais une petite amie.* À III connaître. // [R *J'avais une petite amie.*] À 159 I soleil. *Elle m'aimait bien.* Du III soleil. [R *Elle m'aimait bien.* A *J'avais une petite amie, fort gentille. Je l'aimais beaucoup ; elle m'aimait bien.*] Du 161 I ne haïssent pas 164 I vœux... Nous III vœux [R ... A .] Nous 165 I rivière... Quand je *viendrais* du champ, *elle essuierait de ses lèvres fraîches mon front baigné des sueurs du travail...* Nous III rivière [R ... A .] Quand je [A *reviendrais*] du champ, elle [R *poserait ses lèvres fraîches sur mon front baigné des sueurs du travail...* A *viendrait à ma rencontre, la figure souriante.*] Nous 167 I tête-à-tête... Nous III tête-à-tête [R ... A .] Nous 169 I coussin... Toute III coussin [R ... A .] Toute 171 I Illusion !... Mais III Illusion ! [R ... A .] Mais

que la jeunesse ne m'entend pas. Je ne voudrais point la dé-
tromper. Le rêve seul est beau. Au reste, qu'ai-je à craindre ?
175 La jeunesse croira toujours fatalement dans l'avenir, comme le
vieil âge regrettera toujours le passé.

J'avais hâte d'entendre l'appel du clairon et de courir à la
bataille. Je voulais me distinguer, et venir déposer mes lau-
riers aux pieds de ma Dame, comme les chevaliers d'autrefois.
180 J'avais donc deux amours : ma patrie et ma dame. Si je regarde
bien, j'en trouve encore : mon foyer, ma famille, ma mère. Ma
mère surtout ! Le cœur est immense et les choses qu'il doit ai-
mer sont sans nombre.

Enfin je reçus dans la lutte le baptême de sang. Un divin
baptême, celui-là aussi, mes enfants ; quand c'est pour le droit
185 que le sang est versé.

C'était à quelques milles de Longueuil, vis-à-vis la pro-
priété d'un nommé Trudeau, si j'ai bonne souvenance, et sous
le commandement de Bonaventure Viger*, un brave qui s'était
improvisé chef.

190 Il s'agissait d'arracher aux Anglais fanfarons Demaray* et
Davignon*, deux des nôtres qu'ils avaient faits prisonniers. Je
crois que cet engagement est le premier qui eut lieu à cette
époque troublée.

195 Nous étions une trentaine de citoyens occupés à fondre
des balles dans la maison du capitaine Vincent*, à Longueuil,
lorsque Viger* arriva. Quel vaillant que ce Viger*, mes en-
fants ! Il pouvait tenir un bataillon en échec. Jeune, dévoué,
sans peur, adroit, agile, il était partout à la fois.

200 Nous voulions nous battre tout de suite, dans les rues, contre
tous les goddams, mais les goddams juraient de brûler le village

173 I beau... Au III beau [R ... A .] Au 177 I distinguer et 179
I amours : *Ma patrie et ma Dame*. Si III amours : [R *Ma A ma*] patrie et ma
[R *Dame A dame*]. Si 180 I encore : *Mon foyer, ma famille, ma mère...* Ma
mère surtout !... Le III encore : [R *Mon A mon*] foyer, ma famille, ma mère
[R ... A .] Ma mère surtout ! [R ...] Le 183 I Enfin, je reçus le III Enfin
[R ,] je reçus [A *dans la lutte*] le 184 I enfants ! quand III enfants [R !
A ;] quand 190 I aux *anglais* fanfarons III aux [R *anglais A Anglais*] fan-
farons 196 I enfants !... Il 200 I les *Goddam*, mais les *Goddam* jura-
ient III les [R *Goddam A goddams*, mais les [R *Goddam A goddams*] < Dans la
mère : « les goddams en italiques ? et au pluriel ? » > juraient

si nous faisons un mouvement. C'était la tactique de ces braves : incendier, dévaster pour paralyser toute force ; ou combattre, bien armés, dix, vingt contre un.

– C'est bien, dit Viger*, nous allons leur jouer un tour de notre façon. Les « Chouayens » vont voir ce que c'est que des patriotes. Attendons la nuit. 205

Elle était lente à venir. Nous avions tant hâte d'introduire nos balles neuves dans nos vieux mousquets ! Enfin, elle arriva, la nuit désirée. Nous sortons. Nous passons tour à tour comme une procession de fantômes sur la route déserte. Le village est disparu là-bas dans la zone noire. Nous voilà embusqués derrière un petit rideau d'arbustes, le long d'une clôture, et là, priant le Dieu des nations de nous couvrir de son bouclier, nous regardons avec confiance l'endroit d'où l'ennemi doit surgir. Nous n'avions pas honte de prier, mes enfants. Plus on craint le Seigneur, moins on craint les hommes. 210 215

Le jour commence à poindre. Des lueurs blanches glissent sur les champs, à travers les bosquets d'arbres noirs. Un trait rouge comme du sang déchire, à la hauteur des forêts lointaines, le levant endormi. Un nuage de poussière monte sur la route, là-bas. 220

– Courage, mes amis, dit Viger*, les voici !

Un frisson court dans nos veines et nos cœurs battent avec violence. Pas de peur, mes enfants, je vous le jure. Nous regardons nos mousquets, comme pour leur demander s'ils vont répondre à notre attente et seconder nos efforts. Viger* embrasse le sien : 225

– La mort seule nous séparera, dit-il.

201 I mouvement. // – C'est III mouvement. [A C'était la tactique de ces braves : incendier, dévaster < Dans la marge : pour paralyser toute force ? ? > ; ou de < corrigé d'après l'usage > combattre, bien armés, dix, vingt contre un.] < Dans la marge supérieure, avec un point d'interrogation : Toujours forts, bien aguerris et dix contre un > // – C'est 205 I Les Chouayens vont III Les [A «] Chouayens [A »] < Dans la marge : « je soulignerais ? » > vont 207 I hâte de glisser nos III hâte [R de glisser A d'introduire] nos 208 I mousquets. Enfin, elle arriva. Nous III mousquets [A . A !] Enfin, elle arriva [R . A , la nuit tant désirée.] Nous 215 I enfants !... Plus 216 I hommes ! 217 I poindre... Des 221 I route là-bas 223 III veines [R ,] et 224 I enfants !... je III enfants [R ! A ,] je 224 III jure [R ! A .] Nous 225 I mousquets comme

230 Nous faisons la même chose, et nos yeux s'emplissent de larmes.

Ils arrivent traînant les deux prisonniers.

– Halte ! cria notre chef.

En même temps, nous nous levons et mettons en joue. Les Anglais paraissent ahuris.

235 – Halte ! crie de nouveau le bouillant Viger*. Libérez les prisonniers !

C'est le fusil qui lui répond. Une balle lui effleure la jambe, une autre lui emporte le bout du petit doigt.

– En avant, les braves ! clame-t-il d'une voix formidable.

240 Et il s'élançe le premier. Il barre le chemin aux Anglais. Il fait feu et blesse au genou le cavalier qui était à la tête de la troupe. L'engagement devient général. Nous nous battons comme des lions. Nous éventrons des chevaux et nous désarçonnons des soldats. L'ennemi nous croit nombreux, et, pour
245 le confirmer dans son erreur, Viger* crie, menace, appelle, se tournant de tous les côtés, comme si le champ eût été rempli de guerriers qui n'attendaient que ses ordres pour accourir.

Bientôt les Anglais, croyant voir surgir d'autres ennemis, sont pris de peur. Ils faiblissent, lâchent pied, se sauvent !
250 Viger* se jette sur les chevaux qui entraînent les prisonniers, et de son épée leur ouvre les entrailles. Ils roulent dans la poussière. Une clameur de joie monte au ciel. Nous ramenons en triomphe nos compatriotes délivrés de leurs fers.

255 J'étais blessé. Deux de mes camarades, moins heureux, m'aidaient à marcher, contents de partager ainsi ma gloire. Je retournai dans ma famille. Des soins intelligents me remirent vite sur pied et je repris le mousquet. Il ne fallait pas le laisser se rouiller, le mousquet, mes enfants ! Cependant l'élan ne fut

235 I Viger... Libérez III Viger [R ... A .] Libérez 244 I soldats...
L'ennemi 248 I Anglais sont III Anglais [A , *croyant voir surgir d'autres ennemis,*] sont 249 I peur, *mes enfants !* Ils II,III peur [R , *mes enfants !* A .]
Ils 249 I sauvent !... Viger 257 III pied [R ,] et 257 I laisser rouiller, mes III laisser se rouiller, [A *le mousquet,*] mes 258 I enfants !...
Cependant

pas universel. L'organisation était défectueuse, les ressources
étaient insuffisantes, les armes, trop rares. 260

Le temps marchait vite. Nous eûmes des triomphes, nous
essuyâmes des défaites. Un jour, voyant qu'il était inutile et
dangereux de prolonger une lutte désespérée, nous nous déci-
dons à rentrer dans nos foyers.

La persécution commençait, cruelle, impitoyable. Nous 265
fûmes traqués comme des fauves. Les uns prirent en pleurant
le chemin de l'exil, les autres montèrent sur l'échafaud, comme
des criminels. Des criminels, mes enfants, ces hommes hon-
nêtes, ces soldats valeureux qui avaient trop aimé leur pays !
Trop aimé, non, on n'aime jamais trop, même quand on aime 270
jusqu'à la mort. Demandez au Crucifié. »

Le vieillard, ému, resta silencieux pendant quelques ins-
tants, puis il reprit :

« Je me tenais caché, depuis quelques jours, à une petite
distance du village dans un bois épais. À part ma famille, un 275
ami, un seul, connaissait ma retraite ; c'était le brave qui avait
décroché la carabine de son père pour tuer les despotes.

Tomber sur un champ de bataille, dans l'ardeur du com-
bat, enivré de haine ou d'amour, c'est bien. Être fait prisonnier
après une lutte sans merci, blessé, épuisé, c'est encore bien. 280
Mais se faire pincer comme un serin, quand l'épée est au four-
reau et la fumée des canons disparue, c'est absurde ; je voulais
garder ma liberté.

Un jour, je faisais ma prière du matin, à genoux sur un
tronc renversé, dans un rayon de soleil qui glissait à travers les 285
rameaux – car les rebelles priaient comme les autres, et mieux
peut-être que les lâches pour qui tous les jougs sont faits –, j'en-
tendis un bruissement de feuilles inaccoutumé. Je me levai, re-
gardant fiévreusement vers l'orée du bois, car c'était de là que
venait le bruit. Je reconnus le froissement des branches sèches, 290

265 I impitoyable... Nous 268 I criminels... III criminels [R... A.]
Des 268 I enfants ! III enfants [R ! A.] ces 269 I pays !... Trop
271 I mort... Demandez III mort [R... A.] Demandez 277 I despotes...
// Tomber 282 I absurde, *mes enfants !... et je* III absurde [R, *mes en-*
fants !... et A.] je 286 I rameaux. – Car les

des mousses et des fougères par des pieds pesants. Je crus bien que ma cachette était découverte et j'éprouvai un amer découragement. L'hiver approchait, je ne pouvais pas m'enfoncer loin dans la forêt. Il faudrait sortir de temps en temps pour
 295 trouver des aliments et me tenir au courant des choses politiques. Je savais que la justice – comme ils disaient – avait mis aux fers plusieurs des nôtres, et je me sentais de plus en plus triste dans ma solitude. Je crois que j'avais même des remords, et je sentais le besoin de partager les souffrances de mes compatriotes.
 300

Le silence se fit tout à coup, et je n'entendis plus que le chant des oiseaux et la chute des feuilles. Je me dis que j'avais eu peur de quelque renard fripon, ou, peut-être, d'un ours grognard, allant à la curée, et j'allais reprendre ma quiétude,
 305 quand un pas précipité retentit de nouveau. Je regardai tout autour et j'aperçus dans le fouillis des branches, à quelques pas, la silhouette de mon ami.

– Tu m'as fait peur, m'écriai-je... Quelles sont les nouvelles ? Y a-t-il danger ?

310 Il essayait de sourire, mais il y avait de l'amertume dans les plis de sa bouche. Il était pâle, haletant.

– Ta cachette est découverte, fit-il.

– Découverte ! Comment ? Par qui ?

– Les Anglais vont arriver... Ils arrivent, sauve-toi !

315 – Qui leur a révélé l'endroit où je me cache ? Le sais-tu ? Ce n'est ni mon père, ni ma mère, assurément. Ce n'est pas toi non plus.

Il perdit contenance.

294 III temps [R ,] pour 298 I remords, *mes enfants* ! et III remords, [R *mes enfants* !] et 304 I et je commençais à reprendre III et [R je commençais à A j'allais] reprendre 305 I nouveau, et presque aussitôt, j'aperçus III nouveau [R , et presque aussitôt, A . Je regardai tout autour et] j'aperçus 306 I branches, la III branches, [A à quelques pas,] la 308 I nouvelles ?... Y III nouvelles ? [R ...] Y 309 I danger ? // Il arriva. III danger ? // [R Il arriva.] Il 312 I fit-il... / – Découverte !... Comment ?... Par 314 I arrivent... sauve III arrivent [R ... A ,] sauve 315 I cache ?... Le sais-tu ? ... Ce 316 I assurément... Pas toi, non III assurément [R ... A . Ce n'est pas] toi [R ,] non



Ta cachette est découverte, fit-il ... Découverte ! ...
Comment ? ... Par qui ?

– Il serait peut-être plus sage de te rendre, balbutia-t-il. Ils ne te feront certainement pas mourir.

320

– Et comment le sais-tu ? Pourquoi ce conseil ? Pourquoi n'es-tu pas prisonnier toi-même ? Ne savent-ils point que tu es un rebelle comme moi ?

– Ils savent tout, fit-il d'une voix sourde. Impossible de leur échapper. Il vaut mieux se soumettre, cela les désarme et ils se montrent généreux.

325

319 I balbutia-t-il... Ils III balbutia-t-il [R... A.] Ils 320 I mourir...
/ – Et 322 I toi-même ?... Ne 324 I sourde... Impossible 325 I
échapper... Il III échapper [R... A.] Il

– Et c'est ce que tu as fait ? demandai-je, d'une voix qui dut résonner loin, mes enfants.

Il ne répondit pas. J'entendis de nouveau des pieds qui retombaient dru sous le bois silencieux. Un éclair me traversa l'esprit, et je compris tout.

– Tu m'as vendu, m'écriai-je, et tu me livres ! Judas ! Judas ! Judas !

– Sauve-toi, tu peux échapper encore, répéta-t-il, presque à voix basse.

Et il disparut.

Les limiers saxons arrivaient. Je n'eus pas le temps de prendre mon fusil. C'était mieux sans doute. Dieu l'a voulu ainsi.

Je fus entouré, saisi, écrasé sur le sol vierge par ces impurs. Ils me désarmèrent, me mirent des fers aux mains, et me poussèrent devant eux, à travers les grands arbres impassibles. Ils riaient et les oiseaux chantaient. »

De nouveau, le bon vieillard fit silence, et l'on eût dit que son regard fauve se perdait dans ce lointain douloureux qu'il venait d'évoquer.

On savait qu'il avait été exilé aux Bermudes avec sept de ses compagnons, pendant que plus de cinquante autres patriotes étaient entassés dans l'entrepont des voiliers et transportés par delà l'équateur, aux antipodes, dans la terre encore inconnue de l'Australie.

Mais la liberté germe vite dans le sang des martyrs, et les grandes douleurs touchent le ciel. Une ère nouvelle commença. Les lois qui avaient été imaginées pour nous perdre de-

328 I enfants ! // II III enfants [R ! A .] // II 331 I tout... / – Tu
 332 I vendu ! m'écriai-je III vendu [R ! A .] m'écriai-je 332 I livres...
 Judas III livres ! [R ...] Judas 334 I répéta-t-il *presqu'à* voix III répéta-
 t-il [R *presqu'à* A *presque à*] voix 335 I basse... // Et 341 I Ils me mirent
 des fers aux mains et me poussèrent *impuissant et désarmé*, devant III Ils [A *me*
désarmèrent,] me mirent des fers aux mains, et me poussèrent devant 347
 I Bermudes [R .] avec 349 I voiliers [R .] et 350 I encore *presque* incon-
 nue 351 I l'Australie... // Mais III l'Australie [R ... A .] // Mais

vinrent notre bouclier, grâce au dévouement et à l'habileté de nos hommes d'État, et après quelques années, les pauvres exilés purent revoir leur beau Saint-Laurent, leurs campagnes paisibles, leurs foyers bien-aimés. L'exil n'était plus qu'un mauvais rêve. 355

« Ce que vous ne savez pas, mes enfants, reprit le vieux conteur, c'est que mon retour fut douloureux comme mon départ. Je n'avais pas épuisé le calice des amertumes. Mon pauvre cœur devait souffrir à son tour des tourments nouveaux. 360

La jeune fille que j'aimais et qui devait être ma femme, un jour, n'avait pas eu le courage de l'attente. Un lâche l'avait circonvenue. Il lui avait fait croire que je ne reviendrais jamais, ou que je serais encore traqué comme un scélérat. Il lui avait dit... Mais pourquoi rappeler ces choses qui ne vous intéressent nullement ! Elle m'oublia. Elle devint sa femme, à lui, à lui qui m'avait trahi et livré ! » 365 370

Il acheva dans un sanglot.

Un frisson de colère passa dans nos veines.

— Et le ciel ne l'a point puni ? demandai-je anxieux.

— Le ciel, répondit le vieillard, ne punit pas toujours en ce monde. Il ne punit pas souvent. C'est à la mort que les comptes se règlent, mes enfants. L'homme a pour lui le temps et Dieu l'éternité. Cependant jugez. Elle n'a pas vécu longtemps auprès de ce traître qu'elle méprisait, celle qui devait être la compagne de ma vie. Lui, le traître, c'est cet homme qui vient de sortir d'ici pour aller dormir dans mon lit... 375 380

— Dieu veuille qu'il y repose bien !

356 I,II,III hommes d'état <corrigé d'après l'usage>, et 360 I enfants ! reprit III enfants [R / A .] reprit 362 I amertumes... Mon III amertumes [R ... A .] Mon 363 I nouveaux... // La III nouveaux [R ... A .] La 364 I femme un 368 I nullement ?... III nullement [R ?... A !] Elle 375 I monde... Il III monde [R... A .] Il 376 I enfants !... L'homme III enfants [R !... A .] L'homme 376 I Dieu a l'éternité... Cependant III Dieu [R a] l'éternité [R ... A .] Cependant 378 I méprisait. // — Lui, c'est III méprisait [R . A , celle qui devait être la compagne de ma vie.] // — Lui, [A le traître,] c'est

Page laissée blanche

LE JEUNE ACROBATE

Autrefois, il y avait du poisson dans toutes les eaux, et les ruisseaux les plus humbles voyaient se jouer sous leur mousse blanche, parmi les cailloux, d'abondants et alertes goujons. Achigan, truite ou perchaude ne regardaient guère l'appât, et se laissaient enlever par amour pour le pêcheur. Aujourd'hui les ruisseaux sont à demi desséchés, à cause des défrichements, et le poisson qui s'attarde encore dans les mares formées par les échancrures de la rive, ne mord qu'aux hameçons dorés et aux amorces succulentes. Il imite l'homme, son frère.

Il faut s'enfoncer maintenant sous la grande forêt, dans cette région vierge des Laurentides, immense et tourmentée comme une mer en fureur quand soufflent les vents ; dans cette région de vallées ombreuses et de crêtes scalpées, qui

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 65-90 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 183-211 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 182-211, texte de base.

4 I cailloux, d'alertes familles de goujons. Vous jetez la ligne et ça mordait. Achigan III cailloux, d'[A *abondants et*] alertes goujons. [R *Vous jetez la ligne et ça mordait.*] <Dans la marge : « (de l'auteur) ».> Achigan 6 I Aujourd'hui, les III Aujourd'hui [R,] les 8 II encore [A, R *dans les mares formées par les échancrures de leurs bords,*] ne mord III encore [R *dans les mares formées par les échancrures de leurs bords,* <Dans la marge, vis-à-vis les lignes raturées : « (de l'auteur) ».> A <dans la marge inférieure :> « *dans les mares formées par les échancrures de leurs bords, ne s'accroche ou : dans les mares formées par les échancrures de la rive, ne mord* »] qu'aux 9 I de leurs bords, ne 14 I fureur ; dans III fureur [A *quand soufflent les vents*] ; dans 15 I de montagnes ombreuses II,III de [R *montagnes A vallées*] <En III, dans la marge : « *vallées ou montagnes ?* »> ombreuses 15 I scalpées qui

viennent en aval de Québec s'arrêter au grand fleuve, et lui faire un rempart crénelé qui déchire la nue.

On escalade les rochers, on franchit les torrents, on dort sur la dure, on est poursuivi par une légion de moustiques qui chantent, vibrante et claire, leur monotone chanson, et se gorgent ensuite de notre sang le plus pur. Mais quel paysage merveilleux ! Quel air vivifiant ! Quelle senteur enivrante et douce ! Quel calme endormeur et profond ! Partout des lacs bleus comme le ciel baignent le pied des montagnes ; partout des rivières serpentent dans les vallées ; partout des cimes provoquent les ardents baisers de la foudre ; partout des collines se couronnent de grands bouleaux blancs et de sapins odorants. Et, dans la suprême tranquillité de la solitude, on entend le bruissement d'une feuille, le murmure d'une source, le chant d'un oiseau. Seulement, quand la tempête arrive, les torrents mugissent, les arbres tombent, les lacs écument, les flots bondissent, la nue éclate et le tonnerre roule de montagne en montagne avec un fracas épouvantable.

Nous revenions un jour, quelques amis et moi, de l'une de ces intéressantes excursions de pêche en pays sauvage. Nous commençons à descendre le Cap Tourmente. À nos pieds, l'île d'Orléans, avec ses florissantes paroisses, semblait une corbeille de fleurs bercée par les eaux, et Québec, sur son rocher noir, à quelque vingt-cinq milles de distance, luisait comme un astre nouveau dans les fauves lueurs du couchant. Toute la côte de Beaupré, qui descend des montagnes vers le fleuve par échelons merveilleusement taillés dans la forêt, la verdure et le roc, avec ses champs encadrés de clôtures grises, ses prairies et ses pièces de grain, paraissait dormir sous un voile de satin moiré,

16 I viennent brusquement s'arrêter II viennent [R brusquement A, en aval de Québec,] s'arrêter III viennent [R brusquement A en aval de Québec] < Dans la marge : « (de l'auteur) » > s'arrêter 20 I claire comme un verre qui se brise, leur III claire [A, R comme un verre qui se brise,] leur 20 I chanson, nous embrassent effrontément un peu partout, et, comme le « kissing bug » dont ils devaient au moins imiter la pudeur, se II, III chanson, [R nous <... comme en I> pudeur, A et] se 26 I les mordants baisers III les [R mordants A ardents] baisers 27 I bouleaux rouges et III bouleaux [R rouges A blancs <avec un point d'interrogation> et 34 I revenions, un jour, cinq ou six amis, de III revenions [R,] un jour, [R cinq ou six amis A quelques amis et moi], de 38 I eaux ; Québec III eaux [R ; A, et] Québec 38 I à trente milles III à [R trente A quelque vingt-cinq] milles 40 I couchant, et toute la II couchant [R, et toute la A. La] côte III couchant [R, et toute A. Toute] la 42 II roc, [R, A ; la côte de Beaupré] avec

sous un voile tissé en larges carreaux bruns et verts, orange et 45
safran, où les coteaux formaient des replis moelleux et les ruis-
seaux, des fils d'argent.

La vue des pâturages verts et des troupeaux beuglants ré-
veilla dans nos gorges sèches la soif du lait, et nous nous arrê- 50
tâmes devant une maison de bonne apparence, flanquée d'une
laiterie de pierre. Une vieillard à l'œil vif fumait sa pipe à la
porte, du côté du soleil. Il se leva, nous pria d'entrer et nous of-
frit le petit verre de politesse. À peine avions-nous commencé
à causer d'un peu de tout, qu'un bambin joufflu se précipita 55
sur le seuil.

– Grand-père, cria-t-il, il y a des animaux dans le grain.

– Oui-dà ! On va voir... Excusez-moi, mes bons messieurs,
fit le vieillard.

Et il s'élança dehors, sauta d'un bond une clôture de cinq 60
perches, enjamba un large fossé, et tomba soudain, après une



45 I, II, III verts, oranges et safrans < corrigé d'après l'usage >, où 46 II
safran [R, où A. Et] les 46 II les coteaux formaient 47 II d'argent [A
dans ce voile merveilleux]. // La 48 I réveilla, dans nos gorges sèches, la
52 III et vint s'asseoir avec nous. // À peine avions-nous vidé le petit verre de
politesse, qu'un III et [R vint s'asseoir avec nous // À peine avions-nous vidé le petit
verre de politesse, A nous offrit le petit verre de politesse. À peine avions-nous commencé
à causer d'un peu de tout], qu'un 56 I grain ! – Oui-dà !... On III grain
[R ! A.] / – Oui-dà

vaillante course, au milieu des délinquants qui se délectaient du fruit défendu.

– Diable de grand-père ! nous écriâmes-nous. Quels jarrets ! Quelle vigueur !

65 – Voulez-vous connaître son histoire ? proposa une jeune femme en versant à chacun de nous un bon verre de lait.

– De votre bouche surtout, madame, l'histoire ne peut manquer d'être intéressante, répondit l'un de nous, un galant homme.

70 La jeune femme rougit et parut belle.

– Je ne raconte pas bien, reprit-elle, mais je ne raconte que des choses vraies.

Mes compagnons me regardèrent en souriant. Je compris et ne me fâchai point.

75 Prenant un air dégagé, elle ajouta :

– J'ai décroché un prix de narration aux Ursulines¹, et je crois qu'avec un peu de temps et d'audace, je serais arrivée au pays de la fiction. J'avais du goût pour le mensonge.

Cet aveu gentil fut accueilli par un éclat de rire.

80 – Et l'imagination se joue facilement des murailles épaisses du cloître, remarquai-je, pour la pousser à parler encore.

– Oui, répondit-elle, l'imagination est une grande voyageuse.

63 I écriâmes-nous... Quels III écriâmes-nous [R... A.] Quels 66 I femme, en nous versant du lait III femme [R,] en [R nous] versant [A à chacun de nous] [R du A un bon verre de] lait 67 I bouche, surtout, l'histoire III bouche [R,] surtout, [A madame,] l'histoire 68 I nous. // La III nous [R. A, un galant homme]. // La 74 I point. // – *Cependant, ajouta-t-elle, prenant un air dégagé, j'ai décroché* III point. // [R – *Cependant, ajouta-t-elle, prenant A Prenant un air dégagé, elle ajouta : / – J'ai* décroché <Dans la marge, vis-à-vis une accolade qui embrasse le passage allant de « Mes compagnons » à « ajouta-t-elle » : « ceci peut-il être supprimé ? »> 78 I fiction... J'avais III fiction [R... A.] J'avais 82 I voyageuse... // Elle

1. Religieuses éducatrices qui avaient et ont encore un couvent renommé dans la ville de Québec.

Elle poursuit :

– Mais on est bien placé, tout de même, dans le monastère de Marie de l'Incarnation*, pour évoquer les choses du passé. Il est encore tout imprégné des arômes de l'antique forêt et des vertus de ses premières religieuses. J'ai bien des fois arrêté mon regard rêveur sur le tronc dévasté du vieux frêne qui prêtait à la fondatrice célèbre son ombre et son feuillage, quand elle réunissait les enfants sauvages pour leur apprendre à lire et à prier... Mais laissons dormir ces souvenirs sacrés. Je les éveillerai quand je serai seule. Je tiens à vous raconter l'histoire du vieillard qui vient de sortir, le père de mon mari. Elle date de fort loin, mais elle est toujours fraîche.

Et voici le récit qu'elle nous fit pendant que l'étrange bonhomme, après qu'il eut fait sortir les animaux des champs de blé, relevait tranquillement la clôture brisée.



Un jour, des bohémiens passèrent. Ils étaient dix de leur bande, vêtus de haillons éclatants, sales et drôles. Ils dressèrent leur tente sur la place publique, en face de l'église. Le conseil municipal et le corps des marguilliers s'étaient entendus pour diviser les prix du permis. L'entente avait été d'autant plus facile que le marguillier en charge et le maire ne faisaient qu'une seule et même personne.

Un farceur, qui aurait pu faire rire un tas de pierres, Alexandre Marchavêque – son nom est resté dans notre mémoire –, avait annoncé, du haut de la tribune, les exploits merveilleux promis par les saltimbanques. Pour récompense de sa

87 I des émanations de III des [R émanations A arômes] de 88 I religieuses... J'ai III religieuses [R ... A .] J'ai 89 I frêne, qui III frêne [R .] qui 94 I mari. // Et III mari. [A Elle date de fort loin, mais elle est toujours fraîche.] // Et 96 I bonhomme relevait la III bonhomme, [A , après qu'il eut fait sortir les animaux des champs de blé.] relevait [A tranquillement] la 99 I passèrent. Il y a longtemps de cela. Ils III passèrent. [R Il y a longtemps de cela.] Ils 107 I Alexandre Marchavêque, je peux vous le nommer, avait III Alexandre [R Marchavêque A Marchavêque] [R je peux vous le nommer, A – son nom est resté dans notre mémoire –] avait

110 réclame, il s'était contenté de deux billets d'entrée, un pour lui-même et l'autre pour sa moitié. Il n'avait pas dit pour sa femme, afin de ne pas mentir. Il cultivait un célibat enragé.

115 La foule l'entourait, massée près de lui. Les hommes d'abord, formant un cordon noir et large, puis les femmes plus gaies dans leurs robes de couleurs.



« Vous allez voir, criait-il de sa grosse voix de bourdon, vous allez voir pour rien,... presque pour rien,... pour cinq sous,... pour dix sous tout au plus, des choses incompréhensibles »

111 I moitié... II III moitié [R... A.] II 113 I l'entourait massée III l'entourait [A,] massée 114 I d'abord, un III d'abord, [A formant] un 117 I rien... presque pour rien... pour cinq sous... pour III rien [A,]... presque pour rien [A,]... pour cinq sous [A,]... pour

sibles comme des mystères, et tout à fait simples cependant. Il y a un escamoteur incomparable. Il serait de force à escamoter une élection malgré tous les votants, et le ciel malgré le bon Dieu. Vous serez témoins de cent merveilles opérées par la magie. Pas la magie noire des sorciers de l'île d'Orléans, qui rend les filles amoureuses malgré elles, et les garçons volages malgré eux ; mais la magie blanche des anciens, qui change une fève en dragée et un bouton en « trente-sous² ». Vous payez cher quelquefois pour les tours que l'on vous fait ; là, pour rien, vous rirez des tours qu'on jouera aux autres. Si vous avez des yeux vous verrez, si vous avez des oreilles vous entendrez le plus extraordinaire des enfants modernes, le grand Victor. Le grand Victor, un petit gamin gros comme ça, surpasse par la hardiesse de ses bonds tous les sauts de carpe des cabrioleurs politiques. Je ne fais allusion à personne, et s'il y en a qui se sentent atteints, ils seront sans doute assez madrés pour ne pas le laisser voir.

Victor s'enferme dans une boîte et joue des marches au pas de course, comme le ferait un caissier de banque ; mais quand il sort, la caisse est pleine et son gousset est vide.

Ce prodige possède une voix de sirène. Quand il chante, les rossignols se taisent. Il a des couplets d'une gaieté folle. La statue de sainte Anne, dans le portail de l'église, éclaterait de rire si elle pouvait l'entendre. Il en a d'autres qui font couler les larmes à torrent. Il faut ouvrir son parapluie.

Il danse sur la corde plus légèrement qu'un moineau sur la tige du blé. Ne manquez pas de venir admirer ce phénomène.

Il n'est pas seul. Vous pourrez applaudir une jeune Andalouse des bords... de la Garonne ! Son œil noir est si ardent qu'il réduit les cœurs en cendre. Jeunes gens, laissez les vôtres à la maison...

119 I mystères... et III mystères [R ... A .] et 121 I les *votants*, et 126 I sous... Vous III sous [R ... A .] Vous 127 I fait, *et* là III fait [R , *et* A .] là 128 I autres... Si III autres [R ... A .] Si 130 I Victor... Le III Victor [R ... A .] Le 132 I bonds, tous III bonds [R ,] tous 133 I politiques... Je III politiques [R ... A .] Je 137 I banque, mais III banque [R , A .] mais

2. Le trente-sous, c'est la pièce de vingt-cinq cents canadiens ainsi appelée parce qu'autrefois le sou valait cinq sixièmes du « cent ».

150 Une vieille fée lit dans les mains comme dans un livre ouvert, et vous révèle tout ce que vous aimez ou n'aimez pas à savoir. »

– Tu pourras venir, chose, tu mettras des gants de boxe, interrompt un jeune fanfaron.

155 « Il y a aussi un joueur de trompette mandé exprès de Jéricho. Il est retenu pour le jugement dernier. Lui seul, paraît-il, serait capable de réveiller Pierrot Lallemand, quand le curé prêche sur la tempérance.

160 Venez ! messieurs et dames, et les jeunes, venez ! Vous en aurez plus que pour votre argent. »



Le soir, poursuit l'intéressante conteuse, il y avait foule sous la tente. Le joueur de trompette s'était tenu à la porte jusqu'à la dernière minute, soufflant de toute la force de ses poumons dans son cuivre sonore.

165 Parmi les curieux se trouvaient les Piquefer : le grand-père et la mère grand, le papa et la maman, toute la parenté. Le papa, c'était Roch Dubosquet. Il s'était fait Piquefer en devenant gendre. Il avait amené sa femme pour la distraire d'un long chagrin. La vie est si monotone aux champs, et les âmes
170 qui pleurent sont souvent laissées à elles-mêmes.

153 I boxe. // II III boxe [R. A, interrompt un jeune fanfaron.] // II 158 I la boisson. // Venez ! venez ! venez ! // Le soir, il II la [R boisson A tempérance <précédé d'un point d'interrogation>]. // Venez III la [R boisson A tempérance]. // Venez ! [R venez ! venez ! A messieurs et dames, et les jeunes, venez ! Vous en aurez plus que pour votre argent.] // Le soir, [A poursuit l'intéressante conteuse,] il 165 I Piquefer : toute la famille : le III Piquefer [R : toute la famille] : le 166 I maman, les enfants ; trois générations. Le papa, c'était Dubosquet III maman, [R les enfants ; trois générations A toute la parenté]. Le papa, c'était [A Roch] Dubosquet 169 I chagrin, et elle, elle avait amené ses enfants pour les voir rire un peu. La III chagrin [R, et elle <... comme en I> un peu]. La 169 I est monotone III est [A si] monotone 170 I pleurent y sont III pleurent [R y] sont

Dubosquet avait placé sa femme près de la grand'maman, et il s'était retiré un peu en arrière, au milieu d'un groupe d'amis, afin de rire plus à son aise.

Un jongleur déguisé en derviche ouvrit la séance d'une façon galante. Il sortit, d'un chapeau de soie haut et vide, une douzaine de bouquets parfumés qu'il offrit aux dames. Un loustic remarqua d'un ton sentencieux : 175

– Cela paraît naturel, mais ça ne l'est pas. Les couleurs viennent de vos yeux et l'odeur, de votre nez.

C'étaient de vrais bouquets cependant. Ensuite, il mangea de l'étoupe, cracha des flammes et déroula entre ses dents un long ruban rose. Il y eut un murmure d'approbation, surtout parmi les jeunes filles. 180

– On dirait que c'est du feu, reprit le même loustic ; il nous le fait voir ; c'est là qu'est la magie. Quant au ruban rose, j'en ferais une boucle pour les cheveux de ma mie. 185

Puis, entre autres choses stupéfiantes, le prestigieux jongleur s'arma d'un couteau dont il fit reluire la lame à la lampe fumeuse, et d'une voix grave et légèrement tremblante, il annonça qu'il allait se couper le poignet. Il y eut un frémissement d'horreur. Il n'écouta point la terreur des femmes, et, bravement, il fit glisser le taillant du couteau sur son bras nu. Le sang coula et des cris s'élevèrent. 190

– Calmez-vous, tendres âmes, repartit encore le connaisseur, c'est une vaine... illusion ; le couteau seul est vrai. 195

Quand le vieux jongleur eut fini ses sortilèges, deux jeunes filles se mirent à danser en secouant, d'un bras gracieux, des tambourines garnies de petites feuilles métalliques. Leurs pieds souples et légers, glissant en cadence, décrivaient sur les planches sonores des figures étranges, comme font sur les ondes bleues ou les sables d'or les vols d'hirondelles. Et, sous la tente encom- 200

171 I placé *les siens en avant, sur des chaises*, près III placé [R *les siens en avant, sur des chaises*, A *sa femme*] près 172 I arrière au 179 I nez... // C'étaient III nez [R ... A .] // C'étaient 187 I stupéfiantes, *il s'arma* III stupéfiantes, [R *il A le prestigieux jongleur*] s'arma 191 I et bravement III et [A .] bravement 200 I sonores, des III sonores [R .] des 200 I étranges comme III étranges [A .] comme 201 I d'or, les III d'or [R .] les

brée, petit à petit comme un écho qui s'éveille, il se fit un bruissement plaisant et mesuré. Involontairement, tous les pieds frémissaient, toutes les bouches souriaient. C'était l'irrésistible entraînement de l'exemple, la suggestion.

Enfin, on annonça le petit prodige, le prince de l'air, le favori des fées.

En attendant le lever du rideau, et pendant que le héraut de la troupe fait l'éloge de son jeune sujet, je vais prendre mon récit de plus loin et le rendre aussi clair que possible.



Balthazar Piquefer, l'ancêtre du jeune acrobate, n'était pas intraitable dans les affaires ordinaires de la vie. Il ne refusait pas de rendre un petit service ni d'en solliciter un grand. Il se montrait reconnaissant comme tout le monde, quand la reconnaissance n'entraînait pas de sacrifices. Il fredonnait en revenant du champ si la journée avait été bonne ; il maugréait s'il était survenu un contretemps. Il allait à la messe tous les dimanches et chantait au lutrin. Mais il ne fallait pas lui parler politique, ou bien il fallait lui en parler de la façon qu'il aimait. La contradiction l'irritait ; il ne discutait pas, il tapait. Il n'y avait qu'un bon parti, le sien. Hors de là, point de salut.

Il ne comprenait pas que le curé permît à Lubin Dubosquet de chanter au lutrin. Lubin appartenait au groupe des « Francs-parleurs ». Un groupe fait de vieux qui n'avaient jamais baissé pavillon, et de jeunes qui voulaient aussi mettre la main à la hampe. On y voyait germer la révolte. Lubin supportait mal l'autorité. Il devait obéir aux suggestions du grand orgueilleux biblique³. Il n'était donc pas convenable qu'une voix sortie de ce groupe, se mêlât de célébrer les louanges du Seigneur, à

211 I Piquefer n'était III Piquefer [A, l'ancêtre du jeune acrobate,] n'était
 213 I service, ni III service [R,] ni 221 I là point III là [A,] point
 226 I révolte. Il supportait III révolte. [R Il A Lubin] supportait 228 I
 voix, sortie III voix [R,] sortie 229 I groupe se

3. Lucifer, qui voulut se mesurer à Dieu.

l'église, chaque dimanche. Il est vrai que ces louanges se chantaient en latin et que nul n'y comprenait goutte ; mais enfin c'était le langage de l'Église, et les chantres se tenaient auprès de l'autel, comme le prêtre. 230

Piquefer faisait son possible pour couvrir la voix de son rival. Quand ils psalmodiaient ensemble, il enflait la sienne jusqu'à lui donner le son du tonneau, et quand l'autre chantait seul, il toussait et crachait comme un phtisique. Il avait même songé à dépouiller la chape d'or⁴, puisque Dubosquet s'obstinait à la porter. Ce qui le retenait, c'était la peur de passer pour battu. Les gens auraient dit, peut-être, qu'il se voyait éclipsé, lui le moins vieux, et que les notes sonnaient mal dans sa gorge. 235 240

Cependant il ne put s'empêcher, un jour, d'en parler au curé. Le curé se mit à rire comme s'il se fût agi d'une chose bien amusante. Le chantre pieux se sentit déconcerté et commença à craindre pour la religion. Il temporisa, mais il changea de place. Il alla s'asseoir à gauche, dans la stalle voisine du siège curial. Comme cela, il ne chanterait plus à l'unisson avec l'impie Dubosquet, et il aurait l'air de lui donner la réplique. 245

Or Balthazar Piquefer avait une fille et Lubin Dubosquet, un garçon. La fille de Piquefer s'appelait Blanche et elle était fort brune, le garçon de Dubosquet s'appelait Roch, et il avait le cœur fort tendre. Ils s'aimaient malgré la divergence d'opinion de leurs pères respectifs, et ils chantaient à l'unisson les espérances qui planaient comme des oiseaux de neige sur leur sereine jeunesse. 250 255

Piquefer n'encourageait guère les avances de l'amoureux. Il ne perdait pas une occasion de vanter le mérite de tel autre jeune homme de bonne famille qui soupirait en secret. Il perdait son temps. Il suffit que vous chuchotiez à l'oreille de votre

231 I latin, et III latin [R,] et 233 I prêtre. // Il faisait III prêtre. // [R Il A Piquefer] faisait 240 I dit peut-être III dit [A,] peut-être 241 I gorge... // Cependant 243 I rire, comme III rire [R,] comme 244 I amusante. Il se III amusante. [R Il A Le chantre pieux] se 249 I Or, Piquefer III Or [R, A Balthazar] Piquefer 249 I et Dubosquet III et [A Lubin] Dubosquet 253 I pères, et III pères [A respectifs], et 258 I famille, qui III famille [R,] qui 259 I,III vous chuchotiez <corrigé d'après l'usage> à

4. La tenue des chantres ; façon de dire que le personnage aurait quitté la maîtrise.

260 fille le nom d'un vaillant amoureux pour que l'oreille se ferme et que votre fille devienne sourde. L'amour cherche son chemin lui-même et se montre le plus récalcitrant des sujets.

Quand Roch Dubosquet vint, avec son père, Lubin, faire la « grand'demande », il n'était pas du tout rassuré. Il dut promettre d'élever ses fils dans les bons principes. Il ne recevrait aucune gazette à l'allure trop libre. Il voterait toujours comme le beau-père. Bref, il changerait de politique et se mettrait en tutelle. Il promit tout et ne tint rien. Sa femme lui pardonna sa ruse et le ménage fut heureux.

270 Les années apportèrent le bien-être et les petits enfants sortaient du nid en gazouillant, comme les oiseaux. L'aile maternelle les couvrait amoureusement. Le plus âgé venait d'avoir six ans. Un joli bambin aux cheveux d'or bouclés, à l'œil bleu doux et fin. Le grand-père Piquefer l'adorait et le gâtait. Il l'emmenait déjà à la pêche, au large, dans son canot, et lui apprenait à tenir une ligne. Il avait voulu lui infliger, au baptême, les noms de Sauveur-Balthazar-Albert-Victor. Sauveur, pour qu'il fût sauvé des mauvais principes, Balthazar, en souvenir de l'aïeul, Albert-Victor, ces deux noms, dont l'un, suppose-t-on, par un singulier amour pour la famille royale⁵, l'autre par respect pour l'autorité. Avec cela l'enfant devait marcher droit et loin.

285 Un dimanche du mois de... Je ne me souviens plus de quel mois, mais c'était en été, car les arbres, le long du chemin, se couvraient d'une fine poussière grise, les cigales lançaient comme des fusées leurs notes stridentes et monotones, et les ruisseaux dormaient dans leurs lits de sable, entre leurs bords fleuris. M^{me} Dubosquet avait accompagné son mari à l'église, laissant à

260 I amoureux, pour III amoureux [R ,] pour 263 I père, faire III père, [A Lubin,] faire la [A «] grand'demande [A »,] il 269 I heureux. // Les petits III heureux. // [A Les années apportèrent le bien-être et] [R Les A les] petits 278 I de l'aïeul, Albert-Victor 279 I Albert-Victor, par respect et par amour pour la famille royale et l'autorité III Albert-Victor, [R par respect <... comme en I> royale A ces deux noms, dont l'un, suppose-t-on, par un singulier amour pour la famille royale, l'autre par respect pour] l'autorité 284 I mois, c'était en été, cependant, car III mois, [A mais] c'était en été, [R cependant,] car 287 I fleuris, Madame Dubosquet III fleuris, [R Madame A madame] Dubosquet

5. Allusion au prince Albert-Victor (1841-1863), fils de la reine Victoria.

une petite voisine la garde de ses trois enfants. L'aîné était Albert-Victor, que vous connaissez déjà, et deux petites filles que vous ne connaîtrez jamais. 290

Croyez-vous aux pressentiments, aux avertissements, aux songes, à toutes ces choses inexplicables qui hantent la pensée humaine à certaines heures ? Moi, j'y crois ; et si je n'étais pas si pressée de finir, je vous en raconterais de bien bonnes. 295

La messe allait se terminer tout à l'heure. L'officiant chantait d'une voix suppliante le *Pater noster*, et tous les fidèles, l'âme au vol, s'unissaient à lui pour demander le pain quotidien. Le reste les touchait assez peu. Le pardon des offenses, surtout, paraissait une question assez embrouillée et de peu d'urgence. 300
Quand les chœurs répondirent avec ensemble : *Sed libera nos a malo*⁶, M^{me} Dubosquet se sentit frappée au cœur. Une pensée, douloureuse comme un glaive qui fouille une blessure, l'obséda tout entière. Elle se mit à prier avec une ferveur nouvelle en regardant le saint tabernacle. Elle s'efforça de chasser cette idée absurde qui la tenaillait comme une angoisse. Elle se dit que c'était une tentation. Il fallait la mépriser. Dieu était là, sur l'autel. Il voyait sa peine et ses efforts, il aurait pitié d'elle et ne lui tiendrait pas compte de cette distraction. Elle savait bien que rien n'arrive sans qu'il le veuille. Elle l'appelait bon, miséricordieux, juste. Il ne permettrait pas le malheur terrible dont la pensée la désolait si fort en ce moment. 305 310

Ite, missa est, chanta le prêtre.

Déjà ! pensa-t-elle. La messe est finie ! Mais je n'ai pas eu connaissance de l'*Agnus Dei* ni de l'*Oremus*. Que je suis distraite ! 315

289 I enfants. *Elle en avait trois*, Albert-Victor III enfants. [R *Elle en avait trois A L'aîné était*] Albert-Victor 296 II terminer [R *tout à l'heure*]. L'officiant 297 I *Pater Noster*, et III *Pater* [R *Noster A noster*], et 301 I ensemble : // *Sed libera nos a malo*. <romain> // Madame III ensemble : *Sed libera nos a malo* <souligné>. [R *Madame A M^{me}*] <Dans la marge : « (pas à la ligne) ».> Dubosquet 308 I efforts. *Il aurait* III efforts [R. *Il A, il*] aurait 310 I veuille... Elle 312 I moment... // « *Ite, missa est* <romain> », chanta III moment. // *Ite, missa est* <souligné>, chanta 314 I pensa-t-elle... La III pensa-t-elle [R ... A.] La 315 I de l'« *Agnus Dei* <romain> » ... ni de l'« *Oremus* <romain> » !... *Bon Jésus, quelle distraction !* / – Allons III de l'*Agnus Dei* <souligné> [R ... A ni] de l'*Oremus* <souligné> [R !... A. *Que je suis distraite !*] / – Allons

6. « Mais délivrez-nous du mal ».

– Allons-nous attendre les vêpres ? lui demanda son mari en sortant de l'église.

320 – Mon Dieu ! non. Je suis inquiète des enfants. Allons-nous-en vite.

Il la regarda curieusement.

– Les enfants ? Avec la petite Pérusse, ils sont en sûreté. J'aurais quelqu'un à voir.

325 – Fais comme tu voudras. Je ne sais pas ce que j'ai. C'est de la folie, je crois bien.

Il la regarda de nouveau. Elle était très pâle.

– Tu n'es pas bien, chère femme ; il fallait le dire tout de suite. Allons.

330 Quand ils arrivèrent, les deux petites filles jouaient avec du sable, au soleil, devant la porte.

– Où est votre petit frère ? demanda anxieusement la jeune mère.

335 – Sais pas, fit la plus âgée, en jetant en l'air une poignée de sable qui retomba comme une poudre d'or sur ses beaux cheveux.

M^{me} Dubosquet se précipita dans la maison. En même temps, la petite Pérusse entra par la porte de derrière. Elle avait un air consterné.

– Le petit ? demanda de nouveau la pauvre femme.

340 – Je le cherche, répondit la gardienne. Il était avec les autres, il n'y a pas un quart d'heure.

– Mon Dieu ! s'écria la malheureuse mère, en se tordant les bras, j'avais un pressentiment !

317 I mari, en III mari [R ,] en 318 I l'église : / – Mon 319 I non... Je III non [R ... A .] Je 322 I enfants, *tu les as déjà laissés...* Avec 322 I sûreté... J'aurais 334 I cheveux. // Madame Dubosquet III cheveux. // [R Madame A M^{me}] Dubosquet 343 I pressentiment !... / – Voyons III pressentiment ! [R ...] / – Voyons

– Voyons, chère femme, il n’y a pas lieu de désespérer si vite, observa Dubosquet. Nous allons chercher. Il ne peut pas s’être perdu. 345

Il l’appelèrent en vain, en vain ils le cherchèrent. Il n’était pas tombé dans le puits ; le puits était fermé par un couvercle solide. Le ruisseau ne le gardait point dans ses flaques peu profondes. Il n’y avait point de ravins, et la côte boisée descendait par une pente fort peu raide. 350

Quelques-uns dirent qu’ils avaient vu, le matin, voguer, le long des battures, un grand canot rempli d’hommes et de femmes – peut-être des sauvages.

La pauvre mère pressentit un malheur et voulut mourir. Elle souffrit des douleurs indicibles et son existence devint un martyre. La pensée que son enfant vivait, qu’il allait grandir loin d’elle et l’oublier, la torturait comme un cauchemar maudit. Elle aurait mieux aimé qu’il fût mort là, dans son petit lit blanc. Elle pourrait aller porter des fleurs sur sa petite tombe ; elle pourrait, dans ses longues et tristes nuits, le voir voltiger comme un ange au-dessus de sa tête alourdie. 355 360

Dix années passèrent ainsi. La prière et la foi commençaient enfin à calmer, de leur baume divin, la blessure encore saignante. Le sourire revenait sur cette bouche qui avait bu tant de larmes. 365

Quand les saltimbanques vinrent planter leur tente sur la place publique, pour amorcer les curieux de tout âge ils se promenèrent dans le village au son de la musique, avec un singe qui faisait des grimaces à tout le monde et passait le chapeau comme un homme pour recueillir quelques pièces de cuivre. 370

344 I chère, il III chère [A femme], il 344 I de se désespérer, observa III de [R se] désespérer [A si vite], observa 354 I femmes – peut-être III femmes [A ,] – peut-être 355 I mère voulut III mère [A pressentit un malheur et] voulut 356 I indicibles, et III indicibles [R ,] et 360 I sa tombe III sa [A petite] tombe 362 I alourdie ! // Dix III alourdie [R ! A .] // Dix 364 I calmer de 364 III divin [R ,] < Nous rétablissons la virgule. > la 365 I revenait parfois sur 366 I larmes... // Quand 368 I publique et se promener dans III publique [R et se promener A , pour amorcer les curieux de tout âge ils se promenèrent] dans 369 I village, au III village [R ,] au 370 III et [AR qui] passait 371 I homme, les enfants s’attroupèrent et suivirent III homme [R , A pour recueillir quelques pièces de cuivre.] [R les A Les] enfants s’attroupèrent [R et A puis] suivirent

Les enfants s'attroupèrent puis les suivirent en criant, riant et battant des mains. Pour aller voir évoluer ces bohémiens sous la tente, le soir, ils firent à leurs parents la promesse d'être sages, d'étudier, d'obéir, de prier, de se coucher de bonne heure, tout ce que l'on voulut enfin. Leurs promesses furent exaucées.

Les familles Piquefer et Dubosquet, au courant de ce qui se passait, et pour se distraire un peu, se joignirent à tous, les jeunes et les vieux. Ils assistèrent à la représentation.



« Vous allez voir le prince de l'air, le favori des fées, » criait le héraut de tout à l'heure, chargé de la réclame.

Le rideau se leva et un bel adolescent de seize ans, blond comme un épi, svelte comme un jonc, souple comme un écureuil, se précipita sur la scène en tournoyant comme un soleil, avec ses paillettes d'or aux épaules et aux jambes, grimpa sur le trapèze et salua la foule d'un geste gracieux. Ses longs cheveux que retenait un cordon d'argent se défirent tout d'un coup et retombèrent en boucles soyeuses sur ses épaules presque nues.

« Pardon, mesdames, fit-il, et sa voix suave vibra comme un fil d'acier, pardon si je refais ma toilette devant vous. »

Et, debout sur la barre vacillante, il attachait de nouveau avec le fil étincelant sa chevelure en désordre. Une femme assise au milieu de la salle ne put s'empêcher de dire tout haut à ses voisins qu'elle n'avait jamais vu de si beaux cheveux. Le

373 I mains. *Ils promirent d'être* III mains. [A *Pour aller voir évoluer ces bohémiens sous la tente, le soir, ils firent à leurs parents la promesse*] d'être 376 I enfin, si on leur permettait d'aller à la représentation du soir. // Madame Dubosquet céda, comme les autres, aux instances de ses enfants. // – Vous allez III enfin [R, sion <... comme dans I> enfants A. *Leurs promesses furent exaucées* // Les familles Piquefer et Dubosquet, au courant de ce qui se passait, et pour se distraire un peu se joignirent à tous, les jeunes et les vieux. Ils assistèrent à la représentation // – Vous allez 381 I héraut chargé III héraut [A de tout à l'heure,], chargé 382 I bel enfant de III bel [R enfant A adolescent] de 384 I soleil avec 387 I tout à coup III tout [R à A d'un] coup 393 III haut [R,] à ses voisins [R,] qu'elle

jeune acrobate, qui avait entendu, répliqua en souriant qu'ils 395
 étaient tout de même un peu nuisibles, mais qu'il les gardait
 ainsi en souvenir de sa mère qui les aimait tant. Et il ajouta avec
 un profond soupir :

« Pauvre mère ! pauvre mère ! »

Une voix d'homme, une voix de vieillard demanda, trem- 400
 blante et forte :

– Est-elle morte votre mère ?

– Je ne le sais pas, répondit le jeune gars ; il y a dix ans que
 j'ai été enlevé à son amour.

– Tais-toi ! gronda quelqu'un, derrière le rideau. 405

Le vieillard s'était approché de l'estrade et fixait l'acrobate
 d'une façon étrange, cherchant à faire revivre des traits effa-
 cés, peut-être...

Tout à coup, une femme se leva, criant d'une voix déchi- 410
 rante où la crainte et l'espoir vibraient également fort :

– Mon Dieu ! si c'était mon enfant, mon petit Albert-
 Victor !

Et, brisée par la violence de l'émotion, elle s'affaissa sur
 son siège.

Le jeune acrobate sauta du trapèze et s'avança au bord de 415
 la scène. Il était pâle et agité :

– Albert-Victor ? dit-il tout angoissé. Je m'appelle Albert-
 Victor.

Et le vieux Piquefer, de plus en plus troublé :

– Te souviens-tu de grand-père Balthazar ? 420

– Qui m'emmenait à la pêche dans un grand canot, ajouta
 l'enfant.

395 I acrobate répliqua, en souriant, qu'ils III acrobate [A, qui avait en-
tendu,] répliqua [R,] en souriant [R,] qu'ils 399 I mère !... // Une 403
 I gars, il III gars [R, A ;] il 408 I peut-être. // Tout III peut-être [R.
 A ...] // Tout 411 I Albert-Victor !... // Et brisée 417 I angoissé...
 Je III angoissé [R ... A.] Je 420 I Balthazar ?... / Qui



Le tumulte était grand. Tout le monde voulait voir.

– Mon petit-fils ! clama le vieillard, mon petit-fils !

Et il fondit en larmes.

425 Dubosquet, écartant tout le monde, s'était précipité en avant, les bras tendus :

– Mon enfant ! mon petit Albert-Victor ! criait-il.

Il escalade la rampe, prend le gars dans ses bras, le couvre de baisers et vient le déposer sur les genoux de sa mère, qui rit et pleure à la fois, dans le délire de sa félicité.

430

Le tumulte était grand. Tout le monde voulait voir. On montait sur les chaises et sur les bancs ; on riait, on pleurait.

423 I petit-fils !... et il III petit-fils ! [R ... et A // Et] il 427 I enfant !
 C'est mon enfant ! criait-il III enfant ! [A mon petit Albert-Victor !] criait-il
 432 I pleurait... // Le

Le directeur de la troupe imposa silence.

– Nous sommes heureux, dit-il avec impudence, que notre jeune élève ait retrouvé sa famille. Il n'était pas né pour la scène. Il fera son chemin dans une carrière plus modeste et moins accidentée. La représentation va continuer. Vous allez voir maintenant les prouesses d'un singe qui mériterait d'être appelé homme, tant il a de ressources dans son sac. Il doit descendre de quelque fils d'Adam égaré dans les forêts du Congo.

Ces balivernes n'intéressèrent personne, et tout le monde sortit.

La troupe, craignant des embarras, crut bon de fuir sous d'autres cieux. Elle décolla.

Le jeune acrobate d'alors, celui qui, tout à l'heure, alerte et vigoureux, enjamba le fossé pour aller chasser les intrus des champs de culture, c'est le vieillard d'aujourd'hui. Le voici qui revient. En lui montrant de l'admiration pour sa souplesse et sa vigueur, vous prendrez un verre à sa santé, ça lui fera plaisir.

– Et à la vôtre, madame.

Et nous primes congé de l'aimable et intéressante jeune femme, et du vaillant vieillard de l'hospitalière maison.

434 I dit-il, que III dit-il, [A avec impudence] < Dans la marge : « avec audace, ou avec aplomb, ou hardiment ou avec impudence ». > que 436 I scène... Il 437 I accidentée... La 439 I sac... Il 440 I Congo... Tout le monde III Congo. // [A Ces balivernes n'intéressèrent personne, et] [R Tout A tout] le monde 442 I sortit. // Le jeune III sortit. [A // La troupe, craignant des embarras, crut bon de fuir sous d'autres cieux. Elle décolla.] // Le jeune 445 I d'alors, c'est III d'alors, [A celui qui, tout à l'heure, alerte et vigoureux, enjamba le fossé pour aller chasser les intrus des champs de culture,] c'est 448 I revient. Vous prendrez III revient. [A En lui montrant de l'admiration pour sa souplesse et sa vigueur,] [R Vous A vous] prendrez 449 I plaisir... / – Et 450 I vôtre... Madame III vôtre, [R Madame A madame. // Et nous primes congé de l'aimable et intéressante jeune femme, et du vaillant vieillard de l'hospitalière maison.] < Sur un feuillet annexé une leçon biffée : Vous trinquez avec lui [R en lui témoignant A et vous lui témoignerez] de l'admiration pour sa souplesse et sa vigueur, ça lui fera plaisir. / – Nous n'y manquerons pas, madame. // Ce qui fut dit fut fait, avec le salut d'usage rendu à l'aimable et intéressante jeune femme de l'hospitalière maison. // Et nous continuâmes notre chemin. >

Page laissée blanche

LA DERNIÈRE NUIT DU PÈRE RASOY



Le vieux Jean-Baptiste Rasoy s'en allait mourant. Nous le savions ; mais il s'en allait depuis si longtemps qu'il semblait ne devoir jamais partir. Cette fois, la porte était ouverte et son pied touchait le seuil : la porte et le seuil de l'éternité.

5

On était à la veille de l'Assomption, et les gens disaient que la grande fête ne se passerait certainement pas, sans que l'on vît sa vieille dépouille s'échapper par une route aérienne quelconque. Ils disaient cela par dérision sans doute, car on n'avait jamais connu d'ailles au bonhomme. Il s'était complu au terre à terre. Il ne prêta jamais rien sur les promesses de la Foi, et la Charité ne lui parut point un bon placement.

10

Vers le soir je me rendis auprès du moribond, avec l'espoir de lui être de quelque secours. Je vis qu'il s'affaiblissait, et je

VARIANTES : I : *la Revue nationale*, vol. 3, 1896, p. 143-150 ; II : *le Monde illustré*, 8 mars 1902, p. 754-755 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 213-234 ; IV : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 213-234, texte de base.

4 I,II jamais arriver. Cette IV jamais [R arriver A partir]. Cette 4 I,II fois *pourtant*, il n'y avait pas à dire, la III fois [A ,] *pourtant*, [R il n'y avait pas à dire] la IV fois [A , R *pourtant*, il n'y avait pas à dire] < Dans la marge : « rature de l'auteur » > la 5 I,II seuil. La porte IV seuil [R. La A : la] porte 5 I,II l'éternité. Vous l'auriez sans doute deviné sans mon aide. // On IV l'éternité [R Vous l'auriez sans doute deviné sans mon aide.] // On 7 I,II pas sans 9 I,II dérision, car IV dérision, [A sans doute,] car 10 I,II complu à vivre au ras de terre 13 I,II auprès de lui. Je ne suis pas un médecin, mais dans l'occasion, je porte, comme tout le monde, quelques petits secours aux pauvres moribonds. Je IV auprès [R de lui. Je ne suis pas <... comme en I et II > moribonds. A du moribond, avec l'espoir de lui être de quelque secours.] Je 14 I,II qu'il baissait, et IV qu'il [R baissait A s'affaiblissait], et

15 m'installai pour la nuit à son chevet. De temps en temps je mouillai ses lèvres avec de l'eau et du vinaigre, pour rafraîchir l'haleine brûlante. Il avait aussi une cuillerée de je ne sais quoi à prendre d'heure en heure, si la chose était possible. Il était urgent de guetter les moments de lucidité et les retours de la vigueur, pour lui murmurer une parole de religion et recevoir
20 une confiance, s'il en avait à faire. Jusque-là il s'était renfermé dans un mutisme absolu. Il s'était peu à peu habitué à la maladie et il n'en redoutait plus les suites. Il oubliait que la vieillesse est la plus redoutable des maladies. Son microbe, qui détruit
25 tout, est lui-même indestructible. Il est partout, et nulle part le microscope ne peut le découvrir. Il sème les ruines sur son passage ; il se nourrit de la vie et il se cache dans la mort.

Le père Rasoy ne s'était pas confessé depuis..., depuis sa première communion, peut-être. Personne, jamais, ne l'avait
30 vu prendre le chemin du confessionnal, ni dans les neuvaines, ni dans les retraites, ni dans les quarante heures, jamais ! Il disait que la confession est une chose aussi inutile qu'humiliante, puisqu'on recommence toujours les mêmes sottises et les mêmes *Meâ culpâ*¹. Maintenant il avait peur de l'Extrême-Onction. Il
35 croyait, je suppose, que ce grand sacrement coupe le fil de la vie, comme le faisaient jadis les ciseaux de je ne sais plus quelle Parque... Atropos² ! la vieille Atropos !

Donc, Jean-Baptiste Rasoy se mourait, et j'étais installé pour la nuit auprès de sa couche enfiévrée. Pas inutilement,

15 I,II chevet. *D'abord il fallait de temps en temps lui mouiller les lèvres* IV chevet. [R *D'abord, il fallait de A De*] temps en temps [R *lui mouiller les A je mouillai ses*] lèvres 17 I,II il y avait IV II avait [A *aussi*] une 22 I,II s'était un peu habitué IV s'était [R *un*] peu [A *à peu*] habitué 22 I,II habitué à la maladie et il n'en redoutait plus les suites. II IV habitué [R *à la maladie* <... comme en I et II > suites A *au mal dont il souffrait, qu'il en vint à ne plus s'occuper des conséquences.*] <Phrase incorrecte ; nous retenons la leçon de I et II.> II 25 I,II partout, et le microscope ne peut le découvrir IV partout, et [A *nulle part*] le microscope ne [R *peut*] le [A *peut*] découvrir 28 I,II depuis... je ne sais pas au juste, mais depuis III depuis... [R *je A Je*] ne sais pas [A ; R *au juste, mais*] depuis IV depuis... [R *je ne sais pas au juste, mais A ,*] <Dans la marge : « (de l'auteur) ». >, depuis 31 II les Quarantes-Heures, jamais 33 I,II mêmes *meâ culpâ* 39 III inutilement, [R *vous allez voir A cependant*]. Mais [R *auparavant A d'abord*] il

1. Voir *supra*, p. 146, n. 2.

2. Une des trois divinités grecques du Destin identifiées avec les Parques des Romains. Clotho tient la quenouille et file la destinée au moment de la naissance, Lachésis tourne le fuseau et enroule le fil de l'existence, Atropos coupe le fil et détermine la mort.

vous allez voir. Mais auparavant il faut que je vous parle de 40
Séraphine Langette. Vous savez, Séraphine, cette orpheline
gentille qui a été recueillie par Louison Hardy, du troisième
rang ? Un beau brin de fille. Chez nous, il y en a beaucoup, et
c'est avec ces brins-là que nous tissons nos chastes et fortes
générations. 45

Séraphine avait passé dans les pleurs la nuit que j'avais
passée dans la morne compagnie du malade. Cela arrive sou-
vent que de douces et pures jeunes filles versent en secret des
larmes abondantes. Leur sensibilité exquise les prédispose à la
souffrance comme à la joie ; l'indifférence qui les entoure quel- 50
quefois ne détourne point d'elles les traits grossiers qui les
blessent ; elles sont moins que les autres à l'abri des brutales
affections. Elles versent l'arome de leurs vertus sur les ailes du
vent qui les caresse et s'enfuit.

Un jour, une parole de tendresse, souvent menteuse, ré- 55
veillera au fond de leur cœur un sentiment nouveau. Ce senti-
ment délicieux et un peu confus, d'abord, se fera jour bientôt
par d'enivrantes et chaudes bouffées. C'est un réveil, une
résurrection. Une heure de calme vient, alors l'esprit réfléchit,
la conscience s'alarme, la prudence parle. Mais si un souffle 60
nouveau et mystérieux monte plus doux et plus brûlant, l'âme
se dilate d'aise, l'imagination ouvre une aile hardie, et tout
l'être, ravi, se sent emporté aux régions divines de l'amour.

Et comme la jeune fille qui aime sait bien arranger, dans
ses rêves, l'existence du bien-aimé ! Jamais homme n'aura reçu 65
tant de baisers sur son front serein ! Jamais être où la flamme
pétille n'aura entendu plus aimable entretien ! Jamais plus in-
vitants sourires n'auront salué le travailleur revenant de l'ou-
vrage ! Jamais humble toit n'aura caché si grande félicité ! Elle
sera l'esclave heureuse, il sera le maître noble et bon. 70

41 III Langette. [R Vous savez,] Séraphine 41 I,II Séraphine
cette III, IV Séraphine [A ,] cette 55 I,II menteuse réveillera 59 I,II
calme succède ; l'esprit veut réfléchir, la conscience s'alarme, la IV calme [R suc-
cède ; A vient,] [R et c'est,] [A alors] [R que] l'esprit [R veut réfléchir A réfléchi], [R
que] la conscience s'alarme, [R que] la 60 I,II Mais tout à coup un nouveau
souffle mystérieux IV Mais [R tout à coup un nouveau souffle A un souffle nouveau
et] mystérieux 66 I,II serein !... Jamais IV serein ! [R ...] Jamais 67
I,II entretien !... Jamais IV entretien ! [R ...] Jamais 68 I,II l'ouvrage !...
Jamais IV l'ouvrage ! [R ...] Jamais 69 I,II félicité !... Elle IV félicité ! [R
...] Elle

Ô rêves bénis des jeunes filles, c'est l'inconstance de l'homme qui souvent vous coupe les ailes ! Rêves bénis des jeunes filles, si vous pouviez devenir une chose vraie, la société deviendrait une chose sainte !

75 Séraphine avait passé la nuit dans les pleurs.

L'âme ne saurait toujours souffrir, ni jouir toujours. Elle se console par l'excès de sa douleur, comme elle s'attriste par l'excès de sa joie. Elle se fatigue parce qu'elle subit l'influence nécessaire d'une enveloppe périssable. Cependant, elle peut
80 trouver aussi le repos dans la peine et la mesure dans la joie, en sortant en quelque sorte de la prison qui l'enferme, pour s'envoler aux régions saintes où se cache Dieu. Elle s'élève sur les ailes de la foi et cherche dans l'inconnu mystérieux le bien-aimé qui l'attend.

85 Séraphine avait gémi sur les félicités perdues. Elle se sentait descendre en un gouffre effrayant d'où jamais elle ne sortirait. La solitude allait se faire autour d'elle. Ses yeux ne verraient plus, avec le plaisir accoutumé, fleurir les marguerites menteuses ; ses oreilles se fermeraient aux chansons des
90 nids ; le murmure de la source ne lui dirait plus rien. Une indifférence mortelle la rendait odieuse aux autres, étrangère à elle-même.

Il n'est pas de consolations dans le monde pour celui qui souffre à cause du monde.

95 Mais si l'amour blessé se réfugie au pied de la croix, le sang qui tombe goutte à goutte du bois sacré le ranime et le guérit. Cet amour se calme comme un flot lorsque le vent s'endort, ou bien il prend un essor nouveau vers un nouveau but.



72 I,II qui vous IV qui [A souvent] vous 82 I,II régions *bénies* où IV régions [R *bénies* A *saintes*] où 83 I,II cherche, dans IV cherche [R,] dans
83 I,II mystérieux, le IV mystérieux [R,] le 86 I,II effrayant *comme une fosse de cimetière*. La IV effrayant [R *comme* [AR *en*] *une fosse de cimetière* A *d'où jamais elle ne sortirait*]. La 88 I,II plus avec le plaisir accoutumé fleurir
91 I,II autres et étrangère 98 I,II but. // *La paroisse le savait*, Séraphine devait III but. // [R *La paroisse le savait*,] Séraphine devait IV but. // [R *La paroisse le savait*,] Séraphine [A *Langette*] devait

Séraphine Langette devait se marier avec Edmond Beaulac, du Grand-Brûlé. C'était la rumeur qui courait un peu partout, et plus elle courait, plus elle prenait couleur de vérité. Même la « grand'demande » était faite, rapportait-on, de-ci de-là. Cependant, les bans n'avaient pas été publiés ; je l'aurais su. Au reste, je vais à la grand'messe tous les dimanches, et j'écoute attentivement les paroles qui tombent du haut de la chaire, les annonces surtout.

Il paraît – je n'affirme pas, il se fabrique tant de nouvelles en nos villages – il paraît que le chagrin de Séraphine, pour une large part, vient du retour, parmi nous, d'une jeune fille absente depuis cinq ans. Vous savez de qui je veux parler ? C'est de Zulma Laron, une nièce du père Rasoy. On la disait cousue d'or. Elle est petite, mais droite comme un I, ce qui la fait paraître plus grande. Elle regarde devant elle, hardiment, ce qui ne l'empêche pas de voir ailleurs, tant ses petits mouvements de tête sont souples et rapides. Un œil qui flambe, une bouche qui rit, une joue pâle, des dents blanches qui doivent mordre ferme, des boucles noires qui se détachent aisément, tout cela lui compose une beauté qui s'appelle la beauté du diable. C'est cette beauté, et le tintement des pièces d'or, qui ont séduit le pauvre Edmond Beaulac, juste au moment où il allait sceller son bonheur.

100 I,II Grand-Brûlé. *Même la mère Durand qui se trouve la tante d'Edmond, et qui demeure dans le même rang que lui, m'avait affirmé que la « grand'demande » était faite. Je le croyais bien, car j'avais vu le promis et le père nourricier de Séraphine descendre ensemble du champ, un soir, et parler sérieusement, très sérieusement. Ils étaient tellement absorbés qu'ils ne m'ont pas vu. Cependant* III Grand-Brûlé. [R La mère Durand <... comme en I et II> vu.] Cependant IV Grand-Brûlé. [R La mère Durand <comme en I et II> vu. A C'était la rumeur qui courait un peu partout, et plus elle courait, [R et] plus elle prenait couleur de vérité. Même la « grand'demande » était faite, rapportait-on, de-ci de là.] Cependant 104 I,II j'écoute les IV j'écoute [A attentivement] les 108 I,II que tout le IV que [R tout] le 108 I,II Séraphine vient IV Séraphine [A, pour une large part,] vient 111 I,II Laron, une petite-fille au père Rasoy, au défunt père Rasoy, je pourrais dire, puisqu'il est mort à l'heure qu'il est. On III Laron, [R une A la] petite-fille [R au A du] père Rasoy, [R au A du] défunt <... comme en I et II> qu'il est. On IV Laron, une [R petite-fille au A nièce du] père Rasoy [R, au défunt <... comme en I, II et III> qu'il est]. On 120 I,II séduit ce pauvre Edmond juste IV séduit [R ce A le] pauvre Edmond [A Beaulac,] juste



Et il a trahi la vertueuse Séraphine pour cette créature, gentille assurément, mais dont la ceinture est trop dorée peut-être. Il aime tout ce qui luit, ce malheureux garçon, le clinquant comme l'or ; il aime tout ce qui fait du bruit, le grelot comme la cloche. Il veut être riche et devenir préfet du comté. Il n'avoue pas encore qu'il aspire à siéger à la législature, mais il se croit de l'étoffe dont on fait les députés. Il ignore que ces hommes-là n'ont pas été fabriqués d'une façon spéciale, et que les couleurs agréables dont ils se parent changent souvent selon l'abondance d'une pluie d'or ou l'effet ensoleillé du pouvoir, comme les grands ramages des indiennes à meubles.

Pendant que Séraphine, tout angoissée, regardait ses chères espérances tomber comme les feuilles qu'un souffle violent détache des rameaux, Edmond, le cœur fermé aux remords, l'esprit réveillé par la soif du lucre, Edmond se plaisait à édifier un avenir digne d'envie. Il aurait des serviteurs pour faire la rude besogne des semailles et de la moisson. Il taillerait l'ouvrage, et

122 I,II créature gentille 126 I,II préfet de comté 130 I,II souvent à la pluie de l'or ou au soleil du pouvoir, comme IV souvent [R à la pluie de l'or ou au soleil du pouvoir < Dans la marge : « obscur ». > A selon l'abondance d'une pluie d'or ou l'effet ensoleillé du pouvoir], comme 133 IV tout engoissée, < corrigé selon l'usage > regardait 137 II pour la rude 138 I,II l'ouvrage, eux ils l'exécuteraient III l'ouvrage, [R eux,] ils l'exécuteraient IV l'ouvrage, [R eux, ils A et les autres] l'exécuteraient

les autres l'exécuteraient. Il dirait : allez ! et ils iraient, venez !
 et ils viendraient. Les émanations écœurantes de l'étable ne
 s'attacheraient plus à son vêtement. Il entrerait dans les stalles
 des bêtes à cornes, quand la pelle de « l'engagé » aurait fait sa
 besogne, et que les fétus d'or d'une paille épaisse lui auraient
 fait un tapis. Car Zulma ne pourrait pas supporter, dans sa
 maison luisante et claire, les senteurs grossières de l'étable,
 Zulma qui fleure bon comme une rose.

Or, cette Zulma, la nièce du père Rasoy, le vieux riche, ve-
 nait directement de Fall River. Sa mère était morte depuis
 longtemps, et son père, qui avait convolé, s'occupait d'élever
 une nouvelle famille à l'abri du drapeau étoilé. Cela lui permet-
 tait d'économiser les billets de passage, disait-il.

Cette jeune fille était employée dans une manufacture de
 laine. Depuis plusieurs années elle avait fourni, aux bobines
 ronflantes des rouets, les cardées qui, presque sans fin, se
 tordent et s'allongent sous les doigts exercés des machines hu-
 maines.

Les vapeurs malsaines des huiles qui chauffent dans les
 rouages, les buées nauséabondes qui flottent sous les plafonds
 noircis, au-dessus des métiers bruyants, auraient dû, ce semble,
 la préparer aux odeurs peu agréables, sans doute, mais moins
 dangereuses, de l'étable ou de l'écurie.

Des cousins et des cousines avaient attendu, comme la
 jeune Américaine, avec une impatience bien déguisée, le dé-
 part de l'aïeul pour le champ des morts.

139 I,II dirait : « Allez ! » et ils iraient : « Venez ! » et IV dirait : [R «]
 allez < souligné > ! [R «] et ils iraient, [R « Venez A venez < souligné > R «] ! et
 140 I,II Les *senteurs* écœurantes III Les *senteurs* [R *écœurantes*] de IV Les [R
senteurs A émanations] écœurantes 142 III pelle [R « de l'engagé »] aurait
 142 I,II aurait *enlevé les immondices*, et III,IV aurait [R *enlevé les immondices A*
fait sa besogne], et 144 I,II tapis. *Ce n'est pas Zulma qui pourrait* IV tapis.
 [R *Ce n'est pas A Car*] Zulma [R *qui A ne*] pourrait [A *pas*] supporter 145 I,II
 les *émanations* grossières de la grange, Zulma IV les [R *émanations A senteurs*]
 grossières de [R *la grange A l'étable*], Zulma 147 I,II Zulma, la *petite-fille de*
feu le père Rasoy, un vieux riche, très riche même, jusqu'à la dernière minute de son
existence, Zulma venait IV Zulma, la [R *petite-fille de feu le A nièce du*] père
 Rasoy, [R *un A le*] vieux riche, [R *très riche <... comme en I et II > Zulma*] venait
 151 I,II disait-il. // Elle était IV disait-il. // [R *Elle A Cette jeune fille*] était
 157 I,II Les *émanations* malsaines IV Les [R *émanations A vapeurs*] malsaines
 161 I,II l'étable et de IV l'étable [R *et A ou*] de 162 I,II comme elle, avec
 IV comme [R *elle A la jeune américaine*], avec 164 I,II le *cimetière*. // Cet IV
 le [R *cimetière A champ des morts*]. // Cet

165 Cet aïeul s'était montré, toute sa vie, d'une avarice sordide ; il n'avait jamais rien donné, jamais rien promis, même. Mathurin Lefort disait que, dans sa crainte de perdre quelque chose, il ne laissait point de piste derrière lui.

170 Il avait fait son argent dans le commerce, et la vieille Gritoche Lafond affirmait très sérieusement qu'il avait « déclaré fortune » à l'âge où les autres commencent à distinguer un sou d'un bouton. Entré tout jeune au service d'une maison déjà bien établie, il se fit remarquer par son zèle et son assiduité. Il était né pour les affaires. Son talent se développa vite. 175 Il sut attirer les clients et les engluier à la façon juive. Il lui restait toujours de l'argent après les griffes. Son maître se félicitait d'avoir découvert un pareil travailleur. Les ventes allaient à merveille, cependant que les profits ne semblaient pas aller en proportion. Après dix ans le patron était en déconfiture, et le 180 serviteur zélé s'installait dans ses comptoirs. Le marchand dépouillé prit le chemin de l'exil, et sa jeune enfant reçut l'hospitalité d'un vieil ami de son père. La séparation avait été déchirante.

185 On savait que la conscience de ce vieux riche n'était pas précisément une feuille de route pour le céleste séjour. Le sermon de la montagne et les béatitudes n'avaient jamais eu à ses yeux la valeur de la multiplication des pains.

Il n'avait pas été pauvre d'esprit.

Il n'avait jamais été excessivement doux.

190 On ne l'avait jamais vu pleurer.

Il n'eut jamais faim ni soif de la justice.

165 I,II aïeul qui venait de mourir, il s'était III,IV aïeul [R qui venait de mourir, il] s'était 166 I promis même 172 I,II Entré fort jeune IV Entré [R fort A tout] jeune 175 I,II engluier. II IV engluier [A à la façon juive]. II 177 I,II pareil « travailleur ». Les 178 I,II cependant les IV cependant [A que] les 179 I,II déconfiture et 180 I,II serviteur s'installait IV serviteur [A zélé] s'installait 180 I,II comptoirs. Il y serait encore, si la vieillesse n'était venue, et, avec elle, l'affaïssement, la maladie et enfin la mort. // On III comptoirs. [R Il y serait <... comme en I et II> mort.] // On IV comptoirs. [R Il y serait <... comme en I et II> mort. <Dans la marge : « (de l'auteur) ». > A Le marchand dépouillé prit le chemin de l'exil, et sa jeune enfant reçut l'hospitalité d'un vieil ami de son père. La séparation avait été déchirante.] // On

Il n'abusa point de la miséricorde.

Son cœur n'eut point la pureté du cristal.

Par exemple, il fut pacifique et ne souffrit jamais de persécution... pour la justice.

195



Après avoir pleuré, après avoir gémi, Séraphine, la jeune délaissée, tourna ses regards vers le petit Christ de cuivre qui pendait au-dessus de son lit blanc. Elle crut voir des gouttes de sang sur le front, sur les mains et les pieds du divin Supplicié. Un singulier frisson courut sur ses chairs délicates et elle tomba à genoux. Elle ne pouvait détacher ses yeux humides du Christ sanglant et, tremblante, confuse, désolée, elle demanda pardon de sa faiblesse. *Pauvre enfant !*

200

L'amour se transformait. Le feu divin allait s'allumer dans les cendres de l'amour terrestre. Le doux Jésus comptait une amante de plus, et l'homme méprisable était oublié.

205

Ô miracle ineffable de la croix !

Quand le jour parut comme un sourire du ciel dans la fenêtre close, Séraphine, toute consolée, avait choisi le couvent des tertiaires pour sa retraite. Là, aux pieds de l'époux céleste, éternellement fidèle à ceux qui l'aiment, elle attendrait l'heure de l'union sans fin.

210

Vers la même heure, durant cette nuit remarquable que je passai auprès de l'avare mourant et dont je ne perdrai jamais la mémoire, je regardais avec pitié le triste vieillard inconscient, pour qui les choses de la terre n'existaient plus déjà, et les

215

199 I,II du *Divin supplicé* IV du [R *Divin supplicé* A *divin Supplicié*]. Un 202 I,II sanglant, et tremblante IV sanglant [R .] et [A .] <Dans la marge : « virgule à la bonne place ? »> tremblante 203 I,II faiblesse ! *Pauvre* IV faiblesse [R ! A .] *Pauvre* 204 IV transformait. <Dans la marge supérieure, autre leçon : *Déjà le feu divin s'allumait dans*> Le 206 I,II oublié. // *Oh ! miracle* IV oublié. // [R *Oh ! A Ô*] miracle 210 I l'*Époux céleste* 213 I,II remarquable dont IV remarquable [A *que je passai auprès de l'avare mourant et*] dont 215 I,II le vieillard inconscient pour IV le [A *triste*] vieillard inconscient, pour 216 IV et [A *que*] <ajout non retenu> les

choses de l'autre vie n'existaient pas encore. Terrible moment où, d'ordinaire, les fautes ne se rachètent plus, les récompenses ne se gagnent plus, la désespérance des uns et le triomphe des autres ne s'évitent plus.

220 Sa barbe blanche descendait onduleuse sur sa poitrine régulièrement soulevée par un souffle brusque et fiévreux. Ses yeux, fermés sous leurs sourcils épais, ne verraient jamais plus les richesses de la terre ! Ses oreilles closes n'entendraient plus jamais le joyeux tintement des pièces d'argent qui se heurtent.

225 Si elles pouvaient entendre les noms de Jésus, de Marie et de Joseph, pensais-je, l'écho de ces noms bénis réveillerait peut-être son esprit et le dégagerait de ses affections matérielles. Je répétais donc à plusieurs reprises : Jésus, Marie, 230 Joseph ! Jésus, Marie, Joseph !

Le mourant parut comprendre. Sa bouche murmura quelque chose d'insaisissable, et ses mains essayèrent de se joindre comme dans la prière. Je crus voir là l'indice d'une intervention divine. Je m'agenouillai et priai avec ferveur pour la conver-

220 IV plus [R ! A .]. // Sa 223 I,II épais ne 224 I,II terre !... Ses IV terre ! [R ...] Ses 225 I,II heurtent ! // Si IV heurtent [R ! A .] // Si 228 I,II peut-être *l'esprit débarrassé des matérielles affections* < Dans la marge : « n'est-ce pas embarrassé ? » > A son esprit et le dégageait de ses affections matérielles]. Je 230 I,II Joseph !... // Le IV Joseph ! [R ...] // Le 231 II comprendre. La bouche 232 I,II mains, je crois, essayèrent IV mains [R , je crois,] essayèrent 233 I,II prière. Alors, poussé par une inspiration soudaine, je lui mis au cou mon scapulaire de Marie-Immaculée et ma croix de tertiaire, puis lentement je m'agenouillai en priant avec toute l'ardeur dont est susceptible l'âme inconsistante d'un rêveur inquiet. De temps en temps je me penchais sur le lit funèbre, le visage caché dans mes mains, et mon imagination vagabonde m'emportait aussitôt en d'étranges régions, je ne sais où. Je m'éveillais comme d'un songe, et je regardais le vieillard que rien ne paraissait troubler. J'espérais ; cependant, car l'espérance et la foi sont ancrées sûrement dans mon âme. // J'étais là, à genoux, la tête enfoncée dans un coussin, endormi depuis ussz longtemps peut-être, quand tout à coup III prière. Alors [R . poussé <... comme en I et II> inquiet A je m'agenouillai]. De temps en temps <... comme en I et II> mon âme. // [R J'étais là <... comme en I et II> quand tout A Tout à coup IV prière. [R Alors, poussé <... comme en I et II> quand A <sur un feuillet annexé :> Je crus voir là l'indice d'une intervention divine. Je m'agenouillai et priai avec ferveur pour la conversion de l'avare. Après un silence qui me parut aussi long qu'il était lugubre,] tout à coup < Dans le texte et dans les marges, autre leçon : Je vis là l'indice d'une intervention divine. // Je m'agenouillai. // De temps en temps je me penchais sur le chevet lugubre, le visage caché dans mes mains, et mon imagination vagabonde m'emportait aussitôt en d'étranges régions, je ne sais où. Je m'éveillais comme d'un songe, et je regardais le vieillard que rien ne paraissait troubler. J'espérais ; j'eus confiance que de bons sentiments avaient pénétré l'âme du mourant. La grâce de Dieu l'avait touché ? Je le crois. À quelques minutes de là, j'entendis une voix sombre

sion de l'avare. Après un silence qui me parut aussi long qu'il était lugubre, tout à coup une voix sombre et tremblante s'écria : 235

– Il y a du sang sur ce crucifix !

C'était la voix du moribond. Je me lève. Ses yeux ouverts sinistrement regardaient un point fixe sur la cloison d'en face, sa bouche s'entr'ouvrait comme dans une surprise horrible. 240

– Du sang ?... Le crucifix !... dites-vous ?...

– Oui... regardez... le crucifix saigne... balbutia-t-il.

Je ne voyais rien.

– C'est pour l'amour de vous, répliquai-je. Demandez pardon, le bon Dieu veut vous pardonner. 245

– Vous croyez ?

– Je vous le promets au nom de Dieu lui-même.

– C'est pour elle qu'il saigne...

Je ne comprenais pas. 250

– Pour elle, dites-vous ?... qui, elle ?...

– La jeune fille... qui est agenouillée... à ses pieds et qui pleure...

– Il rêve, il a une hallucination, me dis-je.

Il ajouta d'une voix plus basse et comme avec terreur : 255

– C'est sa petite fille à lui... à lui que j'ai... Oui, c'est à elle... à elle...

– Recommandez-vous à Jésus, à Marie, à Joseph, je vais mander le prêtre. Le Seigneur est miséricordieux.

Il prononça : Jésus, Marie, Joseph... Un moment après il murmura : 260

– Rendre tout... tout !... tout !...

Puis un long soupir souleva sa poitrine recouverte comme d'un suaire par sa longue barbe argentée.

236 I,II et tremblottante s'écria 256 I,II fille... c'est IV fille [A à lui... à lui que j'ai... Oui.] c'est à 259 I,II prêtre... Le 259 I,II miséricordieux... // II



On courut chercher le confesseur et le notaire.

265 Je devinai un grand trouble, à cause des richesses entassées depuis tant d'années. Il fallait agir vite, sauver cette âme, s'il en était temps encore, et rendre aux malheureux injustement dépouillés le bien mal acquis.

On courut chercher le confesseur et le notaire.

270 Il paraissait dormir paisiblement maintenant, et sa figure perdait cette expression de dureté qui recouvre comme d'un masque maudit la figure des avarés.

Ses lèvres remuaient comme pour la prière et ses mains étaient jointes.

275 Quand le curé entra il sourit. À la vue du notaire, il eut un serrement de cœur indicible, son front se plissa, sa bouche se fendit en un rictus amer, ses mains se disjoignirent, un frémissement étrange agita ses vieux membres engourdis.

– Le crucifix saigne, lui murmurai-je à l'oreille.

Aussitôt la crise diabolique prit fin. Ses yeux se fixèrent sur la cloison, à l'endroit où se montrait le Christ sanglant. Il se confessa. Le notaire eut son tour pour régler les affaires temporelles. Ce ne fut pas aussi long que... que mon esprit malveillant l'aurait cru. 280

Il mourut en paix. 285

Dans le doute, le vieux converti avait exagéré ses obligations. Son testament fut une surprise. Il donnait peu à sa famille ; il donnait un joli denier aux nécessiteux, il donnait beaucoup à une étrangère. Et cette étrangère, c'était la petite fille du maître qu'il avait dépouillé, Séraphine, la pauvre délaissée. 290

En apprenant que le vieux riche l'avait négligée dans son testament, Zulma, la jeune fille à la ceinture dorée, entra dans une colère ridicule, congédia brutalement son amoureux intéressé, et reprit la route des États-Unis. 295

Edmond Beaulac, tout penaud, voulut reporter ses hommages aux pieds de Séraphine Langette, son ancienne amie.

– Je suis toute à Jésus, lui répondit-elle avec un sourire d'une grâce ineffable.

Il insista, le malheureux, ne s'imaginant pas dans sa vanité qu'elle pouvait déjà l'avoir oublié, et lui jurant que sa fidélité serait éternelle. Elle le laissa dire une foule de choses, tout ce qu'il 300

280 I,II diabolique *fin*. Ses IV diabolique [R *fin* A *prit fin*]. Ses 282 I,II tour. Ce IV tour [A *pour régler les affaires temporelles*]. Ce 290 IV délaissée. <Dans la marge : « (à simplifier) ». *Cette vision du sang sacré sur le crucifix d'en face, coïncidant avec celle où Séraphine, dépouillée de son héritage légitime, priaît au pied de son crucifix à elle, dans sa pauvre chambrette, ne fut-ce pas le miracle qui opéra la conversion de l'avare et du spoliateur, et ne fut-elle pas pour l'orpheline délaissée le renoncement au monde et sa consécration à Dieu ? J'aime à le croire.*> <leçon non retenue> // En apprenant 292 I,II apprenant *cela*, Zulma, sa petite-fille à IV apprenant [R *cela* A *que le vieux riche l'avait négligée dans son testament*], Zulma, [R *sa petite-fille* A *la jeune fille*] à 296 I,II Edmond, tout penaud, voulut *rapporter* ses IV Edmond [A *Beaulac*], tout penaud, voulut [R *rapporter* A *reporter*] ses 297 I,II de son IV de [A *Séraphine Langette*,] son 299 I,II ineffable... // II IV ineffable [R ... A .] // II 300 I,II insista, ne s'imaginant pas, dans sa vanité, qu'elle IV insista, [A *le malheureux*,] ne s'imaginant pas [R .] dans sa vanité [R .] qu'elle 301 I,II et jurant IV et [A *lui*] jurant



voulut. Il était éloquent ; elle était riche à présent. L'éblouissement de la richesse lui avait tourné la tête. Il exprimait gauchement ses sentiments tour à tour mêlés d'amers regrets, de convoitise et de lâcheté.

Toujours souriante et l'âme toute calme, l'ancienne amie lui répondit ces derniers mots :

– Celui que j'aime maintenant n'a jamais trahi, il ne me trahira jamais... J'ai sa parole, il a la mienne... Adieu !

L'or du père Rasoy retomba en pluie divinement bienfaisante sur les déshérités.

303 I,II voulut. *Et il était éloquent. Elle était si riche aujourd'hui ! C'était cet éblouissement de la richesse qui lui avait fait perdre la tête.* Toujours souriante, et remplie d'un grand calme, elle lui répondit encore : / – Celui IV voulut. [R Et il A Il] était éloquent [R . Elle A ; elle] était riche [R aujourd'hui ! A à présent.] [R C'était cet A L] éblouissement de la richesse [R qui] lui avait [R fait perdre A tourné] la tête. [A Il exprimait gauchement ses sentiments tour à tour mêlés d'amers regrets, de convoitise et de lâcheté.] // Toujours souriante [R , A et l'âme toute calme, l'ancienne amie] lui répondit [A ces derniers mots] : / – Celui 309 I,II maintenant ne me trahira jamais... J'ai IV maintenant [A n'a jamais trahi, il] ne 310 I,II parole et il IV parole [R et A ,] il



Il faisait froid. La neige durcie des chemins faisait rendre aux lisses métalliques des traîneaux, une chanson douce et monotone. Les prés et les collines resplendissaient dans leurs blanches draperies, et les sapins sombres, chargés de brillants flocons, inclinaient vers le sol leurs rameaux pesants. 5

C'était la veille de Noël. La terre allait tressaillir et les anges allaient chanter, comme il y a dix-neuf siècles : *Gloria in excelsis Deo* ! 10

Mais seuls les petits et les humbles, comme alors peut-être, pourraient entendre le céleste cantique.

Il semble qu'à cette heure solennelle un doux effluve d'amour se répand dans les airs. Les fronts se relèvent, les

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 199-220 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 235-257 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 235-257, texte de base.

1 I <Titre :> Mariette (Conte de Noël) 3 I neige des II neige [A rude] des III neige [A durcie] des 3 I chemins *criait sous l'acier* des traîneaux. Les II,III chemins [R *criait sous l'acier des traîneaux. A faisait rendre aux lisses métalliques des traîneaux, une chanson douce et monotone.*] <En III, dans la marge : « (de l'auteur) ».> Les 9 I siècles : / « Gloria in excelsis Deo, ». // Mais III siècles : / [R «] *Gloria in excelsis Deo* <souligné> [R , » A !] // Mais

15 courages se raffermissent, l'espérance rafraîchit, comme une oncée bienfaisante, les cœurs meurtris. Et pourtant il se trouve encore des âmes qui souffrent et des lits de douleur où la vie agonise.

20 Là-bas, dans la maison de madame Verchamp, une veuve très estimée, dormait sur un lit tout blanc une jeune fille malade. Elle dormait, et un songe agréable la visitait sans doute en ce moment, car elle souriait malgré sa souffrance. Elle revivait peut-être un beau jour perdu, comme cela arrive parfois dans le sommeil.

25 Elle était amaigrie, et la pâleur de ses joues faisait ressortir, au réveil, son grand œil noir plein de tristesse. Près d'elle, sa mère pleurait.

30 Sa mère pleurait, et en essayant ses larmes du coin de son tablier, elle revivait ses belles qualités d'enfant affectueuse et toujours gaie, sa piété, ses chants à l'église aux grandes fêtes... Tout espoir était-il perdu ? Pourquoi l'a-t-elle tant aimée ?...

Affaissée dans sa douleur et les yeux fixés sur sa chère malade, elle entendit soudain la porte s'ouvrir.

35 Elle vit entrer deux hommes. Elle ne les reconnut pas d'abord, à cause des grandes capotes qui les enveloppaient, et des hauts collets de fourrure qui leur protégeaient le visage. Elle tressaillit cependant, et s'avança au-devant d'eux.



15 I rafraîchit comme 20 I blanc, une 21 I dormait et 22 I car malgré sa souffrance, elle souriait. Elle III car [A elle souriait] malgré sa souffrance [R, elle souriait]. Elle 25 I ressortir son III ressortir [A, au réveil,] son 28 I pleurait et III pleurait [A,] et 29 I elle pensait : // « Mon Dieu ! Va-t-elle mourir ?... Va-t-elle mourir, elle naguère si alerte et si gaie ?... À la Noël dernière, elle chantait à l'église, et sa voix faisait songer aux anges... Est-ce donc qu'elle n'espère plus le revoir ?... Pourquoi l'a-t-elle tant aimée ?... // Et, pendant qu'elle se livrait à ses réflexions amères, la porte s'ouvrit et elle vit III elle [R pensait A revivait ses belles qualités d'enfant affectueuse et toujours gaie, sa piété, ses chants à l'église aux grandes fêtes... Tout espoir était-il perdu ?] Pourquoi l'a-t-elle tant aimée ?... // [R Soudain la porte s'ouvrit. A Affaissée dans sa douleur et les yeux fixés sur sa chère malade, elle entendit soudain la porte s'ouvrir.] Elle 36 I des collets II, III des [A hauts] collets 36 I leur montaient jusqu'aux yeux. Elle II, III leur [R montaient jusqu'aux yeux A protégeaient le visage]. Elle

Trois ans auparavant, un soir de la fenaison, Mariette, la jeune malade d'aujourd'hui, revenait au fenil sur un chariot de foin. Enfoncée dans le trèfle et le mil comme dans un nid, elle se laissait bercer au cahotage des roues, et chantait, de sa voix douce et quelque peu plaintive, une chansonnette gracieuse dans sa forme et sage dans son enseignement :

La fleur de la charmille,
La fleur de la famille, 45
Ont un destin commun,
Lorsque les mains les cueillent,
L'une et l'autre s'effeuillent
Et perdent leur parfum...
Petite rose blanche, 50
Reste donc à la branche
Dont la sève nourrit.
Petite fille chère,
Reste donc à ta mère
Dont l'amour te sourit. 55

Octave Desruisseaux qui traversait le clos voisin, la faux sur l'épaule, l'entendit et fut charmé. Il ne la connaissait point ; il ne l'avait pas encore vue. À l'entendre chanter, il devina qu'elle était belle et se prit à l'aimer, sans se demander s'il ne courait pas au désenchantement. Il était jeune, d'humeur agréable, bien découplé, laborieux, avec cela il serait bien maladroit s'il ne réussissait pas à décrocher un bon petit cœur. Cela ne tient pas à tant après tout.

Il était de Sainte-Croix. Victor Poudrier l'avait fait venir pour les foins et les récoltes, car il passait pour vaillant. Sa faux allongeait de fiers andains, et son « javelier » couchait d'épaisses javelles, depuis les heures fraîches du matin jusqu'aux ombres de la soirée.

Un dimanche, la jeunesse se réunit, après le repas du soir, chez Marcelin Thiboutot, le forgeron, pas loin de la côte de

39 I un charriot de III un [R charriot] de 52 I nourrit, / Petite III
nourrit [R, A.] / Petite 57 I point ; il n'avait pas encore eu l'occasion de la voir.
À l'entendre, il devina III point [R. A. ; il ne l'avait pas encore vue. À l'entendre
chanter,] [R Il A il] devina 67 I javelles depuis

sable. Octave et Mariette se virent et s'aimèrent. Ils en gardèrent le secret cependant.

75 Le lendemain, Mariette alla au champ pour faner le foin nouveau. Le soleil rayonnait et donnait aux clôtures grises une apparence de cadre lumineux. Un large chapeau de paille protégeait contre les rayons trop chauds sa jolie figure. Car elle était jolie, Mariette. Octave ne s'était pas trompé. Un mince fichu de mousseline se tordait négligemment sur sa gorge un peu brunie. Elle tenait une fourche de saule, et jetait dans l'air
80 pur les bribes perlées de la dernière chanson du village. De temps à autre, ses regards curieux se promenaient sur le pré voisin. Une pensée douce l'obsédait. Elle éprouvait les délices du réveil de l'amour, et trouvait à aimer un bonheur inexprimable.

85 Tout à coup elle aperçut un jeune faucheur courbé sur la prairie, et elle sentit son cœur se serrer et sa joue rougir. C'était lui. Quand elle fut plus près, elle vit, comme un serpent de feu, la faux luisante s'enfoncer dans l'herbe, et elle entendit, comme un chant d'amour, le crissement de l'acier qui montait du clos,
90 par intervalles courts et mesurés.

Le faucheur ne la devina point.

Un peu plus tard, il suspendit son travail et marcha vers l'endroit où il avait déposé sa pierre à aiguiser. Plusieurs jeunes filles fanaient dans les alentours, en criant des choses gaies, et en jetant des éclats de rire. Il chercha à les reconnaître, mais il
95 n'y parvint guère, à cause des larges bords de leurs chapeaux. Il se tourna vers le clos de la veuve Verchamp. Mariette paraissait absorbée dans sa tâche. Il aurait bien voulu qu'elle regardât de son côté. Il prit la pierre qui trempait dans un vase plein
100 d'eau, et leva sa faux devant lui. La lame décrivait une courbe étincelante comme un nimbe vis-à-vis son front trempé de sueurs. La pierre mordit l'acier. D'autres faucheurs aussi aiguisèrent leurs outils, et ce fut comme un clair retentissement de

71 I Ils gardèrent *leur* secret cependant. III Ils [A *en*] gardèrent [R *leur* A *le*] secret cependant. < Dans la marge : *le secret de ce noble sentiment qu'ils venaient d'éprouver entre eux.* Autres leçons : « *réci-proquement* ou : *l'un pour l'autre* ». > cependant 76 III chauds [R ,] sa 77 I Mariette ; Octave *avait deviné juste.* Un III Mariette [R ; A . *Octave ne s'était pas trompé.*] Un 79 I saule et III saule [A ,] et 102 I aussi *afilèrent* leurs III aussi [R *afilèrent* A *aiguisèrent*] leurs

cymbales dans l'air sonore. Les jeunes filles levèrent la tête, et les fourches restèrent piquées dans le foin parfumé. Les cigales cachées dans le feuillage des grands arbres jetèrent comme des fusées leurs trilles vibrants. Des oiseaux, entraînés par le plaisir, se mirent à voltiger d'une aile folle, en éparpillant de joyeuses notes. Et des rires s'égreuaient de toute part. Jamais fête plus belle n'avait fait tressaillir ces champs tant de fois moissonnés.

Faucheurs et faneuses reprirent leur travail. D'un bras infatigable, Octave Desruisseaux couchait les andains pleins d'arôme, mais son esprit hantait le clos voisin.

Les pensées des jeunes amoureux se fondaient mystérieusement. Dans l'après-midi, les faneuses quittèrent leurs fourches et s'armèrent du râteau. Le foin séché par l'ardeur du soleil fut amassé, chargé sur des charrettes et transporté sur les fenils.

Octave et Mariette se rencontrèrent et se sourirent.

Le lendemain, ils causèrent quelques instants à l'ombre d'un « cenellier » touffu, sur le bord de la route. La tendre liaison se fortifia de plus en plus.



On parlait dès lors de prospérité dans la grande république américaine et nos campagnes se dépeuplaient. Jeunes gens et jeunes filles, pères, mères et vieillards se levaient de partout et prenaient le chemin de la terre étrangère. Quelques-uns revenaient ; la plupart renonçaient volontiers, sur le sol de la liberté, aux durs labeurs du défrichement et au pain noir de la patrie.

105 I cigales, cachées III cigales [R .] cachées 106 I arbres, jetèrent III arbres [R .] jetèrent 109 I notes... Et III notes [R ...] Et 117 I du *râteau*. Le III du [A *râteau*]. Le 118 I amassé, *lié avec des harts de coudrier*, et III amassé, [R *lié avec des harts de coudrier*, A *chargé sur des charrettes*] et 122 I d'un cenellier III d'un [A «] cenellier [A »] touffu 124 I lors de la III lors [A *de prospérité*] [R *de A dans*] la 125 I américaine, et III américaine [R .] et

Hélas ! nous oublions trop facilement que la vie est un temps d'épreuve, et la terre une arène où la lutte est sans merci.

135 Nous n'avons pas assez l'amour de la terre, seule raison d'être de notre existence, aussi bien de notre survivance. Nous nous laissons trop facilement séduire par tout ce qui vient de l'étranger, ou par tout ce qui s'y fait. Nous nous obstinons à croire que le bonheur est ailleurs, non pas chez nous. Fatale erreur.

140 L'homme ne peut naître pour une destinée qu'il ne saurait atteindre.

Nous devons donc espérer une autre existence plus parfaite en sortant de ce monde. S'il n'en était ainsi, Dieu aurait fait une œuvre monstrueuse en nous créant.

145 En effet, j'ai soif de bonheur et le bonheur est un rêve que je poursuis en vain ! J'ai faim de plaisirs, et les plaisirs me fatiguent et m'épuisent ! Je veux la paix, et je suis en butte à mille tracasseries ! Je cherche l'amour, et je suis dédaigné ou trahi ! Les voluptés qui m'enivrent un moment ne me laissent, sou-
150 vent, que des remords et des regrets !

Si j'arrive aux honneurs, la calomnie me mord et l'envie travaille à ma ruine. Si je prie avec humilité, je suis un hypocrite, et si j'entre dans l'église la tête haute, je suis un impie !
155 Mon champ est semblable à une nappe d'or, et les pluies tombent par torrents pour détruire mes moissons. Mes biens sont considérables, et des procès ruineux ou des malheurs inévitables me les enlèvent. Ma santé est florissante, et voilà qu'au

132 I d'épreuve et la terre, une III d'épreuve {A ,} et la terre [R ,] une
133 I merci. // *Nous nous laissons distraire par les choses qui nous entourent, et nous perdons de vue la raison de notre existence. Malgré les avertissements de ceux qui nous ont précédés, et les enseignements de la foi, nous nous obstinons à chercher un bonheur qui n'est pas d'ici. // Il est donc d'ailleurs. // L'homme* III merci. // [A Nous n'avons pas assez l'amour de la terre, seule raison d'être de notre existence, aussi bien de notre survivance. Nous nous laissons trop facilement séduire par tout ce qui vient de l'étranger, ou par tout ce qui s'y fait. Nous nous obstinons à croire que le bonheur est ailleurs, non pas chez nous. Fatale erreur. // L'homme
140 I naître cependant pour III naître [R *cependant*] pour 146 I vain !... J'ai 147 I m'épuisent !...
Je 148 I tracasseries !... 148 I trahi !... Les 149 I laissent que III laissent [A , *souvent*,] que 150 I regrets !... // Si 152 I ruine... Si
153 I impie !... Mon 155 I moissons... Mes 157 I enlèvent !... Ma III enlèvent [R / A ,] Ma

sortir d'une fête un souffle glacé me flétrit. Une chute de voiture, et je suis brisé ; un naufrage, et me voilà enseveli dans les flots. J'ai une femme que j'adore, des enfants qui font ma joie, et voici que ma porte s'ouvre pour laisser passer des tombes. La maison se ferme ; le champ des morts devient, trop tôt, leur dernière demeure !...

Des espoirs envolés, des plaisirs fugitifs, des consolations éphémères, un travail pénible, des inquiétudes, des soucis, la maladie, l'oubli, l'indifférence, les morsures de l'envie, la crainte de la misère, les revers, les infirmités, l'énergie qui s'émousse, la mémoire qui s'en va, l'œil qui s'éteint, l'oreille qui se ferme, l'esprit qui se refroidit, le corps qui s'affaisse, voilà la vie !...

Et c'est pour cela que l'homme serait fait ? Absurdité !

Si encore il n'y avait que quelques malheureux, on pourrait croire à un accident. Mais la désolation est universelle ; la douleur est de tous les temps et de tous les lieux ; la souffrance est de tous les âges !

Alors ?

Alors, cette vie est une épreuve, et il y en a une autre.

Alors, restez où vous êtes et accomplissez votre œuvre en hommes et en chrétiens. Restez dans votre patrie surtout, car la patrie doit être pour ses enfants le meilleur et le plus beau pays du monde.



Les travaux de la ferme terminés, Octave Desruisseaux ne trouvait, chez les cultivateurs, qu'un salaire fort modique, et cela le contrariait d'autant plus que l'ambition se réveillait avec l'amour dans son cœur de vingt ans.

158 I flétrit... Une 158 I voiture et 159 I brisé... un III brisé
 [R, Un A ; un] naufrage 160 I flots... J'ai III flots [R ! A.] J'ai 161
 I tombes !... *Ils s'en vont au cimetière !...* // Des III tombes [R ! A.] *La maison se*
ferme ; le champ des morts devient, trop tôt, leur dernière demeure !... // Des 169
 I vie ! // Et III vie ! [A ...] Et 174 I âges !... // Alors III âges ! [R ...] //
 Alors

185 Il prêta l'oreille aux récits un peu fantaisistes de ses aînés, qui revenaient au pays vêtus de noir, gantés de chamois, le chapeau de soie sur l'oreille, et la breloque dorée pendue au gousset. Il se laissa convaincre et partit.

190 Mariette pleura beaucoup. Rien de désolant comme la pensée de ne plus voir une personne que l'on aime. L'âme se sent tomber dans un vide froid, et elle se replie sur elle-même comme ces fleurs sensibles qui se ferment à l'approche de la nuit. Elle pleura beaucoup. L'amour ne brûlait pas ses veines, mais il réchauffait son cœur et donnait des ailes à sa pensée. Il
195 l'emportait en des régions inconnues, et le transport suave qui l'agitait semblait la rapprocher de Dieu. C'est ainsi que la femme commence toujours par aimer ; c'est ainsi, souvent, qu'elle continue à aimer ; c'est dans cet amour demeuré pur en sa source, qu'elle trouve, plus tard, sa puissance irrésistible, son
200 dévouement sans borne, et son étonnant mépris de la souffrance.

Octave Desruisseaux, arrivé dans le pays de ses rêves, demanda de l'emploi dans une fabrique de cotonnade. Il obtint d'être embauché et devint bientôt une machine habile, parmi
205 toutes les machines aveugles ou intelligentes qui font, au profit de quelques-uns, suinter la richesse par tous les ais des immenses ateliers. La vie au grand air de la liberté, loin de toute protection et de toute contrainte, le grisa peu à peu, et rien ne lui parut beau comme le ciel étranger.

210 Il écrivait à sa bonne Mariette et lui peignait son existence nouvelle : ses journées ardues, ses soirées amusantes. Il lui parlait de ses promenades dans les jardins publics ; des bals où les violons faisaient sauter la libre jeunesse ; des théâtres pleins de rires ou de larmes ; des cirques peuplés de clowns et de félines
215 amazones.

Il jurait bien qu'il l'aimait toujours et n'aimerait jamais qu'elle. Cependant, à la lecture de ces choses, une angoisse

187 I dorée *sur le* gousset III dorée [R *sur le* A *pendue au*] gousset
199 I son *dévoûment* sans III son [R *dévoûment* A *dévouement*] sans 200 I
souffrance... // Octave 202 I Desruisseaux demanda III Desruisseaux
[A, *arrivé dans le pays de ses rêves,*] demanda 203 I Il devint III Il [A *obtint*
d'être embauché et] devint une 217 I Cependant à III Cependant [A,] à

étrange serrait l'âme de la pauvre enfant, et un soupçon douloureux troublait sa quiétude.



Une année s'écoula, une année mauvaise. Les semailles 220
avaient été tardives à cause des pluies de mai, et les moissons
n'avaient pas rempli les greniers. Alors, séduit par les images
riantes que faisaient passer devant ses yeux les lettres de son
ami, désireux surtout d'améliorer le sort de sa famille, Pierre
Verchamp, le frère de Mariette, alla rejoindre Desruisseaux, 225
aux métiers des grandes fabriques.

Tristes furent les jours qui suivirent le départ du frère de
Mariette.

L'hiver passa avec ses tourbillons de neiges, ses froids vifs, 230
ses nuits étoilées ; le printemps rendit aux champs leur ver-
dure, aux bois leurs feuillages, aux ruisseaux leurs murmures ;
l'été ramena les oiseaux à leurs nids et les fleurs aux arbustes,
mais le chagrin des pauvres femmes ne passa point, et rien ne
ramena auprès d'elles les deux êtres regrettés.

Madame Verchamp ne se laissait pas aller au désespoir ce- 235
pendant. Elle souffrit avec patience, mais sa résignation n'était
pas l'affaissement morne des âmes sans espérance. Elle éprou-
vait les consolations des humbles. Elle conversait avec le ciel.
Les orgueilleux se moquent bien de ces relations intimes qui se
nouent entre les âmes et Dieu ; et il leur semble que ce Dieu si 240
haut placé serait un malappris, s'il passait à leur porte pour al-
ler frapper à celle du pauvre.

Il en est ainsi pourtant.

Nul ne peut entendre la voix du Seigneur, ni comprendre 245
les choses de la religion, s'il n'est humble. Mais les épanche-
ments du Sauveur dans les cœurs sont d'une douceur infinie, et
rien n'égale la félicité de ceux qui aiment dans la souffrance. Et

236 I Elle *souffrait* avec III Elle [R *souffrait*] avec 241 I un mal ap-
pris s'il 246 I cœurs *sans orgueil*, sont

comment la foi chrétienne aurait-elle pu subjuguier le monde,
 elle qui n'habite guère que dans les petits et les malheureux, si
 250 elle n'apportait avec elle ses espérances et ses consolations qui
 sont la preuve de sa divinité ?

Soyez humbles et priez avec confiance. Dieu aime les
 humbles et il exauce leurs prières.

Pierre écrivait de temps en temps à sa bonne mère. Il lui
 255 confiait que l'amitié de Desruisseaux pour Mariette semblait se
 refroidir, et que ses visites à l'église étaient de plus en plus
 rares. Puis il lui parlait des travaux de la ferme, de l'étable, de
 la bergerie, et se montrait fort soucieux. De temps en temps
 aussi, il lui envoyait le fruit de ses épargnes.

260 C'était un bon enfant.

Verchamp père était mort trop tôt. Il avait eu le temps, ce-
 pendant, de former au bien sa petite famille. Il n'avait pas
 laissé de richesses, mais il avait laissé le souvenir de ses bons
 exemples. Le plus bel héritage qu'un père puisse léguer à ses
 265 enfants, c'est l'amour du travail et de la vertu. Il se trouve, cet
 héritage, à l'abri des vicissitudes de toutes sortes qui troublent
 le monde, et les calculs mauvais ne sauraient l'entamer. Vous
 l'emportez avec vous en tous les lieux où vous allez, et loin de
 vous causer de l'embarras, il vous assure un secours précieux.
 270 La crainte de le perdre ne vous fatigue point ; les voleurs n'en
 connaissent pas le prix et le dédaignent ; chaque jour le voit
 s'accroître, et vous vous y attachez de plus en plus, sans inquié-
 tude et sans remords. Le soir venu, vous reposez d'un sommeil
 paisible, car vous êtes sûr de le retrouver intact à votre réveil.

250 I elle, *par ses indicibles charmes et ses consolations suprêmes*, la III elle [A
ses espérances et ses consolations, qui sont] la 251 I divinité ? // *Humiliez-vous et*
priez. Vous verrez. // Pierre III divinité ? [A // *Soyez humbles et priez avec con-*
fiance. Dieu aime les humbles et il exauce leurs prières. // Pierre 254 I mère. Il
 lui parlait III mère. [A *Il lui confiait que l'amitié de Desruisseaux pour Mariette*
semblait se refroidir, et que ses visites à l'église étaient de plus en plus rares. Puis [R //
 A il] lui parlait 261 I Verchamp, père, était III Verchamp [R .] père
 [R .] était 261 I temps cependant de 265 I enfants c'est 265 I
 trouve cet 272 I sans trouble et III sans [R *trouble* A *inquiétude*] < Dans la
 marge inférieure, précédé d'un point d'interrogation : « *crainte ou inquiétude /*
troublent est employé plus haut ». > et 274 I réveil. // *Un jour, Pierre se risqua*
à dire à sa mère que Desruisseaux paraissait oublier un peu Mariette, comme il oubliai,
hélas ! ses devoirs religieux... // En effet, Mariette

Mariette ne recevait donc qu'à de longs intervalles les lettres tendres qui seules la consolait dans ses ennuis. Elle suppliait le ciel de la prendre en pitié ; mais le ciel semblait sourd, et le désespoir la consumait lentement. Sa mère voulait la distraire et pleurait avec elle. 275

Un jour, le médecin fut appelé. Il jugea le cas fort grave. Il se recueillit. Il inventoria ses petits flacons, suspendit sa légère balance, pesa des poudres, ordonna du vin, et sortit sans laisser beaucoup d'espoir à cette maison affligée. 280



Noël arrivait avec ses divines consolations et ses hymnes de reconnaissance. Dans toutes les maisons, il se faisait comme un réveil des allégresses passées, et toutes les voix chantaient le mystère adorable. 285

La malade faiblissait et paraissait indifférente aux choses de la terre. Elles lui semblaient finies. Cependant quand sa mère lui dit qu'on était à la veille de la grande fête chrétienne, elle sourit d'un sourire angélique, ouvrit ses grands yeux humides, les referma bientôt, et parut s'endormir dans une vision céleste. 290

C'est alors que la porte de la maison s'ouvrit, et que deux hommes entrèrent. 295

Madame Verchamp s'avança au-devant d'eux, surprise, agitée. Tout à coup :

– Pierre !... Mais, c'est Pierre !... Mon enfant !... s'écria-t-elle, Dieu bon, soyez béni !

275 I recevait *plus* qu'à III recevait [R *plus* A *donc*] qu'à 277 I pitié, mais III pitié [R, A ;] mais 278 I la *tuait* lentement III la [R *tuait* A *consumait*] <Dans la marge : « *minait* ou *consumait* ».> lentement 288 I malade *allait s'affaiblissant toujours, et pour elle les choses de la terre paraissaient finies* III malade [R *allait s'affaiblissant toujours, et pour elle les* A *faiblissait et paraissait indifférente aux*] choses de la terre [A . *Elles lui semblaient*] finies 293 I céleste... // C'est III céleste [R ... A .] // C'est 297 I coup : / – Mon enfant !... Pierre !... s'écria-t-elle. Mon Dieu, soyez III coup : / – Pierre ! [A ...] [R *mon Pierre* !] [A *Mais, c'est Pierre !... Mon enfant !...*] s'écria-t-elle

300 À ce cri, la malade sortit de son rêve. Elle vit sa mère, son
ami, son frère. Elle entendit des paroles affectueuses. Elle se
sentit soulevée soudain par une mystérieuse force et se dressa
sur sa couche.

L'un des deux jeunes hommes s'approcha du lit :

305 – Mariette, fit-il, je reviens pour ne plus te quitter.



Noël ! Noël !

Partie de l'orient en fleur, au milieu de la nuit profonde,
une vague d'amour et de lumière s'est avancée jusqu'à nous.
Elle s'est avancée jusqu'à nous, et nos épaisses neiges et nos
310 vents glacials ne l'ont point refroidie. Elle roule maintenant
pleine de rêveries suaves, vers le couchant lointain qui veille
dans l'attente. Sur son passage, tour à tour tressaillent les mers
et les rivages ; les peuples, tour à tour, se prosternent et ad-
orent.

315 Noël !

Le ciel est sans nuages, et dans l'azur sombre, parmi les
étoiles, la lune promène son croissant orgueilleux. Nul souffle
ne berce les rameaux, et des ombres étranges dorment çà et là
sur la couche immaculée de la neige.

320 Noël ! Noël !

Les cloches sonnent à toute volée dans les clochers étince-
lants, au-dessous des croix de fer qui les surmontent comme
des étendards glorieux, et les échos des lointaines collines répè-

301 I frère... Elle III frère [R ... A.] Elle 301 I affectueuses. *Tout à coup elle se sentit soulevée par III affectueuses. [R Tout à coup elle A Elle] se sentit soulevée [A soudain] par 305 I fit-il ; je III fit-il [R ; A.] je 308 I nous... Elle III nous [R ... A.] Elle 311 I de mélodies suaves III de [R mélodies A rêveries] <Dans la marge supérieure : « il y a harmonies, mais ce mot est employé (premier de la page) ».> suaves 311 I couchant éloigné qui III couchant [A lointain] qui 313 I rivages, les III rivages [R, A.] les 313 I adorent ! // Noël III adorent [R ! A.] // Noël*

tent de plus en plus mollement leurs appels sacrés. Ces voix de
l'airain qui montent de partout, graves ou légères, claires ou so- 325
nores, enveloppent d'harmonies nos campagnes pieuses et nos
villes superbes. La terre qui porte Dieu fait homme s'en va
chantant dans les espaces infinis, sous les regards des mondes
étonnés.

Noël ! 330

Les voitures glissent à la file sur la route d'argent, entre les
branches verdoyantes des jeunes sapins, et au cou des chevaux
ou sur leur dos, joyeusement résonnent les grelots de cuivre,
gaiement « tintinent » les sonnettes éveillées.

Noël ! Noël ! 335

L'église s'illumine. Des reflets clairs, au bercement des
lampes, passent comme des ailes d'ange dans la pénombre des
arceaux. Les fenêtres jettent des gerbes chaudes sur la neige
des toits voisins. Un murmure inaccoutumé s'élève et grandit.
La foule se précipite comme un flot puissant. 340

Noël !

Les banderoles aux vives couleurs tombent gracieusement
de la voûte, les cierges s'allument parmi les fleurs, l'encens
fume devant l'autel, et le tabernacle adorable disparaît au fond
d'une nuée lumineuse. 345

Noël ! Noël !

L'orgue frémit comme une âme dans l'allégresse, et la nef
s'emplit de mélodies saintes. Le prêtre, vêtu d'or, s'avance pour
le sacrifice ; les hymnes montent à Dieu, l'assemblée se prosterne. 350

325 I partout graves 327 I superbes... La III superbes [R ... A .] La
327 I terre, qui porte Dieu fait homme, s'en III terre [R .] qui porte Dieu fait
homme [R .] s'en 329 I étonnés ! // Noël III étonnés [R ! A .] // Noël
331 I voitures *trottent* à III voitures [R *trottent* A *glissent*] à 334 I éveillées !
// Noël III éveillées [R ! A .] // Noël 336 I s'illumine... Des III s'illu-
mine [R ... A .] Des 338 I arceaux... Les III arceaux [R ... A .] Les
339 I voisins... Un III voisins [R ... A .] Un 339 I grandit... La III grand-
dit [R ... A .] La 340 I puissant ! // Noël III puissant [R ! A .] // Noël
345 I lumineuse ! // Noël III lumineuse [R ! A .] // Noël 349 I
prosterne ! // Noël III prosterne [R ! A .] // Noël

Noël !

Quand se reposent les chants majestueux de la messe, des voix fraîches redisent les cantiques anciens qui firent palpiter nos âmes au matin de la vie, et dont les échos bénis se répercutent de plus en plus doux jusqu'en notre vieillesse.

Noël ! Noël !

On revoit toutes les années vécues. Elles défilent comme une procession de berceaux divins où s'éveillent et sourient les espérances et les joies, comme une procession de tombeaux mystérieux où s'endorment les douleurs et les regrets.

Noël !

L'âme, touchée de l'amour de Dieu, pardonne et s'humilie ; l'esprit enivré d'espoir se soumet au mystère ; le cœur se dilate dans l'ivresse d'une volupté divine, et tout l'être, un moment transformé par la grâce, prend son élan vers l'éternelle Vérité.

Noël ! Noël ! Noël !



Pendant qu'à l'église les fidèles adoraient le Verbe fait homme pour sauver l'homme, la jeune malade s'endormait d'un sommeil calme et prolongé. Elle se vit, alors, comme à la Noël dernière, au milieu d'une foule de jeunes personnes qui louaient Dieu par des cantiques. On la pria de chanter. Elle regarda, comme sous l'effet d'une vision, l'autel tout illuminé, le

353 I qui *faisaient* palpiter III qui [R *faisaient* A *firent*] palpiter 354 III répercutent [R .] de plus en plus doux [R ,] jusqu'en 355 I vieillesse ! // Noël III vieillesse [R ! A .] // Noël 366 I Vérité ! // Noël III Vérité [R ! A .] // Noël 370 I prolongé. *Tout à coup elle se vit, comme III prolongé. [R Tout à coup elle A Elle] se vit, [A alors,] comme 372 I cantiques. Le prêtre distribuait le pain de vie à la pieuse multitude, et des mains palpitantes venaient tour à tour soutenir la nappe blanche de la divine agape. On 372 I Elle se leva, regarda l'autel radieux comme une constellation, l'hostie sainte qui s'offrait en nourriture et la III Elle [R se leva,] regarda [A , comme sous l'effet d'une vision, l'autel tout illuminé, le prêtre distribuant la divine nourriture, et] la crèche*



Mariette sourit, et dans ses beaux yeux presque éteints,
on vit reluire un rayon nouveau.

prêtre distribuant la divine nourriture, et la crèche misérable où reposait l'Enfant du ciel si longtemps attendu, puis elle commença d'une voix douce comme un soupir de fauvette :

375

« Ô saint berceau qu'entourent les anges... »

Elle chanta tout le cantique. Sa mère, étonnée, se pencha sur elle et s'aperçut qu'elle dormait.

375 I l'enfant du Ciel si 379 I dormait. // Alors elle tomba à genoux en pleurant. // Au III dormait. // [R Alors A Prise d'émotion,] elle tomba à genoux [R en pleurant A et pleura]. // Au

380 Prise d'émotion, elle tomba à genoux et pleura.

385 Au dernier coup de la messe, un jeune homme était entré dans l'église. Il marchait d'un pas fier, avec un sourire dédaigneux sur les lèvres. Il vit ces transports d'allégresse qui remuaient la foule, il entendit ces refrains débordants d'une pieuse affection, ces couplets naïfs qui avaient charmé son enfance. La grâce descendit comme une rosée bienfaisante dans son âme aride. Il pencha la tête et se souvint. Des larmes coulèrent sur ses joues, et il se prosterna.

390 Quand il fut de retour à la maison de madame Verchamp, il s'approcha de la jeune malade et lui dit tout ému :

– Mariette, j'ai prié, et je suis heureux.

Mariette sourit, et dans ses beaux yeux presque éteints, on vit reluire un rayon nouveau.

C'était l'amour pur, béni de Dieu, qui triomphait.

395 C'était la vie qui revenait avec le bonheur.

382 I l'église, *marchant* d'un pas fier, un III l'église [R, *marchant* A. // *marchait*] d'un pas fier, [A *avec*] un 389 I maison, il III maison [A de M^{me} Verchamp], il 392 I yeux *presqu'éteints* III yeux [R *presqu'* A *presque*] éteints 393 I nouveau... // C'était la III nouveau [R ... A. // *c'était l'amour pur, béni de Dieu, qui triomphait.*] // C'était la

EN MARCHANT

À l'heure où commence la veillée dans nos campagnes, c'est-à-dire aux dernières lueurs du crépuscule, je m'acheminai vers la demeure d'un vieil ami de ma famille, le père Jean Duval, et en marchant dans la neige épaisse, qui jetait sur la route son manteau de vierge, j'arrangeais, dans mon esprit, le nouveau récit que je devais faire à mes rustiques auditeurs. 5

Les fenêtres des maisons projetaient un pâle rayonnement dans le brouillard gris. Le vent commençait à souffler, et, dans

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 221-231 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 259-270 ; III : *Contes vrais*, exemplaire BNQ, p. 259-270, texte de base ; IV : Dactylographie avec corrections manuscrites, 10 f., p. 1-8 (BNQ, fonds P. Le May).

I I <Titre :> *Les Marionnettes* II [R *Les Marionnettes A En marchant*] III [R *Les Marionnettes A En marchant* <Dans la marge inférieure : « ou : *Les Maîtres chantres* ? » Sur la page (blanche) : « En marchant, c'est un conte ou des contes qu'il a médité en marchant et qu'il s'en va débiter chez le père Ducap – en attendant qu'on y joue les Marionnettes, mais il faudrait le laisser comprendre au lecteur en rendant plus clairs le début et la fin, ainsi que le début de l'autre conte : *Les Marionnettes*. // Il y a de l'ambiguïté dans tout cela. Mal coordonné, confus, embrouillé, etc. » La première partie des « Marionnettes » devient le conte « En marchant ».> IV **LES MARIONNETTES // EN MARCHANT** 5 IV Duval. *On y jouait ce soir-là les marionnettes, disait la rumeur. // En marchant* 5 IV *qui avait jeté* sur 6 IV *manteau vierge, j'arrangeais dans mon esprit quelque histoire – dont j'avais jeté, naguère, quelques jalons sur le papier – que j'aurais à raconter sans doute à mes* 7 I *auditeurs. // Je venais <ligne 33>* III *auditeurs. // <Modifications dans l'ordonnance du conte : lignes 8-33 suivies des lignes 35-182, au lieu des lignes 35-182 suivies des lignes 8-33.>* Les fenêtres IV *auditeurs, avant la représentation. Cette manière d'intéresser, à la veillée, était devenue une coutume. // Par malheur, je n'eus pas la chance de ruminer bien longtemps à ce que j'allais dire, car une bourrasque s'éleva tout à coup qui fit tourbillonner la neige en [A une] poussière*

10 cette lueur tamisée des fenêtres, la neige tourbillonnait comme une poussière d'argent.

Cependant la plupart des lumières s'éteignirent bientôt, et les maisons parurent de gros points noirs dans une blancheur laiteuse. Puis, le grésil me fouettait la figure, et cela m'ennuyait.
 15 J'allongeai le pas afin d'arriver plus tôt. Il fait si bon près du poêle où flambe une écorce saturée de poix, quand dehors souffle la bise mordante. Et puis l'homme supporte mal un petit contretemps ; il se résigne mieux dans l'adversité. Il secouera le faix qui l'embarrasse légèrement, et portera avec
 20 courage le fardeau solidement ficelé à son épaule.

Dans son rideau de peupliers sans feuilles, la maison de Jean Duval me parut éclairée comme pour les jours de fête. On m'attendait, sans doute, et c'était en mon honneur que brûlaient tant de bougies. J'en ressentis de l'orgueil, et ma vertu
 25 d'humilité reçut une large blessure.

Je secouai la neige qui me couvrait, et, d'une main légèrement frémissante, je soulevai la clenche d'acier. Alors de l'intérieur j'entendis :

– Le voici ! le voici !

30 – Toujours fidèle à la parole donnée, dis-je en entrant.

11 IV d'argent. *L'atmosphère chargée rendit plus denses les tourbillons soulevés par la fureur du vent. Chaque maison devint un point noir dans* 14 I laiteuse. *Le grésil me fouettait la figure maintenant, et* III laiteuse. [R Le A Puis le] grésil me fouettait la figure [R maintenant], et IV laiteuse, *et les lumières ne projetaient qu'un pâle rayonnement. Puis une grêle menue et glacieuse me fouettait la figure, ce qui m'ennuyait beaucoup. // Cette tempête dérangerait fort mes idées. Elle me donna, un moment, l'envie de revenir sur mes pas. Mais je chassai vite cette pensée, et je résolus de subir la rafale comme j'allais subir tout à l'heure, pensais-je, mais d'une autre manière, les feux de la rampe. // J'allongeai* 20 IV épaule. // *Une éclaircie me permit enfin d'apercevoir, dans son* 22 IV Duval. *Elle était éclairée* 22 IV fête. *Je pensai que l'on m'attendait malgré le mauvais temps, et que c'était* 25 IV blessure. // *Arrivé sur le perron, je secouai la neige qui me couvrait, et d'une main un peu frémissante je* 27 IV d'acier. // « Le voici ! le voici ! entendis-je aussitôt de l'intérieur. – Toujours 30 IV donnée, ajoutai-je en entrant. // Je m'étonnai de la présence hâtive d'un grand nombre d'invités. L'on avait pressenti assurément, selon l'accoutumée, quelques récits divertissants. Ô les bonnes gens qui aiment à s'égayer ! // À la pensée de la tâche à remplir, je maugréai, malgré moi, contre la vilaine température qui m'avait fort distrait. Mais ayant dans mon sac <deux mots soulignés>, heureusement, quelques provisions qui [R pourraient A pouvaient] me tirer d'embarras, je m'en remis à mon démon familier et j'y allai de mes petites histoires. Je venais

La salle, très grande pourtant, contenait à peine la foule curieuse. Évidemment je plaisais et mes récits étaient amusants.



Je venais de fermer mes auteurs classiques, et de suspendre au clou la livrée du séminaire¹. Je me croyais instruit et je ne savais rien. Les villageois naïfs me regardaient avec une curiosité respectueuse. Ils se disaient entre eux que je comprenais le latin comme un curé, que j'avais lu tous les livres, même les mauvais, et que je serais évêque ou avocat, selon que l'Esprit saint soufflerait en tempête sur mon âme ; ou qu'il me dirigerait dans la voie plus calme de la vie religieuse.

Je devais cette belle réputation à la reconnaissance du maître chantre et de ses subalternes pieux. Un jour, je les avais jetés dans l'étonnement, en leur disant qu'ils parlaient grec toutes les fois qu'ils chantaient le *Kyrie eleison* de la messe ou le *Agios ô Theos*² du Vendredi saint.

Ils n'en pouvaient croire leurs oreilles.

Je fus obligé d'évoquer l'Hellade et de les promener dans le jardin des racines grecques.

33 IV de *pendre* < en marge : « ou suspendre » > au 35 IV villageois me
 38 IV l'Esprit-Saint soufflerait 39 I âme, ou la laisserait dans un calme plat.
 Je suis avocat. // Je III âme [R, ou la laisserait <... comme en I> avocat. < Dans
 la marge : « raturé par l'auteur ». > A ; ou qu'il me [R dirigeât A dirigerait] dans
 la voie plus calme [R et plus sublime] de la vie religieuse. // Je IV âme, ou [R bien
 avec calme [A, qu'il] m'appellerait ou bien, soufflant avec calme, il m'appellerait] à la
 vie 43 IV l'étonnement en 44 I le « Kyrie eleison » de III le [R «]
 Kyrie eleison < souligné > [R «] de 44 I le « Agios ô Theos » du vendredi
 saint III le [R «] Agios ô Theos < souligné > [R «] du [R vendredi A Vendredi]
 saint

1. L'uniforme que portaient alors les étudiants du Petit Séminaire de Québec : une redingote noire serrée à la taille par un ceinturon de laine verte.

2. Le *Kyrie eleison* (« Seigneur aie pitié ») se récite au début de la messe, avant le *Gloria Patri* (« Gloire au Père »). Quant à l'*Agios o Theos* (« Saint est Dieu ») c'est un impropre, où alternent le grec et le latin et qu'on chante le Vendredi saint.

Une promenade qui les a fort intrigués et qui m'a bien
50 amusé... pour la première fois.

Le dimanche qui suivit cette singulière révélation, ils se
rendirent tous à l'église et prirent place, avant l'*Asperges*, dans
les premières stalles du chœur. Ils se mirent aussitôt à feuilleter
55 d'une main fébrile leurs manuels de plain-chant, puis s'arrêtè-
rent soudain, comme fascinés par certains caractères merveil-
leux.

La messe commença. À l'*introït*, ils parurent distraits. Lon-
gues et brèves s'envolaient également vite, et le *Gloria Patri* ne
se fit pas attendre. Mais voilà que tout à coup ils prennent un
60 air grave et, fiers de leur science trop longtemps ignorée, ils en-
tonnent le *Kyrie* avec un ensemble, une force, une chaleur vrai-
ment superbes, tout en regardant le curé du coin de l'œil,
comme pour lui dire :

– Qu'en pensez-vous ?... Le grec ça nous connaît, allez !

65 Ils s'étaient empressés de faire part à leurs familles de cette
grande nouvelle, qu'ils parlaient au bon Dieu comme de vrais
Grecs, le dimanche, à l'église. Or, quand ils commencèrent le
Kyrie, des femmes et des jeunes filles se penchèrent tout émues
vers leurs voisines, et chuchotèrent à la fois :

70 – Écoutez bien, c'est du vrai grec qu'ils chantent.

Et les voisines, ahuries, se tournèrent vers d'autres bancs
pour répéter la même chose. Il en fut ainsi d'un siège à l'autre,

52 IV rendirent à 52 I tous au chœur, dans les premières stalles, avant
« l'*Asperges* » même, se mirent à feuilleter III tous [R au chœur <... comme en
I> même A à l'église et prirent places <corrigé d'après l'usage>, avant l'*Asperges*
<souligné>, dans les premières stalles du chœur. Ils] se mirent [A aussitôt] à feuil-
leter 52 IV avant l'*Asperges*, <souligné> dans 57 I À « l'introït »,
ils III À [R «]l'introït <souligné> [R «] ils IV À l'*Introït*, <souligné> ils
58 I le « *Gloria Patri* » ne III le [R «]*Gloria Patri* <souligné> [R «] ne 61
I le « *Kyrie* » avec III le [R «]*Kyrie* [R «] <souligné> avec 64 IV grec, ça
66 I, III vrais grecs <corrigé d'après l'usage>, le 67 I le « *Kyrie* », des III
le [R «]*Kyrie* <souligné> [R «], des 68 I des filles III des [A jeunes] filles
72 I chose. Et d'un siège à l'autre, tout le long des rangées jusqu'au fond de la nef,
on vit un plaisant mouvement des têtes, et on entendit un singulier III chose. [R Et
A Il en fut ainsi] d'un siège à l'autre, [R tout le long des rangées,] jusqu'au fond de
la nef [R , on vit un plaisant mouvement des têtes, et on entendit A ; ce bruit des lèvres
produisait] un singulier 72 IV d'un [R siège A banc] à

jusqu'au fond de la nef ; ce bruit de lèvres produisait un singulier murmure :

– Écoutez ! ils chantent du vrai grec !...

75

– Ils chantent du vrai grec !...

– Chantent du vrai grec !...

– Du vrai grec !...

– Vrai grec !...

– Grec !...

80

Les chantres avaient dit au Seigneur pour la dernière fois : *Eleison ! eleison !* et le curé, distrait par cet inexplicable mouvement des têtes et ce murmure insolite des lèvres, restait cloué sur son siège, oubliant le *Dominus vobiscum*.



J'aurais dû vous dire, peut-être, que les gens de notre canton me demandaient souvent de leur raconter des histoires. Tantôt ils venaient chez mon père et tantôt j'allais chez eux. Je les entretenais surtout de récits anciens qu'ils semblaient préférer.

85

73 IV ce chuchotement produisait un singulier effet. // – Écoutez. 75 IV grec ! <Dans les six occurrences, pas de points de suspension après le point d'exclamation.> 81 I fois : « Eleison ! eleison ! » et III fois : [R «]*Eleison ! eleison !* <souligné> [R «] et 82 I inexplicable *va et vient* des têtes et *cet excentrique* murmure des III inexplicable [R *va-et-vient* A mouvement] des têtes et [R *cet excentrique* A ce] murmure [A *insolite*] des 84 I le « Dominus vobiscum » et les « Oremus ». // J'aurais III le [R «]*Dominus vobiscum* <souligné> [R «]. <Après ce paragraphe, les astérisques sont remplacés par : *Chateauguay*.> // J'aurais 84 IV *vobiscum*. // *Les gens de notre canton me demandaient assez souvent* 88 I les *amusais* surtout avec des récits anciens. // Sans III les [R *amusais* A entretenais] surtout [R avec des A de] récits anciens [A qu'ils semblaient préférer]. <Dans la marge supérieure : « à arranger ce début ».> // Sans IV les entretenais de choses anciennes qu'ils 88 IV préférer. *Il m'arrivait de rencontrer quelquefois des voyageurs qui venaient de loin. Celui-ci, plus souvent qu'à son tour, faisait le récit de ses aventures qu'il était prudent de prendre avec un grain de sel ; celui-là trépassait d'envie de conter aussi la sienne* [R . Il A : il avait force bagout. Un soir enfin j'eus l'avantage d'y aller de ma petite histoire à moi et, sans sortir de mon village, de donner à ces éloquents messieurs la monnaie de leur pièce. // Je parlai de l'héroïsme

90 Sans sortir de son village, on peut ainsi donner aux voyageurs qui viennent de loin, la monnaie de leur pièce.

Parfois ces intéressants messieurs prenaient la parole, et les récits alternaient. Je n'avais pas toujours l'avantage. Ainsi je parlais, un soir, de l'héroïsme de Léonidas et de trois cents Spartiates, aux Thermopyles, dans ce défilé célèbre que les Grecs de nos jours n'ont pu, hélas ! fermer à l'invasion du cimeterre et du croissant.

– Bah ! me réplique un de mes vieux auditeurs, les Thermopyles, ce n'est pas plus beau que Châteauguay*, et Salaberry* vaut peut-être Léonidas...

Savez-vous qu'à Châteauguay nous n'étions que trois cents, nous aussi ?... Trois cents contre sept mille !... Mais nous étions des Voltigeurs !... Oh ! les Voltigeurs, on en parle encore !...

Et mon vieil interlocuteur, se grisant de ses souvenirs héroïques comme d'un vin généreux, continua :

– Les Américains voulaient conquérir le pays, comme cela, sans savoir si la chose nous était agréable. Ils nous auraient fait place dans l'Union et nous aurions eu notre étoile. Une étoile dans la grande constellation américaine, c'était alléchant... Mais il eût fallu renoncer à l'espoir de devenir un peuple à part. Il est vrai que les Anglais faisaient aussi de sérieux efforts pour nous barrer le chemin, et nous empêcher d'arriver jamais à l'indépendance. Ils se disaient nos maîtres et se plaisaient trop souvent à nous faire sentir la pesanteur de leurs bras... Il fallait de la générosité et de l'abnégation pour courir à la défense de leur drapeau. Nous ne voulions pas être Anglais, non plus. Le sang français ne s'était pas refroidi dans nos veines. Il est comme le

92 I Parfois *ils* prenaient III Parfois [R *ils* A *ces intéressants messieurs*] prenaient 94 IV Léonidas *quand il voulut, avec ses trois cents Spartiates, franchir les Thermopyles, ce* 98 IV auditeurs *quand j'eus fini de parler, les* 100 IV vaut bien Léonidas, *je crois. Vous savez qu'à* 102 IV nous aussi ? Trois 102 IV mille !... *mais nous* 103 IV Voltigeurs ! Oh ! 103 IV encore ! // Et 104 I Et *il continua, se grisant, avec ses* III Et [R *il continua* A *mon vieil interlocuteur*], se grisant [R *avec* A *de*] ses 105 I,II comme *avec un vin généreux* : / – Les III comme [R *avec* A *d'*]un vin généreux [A , *continua*] : / – Les 109 I constellation *Américaine, c'était* III constellation [R *Américaine* A *américaine*], c'était 114 IV bras. Il 117 IV français [R *ne s'était pas refroidi dans nos veines. Il est comme le bon vin, il gagne à vieillir. A reste toujours chaud. « Bon sang tient de race. »* II

bon vin, il gagne à vieillir. Quelque chose nous disait d'attendre et d'espérer. C'était sans doute la voix de notre ange gardien, de cet ange fidèle qui jadis suivit la France sur nos bords... 120
Attendons, espérons...

– Allons ! – après une pause – voilà que je m'emballer... Où suis-je rendu ?... Je ne suis plus sur le chemin de Châteauguay*... Revenons sur nos pas. Châteauguay* !... C'était le vingt-six octobre mil huit cent treize ; je m'en souviens comme 125
du premier baiser que j'ai donné à ma chère défunte... Nous avions abattu des arbres pour nous faire un rempart ; nous avions démolé les ponts, pour empêcher les troupes ennemies de franchir la rivière et de s'avancer vers nos beaux villages. 130
Nous étions bien décidés à mourir là, à notre poste, sous les yeux de notre commandant, comme vos gens de l'ancien temps.

Tout à coup voici qu'un long Yankee se détache de l'armée bostonnaise, et s'approche de nous d'un air mystérieux. Il faisait de la main un signe qui voulait dire : Ne tirez pas, mes bons amis. Tout de même, je donne un coup d'œil à mon fusil, pour 135
lui conseiller de se bien comporter. Quand il fut près de nous, le Yankee, il nous demanda d'une voix douce et saine :

– Braves Français, rendez-vous, nous ne vous ferons aucun mal.

– Un Canadien français se rend, que je réponde, furieux... Tiens ! guette bien !... 140

Il lui envoie une balle. Il tombe sur la terre qu'il voulait prendre, et c'est la terre qui l'a pris et qui le garde à jamais !...

Ô la belle bataille, après cela !... Ô la belle victoire !... Le Canada est resté anglais... Mais nous sommes restés français ! 145

120 IV bords... » // *L'héroïque conteur s'interrompt. Il pense, et il balbutie ces mots : « Attendre ! espérer ! oh ! non, cela ne viendra jamais ! Rêver et s'emballer, à quoi cela sert-il ? Il nous manque le nerf de la guerre : armes et munitions. Le sacrifice nous tient ! Châteauguay... oh ! Châteauguay ! » // Allons ! où suis-je rendu ? Ah ! voici.* <En marge : « des points de suspension seraient peut-être requis à certains endroits dans ce paragraphe ». > C'était 122 I Allons, fit-il, se reprenant, voilà III Allons ! [R fit-il, se reprenant, / A – après une pause – voilà 128 IV démolé des ponts pour 132 IV coup, voici 133 IV bostonnaise et 140 IV Un Canadien-Français se 143 I et cette terre le garde III et [R cette A c'est la] terre [A qui l'a pris et qui] le garde 143 IV jamais ! // Ô 144 IV bataille après cela ! Ô la belle victoire ! Le 145 IV anglais, mais nous sommes restés Français ! » // Le

Le vieux soldat de Salaberry* souligna cette dernière parole d'un formidable coup de poing sur la table.



La dernière fois, à tous ces bons citoyens, j'avais parlé des Carthaginois, et cela leur avait plu. Ils les connaissaient un peu, les Carthaginois... Oh ! bien peu. Par une chanson seulement, la chanson que voici :

*Les Carthaginois, ces lurons,
À Capoue ont fait les Capons,
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamell', vive le son !
Manger à la gamell', viv' le son du chaudron !...*

De même, par une chanson aussi, ils savaient que Moïse, retour d'Égypte avec Israël, qui s'amusait, depuis quatre siècles, à peupler les bords du Nil, avait traversé la mer Rouge à pied sec, ou à peu près. En effet la chanson³ disait :

*Il la pas... il la sa,
Ils la pas, pas, pas... il la sa, sa, sa,
Il la passa toute
Sans boire une goutte.*

Mais le pharaon qui le poursuivait, fâché de voir son empire se dépeupler ainsi, n'eut pas la même chance. Quand il fut

146 IV cette parole 147 III table. // <Les Carthaginois, sous-titre ajouté, est remplacé par des astérisques en forme de triangle.> // La IV table. // Et nos voyageurs qui venaient de loin, interloqués, se regardèrent et ne dirent mot. // La 148 I fois, je leur avais III fois, [R je leur A à tous ces bons citoyens, j']avais IV fois, j'avais parlé des Carthaginois à mes concitoyens et 150 IV Carthaginois. Oh ! 150 I seulement... Ils les connaissaient par cette chanson : / Les II seulement [R ... Ils les connaissaient par cette A , la] chanson [A que voici] : / Les

3. Chanson bachique qui a pour titre « Quand la mer Rouge apparut » (le Livre des chansons choisies et commentées par Henri Davensar, Neuchâtel-Paris, La Baconnière Seuil, 1955, 589 p.).

entré dans le chemin miraculeux, creusé par la verge de Moïse à travers les profondeurs de la mer, les murailles frémissantes que la main de Dieu retenait, s'écroulèrent soudain, et l'abîme des eaux se referma. Alors 170

*Il vit pé... il vit rir,
Il vit pé, pé, pé... il vit rir, rir, rir,
Il vit périr vite
Sa phalang' maudite...* 175

Les entrailles de la terre, mises sous les regards de l'homme par la science moderne, ont vengé la Bible des sarcasmes et des outrages de l'ignare impiété du dernier siècle. Un jour, quand la religion aura besoin d'une preuve nouvelle pour confondre l'incrédule ou raffermir le croyant, Dieu prêterà une nouvelle science à la terre, et les savants fouilleront les entrailles de la mer Rouge pour en tirer les débris de l'armée du pharaon. 180

168 I miraculeux, tracé par IV miraculeux tracé par 170 I retenait s'ébranlèrent tout à coup, et III retenait, [A s'écroulèrent]. <Dans la marge : « de l'auteur » – le verbe avait été omis.> [R tout à coup A soudain], et IV retenait fléchirent tout à coup, et 171 IV Alors : // II 178 I siècle ; un jour II siècle [R ; un A . Un] jour

Page laissée blanche



Ce soir-là, il était donc entendu que nous devons nous réunir chez le père Jean Duval pour y voir jouer les marionnettes. Mes récits terminés, une douce voix de jeune fille annonça que les marionnettes allaient commencer.

5

– Ce sont des marionnettes nouvelles, affirma la mère Duval. Elles vont agir comme du vrai monde... Nous allons rire.

– En effet, le monde prête bien à rire, ajoutai-je rudement.

– C'est si drôle du monde si petit, remarqua la jeune fille qui avait hâte de s'amuser.

10

VARIANTES : I : *Contes vrais*, 1899, p. 231-259 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 270-301 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 270-301, texte de base ; IV : Dactylographie (partielle) avec corrections manuscrites, 10 f., p. 8-10 (BNQ, fonds P. Le May).

I III <Titre :> [A *Les Marionnettes*] // Ce I I marionnettes // Ce soir-là, nous devons III marionnettes // Ce soir-là, [A *il était donc entendu que*] nous devons IV marionnettes // Or il y avait ce soir-là réunion chez 3 I Duval. Les fenêtres <suite dans « En marchant », p. 231-232, lignes 8-33>. Mes III Duval [A *pour y voir jouer les Marionnettes*]. <suite dans « En marchant », p. 231-232, lignes 8-33> Mes 3 I marionnettes. // Je me délectais dans ma vanité quand une III marionnettes. [R *Je me délectais dans ma vanité quand A Mes récits terminés.*] une IV marionnettes. Avais-je à peine fini de parler qu'une 4 I annonça : / – Pas d'histoire, ce soir !... Les marionnettes !... On va bien s'amuser ! / – Ils l'attendent pour commencer, me dit le père Jean Duval. / – C'est trop d'honneur à me faire, répliquai-je, un peu refroidi, un peu humilié même. / – Ce sont III annonça [R : – Pas d'histoire <... comme en I> même A que les marionnettes allaient commencer. <Dans la marge : « suite ici ».> / – Ce sont IV annonça soudain : / Les marionnettes !... les marionnettes à présent !... Plus d'histoires. On va bien s'amuser... / – Et ce sont 9 IV ajoutai-je, un peu humilié à la pensée que mes récits n'avaient pas plu à mes rustiques auditeurs, comme je l'avais espéré. Je me sentis blessé dans ma vanité. / – C'est 10 IV petit, poursuivait la 11 I qui allait s'amuser III qui [R *allait A avait hâte de*] s'amuser

– Eh ! mademoiselle, repris-je emphatiquement, nous ne paraissions pas plus grands que des marionnettes, quand on nous regarde du haut du clocher. Il n'y a ni petits ni grands ; il n'y a que des comparaisons. La fourmi trouve énorme le joli pied d'enfant qui l'écrase, et l'éléphant trouve bien petit le joli pied qui écrase la fourmi... Tout de même, ajoutai-je d'un ton plus conciliant, cela m'intéressait, je l'avoue, quand j'avais dix ans.



Une petite sonnette « tintina » soudain, annonçant le lever du rideau. Dans un encadrement de tentures rustiques, sur un fond de lumière, apparut une figure large, vieille, bronzée et bien connue. C'était le Muron. On le disait un ancien soldat, mais écumeur de champ de bataille, détrousseur de morts. La femme qui le suivait, la « Muronne », Marie Germain, était une fille de Cap Santé, qu'il avait ensorcelée. Il la battait souvent, mais elle ne pouvait se détacher de lui. Ils avaient vieilli sur le chemin public...

Or, le Muron, l'heureux propriétaire des marionnettes perfectionnées, s'amène.

– Mesdames et messieurs, fit-il d'un ton grave en promenant ses regards satisfaits sur tout l'auditoire curieux, c'est l'heure solennelle qui sonne, soyez attentifs, la représentation va commencer.

13 I que ces marionnettes III que [R ces A des] marionnettes 17 IV fourmi. Tout 20 IV Une sonnette 20 IV annonçant l'ouverture du rideau. [A Tous les invités anxieux de voir se dérouler sous leurs yeux des choses merveilleuses passèrent dans la grande salle du spectacle.] Dans 23 I Muron... On III Muron [R ... A .] On 24 IV mais un écumeur 26 IV fille du Cap 28 I public... // C'était le III public... // [R C'était A Or,] le IV public. // Or 30 I perfectionnées. / – Mesdames III perfectionnées [R . A , s'amène.] / – Mesdames 31 I en embrassant l'assistance d'un regard satisfait, c'est III en [R embrassant l'assistance d'un regard satisfait A promenant ses regards satisfaits sur tout l'auditoire curieux], c'est 34 IV commencer [R . A !] // Vous



Soyez attentifs, la représentation va commencer.

Vous allez être surpris des progrès qu'a faits, depuis le 35
siècle dernier, l'industrie des marionnettes. Il ne s'agit plus au-
jourd'hui d'un jeu d'enfants et d'un amusement inutile, mais
d'une récréation digne des esprits sérieux, et d'un enseigne-
ment profitable sous une forme amusante. Par quels moyens 40
sommes-nous arrivés à représenter la société telle qu'elle est ou
telle qu'elle sera, c'est notre secret.

Silence et riez bien.

Une petite voix très grêle et qui semblait sortir d'une boîte 45
mal fermée, jeta tout à coup un flot de paroles brèves et vives
qui furent entendues jusqu'au fond de la salle.

Tout le monde se mit à rire. Il n'y avait pas de quoi, cepen-
dant, comme vous allez le voir.

38 I enseignement *précieux* sous III enseignement [R *précieux* A *profitable*]
sous 41 I secret... // Silence III secret [R ... A .] // Silence 47 I, IV al-
lez voir

C'était une poupée qui se promenait à pas lents et gesticulait d'une façon tragique. Elle sanglotait parfois et parfois elle s'irritait et faisait des menaces... L'infortunée avait un mari infidèle.

N'est-ce pas la chose la plus invraisemblable ?

Un instant après, un jeune homme s'avança à pas de loup, et lui dit dans un soupir de flûte :

- 55 – Je vous adore !
 – Je ne vous crois pas !
 – Vous êtes ma vie !
 – Ma vie, je la garde pour moi !
 – Je vous consolerais, cher ange !
 60 – Je ne veux pas être consolée...

Cela, par exemple, c'était bien naturel.

Je ne sais comment finit l'idylle. Une foule survint et la pauvre délaissée se sauva. Le consolateur aussi... par le même chemin.

- 65 La foule qui arriva était composée d'électeurs municipaux. Nous eûmes le spectacle d'une élection à la mairie, dans un centre rural, alors que tous les contribuables pouvaient voter. Tous ces petits hommes de huit à dix pouces de hauteur allaient, venaient, couraient, s'arrêtaient au moyen de ficelles
 70 habilement dissimulées, comme dans le monde réel.

49 IV sanglotait parfois, et 49 I parfois, s'irritant, elle faisait III parfois [R, s'irritait, elle A elle s'irritait et] faisait 53 I s'avança derrière elle, à pas de loup, puis, la saisissant dans ses bras, il l'attira sur son cœur et lui mit un baiser sur la bouche pour la forcer au silence. // N'est-ce pas là encore une chose invraisemblable ? // Et l'on entendit dans un soupir de flûte molle : // – Je vous adore ! // – Laissez-moi donc ! dit une voix plus molle encore... // – Vous êtes ma vie ! // – Vous savez bien que je ne m'appartiens plus... // – Il vous trahit !... // – Je le sais, hélas ! // – Je vous III s'avança [R derrière elle,] à pas de loup, [R puis la saisissant <... comme en I> hélas ! A et lui dit dans un soupir de flûte : / – Je vous adore ! / – Je ne vous crois pas ! / – Vous êtes ma vie ! / – Ma vie, je la garde pour moi ! / – Je vous IV s'avança <Dans la marge : vers ou auprès d'elle ? > » à 64 I chemin. // Une foule survint ; une foule d'électeurs. Nous III chemin. // [R Une A La] foule [R survint ; une foule A qui arriva était composée] d'électeurs [A municipaux]. Nous 68 I hauteur, allaient III hauteur [R,] allaient 70 IV réel. <fin de IV>

Les candidats – il y en avait deux, afin de doubler l'intérêt et de permettre un échange de gracieusetés à l'absinthe –, les candidats vinrent à l'encontre l'un de l'autre. Il est rare, du reste, que deux adversaires tirent dans le même collier. Ils étaient suivis de leurs partisans, et parmi ces partisans à la culotte serrée sur la cuisse, on voyait se déployer des jupons larges et bigarrés. Là aussi, dans ce peuple de carton, l'émancipation de la femme jetait ses racines. 75

Une invraisemblance !

Les deux partis se rencontrèrent au milieu de la place. Ils paraissaient également forts. Une boîte d'allumettes servit d'es-trade. Les candidats, souples comme des acrobates, sautèrent d'un bond sur le couvercle bien assujetti, ne se doutant pas, sans doute, qu'ils s'arrêtaient sur un volcan prêt à se réveiller. 80

– Messieurs les électeurs, commença le plus âgé, je viens de nouveau solliciter les honneurs de la mairie. Vous n'ignorez pas que j'ai occupé pendant trois ans déjà le fauteuil civique. 85

J'ai travaillé, selon mes forces et mon intelligence à l'agrandissement et au bonheur de notre municipalité... Vos intérêts sont les miens et mes espérances sont les vôtres. J'ai comme vous toutes les intentions honnêtes et toutes les ambitions légitimes. Je compte sur votre bienveillance, comptez sur mon extrême désir de vous être utile. 90

Je vous dirai d'abord que j'aime le progrès et que je ne marche pas à reculons. C'est par les municipalités surtout que le peuple est gouverné. Si elles sont bien administrées le pays le sera aussi. Il le sera surtout si vous placez au timon des affaires des hommes déjà éprouvés ; car ceux qui sont habiles dans les petites choses le sont de même dans les grandes. 95

Il est bien malaisé de rendre justice à chacun, si l'on arrive au pouvoir sans avoir une connaissance intime des humbles et des malheureux. En effet, lorsqu'on est placé haut on voit 100

79 I invraisemblance *encore* !!! Les III invraisemblance [R *encore*] !!! Les 86 I mairie. – *Il avait* occupé pendant trois ans déjà le fauteuil civique – // J'ai III mairie. [R – *Il avait* A *Vous n'ignorez pas que j'ai*] occupé pendant trois ans déjà le fauteuil civique [R –]. // J'ai 90 I vôtres... J'ai III vôtres [R ... A .] J'ai 94 I et ne III et [A *que je*] ne 95 I reculons... C'est III reculons [R ... A .] C'est 98 I sont *intelligents* dans

moins à ses pieds que dans le lointain. Il n'est pas inutile cependant de regarder loin, puisque si vous marchez la tête basse, vous arrivez à l'abîme sans le voir.

On dit que j'ai de l'ambition, que je cherche à m'élever... N'ayez pas peur de vous élever ; il se trouvera toujours des gens au-dessus de vous que vous ne pourrez atteindre, et qui vous feront comprendre votre impuissance.

Les municipalités ont besoin des lumières de la science pour devenir florissantes. Il faut qu'on leur parle, il faut qu'elles apprennent. Or, le meilleur moyen de parler pour être entendu de tout le monde, c'est de parler dans les journaux. La gazette est le porte-voix de tous les ouvriers de la pensée, et elle jette aux quatre vents du ciel toutes les audaces de l'esprit humain. Le journaliste sait tout ou feint de tout savoir, ce qui est à peu près la même chose. Nous devons donc recevoir les journaux, et forcer le gouvernement à les payer. C'est le meilleur système d'économie sociale, et le moyen le plus expéditif de relever la nation. Puis il faut tout lire dans un journal, tout depuis le nom jusqu'aux conditions d'abonnement exclusivement, en passant par les guérisons miraculeuses de la réclame, les mariages qui sont un prétexte pour étaler sans pudeur la toilette de la mariée et les innombrables cadeaux des innombrables amis, les naissances où les parrains et marraines viennent saluer le public, et les enterrements qui se changent en parties de plaisir.

On gagne toujours quelque chose à lire, même à lire des livres du terroir ; mais en retour on perd souvent à parler, même quand on parle pour dire des vérités. Et je vais me taire.

Encore un mot pourtant. Je favorise les cercles agricoles et je vous conseille d'en faire partie. On y apprend à cultiver la terre avec intelligence, à faire pousser des légumes nourrissants et des grains qui valent mieux que la poussière d'or de la Californie. Dans la plupart des autres cercles on apprend à cul-

115 I humain... Le III humain [R ... A .] Le 117 I chose... Nous
 III chose [R ... A .] Nous 120 III tout [R .] depuis 123 III étaler
 [R .] sans pudeur [R .] la 130 I vérités... Et III vérités [R ... A .] Et
 133 III nourrissants [R .] et 135 I Californie... Dans III Californie [R ...
 A .] Dans

tiver l'ivrognerie et le jeu, deux plantes dont les épines sont cruelles et les parfums dangereux.

Les travaux de la voirie étaient négligés. Chacun, comme vous le savez, devait y mettre la main et faire sa part. Or tous attendaient après chacun et personne ne commençait. On se décharge aisément, voyez-vous, d'une obligation partagée. Le Conseil municipal s'est fait votre serviteur et il a agi. Maintenant vous marchez d'un pied ferme sur de larges trottoirs, et vous ne crottez plus vos souliers. Plusieurs sont fâchés de cela. Ils disent que la boue ne salit que la chaussure, et que la brosse rend au cuir son éclat. Ils ne disent pas qui rend au gousset les sous dépensés pour la brosse et le reste.

Aujourd'hui l'eau coule dans les fossés au lieu de dormir dans les ornières, et les chemins sont bons ; les clôtures sont solides, et les béliers en quête d'aventure ne vont plus fourrager le domaine du prochain. Les routes sont comme les rivières. Les unes et les autres font naître la richesse sur leur passage, mais à la condition qu'il n'y ait pas d'écueils dans celles-ci, ni d'ornières dans celles-là. Sur de bons chemins il n'y a ni mauvaises voitures, ni chevaux paresseux. Vos chemins sont beaux, et vous pouvez aller vous promener.

Plusieurs se mirent à crier, pensant qu'il se moquait d'eux. Vous pouvez aller vous promener, cela se dit quand on veut se débarrasser de quelqu'un, c'est une injure. Une bagarre s'ensuivit et les jupons s'enfuirent. La boîte prit feu et ce fut bientôt un *saive-qui-peut* général. Le deuxième candidat s'enfuit comme les autres, sans répliquer un mot, ce qui manque de vraisemblance.

Après quelques minutes de repos, le Muron nous présenta une danseuse de l'opéra. Elle avait fait tourner bien des têtes royales par ses pirouettes élégantes et ses grâces incomparables.

139 I Or, tous III Or [R.] tous 143 I trottoirs et III trottoirs [A.]
 et 147 I reste... // Aujourd'hui III reste [R... A.] // Aujourd'hui 154
 I celles-là... Sur III celles-là [R... A.] Sur 155 I paresseux... Vos III pa-
 resseux [R... A.] Vos 156 I promener... // Plusieurs III promener [R...
 A.] // Plusieurs 158 I promener ! cela III promener [R ! A.] cela
 159 I quelqu'un... c'est III quelqu'un [R ; A.] c'est 159 I,II,III bagarre
s'en suivit <corrigé d'après l'usage> et 161 I un *saive qui peut* général III
 un saive [A -] qui [A -] peut général

Elle arriva leste et pimpante sur le parquet luisant. Le parquet, c'était toujours la table. Elle était légèrement vêtue, la petite danseuse, mais il paraît que c'est mieux ainsi pour dégager les mouvements et déployer de la souplesse. La robe semblait ne commencer nulle part et finir partout, mais on distinguait assez un maillot rose et un soulier mignon. Au reste, elle était si petite.

L'orchestre, une flûte champêtre comme Tityre et Mélibée savaient en faire, égrena sans mesure une averse de notes éveillées, et les petits pieds de la petite créature s'agitèrent fort adroitement, avançant, reculant, glissant, sautant, sautant surtout. Puis, finalement, la danseuse pirouetta, selon la parole du Muron, comme on pirouette sur les parquets cirés des grands opéras. Mais aucune tête ne tourna. Il est vrai qu'il n'y avait là que de bonnes têtes « d'habitants ».

Après cela, un petit salon tout intime s'ouvrit sous nos yeux, et nous vîmes, là encore, un spectacle assez amusant, pas commun du tout, et qui ne se trouve guère que dans l'imagination des romanciers.

Quelques tables rondes et beaucoup de chaises vernies meublaient ce petit salon. Sur les tables, il y avait des tapis verts, et sur les tapis verts, des jetons d'ivoire. Assises autour de ces tables, des femmes élégantes tenaient, comme des éventails, dans leurs mains blanches, des cartes chiffrées dans les coins.

Presque toutes fumaient des cigarettes, et, de leurs bouches roses, montaient sous un souffle légèrement odorant, les molles ondulations d'une fumée grise.

On entendait de toute part le son mat de la monnaie de convention, puis des phrases courtes, des mots pleins de sens pour les initiés, mais absolument vides pour les autres.

169 I Elle n'était pas excessivement habillée mais il paraît que c'est mieux. // Les mouvements sont plus à l'aise en dehors des nœuds et des agrafes. La III Elle [R n'était pas <... comme en I> agrafes A était légèrement vêtue, la petite danseuse, mais il paraît que c'est mieux ainsi pour dégager les mouvements et déployer de la souplesse]. La 178 I sautant... sautant III sautant [R ... A ,] sautant 183 I cela, nous fûmes introduits dans un petit salon intime. Quand je dis : introduits, vous comprenez ce que cela signifie. Ici encore nous eûmes un III cela, [R nous fûmes <... comme en I> encore A un petit salon tout intime s'ouvrit sous nos yeux, et nous eûmes là encore] un 184 I amusant, mais pas III amusant, [R mais] pas 194 III grise. <Dans la marge : « invraisemblance un peu forcée, il semble, et les femmes fumaient-elles à cette époque ? » > // On

- J’y suis.
- De combien ?
- Deux de mieux. 200
- J’accorde.
- Passe.
- Rien ! rien ! rien !
- Combien de cartes ?
- Une. 205
- Deux.
- Trois.
- Pas du tout.
- Parlez, maintenant.
- Évidemment on jouait le « bluff¹ ». 210

Cependant, chose singulière et que je n’avais jamais vue chez les joueurs de mon sexe, il régnait là une gaieté bruyante, et les décavées riaient plus fort que les autres. On aurait dit qu’elles jouaient à « qui perd gagne ». Jamais une plainte comme chez les hommes d’autrefois, surtout jamais un juron. 215 On faisait une cagnotte et les jetons d’ivoire tombaient dru dans le plateau destiné à cet objet. Sur les murs de la salle, de distance en distance des boîtes élégantes se profilaient comme les troncs suggestifs des églises et des chapelles.

Un coucou perché sur une corniche d’ébène, entre deux vases de fleurs, comptait, avec une précision de mathématicien, les minutes données au jeu. Quand de sa voix monotone et un 220

210 I le « *Bluff* ». // Cependant III le « [R *Bluff* A *bluff*] ». // Cependant 214 I gagne... » Jamais III gagne » [R ... A .] Jamais 215 I d’autrefois... surtout III d’autrefois [R ... A ,] surtout 216 III cagnotte [R ,] et 218 III distance [R .] des 222 III Quand [R ,] de

1. Sorte de jeu de poker qui se joue en une seule donne. Le jeu dont il est question ici en est une variante puisque les joueuses échangent des cartes avant la mise finale.

peu plaintive il annonça la dixième heure, toutes les dames se levèrent et terminèrent debout la dernière donne.

225 Puis on fit le bilan.

Les gagnantes, toutes ravies, partirent à la file et se dirigèrent vers les troncs cloués au mur. Chacune, selon sa dévotion, avait son tronc préféré. Un tronc des pauvres, un tronc pour les âmes du purgatoire, un autre pour des messes, un autre encore pour le luminaire, un autre enfin pour le pain de saint Antoine de Padoue², et le reste.

230 Les pauvres avaient toujours bonne part. Ce soir-là, saint Antoine eut du pain à revendre. Mais les âmes du purgatoire n'éprouvèrent guère d'adoucissement à leurs souffrances.

235 La cagnotte était destinée aux maris sages, restés au foyer, comme gardiens et pour entretenir le feu. On la tira au sort et la plus haute carte l'emporta. Toutes les dames reprirent en hâte le chemin de leur maison. Et plusieurs disaient, pour s'excuser, que cette manière de faire l'aumône valait bien les bazars et les petits sacs³.

240 Quelques moments plus tard, nous entendîmes, dans les coulisses, une querelle passablement amusante : une querelle de musiciens et de chanteurs. Chose bien incroyable encore et

223 III plaintive [R,] il 227 I Chacune selon III Chacune [A,] selon
 227 I dévotion. *Il y avait un tronc* III dévotion [R. *Il y avait un A, avait son
 tronc préféré. Un*] tronc 229 I un autre pour le luminaire, un autre
 pour III un autre [A *encore*] pour le luminaire, un autre [A *enfin*] pour
 231 I Padoue, et « *cætera* ». // Les 233 I revendre... *mais* les III revendre
 [R... *mais A. Mais*] les 234 I leurs ennuis. // La III leurs [R *ennuis A souf-
 frances*]. // La 235 I restés au coin du foyer pour surveiller les bonnes. On III
 restés au [R *coin du*] foyer [R pour *surveiller les bonnes A, comme gardiens et pour
 entretenir le feu*]. On 242 II amusante. Une querelle III amusante [R. Une
 A : *une*] querelle 243 I chanteurs... chose bien III chanteurs [R... chose
 A. *Chose*] bien 243 I encore, et III encore [R,] et

2. Le jour de la fête de saint Antoine de Padoue, le 13 juin, on distribuait aux fidèles des pains minuscules qui symbolisaient le pain des pauvres et rappelaient un prodige remontant au Moyen Âge, alors qu'un enfant noyé était revenu à la vie après une invocation à saint Antoine.

3. Il s'agit sans doute d'une coutume encore en vigueur, qui consiste à emballer de la même manière des objets de valeur différente mais vendus à un seul et même prix dans les bazars de charité.

qui ne trouvera que des incrédules. Je vais tout de même vous la raconter.

245

La scène se passait derrière les rideaux, ce qui la rendait plus piquante. De fait elle le fut. Comme toujours, cependant, le rideau laissait voir ce qu'il aurait dû cacher.

C'était à qui, parmi ces artistes, chanterait ou ne chanterait pas, jouerait ou ne jouerait pas. Chacun voulait donner le morceau de son choix, ou ne donner rien du tout. Il y eut de l'excitation. Le directeur avait beau prier, supplier, gourmander, commander, on lui riait au nez. Il fallait laisser passer l'orage.

250

L'un offrait du comique, pour faire rire.

L'autre, du tragique, pour faire pleurer.

255

Celui-ci, un chant patriotique, pour enlever la salle.

Celui-là, une romance sentimentale, pour toucher les cœurs.

Un autre, quelque chose de corsé, de leste, pour...

Un autre encore, du voilé, à cause des jeunes filles.

On parla d'un solo.

260

Tout le monde voulut donner le solo.

On proposa un duo.

Tout le monde voulut chanter le duo.

Un grand chœur.

Personne ne consentit à en être. Y pensez-vous, un grand chœur ? On entend toutes les voix à la fois, et pas une mieux que les autres.

265

244 I vous raconter cela. // La III vous [A la] raconter [R cela]. // La 246 I rideaux. *De fait, il s'en passe plus là qu'ailleurs, et de plus piquantes aussi...* Comme toujours le III rideaux [R. *De fait, il <... comme en I> aussi...* A, *ce qui la rendait plus piquante. De fait elle le fut.*] Comme toujours [A, *cependant,*] le 249 I qui chanterait III qui [A, *parmi ces artistes,*] chanterait 251 I tout. Le directeur III tout. [A *Il y eut de l'excitation.*] Le directeur 254 I rire... // L'autre III rire [R ; A.] // L'autre 255 I pleurer... // Celui-ci III pleurer [R ; A.] // Celui-ci 256 I salle... // Celui-là III salle [R ; A.] // Celui-là 257 I cœurs... // Un III cœurs [R ; A.] // Un 258 I leste... // Un III leste [R ; A, *pour...*] // Un 264 I chœur... // Personne III chœur [R ... A.] Personne 266 I chœur ?... On III chœur ? [R ...] On

Une pianiste très brune voulut prendre la place d'une blonde dans un morceau à quatre mains.

270 – Vous savez bien, répliqua celle-ci, piquée au vif, que j'en vaux deux comme vous.

– Comment cela, mademoiselle ?

– Comment cela ? parce que je suis une blanche et vous, une noire.

275 Un violoniste boiteux s'entendit appeler double croche.

On cria à une petite bossue tapageuse :

– Savez-vous la valeur d'une ronde, mademoiselle ?

– Si vous saviez la valeur du silence, vous, répondit-elle.

On reprocha à un jeune ténor ses fréquents soupirs.

280 Et que sais-je ?

– Mesdames et messieurs, dit enfin le directeur, ahuri, pratiquez davantage, je vous en supplie, les notes d'agrément.

Il en fut ainsi pendant dix longues minutes. Après quoi l'on finit par s'entendre, car l'on n'entendit plus rien.

285 Nous fûmes témoins, ensuite, d'un autre spectacle assez plaisant aussi. C'était le monde renversé, et la scène se passera vers la fin du siècle prochain. Il ne s'en portera pas plus mal, le monde, et, au lieu d'être à l'envers, il aura peut-être repris sa position normale des premiers jours. Au reste, si c'est un mal, un autre siècle le guérira. Laissons rouler la machine. L'habi-
290 tude de voir un défaut rend indulgent ; mais l'on finit souvent, hélas ! par douter d'une vérité qui est sans cesse souffletée.

C'était l'heure de la promenade. Nous vîmes défiler, sur une route imaginaire, de superbes carosses attelés de chevaux

269 III blonde [R ,] dans 273 I cela ?... parce III cela ? [R ...] parce
279 I soupirs... // Et III soupirs [R ...] // Et 282 I d'agrément. // Ainsi
pendant III d'agrément. // [R Ainsi A Il en fut ainsi] pendant 283 I mi-
nutes, et l'on finit par s'entendre, je crois, car III minutes [R , et A . Après quoi]
l'on finit par s'entendre, [R je crois,] car 292 I souffletée... // C'était III
souffletée [R ... A .] // C'était

richement caparaçonnés. Haut juchés sur leur siège, des cochers coiffés du chapeau de soie, boutons d'or sur la poitrine et galons brillants sur toutes les coutures, conduisaient ces équipages fastueux. Sur la route, des piétons à la mine piteuse regardaient, d'un œil d'envie, ce déploiement de luxe, et secouaient d'une main encore blanche la poussière des roues qui les éclaboussaient.

Dans ces voitures de gala, il y avait de grandes dames et de gros messieurs. Toutes les dames paraissaient belles ; seulement, les unes ressemblaient au matin et, les autres, au soir. Les unes portaient dans leur chevelure l'or des blondes avoines ; les autres, un léger duvet de neige, ou l'ébène d'une aile de corbeau. Tous les hommes paraissaient polis, mais ils saluaient d'une main lourde et avec un peu de vanité.

C'était le défilé des travailleurs réjouis. C'était, comme disent les envieux, la procession des parvenus.

Il y avait des entrepreneurs de toutes sortes de choses et des négociants en tout genre ; des spéculateurs aux aguets ; des exploiters de médecines hardiment patentées ; des ouvriers de toutes les heures ; des cultivateurs, des manufacturiers, des politiquiers, mais pas un poète, pas un peintre, pas un musicien.

Et ceux qui les regardaient passer, paraissaient n'être plus que le reliquat d'une époque déjà lointaine, et le reste d'un monde ancien. C'était la royauté en habit râpé et sans couronne. Des fils de princes et de ducs, des rejetons de comtes et

295 I cochers avec chapeau de soie sur la tête, boutons III cochers [R avec A coiffés du] chapeau de soie [R sur la tête], boutons 299 I secouaient, d'une III secouaient [R,] d'une 300 I blanche, la III blanche [R,] la 304 I et les III et [A,] les 305 III portaient [R,] dans 305 III chevelure [R,] l'or 305 I avoines, les III avoines [R, A :] les 308 I main calleuse et III main [R calleuse A lourde] et 309 I travailleurs heureux. C'était la procession des parvenus, comme ceux qui vont à pied. II III travailleurs [R heureux A réjouis]. C'était [A, comme disent les envieux,] la procession des parvenus [R, comme ceux qui vont à pied] <Dans la marge : « raturé par l'auteur ».> // II 314 I heures ; des manufacturiers III heures ; [A des cultivateurs,] des manufacturiers 317 I passer, la mine rechignée et l'air déconfit, n'étaient plus II passer, [R la mine rechignée et l'air déconfit,] n'étaient III passer [R, la mine rechignée et l'air déconfit, n'étaient A paraissaient n'être] <Dans la marge : « raturé par l'auteur ».> plus

de barons, des noms jadis retentissants, et autres personnages dans les veines desquels dormait une goutte de sang noble.

Et, parmi ces déchus, plusieurs tenaient à la main des parchemins jaunis qu'ils offraient aux belles ouvrières en landau. Toutes acceptaient, avec un plaisir mal dissimulé, ces titres démodés et vains ; et princes et roturières continuaient leur route ensemble, parchemins contre bourses, dans un curieux tête-à-tête.

Le temps avait marché ; le peuple était devenu souverain. Le travail refaisait le monde et les travailleurs régnaient en maîtres à leur tour. À eux l'or et les richesses ! À eux les plaisirs ! À eux la gloire et les honneurs ! À eux la terre domptée qu'ils mettaient dans le creuset !

Pour combien de temps ?

Voici une autre scène drolatique et, comme les précédentes, tout à fait incroyable. Je vous l'ai dit, c'était le monde à l'envers, que ces marionnettes du Muron.

Les femmes s'étaient émancipées. Elles ne portaient plus le jupon embarrassant, mais le pantalon étroit, la cravate blanche et le jabot de dentelle. Elles s'entraînaient depuis un siècle, et leurs membres délicats avaient pris une vigueur extraordinaire. Les dames faisaient de la boxe, jouaient aux quilles, à la crosse, aux palets, et jonglaient avec des haltères de vingt-cinq livres dans leurs salons parfumés.

Les paysannes tenaient les mancherons de la charrue, coupaient le blé et creusaient les rigoles à travers les champs moissonnés.

321 I retentissants et *des veines où dormait* III retentissants [A .] et [R *des veines où A autres personnages dans les veines desquels*] dormait 322 I noble... // Et III noble [R ... A .] // Et 325 I acceptaient avec III acceptaient [A .] avec 329 I marché, *comme vous voyez* ; le II marché [R *comme vous voyez*,] le III marché [R , *comme vous voyez A* ;] <Dans la marge : « raturé par l'auteur ».> le 331 I richesses !... À III richesses ! [R ...] A 331 I plaisirs !... À III plaisirs ! [R ...] À 332 I honneurs !... À III honneurs ! [R ...] À 333 I creuset !... // Pour III creuset ! [R ...] // Pour 335 I drolatique *encore, mais* comme II drolatique [R *encore, mais A , et*] comme III drolatique [R *encore, mais A et*,] <Dans la marge : « raturé par l'auteur ».> comme 342 I faisaient la III faisaient [A *de*] la 345 I tenaient le mancheron de 345 I charrue, *fauchaient* le III charrue, [R *fauchaient A coupaient*] le

Toutes se complaisaient dans la buée tremblotante d'un café divinement exquis, né de l'union de deux plantes étrangères, l'une de l'Orient et l'autre de l'Occident. Les heureuses mères de famille donnaient, sans honte et sans regret, un lait généreux à leurs vaillants poupons, et les poupons souriaient narquoisement, comme s'ils avaient pu savoir les ruses de leurs belles aïeules, et les illusions des antiques bébés. 350

L'évolution n'était pas encore parfaite. On aura beau faire, il restera toujours quelque chose de l'œuvre sage du Créateur. 355

Les hommes, sans ambition désormais, et contents de se reposer d'une lutte tant de fois séculaire, trouvaient tout naturel ce jeu de forces créées. Ils ne fumaient plus, ne buvaient plus, ne jouaient plus, et se laissaient aimer chastement, en riant malicieusement des surprises que l'avenir réservait à d'autres. 360

Ils se réunissaient encore le soir, de temps à autre, mais pour réciter le chapelet et jouer à la petite brisque, sans enjeu, deux contre deux, à la relève. 365

Après avoir négligé le salut éternel depuis le commencement des temps, ils négligeaient la vie terrestre. Ils dépassaient le but. Ils oubliaient que l'homme est esprit et matière, que le travail est une loi divine, et que la terre est une hôtellerie où l'on peut manger, boire et dormir, en payant. Seulement, il faut laisser la chambre propre et payer un peu plus que ça ne vaut. 370

Parmi les femmes, il s'en trouvait que la Providence avait affligées du don de la parole, et elles abusaient affreusement de ce don précieux dans les assemblées publiques ; mais, chose incroyable encore, dans les réunions intimes, elles ne déchiraient plus leurs amies et parlaient charitablement de tout le monde, même de leurs maris. 375

Quelques-unes écrivaient des livres de piété à l'usage des jeunes garçons qui voudraient embrasser tout autre chose que le maigre célibat, et des manuels de jeux et de sport pour les jeunes filles soucieuses de l'honneur de leur sexe. 380

350 I de l'orient et l'autre, de l'occident. Les III de l'[R orient A Orient] et l'autre [R .] de l'[R occident A Occident]. Les 379 III piété [R .] à 381 I sport, pour III sport [R .] pour

Quelques autres se livraient à l'étude de l'antiquité, et nous confondaient avec les momies de l'Égypte. Elles trouvaient nos mœurs et nos coutumes bien étranges.

D'autres cherchaient le célèbre élixir de vie que notre mère Ève, dans une heure de gourmandise fort regrettable, vendit pour une pomme à un fameux intrigant qui s'en sert toujours. D'autres encore se flattaient de faire des lois sages et claires que nul esprit retors ne pourrait interpréter à sa guise et pour rejeter tout témoignage contre le bon sens. D'autres aussi, mais en petit nombre, dépensaient des flots d'éloquence pour sauver du baigne et de l'échafaud les voleurs, les incendiaires et les assassins, et pour ravir à leurs victimes infortunées le respect et la pitié de leurs concitoyens. Ajoutant le blasphème à l'audace, elles appelaient cela de la charité.

Et parmi ces dernières, j'en remarquai une qui tournait, fièvreusement et tour à tour, les pages d'un traité d'astronomie et les pages d'une géographie. Elle s'agitait sur son siège, frappait du poing sur la table et jurait de sauver sa cliente.

Il s'agissait d'un scandale, d'un enlèvement, de quelque chose de monstrueux quoi. La coupable, une femme de quarante ans peut-être, avait enlevé un jeune homme encore sous la puissance paternelle. Il manquait douze heures à l'âge voulu pour l'émancipation. Le lendemain de l'attentat il eût été libre. Quelle hâte malheureuse. Douze heures encore et le crime n'eût été qu'une idylle charmante.

Or le jeune homme avait vu le jour dans une île de la baie de Bengale. Mais il était anglais. Les Anglais naissent anglais partout, surtout depuis qu'ils ont des îles dans toutes les mers et des mers dans tous les continents. Il s'était échoué sur nos rivages avec un vaisseau marchand dix ans auparavant.

La femme de loi soutenait d'abord qu'il n'avait pas opposé de résistance sérieuse à l'entrepreneuse fille d'Ève, car nul ne

390 III claires [R ,] que 390 I guise, et appeler en témoignage III
 guise [R , appeler en A pour rejeter tout] < Dans la marge : « pour rejeter ou repousser ? » > témoignage 393 III sauver [R ,] du baigne et de l'échafaud
 [R ,] les 401 I s'agissait d'une séduction, d'un III s'agissait [R d'une séduction
 A d'un scandale], d'un 402 I monstrueux enfin. La III monstrueux [R enfin
 A quoi]. La 408 I Or, le III Or [R ,] le 410 IV mers [R ,] et

l'avait entendu crier : « *Shocking* ! » Mais elle allait démontrer, 415
 en outre, qu'il avait bien réellement les douze heures qui sem-
 blaient lui manquer. En effet, le soleil d'Orient avait éclairé son
 berceau douze heures avant de paraître à notre horizon loin-
 tain. Donc le jeune homme avait douze heures de plus que les 420
 enfants d'ici nés, en apparence, le même jour et au même ins-
 tant... Une belle cause ! J'aurais voulu l'entendre plaider, mais
 d'un coup de baguette, le Muron fit disparaître le spectacle.



Ce fut au tour des boxeurs, espèce d'artistes qui ne chan-
 tent que des duos, et battent la mesure de leurs poings fermés.
 La salle applaudit à outrance. Chez le peuple, le roi de la ta- 425
 loche est le plus populaire des souverains. On aime les coups
 bien portés, les muscles souples, les poings durs : on admire
 l'adresse, la ruse, l'agilité, toutes les vertus du corps. Je ne dis
 pas que l'on dédaigne les vertus de l'âme.

Ces boxeurs se portèrent de rudes coups en pleine figure, 430
 d'un poing serré et sans gant. C'était affreux, et contre les lois
 du pugilat. Ils reculaient, puis, comme des béliers bondissaient
 l'un sur l'autre. Parfois, leurs jambes flageolaient et l'on devi-
 nait l'épuisement. Ils poussaient de petits cris de fureur, comme
 s'ils se fussent haïs, et pourtant ils ne s'étaient jamais vus. Ils 435
 arrivaient des extrémités du monde pour se mesurer. Tous deux
 s'intitulaient champions de l'univers. Il y en avait un de trop.
 Comme si, plantés, l'un sur le pôle nord et l'autre sur le pôle
 sud, ils ne pouvaient pas se croire seuls maîtres de la terre.

À la dixième ronde, ils roulèrent l'un et l'autre sur l'arène 440
 et ne se relevèrent plus. Ils étaient morts. Ils étaient morts illé-
 galement, l'un ayant frappé trop haut et l'autre, trop bas. Aussi

415 I *Shocking* » ! Mais III *Shocking* [A !] » [R !] Mais 417 I soleil
 d'orient avait III soleil d'[R orient A Orient] avait 423 I boxeurs. Une espèce
 III boxeurs [R . Une A ,] espèce 428 III Je ne dis pas <...> âme.
 <Dans la marge supérieure : « Cette phrase incidente ne peut-elle pas dispa-
 raître ? » > Ces 429 I l'âme. // Ils se III l'âme. // [R Ils A Ces boxeurs] se
 432 I puis *bondissaient comme des béliers* l'un sur l'autre. *Leurs* jambes flageolaient
parfois et III puis [R *bondissaient comme des béliers* A , *comme des béliers bondis-*
saient] l'un sur l'autre. [A *Parfois*,] [R *Leurs* A *leurs*] jambes flageolaient [R *par-*
fois,] et

le diable vint-il les chercher. Un diable noir, au nez crochu, au front biscornu, au dos agrémenté d'une bosse et terminé par une longue queue servilement portée par quatre diabolins.



Quand l'enfer se fut refermé sur les restes meurtris des lutteurs – étrange et touchant contraste – un ange parut. Il avait des ailes aux épaules mais ne s'en servait pas. Il était singulièrement attifé pour un ange. Il paraissait couvert de haillons, mais de haillons brillants, avec des lambeaux qui semblaient une parure étincelante, et des déchirures qui laissaient passer des rayonnements. Il avait l'air fatigué : peut-être venait-il de loin, peut-être avait-il souffert. Il se dirigea vers un coin de la place et, sans frapper, comme c'est le droit de ces divins voyageurs, il entra dans une maison de belle apparence, et la porte resta ouverte.

Par cette porte large et haute, on put voir un lit blanc, et, sur le lit blanc une forme blanche de jeune fille. Il n'y a en effet qu'une jeune fille qui soit susceptible de vêtir une pareille blancheur et une forme aussi gracieuse.

Autour du lit immaculé se pressaient une famille dans l'affliction, des voisins et des amis. Le père demeurait sombre, la mère pleurait en priant, un jeune homme sanglotait en regardant la morte.

Or, voici en deux mots, et comme l'a racontée le Muron, l'histoire de cette grande douceur.

444 I front *garni de cornes*, au III front [R *garni de cornes* A *biscornu*], au 444 I bosse, et III bosse [R,] et 445 I queue *dévotement* portée III queue [R *dévotement* A *servilement*] portée 445 I diabolins... III diabolins [R ... A.] // Quand 447 I lutteurs, un III lutteurs [R, A – *étrange et touchant contraste* –] un 450 I brillants. *Des* lambeaux III brillants [R. *Des* A, *avec des*] lambeaux 451 I étincelante. *Les* déchirures laissaient III étincelante [R. *Les* A, *et des*] déchirures [A *qui*] laissaient 452 I fatigué *cependant* peut-être III fatigué [R *cependant*] : peut-être 458 III a [R,] en effet [R,] qu'une 465 I mots et III mots [A,] et

C'était le soir des fiançailles. Les fiançailles de la jolie défunte et du jeune homme tout désolé. Un beau soir de juin, plein de calme, de parfums, de fleurs et d'étoiles. La jeune promise se promenait dans l'allée ombreuse qui conduit de la maison à la route, le front encore humide du premier baiser et le cœur débordant d'une ivresse nouvelle, quand une femme inconnue l'aborda. Cette femme tenait par la main un enfant d'une dizaine d'années. Tous deux étaient misérablement vêtus. Le petit garçon marchait avec peine et pleurait beaucoup. Il était malade. Il grelottait, et malgré la tiédeur de l'air, ses petites dents claquaient sinistrement. 470

La jeune fiancée conduisit à sa mère les deux misérables créatures, et quand le petit malade fut débarrassé de ses haillons, lavé dans une eau pure et proprement habillé, elle le prit dans ses bras et le déposa sur un bon lit. 480

Pendant plusieurs jours, pendant plusieurs nuits elle veilla à son chevet.

Cependant le mal empirait. Une fièvre maligne consumait ce petit corps déjà épuisé par les fatigues et les privations. La mort arriva. 485

La mère était partie déjà, heureuse peut-être de n'avoir personne à traîner désormais sur le chemin public.

À quelque temps de là, la douce fiancée fut à son tour prise de la fièvre fatale, et les soins et l'amour ne la sauvèrent pas plus que son amour et ses soins n'avaient sauvé le petit mendiant. 490



467 I fiançailles... Les III fiançailles [R ... A .] Les 469 I d'étoiles. Elle se III d'étoiles. [R Elle A La jeune promise] se 471 III baiser [R ,] et 479 I ses guenilles, lavé III ses [R guenilles A haillons], lavé 490 I fièvre, et III fièvre [A fatale], et 491 I plus qu'ils n'avaient III plus [R qu'ils A que son amour et ses soins] n'avaient

495

Quand l'ange visiteur s'approcha de la couche funèbre, on vit un sourire étrangement doux passer sur les lèvres blêmes de la morte. Il prit dans ses bras sacrés la chaste dépouille et s'éleva vers le ciel.

Enlèvement qui a du bon sens, celui-là, car il ne laisse ni regret ni inquiétude.

Et ce fut la fin.



493 I l'ange s'approcha III l'ange [A visiteur] <Dans la marge : « - singulièrement attifé - ou : l'ange visiteur ».> s'approcha 496 I ciel. // Voilà qui II ciel. // [R Voilà qui a du bon sens, au moins...] Et III ciel. // [R Voilà A Enlèvement] qui 497 I sens, au moins... Et ce III sens, [R au moins... A celui-là, car il ne laisse ni regret ni inquiétude. <Dans la marge : « ou : point d'inquiétude ? »> // Et ce



L'anneau des fiançailles

L Il ne s'est jamais consolé de cette escapade. À la vérité c'était jouer de malheur, et son scalpel s'était fourvoyé d'une façon trop lugubre... ou trop plaisante. Il aurait pu lui arriver pis cependant. Le mariage pouvait manquer, et un mariage manqué, c'est une catastrophe, si la dot est ronde et le fiancé, carré. 5

Mon intervention l'a sauvé. En ce temps-là l'intervention était chose permise. On y mettait de la discrétion, de la bonne foi, et d'ordinaire, tout finissait bien. C'était la franchise même que ce garçon ; il était franc comme l'épée du roi. Ne me demandez pas de quel roi. 10

Ce garçon si franc s'appelait Noé Bergeron. Pourquoi Noé ? Probablement parce que son père avait lu la bible et aimait les antiquités. Peut-être aussi parce qu'il ne boudait pas son verre, et qu'il s'était endormi plus d'une fois dans les vignes du Seigneur. 15

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, vol. 31, novembre 1895, p. 651-658 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 303-319 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 303-319, texte de base.

2 I ne s'en est 3 I malheur, et rarement un scalpel se fourvoie aussi plaisamment... que le sien l'avait fait ce jour-là. II 4 II,III plaisante [R, si vous l'aimez mieux A.] II 9 I discrétion et de 12 I quel roi, je serais un peu embarrassé ; ils ne sont pas tous disparus, et ceux qui s'attardent encore traînent des épées qui ne rendent guère témoignage à la vérité. //J'oubliais de vous le nommer. Il s'appelait III quel roi. // [R J'oubliais de vous le nommer A Ce garçon si franc] < Dans la marge : « ou Ce franc garçon ». > s'appelait 17 I Seigneur. // Pourquoi Bergeron ?... Par exemple ! Voilà un point d'interrogation qui m'a échappé // Donc il s'appelait Noé Bergeron. Qu'est-il III Seigneur. // [R Donc, il s'appelait Noé Bergeron.] Qu'est-il

Qu'est-il devenu ? Il exerce la médecine avec succès, ai-je
 appris, dans une grande paroisse où des gens vivent très vieux
 20 et meurent pour se reposer. Il n'est plus jeune et il doit être
 gris, car nous avons le même âge, sinon les mêmes goûts. Il
 étudiait la médecine pendant que je faisais semblant d'étudier
 le droit. Je lui donnais des avis et il me donnait des pilules. Je
 calmais ses inquiétudes et il calmait mes souffrances. Nous
 25 sommes quittes.

Arrivent ses fiançailles. J'étais de la partie. Beaucoup d'in-
 vités, tous de la haute : l'aristocratie des lettres et l'aristocratie
 des écus, des diplômés et des cossus. Les parents de la cam-
 30 pagne regardaient de loin. Des musiciens en habits, cravatés de
 blanc, rangés dans un coin du vaste salon, soufflaient de leurs
 cuivres une poussée de notes brillantes qui nous enivraient. Et
 puis la danse allait, allait, comme au temps où elle était une
 chose agréable au Seigneur¹. Il y a bien des lunes de cela.

Amaryllis voltigeait comme une phalène. On eût dit le
 35 même bourdonnement d'ailes. Vous savez, la phalène, ce beau
 papillon de nuit qui vient brûler à la flamme des candélabres
 son corsage de velours et ses ailes de cire ? Amaryllis, c'était la
 fiancée ; Amaryllis Belleau. Un beau brin de fille, je m'en sou-
 viens, et mise à ravir. Cela ne gête rien. Que portait-elle ? Ma
 40 foi ! je ne m'en souviens plus. Je ne remarque guère ces détails.

18 I succès dans III succès [A , ai-je appris,] dans 19 I où les gens
 25 I quittes. // J'étais à ses fiançailles. Il y avait beaucoup d'invités III quittes. // [R
 J'étais à A Arrivent] ses fiançailles. [A J'étais de la partie.] [R Il y avait beaucoup A
 Beaucoup] d'invités 31 I une poussière de III une [R poussière A poussée] de
 33 I Seigneur. // Amaryllis III Seigneur. [A Il y a bien des lunes de cela.]
 // Amaryllis 35 I Vous savez ? la 36 I candélabres, son III candé-
 labres [R ,] son 37 I cire. Amaryllis III cire [R . A ?] Amaryllis 38 I
 fiancée, Amaryllis 39 I ravir. Elle portait... Voyons, que portait-elle III ravir.
 [A Cela ne gête rien.] [R Elle portait... Voyons que A Que] portait-elle 40 I
 plus. Seulement, ça lui allait à III plus. [A Je ne remarque guère ces détails.]
 Seulement, [R ça lui allait A tout lui seyait] à

1. La danse, considérée comme dangereuse pour les mœurs, était encore
 sous le coup des nombreuses condamnations épiscopales. Voir entre autres, les
 circulaires de M^{gr} Bourget au clergé (*Mandements*, Montréal, t. II, 18 janvier
 1849 et 3 septembre 1852, p. 20-21 et 246), ses lettres pastorales (*op. cit.*, t. II,
 26 septembre 1848, 18 janvier 1849 et 6 janvier 1850, p. 15, 21-34 et 83), et son
 « Résumé des règles uniformes adressées par M^{gr} l'Évêque de Montréal aux
 confesseurs de son diocèse » (*op. cit.*, t. V, 1^{er} mars 1868, p. 309-311).

Seulement, tout lui seyait à merveille. Elle avait du « chic » comme nous dirions aujourd'hui.

Ses cheveux, habilement bouclés, avaient couleur de blé mûr. Son grand œil rêveur, où l'azur du ciel semblait se refléter, la rendait séduisante, même dans les bouffées de joie. Noé en était éperdu. 45

Madame Belleau, mère de notre héroïne, était, depuis quelques années déjà, partie pour un monde meilleur, ce qui ne doit pas être chose difficile à trouver. M. Belleau ne s'était pas vite consolé de ce départ. La tendresse de sa fille apportait bien un adoucissement à sa douleur, mais ne pouvait le calmer tout à fait. Rien ne remplace la femme aimée, quand la maternité a sanctifié l'amour. 50



41 I merveille. *Des cheveux noirs comme des ailes de corbeau, bouclés... Non, pas noirs, couleur de blé mûr, plutôt. Pour ça, pas de doute. Ce qui la rendait séduisante surtout, c'était ce grand œil rêveur, même dans les bouffées de joie. Un œil ou l'azur du ciel... L'azur... je ne sais pas trop. Or, je ne veux rien affirmer d'incertain, comme mon ami Noé Bergeron, je suis esclave de la vérité ; la vérité je ne connais que ça. //Pauvre Noé, si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, il va bien rire... à moins qu'il ne se fâche à cause de mon indiscrétion. Bah ! je dirai que c'est une histoire que j'ai inventée pour amuser les lecteurs de la « Revue Canadienne ».* //Le commencement de l'affaire – car il faut commencer par le commencement – ce fut une escapade de trois étudiants en médecine et d'un étudiant en droit. L'étudiant en droit, c'était moi. //Je ne sais trop si je ne devrais pas parler, d'abord, de la mort de madame Belleau. Cette mort est bien la cause première de l'incident, et mon histoire serait courte sans cela. //Apprenez donc qu'à l'époque de la grande soirée des fiançailles, la mère était III merveille. [R Des cheveux noirs <... comme en I> que ça. //Le commencement <... comme en I> la mère était A Elle avait du « chic » comme nous dirions aujourd'hui. //Ses cheveux, habilement bouclés, avaient couleur de blé mûr. Son grand œil rêveur, où l'azur du ciel semblait se refléter, la rendait séduisante, [R jusque] même dans les bouffées de joie. Noé en était éperdu. //Madame Belleau, mère de notre héroïne, était 48 III meilleur, [R chose A ce] qui 49 III être [A chose] difficile 49 I trouver. Monsieur Belleau III trouver. [R Monsieur A M.] Belleau 50 I consolé ; il ne s'était pas encore consolé. La III consolé [A de ce départ] [R ; il ne s'était pas encore consolé]. La 51 I pouvait la calmer III pouvait [R la A le] calmer 52 I aimée, surtout quand III aimée, [R surtout] quand 53 I l'amour en le comblant. //Je reviens à l'escapade. Il vaut mieux commencer par là. Noé me III l'amour [R en le comblant. //Je reviens <... comme en I> Noé A Parlons de l'escapade. L'ami Bergeron en était l'organisateur. II] me

Parlons de l'escapade. L'ami Bergeron en était l'organisateur. Il me demanda de me joindre à lui et à ses camarades, pour faire une petite expédition nocturne dans un cimetière. Je ne refusai pas. Ayant eu envie d'étudier la médecine, cela me faisait croire à un trait d'union entre les disciples d'Esculape et le disciple de Thémis.

D'ailleurs, je n'avais point peur des morts. Pauvres morts ! que voulez-vous qu'ils fassent ? Si seulement ils pouvaient parler ! Combien de fois, même, j'ai désiré converser avec eux ! Comme il serait curieux de leur entendre raconter les émotions du départ d'ici et de l'arrivée, là-bas !... Ils nous apprendraient le mystère des rapports intimes entre les créatures de notre monde et celles des autres mondes. Ils nous parleraient peut-être des canaux gigantesques de Mars et nous diraient pourquoi, à certaines époques, ils se dédoublent. Ils nous révéleraient le secret des étoiles blanches comme Sirius, Véga ou Atair ; des étoiles jaunes, comme Arcturus, Pollux ou La Chèvre ; des étoiles rouges, comme Bételgeuse, Antarès, Algol. Ils nous raconteraient, en somme, comment ils nous voient des profondeurs de l'infini où ils se sont envolés, quand nous avons peine à voir, nous, plus loin que notre main. Nous ne pouvons pas découvrir les sentiments faux de l'ami qui nous sourit, les calculs égoïstes de la main qui nous relève, les roueries coupables du politiqueur qui nous harangue, la fragilité des promesses que nous fait l'amitié, la jalousie des confrères qui nous félicitent, *et cetera*.

56 I cimetière. *J'avais* eu envie d'étudier la médecine, *et cela faisait comme* un III cimetière. [A *Je ne refusai pas.*] [R *J'avais* A *Ayant*] eu envie d'étudier la médecine. [R *et*] cela [A *me*] faisait [A *croire* à] < Dans la marge inférieure, autre leçon, précédée d'un point d'interrogation : *Je crus ne pas refuser, ayant eu déjà l'idée d'étudier la médecine.* > un 59 I d'Esculape et moi. // Un peu vague, le trait d'union, il est vrai. Ensuite je n'avais 59 III Thémis. // [R *Et puis* A *D'ailleurs*], je n'avais 61 I fassent ?... Si III fassent ? [R ...] Si 62 I fois j'ai III fois [A , même,] j'ai 64 I l'arrivée là-bas III l'arrivée [A ,] là-bas 69 I blanches, comme 72 I raconteraient comment III raconteraient [A , en somme,] comment 73 I envolés, pendant que nous, nous III envolés, [R pendant que nous, A quand] nous 74 I à voir plus III à voir [A , nous,] plus 74 I notre nez. Nous 79 I félicitent, *et cetera*... < romain > // Je n'avais pas peur des morts. Il III félicitent, *et cetera* < souligné > // [R *Je n'avais pas peur des morts.*] II

Il était onze heures du soir quand nous mêmes, dans la main du gardien, la pièce blanche nécessaire pour faire ouvrir la barrière² qui sépare la ville de la banlieue. 80

« Fouette, cocher ; allons de l'avant. »

Il était discret, notre cocher. Au reste sa discrétion lui rapportait de jolis deniers. Une vertu intéressée est peut-être moins belle, mais elle est plus sûre. 85

Sur la route large et dure les roues produisaient un gronde- ment sonore et monotone, qui nous aurait endormis, si l'acte audacieux que nous accomplissions ne nous eût tenus en éveil ; et si le bruit causé par les bèches d'acier que nous emportions, qui se heurtaient les unes aux autres, ne nous eût fait penser au grincement des clous que nous allions tout à l'heure arracher du cercueil. 90

– Nous arrivons, fit le cocher qui n'avait rien dit encore.

– Déjà ? 95

Ce dernier mot qui exprimait la surprise, nous échappa. Il montrait de la poltronnerie et laissait voir que nous n'avions pas hâte d'arriver.

80 I mêmes dans 81 I ouvrir l'infâme barrière. La dernière barrière qui tombera sera bien dans le voisinage de notre bonne ville de Québec. Les fortifications s'écroulent, mais les barrières restent debout. Fouette, cocher ; mon récit s'attarde trop. Il était III ouvrir [R l'infâme barrière. La dernière <... comme en I> trop A la barrière qui sépare la ville de la banlieue. / « Fouette, cocher ; allons de l'avant. »] // Il était 86 I belle mais III belle [A .] mais 88 I monotone qui 88 I endormis comme une berceuse, si III endormis [R comme une berceuse], si 89 I éveil. De temps en temps, les bèches d'acier que nous emportions se heurtaient, et nous pensions aux clous du cercueil qui grinceraient tout à l'heure en se cassant. / Nous voici rendus, fit III éveil [R. De temps en temps <... comme en I> cassant. // Nous voici rendus A ; et si le bruit causé par les bèches d'acier que nous emportions, qui se heurtaient les unes aux autres, ne nous eût fait penser au grincement des clous que nous allions tout à l'heure arracher du cercueil.] / – Nous [R voici rendus A arrivons], fit 95 I Déjà ? // Cette surprise nous échappa. Nous n'avions peut-être pas hâte III Déjà ? // [R Cette surprise <... comme en I> pas A Ce dernier mot qui exprimait [R de] la surprise, nous échappa. Il montrait de la poltronnerie et laissait voir que nous n'avions pas] hâte

2. Une variante indique que le récit se situe à Québec où, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les entrées et les sorties étaient contrôlées au moyen de barrières à péage.

La nuit était tiède ; une superbe nuit d'été, moins la lune
 100 et les étoiles. Elle nous donnait du courage, ce qui est toujours
 quelque chose. Mais le ciel s'assombrissait et annonçait une
 averse. Un silence profond régnait partout ; personne dont
 nous apercevions la silhouette ; pas de lumières aux fenêtres
 des maisons environnantes. Le champ des morts ne pouvait
 105 mieux s'annoncer.

– Nous y sommes, clame tout à coup, sourdement, Joseph
 Labruère qui connaissait bien les lieux. Tiens ! je ne voulais pas
 le nommer, celui-là... N'importe, allons !

Joseph Labruère nous dit :

110 – Venez par ici, vite. Il n'y a pas à barguigner. C'est là, tout
 près, la fosse. Apportez vos instruments.

Malgré l'ombre qui nous enveloppait, nous pouvions voir,
 ici et là, des croix et des épitaphes.

115 – Attends, observa avec raison Noé, il est bon de se recon-
 forter un brin.

Et il nous présenta une gourde qui n'avait encore rien
 perdu de sa fraîcheur. Il se fit un petit bruit dans un coin, à
 quelques pas de nous. Un hibou, peut-être, qui se fatiguait de
 veiller seul perché sur un cyprès, peut-être aussi un blaireau
 120 qui revenait heureux en sa retraite...

– Allons ! en voilà un qui se réveille avant la résurrection,
 fit Gaspard Côté.

100 I étoiles. *C'est quelque chose, je l'avoue. Le ciel nuageux nous annonçait une averse, mais nous enveloppait d'ombres.* Un III étoiles. [R *C'est <... comme en I> d'ombres A Elle nous donnait du courage, ce qui est toujours quelque chose. Mais le ciel s'assombrissait et annonçait une averse.*] Un 102 II averse, [R *mais A et nous enveloppait d'ombres.* Un 102 I personne sur la route ; pas III personne [R *sur la route A dont nous apercevions la silhouette*]; pas 104 I maisons voisines. *Des morts, rien que des morts ! Nous étions dans le cimetière. Joseph Labruère connaissait la fosse. Tiens III maisons [R voisines <... comme en I> fosse A environnantes. Le champ des morts ne pouvait mieux s'annoncer. / – Nous y sommes, clame tout à coup, sourdement, Joseph Labruère qui connaissait bien les lieux].* Tiens 110 I ici. / – Attends III ici [R . A , vite. Il n'y a pas à barguigner. C'est là, tous près, la fosse. Apportez vos instruments. Malgré l'ombre qui nous enveloppait, nous pouvions voir, ici et là, des croix et des épitaphes. / – Attends 117 I coin du cimetière. Un III coin [R du cimetière A , à quelques pas de nous]. Un 119 I seul sur un cyprès, peut-être un III seul [A perché] sur un cyprès, peut-être [A aussi] un

Bon ! voilà l'autre nommé. Je deviens indiscret, ma foi ! Enfin, c'est dit. L'indiscrétion ne tire pas à conséquence si elle n'incrimine personne. Je continue.

125

Nous suivîmes Labruère. Nous marchions d'un pas léger, et de temps en temps nous nous arrêtions pour regarder en arrière si quelque intrus ne nous suivait pas. Le cocher faisait sentinelle, ou dormait sur son siège.

– Ici, fit Labruère, à voix basse, ici !

130

Un éclair jaillit de la nue, et dans la lumière rouge, sous les grands arbres, toutes les croix du cimetière parurent cette fois sortir de terre.

– Hâtons-nous, dit Noé, il faut finir la besogne avant l'orage.

135

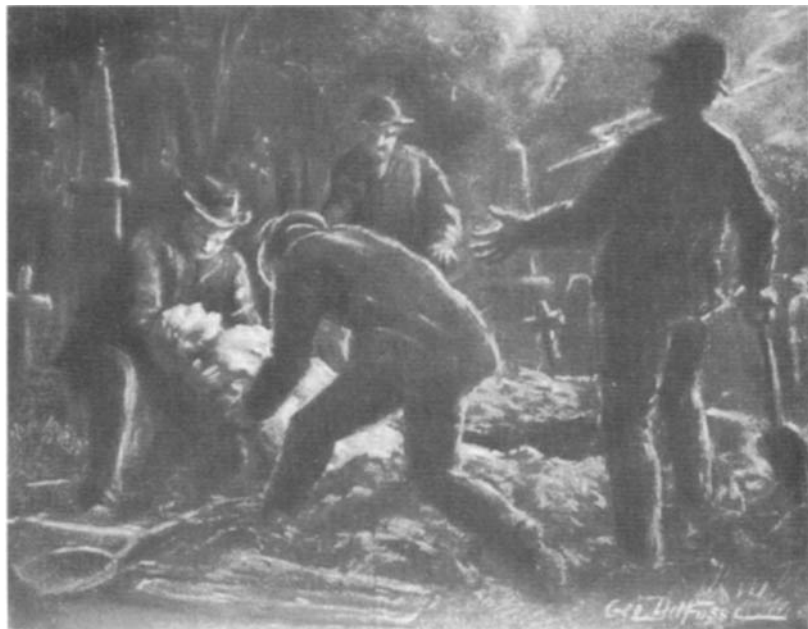
Les bêches s'enfoncèrent dru dans le sable nouvellement remué. Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le tombeau rendit un bruit sourd. Les instruments l'avaient heurté. Un frisson passa dans les veines de mes compagnons. S'ils avaient eu le courage d'avouer leur peur, j'aurais avoué mes remords. L'amour-propre nous scella la bouche mieux que les clous n'avaient scellé la bière.

140

Enfin nous parvenons, toutes forces réunies, à hisser le lugubre fardeau sur le bord de la fosse béante, et aussitôt nous déclouons le couvercle du cercueil que l'on croyait fixé jusqu'au

145

123 I nommé. *Maintenant que vous les connaissez tous, je continue.* Nous III nommé. [R *Maintenant que vous les connaissez tous, je A Je deviens [R bavard] indiscret, ma foi ! Enfin, c'est dit. L'indiscrétion ne tire pas à conséquence si elle n'incrimine personne. Je] continue.* // Nous 126 I léger *afin de ne pas faire crier le sable, et III léger [R afin <... comme en I> sable], et 127 I pour écouter. Le III pour [R écouter A regarder en arrière si quelque intrus ne nous suivait pas]. <Sur un feuillet annexé, autre leçon : regarder tout autour si quelqu'un ne nous observait pas.>* Le 128 III cocher <Dans la marge : « notre conducteur ? »> faisait 132 I parurent sortir III parurent [A cette fois] sortir 134 I Noé ; il faut finir avant III Noé, il faut [R en] finir [A la besogne] avant 143 I parvenons à ouvrir cette porte que l'on croyait à jamais fermée sur le mort, et nous réunissons toutes nos forces pour enlever le lugubre fardeau, et le hisser sur le bord de la fosse béante. Un autre éclair illumina les airs et des reflets blafards descendirent jusque sur la tombe encore ouverte, au fond du trou. Le cadavre III parvenons [R à ouvrir <... comme en I> trou A, toutes forces réunies, à hisser le lugubre fardeau sur le bord de la fosse béante, et aussitôt nous déclouons le couvercle du cercueil que l'on croyait fixé jusqu'au jugement dernier. À ce moment un éclair illumina l'espace et des reflets blafards frappèrent la tombe maintenant ouverte. Le cadavre



Le cadavre que nous tenions reçut la lumière en pleine figure.

jugement dernier. À ce moment un éclair illumina l'espace et des reflets blafards frappèrent la tombe maintenant ouverte. Le cadavre que nous tenions reçut la lumière en pleine figure. Nous ne pûmes retenir un cri. Nous avions fait erreur. Notre guide s'était trompé.

Nous étions venus chercher un pauvre diable de matelot décédé à l'hôpital, et nous avions exhumé la dépouille mortelle

152 I avions entre les bras les dépouilles mortelles d'une femme. Il était trop tard pour recommencer. Nous étions tous un peu fatigués aussi. Et puis, le sujet ne servirait pas moins bien la science, quand il serait sur la table de marbre de la dissection. Pour apaiser II avions <... comme en I> recommencer. [R Nous étions tous un peu fatigués aussi.] Et puis <... comme en I> dissection. [R Pour apaiser la conscience qui avait des velléités de révolte, la gourde fut vidée.] C'est III avions [R entre les bras <... comme en I> Pour A exhumé la dépouille mortelle d'une femme. Il était trop tard pour réparer l'erreur en remettant les choses en place, et nous étions tous un peu fatigués. Mais que faire de cette dépouille qui n'était pas celle que nous cherchions, étions-nous à nous demander ? La solution fut vite trouvée : nous la ferions servir à la science. Et sur-le-champ, nous décidâmes de l'apporter à la salle de dissection de nos futurs médecins. //Afin d']apaiser

d'une femme. Il était trop tard pour réparer l'erreur en remettant les choses en place, et nous étions tous un peu fatigués. Mais que faire de cette dépouille qui n'était pas celle que nous cherchions ? étions-nous à nous demander. La solution fut vite trouvée : nous la ferons servir à la science. Et sur-le-champ, nous décidâmes de l'apporter à la salle de dissection de nos futurs médecins. 155

Afin d'apaiser la conscience qui avait des velléités de révolte et de récupérer nos forces, la gourde fut vidée. C'est l'argument suprême. Les remords se turent, l'énergie se fortifia, et nous filâmes au trot vers la cité mal endormie. 160

Inutile de dire que nous avons fait disparaître la trace de notre sacrilège. Le fossoyeur n'aurait pas ratissé la terre bénite avec un soin plus scrupuleux. 165

La femme dont nous avons malgré nous troublé le repos sacré, paraissait jeune encore et gardait, sous la pâleur effrayante de la mort, les traces d'une beauté frappante. Elle portait au doigt un anneau que nous eûmes l'audace de lui enlever. Il était d'une grande valeur. Un large cercle d'or fin s'y dessinait où l'artiste avait incrusté une guirlande de petits diamants. 170

Que faire de cet anneau ? Notre honnêteté était déjà proverbiale, et nulle pensée mauvaise ne vint à notre esprit. Nous résolûmes de le vendre et d'en rendre la valeur à la défunte, sous forme de messes basses. Plus tard, Noé Bergeron qui ne ménageait pas les écus de son père, un riche marchand des environs de Montréal, racheta le bijou et le serra, soigneusement enveloppé dans une touffe de ouate blanche. Il le destinait au doigt mignon d'une adorable créature qu'il ne connaissait encore qu'en rêve. 175 180



160 I révolte, la III révolte [A et de récupérer nos forces], la 162 I se turent et III se turent, [A l'énergie se fortifia,] et 165 I fossoyeur n'avait pas ratissé le sable bénit avec III fossoyeur [R n'avait A n'avait] pas ratissé [R le sable bénit A la terre bénite] avec 167 I avons, malgré nous, troublé III avons [R ,] malgré nous [R ,] troublé 170 I anneau d'une grande valeur, un large cercle d'or fin où III anneau [A que nous eûmes l'audace de lui enlever. Il était] d'une grande valeur [R , un A . Un] large cercle d'or fin [A s'y dessinait] où

Quelques années s'écoulèrent et nous fîmes un grand pas dans la vie. Chacun de nous avait pris son chemin et s'était engagé dans la lutte pour l'existence.

185 Noé avait fixé ses pénates dans une place d'eau bien connue, à Cacouna, je crois. Je n'affirme point. Il pensait que l'imprudence des baigneurs ou la témérité des nageurs pouvait lui être de quelque secours. Cependant sa confiance n'allait pas jusqu'à espérer de rendre la vie aux infortunés, qui l'auraient définitivement laissée au fond des eaux amères.

190 Il fut appelé, un jour, auprès d'une jeune fille qui s'était, en effet, trop attardée dans l'onde caressante mais perfide. On l'avait retirée à demi noyée. Il la sauva. Elle eût été sauvée sans lui, mais il était écrit que la chose arriverait ainsi. Elle eut de la reconnaissance envers son jeune médecin. De la reconnaissance à l'amitié la transition est toute naturelle et la distance, toute courte. Elle lui donna son amitié. De l'amitié à l'amour le saut n'est jamais brusque et le chemin est quelquefois long. Elle parcourut le chemin. Lui, il l'avait aimée du premier coup d'œil ; il avait franchi l'espace d'un seul bond.



Nous voici revenus à la soirée des fiançailles d'Amaryllis Belleau avec Noé Bergeron. Le chant, la danse, les récitations se succédaient, avec la régularité désespérante des symphonies

183 I nous prit son chemin et commença la III nous [R prit A avait pris] son chemin et [R commença A s'était engagé dans] la 185 I d'eau. À Cacouna III d'eau [R . A A bien connue, à] Cacouna 186 I point. Il jugeait que les bains lui seraient d'un grand secours, à cause de l'imprudence des baigneurs ; cependant sa III point. [R Il jugeait <... comme en I> cependant A Il pensait que l'imprudence des baigneurs ou la témérité des nageurs pouvait lui être de quelque secours. Cependant] sa 189 I infortunés qui 191 I s'était en effet trop 199 II aimée [R du A dès le] premier 200 I bond. //Et voilà pourquoi ils fêtaient leurs fiançailles. Car elle, vous n'en doutez pas, c'est mademoiselle Amaryllis Belleau. //Nous voilà donc revenus à la soirée des fiançailles. Le chant III bond. //[R Et voilà pourquoi <... comme en I> fiançailles. A Nous voici revenus à la soirée des fiançailles d'Amaryllis Belleau avec [R notre ami] Noé Bergeron.] Le chant

trouées, que déroulent mécaniquement les musiciens de la rue. 205
 Il y avait dans l'atmosphère chaude des senteurs exquis que
 les éventails des dames, gracieusement agités, faisaient flotter
 de toute part. Quand l'heure du réveillon sonna, les cuivres et
 les violons suspendirent leurs bruyants accords, et le cliquetis
 des couteaux et des fourchettes, ô sacrilège ! parut doux à 210
 l'oreille des gourmets.

Que de mets succulents furent savourés ! que de rasades 215
 joyeuses furent bues ! La première, la plus solennelle, la seule
 universelle peut-être, ce fut quand M. Belleau, une petite
 moustache sur une grosse lèvre, un ventre rebondi paré d'une
 chaîne d'or garnie de bijoux, proposa la santé des fiancés. Au 215
 même instant Noé, mon ami Noé, tout ému, rouge comme un
 coquelicot, passa, au doigt d'Amaryllis, l'anneau précieux qu'il
 conservait depuis si longtemps dans la ouate. Amaryllis poussa
 un petit cri de surprise, et nous crûmes qu'il lui serrait trop 220
 l'annulaire. Elle se prit à regarder le joyau avec une grande
 attention, puis on la vit pâlir.

Le fiancé était tout fier. Le père débitait son discours de 225
 circonstance, avec une verve digne d'une meilleure grammaire.
 Quand il eut fini, il se pencha sur la main de sa fille.

– Oh ! fit-il, d'une voix drôle. 225

Puis un moment après :

– Je ne croyais pas qu'il y en eût deux pareils. Noé devenait 230
 rêveur. Amaryllis gardait un silence inquiétant. M. Belleau
 reprit :

– Montre donc, Amaryllis. 230

204 I trouées que 205 III avait [R ,] dans l'atmosphère chaude [R ,]
 des 206 I faisaient *couvrir et flotter sans bruit*, de III faisaient [R *couvrir et*]
 flotter [R *sans bruit*,] de 208 I leurs *poétiques* accords III leurs [R *poétiques*
 A *bruyants*] accords 210 I gourmets. // *L'homme ne vit pas seulement de son...*
 Que III gourmets. // [R *L'homme ne vit pas seulement de son...*] Que 213 I
 quand le père Belleau III quand [R le père A M.] Belleau 214 I rebondi
 paré, sur le côté, d'une pesante breloque, proposa III rebondi [R ,] paré [R , sur
 le côté, d'une pesante breloque A d'une chaîne d'or garnie de bijoux], proposa 220
 I attention, et puis 223 I circonstance avec 228 I inquiétant. *Monsieur*
 Belleau III inquiétant [R *Monsieur A M.*] Belleau

Amaryllis lui passa l'anneau.

– Mais il est tout à fait semblable à celui que j'ai donné à ma chère défunte. On jurerait que c'est le même. C'est singulier !... singulier !... Et le même nom gravé en dedans...

235 *Amaryllis !*

– C'est le nom de ma fiancée, observa Noé d'une voix qui s'efforçait de paraître sûre.

– C'est vrai ! c'est vrai ! Amaryllis, le nom de sa pauvre mère... reprit M. Belleau. Puis il demanda :

240 – Où donc l'avez-vous acheté, monsieur Bergeron ?

Noé hésita. Je crus un instant qu'il était perdu. Il ne voulait pas mentir, et il cherchait une réponse acceptable.

Je vins à son secours. Dieu me pardonnera mon petit mensonge, en faveur de ma bonne intention... ou bien il le fera expier à mon ami.

245

– Il vient de Paris en droite ligne, tout comme moi, dis-je alors ; il a vu le jour sur le boulevard des Capucines, dans l'atelier d'un juif honnête.

233 I défunte... On III défunte [R ... A .] On 233 I même... C'est III même [R ... A .] C'est 234 I dedans... Amaryllis !... III dedans... *Amaryllis* <souligné> ! [R ...] / – C'est 238 I vrai !... Amaryllis comme sa III vrai ! [R ...] Amaryllis, [R *comme A le nom de*] sa 239 I reprit Monsieur Belleau III reprit [R *Monsieur A M.*] Belleau 240 I acheté, Monsieur Bergeron III acheté, [R *Monsieur A monsieur*] Bergeron 242 I acceptable. //– *C'est un souvenir de famille, dit-il, enfin, un souvenir qui me coûte assez cher cependant...* //Je 243 I mensonge en 245 I mon ami. //– *Quand ta sœur a tiré cet anneau de son doigt pour te le donner, dis-je alors, d'une voix pleine de larmes, elle n'a pu s'empêcher de pleurer abondamment. C'était l'anneau de ses fiançailles à elle aussi. //Tous les convives me regardèrent avec anxiété. Noé était ahuri. //Son fiancé venait de mourir, repris-je hardiment, et elle mourait à son tour... Elle mourait au monde... Elle allait s'enfermer dans un couvent. //Il y eut un murmure approbateur. Tout le monde voulut voir l'intéressant anneau. //J'espère dis-je encore, que cet anneau va porter bonheur désormais, et que Mademoiselle Amaryllis ne finira pas ses jours dans le cloître, mais au foyer du plus dévoué des maris et du plus loyal des amis. //Noé pleurait d'attendrissement. Il se sentait sauvé. Monsieur Belleau reprit sentencieusement : //– Garde bien <ligne 265>.*

Tous les yeux me regardaient très curieux. Je repris :

– Mon ami m'avait demandé de lui apporter un anneau nuptial du beau pays de France, et je me flatte de n'avoir pas mal choisi. 250

Noé riait maintenant. M. Belleau examinait toujours l'anneau.

– C'est bien étrange, remarqua-t-il à sa fille, le nom n'a rien qu'un L, comme dans l'anneau de ta pauvre mère. 255

– Comment ! repris-je avec un grand air étonné, il y manque une lettre !... ce juif m'a donc volé !... Il avait pourtant l'air honnête, celui-là... Si jamais je retourne à Paris...

Mais enfin consolons-nous, cet anneau aura une ressemblance de plus avec celui de la chère défunte. 260

Et M. Belleau ajouta d'une voix solennelle :

– Oui, c'est cela.

Puis se penchant vers la fiancée :

– Garde bien ce souvenir, ma fille, il est précieux à plus d'un titre. Quand tu mourras... 265

– Oh ! ne parlez pas de ça, fit Noé vivement.



253 I maintenant. *Monsieur Belleau* III maintenant [R *Monsieur A M.*] Belleau 255 I C'est *singulier*, remarqua-t-il III C'est [R *singulier A bien étrange*], remarqua-t-il 255 I fille, *Amaryllis* n'a III fille, [R *Amaryllis A le nom*] n'a 259 I l'air *bien* honnête... Si III l'air [R *bien*] honnête [R ... A , *celui-là.*] Si 262 I Et [R *Monsieur A M.*] Belleau 266 I titre... *et quand* tu III titre [R ... *et quand A . Quand*] tu 267 I vivement... //– Tout III vivement [R ... A .] //– Tout

– Tout de même, me disait-il, plus tard, j'éprouve un grand remords d'avoir mis le scalpel dans les chairs de ma belle-mère.

270

– Bah ! lui répliquai-je, ce n'est pas souvent qu'une belle-mère n'est déchirée qu'après sa mort.





Si je mens, c'est d'après Geneviève Jambette.

Il y a « beau temps passé » depuis qu'elle nous faisait ses récits de loups-garous, de feux follets et de chasse-galerie. J'allais alors à « l'école de l'église¹ », et je n'étais qu'un gamin espiègle qui faisait des niches à la destinée. J'étais à l'entrée de l'existence, et je regardais la vie par le gros bout de la lunette. Elle se perdait dans un lointain mystérieux. Ô la douce illusion !

Je n'ai fait qu'un pas de l'enfance au vieil âge. Le temps d'espérer en vain, d'aimer en fou, de rêver en poète, de souffrir en martyr, et c'est déjà la vieillesse. Puis, c'est tout. Mais il

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, vol. 32, avril 1896, p. 235-252 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 321-337 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 321-337, texte de base.

2 I Geneviève Gambette. // II 6 I destinée. À l'entrée de l'existence où je me trouvais placé, je III destinée. [R À l'entrée de l'existence où je me trouvais placé, A J'étais à l'entrée de l'existence et] je 10 I l'enfance à la vieillesse. Le III l'enfance [R à la vieillesse A au vieil âge]. Le 11 I poète, et de III poète [R et A.] de 12 I martyr. C'est tout III martyr [R. C'est A et c'est déjà la vieillesse. Puis, c'est] tout

1. École du dimanche qui regroupait les enfants en âge de se présenter à certains sacrements afin de les y préparer.

ne faut pas que je m'oublie à parler de moi : c'est du loup-
 15 garou à Geneviève Jambette que je dois vous entretenir aujourd'hui.

Pauvre Geneviève, elle était vieille déjà quand elle nous ra-
 contait ses histoires si vraies !

– Satanpiette ! disait-elle, c'est la pure vérité. Demandez à
 Firmin.

20 Firmin, c'était son frère.

Geneviève demeurait à deux lieues de l'église, et pour ne
 pas manquer la messe elle arrivait la veille des fêtes et des di-
 manches. Combien, dans nos campagnes brûlantes de foi, font
 ainsi de nos jours ? Pourtant nos maisons hospitalières s'ou-
 25 vrent encore avec plaisir pour les recevoir.

Elle descendait de préférence chez le père Amable Beaudet,
 où je l'ai bien des fois écoutée. Depuis longtemps la vieille con-
 teuse naïve n'est plus ; bien peu s'en souviennent aujourd'hui.
 La postérité, pour elle, n'existe pas, car dans son amour de la
 30 vertu, elle aurait pu dire comme la Vierge à l'ange : « *Quomodo
 fiet istud quoniam virum non cognosco*² ? »

Et ceux qui n'ont pas d'enfants meurent plus profondé-
 ment que les autres.

13 I moi ; c'est III moi [R ; A :] c'est 14 I Geneviève Gambette
 que III Geneviève Jambette [R que A dont] <ajout non retenu> je 20 I
 frère. // Elle demeurait III frère. // [R Elle A Geneviève] demeurait 22 I
 messe, elle III messe [R ,] elle 23 I foi, combien font ainsi toujours ! Et tou-
 jours nos III foi, font ainsi [R toujours ! Et toujours A de nos jours ? Pourtant] nos
 24 I s'ouvrent avec III s'ouvrent [A encore] avec 25 I recevoir. C'était chez
 le père Amable Beaudet qu'elle descendait, et c'est là que je III recevoir. // [R C'était
 chez le père Amable Beaudet qu'elle descendait, et c'est là que A Elle descendait de pré-
 férence chez le père Amable Beaudet où] je 27 I écoutée. Elle est morte depuis
 longtemps III écoutée [R Elle est morte depuis A Depuis] longtemps 28 I
 naïve et bien peu se souviennent d'elle aujourd'hui III naïve [A n'est plus ;] [R
 et] bien peu [R se A s'en] souviennent [R d'elle] aujourd'hui 29 I postérité
 n'existe pas pour elle III postérité [R n'existe pas pour elle A , pour elle, n'existe pas,]
 car 31 III cognosco ? » <Dans la marge : « avoir, si possible en traduc-
 tion ».> 33 III autres <Dans la marge : « toute la ligne en pointillé ».>

2. « Comment cela serait-il possible puisque je ne connais pas d'homme ? »
 (Luc, I, 34). Formule utilisée par l'ange Gabriel annonçant à Marie qu'elle
 enfanterait.

– Le loup-garou ! le loup-garou ! me demandez-vous. 35

Franchement, je ne sais pas trop si je vais me rappeler la chose. Ha ! bon ! Geneviève commençait ainsi :

– Mes petits enfants, il faut aller à confesse et faire ses pâques. Celui qui est sept ans sans faire ses pâques « court » le loup-garou. 40

– Mais est-ce qu'il y a des chrétiens qui restent sept ans sans communier à Pâques ? disions-nous étonnés.

– Oui, il y en a malheureusement. Ils sont rares, mais il y en a. Et si le monde continue comme il est parti, dans cinquante ans, ça ne sera pas drôle. On ne rencontrera que des loups-garous, la nuit. 45

– Est-ce que c'est malin, un loup-garou ?

C'est ce pauvre Hubert Beudet qui demandait cela d'un ton gouailleur. Et la vieille répondait :

– C'est effrayant. Ça ressemble à un autre loup, mais ce n'est pas pareil. Les yeux sont comme des charbons ardents, les poils sont raides, les oreilles se dressent comme des cornes, la queue est longue. Ils rôdent, cherchant qui les délivrera. 50

– Les délivrer ? Comment ?

– Il faut leur tirer du sang. Une goutte suffirait. 55

– Et si on tuait le loup-garou ?

– On tuerait un chrétien.

– Pendant le jour, où se cachent-ils, les loups-garous ? fit Élisée, le frère d'Hubert.

– Le jour, ils reprennent leur forme humaine. On ne les distingue point des autres hommes. Au premier coup de minuit la métamorphose se fait, et elle dure jusqu'à la première lueur de la « barre » du jour. 60

35 I me *criez-vous, ennuyés ou curieux*. // Franchement III me [R *criez-vous, ennuyés ou curieux A demandez-vous*]. // Franchement 39 I pâques, « court 41 I des « chrétiens » qui 48 I Beudet, *mort à l'autel*, qui III Beudet [R, *mort à l'autel*,] qui 57 I un « chrétien »./ – On 62 I métamorphose *commence*, et III métamorphose [R *commence A se fait*], et 62 I première *blancheur* de III première [R *blancheur A lueur*] de

Ici, la conteuse crédule toussait, reniflait une prise, déplaiait
 65 son mouchoir de poche à grands carreaux, et nous enveloppait
 d'un regard vainqueur. Puis elle reprenait sur un ton confidentiel :

– Firmin, mon frère, en a délivré un. Il y a plusieurs années de cela. Il a failli perdre connaissance. Il ne s'y attendait
 70 pas, et il croyait avoir devant lui un vrai loup des bois qui voulait le dévorer.

– Non ! Pas possible ! Vous vous moquez de nous !

– Satanpiette ! c'est la pure vérité. Demandez à Firmin. Vous ne croyez peut-être pas aujourd'hui, car vous êtes jeunes ;
 75 vous grandirez et vous comprendrez mieux alors les châtements du ciel.

Voici donc l'histoire du loup-garou délivré par Firmin, le frère de Geneviève.

II

80 Misaël Longeau, du Cap-Santé, et Catherine Miquelon, de chez nous, allaient contracter mariage. Le troisième ban venait d'être publié. La connaissance des contractants s'était faite l'hiver précédent, à l'époque du carnaval. Les Miquelon étaient allés voir un de leurs parents, au Cap-Santé, et les jeunes gens
 85 s'étaient rencontrés là, en soirée. Ils avaient dansé ensemble, ensemble ils s'étaient assis à la table pour le réveillon.

Catherine avait croqué de ses belles dents blanches la croûte dorée d'un pâté ; Misaël avait rempli son verre plus d'une fois, le gaillard, car il était noceur en diable.

64 I toussait, *humait* une III toussait, [R *humait* A *reniflait*] une 65 I carreaux et III carreaux [A .] et 69 I attendait pas et 74 I jeunes ; *mais* vous grandirez, et *alors* vous comprendrez mieux les III jeunes ; [R *mais*] vous grandirez [R .] et [R *alors*] vous comprendrez mieux [A *alors*] les 80 I Misaël Longeau, du III Misaël [R Longneau], du 82 I publié. Une connaissance qui s'était II publié. [R *Une* A *La*] connaissance [A *des contractants*] [R *qui*] s'était 84 I voir *une de leurs filles mariée* au 85 I rencontrés en soirée 86 I réveillon. // Elle avait croqué, de III réveillon. // [R *Elle* A *Catherine*] avait croqué [R .] de 87 I blanches, la III blanches [R .] la 88 I pâté ; il avait III pâté ; [R *il* A *Misaël*] avait

Quand le père Miquelon attela pour s'en revenir, le lundi 90
 gras dans la relevée, Misaël, qui était fier de montrer son jeune
 cheval, son harnais blanc et sa « carriole » vernie de frais, pro-
 posa à Catherine de la reconduire chez elle. La jeune fille n'eut
 garde de refuser. Le « pont » était pris. Une glace vive et miroi- 95
 tante couvrait toute la largeur du fleuve, depuis la rivière
 Portneuf jusqu'à la Ferme.

Il fallait entendre le trot rapide des chevaux, et le chant
 des « lisses » d'acier sur la route sonore. Les « balises » de sapin
 fuyaient, deux par deux, comme si elles eussent été emportées 100
 par un torrent. Mais les jeunes gens ne regardaient guère la
 plaine nouvelle, et n'écoutaient guère la sonnerie des grelots de
 cuivre. Ils se regardaient à travers le frimas léger qu'une buée
 froide attachait à leurs cils ; ils écoutaient la voix suave qui
 montait du fond de leurs cœurs.

Ils arrivent au terme du voyage qui ne leur parut pas long. 105
 Ils avaient perdu l'idée de la distance et du temps. Ainsi font les
 heureux. Ceux qui souffrent éprouvent le contraire : le temps
 leur dure et le chemin n'a plus de bout.

Misaël « enterra » le mardi gras auprès de sa jeune amie.
 Un enterrement joyeux, celui-là. Pas de tombe noire ni de 110
 cierges mélancoliques ; pas de psaumes lugubres ni de fosse
 béante où s'entassent, avec un bruit sinistre, les pelletées de
 terre bénite ; mais une table chargée de mets appétissants, des
 bougies pétillantes, des refrains égrillardes, des verres profonds
 où tombaient avec un gai murmure, les gouttes d'or de la vieille 115
 « jamaïque ». Les dépouilles mortelles, c'étaient toutes les ai-
 mables folies auxquelles on disait adieu.

III

Les amours fidèles de Catherine et de Misaël duraient depuis
 un an, et le mariage devait avoir lieu après le carême. 120

En ce temps-là le carême était rude : l'abstinence et le
 jeûne recommençaient chaque jour. Nos pères étaient de grands

92 I sa carriole vernie III sa [A «]carriole [A »] vernie 92 I frais,
 Misaël proposa 97 I chevaux et 101 I nouvelle et 103 I cils, ils
 104 I cœurs. // *Le voyage ne* III cœurs. // [R *Le voyage A Ils arrivent au terme du*
voyage qui] ne 112 I où tombent avec 115 I murmure les

pêcheurs ou de grands pénitents. Mais ils étaient forts, nos
 125 pères, récupérant leurs forces dans la vie des champs, et respi-
 rant l'arome vivifiant des bois. Nous, leurs fils dégénérés,
 faisons-nous bien le reproche de dévaster nos campagnes et de
 respirer trop l'air impur des villes. Retournons à la charrue,
 plantons des arbres autour de nos demeures et nos fils, plus
 robustes et plus vertueux que nous, feront, pendant de longs
 130 carêmes, pénitence pour nos péchés.

Donc, le troisième ban venait d'être publié. Le « marié »
 était arrivé chez sa future, avec son garçon d'honneur, son père
 et plusieurs de ses amis. Chacun se disputait le plaisir de les hé-
 135 berger. C'était la veille du mariage, et il fallait fêter la « ma-
 riée ». Les invités se rendirent, le violonneux en tête, chez le
 père Miquelon. Ils venaient dire un tendre adieu à la jeune fille
 qui s'appêtait à soulever un coin du voile mystérieux, derrière
 lequel se dérobaient les femmes graves et les matrones pru-
 dentes. Ils venaient lui faire des souhaits qui jetteraient un peu
 140 de trouble dans son âme inexpérimentée.

Les noces allaient être joyeuses ; elles commençaient si
 bien. Les violons vibraient sous le crin rude des archets ; les
 danses faisaient entendre au loin leurs mouvements rythmés ;
 les pieds retombaient en mesure comme les fléaux des batteurs ;
 145 de grain. Or, pendant que le rire s'épanouissait comme un
 rayonnement sur les figures animées, et que les refrains allè-
 gres se croisaient comme des fusées dans l'atmosphère chaude,
 le premier coup de minuit sonna. Le « marié » s'esquiva sour-
 noisement. Il sortit.

150 Minuit, c'était l'heure marquée pour le départ. Les violons
 détendirent leurs cordes mélodieuses et ne chantèrent plus. Le

123 I pénitents. *Ils étaient plus forts que nous, à cause de la vie des champs et de l'arome des bois. Nous, leurs fils dégénérés, nous respirons trop l'air impur des villes, et nous dévastons trop nos campagnes.* Retournons III pénitents. [R *Ils <... comme en I> campagnes A Mais ils étaient forts, nos pères, récupérant leurs forces dans la vie des champs, et respirant l'arome vivifiant des bois. Nous, leurs fils dégénérés, faisons-nous [A bien] le reproche de dévaster nos campagnes et de respirer trop l'air impur des villes.*] <Dans la marge inférieure : *La vie des champs, l'arome vivifiant des bois les rendaient plus forts que nous « (à remanier) »> Retournons 127 I charrue et plantons III charrue [R et A,] plantons 128 I demeures, et III demeures [R,] et 128 I plus forts et III plus [R forts A robustes] et 130 I péchés... // Donc III péchés [R ... A,] // Donc 132 I future avec 143 I mouvements *cadencés* ; les*

garçon d'honneur s'avança alors dans la foule agitée par le plaisir et demanda :

– Le « marié » est-il ici ? Il faut qu'il me suive ; il est encore mon prisonnier. Demain, une jolie fille le délivrera. 155

Ce fut d'abord un éclat de rire. Puis, après un moment, l'un des convives dit qu'il l'avait vu sortir, au coup de minuit, par la porte de derrière. Il était nu-tête.

On attendit quelques instants, le garçon d'honneur entr'ouvrit la porte et jeta un coup d'œil au dehors. Il ne vit personne. 160

Il alla s'enquérir. Au bout d'un quart d'heure il revint, seul.

– C'est singulier, remarqua-t-il.

– L'avez-vous appelé ? lui demande-t-on.

– Oui, mais inutilement. 165

Catherine, la fiancée, devenait inquiète.

– Il va rentrer, disait-on ; il ne peut rien lui arriver de fâcheux.

– Qui sait, encore ?... Un étourdissement, une chute...

Tous les hommes sortirent à sa recherche. Ils allèrent dans la grange, sur le fenil, dans la « tasserie », à l'écurie et à l'étable, dans les stalles des chevaux et des bêtes à cornes, dans les crèches, partout. 170

Une heure sonna et Misaël n'était pas revenu. Des femmes se mirent à pleurer. Catherine paraissait toute pâle à la lumière des bougies, et une profonde angoisse lui serrait le cœur. Elle souffrait. 175

154 I Le *marié* est-il 155 I Demain une III Demain [A,] une 160 I personne. *Ils sortit*. Au III personne. [R *Il sortit* A *Il alla s'enquérir*]. Au 161 I il *rentra* : *il était* seul III il [R *rentra* : *il était* A *revint*,] seul 164 I appelé ? / – Oui III appelé ? [A *lui demande-t-on.*] / – Oui 170 I hommes *se mirent à chercher*. Ils *cherchèrent* dans III hommes [R *se mirent à chercher*. *Ils cherchèrent* A *sortirent à sa recherche*. *Ils allèrent*] dans 171 I le *foin*, dans la « tasserie » de l'écurie III le [R *foin* A *fenil*], dans 172 I dans les « *parcs* » des II,III dans les [R « *parcs* » A *stalles*] des 173 I crèches partout 175 I Catherine *était* pâle III Catherine [R *était* A *paraissait toute*] pâle 176 I bougies et 176 I une *horrible* angoisse III une [R *horrible* A *profonde*] angoisse

Aux coups de deux heures, la plupart des hommes étaient rentrés. Ils causaient à voix basse, comme auprès d'un mourant. Tout à coup la porte s'ouvrit et le « marié » parut. Il était livide. Cependant ses yeux étincelaient encore. Du sang coulait le long de son bras, et se montrait sur ses mains glacées. Firmin le suivait, blême, et l'air hébété d'un homme qui ne sait s'il dort ou s'il veille, s'il a fait un rêve affreux ou un acte atroce.

– D'où viens-tu, Misaël ? que t'est-il donc arrivé ? demanda le garçon d'honneur.

Il expliqua assez gauchement qu'il avait éprouvé un singulier malaise, et qu'il était sorti pensant bien que l'air froid le remettrait, qu'il était tombé sur la glace, s'était fait une blessure à l'épaule et que cette blessure lui avait fait perdre connaissance...

Firmin le regardait avec de grands yeux animés. Il aurait bien voulu parler, c'était visible, et il laissait voir qu'il en connaissait long, par ses signes de tête et ses haussements d'épaules. Il n'en fit rien cependant. La blessure fut pansée. On aurait dit un coup de couteau. Il y a des glaçons qui tranchent ou percent comme des poignards.

La gaieté revint. On but une dernière rasade, et, le lendemain matin, la cloche carillonna l'heureux mariage de Catherine avec Misaël.

– Et le loup-garou, qu'en faites-vous ?

177 I souffrait *beaucoup*. // *Quand deux heures sonnèrent* la III souffrait [R *beaucoup*]. // [R *Quand deux heures sonnèrent* A *Aux coups de deux heures*], la < Dans la marge inférieure : « (pour éviter une répétition de sonnet) » > la 179 I basse comme 182 I bras et *tombait goutte à goutte du bout de ses doigts glacés*. Firmin III bras, et [R *tombait* <... comme en I> *glacés* A *se montrait sur ses mains glacées*]. Firmin 183 I suivait, *presque aussi blême* II, III suivait, [R *presque*] blême 188 I *malaise tout à coup*, et III *malaise* [R *tout à coup*], et 188 I sorti, pensant III sorti [R,] pensant 188 I remettrait... qu'il II remettrait... [R *qu'il* A II] était III remettrait [R ... A,] qu'il 189 I *glace et s'était* III *glace* [R et A,] s'était 190 I l'épaule... *Il avait marché sans savoir où il allait, ayant probablement perdu connaissance* III [R ... *Il avait* <... comme en I> *perdu* A *et que cette blessure lui avait fait perdre* < Dans la marge : *lui fit perdre* > connaissance 193 I visible ; et 194 I d'épaules. *Cependant il ne dit rien*. La III d'épaules. [R *Cependant il ne dit rien* A *Il n'en fit rien cependant*]. La 197 I comme un *poignard*. // La III comme [R un *poignard* A *des poignards*]. // La 198 I et le lendemain matin la 201 I loup-garou ? / Attendez III loup-garou [R ? A, *qu'en faites-vous ?*] / – Attendez

– Attendez une minute.

Avant la messe, Misaël entra au confessionnal. Il y resta longtemps. Firmin recommença ses gestes et ses signes de la veille, mais avec des airs d'approbation. Il ne souffla mot, car il avait promis de ne point parler. 205

Or, voici ce qui était arrivé cette nuit-là. Chacun cherchait de son côté le disparu. Firmin pensa qu'il pouvait être allé à l'écurie voir à son jeune cheval. Pourtant, nu-tête, ça n'avait guère de bon sens. N'importe, il s'y rendit. Comme il allait mettre la main sur le crochet de fer qui tenait la porte fermée, il entendit marcher sur la neige, derrière lui. Il crut d'abord que c'était quelqu'un de la noce. Tout autre pouvait bien comme lui aller jeter un coup d'œil aux animaux. Il se retourna. Une bête de la taille d'un gros chien, mais plus élancée, venait par le sentier qui reliait la grange à la maison. Elle était noire et ses yeux étaient rouges et flamboyants. Firmin, brave d'ordinaire, eut peur, tellement peur qu'il resta là, sans ouvrir, immobile, incapable de faire un pas. L'animal s'avavançait vers lui et le regardait. Il crut qu'il allait être dévoré. L'instinct de la conservation lui revint alors, il fit sauter le crochet de fer et se précipita dans l'écurie. La bête redoutable entra avec lui. Il fit le signe de la croix, tira son couteau de poche et s'apprêta à défendre sa vie. Il pensait bien que c'était un loup véritable. L'animal se dressa, lui mit sans façon, sur les épaules, ses pattes velues, et allongea, comme pour le mordre ou le lécher, son museau pointu d'où s'exhalait un souffle brûlant. Firmin frappa. 210 215 220 225

205 I avec une nuance approbative. Il ne dit pas un mot cependant, car III avec [R une nuance approbative A des airs d'approbation]. Il ne [R dit pas un mot cependant A souffla mot], car 207 I arrivé dans la nuit. Chacun III arrivé [R dans la nuit A cette nuit-là]. Chacun 208 I le marié si étrangement disparu III le [R marié si étrangement] disparu 209 I l'écurie où se trouvait son III l'écurie [R où se trouvait A voir à] son 210 I il levait le III il [R levait A allait mettre la main sur] le 212 I neige derrière 213 I noce. Un autre pouvait avoir comme lui l'idée de venir ici. II III noce. [R Un autre <... comme en I> ici A Tout autre pouvait bien comme lui aller jeter un coup d'œil aux animaux]. Il 216 I le petit sentier 217 I noire avec des yeux rouges ; des yeux flamboyants qui éclairaient comme des lanternes. Il eut II noire [R avec des yeux A et ses yeux étaient] rouges <... comme en I> lanternes. Il eut III noire [R avec des yeux <... comme en I> lanternes, il A et ses yeux étaient rouges et flamboyants. Firmin, brave d'ordinaire.] cut



L'animal se dressa, et allongea comme pour le mordre, son museau pointu ... Firmin frappa.

230

Le couteau atteignit l'épaule et fit couler le sang. Aussitôt le loup disparut, et un homme blessé à l'épaule surgit on ne sait d'où.

– Vous m'avez délivré, merci, fit cet homme.

– Comment, Misaël, c'est vous ?

– Oh ! n'en dites rien, s'il vous plaît !

– Vous « courez » le loup-garou ?... Mon Dieu ! qui aurait
pensé cela ?... Il y a donc sept ans que vous n'avez pas fait vos
pâques ? 235

– Sept ans ; mais ne parlez pas de cela, je vous en prie. Je
vais aller à confesse demain matin, et je serai bon chrétien à
l'avenir.

– Le jurez-vous ? 240

– Je le jure !

– Je serai à l'église, et si vous ne tenez point votre parole,
je dirai tout. Le mariage sera manqué.

– C'est entendu.

245

.....
La voilà finie, cette histoire.



Geneviève Jambette avait le soin d'ajouter :

– Firmin, mon frère, n'a jamais soufflé mot de cette histoire ; elle n'a jamais été connue.

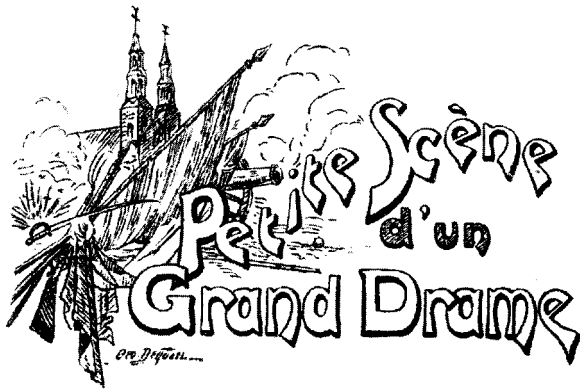
250 Ça finissait par un éclat de rire.

Vous allez me dire, peut-être, que vous ne croyez pas un mot de tout cela...

Eh bien ! moi non plus.

247 I Geneviève *Gambette* avait
cela, et la chose A cette histoire ; elle n'a

248 I de *celà, et la chose* n'a III de [R
252 I de *cela* III de [A *tout*] *cela*



— Eh bien ! monsieur le curé, avez-vous réussi à leur faire entendre raison, à ces pauvres fous ? Ont-ils regagné leurs foyers ?

— Oui, monsieur Laforêt, oui. Ils se sont dispersés ; ils ont repris le chemin de la maison. Chacun est chez soi maintenant. 5

— Ils s'étaient promis, ce semble, de fermer l'oreille à vos conseils.

— C'est que je leur ai parlé avec force de la soumission que l'on doit à l'autorité, et de l'inutilité de leur résistance. La conviction est enfin entrée dans leur esprit méfiant. Un seul s'entête, un exalté fraîchement sorti du collège, avec une grande disette de connaissances et une grande provision de prétentions. 10

— Oui-dà ! qui ça donc ? 15

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, vol. 31, juillet 1895, p. 413-418 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 339-352 ; texte de base ; III : Dactylographie avec corrections manuscrites, 7 f. ; en marge supérieure du f. 1 : « à recopier & reconsidérer traits & guillemets attentivement » (BNQ, fonds Le May).

7 I promis, *cependant*, de II promis, [R *cependant A ce semble*], de 11
 I Un seul est resté, *une tête chaude*, un exalté II Un seul [R *est resté, une tête chaude A s'entête*], un exalté III Un seul s'entête *cependant* : *une tête chaude*, un exalté

– Le petit Després, le garçon de Jacques. C'est André qu'il se nomme, je crois.

– Ils ont la révolte dans le sang, ces gens-là... Mais que va-t-il faire, seul ?

20 – Mourir !

Et monsieur le curé Paquin*, satisfait d'avoir placé convenablement le mot sublime de Corneille, versa du vin à monsieur Laforêt, à monsieur Desève, son vicaire, à lui-même, et s'écria :

25 – À l'autorité !

Cela se passait vers la fin de 1837, à Saint-Eustache*.



30 Les pauvres exaltés, que le bon curé venait de faire rentrer dans l'ordre, étaient des *patriotes*. Ils s'étaient réunis d'abord dans le couvent du village comme dans une citadelle, qu'ils quittèrent peu après pour rentrer dans leurs foyers, tristes et la tête penchée comme sous le poids d'une action mauvaise.

Ils sauvaient ainsi leur vie pour ne pas perdre leur âme.

18 III ces gens-là. Mais 21 I, III Et Monsieur le II Et [R Monsieur A monsieur] le 22 I à monsieur Laforêt, à son vicaire, monsieur Desève, rempli aussi son verre, et II à monsieur Laforêt, à [R son vicaire, monsieur Desève A M. Desève, son vicaire], [R remplit aussi son verre A à lui-même], et III à Monsieur Laforêt, [A et] à [A monsieur Desève] son vicaire, [R à monsieur Desève,] [A puis il emplit son verre, et 26 III Saint-Eustache. // [R Les A Ces] pauvres 27 I pauvres fous, que II réunis [R fous A exaltés], que III pauvres fous <souligne> que 28 I réunis dans II réunis [A d'abord] dans III réunis, d'abord, dans 29 III village [A, comme dans une citadelle,] pour y attendre l'ennemi, mais ils le quittèrent 29 I citadelle. Ils rentrèrent dans II citadelle [R. Ils rentrèrent A, qu'ils quittèrent peu après pour rentrer] <Dans la marge supérieure, autre leçon : puis quittèrent la place [A peu après] pour rentrer dans leurs foyers. [R. Ils étaient A, tristes... etc.]> dans 32 I sauvaient leur II sauvaient [A ainsi] leur

Mais André Després était resté, lui ; il était resté seul en sa citadelle improvisée. Il comptait sur l'arrivée de compatriotes résolus pour accueillir les bataillons de Colborne* qui se seraient vantés d'avoir vu les portes du couvent s'ouvrir comme pour les recevoir, et les mains se tendre comme pour les supplier. 35

En effet, plusieurs de ceux qui, tantôt, avaient obéi à l'injonction du curé, revinrent avec leurs armes et le front haut. D'autres arrivèrent du Grand-Brûlé et de Saint-Benoit. La troupe se reforma ; le courage se réveilla dans ces cœurs naïfs mais valeureux ; l'espoir fit sourire ces victimes volontaires ; et quand le vieux Colborne* entoura le village d'un cercle de fer, avec ses deux mille soldats et ses huit canons, une clameur fit tressaillir d'émoi les murs sacrés du cloître. 40 45

– Vive la patrie !

On avait aperçu Chénier* au milieu de cette troupe en formation. Després bondit du milieu des siens, et l'aborda.

– Bien des patriotes ont les mains vides, s'exclama-t-il vivement ! 50

33 I seul. II II seul [A en sa citadelle improvisée]. III seul en [R sa citadelle improvisée A ce refuge improvisé et qu'il croyait sûr]. II 34 I Il comptait qu'il en viendrait d'autres, et qu'enfin les bataillons de Colborne ne pourraient se vanter d'avoir vu II Il comptait [R qu'il en viendrait d'autres et qu'enfin A sur l'arrivée de compatriotes résolus pour [R que] accueillir] les bataillons de Colborne [R qui ne pourraient se vanter A qui se seraient vantés] d'avoir vu III Il escomptait l'arrivée toute prochaine de compatriotes résolus pour accueillir les bataillons de Colborne qui se seraient vantés, [R bien sûr A avec orgueil], d'avoir vu 36 I portes s'ouvrir II portes [A du couvent] s'ouvrir III portes du [R cloître A couvent] s'ouvrir 37 I recevoir et 39 I,III qui avaient III qui [A, tantôt,] avaient 42 I naïfs ; l'espoir II naïfs [A mais valeureux] ; l'espoir 45 III clameur [R soudaine] fit 47 I patrie ! // Chénier était au milieu de cette troupe. Després l'aborda. / – Plusieurs d'entre nous n'ont pas d'armes, observa-t-il. // Le patriote répondit II patrie ! // [R Chénier était A On avait aperçu Chénier] au milieu de cette troupe [A en formation]. Després [A bondit au milieu des siens et] l'aborda. / [R – Plusieurs d'entre nous n'ont pas d'armes, observa-t-il A Bien des patriotes ont les mains vides, exclama-t-il <corrigé d'après l'usage>, vivement ! // Le [R patriote A vaillant Chénier] répondit III patrie ! // Després avait aperçu Chénier au milieu de cette troupe en formation. II [R bondit au dehors, aborda Chénier A l'aborda] et lui dit avec inquiétude : « Bien des patriotes ont les mains vides, comment pourrons-nous riposter à l'attaque ? » / – Plusieurs d'entre nous seront tués, répondit avec calme le vaillant Chénier, les autres

Le vaillant Chénier* répondit avec calme :

– Plusieurs d'entre nous seront tués, les autres prendront leurs armes.

55

II

La résistance fut vigoureuse, désespérée, mais inutile. Ils durent fléchir devant le nombre mieux aguerri de l'ennemi, et devant l'implacable incendie qui s'allumait de toute part.

60

Et les « pauvres fous » la rage au cœur, forcés d'abandonner la place du couvent incendié dont les pignons déjà commençaient à flamber, sous les boulets des canons de l'armée ennemie, volèrent vers l'église qui devint leur dernier refuge. Par les fenêtres ouvertes ils firent pleuvoir sur l'ennemi leurs dernières balles ; et quand les chevrons du toit en feu commencèrent à vaciller avec un craquement sinistre, ils s'élançèrent
65 dehors, perçant d'une trouée sanglante les rangs serrés de l'armée anglaise.

C'est alors que le brave Chénier*, leur chef à tous, tomba pour ne plus se relever.

56 I résistance *des patriotes* fut II résistance [R *des patriotes*] fut III résistance *des braves* fut 57 I devant le nombre mieux armé, et II devant le nombre mieux [R *armé A aguerri de l'ennemi*], et III devant [R *le nombre, mieux aguerri et mieux armé de l'ennemi A des ennemis mieux aguerris et mieux armés*], et 58 I incendie qui s'allumait *partout*. // Obligés d'abandonner le couvent dont les pignons flambaient, l'église devint leur II incendie qui s'allumait [R *partout AR au couvent, à l'église et partout A de toute part*]. // [R *Obligés A Et les « pauvres fous », la rage au cœur, forcés*] d'abandonner [R *le A la place du*] couvent [A *incendié*] dont les pignons [R *flambaient A déjà commençaient à flamber sous les boulets des canons de l'armée ennemie, volèrent vers*] l'église [A *qui*] devint leur < Dans la marge supérieure, autre leçon : (*ces pauvres fous-là, comme les appelaient les bureaucrates, c'étaient des patriotes [R et], des braves !*). Dans la marge inférieure, vis-à-vis le mot « église » : *qu'ils comptaient faire leur citadelle* > III incendie [R *qui venait de s'allumer A que des mains criminelles, par les ordres du « vieux brudot », venaient d'allumer*] au couvent, [R *puis*] à l'église [R *, partout A et ailleurs*]. // Les pauvres fous, comme les appelaient les bureaucrates, la rage au cœur, et forcés d'abandonner la place, volèrent à l'église où ils espéraient trouver leur 62 III refuge. Là comme au couvent, le feu allumé par les boulets de Colborne, venait d'éclater. Ils y pénétrèrent résolument et grimpèrent aux fenêtres ouvertes d'où ils firent pleuvoir sur les assaillants leurs dernières balles, quand, fatalement, les chevrons du toit en flamme commencèrent à vaciller avec un craquement sinistre. Affolés, ils s'élançèrent [R *vivement*] dehors 68 I que Chénier, leur chef, tomba II que [A *le brave*] Chénier, leur chef [A *à tous*], tomba

Plus heureux, André Després réussit à s'échapper ; mais 70
 ce ne fut qu'en sabrant d'outre en outre un jeune compatriote,
 un lieutenant du capitaine Leclerc*, qui tentait de l'empêcher
 de franchir la palissade du cimetière. Son forfait accompli, il
 jeta aussitôt, au loin, son arme rouge de sang, escalada l'en- 75
 ceinte et s'enfuit. Mais il était poursuivi. On voulait le prendre
 vif, et faire ensuite de cet acte lâche un exemple terrible.

La chasse fut longue. Le fuyard était agile et connaissait
 bien les lieux. Il disparut au moment où des balles désespérées
 allaient l'atteindre. Mais ce n'était que partie remise. Il ne pou- 80
 vait sortir du village, ni forcer les lignes anglaises, ni tromper la
 vigilance des sentinelles. Il ne pouvait échapper, Colborne*
 venait de le jurer.

III

Mademoiselle Emmélie Laforêt venait de sortir de sa cham- 85
 bre toute blanche, où elle avait prié pendant que le canon ton-
 nait et que les flammes dévoraient le couvent et l'église. Ses
 longs cheveux blonds tombaient en désordre sur ses épaules
 voilées d'un fichu de soie noire, et, dans les cils d'or de ses
 grands yeux bleus il y avait encore des pleurs. Elle s'approcha 90
 d'une fenêtre. Alors elle vit des tourbillons d'étincelles monter
 dans l'air glacial, et des tisons enflammés retomber sur le sol

71 I qu'en *perçant* d'outre II qu'en [R *perçant* A *sabrant*] d'outre 73 I
 cimetière. *Alors* il jeta son II cimetière. [R *Alors* A *Son forfait accompli,*] il jeta
 [A *aussitôt, au loin,*] son III cimetière où la *mêlée sanglante* eut lieu. [R *Son forfait*
accompli, il A II] jeta [R *aussitôt*] au loin son 76 I faire ensuite un II faire
 ensuite [A *de cet acte lâche*] un III faire [R *de cet acte lâche* A , *sur-le champ,*] un
 77 I longue. *Il était* II longue. [R *Il A Le fuyard*] était 78 I bien des lieux
 78 I disparut *tout à coup* au moment où des balles désespérées allaient l'atteind-
 dre. *Mais il était dans le village. On le reconnaîtrait bien. Il ne saurait* forcer les
 lignes *ennemies*, ni II disparut [R *tout à coup*] au moment où des balles déses-
 pérées allaient l'atteindre. *Mais* [R *il était* <... comme en I> *ennemies* A *ce n'était*
que partie remise. Il ne pouvait sortir du village, [R et] ni forcer les lignes [R ennemies
A anglaises], ni III disparut habilement [R quand A pendant que] des balles sif-
flaient à ses oreilles, non pour l'atteindre, mais pour paralyser sa fuite et le pouvoir saisir.
Mais en vain. Ce fut [R donc] partie remise. Il ne pouvait d'ailleurs sortir 81
I sentinelles. Il serait pris. Colborne II sentinelles [AR Il sera pris A Il ne pouvait
échapper, Colborne venait de le jurer]. // Mademoiselle III sentinelles. Il serait
pris. Colborne, tout colère, venait 90 III fenêtre. [R Alors elle A Elle] vit
 91 I retomber *avec bruit* sur II retomber [R *avec bruit*] sur



Chénier tomba pour ne plus se relever. Plus heureux, Després réussit à s'échapper, mais ce ne fut qu'en perçant d'outré en outre un jeune compatriote.

blanc de neige. Des hommes couraient çà et là comme des fauves pris de terreur. La porte s'ouvrit brusquement, et un de ces fugitifs se précipita dans la maison.

93 III terreur. [R La A Tout à coup la] porte s'ouvrit brusquement [R. Un fugitif A., et l'un des fugitifs] [R de la petite troupe des braves écrasée par le nombre,] se

– Cachez-moi, pria-t-il, d'une voix terrifiée ! cachez-moi ! 95
S'ils me prennent, ils vont me tuer.

Et il cherchait à pénétrer plus loin.

– C'est ma chambre, fit la jeune fille, émue et surprise.

L'homme était jeune et beau. La course avait rendu à sa 100
figure pâlie par les veilles et les inquiétudes, une teinte vive.

– Mais qui êtes-vous ? demanda mademoiselle Laforêt.

– Un patriote !

– Et vous vous sauvez ?

– Tout est perdu ; Chénier* est mort !

– C'est fâcheux qu'il ne soit pas mort plus tôt, observa alors 105
une voix sonore et menaçante.

Et un homme au ventre obèse, court, large d'épaules et
barbu, parut dans une porte entr'ouverte. C'était monsieur
Laforêt, un bureaucrate.

– C'est fâcheux, en effet, reprit-il, car, sans ce toqué, plu- 110
tôt médecin que général d'armée, le village serait encore de-
bout et bien des braves et honnêtes citoyens vivraient encore, et
qui sont là, dans le cimetière gisant à ses côtés.

– Dieu l'a jugé, répliqua le jeune patriote, et les jugements 115
de Dieu sont plus équitables que ceux des hommes.

À ce moment on frappa trois coups dans la porte.

– Les voici ! reprit Després.

95 I voix *altérée* ! cachez-moi II voix [R *altérée* A *terrifiée*] ! cachez-moi
96 III me *découvrent*, ils 98 III *surprise*. // [R L' A *Cet*] homme 109 I
Laforêt. / – C'est III Laforêt [A , un *bureaucrate*]. / – C'est 110 I ce *ma-*
niaque, le village II ce [R *maniaque*, A *toqué*, *plutôt médecin que général d'armée*,]
le village 112 I des *citoyens honnêtes* vivraient encore, qui sont là, dans le ci-
metière *avec lui* II des [R *citoyens honnêtes* A *braves et honnêtes citoyens*] vivraient
encore, [A *et*] qui sont là, dans le cimetière [R *avec lui* AR *cet exalté* A *gisant à ses*
côtés]. / – Dieu III des braves et honnêtes citoyens vivraient, *qui gisent mainte-*
nant dans le cimetière *auprès de cet exalté* / – Dieu 114 III *jugé*, *réplique* le
114 I le patriote II le [A *jeune*] patriote

Et, se tournant vers la jeune fille, il demanda de nouveau :

– Voulez-vous me sauver ?

120 Il n'y avait plus une minute pour la réflexion ; il fallait écouter l'instinct, ou, plutôt, le cœur.

– Entrez là, répondit-elle.

Elle montrait sa chambre ; et sa parole tremblait sur sa lèvre pure, comme si elle eût éprouvé une grande honte.

125 – Que fais-tu ? demanda son père avec reproche.

– Je sauve un malheureux.

– Un traître !

À cette injure, André Després s'était arrêté sur le seuil de la chambre virginale.

130 Trois nouveaux coups retentirent, plus forts, plus impérieux.

– Mon père ! supplia Emmélie.

– Eh bien ! soit, puisque tu le veux.

Et plus bas, entre ses dents serrées, il grommela :

135 – Les maudits patriotes !...

Six hommes entrèrent, six soldats, des Anglais et des Canadiens.

Ils saluèrent monsieur Laforêt et sa fille. L'un d'eux prit la parole :

140 – Nous venons de la part du général Colborne, dit-il, vous demander si quelque rebelle ne se cache pas ici.

– Ne savez-vous pas que je suis un des chefs bureaucrates ? repartit monsieur Laforêt, d'une voix aigrie.

121 III ou plutôt 123 III chambre [R et A ;] sa 124 III pure [R ;] comme 124 I eût avoué une II eût [R avoué A éprouvé] une 130 III plus impétueux. / – Mon 135 III patriotes [R ... A !] // Six 137 III Canadiens. Ils saluèrent *Monsieur Laforêt*

– C'est que nous donnons la chasse à un de ces brigands, et nous avons ordre de l'emmener. 145

– Mort ou vif, ajouta un autre.

– Depuis quand, reprit monsieur Laforêt, la maison d'un fidèle sujet de Sa Majesté sert-elle de cachette à un révolté ?

– Oh ! moi, je vous connais, affirma l'un des soldats ; je sais quelle confiance on doit avoir en vous. 150

– Eh bien ! pourquoi me fait-on l'injure de me soupçonner ?

– Mais, c'est plus qu'un révolté, cet homme qui se cache, observa un troisième, c'est presque un assassin.

– Comment ? un assassin ? demanda le maître de la maison. 155

– Il pouvait se rendre, reprit le soldat, il n'était pas menacé. Il aurait eu la vie sauve, mais, au lieu de cela, pour franchir l'enceinte du cimetière et s'échapper, il a éventré l'un des nôtres, éventré ! c'est le mot. 160

– Hum ! hum ! gronda le vieillard.

Mademoiselle Emmélie écoutait avec anxiété. Elle ne voyait pas un grand mal, après tout, à ce qu'un homme sauvât, même à ce prix, sa vie et sa liberté.

– Alors, il n'est pas ici ? questionna-t-on de nouveau. 165

Et les limiers se disposaient à sortir.

– Vous pouvez chercher, répliqua froidement monsieur Laforêt.

147 III reprit *Monsieur Laforêt* 148 III de *sa Majesté* 151 I soupçonner ? / – *Et puis*, c'est II soupçonner ? / – [R *Et puis A Mais*], c'est 153 I cache, *c'est presque un assassin, observa un troisième*. / – Comment II cache, [R *c'est presque un assassin, observa un troisième A observa un troisième, c'est presque un assassin*]. / – Comment III cache, observa un troisième : c'est 154 I assassin. / – Comment *cela* ? demanda le *vieux bureaucrate*. / – II II assassin. / – Comment [R *Cela A ? un assassin*] ? demanda le [R *vieux bureaucrate A maître de la maison*]. / – II III assassin. / – *Assassin ?... assassin ?... comment cela* ? demanda, *comme sous l'effet d'une commotion*, le *vieux maître* 157 I se rendre ; il n'était II se rendre [R ; A , reprit le soldat, il III se rendre, continua le 158 I sauve sans doute. au lieu II sauve [R sans doute. Au A mais, au] lieu III sauve, c'est bien sûr, mais au

– Nous n'aurions pas insisté, Monsieur, si quelqu'un ne nous avait pas dit l'avoir vu entrer ici.

– Quelqu'un... quelqu'un, c'est aisé à dire, murmura le bureaucrate ahuri.

Puis il ajouta :

– Sait-on le nom de l'infortuné qui s'est fait éventrer ainsi ?

– Oui, c'est un lieutenant, le jeune notaire Duquay, un brave !

– Hein ?

– Le jeune notaire Duquay.

– Le jeune notaire Duquay ?

Un cri perçant se fit entendre :

– Lui ! lui !

Et mademoiselle Emmélie, balbutiant le nom du jeune notaire, tomba sur ses genoux, et murmura d'une voix pleine de sanglots :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! il est mort... assassiné ! Que faire ?

Elle venait de perdre son fiancé.

Monsieur Laforêt s'adressant aux soldats, leur dit la raison du désespoir de sa fille. Les soldats étaient émus et regrettaient d'être venus annoncer le deuil à cette maison.

Une lutte horrible se livrait dans l'esprit et le cœur de la jeune fille. Son bonheur brutalement compromis par celui-là

174 III ainsi *que vous le dites ?* / – Oui 175 I c'est le II c'est [A un lieutenant,] le 182 I Emmélie tomba II Emmélie [A, balbutiant le nom du jeune notaire,] tomba 183 III tomba à genoux et 183 I genoux. Puis elle murmura II genoux [R. Puis elle A, et] murmura 185 I Dieu ! *que faire* II Dieu ! [A il est mort... assassiné !] Que III Dieu ! il est mort... *mort assassiné !* Que 191 I dans le cœur II dans [A l'esprit et] le III dans l'esprit et dans le 192 I bonheur tué par celui-là qu'elle II bonheur [R tué A brutalement compromis <Dans la marge : perdu.> par celui-là [A même] qu'elle III bonheur tué par

même qu'elle s'efforce de sauver !... ses rêves d'or envolés soudain comme des colombes que chasse la tempête, et ses espérances à jamais évanouies !... Qu'avait-il fait, son fiancé, pour mériter un pareil sort ?... Allait-elle protéger son assassin maintenant ?... Car c'est un assassin, ce patriote qui est là, dans sa chambre, à elle !... dans sa chambre ! Ô la profanation !... Pourquoi cet homme n'expierait-il pas son crime ?... Était-elle obligée de le cacher ainsi, puisqu'il lui faisait tant de mal ?... C'était involontairement, c'est vrai, et sans le savoir, mais était-il nécessaire de se révolter ?... Si encore c'eût été dans la chaleur du combat, face à face !... Elle voyait la blessure béante, elle entendait les plaintes du mourant !... Ô angoisse ! ô torture ! ô désespoir ! Elle était pâle et les pleurs l'inondaient.

Sombre, indécis, son père la regardait.

Les soldats étaient dans la stupeur.

Soudain elle se leva, marcha vers sa chambre et en ouvrit la porte. Sur le seuil, elle parut hésiter ; ses regards mouillés semblaient chercher quelque chose. Ils s'arrêtèrent sur le crucifix d'ivoire suspendu au chevet de son lit. Alors, se retournant vers les envoyés de Colborne* :

– Sortez ! ordonna-t-elle avec un geste douloureux... laissez-moi seule... j'ai besoin de pleurer.

193 III sauver ! ses 194 I tempête... ses II tempête [R ... A , et] ses III tempête, ses 195 III évanouies !... < Dans l'interligne : « < à la ligne ? » > Qu'avait-il 197 I là... dans II là [R ... A ,] dans 198 III chambre à 198 III Ô profanation 200 I ainsi ? lui qui lui faisait 200 II mal ?... < Dans la marge supérieure : de le dérober [A ainsi] à la justice. [R cet assassin de son fiancé, de son bonheur à elle, de sa vie ? A celui qui détruit son bonheur, qui brise sa vie ?] > C'était III mal ?... de le dérober à la justice, lui [A qui brise sa vie,] qui détruit son bonheur [R , qui brise sa vie ? A ...] C'était 201 I C'était involontairement, c'est vrai, sans le savoir... mais II C'était involontairement, c'est vrai, [A et] sans le savoir [R ... A ,] mais III C'était involontaire, c'est vrai, [R et sans le savoir,] mais 205 III l'inondaient. < Dans la marge, à la verticale vis-à-vis ce paragraphe : « Tous ces points de suspension sont-ils bien nécessaires ? » > // Sombre 206 I regardait. // Il croyait bien qu'elle allait se venger de sa femme. // Les 207 III stupeur. Ils ne savaient que faire. // [R Soudain elle se leva A Mademoiselle Emmélie se leva soudain], marcha

Elle s'agenouilla au pied de la croix.



Les soldats s'éloignèrent en silence. Monsieur Laforêt, les mains derrière le dos, se mit à marcher à grands pas dans la chambre où flambait la cheminée. De temps en temps une larme roulait sur sa joue. De temps en temps aussi on l'entendait grommeler :

– Les maudits patriotes !

215 I s'agenouilla devant le crucifix. // Les II s'agenouilla [R devant le crucifix A au pied de la croix]. // Les III s'agenouilla au pied du divin Crucifié. // Les 216 I silence, Monsieur II silence [R, A.] Monsieur III silence. // Monsieur 217 III la pièce où 221 III patriotes ! // [A Le fugitif, tout penaud, humilié, regrettant son crime, s'esquiva. On ne le revit plus. // Emmélie écrasée sous le poids de sa douleur, < Autre leçon en marge : brisée de douleur > ne put se consoler. Elle fit à son père ses adieux, et partit pour le cloître.

LE COUP DE FOURCHE

DE
JACQUES LEDUR



Un soir de juin, un de ces soirs calmes et parfumés où le soleil s'attarde, étincelant, dans le ciel qu'il empourpre, où la brise tiède emporte sur les eaux les aromes des prairies et des jardins, les chants des oiseaux et des ménagères, je pris passage, avec quelques amis, sur un bateau en partance pour la métropole. Nous regardions avec un indicible plaisir se dérouler, sur les deux bords du fleuve, les campagnes toutes fleuries, et nous sentions qu'à cette heure nul pays au monde n'était comparable au nôtre. Le fleuve profond et large, était, ce soir-là, calme et sans rides. En arrière du vaisseau, dans le sillage qui s'élargissait toujours, la lumière ondoyait mollement et s'en allait, avec le flot un moment soulevé, se briser en millions de parcelles brillantes sur le sable doré de la rive. Nous aurions pu entendre les chansons des laboureurs revenant de l'ouvrage, et les aboiements des chiens aux premières ombres, si les grandes roues du bateau n'avaient sans cesse fouetté l'eau dormante du beau Saint-Laurent.

Sur un coteau lointain, au milieu des arbres qui paraissaient une dentelle noire à l'horizon du ciel rose, nous vîmes

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, vol. 31, octobre 1895, p. 589-596 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 353-371, texte de base.

10 I large *n'avait pas une ride*. En arrière II large [R *n'avait pas une ride* A *était, ce soir-là, calme et sans rides*]. En arrière 17 I *fouetté le fleuve dormant*. // Sur II *fouetté* [R *le fleuve dormant* A *l'eau dormante du beau Saint-Laurent*]. // Sur 19 I *lointain, tout à coup*, au II *lointain*, [R *tout à coup*,] au 20 I *noire au bord du ciel rose, on vit reluire* II *noire* [R *au bord*] du ciel rose, [R *on vit* A *nous vîmes*] reluire

reliure une toiture toute petite, qui nous semblait une lampe allumée sur un autel.

– Quel est ce point étincelant, me demanda l'un de mes amis ?

25 – C'est un calvaire, répondis-je, un calvaire... Si jamais vous passez là, arrêtez. Entrez dans la petite enceinte, agenouillez-vous sur la pierre, et priez une minute, au pied de la croix, pour l'âme de Jacques Ledur.

– Prier pour l'âme de Jacques Ledur ? répéta lentement
30 Georges Valin, qui n'avait guère l'habitude de ce passe-temps.

Et il ajouta d'un ton un peu goguenard :

– Je suppose qu'il y a une histoire au fond de cela ?

– Il y a une histoire, en effet, affirmai-je.

– Eh bien ! dis-la-nous, si elle n'est pas trop longue.

35 – Oui, et pour vous être agréable, je vais abréger. Écoutez bien.



Un jour, à la première heure de la levée, Jacques Ledur entra chez lui, revenant du champ. Il était blême et chancelant, comme un homme ivre, lui dont la sobriété était légendaire. Sa
40 main droite tenait une fourche de fer époincée, sa main gauche

21 I petite. *C'était comme* une lampe *qui se serait* allumée II petite [R . *C'était comme* A , *qui nous semblait*] une lampe [R *qui se serait*] allumée 25 I répondis-je... *C'est un calvaire... Et si jamais* II répondis-je [R ... *C'est A* ,] un calvaire... [R *Et si A Si*] jamais 27 I croix pour 28 II Ledur. / – [R *Priez A Prier*] pour 29 I Ledur... répéta lentement Georges V. qui II Ledur [R ... A ?] répéta lentement Georges Valin, qui 34 I longue. / – *Je vais abréger ; mais je ne puis toujours pas en dire le dernier mot tout de suite, ce serait d'un conteur maladroit.* Écoutez II longue. / [R – *Je vais* <... comme en I> *maladroit* A – *Oui, et pour vous être agréable : je vais abréger.*] Écoutez 37 I jour, dans la II jour, [R *dans A à*] < Dans la marge : « dans ou à ? » > la 38 I lui qui ne prenait jamais un coup de trop. Sa II lui [R *qui ne prenait jamais un coup de trop* A dont la sobriété était légendaire]. Sa

serrait convulsivement, comme pour la refermer, une blessure qu'il s'était faite au côté. Il ne regarda personne, jeta sa fourche dans un coin, et se mit à examiner attentivement sur sa poitrine qu'il venait de découvrir, le mal qui allait peut-être l'emporter. Le sang coulait de deux déchirures. Il ne dit rien, lui qui d'ordinaire sacrait comme un démon ; il ne dit rien mais il se prit à trembler comme une feuille. 45

– Mon Dieu ! comment as-tu pu te blesser ainsi ? demanda sa femme accourant à lui.



Il la repoussa rudement.

50

– Le docteur ! Il faut aller chercher le docteur, reprit-elle. Il eut un rire nerveux, mauvais, qui imprima à sa face livide

43 I coin, *enleva vivement sa chemise de toile*, et II coin, [R *enleva vivement sa chemise de toile*], et 43 I attentivement le mal II attentivement [A *sur sa poitrine qu'il venait de découvrir,*] le mal 45 I deux *larges* déchirures II deux [R *larges*] déchirures 46 I rien *et se prit* II rien [R *et A mais il*] se prit

une expression douloureusement amère, et il grommela, en levant les épaules en signe de désespérance.

55 – Le docteur !... C'est le curé qu'il me faut.

Et il se jeta sur son lit. Les enfants se mirent à pleurer. L'aînée des filles courut chez le voisin, lui conter l'accident et le prier d'aller quérir le prêtre et le médecin.

60 – Il faut qu'il se croie en grand danger pour demander le prêtre, observa le voisin, quand la jeune fille s'en fut allée.



Jacques Ledur était né colère. Sa première dent avait mordu le sein maternel, et depuis cette époque déjà lointaine, il avait laissé la trace de bien des morsures dans la réputation de son prochain. À l'école, il avait battu ses camarades pour
65 une faute d'orthographe de moins, ou pour une bonne note de plus. Jeune homme, il avait aimé avec jalousie, boudant sa « blonde » si elle osait sourire à un rival, ou lever sur quelqu'un un regard bienveillant. Adulte, il se mêla d'avoir de l'ambition, voulut être au premier rang parmi les siens, et, comme on dit
70 communément, faire la loi à tout le monde. Ce qui l'aigrît surtout, ce fut de se voir refuser la main de Madeleine Groslot. Le père lui fit des embarras, ne voulant pas d'un gendre bourru ni violent pour sa douce Madeleine. En effet, Madeleine était une
75 douce jeune fille aimante comme toutes les âmes sensibles, mais faible comme toutes les natures soumises.

Jacques épousa, par caprice et par dépit, Églantine Corbeau, qu'il n'aima jamais beaucoup, mais qui ne fut pas malheureuse. Au reste, elle l'avait averti avant de prononcer le oui fatal.

58 I le docteur. / – II II le [R docteur A médecin]. / – II 69 I dit vulgairement, faire II dit [R vulgairement A communément], faire 71 I Groslot. C'est le père qui fit des embarras. Il ne voulait pas d'un gendre bourru pour II Groslot. [R C'est le A Le] père [R qui A lui] fit des embarras, ne [R voulait A voulant] pas d'un gendre bourru [A ni violent] pour 74 I douce créature, une créature aimante II douce [R créature, une créature A jeune fille] aimante 76 I dépit, Alphabétine Corbeau II dépit, [R Alphabétine A Églantine] Corbeau 77 I beaucoup, et qu'il ne rendit guère heureuse. Elle le lui rendit bien. Au reste

– Si tu me tarabustes, tu trouveras à qui parler...

Il avait souri drôlement.

80

– Je ne badine pas. Si tu égratignes, je déchire ; si tu piques, je mords ; mais si tu me choies, je te dorlote.

Les enfants étaient venus comme une rente viagère annuelle. La mère avait trouvé, dans l'amour de ses mioches, un refuge contre les chagrins et les ennuis.

85

Les enfants sauvent bien des vertus du naufrage. Jacques Ledur n'était pas un bon chrétien, mais il n'était pas un homme malhonnête. Il aimait son bien et donnait peu ; il ne volait personne. Il était de ceux qui pensent que les commandements de Dieu et de l'Église se réduisent en somme à deux : Ne point tuer, ne point voler. Le reste, ça s'arrangerait bien.

90

Aussi, quand il mesurait de l'avoine, du blé ou du sarrasin, il cognait avec ostentation du bout du pied sur le demi-minot, pour le bien remplir, et il donnait mesure comble. Par exemple, il vendait au prix fort et se faisait bien payer.

95

Il y avait une exception cependant à cette loyauté dans la vente, c'était quand il mesurait la dîme. Alors la mesure n'était ni comble ni foulée. Il haïssait tant le curé ! Voici pourquoi :

Une année, le marguillier devait être choisi dans son village. Jacques avait une honnête aisance ; il entendait les affaires et pratiquait l'économie ; il crut donc avoir le droit de s'asseoir, à son tour, dans le banc d'œuvre, et d'y recevoir l'eau bénite et l'encens. Un beau banc, le banc des marguilliers, du reste, en bois dur faisant face à la chaire, garni, sur le devant, d'un crucifix et de deux chandeliers d'argent, comme un autel. Aujourd'hui on a enlevé du banc tant convoité le signe du salut et les deux flambeaux, et les marguilliers sont descendus au

100

105

81 I déchire... si II déchire [R ... A ;] si 82 I mords... mais II mords [R ... A ;] mais 82 I me *choyes*, je 84 I trouvé dans 88 I aimait *le sien* et donnait peu, *mais* il II aimait [R *le sien* A *son bien*] et donnait peu [R , *mais* A ;] il 95 I vendait *le haut prix* et II vendait [R *le haut prix* A *au prix fort*] < Dans la marge : « *le* ou *au prix fort* ? » > et 100 I une certaine aisance 102 I s'asseoir à son tour dans 103 I banc, du reste II banc, [A *le banc des marguilliers*,] du reste 104 I dur *verni*, et faisant 106 II enlevé [R ,] du

rang des autres mortels ; seulement est-ce malice ou ironie ? ils sont encore, en mainte église, placés en travers des autres.

110 Donc Jacques voulut être marguillier, et il en parla à ses voisins qui l'approuvèrent, crainte de l'irriter. Il allait être élu quand le curé intervint. Le curé avait son candidat et n'était pas homme à s'en laisser imposer. L'assemblée fut orageuse, la discussion, aigre, et le résultat, désastreux pour Jacques Ledur. Il
115 sortit de la sacristie en blasphémant. Dans sa haine du curé, il insultait la religion. Ce n'était pas un homme qui l'avait écarté de l'honneur qu'il convoitait, c'était l'Église. Il n'irait pas de sitôt entendre chanter des *Dominus vobiscum*, et courber la tête sous des *Benedicat vos*. Et en effet, il ne retourna plus à l'église que rarement, ou il n'y allait que par affaire, pour voir les gens.
120 Il refusa aussi de payer la dîme, sous prétexte qu'il ne réclamait point les services du curé. Un entêtement. Il savait bien qu'il appartenait toujours à l'Église, et que sa famille remplissait ses devoirs religieux. N'importe, il se laissa poursuivre et condamner par les tribunaux : une sottise vanité. Il perdit l'estime de ses
125 concitoyens et devint un objet de mépris. Son caractère s'aigrit davantage. Il en vint à refuser une voiture à sa femme, le dimanche.

– Si tu veux aller à la messe, lui dit-il, vas-y à pied.

130 Trois années de suite, il empêcha le plus âgé de ses garçons de faire sa première communion. Il fallait labourer, il fallait herser. Est-ce qu'on ne sèmerait pas, allons ! Et si l'on ne semait pas, qui donc apporterait la nourriture à la famille, l'hiver prochain ? Les anges, peut-être... Ah ! oui, les anges...
135 allez-y voir !

109 I encore en mainte église placés 113 I homme à se laisser flouer. L'assemblée II homme à [R se laisser flouer A s'en laisser imposer] < Dans la marge inférieure : « ou : à se laisser duper ». >. L'assemblée 115 I curé il II curé [A .] il 117 I de si tôt entendre 118 I des « Dominus vobiscum », et II des [R «] *Dominus vobiscum* < souligné > [R »], et 119 I des « Benedicat vos ». Et II des [R «] *Benedicat vos* < souligné > [R »]. Et 120 I rarement, par affaires, pour II rarement, [A ou il n'y allait que] par [R affaires A affaire] pour 120 I gens. Puis il refusa de II gens. [R Puis il A Il] refusa [A aussi] de 121 I ne se servait point du curé II ne [R se servait point A réclamait point les services] du curé 123 I l'Église et 124 I se laissa condamner II se laissa [A poursuivre et] condamner 129 I messe, vas-y II messe, [A lui dit-il,] vas-y 130 I suite il

L'enfant travaillait au champ tout le mois de mai, écoutant les jurons de son père qui alternaient avec les chansons des oiseaux. Et pendant qu'il peinait sur les sillons noirs et fumants, ses petits compagnons couraient à l'église apprendre les grandes vérités de la religion, et il fut très touché, un jour, le plus beau jour de leur vie, de les voir revenir palpitants de bonheur : ils avaient communié. L'enfant, de trois ans en retard, put à son tour, le printemps suivant, s'agenouiller à la table sainte et recevoir la nourriture divine, qui, depuis deux mille ans bientôt, soutient le chrétien dans son triste pèlerinage. Il revint tout joyeux à la maison. Il se jeta, les larmes aux yeux, dans les bras de sa mère ; il embrassa ses petits frères, ses petites sœurs avec une effusion touchante, puis courut au devant de son père qui rentrait de la grange. Son père lui dit rudement :

— Sauras-tu mieux gagner ton pain maintenant ?

Le jeune communiant osa répliquer :

— Je saurai souffrir avec patience et vous respecter toujours, père.



139 I ses compagnons II ses [A *petits*] compagnons 140 I religion ; puis un jour II religion [R ; puis A , et il fut très touché,] un jour 141 I vie, ils revenaient palpitants II vie, [R ils revenaient A de les voir revenir] palpitants 142 I communié. Enfin, un printemps, il put s'agenouiller II communié. [R Enfin, un printemps, il put A L'enfant, de trois ans en retard, put à son tour, le printemps suivant,] s'agenouiller 143 I recevoir aussi lui, la 146 I se jeta dans les bras de sa mère en pleurant ; il II se jeta [A , les larmes aux yeux,] dans les bras de sa mère [R en pleurant] ; il 150 I maintenant ? // L'enfant osa II maintenant ? // [R L'enfant A Le jeune communiant] osa 152 I souffrir patiemment et vous respecter toujours. // Il est dans nos campagnes une vieille coutume qui ne disparaîtra tout à fait qu'avec la foi et la piété de nos gens. Or, rien n'indique encore un refroidissement de l'ardeur religieuse, une fatigue dans nos élans vers l'idéal chrétien. À mesure que la forêt tombe, les temples s'élèvent. Le pin gigantesque où chantait le nid a fait place au clocher étincelant où l'airain sonne l'heure de la prière. Le Dieu qui se cachait dans l'humble tabernacle de bois doré, au fond de la chapelle solitaire, a quitté sa retraite auguste pour se mêler en quelque sorte à la foule de ses fidèles ; et toujours il est là sous nos yeux étonnés, dans l'ostensoir d'or qui rayonne, au milieu des flambeaux qui se rallument sans cesse et des parfums qui, sans cesse, montent de l'encensoir. Il est II souffrir [R patiemment A avec patience] et vous respecter toujours [R . A , père]. // Il est

Il est, dans nos campagnes, une vieille et sainte coutume,
 155 c'est d'élever des croix de distance en distance, le long des che-
 mins. Ces croix hautes, noires dans le ciel clair, étendent leurs
 bras sacrés sur les maisons et les champs. On les aperçoit de
 loin, et toujours une pensée grave et salutaire se réveille en
 160 notre esprit. On se découvre en passant devant elles, et sur nos
 fronts alors descend une nouvelle bénédiction.

Il y avait une de ces croix sur la terre de Jacques Ledur, à
 une petite distance de sa maison. Elle était là depuis longtemps,
 et les anciens étaient bien des fois venus s'agenouiller sur le sol
 nu, dans la petite enceinte qui l'entourait. Maintenant elle s'af-
 165 faissait comme toute chose bien vieille, et chaque souffle qui
 passait la faisait pencher tristement. Les états devenaient inu-
 tiles, le pied avait pourri dans la terre, et l'un des bras pendait
 comme appesanti par une longue fatigue.

Quand Jacques revint de l'église, après l'élection du mar-
 170 guillier choisi par le curé, il voulut la renverser tout à fait. Il es-
 saya d'abord de la pousser avec ses deux mains, mais elle
 demeura immobile dans son trou rempli de cailloux gris. Il prit
 une perche et frappa le bras pendant, pour le casser et le faire
 tomber. Ainsi démembrée, elle ne serait toujours plus une
 175 croix, se disait-il. Mais le bras résista ferme : il parut être un
 bras suppliant qui conjurait l'homme méchant de s'arrêter en
 son criminel dessein. Jacques s'obstina aveuglément dans sa
 haine et alla chercher une hache. Quelques coups de l'acier
 tranchant sur les angles émoussés ; de petits éclats vermoulus
 180 qui volèrent sur la terre sans verdure ; un son étrange de l'in-
 strument sacrilège qui fit vibrer tout l'arbre et se répéta comme
 un blasphème, et la vieille croix profanée tomba lourdement

167 I terre et 170 I il la *renversa* tout à fait II il [A *voulut*] la [R *ren-
 versa* A *renverser*] tout à fait 171 I d'abord en la *poussant* avec II d'abord
 [R *en la poussant* A *de la pousser*] avec 174 I tomber. *Ce* ne serait toujours
 plus une croix. *Le* bras résista ferme, *et c'était* comme un bras suppliant qui *le*
 conjurait de s'arrêter en son criminel dessein. *Il* alla II tomber. [A *Ainsi dé-
 membrée,*] [R *Ce* A *elle*] ne serait toujours plus une croix [A , *se disait-il*]. [R *Le* A
Mais le] bras résista ferme [R , *et c'était* comme A : *il parut être*] un bras suppliant
 qui [R *le conjurait* A *conjurait l'homme méchant*] de s'arrêter en son criminel des-
 sein. [AR II A *Jacques s'obstina aveuglément dans sa haine* [R . II A *et*] alla 179
 I émoussés, de 180 I verdure, un 180 I étrange qui II étrange [A *de*
l'instrument sacrilège] qui 182 I la croix, *vieille et profanée*, tomba II la [A
vieille] croix [R , *vieille et*] profanée [R ,] tomba

sur la petite clôture qu'elle écrasa d'abord, puis sur la prairie où elle se brisa.

À quelque temps de là, les villageois se réunirent et résolurent d'élever un autre calvaire en réparation du crime si odieusement commis envers Dieu. On organisa une souscription qui alla bien, et l'œuvre fut confiée à un habile sculpteur. Il fit un Christ mourant. Des rayons célestes semblaient sortir du bois transformé. Une douleur immense mais résignée était peinte sur cette figure penchée. Les yeux semblaient voir encore et regarder à travers des larmes. Ils étaient fixés sur l'apôtre aimé et la mère des douleurs. La bouche, amèrement entr'ouverte, avait l'air de dire :

« Enfant, voilà ta mère, femme, voilà ton fils ! »

C'était ce calvaire que l'on voyait étinceler, tout à l'heure, sous le baiser de la lumière du soir.



Le jour de l'accident, le soleil de la matinée avait été chaud, le foin coupé de la veille avait séché, en saturant l'air de senteurs enivrantes, et les faucheurs continuaient à promener la faux sonore dans les prairies. Les faneuses, en chapeau de paille, piquant dans le gazon les fourches de saule devenues inutiles, prenaient les râteaux aux dents de bois dur, pour amasser en andains le foin plein de soleil.

184 I se brisa. // *Les habitants du village se réunirent, à quelque temps de là, et résolurent d'élever un calvaire. Ce serait comme une expiation. La souscription alla* II se brisa. // [R *Les habitants du village se réunirent, à quelque temps de là, A À quelque temps de là, les villageois se réunirent*] et résolurent d'élever un [A autre] calvaire [R . *Ce serait une expiation A en réparation du crime si odieusement commis envers Dieu!*]. [R La A On organisa une] souscription [A qui] alla 191 I yeux voyaient encore et regardaient à II yeux [R voyaient A semblaient voir] encore et [R regardaient A regarder] à 192 I Ils regardaient l'apôtre II Ils [R regardaient A étaient fixés sur] l'apôtre 194 I entr'ouverte, paraissait dire II entr'ouverte, [R paraissait A avait l'air de] dire 194 I dire : / Enfant <...> fils ! <sans guillemets> II dire : / Enfant, <...> fils ! <avec guillemets>. // C'était 196 I étinceler tout à l'heure sous 199 I séché en 201 I faneuses en 203 I les rateaux aux dents de bois dur pour

205 La serrée allait être bonne et l'on entendait déjà le roulement des charrettes qui venaient de partout. Le foin, engrangé dans ces conditions heureuses, serait un vrai régal pour les chevaux qui henniraient de plaisir, et pour les bœufs qui le secoueraient drôlement du bout de leurs cornes.

210 Jacques chargeait les voitures avec sa grande fourche d'acier. La sueur coulait sur son front, et sa chemise de toile entr'ouverte laissait voir sa poitrine haletante. Il était content et ne jurait pas, excepté quand le cheval faisait un pas de plus, ou s'arrêtait trop tôt. Tout en soulevant une pesante fourchée, il
215 tourna les yeux vers le couchant, et il vit, au-dessus des montagnes, une large tache noire et menaçante.

– Diable ! fit-il, est-ce un orage qui se forme là-bas ?... Par exemple ! S'il faut que ce bon foin-là reçoive de la pluie !... Vite, les gars !

220 Et la charrette, bientôt remplie, se mit en route pour le fenil. Jacques s'appuya sur sa fourche, et regarda venir l'orage avec un air de défi. La colère bouillonnait au fond de son âme insoumise.

225 – Si toujours il faut travailler comme ça pour rien, grommelait-il amèrement, vaut autant se croiser les bras. Le foin est bon ; la récolte rapporterait quelque chose ; elle serait un encouragement à notre travail ; non ! vous ne méritez pas ça, malheureux habitants... Perdez tout et crevez de faim... Et les jurons partirent comme une fusée brûlante.

206 I foin engrangé 209 I drôlement au bout 211 I front et sa chemise de toile entr'ouverte laissait 213 I de trop, ou II de [R trop A plus] < Dans la marge supérieure : ... cheval s'arrêtait trop tôt ou faisait un pas de trop. >, ou 214 I pesante « fourchée », il 214 I il jeta les yeux sur le ciel au couchant, et il vit une large tache noire au-dessus des montagnes. / – Diable II il [R jeta A tourna] les yeux [R sur le ciel au A vers le] couchant, et il vit [R une large tache noire au-dessus des montagnes. A au-dessus des montagnes, une large tache noire et menaçante.] / – Diable 220 I Et le charriot, bientôt rempli, se II Et [R le charriot A la charrette] bientôt [A remplie], se 222 I bouillonnait < Dans la marge supérieure : s'insinuait dans son âme insoumise. > au 224 I comme cela pour rien, grommelait-il... Vaut mieux se croiser les bras alors. Le II comme [R cela A ça] pour rien, grommelait-il amèrement, [R il vaut mieux A vaut autant] se croiser les bras [R alors]. Le 226 I chose. Allons ! vous II chose ; [R allons ! A elle serait un encouragement à notre travail ; non !] vous 229 II brûlante < Vis-à-vis ce paragraphe, dans la marge : « style correct ? » >. // Le

Le nuage montait vite. Le tonnerre grondait et des éclairs 230
aveuglants déchiraient le ciel ténébreux. Les gouttes de pluie
tombèrent sur le foin, qui se mit à crépiter comme un feu de
feuilles sèches. Les travailleurs revinrent à la maison. Jacques
courut, lui aussi, se réfugier à son foyer, mais il ne partit qu'au
dernier moment. Il espérait toujours que ce ne serait pas 235
grand'chose, mais, quand il passa devant le calvaire, le nuage
creva et l'eau se précipita comme d'une cataracte. Il eut un in-
fernal emportement.



Revenons au lit de douleur du pauvre moribond.

– Est-il tombé sur sa fourche ? se demandaient les gens ac- 240
coursus à son chevet... Comment a-t-il pu s'infliger de pareilles
blessures ?... Il ne l'a pas dit ? Et le sang coulait toujours des
deux plaies béantes. Et le blessé, souffrant, affaibli, désespéré
peut-être en entendant ce qui se disait autour de lui, ouvrait
des yeux hagards et tâchait de fermer avec ses mains les plaies 245
recouvertes de linges de toile.

Le curé arriva. Il s'approcha du lit où le pauvre révolté pa-
raissait envisager avec frayeur la mort qui approchait. Les per-
sonnes présentes s'éloignèrent.

– Eh bien ! mon pauvre Jacques, commença le prêtre, que 250
vous est-il donc arrivé ?... Un accident ?... le bon Dieu voulait
vous rappeler à lui... Bénissez-le du mal qu'il vous envoie, c'est
votre salut.

231 I ténébreux. Des gouttes 232 I foin *sec* qui 232 I feu de bran-
ches II feu de [R branches A feuilles sèches]. Les 234 I courut lui aussi se
236 I mais quand 238 I emportement. – Est-il II emportement. // [A
Revenons au lit de douleur du pauvre moribond.] / – Est-il 243 I le malheureux
Jacques, souffrant II le [R malheureux Jacques A blessé], souffrant 244 I
peut-être, en II peut-être [R ,] en 245 I hagards, et tâchait de fermer,
avec ses mains, les plaies déjà enveloppées de linges II hagards [R ,] et tâchait
de fermer [R ,] avec ses mains [R ,] les plaies [R déjà enveloppées A recouvertes]
<Dans la marge : « ou : que recouvraient des ». > de linges 247 I le malheu-
reux Jacques commençait à se tordre dans les horreurs de la mort II le [R malheureux
<... comme en I > horreurs de A pauvre révolté paraissait envisager avec frayeur] la
mort 248 I personnes qui se trouvaient dans la pièce s'éloignèrent II per-
sonnes [R qui se trouvaient dans la pièce A présentes] s'éloignèrent

Le blessé poussa un sanglot et murmura :

255 – Le salut !... le salut !...

Le confesseur se pencha et longtemps lui parla à voix basse, tantôt avec onction, tantôt avec fermeté. Que se passa-t-il alors ? C'est le secret de Dieu. Le moribond, exténué, exhala une plainte qui fut longue, amère, navrante, et puis il expira.

260 Le prêtre sortit de la petite chambre. Il était pâle et il pleurait.

– Il est mort, fit-il, d'une voix émue. Que Dieu ait pitié de son âme !...

265 S'adressant à ceux qui se trouvaient là, il les pria de le suivre.

Il sortit et se dirigea vers le calvaire. Tous le suivaient pleins de trouble et d'inquiétude, en se demandant ce que cela signifiait.

Il s'arrêta devant le grand crucifix de bois.

270 – Regardez ! reprit-il – et des sanglots lui montaient à la gorge –, regardez ! le côté gauche du Crucifié est déchiré profondément en deux endroits, et une pointe de fer est restée dans l'une des blessures. C'est la fourche du malheureux Jacques qui a fait cela... À genoux !

275 Un cri d'horreur s'éleva, et tout le monde se prosterna comme écrasé de douleur devant le calvaire si méchamment violé.

256 I longtemps il lui II longtemps [R il] lui 258 I moribond *jeta enfin un cri long, amer, navrant*, et il II moribond [R *jeta enfin un cri, long, amer, navrant* A , *exténué, exhala une plainte qui fut longue, amère, navrante*], et [A *puis*] il 260 I et pleurait *abondamment*. / – II II et [A *il*] pleurait. / – II 263 I âme !... // *Puis il dit à* II âme !... // [R *Puis il dit A S'adressant*] à 264 I là : / – *Suivez-moi*. // II II là [R : A , *il les pria de le suivre*.] // II 269 I grand Christ de 271 I du *crucifié* est II du [R *crucifié A Crucifié*] est 275 I se prosterna devant le calvaire. // *Le prêtre* ajouta : / – Au même instant et de la même façon, l'impie a été *frappé*. // Toutes II se prosterna [A *comme écrasé de douleur*] devant le calvaire [A *si méchamment violé*]. / – [R Au A *C'est au*] même instant et de la même façon [A *que*] l'impie [A *Jacques Ledur*] a été [R *frappé* A *blessé*]. // Toutes



Regardez ! reprit-il, et des sanglots lui montaient à la gorge.

– C'est au même instant et de la même façon, ajouta le prêtre, que l'impie Jacques Ledur a été blessé.

Toutes les mains se tendirent vers le Christ outragé, et toutes les bouches crièrent : 280

Pardon ! pardon ! pardon !

280 I outragé et

Page laissée blanche

LE RÉVEILLON

Cette nuit-là il y avait réveillon chez le père LeMage, et je tenais à m'amuser un brin avec les bons habitants de Saint-X. ou de Sainte-S., dont il était le premier par droit de pacifique conquête. Il venait d'être élu maire.

5

Saint-X. ou Sainte-S., vous ne devinerez pas où fleurit cette localité, et vous devinerez encore moins le nom du patron obligeant qui veille sur ses destinées. Notre territoire a des limites presque inconnues, et le nombre des saints est presque incalculable. Toutes nos paroisses, toutes les concessions de nos paroisses, et tous les chemins de nos concessions, portent un nom de saint en exergue ou comme une auréole. Le fleuve lui-même, après un baptême d'ensemble, se voit baptiser en détail, et, superbe Saint-Laurent partout, il s'appelle quelque part à l'Isle d'Orléans, je crois, le Trou de Saint-Patrice.

10

15

Il en est des saints comme de nous, les uns ont plus de vogue que les autres. Deux ou trois syllabes harmonieuses suffisent pour éveiller la dévotion d'une oreille musicale, et voilà Sainte-Cunégonde lancée. Ou bien un besoin jaloux de barrer le chemin aux autres, et l'on proclame Saint-Protais. Celui-ci soutient que l'honnêteté n'est qu'un mythe, et il veut que son village invoque Saint-Panrace. On ne saurait dire où s'arrêtent la confiance et la dévotion des nôtres. Pourvu que ce ne soit pas à la condition tacite que ces glorieux protecteurs ferment les

20

VARIANTES : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 373-392, texte de base.

14 s'appelle quelque part [A à l'Isle d'Orléans, je crois.] < Dans la marge supérieure : à Saint-Laurent de l'Isle d'Orléans, > le

25 yeux sur les peccadilles de tous les jours, et ne parlent jamais au Seigneur trois fois juste d'une mesure un peu faible, d'un poids un peu faux, d'une langue trop pointue.

Donc, cette nuit-là, il y avait réveillon chez le père LeMage, et j'étais, sans le savoir, un des premiers invités. Aucun lien de parenté, voire d'amitié, n'existait pourtant. Un simple hasard d'élection. Mais ne craignez rien. Je ne vous raconterai pas ma triste campagne d'alors, et vous ne saurez même pas si j'étais bretteur politique ou candidat sérieux, simple machine à parler, ou éducateur convaincu des libres et indépendants électeurs.

35 La fête agreste battait son plein lorsque je fis mon entrée. Encore un peu, et je réveillonnais par cœur.

Fatigué d'une longue route en traîneau, sur des chemins coupés et cahoteux, engourdi par l'immobilité dans le poil caressant d'une peau de buffle authentique, assoiffé par l'air vif, et ennuyé des propos d'élection qui me trottaient dans la cer-
 40 velle ou me sonnaient dans les oreilles, je m'étais jeté sur le grand canapé de l'auberge, tout près d'un poêle bourdonnant. Aussitôt le sommeil me couvrit de ses traîtres mais délicieux pavots, comme d'un suaire de plomb.

Des voisins, des parents, des amis entouraient la table nou-
 45 velle, solidement installée sur des chevalets, dans la chambre de compagnie. C'était très suggestif, cette longue table recouverte de nappes de toile blanchies par la lessive, et garnie de plats et d'assiettes aux larges fleurs rouges émergeant d'un feuillage
 50 bleu.

Les yeux fouillaient avec plaisir les mets alléchants de l'in-
 ventive cuisinière, et les oreilles s'ouvraient volontiers au cli-
 quetis des couteaux et des fourchettes, comme au choc des
 verres.

55 On taillait de larges bouchées, on versait d'abondantes rasades, en l'honneur du divin nouveau-né.

26 faible [R ou A ,] d'un 27 faux [R . A , [AR ou] d'une langue trop poin-
 tue.] // Donc 29 invités. [R Ni parent, ni ami A Aucun lien de parenté, voire
 d'amitié, n'existait] pourtant 31 d'élection. [R Ne A Mais ne] craignez rien
 [R , je A . Je] vous 34 électeurs. // [R Cependant la A La] fête 38 par
 [R une véritable A l']immobilité [R de colis] dans 39 authentique [R ; A ,]
 assoiffé 42 bourdonnant [R , et A . Aussitôt] le sommeil [R m'avait couvert
 A me couvrit] de

C'était le réveillon de Noël.

La fête avait commencé par un cantique :

Il est né le divin Enfant,
Jouez, hautbois, résonnez, musettes... 60

et les chanteurs, qui ne connaissaient ni le hautbois, ni la musette, disaient, sans sourciller, et en dépit de la saison rigoureuse :

Jouez au bois, résonnez, musique !...

Le divin Enfant souriait sans doute à leur inoffensive ignorance. 65

La gaieté était alerte comme si elle se fût réveillée aux notes éméchées d'une chanson à boire. Ce qui prouve qu'on peut dire des choses pieuses et rire, manger goulûment après une bonne prière, tenir ferme une coupe avec des mains à peine disjointes, et ne pas se fourrer dans l'œil un doigt qui sort du bénitier. 70

Et les histoires alternaient avec les refrains sacrés, et toutes étaient marquées au coin de l'honnêteté, si toutes n'étaient pas de circonstance. Nos gens ont le sens des convenances et le respect de la morale, et quand ils se relâchent, c'est qu'ils se croient loin des messieurs ou du bon Dieu. 75

Cependant à boire et à manger la perspective change peu à peu, l'éloignement se mesure mal, les choses revêtent un aspect neuf, les distances s'effacent, les hommes se démasquent et tout s'embrouille. Le réveillon sacré commençait à prendre des airs de profanes agapes, et les pensées dévotes se noyaient un peu dans les vapeurs odorantes des bouillons et des liqueurs, tant il est vrai que la chair est faible, et l'esprit... aussi. 80

Par bonheur, un vieillard entra. Oh ! il était très vieux ce vieux-là, mais, dans sa carrure, il faisait songer au chêne. Il détacha, en la battant de sa mitaine, la neige qui ceinturait de blanc le bas de son pantalon gris. 85

– Venez-vous donc de l'église, seul et à pied ? lui demanda l'un des convives. 90

59 divin [R *enfant* A *Enfant*], / Jouez 73 toutes <Dans la marge : « toutes ou tous ? »> étaient

– Seul et à pied, comme tous les ans à Noël, depuis trois quarts de siècle, répondit-il avec une certaine fierté.

Il suspendit à un clou son paletot de mouton noir et son casque de chat sauvage.

95 – Les mauvais temps vous ont sans doute arrêté quelquefois, reprit un autre invité ?

– J’ai bravé les plus terribles vents de nord-est, les vents de Québec ; et les tourbillons de neige les plus aveuglants, les tourbillons de la Canardière*.

100 – Vraiment ?

– Et je n’ai jamais eu peur de rester étendu sous les plis mouvants du grand linceul de l’hiver, car l’étoile des Mages m’a toujours guidé vers Bethléem.

105 – C’était la lune, fit en riant le petit Dumas, un peu gouailleur.

– Comme la lune, riposta le vieillard presque irrité, est-ce qu’à mon âge on ne distingue plus la lune d’une étoile ?

– Mais cette étoile dont vous parlez, elle était grosse comme la lune dans son plein.

110 – Non pas, enfant de la géhenne, elle était grosse, ronde et rose comme une « fameuse » que le soleil a longtemps caressée.

– Alors c’était une pomme ?

115 – Une pomme détachée d’un arbre céleste, si tu veux ; une pomme d’or ou de feu, qui roulait dans le ciel frissonnant de décembre, et me conduisait au vagissant berceau de l’Enfant-Dieu.

– Viens prendre ta place à la table, Gaspard, et Mélanie va te verser une tasse de bon thé noir, dit alors d’un accent ému le père LeMage.

120 Les deux vieillards étaient frères ; ils se ressemblaient beaucoup et s’aimaient davantage. Leur vie s’était écoulée au

93 son [R « capot » A paletot] de

118 alors [R ,] d’un accent ému [R ,] le

même foyer, et dans la même paix des champs. Le travail avait été leur joie et l'honnêteté, leur apanage. Gaspard, celui qui venait d'entrer, n'avait pas aimé les femmes, parce que la vie était trop courte, disait-il, pour montrer toutes les grandeurs de l'amour, ou en réparer tous les désastres. Et puis, il avait attendu qu'une étoile le guidât vers le nid mystérieux où gazouillait, dans une espérance encore embrumée, l'enfant que lui réservait la destinée. Il avait attendu en vain. Il ignorait combien sont nombreux les hommes qui maudissent leur étoile. Pauvre étoile qu'ils n'ont su ni reconnaître ni comprendre.

Le vieux Gaspard dégustait son thé noir avec un plaisir... comment dirai-je pour être neuf ?... un plaisir capitoné de sensualité ! Le léger tremblement de ses doigts agitait, tel un souffle, l'aromatique liqueur dans le bol de faïence.

– Ça réveille, fit-il, ça dessille les paupières, et le cœur monte au ciel par les yeux... comme aussi par les yeux il descend vers la fange.

– D'où lui vient ce langage élevé ? demandai-je à un voisin.

Brutalement, comme pour faire contraste, le voisin, grossier :

– Il s'est usé le « dessous » sur les bancs du Collège de l'Assomption, comme il s'est usé le « dessus » sur les étoiles de là-haut.

Je devinai un martyr de la pensée.

– Quand vous aurez vidé votre tasse et mangé votre côtelette, père Gaspard, vous nous raconterez, n'est-ce pas, comment l'étoile des mages vous a guidé une première fois vers l'église, pendant la nuit de Noël, insinua madame Une Telle, assise de l'autre côté de la table.

– Croyez-vous à l'Incarnation ? demanda le vieillard, très gravement.

– Oh ! sans doute.

132 plaisir... [R Comment A comment] dirai-je 140 voisin [A ,] grossier
 149 insinua [R Madame A madame] Une Telle, [R qui logeait en face, A assise] de
 151 à l'[R incarnation A Incarnation] ? demanda

– Alors croyez à tout car tout est possible. Croyez à l'étoile
 155 et croyez aux mages ; croyez au *Gloria in excelsis* et croyez aux
 bergers ; croyez à la Résurrection et croyez à l'Eucharistie.
 Soyez logiques.

Il but une gorgée de thé noir.

– J'achève, continua-t-il ; les choses divines me font dédai-
 160 gner les choses humaines. L'homme ne se nourrit pas de pain
 seulement, mais de la parole de Dieu. Chantez un cantique et
 je vais interroger mes souvenirs.

Une femme à la voix stridente commença aussitôt :

Dans cette étable
 165 Que Jésus est charmant !...

Et tous, d'un ton allègre et bruyant, firent écho à ces
 douces paroles. Le bonhomme Gaspard, la tête dans ses mains
 osseuses, toutes couvertes d'une ramille de veines bleues, son-
 geait profondément. Quand le vol ardent du saint cantique se
 170 fut perdu dans les frissons du vent, bien au-dessus du toit nei-
 geux, il se redressa et, promenant son regard sévère sur les
 hôtes attentifs, accoudé sans gêne sur la table du festin, il dit :

– Je m'appelle Gaspard LeMage. Des gens fort instruits
 m'assurent que je descends en ligne directe de Gaspard, l'un
 175 des trois mages de l'Orient qui vinrent à Bethléem pour adorer
 le Sauveur des hommes, vagissant dans une grotte humide et
 froide, où s'abritaient les bêtes des champs. Rien d'étonnant
 qu'il en soit ainsi, puisque de fils en père, de même que tous les
 hommes, je remonte jusqu'au paradis terrestre. Si j'insiste sur
 180 mon nom prédestiné, c'est pour vous faire comprendre mieux
 la convenance d'une intervention divine en ma faveur, aux
 jours de mon enfance si lointaine déjà. J'avais dix ans et j'en ai
 quatre-vingt-dix. Donc, vous tous qui arrivez joyeux de la
 « Minuit », vous ne saviez pas encore ce que le ciel avait

154 croyez [A à] tout 155 au [R «] *Gloria in excelsis* <souligné> [R »]
 et 156 la [R *résurrection* A *Résurrection*] et 158 gorgée [A de thé noir]. /
 – J'achève 166 Et [R *bientôt, comme une digue qui se rompt, le cantique s'élança*
de toutes ces bouches rassasiées, avec un rythme si allègre et si violent, que la maison en
tressaillit sur son « solage » de pierre <Dans la marge : « (forcé) ». > A tous, d'un
 ton [A allègre et] bruyant, firent écho à ces douces paroles]. Le 176 hommes, [R
 encore] vagissant dans [R la fraîcheur humide d'une large grotte A une grotte humide
 et froide], où

d'amour pour la terre, et vous attendiez dans le néant l'heure 185
 bénie de l'existence. J'avais dix ans et je ne savais pas grand'chose
 non plus... et je ne sais rien encore. Au catéchisme du di-
 manche, entre messe et vêpres, le curé nous expliquait bien des
 mystères... ou plutôt, il nous expliquait les raisons de croire 190
 aux mystères, et c'était déjà saisissant de beauté. Pourtant ma
 jeune intelligence se montrait rétive. Je voulus la dompter, et
 l'amener à comprendre aussi bien que tout le monde, autour
 de moi, paraissait comprendre, lui, et ne s'étonner de rien. Et
 je la domptai en effet.

Une chose m'avait intéressé vivement au catéchisme des 195
 Rois. C'était le voyage de Gaspard, Melchior et Balthasar, les
 trois princes orientaux qui avaient apporté de leurs provinces
 fortunées de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et parmi ces
 princes, je voyais toujours Gaspard, le premier, le plus grand,
 le plus richement vêtu, et tout à fait semblable à mon père, avec 200
 ses épaules larges et légèrement voûtées, son regard doux où
 s'allumaient des éclairs, et sa barbe longue tombant sur sa poi-
 trine en blanches ondulations.

J'attendais la Noël prochaine avec une vive anxiété, et
 quand tomba la première neige, je compris que le ciel couvrait 205
 d'un tapis d'argent la terre où devait reposer le Messie. Je
 comptais les jours qui me séparaient de la grande solennité, et
 je les voyais s'égrener comme les *Ave* de mon chapelet.

Vinrent les Avents, avec leurs grands appels mystiques,
 presque douloureux, et leurs dolentes prières. Je me sentais 210
 meilleur et plus joyeux. Quelque chose me disait que j'allais
 être témoin d'une grande merveille. De loin, de très loin, je
 voyais parfois étinceler le clocher de l'église, et le rayonnement
 se répercutait dans mon âme émue.

Enfin la Vigile arriva. Journée longue mais pleine de mou- 215
 vement et de gaieté. Dans la maison, au hangar, dans la grange,
 tout s'agitait étrangement. En brûlant l'épinette résineuse, le
 poêle avait, tour à tour, des grondements de tonnerre et des
 crépitements de grêle. Tout chantait dans le grand fourneau

191 dompter [R. Elle devait comprendre, puisqu'autour de moi tout le monde pa-
 raissait comprendre A, et l'amener à comprendre aussi bien que tout le monde, autour
 de moi, paraissait comprendre, lui,] et 208 les [R «] *Ave* < souligné > [R »] de

220 plein de vapeurs : l'eau de la bouilloire, le jus de la viande et
le bouillon de la soupe. À l'étable, les bœufs et les génisses ou-
bliant de ruminer, et la tête haute, au-dessus du râtelier, tradui-
saient leur plaisir par des meuglements sonores que scandait
225 un balancement de cornes. À la bergerie, les agneaux sau-
taient, bêlaient, folichonnaient, sans souci de leur toison blan-
che qui s'effrangeait, et des flocons légers qui s'accrochaient à
l'humble lambris, comme pour le parer de guirlandes. À l'écu-
rie, les chevaux faisaient semblant de s'ébrouer, puis ils piaf-
faient comme pour une danse, et leurs hennissements avaient
230 des éclats de trompettes.

Ô l'adorable Vigile !

Dès le premier coup de la messe, à onze heures du soir, je
me dirigeai vers l'église. La cloche m'appelait, et le vent glacial
se réchauffait aux caresses de sa voix pieuse. J'aurais eu ma
235 place dans la « carriole », avec les autres, mais j'aimais mieux
entendre sous mes pieds le crissement de la neige, et sur ma
tête je voulais voir, comme le mage, mon ancêtre, une étoile
rayonner.

Je me figurais venir des plaines fleuries de l'Orient, avec
240 des parfums inconnus et des bijoux d'or pour le nouveau-né
d'Israël. Parfois je sentais l'émotion me gagner, et les yeux vers
le ciel, je voyais dans le bleu sombre une poussière de feux se
perdre en l'infinie profondeur. Puis, la nuit se fit soudaine-
ment ténébreuse. La cloche ne sonnait plus sa prière rythmée.
245 La neige ne crissait plus sous mes souliers durs. Le verglas ne
jetait plus de lueurs d'acier. Un frisson parcourut mon être.
Des grelots agitèrent, dans l'éloignement, leur sonnerie gaie, et
je me sentis aise de n'être pas seul sur la route. Mais après
250 m'avoir effleuré du bout de l'aile, la chanson des grelots mou-
rut dans l'épaisse obscurité des alentours, comme les étoiles
dans les effrayants lointains.

J'étais égaré.

Je me vis enveloppé de noir, et la neige qui s'étendait
partout n'avait plus de reflets et paraissait une mer sombre.

231 l'adorable [R *vigile* A *Vigile*] ! // Dès 236 le [R *craquement* A *crisse-*
ment] de 237 mage [A.] mon 243 profondeur. [R *La* A *Puis la*] nuit

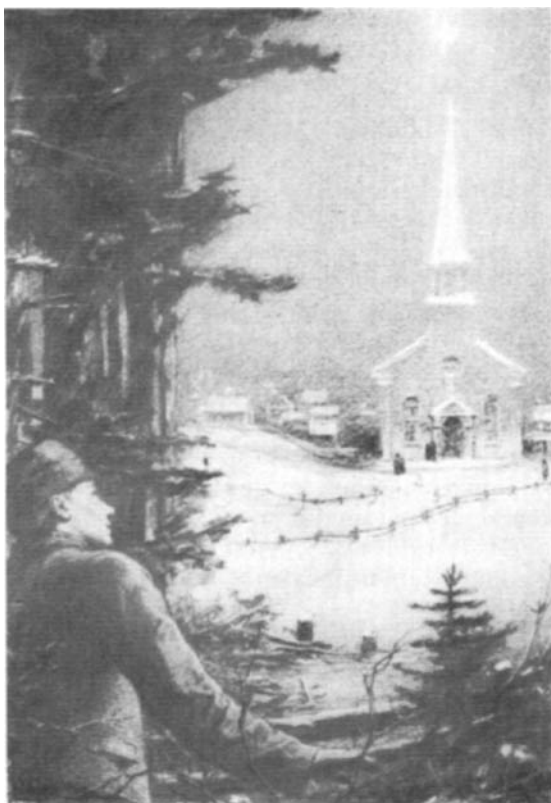
« Étoile des Mages, m'écriai-je éploré, perce le voile affreux qui me dérobe le ciel, et conduis-moi vers l'Enfant-Dieu que je veux adorer ! » 255

Ô surprise ! ô bonheur ! À peine le Seigneur a-t-il entendu ma prière qu'il fait paraître, au milieu de l'immensité obscure, une étoile radieuse, grande comme la lune. Sa lumière se réfléchit en paillettes d'argent sur la terre qui allait être sauvée, et le clocher recommença plus joyeusement son hymne de gloire. Seulement il n'était plus devant moi – ce qui m'embarrassa fort – et il faisait de sa flèche argentée une trouée claire dans le ciel sombre ; il parut maintenant derrière moi, et un bouquet de bois planté dru nous séparait, tel un rideau lourdement tombé. 260 265

J'avais pris, à une fourche de chemin, la route qui conduisait au bois, et j'étais entré dans l'abatis de l'automne. L'étoile, subitement apparue, éclaira les grands arbres. Les uns étaient debout comme des pyramides, les autres étaient couchés dans leur draperie de rameaux, ou nus comme des cadavres dépouillés. La lueur pénétrante de l'astre descendit sur la mousse verte du merisier et sur l'écorce blanche du bouleau ; elle joua parmi les branches entassées pour le feu du printemps. Sur tous ces amas, l'hiver avait laissé tomber des flocons de neige qui semblaient des colombes, mais il n'y avait plus de suaves roucoulements. 270 275

Je fis quelques pas en regardant l'étoile bienveillante, comme pour la supplier de ne pas me laisser seul en ce lieu désert. Ô joie de ma vie ! l'étoile glissait à travers l'espace nuageux, et ses rayons me montrèrent le chemin de l'église. Je me mis à courir et elle sembla courir avec moi. 280

255 des [R *magés* A *Magés*], m'écriai-je 257 adorer ! [A »] // Ô 259
 paraître, [R *au milieu des airs enténébrés* A *au milieu de l'immensité obscure*] < Dans
 la marge inférieure : « dans le ciel obscur / au milieu de l'immensité obscure ou l'im-
 mense obscurité ». > une 260 se [R *mit à pleuvoir* A *réfléchit*] en 263
 Seulement [R ,] il n'était plus devant moi [R , A – *ce qui m'embarrassa fort* –] [R
faisant A *et il faisait*] de sa flèche 265 sombre ; [R *il était derrière moi mainte-*
nant A *il parut maintenant derrière moi*], et 271 dépouillés. [R *Sa* A *La*] lueur
 pénétrante [A *de l'astre*] descendit 273 et [A *sur*] l'écorce 274 Sur [R
tout cela A *tous ces amas*], l'hiver 280 travers [R *les nuages* A *l'espace nuageux*],
 et 282 elle [R *courut aussi* A *sembla courir avec moi*]. // À



L'étoile glissait à travers les nuages, et ses rayons me montrèrent
le chemin de l'église.

285 À l'orée du bois je fus comme plongé dans une lumière
aveuglante, et j'aperçus, au loin, les « balises » de sapin qui se
tenaient comme des sentinelles, droites et raides, chaque côté
de la route. Et plus loin encore, entre les ombres de la terre et
les nuées du ciel, le clocher m'apparut tout resplendissant,
comme au réveil des clairs matins d'avril.

283 bois [R *ce fut une bouffée de* A *je fus comme plongé dans une*] lumière
284 j'aperçus, [R *très*] loin, les [A «] balises [A »] de 288 des [R *matins clairs*
A *clairs matins*] d'avril

Les hommes qui passaient sur le chemin semblaient des ombres qui maculaient l'universelle blancheur. Voyaient-ils l'étoile mystérieuse ? Ils ne semblaient pas la deviner. Ils étaient noyés dans l'éblouissement !... Moi, je ne pouvais en détacher mes yeux, et je marchais sans souci de la neige, où j'enfonçais comme dans une vague d'écume.

Quand je pris la grande route, l'étoile décrivit un angle dans les champs supérieurs, et s'ouvrit une voie éthérée qui la dirigeait vers l'église déjà tout en prière. Un spectacle étrange apparut alors à mes yeux. Il me sembla que le coq d'étain qui surmontait la croix du clocher s'envolait dans l'espace mystérieux, et que l'étoile bienveillante qui m'avait guidé, descendait se poser, telle une lampe glorieuse, sur le sommet sacré d'où le coq venait de prendre son vol. C'était l'étoile lumineuse marquée par les rois-mages pour diriger mes pas vers le berceau de l'Enfant-Dieu.

Les rayons scintillants qui s'en dégageaient dessillèrent mes yeux maintenant reposés, et je m'éveillai en balbutiant des mots incohérents.

– Que nous chantez-vous là, dormeur, il n'y a ici ni étoile, ni coq, mais un bon réveillon qui nous attend.

– Le réveillon, balbutiai-je, ahuri... mais j'y suis au réveillon... Nous y sommes tous... le père Gaspard vient de nous conter...

291 deviner. [R Et ils A Ils] étaient 296 et [R elle] s'ouvrit une [R route A voie] éthérée qui [R devait, comme le chemin neigeux que je suivais, s'arrêter à A la dirigeait vers] l'église 297 prière. [R Moi, je m'approchais du seuil, elle, de la croix du clocher. Et, tout à coup, en effet, comme si le A Un spectacle étrange apparut alors à mes yeux. Il me sembla que] le 299 surmontait [R cette croix de fer, se fut envolé A la croix [R de fer] du clocher s'envolait] dans l'espace mystérieux, [R la croix noire, parut un instant couronner seule la haute flèche. Un instant seulement, car A et que] l'étoile [A bienveillante] qui m'avait guidé [A ,] [R descendit A descendait] se poser, telle une lampe glorieuse, [R au A sur le] sommet sacré d'où le coq [AR symbolique] venait 302 vol. [A C'était l'étoile lumineuse marquée par les rois-mages pour diriger mes pas vers le berceau de l'Enfant-Dieu.] // [R Un rayon de lune qui faisait étinceler les plumes métalliques du vaillant coq, m'écriai-je impoliment, n'y pouvant plus tenir // Je fus éveillé par un éclat de rire. A Les rayons scintillants [AR étincelants] qui s'en dégageaient dessillèrent mes yeux maintenant reposés, et je m'éveillai en balbutiant des mots incohérents. / – Que 308 a [A ici] [AR , regardez donc,] ni [R lune A étoile] <Sur le feuillet annexé qui contient le texte corrigé des lignes 302 à 308 : « correct ».> ni

– Vous dormez encore.

315 Une rude secousse suivit de près, et cette fois, je sortis du sommeil comme un pantin d'une boîte à surprise.

– Comment, je n'ai pas réveillé ? Je ne suis pas à la table du père LeMage ?... J'ai rêvé ?... C'est trop fort !

320 Tout le monde riait à l'auberge, et je fis comme les autres. Au reste, je ne suis pas le premier qui confond le rêve avec la réalité, et, ma foi ! je m'en bats l'œil.

Le rêve, tant qu'il dure, est semblable à la réalité, et la réalité, quand elle n'est plus, devient semblable au rêve.

La Croix de Sang

Il y a quelques années, le passant la voyait encore. C'était une croix tracée avec le doigt sur une grosse pierre sise près du chemin, à cent pas de la falaise, et pas très loin de la maison du vieux Boisvert, tant renommé pour l'excellence de ses vergers. 5

Souvent, quand je me rendais à l'église de Saint-Jean-des-Chaillons, alors que mon père demeurait sur les bords pittoresques de la petite rivière du Chêne, à l'endroit où elle se jette dans le fleuve, je m'arrêtais un moment devant ce signe sacré, et je me demandais s'il n'y avait pas là quelque douloureux mystère. 10

Les vieux disaient :

– Nous l'avons vue au temps où nous étions jeunes. Elle ne s'est pas effacée. La pluie ne l'a jamais lavée, le soleil ne l'a jamais brûlée. Elle est la même toujours. Le père Bouchette m'affirma qu'elle était là, rouge sur cette roche grise, quand on ouvrit le chemin. C'est le chemin, le chemin neuf qui s'est approché d'elle. 15

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, vol. 32, juin 1896, p. 372-379 ; II : *Contes vrais*, Montréal, 1907, exemplaire Paquette, p. 393-410 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 393-410, texte de base.

3 I pierre, au bord du chemin, à deux ou trois cents pas III pierre [R, au bord A sise près] du chemin, à [R deux ou trois cents A cent] pas 4 I falaise, pas loin III falaise, [A et] pas [A très] loin 5 I Boisvert, renommé III Boisvert, [A tant] renommé 6 I Souvent quand 7 I que ma famille demeurait III que [R ma famille A mon père] demeurait 17 I chemin qui III chemin [A, le chemin neuf] qui

20 Cependant la José-Baptiste, qui feint de tout savoir et qui n'a pas la langue dans sa poche, me conta plus tard que c'était Modeste Mailhot qui avait fait cette croix. Vous savez, le gros Modeste dont la canne ressemblait à une crose d'évêque, et les souliers à des raquettes de peau d'original ?

25 J'ai vu la canne formidable et les larges souliers. Le curé de ma paroisse, M. Faucher, l'oncle de M. Faucher de Saint-Maurice, notre brillant conteur, les conservait comme reliques. Singulières reliques, me direz-vous. En effet, elles sont restées légendaires. Avec la canne on pouvait assommer un bœuf, et dans le soulier se fourrer les deux pieds tout chaussés.

30 Ce géant demeurait sur la côte de la petite rivière qui traverse mon canton, tout près du petit pont de bois. Il pesait environ trois cents livres, était fort comme dix et amoureux comme douze.

35 Or, la mère José-Baptiste me conta que le gros Modeste avait fait cette croix à l'époque où l'on ouvrait le chemin du roi¹. Il survint au moment où six hommes s'efforçaient en vain de rouler, à quelques pas, une roche énorme qui brisait la ligne droite de la route.

– Rangez-vous un peu, mes gars, fit-il.

40 Les gars ne demandaient pas mieux. Ils étaient curieux de voir la force de ce gaillard. Lui, doucement, lentement il se pencha, appuya l'épaule sur l'énorme roche, fit un levier de ses

19 I et n'a III et [A qui] n'a 21 I savez le 23 I raquettes d'original
 25 I Saint-Maurice, gardait ces singulières reliques. Avec III Saint-Maurice [R gardait ces singulières reliques A notre brillant conteur, les conservait comme reliques. Singulières reliques, me direz-vous. En effet, elles sont restées légendaires.] Avec 28 I bœuf, dans le soulier je me fourrais les III bœuf, [A et] dans le soulier [R je me fourrais A se fourrer] les 30 I rivière du Chêne, tout III rivière [R du Chêne A qui traverse mon canton], tout 31 I du pont. Il pesait plus de cinq cents III du [A petit] pont [A de bois]. Il pesait [R plus de cinq A environ trois] cents 35 I le chemin du roi <italique>. Il III le chemin du roi <Dans la marge : « (pas en italiques) ».>. Il 37 I pas une 39 I fit-il. // Ils ne 41 I se pencha, s'appuya l'épaule au caillou, de ses bras fit un levier, puis se III se pencha, [R s']appuya l'épaule [R au caillou A sur l'énorme roche], [R de ses bras] fit un levier [A de ses bras], puis [A ,] se

1. La route qui va de Québec à Montréal en suivant le fleuve sur l'une ou l'autre rive.

bras, puis, se raidissant comme une amarre que la barre du cabestan met à l'épreuve, il souleva la masse pesante et la fit rouler plus loin. Alors, pour commémorer ce tour de force, il marqua la pierre d'une croix rouge. 45

La José-Baptiste a-t-elle dit vrai ?

Voici, tout de même, une autre explication que mes lecteurs, peut-être incrédules, aimeront mieux.

Elle m'a été soufflée à l'oreille par mon démon familier. 50



Reportons-nous à plus de deux siècles et demi en arrière.

Le voile mouvant de la forêt primitive s'étend encore sur les bords du grand fleuve et déroule, jusqu'en des lointains infinis, ses replis d'où s'échappent de mystérieux murmures ; et le fleuve, drapé dans son écharpe d'émeraude, alors comme aujourd'hui, dort paresseusement dans son lit profond, ou jette à ses bords impassibles l'écume de ses flots vagabonds. 55

Des oiseaux aux larges ailes blanches tourbillonnaient dans l'air comme des voiles qui se déchirent, et, sur les eaux, glissaient des pirogues légères. Des cris, nulle part ailleurs entendus, perçaient l'obscurité des nuits ; des chants étranges s'élevaient et mouraient, les matins et les soirs. C'était, souvent aussi, le silence saisissant de la nature sauvage dormant en sa quiétude 60

44 I masse *lourde* et III masse [R *lourde* A *pesante*] et 48 I que *beaucoup de mes lecteurs délicats* aimeront III que [R *beaucoup de mes lecteurs délicats* A *mes lecteurs, peut-être incrédules,*] aimeront 50 III familier. <Dans la marge : « à retoucher ou à laisser ? » > // Reportons 51 I à *deux siècles et plus* en III à [A *plus de*] deux siècles et [R *plus* A *demi*] en 54 I murmures ; le III murmures [A *et*] le 55 I d'émeraude comme aujourd'hui, *comme aujourd'hui aussi* dort III d'émeraude [A , *alors*] comme aujourd'hui, [R *comme aujourd'hui aussi*] dort 59 I eaux, *des pirogues élancées glissaient comme de grands oiseaux* III eaux, [R *des pirogues élancées glissaient comme de grands oiseaux* A *glissaient des pirogues légères*]. <Dans la marge : « glissaient ou voguaient des pirogues élancées ou : légères ? » > Des 62 I C'était le

séculaire, avec, de temps en temps, les soupirs ou les plaintes,
65 les chants ou les sanglots de la vie qui cherche le réveil.

Un matin de mai 1656, plusieurs canots d'écorce abor-
daient, avant l'heure du lever, à la grève tranquille de l'île d'Or-
léans. Un calme profond régnait sur la bourgade huronne,
dont les wigwams se serraient pieusement autour d'une petite
70 chapelle de bois.

Des arbres avaient été abattus, et les vides formaient çà et
là de larges blancheurs dans l'ombre de la forêt. Le sol était
fouillé, et déjà, à travers les souches noircies qui semblaient des
fauves aux aguets, le froment avait bercé ses épis barbelés, et le
75 maïs ses longues tiges aux aigrettes pompeuses. La civilisation
plantait ses premiers jalons sur l'une des plus belles îles qui
soient sorties des ondes de notre fleuve.

Les Hurons, dociles et intelligents, avaient prêté l'oreille à
la parole du missionnaire et aux avances du soldat. Ils avaient
80 offert leur front au baptême, et tendu leur main à la France. Ils
sont demeurés fidèles.

Ce matin-là, Brin-d'herbe, la plus jolie Huronne du ha-
meau naissant, quitta, aux premières lueurs de l'aurore, sa
couche de feuilles odorantes. Elle entoura ses hanches d'une
85 longue bande d'étoffe aux carreaux brillants, chaussa des mo-
cassins brodés avec du poil de porc-épic teint de diverses cou-
leurs, arma ses bras de bracelets de cuivre nouvellement poli, et
mit à son cou un collier de verroterie où s'attachaient une croix
et une médaille d'étain fin. Elle prit ensuite sur une tablette,
90 dans un coin de la cabane, une « couverture » de drap noir bor-
dée d'une large raie bleue, et elle en enveloppa ses brunes
épaules. Alors, souriante, elle s'agenouilla auprès de sa couche
devant une image de la sainte Famille.

66 I matin, le matin du 20 mai III matin [R, le matin du 20 A de] mai
71 I et cela formait çà III et [R cela formait A les vides formaient] çà 73
I déjà à travers 73 I des troupeaux de fauves 74 I barbelés et 78 I
Hurons dociles et intelligents avaient 80 I baptême et 84 I Elle serra
autour de ses III [R serra autour de A entoura] ses 85 I d'étoffe brillamment
« carreautee, » chaussa III d'étoffe [R brillamment « carreautee, » A aux carreaux
brillants,] < Dans la marge : « à brillants carreaux, ou : aux carreaux brillants » >
chaussa 86 I porc-épic, teint III porc-épic [R,] teint 88 I verroterie,
ou III verroterie [R,] ou 89 I fin. Ensuite elle alla prendre, sur III fin. [R
Ensuite elle alla prendre, A Elle prit ensuite] sur 90 I une couverture de 91
I bleue et

Elle pria longtemps ; elle pria avec une ferveur étonnante.
Et ses lèvres où passait le frisson d'un amour nouveau, d'un amour idéal, répétaient toujours les mêmes prières : 95

*Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié...
Je vous salue, Marie, pleine de grâce...*

Et son imagination ardente, trempée dans sa foi nouvelle, s'en allait en des régions merveilleuses, où les ivresses de la vie sauvage se fondaient avec les ravissements promis par une religion divine. 100

Le jour qui se levait devait être, pour la belle enfant des bois, un jour de grande joie. L'eau sainte du baptême allait couler sur son front. Déjà son cœur possédait les douces vertus chrétiennes et son esprit pénétrant s'était familiarisé avec les principales vérités de la religion. Depuis longtemps elle soupirait après l'heure bénie où l'Église de Jésus-Christ l'accueillerait avec un cœur de mère et l'appellerait sa fille bien-aimée. 105

Aux pâles lueurs de l'aube avaient succédé des teintes plus vives, et le ciel d'orient fermait d'une barrière de pourpre, par-delà les îles, le grand fleuve endormi. Les premières gerbes lumineuses tombèrent comme une pluie de diamants sur le feuillage, et les Hurons sortirent de leurs cabanes pour aller prier à l'église et travailler au champ. Libres fils de la forêt, fiers guerriers que le fer n'avait pu dompter, ils venaient humblement se courber sur la glèbe, après avoir enterré la hache de guerre et rejeté loin le tomahawk, afin de vivre, l'âme en paix, à l'ombre de la croix. 110 115



99 I ardente *emportait, peut-être, sa foi neuve* en III ardente [R *emportait, peut-être, sa foi neuve* A , *tremppée dans sa foi nouvelle, s'en allait*] en 100 I merveilleuses où 103 I être pour la belle enfant des bois un 108 I Jésus-Christ *la presserait sur son cœur de mère, l'appelant sa* III Jésus-Christ [R *la presserait sur son* A *l'accueillerait avec un*] cœur de mère [R , *l'appelant* A *et l'appellerait*] sa 113 I feuillage et 118 I vivre à III vivre [A , *l'âme en paix.*] à

120 Les canots montés par les Iroquois avaient atterri dans une
 anse, sur la droite de l'île, à quelques arpents de la petite église.
 La rive était élevée en cet endroit. Les arbres s'y échelonnaient
 majestueusement jusqu'à la cime. L'eau dormait profonde et
 125 noire dans le demi-cercle formé par l'enfoncement du tuf gri-
 sâtre.

Sans effaroucher les oiseaux qui saluaient le matin ; sans
 rompre, sous leurs pieds, les branches sèches dont les craque-
 ments pouvaient trahir ; sans prononcer une parole, car le
 souffle venu du large aurait pu la porter à l'oreille des ennemis,
 130 les Iroquois montèrent à la file, courbés sur la mousse, glissant
 sous les rameaux épais, attentifs, recueillant tous les mur-
 mures, fouillant d'un œil ardent les alcôves sombres ou les clai-
 rières ensoleillées, avec le tomahawk à la main, le couteau à la
 ceinture, la soif du sang à la bouche.

135 Ils atteignirent habilement le sommet.

Là, devant eux, le sol descendait par une pente longue et
 douce vers un autre point du rivage. Ils firent quelques pas et
 s'arrêtèrent. Le soleil, perçant la buée molle du matin, inonda
 d'une lueur aveuglante les cabanes d'écorce et le toit de la cha-
 140 pelle.

Ils virent une jeune fille se diriger vers la maison de la
 prière. Une foule bigarrée lui faisait escorte : des vieillards in-
 capables de bêcher la terre des champs ; des femmes portant
 sur leur dos la nagane où dormait le nouveau-né ; des garçons
 145 jouant de la tambourine ; des vierges chantant des cantiques
 pieux.

Ils sourirent à cette vue, et leurs mains se crispèrent sur la
 gaine de leurs couteaux ou le manche de leurs casse-tête. Ils

127 I rompre sous leurs pieds les 129 I ennemis, ils montèrent
 133 I ensoleillées, le III ensoleillées, [A avec] le 135 I Ils arrivèrent sur
 le III Ils [R arrivèrent sur A atteignirent habilement] le 135 I sommet. //
 Devant eux alors le sol descendait, par une pente longue et douce, vers III
 sommet. // [A Là,] [R Devant A devant] eux [R alors A ,] le sol descendait [R ,]
 par une pente longue et douce [R ,] vers 138 I soleil, sortant d'une buée
 molle et laiteuse, inonda tout à coup d'une III soleil, [R sortant d'une A perçant la]
 buée molle [R et laiteuse] < Dans la marge : « blanchâtre ? » > [A du matin],
 inonda [R tout à coup] d'une 145 III tambourine < Dans la marge : « y
 avait-il des tambourines à cette époque ? » > ; des 148 I reprirent leur
 III reprirent [A , plus rapides,] leur

reprirent, plus rapides, leur marche de fauves. La soif du sang les poussait.

150

Déjà les Hurons étaient dispersés dans leurs petits champs, et, penchés sur des instruments nouveaux pour eux, les yeux fixés sur les sillons qu'ils ouvraient, ils rêvaient des moissons abondantes qui se berceraient à l'automne, comme de grandes vagues jaunes, sur cette terre nouvelle.

155

Ceux qui ne travaillaient point sous les feux du joyeux soleil, ou dans les matinales et fraîches émanations venues des bois et des eaux, priaient, réunis autour de leur père, au pied de l'humble autel, tout près de Dieu.

C'est alors qu'un cri formidable retentit :

160

Ohé ! ohé ! ohé !

Et la troupe barbare s'élança.

Pauvre Huron, la moisson qui va couvrir ton champ à l'automne s'étendra comme un voile de deuil. Elle va germer dans ton sang.

165

Le saint missionnaire s'apprêtait à verser l'eau du baptême sur le front de la jeune néophyte, quand les féroces Iroquois firent, en hurlant, tomber la porte de la petite église, et foncèrent jusqu'à l'autel du sacrifice, frappant, de droite et de

149 I fauves, *mais ils se hâtaient maintenant. Le sang les attirait.* // Déjà II fauves, *mais ils se hâtaient maintenant.* [R Le A La soif du] sang les [R attirait A poussait]. // Déjà III fauves [R, *mais ils se hâtaient maintenant. Le A. La soif du*] sang les [R attirait A poussait]. // Déjà 155 I terre *aujourd'hui toute nue.* // Et ceux qui III terre [R *aujourd'hui toute nue A nouvelle.*] // [R Et ceux A Ceux] <Dans la marge : « à relire ».> qui 156 I soleil, dans les *flots des matinales* III soleil, [A ou] dans les [R *flots des*] matinales 158 I eaux, *ceux-là* priaient III eaux, [R *ceux-là*] priaient 158 I pied du *plus humble des autels, mais tout* près de Dieu. // Alors un III pied [R du *plus humble des autels, mais A de l'humble autel,*] tout près de Dieu. // [R Alors A C'est alors qu']un 163 I champ s'étendra III champ [A à *l'automne*] s'étendra 164 I deuil, à *l'automne.* Elle III deuil [R, à *l'automne*]. Elle 168 I firent en hurlant tomber 168 I de l'église, et *s'enfoncèrent par une trouée sanglante à travers les chrétiens en prière, jusqu'à l'autel du sacrifice.* // Quand ils furent *fatigués de tuer, écorchés* III de [R l' A la *petite*] église, et [R *s'enfoncèrent* <... comme en I> *sacrifice A foncèrent jusqu'à l'autel du sacrifice, frappant, de droite et de gauche avec leur tomahawks et leurs haches de guerre, les chrétiens en prière.* // Après que la *tuerie fut terminée, fatigués et* <Dans la marge inférieure : « *Après que la tuerie fut terminée, ou : Après la tuerie terminée, fatigués...* »> écorchés

170 gauche avec leurs tomahawks et leurs haches de guerre, les chrétiens en prière.

Après que la tuerie fut terminée, fatigués et écoeurés de sang, ils enchaînèrent quelques prisonniers pour la vengeance prochaine. Le lendemain, ils reprirent dès l'aube la route de leurs cantons lointains.

Soixante et onze victimes étaient tombées sous leurs coups.

180 Les canots des traîtres remontaient le fleuve, groupés comme une volée d'oiseaux de proie revenant de la curée. Les pagaies de frêne s'enfonçaient ensemble, d'un mouvement rapide et mesuré, dans le flot qu'elles repoussaient, et les chants cadencés, rauques et monotones, s'unissaient au bruit léger de l'eau qui tournoyait sous les pales flexibles. Ils passèrent devant Québec, hardiment, cyniquement, sans plus se soucier de la mitraille des Visages-pâles que de leur amitié.

185 Ils ne furent pas inquiétés.

Ils pagayèrent tout le jour, avec une vigueur qui ne se lassait point. Ils se hâtaient de mettre une longue distance entre le lieu de leur crime et leurs pirogues. Peut-être craignaient-ils quelque surprise. Peut-être aussi songeaient-ils au plaisir qu'allait procurer à la tribu la torture des prisonniers. Quand les derniers feux du soir se furent éteints sur la cime bleue des montagnes, et que les nuages, tout à l'heure bordés de pourpre ou frangés d'or, furent devenus semblables à des rochers sombres qui dentelaient l'horizon, ils s'approchèrent de la rive pour chercher un abri. Une rivière étroite et profonde coulait entourée de gracieuses collines, au fond d'une baie. Ils s'arrêtèrent à son embouchure. C'était la petite rivière du Chêne.

195 Les prisonniers furent attachés, à quelque distance les uns des autres, au tronc des arbres qui ombrageaient la grève.

200 Or, parmi ces prisonniers se trouvait une jeune fille. Ses cheveux en désordre et souillés de sang, son vêtement déchiré,

173 I vengeance du lendemain, et ils reprirent la III vengeance [R du lendemain, et A prochaine. Le lendemain,] ils reprirent [A dès l'aube] la 184 I des visages-pâles III des [R visages A Visages]-pâles 188 I leurs wigwams. Peut-être

des blessures cuisantes, indiquaient assez la lutte désespérée qu'elle avait soutenue.

Mais elle était calme. Son grand œil, noir comme la nuit où vainement il plongeait et tout plein de larmes, exprimait la douceur et l'anxiété. 205

Brin-d'herbe n'avait pas reçu le baptême, et c'était la crainte de mourir sans avoir été purifiée par l'eau régénératrice qui l'attristait ainsi. Le sang de ses épaules meurtries, le souvenir de sa couche parfumée, près de sa mère, la pensée d'un exil sans fin, l'aspect du bûcher, la vision de mille instruments de supplice, tout cela était bien de nature à faire frémir sa chair vierge... Mais tout cela n'était aussi que chose d'un moment... Après, plus de souffrance, mais le ciel... le ciel avec la joie éternelle de la possession de Dieu !... Et la pauvre enfant des bois pleurait. 210 215

La nuit vint et s'étendit comme une mer de ténèbres, et dans cette mer impalpable, tout flottait invisible et comme perdu. Les sanguinaires guerriers dormaient, couchés sur la mousse et sur les feuilles jaunies des étés disparus. 220

Tout à coup une main rude toucha la main tremblante de Brin-d'herbe. À ce contact la captive frissonna et se recula instinctivement, aussi loin que ses liens le lui permettaient.

202 I blessures saignantes, indiquaient 203 I soutenue. *Maintenant* elle III soutenue. // [R *Maintenant* A *Mais*] elle 204 I calme, et son grand œil noir et doux était plein de larmes, comme la nuit où vainement il plongeait. // Brin-d'herbe III calme [R, et son <... comme en I> plongeait. [AR *Cependant*] [A *Son grand œil, noir comme la nuit où vainement il plongeait et tout plein de larmes, exprimait la douceur et l'anxiété.*] // Brin-d'herbe 205 I larmes comme 209 I ses belles épaules III ses [R *belles*] épaules 212 I cela pouvait bien faire III cela [R *pouvait bien* A *était bien de nature à*] faire 213 I vierge... *Oui, mais* tout cela n'était que III vierge... [R *Oui, mais* A *Mais*] tout cela n'était [A *aussi*] que 214 I Après il n'y aurait plus rien... rien ! Mais le baptême !... le ciel... la III Après [R il n'y <... comme en I> baptême !... A, plus de souffrance, mais] le ciel... [A *le ciel avec*] la 215 I Dieu !... Elle pleurait, la pauvre enfant des bois. III Dieu... [R *Elle pleurait*, A *Et*] la pauvre enfant des bois [A *pleurait*]. // La 217 I nuit s'étendit III nuit [A *vint et*] s'étendit 217 I et, dans III et [R,] dans 218 I impalpable tout 219 I couchés au fond, sur III couchés [R *au fond*,] sur 220 I et les feuilles des III et [A *sur*] les feuilles [A *jaunies*] des 222 I Brin-d'herbe. La captive III Brin-d'herbe. [R *La* A *À ce contact la*] captive 223 I liens le permettaient III liens le [A *lui*] permettaient

– Tu seras ma femme, murmura une voix vibrante, et tu
225 ne subiras pas le supplice des prisonniers.

C'était le chef qui parlait de la sorte. La jeune blessée ne
répondit rien.

– Veux-tu être ma femme, reprit le chef, y mettant déjà de
l'instance, et je vais défaire tes liens ?

230 Brin-d'herbe répondit d'une voix émue :

– Si tu veux écouter la parole de la Robe-noire et te faire
chrétien.

Le chef se mit à rire dans les ténèbres. Il riait d'un rire
cynique, que personne ne voyait, que personne n'entendait.

235 – Le chef des Iroquois te le promet, dit-il. Il se fera ins-
truire par la Robe-noire. Viens, ô douce fleur de la forêt,
viens !

Et il coupa les liens.

240 Rapide comme une gazelle que le plomb du chasseur a
touchée, Brin-d'herbe repousse le chef insolent et se précipite
dans la rivière.

Le bruit de sa chute n'éveilla pas d'échos, mais le cruel sau-
vage poussa un cri rauque, féroce, désespéré, et lança son cou-
245 teau de guerre vers l'endroit où venait de plonger la jeune
captive.

Un léger cri de douleur répondit. Ce fut tout.

L'obscurité était profonde sous les arbres, et toute pour-
suite devenait inutile.

226 I parlait ainsi. La *vierge huronne* ne III parlait [R ainsi A de la sorte].
La [R *vierge huronne* A *jeune blessée*] ne 228 I Veux-tu, reprit le chef, et III
Veux-tu [A *être ma femme*], reprit le chef, [A y mettant déjà de l'instance,] et
231 I la robe noire, et III la [R robe A Robe-] noire [R.] et 233 I cynique,
mais personne ne le voyait rire. / – Le III cynique, [R mais A que] personne ne
[R le voyait rire A voyait, que personne n'entendait]. / – Le 236 I la « robe
noire ». Viens III la [R « robe A Robe-]noire [R. »]. Viens 242 I le chef
poussa III le [R chef A cruel sauvage] < Dans la marge : « *sauvage cruel* ou *cruel
sauvage ?* » > poussa 244 I de tomber la jeune *fugitive*. // Un III de [R tom-
ber A plonger] la jeune [R *fugitive* A *captive*]. // Un



Rapide comme une gazelle que le plomb du chasseur a touchée,
 Brin-d'herbe repoussa le chef insolent et
 se précipita dans la rivière.

Le camp des Iroquois, un moment troublé, rentra dans un silence terrifiant. 250

Le matin, quand la lumière se répandit tiède et claire sur la rivière et sur le feuillage, le chef sourit en regardant les eaux devenues lourdes et immobiles, comme un couvercle bien cloué sur la face de sa victime. Mais quand il regarda les herbes et les plantes qui s'épanouissaient sur la berge, il vit luire des gouttes de sang, et ces gouttes faisaient une ligne rouge sur un tapis vert. Alors il s'échappa de sa poitrine un sanglot de colère et de plaisir méchant. Il suivit la voie douloureuse où la martyre avait passé. Il marcha longtemps ; il marcha près d'une heure, avide, inquiet, tantôt irrité, tantôt s'oubliant en de folles et coupables espérances. Tout à coup il poussa une clameur de joie. 260

À genoux, près d'une roche grisâtre sur laquelle un rayon
de soleil descendait, à travers les larges branches d'un orme, il
venait d'apercevoir la jeune fugitive. À son cri de triomphe le
bois frémit, quelques oiseaux se prirent à chanter, et la gerbe
de rayons qui tombait sur la roche enveloppa la vierge d'un
nimbe éclatant.

La jeune fille ne s'émut point. Elle ne détourna pas même
la tête. De sa main défaillante, elle prit du sang qui coulait
d'une large blessure et fit une croix sur son front immaculé. Ce
fut, dans sa pensée, le baptême de sang. Puis, sur la pierre, elle
traça une autre croix, grande, pourprée, brillante comme le
rayon qui venait du ciel. Elle en approcha, saintement, amou-
reusement, sa lèvre pâle. Dans ce baiser sublime de foi et d'es-
pérance, elle consacrait l'union de son âme à Dieu.

Et la vierge huronne, épuisée, s'affaissa et ne se releva
plus.



263 I genoux près 264 I descendait à 265 I la vierge huronne.
À III la [R vierge huronne A jeune fugitive]. À 269 I fille seule ne III fille
[R seule] ne 269 I pas la tête. Mais, de sa III pas [A même] la tête. [R Mais
de A De] sa 271 I blessure, et III blessure [R ,] et 271 I immaculé.
Puis, s'inclinant vers la III immaculé. [A Ce fut, dans sa pensée, le baptême de
sang.] Puis, [R s'inclinant vers A sur] la 274 I ciel. Sa lèvre pâle se colla sainte-
ment, amoureuxment à ce signe du salut. C'était le baptême du sang. // Elle ne se re-
leva point III ciel. [R Sa lèvre <... comme en I> point A Elle en approcha,
saintement, amoureuxment, sa lèvre pâle. Dans ce baiser [AR du Signe du salut, mani-
festation] [AR qui fut un acte] sublime de foi et d'espérance, elle consacrait l'union de
son âme à Dieu. // Et la vierge huronne, épuisée, s'affaissa et ne se releva plus]. < Dans
la marge inférieure : « ? Telle est l'histoire que m'a racontée mon démon familier. A
vous de croire ou de ne pas croire à son authenticité. »



Son cœur était pris. À la vérité, elle ne l'avait pas défendu, car elle voulait un maître, et elle se sentait faite pour la servitude, la douce servitude des âmes tendres, qui portent comme un trophée les chaînes de l'amour, et comme un diadème la couronne d'épines des épreuves. 5

Ce n'était pas dans les enivrantes fêtes du monde qu'elle l'avait rencontré. La lumière un peu aveuglante des candélabres dorés n'avait jamais enveloppé, de son chaud rayonnement, la tête un peu mutine de cette libre fille des champs. Mais le cœur se réveille aussi bien dans le calme endormeur de la vallée, que sur les cimes bruyantes qui regardent le ciel ; et les amitiés qui naissent au soleil de la prairie, ou sous la ramure parfumée, gardent toujours quelque chose de leur suavité première. 10 15

Ensemble, aux jours de leur enfance, ils avaient fréquenté l'école du village. Elle, plus jeune et plus studieuse, lui, moins adonné à l'étude qu'au jeu, et regardant souvent, d'un œil coquin, par-dessus son livre ouvert, la petite écolière du banc voisin. 20

Ils avaient marché, poussés par la foule qui se hâte vers l'avenir, et quinze ans après, Joséphine Duvallon, la petite

VARIANTES : I : *la Revue nationale*, vol. 2, 1895, p. 563-578 ; II : *Fêtes et corvées*, Lévis, Pierre-Georges Roy éditeur, 1898, p. 53-82 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 411-446, texte de base.

12 I,II vallée que 13 I,II prairie ou

25 studieuse d'autrefois, était une grande brune, fraîche et rose
comme un fruit mûr, et Mathias Padrol, son petit ami, robuste,
large d'épaules, la lèvre marquée d'une moustache noire en ac-
cent circonflexe, passait à bon droit pour le plus faraud de la
paroisse. Il n'en était pas le plus beau. Jean-Paul Duvallon, le
frère de Joséphine, avait meilleure tournure. Son œil bleu
30 plein de rêves troublait agréablement les jeunes âmes. Les sen-
sibles villageoises se tournaient vers lui, comme les marguerites
des prés se tournent vers la lumière. Mathias aurait été jaloux
s'il n'eût aimé la sœur de son ami.

Un jour, ils partirent ensemble, Mathias et Jean-Paul, pour
courir après la fortune. Ce fut un jour de deuil pour leurs fa-
35 milles et pour la jeunesse de la paroisse.

L'absence avait duré trois ans, et les jeunes voyageurs par-
laient de leur retour au pays. Cependant Mathias Padrol revint
seul. Il avait le teint bronzé par le soleil, les mains gercées par
le travail, le front traversé par une ride, le regard chargé d'une
40 lueur singulière. Avec tout cela, fier d'être au milieu des siens,
pendant que ses compagnons peinaient encore là-bas, dans les
montagnes de la Californie, le pic à la main pour déterrer les
filons d'or, le pistolet à la ceinture pour se défendre contre les
bandits.

45 Mathias, il avait été très heureux. Sa bêche infatigable avait
découvert d'inépuisables veines, et il avait marché dans la pous-
sière d'or, comme d'autres marchent dans la poussière du che-
min. Il ne s'était pas montré souvent dans les rues de San
Francisco, redoutant les appels séduisants des chopes mous-
50 seuses, des tapis verts, des alcôves sombres. Il avait mieux aimé,
racontait-il avec une fausse humilité, la vie solitaire dans les
âpres montagnes, les jours laborieux, les nuits reposantes sous
les rameaux embaumés.

28 I,II tournure. *Puis son œil* III tournure. [R *Puis son A Son*] œil 30
I,II lui comme 36 I,II ans et 37 I,II Mathias revint III Mathias [A
Padrol] revint 40 I,II Avec *cela tout fier* 44 I,II bandits. // Lui, il III
bandits. // [R *Lui A Mathias*], il 47 I,II la boue. Il III la [R *boue A poussière*
du chemin]. Il 50 I,II aimé la vie III aimé [A, *racontait-il avec une fausse hu-*
umilité.] < Dans la marge : « ? *racontait-il avec jactance, ou avec une certaine présomp-*
tion, ou suffisance ou une fausse humilité. » > la vie

L'espoir d'éblouir sa paroisse par l'éclat de sa fortune avait été un aiguillon puissant, il ne le cachait pas. Il aimait les richesses et, dans sa vanité, il ne lui déplaisait nullement d'éclabousser ses amis restés gueux. 55

Pour lui, maintenant, l'heure du repos sonnait. Il allait jouir en paix du fruit de ses labeurs ; il se promettait une longue existence de plaisirs. 60

Bien des jeunes gens lui portaient envie et regrettaient de ne l'avoir pas suivi au pays de l'or. Ils ne songeaient pas aux autres qui n'étaient point revenus : à Casimir Pérusse, à Robert Dulac, à Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine, la sage petite écolière d'antan. Oui, ce Mathias Padrol, il faisait bien des jaloux. 65

Le lendemain de son arrivée on était venu le voir d'une lieue à la ronde. La maison s'était remplie. On avait ouvert la chambre de compagnie, comme pour le curé, et c'est là qu'on était venu d'abord lui serrer la main ; les fumeurs avaient fait irruption dans la cuisine, et les femmes s'étaient groupées un peu partout. Il fallait bien le voir et l'entendre, le nouveau riche. Mathias passait d'une pièce à l'autre, fier de l'empressement qu'on lui témoignait, agitant la grosse breloque d'or qui pendait à son gilet, et faisant miroiter, comme par hasard, l'énorme chaton qui lui embarrassait les doigts. 70 75

Les Duvallon étaient accourus les premiers. Le père, la mère et leur jeune fille. Ils ne demeuraient pas loin, sur la quatrième terre en gagnant l'église. Ils avaient espéré presser sur leur cœur l'enfant prodigue, mais Jean-Paul ne se trouvait pas 80

57 I,II gueux. // *Maintenant*, l'heure III gueux. // [R *Maintenant* A *Pour lui, maintenant*], l'heure 63 I,II revenus, à III revenus [R, A :] à 66 III jaloux. < Dans la marge supérieure : *Un peu ombrageux avant son départ, seul maintenant, il avait tout avantage à étaler sa vanité et à faire des jaloux.* Dans la marge gauche : *Déjà, Mathias Padrol faisait des jaloux.* > // Le 70 I,II venu lui serrer la main d'abord ; mais bientôt les 70 III main ; [R *mais bientôt*] les 72 I,II l'entendre. *Lui, il passait* III l'entendre [A, le nouveau riche.]. [R *Lui, il A Mathias*] passait 73 I,II de cet empressement, agitant III de [R *cet A l'*] empressement [A *qu'on lui témoignait*], agitant 75 I,II à sa chaîne de montre, et montrant comme III à [R *sa chaîne de montre A son gilet*], et faisant 78 I,II et la fille. *C'était là toute la famille maintenant.* Ils III et [R *la A leur jeune*] fille. [R *C'était là toute la famille maintenant.*] Ils 78 I,II loin, la III loin, [A *sur*] la

encore riche, et il restait là-bas, dans l'ennui, guettant une dernière occasion de réaliser de jolis bénéfices.

85 Pourtant, il avait écrit qu'il partirait avec Mathias. Ce fut une amère surprise. Eux qui ne s'étaient jamais séparés et disaient qu'ils ne se sépareraient jamais. Pourquoi Jean-Paul n'a-t-il pas préféré revenir avec son fidèle ami, et vivre heureux désormais, entre son vieux père et sa vieille mère, sur le bien des ancêtres...

90 Il avait même laissé deviner dans sa lettre un secret qui jetait l'âme de sa sœur dans un doux émoi. Il disait que Mathias et lui seraient bientôt unis par un lien plus fort que l'amitié, mais que cela dépendrait d'elle, Joséphine...

95 La mère Duvallon pleurait, Joséphine, plus courageuse, se consolait, disant que c'eût été trop de bonheur à la fois. Le père était songeur et ne disait mot.

– Il reviendra, affirmait Mathias, ne vous découragez point... Le temps de régler certaines affaires importantes... Vous le reverrez, bien sûr... Il m'a prié de vous embrasser tous, et de vous dire de vivre sans inquiétude...

100 – Et nous autres qui comptons l'avoir à notre petite fête du foulage ! s'écria la mère Duvallon, en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.



83 I,II Mathias. *Ils ne* III Mathias. [A *Ce fut une amère surprise.*] [R *Ils A Eux qui*] ne 84 I,II séparés, ils III séparés [R. A *et disaient qu'*]ils 85 I,II jamais... *Entre son vieux père et sa vieille mère, il pouvait vivre heureux sur le* III jamais [R... *Entre <... comme en I et II> sur A. Pourquoi Jean-Paul n'a-t-il pas préféré revenir avec son fidèle ami, et vivre heureux désormais, entre son vieux père et sa vieille mère.*] sur 89 I,II deviner un III deviner [A *dans sa lettre*] un 90 I,II émoi. *Ils seraient, Mathias et lui, unis bientôt par* III émoi. [R *Ils seraient, Mathias et lui, unis bientôt A Il disait que Mathias et lui seraient bientôt unis*] par 91 I,II l'amitié. *Cela dépendrait* III l'amitié [R. *Cela A, mais que cela*] dépendrait 93 I,II Joséphine se III Joséphine [A, *plus courageuse.*] se 97 I,II point... / Le III point... [R //] Le 98 I,II tous et

En ce temps-là la vie des champs était plus rude qu'aujourd'hui, mais elle était plus belle. Les rapports entre les voisins étaient plus intimes ; les mœurs avaient encore quelque chose de patriarcal. La paroisse était une grande famille tenant feu et lieu un peu partout, à la « grand'côte » et dans les « concessions », sous l'œil du curé et des vieillards. 105

L'industrie dormait. La machine n'avait pas remplacé les bras et la corvée florissait. Non pas la corvée humiliante et lourde de la féodalité, qui taillait le peuple à merci, mais la corvée de la liberté chrétienne, qui s'empresse à aider ses frères et à secourir la souffrance. 110

Et parmi ces petites fêtes du travail, le foulage des étoffes de laine n'était pas sans originalité. 115

La mère Duvallon, qui portait allégrement ses soixante années, avait filé bien des aunes pendant les longues soirées de l'automne. Et toujours, pour accompagner le grondement du fuseau où se tordait le brin soyeux, un refrain d'ancienne chanson avait voltigé sur ses lèvres. Joséphine, debout devant le métier bruyant, avait tissé les étoffes nouvelles. Le bourdonnement du rouet, le claquement des marches sous des pieds vaillants, la course étourdissante de la navette sur la chaîne, le choc vif et dur des lisses sur la trame, tout cela avait rempli la maison d'un bruit singulier, et ceux qui passaient devant la porte se détournaient pour voir un peu les bonnes ouvrières, et mieux entendre les joyeux échos du travail. 120 125

Maintenant plusieurs pièces d'étoffe, roulées avec soin et recouvertes d'un drap pour les préserver de la poussière, attendaient au grenier l'heure du foulage. 130

Quand, l'heure arrivée, les invités des Duvallon entrèrent, le grand chaudron pendait à la crémaillère, au-dessus d'une

107 I,II partout : à 112 I,II chrétienne qui 113 I,II à secourir III à [A *aider ses frères et à*] secourir 116 I,II portait *allégrement* ses III portait [R *allégrement* A *allègrement*] ses 126 I,II ouvrières et 129 I,II drap, à cause de III drap [R , à *cause de* A *pour les préserver*] de 129 I,II attendaient, au grenier, l'heure III attendaient [R ,] au grenier [R ,] l'heure 130 I,II foulage. Elle arriva. // Quand les invités entrèrent III foulage. [R *Elle arriva.*] // Quand [A , *l'heure arrivée,*] les invités [A *des Duvallon*] entrèrent

flamme vive, dans la vaste cheminée de la cuisine, et l'ardente
 lueur du brasier le fit paraître plus noir à cause de sa robe de
 135 suie qui le recouvrait tout entier. L'eau dont il était rempli com-
 mençait à bouillir, et une buée légère bientôt évaporée cachait
 à demi l'anse et le crochet de fer de l'antique instrument.
 Dehors, sur des foyers de cailloux tout étroits, il y avait des
 feux de sarments qui pétillaient, et, sur ces feux, dans plusieurs
 140 ustensiles, l'eau bouillante chantait. Elle devait servir au fou-
 lage.

Une auge longue, profonde et large comme un canot de
 voyageurs, occupait le milieu de la pièce ; et, tout près, à l'un
 des bouts de cette auge, on avait placé un dévidoir solide. Des
 145 bâtons de merisier ou de bouleau, dépouillés de leur écorce,
 durs et pesants, étaient rangés le long de la cloison.

Mathias Padrol était venu l'un des premiers. Il lui tardait
 de voir Joséphine, et de lui dire comme il l'avait trouvée jolie,
 le dimanche précédent, quand elle avait fait la quête, à l'église,
 150 pour la chapelle de la Sainte Vierge. Il n'était pas, toutefois,
 sans éprouver un serrement de cœur, en songeant qu'il fau-
 drait encore parler de Jean-Paul, son compagnon demeuré
 là-bas.

– À l'ouvrage, mes enfants, commanda le père Duvallon,
 155 voici les pièces d'étoffe qui descendent du grenier.

– Que ceux qui ont de bons bras prennent les « rames »,
 ajouta madame Duvallon, en montrant les rondins sans écorce,
 qui faisaient des lignes claires sur le bleu sombre de la cloison.

133 I,II cuisine. *Dans cette ardente lueur du brasier, avec sa robe de suie, il paraissait plus noir.* L'eau III cuisine [R. *Dans <... comme en I et II> noir A, et l'ardente lueur du brasier le fit paraître plus noir à cause de sa robe de suie qui le recouvrait tout entier.*] <Dans la marge inférieure : « déjà ou : tout entier ? »>. L'eau 135 I,II était *plein* commençait à *frissonner sous les rayons de la chaleur*, et III était [R *plein A rempli*] commençait à [R *frissonner sous les rayons de la chaleur A bouillir*], et 136 I,II légère, bientôt évaporée, cachait III légère [R.] bientôt évaporée [R.] cachait 137 I,II demi le III demi [A *l'anse et*] le 137 I,II fer et les pièces enfumées de III fer [R et les pièces enfumées] de 138 I,II étroits il III étroits [A,] il 140 I,II chantait aussi. // Une III chantait [R aussi A. *Elle devait servir au foulage*]. // Une 148 I,II Joséphine et III Joséphine [A,] et 156 I,II les rames, ajouta III les [A «] rames [A »], ajouta 157 I,II Duvallon en 157 I,II écorce qui

La première pièce se déroula lentement et descendit dans l'auge pleine d'eau. 160

– Au nouvel arrivé, au voyageur des « pays hauts », l'honneur de commencer, proposa Pierre Beaulieu, le premier voisin.

Un murmure approbateur suivit.

Mathias Padrol alla prendre un des plus longs gourdins et vint se placer auprès de l'auge. D'autres firent comme lui. Ils étaient six, trois d'un côté, trois de l'autre. Ils formaient la première « escouade ». D'un bras nerveux, avec leurs rames improvisées, ils poussèrent de-ci de-là, dans l'auge profonde, le tissu neuf qui s'imbiba d'eau chaude, et devint très lourd. 165 170

Ils chantèrent des « chansons à la rame », des chansons aux refrains cadencés que toutes les voix répétaient, et leurs bâtons, en poussant l'étoffe, s'enfoncèrent dans l'eau comme des avirons. Quand ils les relevaient, des gouttes brûlantes ruisselaient comme des colliers de perles, et retombaient avec un bruissement clair. 175

– Drôles de canotiers, qui se tiennent debout en dehors de leur canot, et plongent leurs pagaies en dedans, fit une jeune fille, avec un éclat de rire.

– C'est qu'il n'y a plus d'eau dans la rivière, depuis que le père Chiniquy* a prêché la tempérance, répliqua l'un des fouleurs. 180

– Si les jeunes filles venaient nous aider à ramer, la barque irait plus vite, observa un autre.

– Et l'aviron pèserait moins, affirma un troisième qui voulait y aller de son mot. 185

Quelques jeunes filles, des plus rieuses, s'empressèrent de mettre leurs mains blanches sur les pagaies d'un nouveau

167 I,II première escouade. D'un III première [A «] escouade [A «].
 D'un 168 I,II leurs bâtons, ils III leurs [R bâtons A rames improvisées], ils
 170 I,II chaude et 175 I,II perles, avec III perles, [A et retombaient] avec
 181 I,II des « fouleurs. » // – Si III des [R «] fouleurs. [R «] // – Si 185
 I,II troisième. // Quelques III troisième [A qui voulait y aller de son mot]. //
 Quelques 187 I,II filles des plus rieuses s'empressèrent

genre, et l'étoffe roula dans sa couche humide avec un plus vif
 190 élan. Des couplets d'allure rapide accompagnèrent le murmure
 de l'eau tourmentée. Il y avait des moments de repos. Puis,
 d'autres jeunes gens s'approchaient à leur tour du long vais-
 seau où trempaient les aunes de drap neuf, et continuaient
 avec ardeur l'ouvrage commencé.

195 On avait jeté, dans l'eau chaude, quelques morceaux de sa-
 von fait à la lessive, et des bulles où s'allumaient de douces
 lueurs semblaient sourdre, comme des étincelles, du fond noir
 de l'auge, et une écume légère et blanche s'attachait, comme
 une dentelle fragile, aux longues parois.

200 Parfois une aigrette humide se détachait du tissu violem-
 ment secoué, et venait s'abattre sur une robe rose, ou sur un gi-
 let noir. Des rires éclataient, et la robe ou le gilet s'en allaient se
 sécher poétiquement à la flamme du foyer.

205 C'est ainsi que Mathias et Joséphine, robe et gilet large-
 ment éclaboussés, s'appuyèrent au manteau de la cheminée. La
 flamme ondoyait, les vêtements séchaient, et les cœurs se ré-
 chauffaient. Tous les foyers bien attisés peuvent incendier les
 âmes, sans brûler leur chétive enveloppe.

210 Sur le grand dévidoir lentement tourné par des bras
 fermes, les aunes d'étoffe s'enroulèrent, trempées, chaudes,
 fumantes, et l'eau tombait en gouttes pressées, comme d'un
 nuage qui crève. Des femmes, un balai de cèdre à la main, es-
 sayaient à mesure les ravages de l'ondée, et le plancher, sous le
 frottement des branches odorantes, prenait les clartés douces
 215 d'un brouillard au lever du soleil.

Au travail, succéda le plaisir, un plaisir fait de danses qui
 roulaient comme des tourbillons de chansons lancées à plein
 gosier, de causeries jetées par bribes d'un bout à l'autre de la
 salle.

189 I,II un élan rapide. Des couplets d'un mouvement plus vif accompagnè-
 rent III un [R élan rapide A plus vif élan]. Des couplets [R d'un mouvement plus
 vif A d'allure rapide] accompagnèrent 191 I,II Puis d'autres 192 I,II
 s'approchaient, à leur tour, de l'immense vaisseau III s'approchaient [R ,] à
 leur tour [R , de l'immense A du long] vaisseau 193 I,II neuf et 196 II
 lessive et 197 I,II sourdre comme des étincelles du 198 I,II s'attachait
 comme une dentelle fragile aux 208 I,II âmes sans 212 II main es-
 sayaient 213 I,II l'ondée ; et 216 I,II travail succéda 217 I,II
 tourbillons, de 218 III bribes [R ,] d'un

Cependant, retirés dans un coin de la pièce, assis sur un coffre peint en bleu, près du lit de « parade », dont les rideaux de toile tombaient jusqu'à terre, Mathias et Joséphine avaient longtemps parlé tout bas, comme des amoureux qui ont peur d'ébruiter leur secret. Albert Dupuis, un honnête homme et un bon ouvrier, qui avait bâti la maison du père Duvallon, avait jeté souvent de leur côté un regard inquiet et jaloux. Depuis longtemps il aimait la jeune fille, en silence et avec discrétion. Maintenant il regrettait de ne pas lui avoir « parlé » plus tôt. Le premier est toujours le premier.

Il fallut se reposer de la danse et des jeux, comme on s'était reposé du travail. Il fallut aussi calmer la faim qu'avaient aiguisée l'exercice et la gaieté. Le réveillon survint. Il fut accueilli avec enthousiasme. Au dessert, après les chansons, Mathias fut prié de raconter quelque chose. Il parla de son retour.



Ils étaient partis plusieurs ensemble pour revenir au pays. Ils avaient traversé les montagnes et les prairies, armés comme pour la guerre, car les sauvages qui errent dans ces contrées lointaines sont traîtres et féroces. Ils avaient marché par des sentiers ardu, le long des ravins ténébreux, au-dessus des précipices où grondaient des torrents invisibles. Ils avaient escaladé des rochers abrupts, calcinés par le soleil. Grâce à leur connaissance de la forêt, à leur prudence, à l'ombre des arbres touffus, ils traversèrent heureusement la chaîne des Rocheuses et descendirent dans l'immense prairie qui s'étend, comme un océan sans limites, vers le soleil levant. Désormais il fallait marcher à ciel ouvert. Plus de savane, plus de rochers, plus de ravins pour les protéger. S'ils étaient aperçus par les Indiens, ils

222 I,II tombaient *jusques à* III tombaient [R *jusques à* A *jusqu'à*] terre
 224 I,II Dupuis, *le menuisier qui avait bâti la maison du frère Duvallon, un honnête homme et un bon ouvrier*, avait III Dupuis, [R *le menuisier* <... comme en I et II> *ouvrier* A *un honnête homme et un bon ouvrier, qui avait bâti la maison du père Duvallon,*] avait 227 I,II fille en 228 I lui *en avoir* 230 II *Il faut se*
 230 I,II jeux comme 231 II *fallut calmer* 241 I,II abrupts calcinés III abrupts [A .] calcinés 243 I,II Rocheuses, et III Rocheuses [R .] et 244 I,II *s'étend comme un océan sans limite vers*

seraient attaqués, et, s'ils étaient attaqués, pourraient-ils se défendre avec succès et avoir la vie sauve ?

250 Ils cheminaient à grands pas, dans le foin qui recouvre d'un voile mouvant l'immensité de la plaine, et en cheminant, ils regardaient à l'horizon pour voir si la silhouette de quelque bande ne s'y lèverait point, comme un nuage menaçant.

Un soir, dit Mathias, le soleil, descendu lentement du ciel
255 bleu, s'enfonçait dans les vagues lointaines de la prairie, comme un œil sanglant qui va se fermer, et les herbes légères qui ondu-
laient au souffle du vent paraissaient bercer des éclairs. Nous nous étions arrêtés pour contempler ce spectacle magnifique,
et par instant, nous ne pouvions nous défendre d'un frisson de
260 peur, car il nous semblait que le feu s'était allumé dans cet océan de verdure aride, et qu'il s'avançait sur nous avec la rapi-
dité d'une rafale. Tout à coup, dans ce rayonnement merveil-
leux de la prairie, à une distance immense, nous aperçûmes des
265 ombres qui s'agitaient. Des profils d'hommes et de chevaux se dessinèrent peu à peu, noirs et superbes, sur le fond de lu-
mière. Les chevaux couraient, les hommes étaient armés. On ne traverse point ces déserts sans carabines, revolvers ou poi-
gnards. Nul doute, c'étaient des Indiens à la recherche d'une caravane, ou fuyant après un pillage.

270 Les ombres grandissaient en se détachant de l'horizon de feu. La troupe se dirigeait sur nous. Était-ce hasard ? Nous avait-elle aperçus ? Impossible de fuir ; nous n'avions pas de
montures, et les coursiers sauvages venaient comme le vent. Nous étions cinq, les Indiens paraissaient être une cinquan-
275 taine. Et puis, ces hommes de la prairie sont d'une adresse incroyable. Debout sur leurs chevaux au galop, ils lancent le lasso qui étrangle, la flèche qui transperce ou la balle qui foudroie.

Nous eûmes un moment d'angoisse extrême, et nous nous dîmes adieu.

249 I,II et *sauver leur vie* ? // Ils III et [R *sauver leur vie* A *avoir la vie sauve*] ? // Ils 251 I,II cheminant ils 252 I,II l'horizon, pour 254 I,II dit-il, le III dit [R *-il* A *Mathias*], le 256 I,II qui *se serait fermé*, et 261 I,II rapidité *du torrent*. // Tout III rapidité [R *du torrent* A *d'une rafale*] < Dans la marge supérieure : « (parce que *torrent* se trouve déjà en haut de la page »>. Tout à coup 269 I,II caravane ou 274 I,II paraissaient une III paraissaient [A *être*] une 275 I,II hommes-là sont III hommes [R *-là* A *de la prairie*] sont 278 I,II extrême et

Jean-Paul s'écria :

280

– Si je meurs, si vous vous sauvez...

– Jean-Paul ! firent ensemble les Duvallon, stupéfaits.

– Mais il est donc mort ! s'écria la mère, d'une voix brisée par le désespoir.

– Mathias, pourquoi nous avoir caché cela ? reprocha Joséphine, en laissant tomber sur sa main sa figure qui se mouillait de larmes. 285

Le père Duvallon se leva de table et se prit à marcher à grands pas.

Il murmurait :

290

– Jean-Paul !... Mon Dieu ! c'est-il possible ?...

Et tout le monde se mit à parler à la fois. C'était un bruit confus de plaintes, de regrets, de soupirs, de sanglots. Mathias eut un moment de frayeur. On l'entendit murmurer entre ses dents serrées par le dépit :

295

– Ai-je été assez bête ?

Il avait oublié que « souvent, trop parler nuit... »

Cependant on crut que ce mouvement de dépit venait de la peine qu'il causait à cette brave famille Duvallon. Il s'en voulait d'avoir parlé trop vite, et sentait qu'il ne pouvait plus se taire maintenant. Il fallait tout dire. Le mal, au reste, n'en serait pas plus grand : le coup était porté. 300

– Voici, continua-t-il, il ne faut jamais se hâter de publier les mauvaises nouvelles. Pourquoi faire pleurer les gens aujourd'hui, si l'on peut attendre à demain ? Voilà pourquoi j'ai 305

282 I,II stupéfaits. / Il III stupéfaits. / [R Il A Mais il] est 283 I,II
 mère d'une 286 I,II figure inondée de III figure [R inondée A qui se mouil-
 lait] de 291 I,II Jean-Paul... Mon pauvre enfant... Mon 292 I,II bruit si-
 nistre de III bruit [R sinistre A confus] de 296 I,II bête ? // Cependant III
 bête ? [A // Il avait oublié que « souvent trop parler nuit... »] // Cependant 298
 I,II crut bien que III crut [R bien] que 298 I,II de colère venait III de [R
 colère A dépit] venait 299 I,II voulait. Il ne pouvait toujours plus III voulait
 [R . Il A d'avoir parlé trop vite, et sentait qu'il] ne pouvait [R toujours] plus 302
 I,II porté. / Il se remit. Il reprit son assurance et retrouva sa verve. / – Voici

été discret. Et puis, il n'est pas sûr que Jean-Paul ait été tué. Il peut revenir. Vous savez, dans ces immenses prairies on se perd, on s'égaré, on prend des routes qui ne conduisent pas toujours où l'on veut aller. Il est peut-être à travailler avec des moissonneurs qu'il a pu atteindre, ou il attend une caravane pour revenir. Avec une caravane, c'est plus sûr.

Il allait, il allait...

– Oh ! Ce sont des illusions, des illusions ! interrompit le père Duvallon.

– Le cher enfant, il est bien mort ! il est bien mort ! sanglotait la pauvre mère.

Joséphine, pour donner libre cours à ses larmes qu'elle ne pouvait plus retenir, se retira dans sa chambre. Ses meilleures amies, entrées avec elle, s'efforçaient de la consoler.

Chacun évoquait le souvenir du malheureux jeune homme. On parlait de son enfance et de sa jeunesse, de ses alternatives de douce gaîté et de singulière tristesse. On vantait son amour du travail, sa complaisance, sa sensibilité. Il était pieux, il était fidèle à ses amitiés.

Un vieux chantre au lutrin, le père José-Henri, qui mettait sa gloire à chanter plus haut que les autres les psaumes des vêpres, raconta que Jean-Paul, alors qu'il était enfant de chœur, se hâtait de se rendre à l'église, le dimanche, pour servir la messe, ou s'asseoir dans les stalles dorées du sanctuaire, avec les autres compagnons. Il se souvenait de son air digne et de sa démarche mesurée, alors que vêtu de sa jupe noire et de son surplis blanc aux larges manches, il était thuriféraire, les jours de

309 I,II peut-être dans les mines à piocher de l'or, et il III peut-être [R dans les mines à piocher de l'or A à travailler avec des moissonneurs qu'il a pu atteindre, ou] il 311 I,II revenir. // C'est plus sûr, une caravane... // Il III revenir. [R // C'est plus sûr, une caravane... A Avec une caravane, c'est plus sûr.] // Il 317 I,II Joséphine se retira III Joséphine [A, pour donner libre cours à ses larmes qu'elle ne pouvait plus retenir,] se retira 318 I,II chambre, pour pleurer, et on l'entendit gémir, car la porte resta entr'ouverte. Ses III chambre [R, pour pleurer <... comme en I et II> entr'ouverte]. Ses 319 I,II consoler. // Et puis, chacun évoquait III consoler. // [R Et puis, chacun A Chacun] évoquait 325 I,II José-Henri qui 327 I,II raconta comme il se hâtait III raconta [R comme il A que Jean-Paul, alors qu'il était enfant de chœur,] se hâtait 329 I,II messe ou 330 I,II autres enfants de chœur. II III autres [R enfants de chœur A compagnons]. II

grande fête. Nul mieux que lui ne balançait l'encensoir. Il faisait d'un geste aisé, décrire à la chaîne luisante une courbe gracieuse ; et l'encensoir retombait mollement, sans bruit et sans perdre le feu béni, puis remontait encore, trois fois pour le curé, trois fois pour chaque côté du chœur, et trois fois pour le peuple. 335

Alors un nuage d'encens roulait dans l'air tiède de l'église, et s'étendait comme un voile de gaze azurée sous les arceaux de la voûte. 340

Pendant l'on entourait Mathias. Il fallait savoir comment elle avait fini, cette attaque des Indiens.

— Dis tout, raconte tout ce que tu sais, cela vaut mieux, observa le père Duvallon. 345

Mathias, s'efforçant de paraître ému, reprit d'une voix basse, comme s'il eût eu peur de réveiller de nouvelles douleurs :

— Il ne fallait pas songer à demeurer ensemble, car le groupe que nous formions pouvait être vu d'une longue distance. Chacun prit donc son côté, au pas de course, et chercha une cachette sous les touffes de foin, dans les replis du sol, qui sont comme des ondulations des eaux. Pour moi, je me jetai immédiatement à terre et j'attendis, dans une terreur que je ne saurais peindre et en conjurant le ciel de me prendre en pitié, l'arrivée de la bande cruelle. Je m'imaginai que mes compagnons, poussés par l'instinct plutôt que guidés par la réflexion, en se sauvant au loin s'exposaient à être aperçus par la bande. J'avais raisonné juste. J'aurais voulu retenir Jean-Paul, mais il était déjà loin. 350 355 360

— Au bout de quelques instants, j'entendis le galop des coursiers. Il produisait un grondement sourd comme le tonnerre

333 I,II l'encensoir *d'argent*. Il 336 I,II feu *béni*, puis 342 I,II comment *cela* avait III comment [R *cela* A *elle*] avait 351 I,II donc *de* son III donc [R *de*] son 352 I,II sol qui 354 I,II terre, et III terre [R ,] et 355 III peindre [R ,] et 357 I,II réflexion, *se sauveraient aussi loin que possible, et seraient en conséquence observés plus longtemps*. J'avais III réflexion, [R *se sauveraient* <... comme en I et II> *longtemps* A *en se sauvant au loin s'exposeraient à être aperçus par la bande*]. J'avais

qui roule, et le sol frémissait sous mes membres. L'ardente chevauchée approchait en poussant des clameurs féroces. Soudain,
 365 je me vois enveloppé d'un nuage horrible. Une sueur froide m'inonde et je tremble comme pris d'une fièvre ardente.

– Elle courait toujours. Elle s'éloignait. Je n'avais pas été vu. Le bruit qui m'avait causé tant d'épouvante s'éteignait. Mais
 370 voici qu'un hurlement nouveau remplit les airs, un hurlement de joie. Mes compagnons avaient été découverts, sans doute ; quelques-uns d'entre eux, du moins. Je n'osais pas remuer, de crainte de me trahir, et toute la nuit je restai sous le foin qui m'avait sauvé.

– Le matin, quand les sauterelles et les criquets se mirent à
 375 voltiger au-dessus des brins de mil, ou à crier leurs rauques saluts au soleil levant, les Indiens avaient disparu, et je me trouvais seul au désert. J'appelai mes compagnons, mais nulle voix ne répondit à la mienne. Que sont-ils devenus ? Ont-ils été tués ? Sont-ils prisonniers ? Je l'ignore.



Deux fois les jours sombres et courts de l'automne s'étaient
 380 enfuis comme des volées de corbeaux, et deux fois l'hiver, de son écharpe de neige, avait enveloppé nos campagnes endormies. Noël avait chanté l'hosanna auprès de l'Enfant-Dieu, et le monde avait de nouveau tressailli d'allégresse, au souvenir du
 385 plus consolant des mystères. Le carnaval avait encore secoué ses grelots éveillés au milieu de la foule distraite, puis le carême était venu mettre un peu de cendre sur la tête des chrétiens en leur murmurant d'une voix grave : « Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière ! »

363 I,II membres *immobiles*. L'ardente 364 I,II Soudain je me *vis* enveloppé 365 I,II froide m'inonda et je me pris à trembler comme dans la fièvre. // – Elle III froide m'inonde et je [R me prends à trembler comme dans la fièvre A tremblai <Nous corrigeons.> comme pris d'une fièvre ardente]. <Dans la marge supérieure : « fus pris d'un tremblement févèreux. ou : je tremblai comme pris d'une fièvre ardente. »> // – Elle 368 I,II bruit infernal allait mourant. Mais III bruit [R infernal allait mourant A qui m'avait causé tant d'épouvante s'éteignait]. Mais 372 I,II restai couché sous 383 I,II l'Enfant-Dieu et 384 I,II d'allégresse au

On était au dimanche de Pâques fleuries, et les jours de
grande tristesse qui allaient venir seraient suivis d'un solennel
et joyeux alléluia. 390

Un alléluia joyeux, surtout, pour les jeunes gens qui de-
vraient se jurer un éternel amour au pied des autels. Et parmi
ces heureux que proclamait la rumeur, se trouvaient Mathias
Padrol et Joséphine Duvallon. 395

Le père Duvallon avait besoin d'un homme pour l'aider à
ses travaux. Le rude labeur de toute une vie aux champs com-
mençait à peser sur ses épaules, et les ouvriers se faisaient
rares. Les mines d'or de la Californie, et les manufactures de la
république voisine, attiraient toujours la jeunesse. Elle enten-
dait, dans un rêve obsédant, le bruit des machines puissantes ;
elle voyait les étincelles des paillettes d'or. Il fallait partir.
Mathias demeurerait avec son beau-père. Il serait l'enfant de la
maison, puisque Jean-Paul ne revenait point. 400 405

Les bans furent publiés du haut de la chaire. Première et
dernière publication. La chose fut remarquée, parce qu'à cette
époque on ne se dispensait pas aisément des trois publications
exigées par la discipline de l'Église. Mathias, qui aimait à tran-
cher du grand, obtint le privilège d'une seule publication. 410

Les invités à la noce étaient nombreux. Le père Duvallon
se serait bien donné garde d'oublier un parent ou un ami. Il
n'aurait pas voulu froisser personne, d'abord ; puis, il aimait
bien s'amuser un brin. Mathias et les siens, un peu pingres, un
peu vaniteux, auraient préféré trier les convives. Ils durent ce-
pendant ouvrir grande la porte, pour ne pas déplaire au père
Duvallon. Après tout, une fois n'est pas coutume. 415

Le matin était un peu « sec », mais les chemins étincelaient
comme des ceintures diamantées, sous les reflets d'un beau

392 I,II alléluia. Un alléluia joyeux surtout pour 393 I,II qui *devaient*
se 395 I,II rumeur se 400 I,II Californie et 401 I,II jeunesse. //
Elle 402 I,II,III rêve *obsesseur* < corrigé d'après l'usage >, le 409 I,II
l'Église. *On savait que Mathias avait de l'argent, et qu'il aimait à trancher du grand.*
// Les III l'Église. [R *On savait* <... comme en I et II> *grand A Mathias, qui ai-*
maît à trancher du grand, obtint le privilège d'une seule publication]. // Les 413
I,II n'aurait voulu III n'aurait [A *pas*] voulu 414 II siens, un peu vani-
teux 417 I,II Duvallon. *Et puis, ça n'arriverait toujours qu'une fois.* // Le III
Duvallon. [R *Et puis, ça n'arriverait toujours qu'une fois A Après tout, une fois n'est*
pas coutume]. // Le 418 I,II peu *froid*, mais III peu [R *froid A « sec »*], mais
419 I,II diamantées sous

420 soleil d'avril. Le soleil, un jour de mariage, semble un gage de bonheur. L'union sera sans nuages.

Une longue file de voitures se dirigea vers l'église. On entendait de loin la gaie musique des sonnettes argentines et des grelots sonores. De loin on voyait glisser, sur l'éclatant tapis de
425 neige, les profils sombres des chevaux et des « carrioles ».

Les cloches voulurent être de la fête, et quand la noce franchit le seuil de l'église, elles jetèrent, dans le ciel limpide, les éclats joyeux de leurs grosses voix d'airain.

La cérémonie tardait un peu. Le servant n'arrivait pas. Les
430 cierges étaient allumés dans leurs chandeliers d'argent ciselé, deux sur l'autel et six sur la balustrade, auprès des vases de fleurs artificielles. Leurs petites flammes douces étoilaient de points d'or le sanctuaire vide.

L'officiant avait mis un vêtement riche, comme aux jours de grande fête : une chasuble de soie blanche, toute moirée, avec une large croix et des guirlandes de roses brodées d'or. Il attendait, debout devant la haute armoire de la sacristie, vis-à-vis un crucifix d'ivoire. Il s'impatientait. On a beau avoir de la douceur, on ne saurait empêcher la bile de s'échauffer un peu,
440 quand on attend par la faute d'un autre.

Enfin, la porte s'ouvrit, et deux jeunes garçons se précipitèrent vers la garde-robe où pendaient les surplis.

Le prêtre murmura :

– Deux, maintenant... Aurait mieux valu un seul qui serait
445 arrivé plus tôt.

Les petits servants se hâtaient de se vêtir. L'un d'eux, le plus jeune, dit à l'autre, en attachant autour de sa taille les cordons de sa jupe noire :

– T'es-tu mis au chœur, déjà ?... As-tu servi des mariages ?

424 I,II glisser sur l'éclatant tapis de neige les 427 I,II jetèrent dans le ciel limpide les 432 I,II artificielles, devant les mariés. Leurs III artificielles [R, devant les mariés]. Leurs 434 I,II L'officiant s'était habillé tout prêt pour la messe. Il avait III L'officiant [R s'était habillé pour la messe. II] avait 434 I,II comme les jours III comme [R les A aux] jours 436 I,II brodées en or III brodées [R en A d']or 437 I,II attendait debout 439 I,II peu quand

L'autre ne répondit point. Il cherchait un surplis, parmi
tous ces vêtements blancs et noirs, qui semblaient des spectres
accrochés à la file. 450

– Ne prends pas celui-là. C'est au petit Moraud... Il vient
de Jean-Paul Duvallon... c'est un souvenir. Tu le mets ?...
Monsieur le curé pourrait bien te le faire ôter. 455

Le nouveau venu ne répondit pas. Il continua de s'habiller
tout en gardant un silence de mort. Le surplis un peu raidi par
l'empois, et la jupe, noire comme une plume de corbeau, lui al-
laient à merveille.

– Veux-tu porter le bénitier, reprit le premier, moi je por-
terai le livre ?... 460

Son compagnon, toujours silencieux, ne le regardait pas.

– On n'est pas dans l'église ici, tu peux lâcher ta langue.

Le curé gronda :

– Allons ! Avancez ! 465

Ils avancèrent. L'un prit le livre, l'autre prit le bénitier.

Le prêtre s'inclina devant le crucifix et se dirigea vers le
sanctuaire, sans plus se soucier des petits servants qui mar-
chaient devant lui.

Presque tous les bancs de la nef étaient occupés. On aurait
dit un jour férié. Il y avait beaucoup de curieux, des femmes
surtout. 470

La lourde porte du chœur, toute sculptée, tourna lente-
ment sur ses gonds de cuivre poli. La cérémonie commençait.
Il se fit dans les bancs un mouvement houleux comme sur la 475

450 I,II surplis parmi 451 I,II noirs qui 454 III souvenir [R ...
A.] Tu 455 I,II ôter. // *L'autre* ne répondit encore rien. Il s'habillait, et le sur-
plis III ôter. // [R *L'autre* <... comme en I et II> et le A *Le nouveau venu* ne ré-
pondit pas. Il continua de s'habiller tout en gardant un silence de mort. Le] surplis
458 I,II jupe noire 461 I,II livre ?... // *Comme tu voudras. Ça m'est égal.* //
Son III livre ?... // [R *Comme tu voudras. Ça m'est égal.*] Son 462 I,II re-
gardait seulement pas III regardait [R seulement] pas 466 I,II Ils accouru-
rent. L'un III Ils [R accoururent A avancèrent]. L'un 467 I,II crucifix
d'ivoire, et III crucifix [R *d'ivoire*,] et 473 I,II chœur toute

mer. Les promis s'agenouillèrent sur la plus haute marche du balustre. La jeune fille, devant le mystère nouveau, sentait son cœur se serrer comme dans une angoisse. Elle était heureuse pourtant. Le jeune homme, un peu raide, la tête haute, tâchait de paraître beau. Il s'occupait de lui-même.

Après une courte lecture sur la sainteté du sacrement de mariage, le prêtre s'adressant au marié, demanda :

– Mathias Padrol, prenez-vous Joséphine Duvallon, qui est ici présente, pour votre future et légitime épouse ?

– Oui, Monsieur, répondit d'une voix forte le jeune homme.

Alors le prêtre reprit :

– Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

– Non, Monsieur, répondit une voix faible.

Il y eut un mouvement de surprise dans la foule. Plusieurs se levèrent debout, d'autres montèrent sur les bancs pour voir ce qui allait suivre.

Le prêtre, stupéfait, regardait la fiancée et semblait attendre une explication.

Mathias, la figure toute rouge à cause de la honte, ou peut-être de la colère, demanda tout haut :

– Pourquoi ?

Le curé, retrouvant le calme nécessaire, dit à l'épousée :

– Il ne fallait pas venir ici, mon enfant. C'est la profanation d'un grand sacrement. Si ce n'est tout à fait la profanation, c'est le mépris. Or, Dieu se sent offensé. Il ne faut pas agir ainsi dans le temple du Seigneur, au pied de l'autel, en présence de Jésus-Christ.

485 I,II homme, *qui voulait se montrer plus poli que le rituel.* // Alors 489 I,II Non, répondit 491 I,II debout sur III debout [A , d'autres montèrent] sur 496 I,II haut : / – *Mais pourquoi ?* / Le 499 I,II enfant... C'est III enfant [R ... A.] C'est 500 I,II sacrement... Si III sacrement [R ... A.] Si 501 I,II mépris... Or III mépris [R ... A.] Or 501 I,II offensé... Il III offensé [R ... A.] < Dans la marge inférieure : « Les points de suspension sont-ils nécessaires ? » > Il 503 I,II Jésus-Christ... / Mais III Jésus-Christ [R ... A.] / – Mais

– Mais, Monsieur le curé, je n'ai rien dit, reparti la promesse toute tremblante, et des larmes dans les yeux. 505

– Comment, ce n'est pas vous qui avez répondu : Non ?

– Je n'ai pas eu le temps de répondre, Monsieur le curé.

L'officiant s'indigna. Il crut à une plaisanterie qu'il jugea irrespectueuse et réprimanda ceux qui s'en étaient rendus coupables. Il regarda les servants tour à tour, portant sur eux ses soupçons. Ceux-ci se tenaient à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, calmes, immobiles, les yeux fixés sur la mariée. 510

Puis les regards se portèrent alors vers eux. Ni l'un ni l'autre n'avait l'air fautif. Seulement, le plus jeune se mit à sourire, parce qu'il trouvait cela drôle, sans doute. L'autre était très pâle et une tristesse étrange se peignait sur sa figure d'adolescent. 515

La mariée les regarda aussi et elle tressaillit.

On entendit chuchoter.

– C'est le petit Antoine Beudet, celui-ci. On le connaît ; il sert la messe tous les dimanches. Mais l'autre... l'autre... qui peut-il être ? On dirait que c'est Jean-Paul... enfant de chœur. Vous vous en souvenez ? 520

Mathias lui-même, comme pris de vertige, se mit à parler à sa future.

– Quel est ce petit servant ? Comme il ressemble à ton frère !... Tu dois savoir son nom... Je ne le remets pas, moi... 525

508 I,II s'indigna : // – Il y a donc, ici, quelqu'un qui oublie volontairement le respect dû à Dieu et à sa sainte religion. On veut changer en comédie un des actes les plus solennels de la société chrétienne. Que l'on prenne garde. La loi civile viendra, s'il en est nécessaire, au secours du culte sacré... // Il III s'indigna [R : // – Il y a <... comme en I et II> sacré... A Il crut à une plaisanterie qu'il jugea irrespectueuse et réprimanda ceux qui s'en étaient rendus coupables.] <Dans la marge : « pas à la ligne ».> Il 510 I,II tour, comme s'il les eut soupçonnés de cette indécente plaisanterie. Ils se III tour, [R comme <... comme en I et II> Ils A portant sur eux ses soupçons. Ceux-ci] se 513 I,II eux. Ils n'avaient pas l'air de grands coupables. Le III eux. [R Ils n'avaient pas l'air de grands coupables A Ni l'un ni l'autre n'avait l'air fautif]. Le 514 I,II sourire, trouvant cela III sourire, [R trouvant A parce qu'il trouvait] cela 521 I,II Jean-Paul... Jean-Paul enfant

La fiancée eut envie de pleurer ; cela lui aurait fait du bien. Elle s'efforça de sourire. Le prêtre recommença :

– Joséphine Duvalon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

Elle n'eut pas davantage le temps de répondre. Une voix lugubre qui sortait comme d'une tombe répéta :

– Non, Monsieur.

Cette fois, il passa un frisson de terreur sur la foule attentive, et il se fit un silence qui avait quelque chose d'effrayant. Le curé ne dit rien. Il croyait toujours à un mauvais plaisant. Un ventriloque peut-être qui se cachait dans l'assemblée pieuse et bravait, pour s'amuser, les foudres du Seigneur. Il se pencha vers la jeune fille, afin de recevoir sa réponse.

Elle allait dire : « oui », quand ses regards rencontrèrent de nouveau les regards du servant que personne ne connaissait. Elle poussa un grand cri et s'affaissa.

Mathias voulut la secourir. Un vent brûlant passa qui menaçait d'éteindre les cierges, et tout le monde entendit le bruit d'un soufflet sur une joue.

Le marié releva la tête. C'est lui qui venait d'être souffleté. Il voulait voir l'insolent qui l'avait frappé. Il demeura terrifié. Puis d'une voix pleine d'épouvante, il cria deux fois :

– Jean-Paul !... Jean-Paul !

Et il sortit de l'église, titubant comme un homme ivre, les yeux dilatés par l'effroi, pâle, avec une tache rouge sur la joue, la marque du soufflet.

Où allait-il ?

Le petit servant triste et muet avait grandi tout à coup, et il paraissait un homme. Cet homme, c'était Jean-Paul Duvalon.

533 I,II – Non ! // Cette 534 I,II fois il 534 I,II attentive et
 537 I,II peut-être, qui III peut-être [R ,] qui 537 I,II pieuse, et III
 pieuse [R ,] et 543 I,II qui *éteignit* les III qui [R *éteignit* A *menaçait d'étein-*
dre] les 553 I,II allait-il ? // *L'un des petits servants* avait III *allait-il ?* // [R
L'un des petits servants A *Le petit servant triste et muet*] avait 555 I,II homme
maintenant. Et cet homme III homme [R *maintenant. Et cet* A . *Cet*] homme



Il demeura terrifié. Puis, d'une voix pleine d'épouvante,
il cria deux fois : Jean-Paul ! Jean-Paul !

Il portait au cou une large blessure et sur son front, la trace
noire d'une balle. Il avait la teinte livide du cadavre et ses yeux
avaient des larmes.

– Assassiné !... il a été assassiné ! s'écrièrent plusieurs.

556 I,II et son front *était percé* d'une III et [A sur] son front [R *était percé*
A , la trace noire] d'une 557 I,II yeux *versaient* des III yeux [R *versaient* A
avaient] des

560 Mais l'assassin, où est-il ? Est-ce l'Indien de la prairie ?
Est-ce l'homme superbe qui s'en va avec le soufflet du mort sur
la joue ?

565 L'église retentit de lamentations, les cloches sonnèrent un
glas funèbre ; le prêtre, dépouillant ses vêtements pompeux,
mit sur ses épaules la chasuble noire et dit la messe pour le re-
pos de l'âme de Jean-Paul Duvallon.

Il n'y avait plus qu'un petit servant.

Ainsi finit la noce, ainsi finit mon histoire.



560 I, II prairie ? est-ce le jeune homme III prairie ? [R est-ce le jeune A
Est-ce l']homme

LE MARTEAU DU JONGLEUR

I

Ô vous tous, infatigables coureurs de bois, pêcheurs et chasseurs, touristes ou « hommes de chantiers », qui cent fois avez franchi, sur vos raquettes de peau d'orignal ou dans vos canots d'écorce, les rivières tortueuses ou les lacs profonds qui baignent les pieds des rochers et des montagnes entassés au hasard des cataclysmes comme les vagues d'un océan pétrifié, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au lac Saint-Jean. Vous qui avez vu les méandres de la belle rivière Batiscan et avez entendu le grondement de ses rapides hérissés de cailloux ; vous qui avez traversé le lac Édouard, superbe dans ses colères sous le fouet des vents, comme dans son repos sous les brumes molles des chaudes matinées de juillet ; vous qui avez longé le lac Trompeur qui se replie comme un immense serpent d'argent, derrière les pointes de sable blond qui dentellent ses

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, juin 1895, p. 365-371 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 447-463 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 447-463, texte de base.

3 III Ô vous <Dans la marge : « Cet infinissable paragraphe de lignes ne pourrait-il pas être coupé quelque part, ou modifié ? » Dans la marge supérieure : « à reconsidérer encore majuscules, tirets et guillemets dans tout le conte ».> tous 5 I d'orignal, ou III d'orignal [R,] ou 6 I d'écorce de bouleau, les III d'écorce [R de bouleau], les 7 III montagnes [R,] entassées 8 III cataclysmes [R,] comme 9 I Saint-Jean ; vous tous, coureurs de bois infatigables, « hommes de chantiers » et touristes, chasseurs ou pêcheurs, vous avez III Saint-Jean [R ; vous tous <... comme en I> vous A . Vous qui] avez 10 III Batiscan [R,] et 11 I vous avez III vous [A qui] avez 12 I colères, sous III colères [R,] sous 13 III repos [R,] sous 14 I vous avez III vous [A qui] avez 15 I Trompeur, qui III Trompeur [R,] qui

bords ; et vous qui avez vogué sur le lac Coucou qui se cache et dort paresseusement dans un lit sombre, au milieu d'une verdure sauvage, vous n'avez peut-être pas vu le lac Croche et la turbulente rivière Méquick.

Alors, si les sapins ont des panaches de diamants à leur cime ; si les lacs sombres et mouvants sont devenus des plaines immobiles et éblouissantes de blancheurs ; si les mousses et les lichens frileux sont engourdis sous les baisers de la glace ; si les sentiers que la hache a frayés sont disparus sous la neige, attachez des raquettes à vos pieds vigoureux. Mais si le soleil calcine le sommet des âpres rochers ; si les bouleaux drapés de blanc agitent leurs grappes vertes sur le penchant des collines ; si les eaux des lacs dorment dans un lit de lumière, ou murmurent d'étranges choses à leurs bords sauvages, coiffez le chapeau léger, chaussez les bottes étanches, et prenez l'aviron.

En route !

Le lac Croche apparaît comme une volute d'or qui s'élève d'une rivière d'argent. Il commence au pied d'un rocher énorme, à cinquante pas de la Méquick, décrit une courbe parfaite à travers une région tourmentée, et revient mêler, dans un embrassement sans fin, son flot calme aux eaux capricieuses de la rivière qui courent se perdre dans la Bastican.

C'est un anneau grandiose avec, comme décor, un rocher abrupt ayant l'éclat d'un diamant.

On arrive sur ses bords par une longue et souvent pénible descente. Il faut suivre des sentiers dangereux, marcher dans les lits caillouteux des torrents, longer des murailles naturelles d'une hauteur prodigieuse, s'ouvrir une route à travers les arbres renversés par les ouragans, et roulés pêle-mêle comme des gerbes déliées, sur le flanc maintenant uni d'une montagne.

17 I bords, vous avez III bords ; [A *et*] vous [A *qui*] avez 19 I sauvage ; *mais* vous III sauvage, [R *mais*] vous 23 I de blancheur ; si 24 I glace, si 27 I rochers, si 28 I collines, si 29 I dorment *baignés* de 31 I étanches et prenez 33 I Croche *est* comme III Croche [R *est* A *apparaît*] comme 33 I d'or *attachée* à une III d'or [R *attachée* à A *qui s'élève d'une*] 35 I énorme à cinquante 37 I fin son 38 I rivière [R .] qui 39 I avec un rocher abrupt *pour* diamant III avec [A , *pour* *décor*] un rocher abrupt [R *pour* A *ayant l'éclat d'un*] < Dans la marge : « *pour* ou *comme* *décor* ? » > diamant 45 I pêle-mêle, comme III pêle-mêle [R .] comme

Si vous pouvez atteindre le sommet arrondi qui s'élève là-bas, par-dessus la forêt, de l'autre côté du lac, vous jouirez d'une vue admirable et vous entendrez quelque chose d'étonnant.

50

Prêtez l'oreille.

Ce n'est pas un bruit de feuilles qui palpitent au souffle des brises mystérieuses ; ce n'est pas le baiser strident d'un lambeau d'écorce qui retombe, comme un oripeau brillant, sur le tronc immobile du bouleau ; ce n'est pas le pivert gourmand, qui perce de son bec dur les arbres où se cache le ver : ce sont des coups réguliers sur quelque chose de résistant. On dirait le son du métal. Puis, de temps en temps, on croirait qu'une plainte monte vers le ciel.

55

Vous avancez, le bruit recule. Il est partout, il n'est nulle part.

60

II

Aux premiers jours de la colonie, alors que le drapeau de la France, longtemps regretté, flottait glorieux sur les hauteurs de Québec, des peuplades indiennes parcouraient, chassant et pêchant, les vastes régions du nord. Nos saints missionnaires commencèrent leurs prédications sur les bords des fleuves et des lacs, comme autrefois Jésus. Les Sauvages emportaient, dans leurs courses lointaines, les paroles de la Robe-noire, et racontaient à leurs frères étonnés ce qu'ils avaient entendu.

65

70

Une de ces peuplades errantes avait élevé ses wigwams sur les rives du lac Croche. De quel nom s'appelait-il alors, nul ne le dira jamais.

Cette tribu était fière de son chef, le Sagamo, fière de son sorcier, le Jongleur.

75

Le Sagamo avait un fils : Matchounon, le Jongleur avait une fille : Onaïda.

54 I retombe comme un oripeau brillant sur 56 I ver. Ce sont III ver [R ; A :] < Dans la marge : « n'est-ce pas les : ? » > ce sont 64 I France, toujours regrettée flottait 68 III Les [R sauvages A Sauvages] emportaient 69 I la « Robe-Noire » et III la Robe [R Noire A -noire], et 77 I Onaïda. // La fille du Jongleur devait être fiancée au fils de Sagamo, avant III Onaïda. // [R La fille du Jongleur A Onaïda] devait être fiancée [R au fils du Sagamo A à Matchounon], avant

Onaïda devait être fiancée à Matchounon, avant le départ pour la chasse.

80 Matchounon se rendit à la cabane du Jongleur avec les présents d'usage : une hache de pierre finement taillée, un tomahawk, un calumet ciselé et des peaux de castor.

Les présents ne furent pas acceptés.

85 – J'ai eu un songe, dit le père d'Onaïda, j'ai vu le Manitou et il m'a défendu de te laisser emmener ma fille dans ton wigwam. Il m'a défendu de te laisser emmener ma fille, à moins que tu ne te rendes à la grande bourgade des Visages-pâles, à Stadaconé*, sur le bord du fleuve qui passe et revient toujours. Il m'a dit que la Robe-noire était venue, sur un grand canot, 90 d'un pays étrange, par-delà le grand lac où le soleil se lève, pour nous enseigner des choses nouvelles et détruire son pouvoir. Il m'a dit que ces hommes, pâles comme le rameau du frêne à l'approche des neiges, et revêtus d'une robe sombre comme l'image d'un arbre au fond des eaux, portent avec eux 95 un autre Manitou, jaloux et puissant, que des Jongleurs irrités ont fait mourir sur une croix, il y a bien, bien, bien des lunes...

Il m'a dit de t'envoyer chercher cet autre Manitou. Il veut le voir. Va. Reviens vite. Apporte-le, et Onaïda te suivra dans ta cabane. »

100 Le jeune chasseur partit.

III

Cependant Onaïda était triste, car son père ne lui avait pas dit pourquoi il avait refusé les présents des fiançailles.

105 Elle était triste et ne chantait plus en tressant les corbeilles et les paniers, avec des lanières taillées dans l'aubier de frêne pliant.

85 I wigwam... II III wigwam [R ... A.] II 89 III la [R robe A Robe]-
 noire 91 I pouvoir... II III pouvoir [R ... A.] II 92 I hommes pâles
 95 I Manitou, un Manitou jaloux 95 I puissant que des 97 I chercher
 ce Manitou III chercher [R ce A cet autre] Manitou 98 I Va. Viens vite

Elle craignait qu'il ne lui choisît un époux parmi les guerriers qui n'avaient pas encore attaché de chevelure à la ceinture de leurs reins¹.

Le fils du Sagamo descendit vers la rivière Batiscan, et longtemps il en suivit le cours accidenté. Elle serpentait, comme une route plane et blanche à travers des escarpements grisâtres, dans une solitude désolée. De place en place un rapide, où les panaches d'écume brillaient comme des flocons de neige au soleil, troublait l'éternel silence de la forêt par un grondement éternel. 110 115

Il marchait, et ses raquettes légères, semblables à d'immenses feuilles ovales, laissaient derrière lui sur le blanc tapis de neige l'empreinte assombrie de leurs mailles fines.

Toute une journée il suivit la rivière, puis il s'enfonça dans un ravin sinueux, au pied d'une montagne couverte d'arbres nus. 120

Il se dirigeait sur Kébec.

Un missionnaire, le père de Brébeuf*, venait d'entrer dans la cabane d'un jeune Indien malade. Sasoumat était son nom. Sasoumat avait entendu parler des peines de l'enfer et des récompenses du paradis, raconte le religieux, et il voulait se faire conduire en France pour être instruit. 125

Le missionnaire le trouva dans le délire. Il en fut désolé. Le lendemain, des messes furent dites pour demander à Dieu que ce pauvre enfant des bois ne mourût point sans recevoir le baptême. Les prières furent exaucées. 130

Le malade, ayant éprouvé un peu de mieux, demanda à la Robe-noire de l'emmener dans sa demeure, car il souffrait du

112 I blanche, à III blanche [R,] à 113 I plac, un rapide où III place [R,] un rapide [A,] où 115 I forêt, par III forêt [R,] par 118 I lui, sur III lui [R,] sur 119 I neige, l'empreinte III neige [R,] l'empreinte 124 I le père Brébeuf III le [R père A Père de] Brébeuf 125 III jeune [R indien A Indien] malade 127 I le père Brébeuf, et III le [R père Brébeuf A religieux] <Dans la marge : « ne faut-il pas la majuscule ? »>, et 130 I lendemain des 133 I la « robe noire » de III la [R robe A Robe]-noire de

1. Allusion aux scalps pris aux ennemis et symboles de courage, donc de virilité, que les guerriers autochtones portaient à la ceinture.

135 froid dans sa misérable cabane. Le bon Père le fit placer sur une « traîne » et l'emmena.

Or, pendant qu'il marchait avec peine sur la neige molle, à travers les arbres qui couronnaient encore le rocher de Québec, il fut rejoint par un jeune chasseur d'une tribu étrangère.

140 Il l'invita à le suivre.

Un éclair de joie brilla dans l'œil noir du jeune chasseur, Matchounon.

Matchounon avait entendu parler d'un Manitou puissant, dit-il, et il venait de loin pour le voir. Toute sa tribu se proposait de venir, après la grande chasse. Lui, il n'avait pu résister à la voix qui lui parlait dans son sommeil.

145 Tout en racontant ces choses mensongères, il passait sur son épaule la corde de la « traîne sauvage », pour aider le pieux missionnaire à transporter le malade, sous le toit hospitalier des Jésuites.

Là il vit mourir de la mort des saints le bon Sasousmat.

155 Il le vit mourir, mais il ne comprit rien à ses paroles pieuses, rien à sa foi touchante. Une pensée l'obsédait : s'emparer du Manitou des Visages-pâles ; une passion l'aveuglait : la possession de la belle Onaïda, la fille du Jongleur.

IV

160 Le Sagamo avait allumé sous sa tente d'écorce un feu de branches sèches, et au-dessus de la flamme se doraient, par la cuisson des pièces succulentes du chevreuil des bois et des truites rouges du lac. C'était pour le festin du départ, car la chasse allait enfin s'ouvrir. Quelques heures encore et les wigwams du lac Croche seraient déserts. Plus de chants, plus de

135 I Le père Brébeuf le III Le [R père Brébeuf A bon Père] le 139 I d'une autre tribu. // II 141 I noir de Matchounon. // Il avait III noir [R de A du jeune chasseur.] Matchounon. // [R Il A Matchounon] avait 148 I sauvage », et puis aidait le III sauvage », [R et puis aidait A pour aider] le 154 III des [R visages A Visages]-pâles 157 I allumé, sous sa tente d'écorce, un III allumé [R.] sous sa tente d'écorce [R.] un 158 I flamme, se doraient par III flamme [R.] se 159 I bois, et III bois [R.] et 160 I car la saison de la

dances, plus de longs sommeils paresseux pleins de rêves, sur les couches de sapin.

Les chasseurs entrèrent dans le large wigwam et s'assirent autour du feu, les jambes croisées, sur des nattes de « sapinage ».

Les calumets de pierre firent monter, sous le plafond de bouleau, les orbes de la fumée bleue avec l'âcre senteur du pétun.

Personne ne parlait.

Seulement, de temps en temps, le Jongleur disait :

– Matchounon n'est pas encore avec nous.

Et le Sagamo répondait :

– Matchounon est rusé comme le renard ; il court comme le daim : il arrivera.

Et les sauvages toujours assis en cercle, les jambes croisées, sur leurs nattes odorantes, faisaient un signe de tête affirmatif, et, silencieux, soufflaient une bouffée de fumée bleue vers le plafond de bouleau.

Soudain la porte s'ouvrit et le jeune chasseur entra. Sa prunelle sombre étincelait sous ses noirs sourcils, un sourire de triomphe courait sur sa lèvre presque nue, et ses cheveux plats s'agitaient sur ses épaules.

Un grognement joyeux roula sous la tente ; des spirales plus rapides s'enchaînèrent au-dessus des têtes des fumeurs, mais personne ne parla.

Matchounon prit un calumet, aspira fortement la fumée de la plante enivrante, la fit descendre lentement comme une

163 I sommeils *pleins de rêves paresseux* sur III sommeils [A *paresseux*] pleins de rêves [R *paresseux*], sur 165 I wigwam, et III wigwam [R ,] et 168 I monter sous le plafond de bouleau les 177 I les *chasseurs* assis III les [R *chasseurs* A *sauvages toujours*] assis 178 I sur des nattes de « *sapinage* », faisaient III sur [R *des* A *leurs*] nattes [R de « *sapinage* » A *odorantes*], faisaient 185 I tente, des 186 II au-dessus [R *des têtes* A *de la tête*] des 189 III lentement [R ,] comme une boisson chaude [R ,] dans

190 boisson chaude dans sa gorge altérée, puis, soulevant la peau bigarrée dont il était vêtu, il tira de sa poitrine un crucifix d'ivoire.

C'était le crucifix du père de Brébeuf* !

195 Un cri rauque, farouche, prolongé, fit trembler le wigwam.

Le Jongleur se leva aussitôt. Sa face jaune où les rides mettaient un barriolage noir, s'éclaira d'une joie infernale. C'est le Manitou des Visages-pâles, s'écria-t-il ! Il vient nous chasser de nos forêts...

200 – Le Visage-pâle n'est pas un guerrier. Il travaille courbé sur le sol comme un lâche !... Le Manitou de nos aïeux m'a parlé dans un songe... Il m'a parlé, et voici ce qu'il m'a dit : « Tu feras mourir dans les supplices l'Esprit qu'adore le Visage-pâle... Tu le feras mourir, comme les jongleurs puissants des
205 pays où le soleil se lève l'ont fait mourir, il y a bien, bien des lunes !... »

Un grondement nouveau, plus terrible encore que l'autre, ébranla le wigwam et se répercuta au loin.

210 Le Jongleur prit le crucifix des mains de Matchounon et dit :

– Venez ! Suivez-moi ! Emportez des pointes dures et un marteau de pierre.

Tous se levèrent, apportant pointes et marteau, et sortirent après lui.

215 À travers les rameaux dénudés des merisiers rouges et des bouleaux blancs, le soleil laissait tomber sur la neige immaculée des gerbes de lumière ; mais par-ci par-là des sapins touffus jetaient dans cette éblouissante clarté de larges taches d'ombre.

Les femmes suivaient aussi.

193 III du [R *père A Père de*] Brébeuf 204 I mourir comme 207
I nouveau plus 210 III dit : [A //] – Venez 213 I se levèrent et sortirent
III se levèrent [A , *apportant pointes et marteau*,] < Dans la marge : « *armés des pointes et du marteau* ou : *apportant pointes et marteau* ». > et 216 III tomber [R .] sur la neige immaculée [R .] des 217 III jetaient [R .] dans cette éblouissante clarté [R .] de

Matchounon s'approcha de la fille du Jongleur, sa bien-aimée Onaïda, et lui dit : 220

– C'est à ce prix que nous serons unis comme le lac s'unit à la rivière.

– Matchounon, repartit la naïve Indienne, mon cœur tremble comme la première feuille à la première brise... je ne sais pas ce que j'éprouve... C'est comme si je t'aimais moins... Que veut donc faire mon père ? 225

– Regarde.

Le Jongleur avait enlevé le Christ de sa croix, et il se préparait à le clouer sur l'écorce du plus haut des arbres. 230

Onaïda se précipita vers son père.

– Ô mon père, cria-t-elle d'un voix suppliante, arrêtez !... Si le Manitou des Visages-pâles est un puissant guerrier, il se vengera ! s'il est sans force et sans valeur, pourquoi le traiter ainsi ?... N'êtes-vous plus généreux ?... 235

Le Jongleur repoussa la fiancée de Matchounon, et, de son marteau de pierre, il enfonça des pointes aiguës dans les mains et dans les pieds du Christ.

Et le Christ resta suspendu au tronc de l'arbre frémissant.

Et les coups du marteau se répercutèrent dans les montagnes sauvages. Ils se répercutèrent loin, bien loin ! 240

– Mon père ! mon père ! reprit Onaïda, les yeux mourants du Manitou crucifié versent des pleurs !...

Le marteau de pierre frappait toujours !...

– Matchounon, reprit encore Onaïda, regarde, des gouttes de sang tombent des mains et des pieds du Manitou malheureux, retiens donc le bras de mon père !... 245

Et le marteau de pierre frappait toujours !

220 I bien-aimée, et III bien-aimée [R, A Onaïda,] et 224 I naïve indienne, mon III naïve [R indienne A Indienne], mon 226 II,III moins... [R que A Que] veut



Onaïda se précipita vers son père. Ô mon père, s'écria-t-elle
d'une voix suppliante, arrêtez ! ...

– Matchounon, dit de nouveau la douce vierge de la forêt,
250 il y a du sang sur tes mains, et ce n'est pas le sang d'un ennemi.
Il y a du sang sur tes mains !... et tes mains jamais ne joueront
dans les cheveux de celle qui devait être ta femme !... Je te re-
pousse.

Son œil s'était allumé, sa voix vibrat comme un fil d'acier.

255 Le Jongleur avait fini son œuvre diabolique, et les échos
plaintifs des rocs sourcilleux ne se taisaient point.

Les chasseurs étaient rentrés dans leurs cabanes, et tou-
jours ils entendaient les coups du marteau de pierre sur le cru-
cifix.

260 L'heure de la chasse sonna, et toujours retentissaient les
coups maudits.

251 I et jamais *elles* ne III et [A *tes mains*] jamais [R *elles*] ne 252 I
femme !... // Son III femme !... [A *Je te repousse.*] // Son 255 I diabolique
et 256 I sourcilleux *les répétaient toujours.* // Les

Les Indiens revinrent avec le printemps. Ils retrouvèrent leurs wigwams sur les bords du lac aimé, mais n'osèrent y entrer. Ils s'enfuirent donc vers d'autres lieux, car toujours, toujours, ils entendaient les coups du marteau sacrilège sur le saint Manitou des Visages-pâles. 265

Ne serait-ce pas le marteau du Jongleur, que l'on entend encore sur les bords de ce lac étrange, dans cette solitude pleine d'épouvante ? Car l'on avance, et le bruit recule ; si l'on s'éloigne, il nous suit : il est partout et il n'est nulle part. 270

263 I mais *ils* n'osèrent III mais [R *ils*] n'osèrent 263 I entrer, *et ils* s'enfuirent III entrer [R, *et ils* A. *Ils*] s'enfuirent [A *donc*] vers 265 I marteau sur III marteau [A *sacrilege*] <Dans la marge : « meurtrier ou sacrilège ? »> sur 269 I d'épouvante ? <fin du conte>. III d'épouvante ? [A *Car l'on avance, et le bruit recule ; si l'on s'éloigne, [R et] il nous suit : il est partout et il n'est nulle part.*]

Page laissée blanche

FONTAINE VERSUS BOISVERT

L'institution des juges de paix n'est pas une chose vaine. Elle permet aux politiciens reconnaissants de payer, d'un seul coup, bien des dettes sans délier les cordons de leur bourse, de récompenser en bloc maints dévouements sans prodiguer les trésors de leur cœur. Si modeste qu'il soit, le nouveau titulaire reconnaît toujours l'heureuse inspiration du gouvernement qui le revêt de pouvoirs enviés, et, s'il est un peu juif, il se compare aux juges d'Israël choisis par le Seigneur. 5

Il pense à ses « confrères » les juges de tous les bancs, grands et petits ; il sent qu'un même devoir lui incombe et qu'une même responsabilité pèse sur sa tête : faire triompher la justice. Protéger les humbles dans les humbles affaires, cela ne doit être ni un rôle inutile, ni une mince satisfaction. Souvent il sourit, et l'on peut saisir alors une teinte de gravité dans le pli complaisant qui se dessine au coin de sa bouche. 10 15

Il parle, mais déjà sa parole est plus sobre, et son expression, moins familière. Il écoute, mais son regard, fixe et

VARIANTES : I : *la Revue nationale*, vol. 2, 1895, p. 337-349 ; II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire Paquette, p. 465-491 ; III : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 465-491, texte de base.

I I Fontaine vs Boisvert III Fontaine [R vs A versus] Boisvert 3 I aux politiques reconnaissants III aux [R politiques A politiciens] reconnaissants
4 I dettes, sans III dettes [R,] sans 5 I maints dévouements sans III maints [R dévouements, A dévouements] sans 9 I d'Israël, choisis III d'Israël [R,] choisis 11 III incombe [R,] et 14 I satisfaction. Aussi, il sourit souvent, mais on peut saisir une III satisfaction. [R Aussi A Souvent] il sourit [R souvent, mais on A, et l'on] peut saisir [A alors] une 16 I bouche. Il parle mais déjà sa parole est plus sobre et son expression moins 18 I regard fixe et presque rêveur paraît

presque rêveur, paraît interroger les nuages du code, pour voir
20 s'il en sortira des éclairs de bon sens.

Sa personne est irresponsable et sacrée... devant les
hommes. S'il se trompe, tant pis pour le plaideur. Le plaideur
malheureux montera s'il le veut, d'échelon en échelon, jus-
qu'au bout de l'échelle. Il trouvera des hommes de bonne vo-
25 lonté qui l'aideront dans cette pénible ascension. S'il tombe, la
chute sera lourde, le coup, presque toujours fatal, et... ils s'en
laveront les mains.

Les juges de paix arrivent d'ordinaire après les élections,
par fournées, comme le pain ; et puisque c'est l'amour plato-
30 nique des députés qui les engendre, ils ne coûtent rien pour
naître. Ils accolent à leur nom le titre d'écuyer, et cela leur
suffit ; ils s'estiment payés des services passés et des déboires
futurs.



Étienne Biron venait de recevoir sa commission de juge de
35 paix. Il avait déployé, dans la dernière élection, un zèle de con-
verti. D'aucuns diraient : de perverti. Cela dépend du point de
vue où l'on se place, et de l'objet que l'on regarde.

Or, Étienne Biron venait d'être nommé juge de paix. La
« Gazette officielle » avait publié son nom suivi d'un flam-
40 boyant « Écuyer ». D'heure en heure, pendant une longue soi-

26 I coup presque toujours fatal et 35 I déployé dans la dernière
élection un 37 I regarde. *Je ne me mêle pas à la discussion, et ce qui est écrit est
écrit. // Seulement, je dirai que je parle de l'élection d'un député pour représenter le comté
de... Allons ! voilà que le nom m'échappe. C'était un député à la législature de Québec,
pour remplacer ce pauvre... Bon ! encore une lacune dans mes souvenirs. Ma mémoire
me trahit, elle s'en va ; décidément je vieillis. // N'importe, Étienne III regarde.
[R Je ne mêle pas <... comme en I> // N'importe A Or] Étienne 40 I
« Écuyer » ; et lui, d'heure en heure, pendant une longue soirée, il avait lu
la III « Écuyer » <Sur un feuillet annexé, entièrement biffé : [R ; et lui,
d'heure A . D'heure] en heure, pendant une longue soirée, [R il A le nouveau juge] avait
lu [A et relu]> la <Sur un autre feuillet annexé : « Écuyer ». D'heure en heure,
pendant une longue soirée, le nouveau juge avait lu et relu> la*

rée, le nouveau juge avait lu et relu la miroitante petite prose qui le bombardait grand homme dans sa paroisse.



L'enthousiasme d'Étienne était devenu du délire. Il le manifestait jusque dans son sommeil par des paroles incohérentes, comme celles-ci, que sa femme, un peu dans le ravissement aussi, avait pu saisir : « juge de paix... juge... écuyer... é... » 45

42 I paroisse. *Et quand il s'était endormi, tard dans la nuit à cause des émotions, sa femme, un peu dans le ravissement aussi, l'avait entendu murmurer à différentes reprises, doucement, mollement, et avec des intervalles de plus en plus longs : « juge de paix... juge... écuyer... écu... » // Il était III paroisse. [R Et quand <... comme en I> écu... » A <Sur le feuillet annexé, entièrement biffé : // Cette nomination était la récompense [R pour A du] zèle qu'il avait déployé dans la dernière élection, un zèle de converti, avouaient les amis ; de perversi, répliquaient les autres. Cela dépend, évidemment, du point de vue où l'on se place, et de l'objet que l'on regarde. // L'enthousiasme d'Antoine était devenu du délire. Il se manifestait jusque dans son sommeil par des paroles incohérentes, comme celles-ci, que sa femme un peu aussi dans le ravissement avait pu saisir : « juge de paix... juge..., écuyer... é... » > <Sur l'autre feuillet annexé : // L'enthousiasme d'Antoine était devenu du délire. Il le manifestait jusque dans son sommeil par des paroles incohérentes, comme celles-ci, que sa femme, un peu [R aussi] dans le ravissement [A aussi,] avait pu saisir : « juge de paix... juge... écuyer... é... » >] <Sur ce feuillet : « O.K. à copier au clavigraphie ». > // Il était*

Il était tout de même un homme de bon sens et un excellent chrétien. Si, ce soir-là, il s'est endormi un peu grisé par les fumées de la gloriole, le bon Dieu, j'en suis sûr, ne lui a pas
50 gardé rancune.



À quelque temps de là, Joseph Boisvert se rendit chez leur voisin, Moïse Fontaine, pour lui demander, de la part de son père, la permission de déboucher le fossé qu'il avait rempli, dans un moment de mauvaise humeur ou de faiblesse plutôt,
55 sur les instances de sa femme. Boisvert donnait pour raison que le fossé ainsi bouché, empêchait leur terre de s'égoutter dans le ruisseau voisin. Fontaine ne voulut pas.

C'était après les récoltes, le grain était entré, et les granges pleines jusqu'au faite offraient un coup d'œil réjouissant. De
60 chaque côté de l'aire, dans les « tasseriers », les gerbes d'avoine et de blé, superposées comme les pierres d'une muraille, laissaient pendre, blonds et lourds, les épis encore pleins de soleil. Les fenils regorgeaient de foin, et quand s'ouvraient les portes, le parfum de la fenaison emmagasinée sous les vastes toits
65 blancs, s'échappait par bouffées enivrantes. La terre avait bien rendu ; le temps s'était comporté admirablement ; les hommes allaient festoyer tout l'hiver, et les animaux se repaître de l'abondante moisson.

51 I chez le voisin du nord-est, Moïse III chez [R le A leur] voisin [R du nord-est], Moïse 53 I déboucher un fossé. Fontaine, dans un moment de mauvaise humeur, ou de faiblesse plutôt, avait, sur les instances de sa femme, rempli ce fossé qui coupait sa terre pour aller se jeter dans un ruisseau, un peu plus loin. // C'était III déboucher [R un fossé. <... comme en I> loin A le fossé qu'il avait rempli, dans un moment de mauvaise humeur ou de faiblesse plutôt, sur les instances de sa femme. Boisvert donnait pour raison que le fossé ainsi bouché empêchait leur terre de s'égoutter dans le ruisseau voisin. Fontaine ne voulut pas. // C'était 58 I granges, pleines jusqu'au faite, offraient III granges [R .] pleines jusqu'au faite [R .] offraient 61 II, III muraille, [R laissant A laissaient] pendre 63 I et, quand III et [R .] quand 65 I blancs s'échappait 66 I rendu, le 66 I admirablement, et hommes et bêtes allaient festoyer tout l'hiver. // Moïse III admirablement ; [A les] hommes [R et bêtes] allaient festoyer tout l'hiver [A , et les animaux se repaître de l'abondante moisson]. // Moïse

Moïse Fontaine était fait d'une bonne pâte. Comparé à sa femme, il paraissait un rayon de miel. C'est que Scholastique Bellefaçon ne se laissait pas marcher sur le pied, et ce n'était pas Moïse qui avait la garde des tables de la loi, au foyer conjugal. 70

Grande et sèche, elle cinglait comme une cravache. Au moral, sa langue emportait le morceau. Chose singulière, leur fille, Angélique, avait la douceur de l'agneau. Le mauvais exemple l'avait peut-être préservée. Souvent, en effet, devant une faute grossière, la candeur naturelle se révolte et le bon sens triomphe. 75

Angélique était douce envers tout le monde, mais surtout envers Joseph Boisvert, qui l'avait fait danser plus souvent que les autres, à la dernière « épluchette » de blé d'Inde. Il l'avait même embrassée à deux reprises, grâce à un épi rouge. Vous savez, dans les « épluchettes », les épis de maïs où le soleil a incrusté des rubis en guise de grains, confèrent au « porteur » le privilège d'effleurer de ses lèvres une joue rose... ou une autre. Mais une fois seulement. Plus que cela, il y a larcin. Un larcin qui n'est pas encore prévu par le code. Au reste, il se pardonne toujours, et nos législateurs scrupuleux peuvent garder leurs foudres pour des baisers tout autres... de Judas, par exemple. 80 85 90

Il lui avait dit, en partant, un mot un peu mystérieux, et elle s'était perdue en d'adorables conjectures. Ils s'étaient revus le lendemain et les jours suivants. Ils demeuraient voisins. Quand on est voisin on se voisine. Il avait parlé plus clairement, mais cela ne lui fut pas nécessaire. Les amoureux déchiffrent tous les hiéroglyphes, comprennent tous les signes de la cabale, et devinent ce qu'ils ne comprennent point. 95

72 I loi au 76 I fille Angélique 79 I sens est *écœuré*. // Angélique III sens est [R *écœuré* A *dégoûté*]. < Dans la marge : « *trionphe* ? au lieu de *écœuré* ». > // Angélique 89 I législateurs peuvent III législateurs [A *scrupuleux*] < Dans la marge : « ? *chatouilleux* ou *ombrageux* ou *pointilleux* ou *scrupuleux* » > peuvent 90 I pour des *fautes plus graves*, pour des baisers de III pour des baiser [A *tout autres...*] de 93 I suivants. Quand III suivants. [A *Ils demeuraient voisins.*] Quand 94 I est *voisins* on III est [R *voisins*] on 94 I clairement, *ça n'aurait pas été* nécessaire III clairement, [R *ça n'aurait pas été* A *mais cela ne lui fut pas*] nécessaire 96 I cabale et

100 Quand il entra pour voir le père Fontaine au sujet du fossé, elle filait, en chantant, de molles cardées de laine blanche, qu'elle coucha aussitôt dans un long panier de frêne. Son pied s'arrêta sur la pédale du rouet, la chanson ferma son aile, et le fuseau cessa de bourdonner.

105 Le jeune homme la salua en souriant. Elle se leva toute rougissante, et, approchant une chaise adossée à la cloison, elle le pria de s'asseoir.

– Je n'ai guère d'instant à passer avec toi aujourd'hui, fit-il, mais je reviendrai bientôt, si tu le veux.

En disant cela il l'enveloppait d'un chaud regard.

– Si je le veux ? répéta-t-elle.

110 Et le rayon mystérieux qui s'échappa de leurs paupières descendit jusqu'au fond de leur âme. Des émotions ravissantes se réveillèrent comme sous le calme de la mer se réveillent parfois des lames invisibles. Ils demeurèrent un moment silencieux.

115 – Il doit être à la grange, répondit Angélique. Il bat du blé qu'il portera au moulin, demain.

Joseph le savait bien. Il avait entendu le fléau du vieux voisin tomber dru sur l'aire, mais il avait voulu, le rusé, profiter de l'occasion pour dire un bonjour amoureux à la jolie voisine.

120 – Il ne tardera peut-être pas à rentrer, continua la jeune fille ; attends un peu, assieds-toi.

Joseph ne résista pas à la caresse de la voix. Il vint s'asseoir près du rouet, et se mit à jouer avec le brin de laine qui flottait

99 I blanche, couchées dans III blanche, [R couchées A qu'elle coucha aussitôt] dans 101 I la marche du III la [R marche A pédale] du 101 I aile et III I âme, et, sous leur calme, des émotions ravissantes se réveillèrent, comme sous la mer unie les grandes lames III âme [R, et, sous <... comme en I> grandes A. Des émotions ravissantes se réveillèrent comme sous le calme de la mer se réveillent parfois des] lames 116 I moulin demain III moulin [A.] demain 118 I il était venu quand même à la maison. Il ne fallait pas perdre une occasion de voir la III il était venu <... comme en I> voir A avait voulu, le rusé, profiter de l'occasion pour dire un bonjour amoureux à] la 123 I rouet et

léger comme un fil de la vierge. Le fuseau se taisait, mais le cœur battait fort.

125

Sur ces entrefaites, madame Fontaine sortit de sa chambre. Elle parut plus longue et plus sèche que de coutume.

– Bonjour, Joseph, fit-elle, d'une voix qui coupait les paroles comme une lame d'acier coupe les muscles, et sans beaucoup regarder le jeune homme. As-tu déjà fini ta journée, toi ? Tu as bien de la chance. Le soleil est encore haut... Ce n'est pas tout le monde qui « dételle » de si bonne heure.

130

Puis, se tournant vers Angélique :

– Ton rouet est-il brisé ? Tu ne fileras pas ton aune aujourd'hui.

135

Angélique rougit, reprit le brin de laine oublié entre les doigts du voisin et, pesant d'un pied un peu dépité sur la marche du rouet, elle rendit au fuseau son mouvement rapide et son monotone grondement.

Alors Joseph Boisvert se leva. Il dit qu'il allait rencontrer monsieur Fontaine, à la grange. Il valait autant le voir là. D'ailleurs, la présence de madame Fontaine gâtait beaucoup le plaisir.

140

Le père Moïse, un peu fatigué, achevait de battre une aérée, et le fléau tombait lentement sur les épis d'or étendus à double rang tout le long de la « batterie ». Obsédé par son travail, il ne vit pas arriver le fils de Boisvert, et à cause du bruissement des épis mûrs qui s'égrenaient, il ne l'entendit pas non plus.

145

125 I cœur *murmurait à son tour*. Madame Fontaine sortit *tout à coup* de III cœur [R *murmurait à son tour*. Madame A *battait fort*. Sur ces entrefaites, madame] Fontaine sortit [R *tout à coup*] de 134 I aujourd'hui. // Angélique 137 II sur la [R *marche A pédale*] du 141 II Fontaine à III Fontaine [A ,] à 144 I Moïse achevait III Moïse [A , *un peu fatigué*,] achevait 145 I tombait *plus* lentement, *et un peu fatigué*, sur les épis étendus *comme un tapis tissé d'or*, à double III tombait [R *plus*] lentement [R , *et un peu fatigué*,] sur les épis [A *d'or*] étendus [R *comme un tapis tissé d'or*] à double 146 I « batterie ». Il ne vit pas arriver *Joseph*, *et tout obsédé par son travail et le bruissement* III « batterie ». [A *Obsédé par son travail*,] [R *Il A il*] ne vit pas arriver [R *Joseph A le fils de Boisvert*], et [R *tout obsédé par son travail et le A à cause du*] < au-dessus de ce paragraphe : « à abrégé » ; dans la marge supérieure : « à recomposer cette page ».> bruissement

150 – Reposez-vous donc un peu, dit Joseph, en entrant. Il parlait haut afin d'attirer l'attention du batteur de grain. Moïse Fontaine se retourna, laissant son fléau sur les gerbes défaites.

– Tiens ! c'est toi, Joseph ! Viens-tu m'aider à battre ? fit-il en riant. Avez-vous commencé, vous autres ?

155 – Pas encore, nous attendons le moulin.

– J'aime mieux le fléau, moi ; ça va moins vite, mais on égrène les épis tant bien que l'on veut. Il n'y a qu'à frapper. Puis la paille est bien plus belle.

160 – Mais le temps qu'on y met pourrait être mieux employé autrement, peut-être.

– Chacun son goût, mon garçon.

Il alla pour relever son fléau, mais, comme s'il se fut ravisé :

165 – Veux-tu venir fumer une pipe à la maison ? demanda-t-il.

– Merci, monsieur Fontaine, je viens vous demander la permission de déboucher le fossé que vous avez rempli. Voici que les pluies vont tomber, et vous savez le dommage qu'elles peuvent nous causer, si elles ne s'écoulent point.

170 – C'est que Scholastique ne chantera pas sur ce ton-là.

– Vous n'allez pas vous laisser mener par le bout du nez, observa Joseph, c'est vous l'homme... donnez le ton. Faites-la chanter juste.

150 I Joseph. // Et il parlait haut afin d'attirer son attention. Le fléau resta sur les gerbes défaites et le batteur de grain se retourna. / – Tiens III Joseph [A , en entrant]. [R Et il A Il] parlait haut afin d'attirer [R son A l']attention [A du batteur de grain]. [R Le fléau resta sur les gerbes défaites et le batteur de grain. A Moïse Fontaine] se retourna [R. A , laissant son fléau [AR se reposer] sur les gerbes défaites.] / – Tiens 153 I fit-il sur un ton familier. / – Petite aide fait quelque fois grand bien, répliqua Joseph en 154 I riant. Avez-vous commencé à « battre », vous III riant. [R /] Avez-vous commencé [R à « battre » A ,] vous 172 I vous qui êtes l'homme 172 I ton... Faites-la chanter juste... // II III ton [R ... A .] Faites-la chanter juste [R ... A .] // II

Il disait cela d'une façon badine. Le père Moïse ne riait pas, cependant. Il rétorque en branlant la tête : 175

– Pour avoir la paix, mon garçon, il faut parfois s'exposer au ridicule.

– Mais il ne faut toujours pas faire de tort à son prochain après tout ?

– Arrange-toi avec Scholastique. 180

Il leva son fléau et le fit retomber par un mouvement plus rapide sur l'aire qui retentit gaiement. Joseph Boisvert s'éloigna.

Une heure après, Scholastique, faisant de grandes enjambées, jetant des lambeaux de phrases menaçantes à travers ses lèvres serrées, les bras battant l'air, arriva à la grange et se pencha dans la petite porte entr'ouverte. 185

– Vas-tu endurer ça, Moïse ?... Vont-ils se rendre maîtres chez nous ? hurla-t-elle, exaspérée.

– Hein ? Qu'y a-t-il encore ? répondit le père Fontaine ahuri. 190

– Boisvert et son garçon qui débouchent le fossé !...

– Sur notre terrain ?

– En voilà une demande, répercute Scholastique. Est-ce que j'ai coutume de m'occuper de ce qu'ils débouchent chez eux ? 195

– C'est peut-être aussi bon, après tout.

– Quoi, aussi bon ?... Que je ne m'occupe pas de ce qu'ils bouchent chez eux... ou débouchent chez nous ?

– Les deux choses. 200

– Par exemple !... Ah ! je vois, le Joseph est venu t'endocliner... Et tu t'es laissé mettre le carcan, bêtement ! comme

175 I Il reprit en III II [R reprit A rétorque] en 178 I prochain. / – Arrange III prochain [R . A après tout ?] / – Arrange 181 I retomber, par III retomber [R,] par 182 I rapide, sur III rapide [R,] sur 194 I demande ! Est-ce III demande [R ! A, répercute Scholastique.] Est-ce 198 I qu'ils brassent chez eux ?... ou qu'ils débouchent le fossé chez

cette Angélique qui en raffole. Je suis là, heureusement, et vous allez voir, une fois de plus, ce que peut une femme résolue. Viens avec moi.

– Nous irons leur parler tantôt, à la veillée, ce sera tout aussi bon.

– Et en attendant ils jouent de la bêche. Tout de suite, Moïse ! Charbonnier est maître chez soi. Faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

– Prends garde, Scholastique, tu pourrais être le fer. Tu sais que Boisvert a pas « fret » aux yeux et qu'il est fort comme deux.

– Il n'osera pas toucher à une femme.

– Alors c'est sur moi que les coups tomberont.

– Dans tous les cas, viens, je le veux ! Laisse là ton fléau et passe devant.

– Allons ! ce que femme veut Dieu le veut, murmura Moïse en aparté, et comme pour s'excuser de sa faiblesse.

Et tous les deux, la femme et le mari, lui devant, elle derrière, maugréant, l'âme angoissée, ils se hâtèrent vers l'endroit où travaillaient les Boisvert, père et fils. Avant d'arriver, la femme cria :

– Allez faire des fossés chez vous, si vous voulez en faire !

– Attends donc, fit le mari, on va leur parler amicalement, c'est mieux.

– Va donc, vieux poltron !

– Fâchez-vous donc pas, répondit le père Boisvert, nous faisons votre ouvrage.

– Nous n'avons besoin de personne pour faire notre ouvrage. Vous feriez mieux de travailler chez vous, vous pourriez plus aisément amarrer les deux bouts.

203 I raffole... Je III raffole [R ... A.] Je 208 I bêche... Tout III bêche [R ... A.] Tout 209 I soi... Faut III soi [R ... A.] Faut 212 I Boisvert est III Boisvert [A a pas « fret » aux yeux et qu'il] est 230 I pour cela. Vous III pour [R cela A faire notre ouvrage]. Vous

Les Boisvert sourirent et se remirent à la besogne.

– Si vous ne décampez point, vociféra la mégère, je vous assomme avec des roches. 235

Elle venait de ramasser un caillou ; elle le lança en même temps que sa menace. Elle atteignit le père Boisvert, et lui écorcha l'oreille. Il était très fort, Boisvert, mais sans malice. Il dit à son garçon :

– Prends soin du père Moïse, toi, et moi, je vais prendre soin de sa vieille. 240

Joseph eut une minute d'hésitation. Il allait, bien sûr, s'aliéner pour toujours le père d'Angélique, et les doux rêves dont il commençait à se bercer, ne se réaliseraient sans doute jamais. Ah ! le misérable fossé, il se creusait profond, maintenant, entre la jeune fille aimée et lui. Il allait devenir un abîme ! Quelques pelletées de sable enlevées ici plutôt que là, et voilà une destinée compromise, une vie brisée, un bonheur perdu ! 245

En songeant à ces choses, il s'était approché du voisin et le tenait en échec, morne, triste, mais l'air décidé. Il fallait obéir à son père. 250

– Pourquoi cette chicane ? demanda-t-il après quelques instants. Laissez-nous donc travailler en paix, monsieur Fontaine.

– Oh ! quant à moi... C'est Scholastique... Il n'y a pas moyen de la faire plier. 255

Un petit colloque aigre-doux s'engagea. Pendant ce temps-là Boisvert saisit madame Scholastique par sa longue taille uniforme, et, la forçant à s'incliner profondément sous l'étreinte de son bras gauche, il lui administra, de la main droite, tout ailleurs que sur la joue, cinq ou six bons « soufflets ». Tout de même, quand elle se releva, c'est sa joue qui était rouge. 260

237 I Boisvert et 238 I fort, Boisvert, *et très doux aussi*. II III fort
 < Dans la marge : *robuste*. >, Boisvert, [R *et très doux aussi* A *mais sans malice*]
 < Dans l'interligne : *mais il n'avait pas de malice*. >. II 239 I garçon : / – Aie
 soin III garçon : / – [R Aie A prends] soin 240 I toi. // Joseph III toi
 [A , *et moi, je vais prendre soin de sa vieille*]. // Joseph 244 I bercer ne 245
 I fossé ! il 257 I Boisvert père saisit 261 I releva, *c'était sa*

Moïse et sa femme reprirent le chemin de leur maison, elle devant et lui derrière, cette fois. Elle était dans une colère, une colère !... Lui, il ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher.

265 Il ne se fâcha pas, mais il fut, quand même, obligé de se rendre chez Biron, le nouveau juge de paix, de bonne heure le lendemain. Scholastique n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et il en avait appris long sur la couardise des maris qui laissent battre leur femme par le voisin. C'était pire que l'autre, la couardise de ceux qui... souffrent tout.

270 Elle avait arrangé un beau procès. Ça ne devait pas être difficile, de venger la morale outragée par des tapes aussi... inconvenantes.



275 Et voilà pourquoi le juge de paix, Étienne Biron, voyait comparaître, devant lui, les Boisvert, père et fils. L'audience avait lieu dans la cuisine, et la bonne odeur de la soupe aux choux, qui mitonnait, faisait faire de lugubres réflexions à l'un des curieux venus là pour s'amuser.

280 – Hélas ! murmurait-il à ses voisins, le pain sec sera la seule nourriture, et l'eau froide la seule boisson des Boisvert, s'ils sont trouvés coupables des horreurs dont on les accuse.

Le greffier, que le juge de paix venait d'attacher à sa personne, fit, d'une voix vibrante d'émotion, mais avec un souverain mépris de la ponctuation, la lecture de la plainte.

285 Le « demandeur » accusait les « défendeurs » d'avoir travaillé sur son terrain, sans sa permission. Il accusait de plus, Boisvert, père, de s'être porté à des voies de faits graves et hon-

265 I fut quand même obligé 271 I procès. *Il ne* III procès. [R II A
 Ça] ne 272 I difficile de III difficile [A,] de 274 I paix Étienne Biron
 voyait III paix [A,] Étienne Biron [A,] voyait 275 I comparaître devant
 lui les 282 I greffier que III greffier [A,] que 284 I ponctuation *des*
phrases, la III ponctuation [R *des phrases*], la 286 I terrain sans 287 I
 honteuses sur

teuses, sur la personne de Scholastique Bellefaçon, son épouse légitime et dévouée, à lui le « demandeur ».

Il y eut un murmure dans l'assistance, et l'on entendit des rires étouffés. 290

La cuisinière oublia son potage. Un moment elle eut peur pour la vertu de son homme, et fut tentée de lui souffler, à l'oreille, de ne pas se mêler de l'affaire de ce... criminel. Elle avisa même un bassin rempli d'eau où, dans un cas de doute, en dernières ressources, le nouveau Pilate pourrait se laver les mains. 295

Scholastique, pudiquement voilée, attendait le moment où elle serait requise de raconter sa pénible mésaventure.

Les Boisvert avouèrent leur faute, une faute bien légère, et qui tournait à l'avantage de Fontaine. Le voisin devait laisser passer, chez lui, les eaux des terrains supérieurs. Il avait, dans un moment de mauvaise humeur, après les dernières élections, rempli un fossé dont l'existence remontait loin, et dont l'utilité était indiscutable. Si on invoquait la loi, il serait forcé de le déboucher lui-même. 300 305

– Ce fossé n'a jamais été verbalisé¹, observa Fontaine.

– Il existe en vertu d'une entente et de la coutume, rétorqua Boisvert, fils.

– Qu'en sais-tu ? tu n'étais pas au monde quand... 310

Il allait dire une sottise, le père Moïse, et fournir une arme à son adversaire, mais le juge intervint.

– Que chacun parle à son tour, commença-t-il...

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. Il se reprit :

– Ne parlez pas plusieurs à la fois... 315

Il vit que c'était un peu la même chose. Il se recueillit.

290 I l'assistance et 293 I souffler à l'oreille de 302 I passer chez
lui les 312 I adversaire, *quand* le

1. Il s'agit d'un fossé pour lequel aucune entente notariée n'a été faite.



Ne parlez pas plusieurs à la fois.

– Rendez témoignage, ordonna-t-il d'une voix grave, mais ne discutez pas. Qu'avez-vous à répliquer, monsieur Fontaine ?

Le père Moïse salua respectueusement :

320 – Voici mon cas, monsieur le juge, fit-il. Scholastique m'a dit – Scholastique, c'est ma femme, comme vous savez. Il faut se faire comprendre. – Scholastique m'a dit : « Moïse, ils travaillent chez nous !... Est-ce que charbonnier n'est pas maître chez soi ?... Il faut les envoyer... Viens ! »

325 Nous sommes partis, moi et elle. Je marchais le premier. Ce n'est pas parce que j'avais hâte d'arriver ; j'aurais autant aimé rester à battre mon blé ; je ne tenais pas, non plus, à me chicaner. J'aime la paix, la paix avec tout le monde, même avec

mes voisins, même avec ma femme. Je ne marchais pas vite et elle me talonnait. Un peu en deçà du fossé, je me suis arrêté pour... pour ne pas aller plus loin. La prudence est la mère de la sûreté... Ils avaient leurs bêches et leurs pioches... Quand un homme est en colère, il frappe quelquefois avec ce qui lui tombe sous la main. Scholastique a continué d'avancer. Un homme ne lui fait pas peur, deux non plus. Elle leur a crié : « Allez faire des fossés chez vous ! »

Le garçon s'est approché alors. Un gars robuste et fort comme le père. Vous le connaissez, monsieur le juge. Il ne m'a rien dit d'abord, mais je devinais à son air, ce qu'il avait envie de dire. Nous avons parlé tranquillement, après nous être regardés dans le blanc des yeux. Scholastique allait toujours. Elle ne devinait pas ce qui devait lui arriver.

– Moïse, ne va pas plus loin à mon sujet ! s'écria tout à coup sa pudique épouse.

– Crains pas Scholastique, je connais la réserve, répondit le brave homme en train de parler.

– Est-ce tout ce que vous avez à raconter, à l'égard du fossé ? demanda le juge de paix.

– Oui, monsieur le juge, je vais parler de l'autre affaire, maintenant.

– Moïse, la langue te démange, hein ? gronda de nouveau la femme aride et longue.

– Aimez-vous mieux raconter vous-même la malice de l'accusé ? suggéra le juge, s'adressant à Scholastique.

– Moi, raconter une abomination pareille ! je mourrais de honte, s'exclama madame Fontaine.

– Il faut pourtant bien savoir ce qu'il a fait, l'accusé ; je ne puis le juger sans cela.

334 I main... Scholastique III main [R ... A.] Scholastique 339 I je voyais à 343 I tout à coup *madame Fontaine*. / – Crains III tout à coup [R *madame Fontaine A sa pudique épouse*]. / – Crains 346 I homme en *verve*. / Est-ce III homme en [R *verve A train de parler*]. / – Est-ce 347 I raconter à 349 I juge. Je vais III juge [R. Je A, je] vais 354 I juge. / – Moi III juge [A, s'adressant à Scholastique]. / – Moi 357 I fait ; je III fait [A, l'accusé] ; je

– Mais si je vous affirme, sur mon honneur, qu'il m'a traitée indignement ?

– Je vous croirai, madame, mais le magistrat n'en saura rien. Il faut tout dire, comme à confesse.

– Parle, Moïse, moi je n'ose pas.

– C'est que, vois-tu, Scholastique, je n'ai rien vu... j'avais le dos tourné, et je causais avec Joseph.

Les auditeurs riaient, riaient.

– Le défendeur vous a-t-il embrassée ? demanda le juge qui voulait agir à la manière des confesseurs, par suggestion.

– M'embrasser ?... j'aurais bien voulu ! répondit madame Fontaine, toute haineuse.

– Est-ce que vous ne pouviez pas fuir ?

– Fuir ?... Oui !... comme une peureuse !... Quand même que j'aurais voulu fuir, je pouvais pas, il me tenait serrée comme dans un étau.

– Vous a-t-il battue ?

Elle se redressa :

– Battue ?... Oui, battue ! comme un lâche qu'il est !

– Vous ne portez toujours pas de marque, observa le père Boisvert.

Scholastique lui lança un regard foudroyant.

– Pas de marque ?... La marque est sur mon honneur.

Un loustic lança un mot qui fit éclater de rire la salle entière.

– Enfin, reprit le magistrat, l'accusé a-t-il manqué à la décence ?

363 I Moïse, *alors moi* 372 I peureuse !... *Avec cela qu'il me* III peureuse !... [R *Avec cela qu'il A Quand même que j'aurais voulu fuir, je pouvais pas, il*] me

– Grand Dieu ! s'il a manqué à la décence !... Heureusement que personne n'a vu...

– Les oiseaux effrayés fuyaient à tire d'aile, recommença le loustic.

– Voulez-vous que je fasse évacuer la salle ? vous serez plus à l'aise, proposa le juge de paix. 390

– Il est bien temps, maintenant qu'ils ont tout entendu !

– Encore une fois, madame, vous n'avez rien précisé...

– Vous êtes juge et vous ne devinez pas où il m'a frappée ? répond-elle, indignée. 395

Étienne Biron, écuyer, faisait un effort suprême pour ne pas rire.

Il s'adressa à l'accusé :

– Alors, monsieur Boisvert, vous avez battu une femme ? madame Fontaine, la plaignante ? 400

– Je lui ai donné le fouet, comme on fait à une enfant maussade, monsieur le juge. Tout le mal a été pour moi, car les os sont proches et la jupe est mince. Au reste, elle m'avait provoqué. Voyez, je porte des marques, moi. Mon oreille est à moitié déchirée... Elle a failli me tuer avec une pierre... Je ne me suis pas vengé, j'ai voulu la rendre ridicule, rien de plus. 405

– Je vais garder la cause en délibéré, déclara le juge de paix. Pendant que je réfléchirai, pensez bien, vous autres aussi... Pensez que vous êtes des voisins, que vous êtes d'anciens amis, que vous êtes des chrétiens. Vous devez donc user de bonté les uns envers les autres. Le bonheur de vos familles dépend de votre bienveillance et de votre accord. 410

Après les sages conseils de monsieur le juge de paix, la foule se dispersa et les plaideurs sortirent. Boisvert fils s'approcha de Fontaine. 415

393 I précisé... *quant à l'immortalité.* / – Vous III précisé... [R *quant à l'immortalité.*] / – Vous 394 I frappée ? // Étienne III frappée ? [A *répond-elle, indignée.*] // – Étienne 401 I fouet comme 412 I accord. // *Quand la foule fut dispersée,* les III accord. // [R *Quand la foule fut dispersée, A Après les sages conseils de monsieur le juge de paix, la foule se dispersa et*] les 414 I fils *passa près de* III fils [R *passa près A s'approcha*] de

– Je pense que le juge a raison, dit-il, nous ferions mieux de vivre dans l'accord et l'amitié.

– Je le veux bien, mon garçon, mais tu paieras les frais.

– Avec plaisir... si je puis espérer devenir votre gendre.

420 – Hum ! je ne sais pas, fit Moïse avec un bon sourire. Si tu allais tenir de ton père, et donner le fouet aux femmes ?...

– Il n'y aura rien à craindre... si elles ne me jettent pas la pierre.

Ils s'éloignaient. Je n'ai pas entendu la suite.



PATRIOTISME

Je revenais de Sainte-Croix par le Platon*. Ce chemin n'est pas le plus court, mais on ne se lasse jamais de le parcourir. Il longe des hauteurs si pittoresques, il offre des échappées de vue si ravissantes, il perce des bois si sombres, qu'il donne aux yeux une fête toujours nouvelle. 5

J'arrivais chez le père Marcel Poudrier. La maison dressait son pignon rouge au milieu des peupliers verts, droits comme des I, drapés élégamment dans leurs écharpes de branches montantes. La porte et les fenêtres étaient ouvertes, et faisaient, dans le carré blanc, des taches noires où s'estompaient des silhouettes de jeunes filles et d'enfants. 10

Un vieillard mis comme au jour du dimanche s'avance sur le seuil. Il descend le perron d'un pas assez léger, tout en s'appuyant sur sa grosse canne de « cenellier ». Après avoir fait quelques pas, il se retourne tout à coup et jette une bouffée de rire en s'écriant d'une voix vibrante : 15

— La jambe vaut le cœur, allons-y !

VARIANTES : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 493-523, texte de base.

2 Ce [R n'est pas le] chemin [A n'est pas] le plus court, mais [A on ne se lasse jamais de le parcourir.] [R il A Il] longe [R , ce chemin,] des 6 nouvelle [R , et qu'on ne se lasse jamais de le parcourir]. // J'arrivais 8 droits comme des I, <Vis-à-vis ce membre de phrase : « à supprimer ? »>, drapés 12 d'enfants. [R Tout à coup un A Un] vieillard [R s'avança sur le seuil. Il était mis comme le dimanche, pour la messe A mis comme au jour du dimanche s'avance sur le seuil.] // [R descendit] le perron d'un pas assez léger, [A tout] en s'appuyant [R un peu] sur sa grosse canne de [A «] cenellier [A »] [R , se retourna vivement A . Après avoir fait quelques pas, il se retourne tout à coup et] [R , jeta A jette] une bouffée de rire [R , et s'écria A en s'écriant] d'une

20 La femme très âgée, grande et l'air digne, parut à son tour dans la porte. Elle semblait une enluminure de sainte femme dans un cadre antique. Elle dit :

– Tu vas te fatiguer, peut-être, mon vieux, attends donc la relevée, tu prendras la voiture.

25 – Tut ! tut ! tut ! à quatre-vingt-cinq ans on n'attend plus. Si j'allais trépasser avant de voter !

– Sais-tu bien pour qui voter, au moins ?

Le bonhomme trottnait tout allégrement.

Elle se mit à rire en le regardant aller.

30 Ces deux beaux vieillards avaient leur histoire, une histoire toute simple et bien courte, et qui n'était pas sans offrir quelque intérêt. Voulez-vous que je vous la raconte ? La voici.



Il y a longtemps de cela.

35 Le monde a marché depuis, et, s'il n'est pas meilleur, c'est que le progrès n'implique pas la vertu, c'est que le cœur et l'intelligence ne vont pas toujours de pair.

40 Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi puisque l'homme est libre. Il est libre, mais avec un fort penchant à l'esclavage. Pas à l'esclavage politique, peut-être... Il pousse, de temps en temps, un cri de révolte contre ses oppresseurs, et, de temps en temps aussi, il les broie sous son talon. Mais il aime les jougs qu'il se façonne lui-même. Un gueux gémit, dans sa paresse, sous les tortures de l'envie ; un avare se dessèche d'amour et de terreur devant son or entassé ; un ambitieux rampe devant la foule qu'il méprise ; un libertin se traîne aux genoux de toutes
45 les belles aventurières.

19 âgée [R aussi], grande 22 peut-être [R : A , mon vieux,] attends
29 histoire [R . Une A , une] histoire [R bien A toute] simple et bien courte, [R
mais enfin A et] qui 30 offrir [R quelqu' A quelque] intérêt. Voulez-vous [R
l'entendre A que je vous la raconte] ? La 45 belles [R impures A aventurières]. //
Et

Et tout le monde est en route pour le ciel !

Drôle de monde et drôle de chose !

Il y a encore des âmes nobles. Il y a des vertus qui sur-
nagent et des dévouements qui planent. Mais les jours de paix
sont souvent des jours d'abaissement. L'esprit se détend alors, 50
l'imagination ferme ses ailes, le cœur s'amollit. Il n'en est pas
ainsi dans les jours d'orage et de danger. Le sentiment du de-
voir se réveille, l'amour de la patrie s'affirme, le citoyen se re-
lève, et l'homme grandit.

En mil huit cent trente-sept il y eut pour nous un de ces ré- 55
veils glorieux. La voix de Papineau* sonna le glas de la tyran-
nie, et des héros surgirent sur nos rives opprimées. Ils appa-
rurent et passèrent comme des météores. Ils se perdirent au
fond d'un horizon sanglant. La trace de leur passage se voit en-
core, étincelante et large à travers les nuages de notre ciel. 60

Suivons-la !



En mil huit cent trente-sept, à l'époque des foins, le vieux
Gédéon Poudrier revenait de l'église avec sa bonne femme
dans une petite charrette aux ressorts de frêne. On ne se ber- 65
çait pas sur d'élastiques lames d'acier en ce temps-là, et les ca-
rosses luisants qui promènent, de nos jours, tant de misères en
toilette, ne soulevaient pas souvent la poussière de nos che-
mins. En retour, l'on dînait bien et l'on payait bonne dîme au
curé.

Le père Poudrier se tourna vers sa vieille : 70

– Dis donc, Mélonne – elle s'appelait Mélonne, la mère
Poudrier – dis donc Mélonne, as-tu compris les remarques de
monsieur le curé à propos de Papineau* ? J'ai l'oreille dure,
moi, et je n'ai pas bien saisi.

– Il nous a conseillé de rester tranquilles, répondit-elle un 75
peu sèchement.

Le bonhomme répliqua par deux petits mouvements de
tête qui voulaient dire : oui, ordinairement, mais qui n'étaient
pas, dans la circonstance, d'une traduction facile.

80 Elle reprit :

– Il a recommandé d'être prudents, de ne pas se laisser en-
doctriner par des gens qui ont plus de langue que de tête...

– Tiens ! tiens !

– De rester soumis à l'autorité... D'obéir à nos prêtres,
85 comme eux-mêmes ils obéissent à leurs évêques.

– C'est juste !

– De ne pas se mêler de choses que l'on ignore.

– Afin de rester dans l'ignorance !

– De voir, d'abord, à bien cultiver la terre qui nous a coûté
90 tant de sueurs...

L'excellente chrétienne allait continuer, avec un entrain
superbe, la répétition salutaire.

– Prends les « cordeaux », que j'allume, grommela le vieux
patriote.

95 Il n'avait pas l'air de bonne humeur. La pieuse Mélonne
prit les guides de cuir et retint le cheval qui voulait trotter. Le
père Gédéon tira de la poche de son gilet, une pipe, un « batte-
feu », une pierre et un morceau de tondre. Il fit sortir de la
pierre des étincelles qui allumèrent la tondre odorante, et il se
100 mit à déguster avec une satisfaction profonde sa bonne pipe
culottée.

Cependant il y avait un nuage sur son front coupé d'une
large ride. Sa pensée était fixée sur quelque chose d'invisible.
Sa femme lui remit les guides. Il les prit machinalement.

105 – Toujours est-il, recommença Mélonne, que Marcel va se
tenir tranquille et qu'il ne parlera plus, j'espère, d'aller se bat-
tre pour Papineau*.

92 répétition [R *sainte* A *salutaire*]. / – Prends 97 de [R *sa* « *sous-veste* »
A *son gilet*], une 100 sa [A *bonne*] pipe 102 front [R *large*] coupé [R *par*
A *d'*]une 105 recommença [R *-t-elle* A *Mélonne*], que 106 tranquille [R,
j'espère... A *et qu'*]il ne [A *parlera*] plus [A , *j'espère*,] d'aller

– Tu voudrais qu'il allât prêter main forte aux « chouayens », peut-être... Marche, Carillon.

Il fit tomber la « mise » du fouet sur la croupe du cheval. 110

– Je voudrais bien le voir se mêler aux « chouayens », grommela-t-il !... Un tas de malfaiteurs en habits, de voleurs titrés, de bourreaux en gants blancs ! On n'en verra pas de pareils avant cinquante ans, c'est sûr.

Marcel s'en revenait à pied avec d'autres jeunes gens de son canton. Ils parlaient tous, ces gars, des troubles qui menaçaient d'éclater dans le district de Montréal¹, de l'assemblée de Deschambault, du grand Papineau* qui était descendu à Kamouraska avec Girouard*, Lafontaine* et Morin*. Les uns approuvaient le mouvement, les autres le blâmaient. 115

– Nous sommes des peureux, dit Marcel, et nous aimons mieux les coups de bâton que les coups d'épée.

– Que veux-tu ? riposta le plus petit du groupe, nous n'avons personne pour nous commander... Quand il n'y a point de chef il n'y a point de soldats. 125

– Et Papineau* ?

– Papineau*, fit un grand mince, il ne se bat point, il pousse les autres à se battre.

– Et tu crois que c'est une besogne facile que de décider des hommes à lever la tête, à revendiquer leurs droits, et s'il le faut, à mourir pour la liberté... surtout quand ces hommes sont des Canadiens français ? 130

– Nous sommes soumis ; c'est une belle vertu que la soumission, paraît-il.

108 qu'il [R *irait* A *allât*] prêter 108 aux [R *chouayens* <italique> A «]
chouayens [A «] <Dans la marge : « pas en italiques ».>, peut-être 111
aux [R *chouayens* <italique> A *chouayens* <non souligné>, grommela

1. Allusion aux nombreuses assemblées qui ont précédé l'Insurrection de 1837, la première à Saint-Ours, en mai, et la dernière, à Saint-Charles en novembre.

135 – Nous sommes à quatre pattes ; c'est une position un peu humiliante.

– Les Canadiens, observa un autre, ça laisse les ordures s'amasser longtemps, mais une fois décidés, ça balaie net.

140 – Mais, rétorqua le grand mince, si on va à la guerre pour mourir, ceux qui nous tuent restent les maîtres.

– T'imagines-tu, clama Marcel, que celui qui fait d'avance le sacrifice de sa vie se tient les bras croisés en face des canons ? C'est celui-là qui frappe le plus juste, et qui le plus sûrement jette l'épouvante dans les rangs ennemis...

145 – Vas-y donc te battre, puisque tu trouves cela si beau.

– Je vais y aller en effet.

– Tu ne fais pas comme Rémi Gaudon, qui se marie peur d'être « commandé », remarqua l'un de la bande.

150 – Le remède est pire que le mal, observa un vieux célibataire.

– Eh bien ! moi, continua Marcel, je devais me marier cet automne, et je reste libre pour faire le coup de fusil.

Le groupe diminuait. Chacun à son tour entrait chez soi, après avoir souhaité le bonjour à ceux qui allaient plus loin.



155 Le dimanche soir la jeunesse se rassemblait. Il en est de même aujourd'hui. Les curés ont beau prêcher contre les réunions, défendre certains jeux, condamner la danse, il y a toujours un petit coin, dans la paroisse, où l'on vend du plomb² à

147 Gaudon, [R toi, Rémi A qui] se 157 défendre [R les A certains] jeux,
[R anathématiser A condamner] la 158 plomb [R sans dire ni : oui, ni : non,
comme font les A à la manière des] diplomates

2. Jeu de société auquel Le May fait allusion dans *Fêtes et corvées*, sans le décrire toutefois : « On joue à *recule-toi de là* ! le plus facile des jeux et le plus commode pour ceux qui ne se trouvent pas bien à leur place [...] *On vend du plomb*, et l'acheteur se fait tirer l'oreille pour payer, tout comme s'il s'agissait d'une dette réelle » (p. 42).

la manière des diplomates retors, où l'on cueille des cerises sur
des joues rougissantes³, où l'on fait trois pas d'amour, et quel- 160
quefois plus, où le violon chante ses gigue enivrantes, où les
pieds, pris de vertige, emportent le cœur et la tête en d'étour-
dissants tourbillons. On a dit son chapelet bien dévotement
pendant la messe, on a entendu les vêpres sans trop de distrac- 165
tions, on peut bien s'amuser un brin, sous le couvert de la nuit,
sans que le bon Dieu se fâche. S'il se fâche, ce sera contre les pa-
rents qui détournent les yeux ou les ferment trop serrés.



Marcel avait, en effet, sérieusement songé au mariage. Sa
fiancée, Héloïse Dubien, n'était pas belle, mais elle était accorte 170
et grande, elle avait de la grâce dans la démarche et de l'esprit
dans la tête. On oubliait vite l'irrégularité des lignes devant
l'éclat de ses prunelles. Son cœur était bon, mais des lèvres
minces faisaient comprendre qu'il y avait de la résolution dans
son caractère.

Elle avait été recherchée déjà par un citoyen du village, 175
Augustin Lefouré, un veuf passablement cossu, très orgueil-
leux de ses écus, mais très désolé du poids de ses années. Elle
avait préféré la solide jeunesse de Marcel. Et maintenant, voilà
qu'un dimanche soir, Marcel se rendait auprès d'elle, profon-
dément ému et l'âme remplie de tristesse. 180

Quand il entra, elle vit bien ce bouleversement inaccou-
tumé qu'elle s'expliquait mal, et qui lui donnait de l'inquiétude.
Le pressentiment d'une amère angoisse la rendit muette, et elle
tendit à son ami une main tremblante. Le père Dubien, qui

165 le [R *couvercle* A *couvert*] de 167 qui [R *ferment* A *détournent*] les
yeux [R *trop tôt*] [A *ou les ferment*] trop 169 était [A *accorte et*] grande [R *et*
bien faite], elle 172 lèvres [R *un peu serrées* A *minces*] faisaient 181 inac-
coutumé [R *et elle se sentit douloureusement atteinte elle-même* A *qu'elle s'expliquait*
mal, et qui lui donnait de l'inquiétude]. Le

3. « Et puis, pour retirer des gages, on cueille des cerises sur des ... joues roses » (Pamphile Le May, *op. cit.*, p. 42).

185 était bureaucrate sans savoir pourquoi, et gouaillieur par tempérament, lui cria, dès qu'il le vit entrer :

– Viens-tu nous faire tes adieux, Marcel ?

– Oui, monsieur Dubien, répondit le jeune homme, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

190 – Non ! répliqua Héloïse, suppliante.

Le père Dubien reprit :

– Si tu es fatigué de vivre, mon garçon, tu n'as qu'à te rendre à la rivière Chambly* ; il y a là une bande de fous qui se proposent de servir de chair à canon ; tu pourras te faufiler
195 dans leurs rangs.

– Des fous comme ceux-là, il faut qu'il y en ait pour effrayer les tyrans.

– Toujours des grands mots : tyrans... bureaucrates... martyrs.

200 – Oui, monsieur Dubien, martyrs !... l'amour de son pays vient immédiatement après l'amour de Dieu, et les martyrs de la patrie ne sont guère au-dessous des martyrs de la religion.

Dubien éclata de rire.

Des voisins entrèrent. Ils venaient faire la partie de « quatre-
205 sept ». Ils jouaient hommes contre femmes. La dernière fois, le sexe fort avait été d'une faiblesse désespérante, et il ne s'était pas sauvé du déshonneur. Il avait une revanche à prendre. Les jeunes amoureux voyaient avec plaisir la lutte ardente des joueurs. Ils étaient oubliés. Leur entretien fut tendre d'abord,
210 mais il fut triste aussi, car Héloïse, plus d'une fois, essuya ses beaux yeux noirs.

Puis Marcel, dans un sombre enthousiasme, se prit à parler de la nécessité d'un soulèvement. C'est par là que les grandes révolutions commencent. Il proclamait le droit des
215 citoyens à la liberté politique, et gémissait sur la position humiliante des Canadiens français, les fils des défricheurs, les

190 Non [R, A ?] répliqua 200 l'amour [R de la patrie A de son pays]
vient 202 la [R politique A patrie] ne 204 de [A «] quatre-sept [»]. Ils

maîtres du sol, depuis Champlain. Il disait la morgue insolente des bureaucrates, le partage inégal des emplois, l'abaissement organisé de la race française. Il peignait, d'une voix vibrante mais comprimée, la gloire de ceux qui meurent en luttant contre la tyrannie et l'injustice. Il expliquait l'héroïsme de ceux qui sacrifient leurs biens, leur jeunesse, les ivresses de l'amour, les espérances d'une longue félicité, pour adoucir les souffrances de leurs semblables et relever l'honneur de la patrie. 220

L'image sanglante de la bataille passait devant les regards de la jeune fille. Elle voyait le fer meurtrier s'enfoncer dans la poitrine des patriotes, et les rangs décimés s'affaisser tour à tour comme les blés mûrs sous la faux. Elle entendait les clameurs de l'airain, les piaffements des chevaux, les appels des blessés, les alléluias de la victoire. La poussière ouvrait son voile gris sur les chemins où serpentait l'armée. Des champs dévastés la fumée s'élevait comme un encens maudit vers le ciel implacable. Le Seigneur serait sourd à la prière des persécutés, il resterait insensible à la souffrance de son peuple. L'expiation n'était pas encore finie, ou bien la félicité n'était pas encore méritée. 225 230 235

Elle sentait son âme s'envoler dans une région nouvelle. Elle était emportée par un souffle ardent qui n'était autre qu'un étrange élan vers l'idéal. L'amour de la patrie souffrante se divinisait en quelque sorte. La folie des sacrifices s'emparait de son imagination vive, et déjà elle voulut être une victime. 240

Quand ils se séparèrent, les deux jeunes amoureux se firent de touchants adieux. Ils semblaient être les adieux des héros allant s'immoler pour le salut de la patrie.



217 sol [R autrefois A, depuis Champlain]. Il 238 n'était [R plus la flamme énervante et douce des sens, mais un A autre qu'un] étrange 239 souffrante [R lui paraissait divin comme l'amour du ciel A se divinisait en quelque sorte]. La 241 elle [R cherchait un bâcher A voulut être une victime]. // Quand 243 firent [R un adieu touchant, comme l'adieu des martyrs qui s'en allaient aux lions de l'amphithéâtre A de touchants adieux. Ils semblaient être les adieux des héros [AR s'en] allant s'immoler [AR au sacrifice] pour le salut de la patrie]. // Marcel

245 Marcel partit, un matin d'octobre, avec quelques amis
jeunes et inexpérimentés comme lui, pour aller se battre contre
les chouayens. La petite troupe se rendait à Sorel. De là elle re-
monterait la rivière Chambly*, cherchant les endroits où se ral-
liaient les soldats de la liberté. Ils ne connaissaient pas le pays,
250 ces jeunes gens, et ils allaient guidés par les mille voix de la
rumeur.

Le fusil sur l'épaule, la casquette sur l'oreille, ils mar-
chaient gaiement, jetant un regard de mépris sur les peureux
qui restaient avec les femmes ; et quand ils entendaient les en-
fants crier à leur mère que la « guerre » passait, ils se redres-
saient avec fierté malgré la fatigue, et souriaient à la mort
255 entrevue dans la fumée des combats prochains.

À mesure qu'ils approchaient du foyer de l'agitation, ils
sentaient leur ardeur grandir et les regrets s'effacer. Les vieil-
lards battaient des mains en les apercevant, et les femmes agi-
taient leurs mouchoirs. Cela les encourageait. Ils se grisaient
260 d'orgueil.

– D'où venez-vous, les braves, leur criait-on ?

– D'en bas... tout près de Québec...

265 – De si loin !... Hourra pour les patriotes !

– En vient-il d'autres ?

Ils secouaient la tête avec tristesse.



Ils allèrent ainsi jusqu'à Saint-Denis*. Ils virent Nelson*, ils
virent Papineau*, et ils ne songèrent plus qu'à mourir glorieu-
270 sement.

Marcel écrivit à Héroïse :

« La mort ne nous fait point peur. Ceux qui nous tueront
seront plus à plaindre que nous, car ils seront exécrés, un jour,
et nous, un jour, nous serons honorés et bénis. La liberté

273 seront [R *maudits* A *exécrés*], un
... A.] La

274 serons [A *honorés et*] bénis [R



Les vieillards battaient des mains en les apercevant,
et les femmes agitaient leurs mouchoirs.

fleurira sur nos tombes. Les tyrans auront peur d'une autre ré- 275
volution. Ils nous rendront nos droits peu à peu, et nous de-
viendrons forts. Il faut que nous luttons. C'est sous le marteau
que le fer se durcit. Il faut que nous soyons unis, si nous vou-
lons devenir grands parmi les autres. Il faut aussi que nous 280
nous affirmions. La soumission aveugle prépare au joug. L'escla-
vage est le châtiement des peuples lâches... »

Des bribes ardentes qu'il avait probablement retenues des
discours de Papineau* ou de Nelson*.

Il ajoutait :

« Nous n'avons pas assez de fusils. Nous n'avons pas d'ar- 285
gent... Nous serions deux fois plus nombreux, si l'on pouvait

275 tombes [R ... A .] Les 275 révolution [R ... A .] Ils 277 forts
[R ... A .] Il 277 luttons [R ... A .] C'est 278 durcit [R ... A .] <Dans
la marge : « points de suspension ? » > Il

donner des armes à tous ceux qui en demandent. Il y a beaucoup de patriotes qui n'ont que des fourches et des faux pour attaquer ou se défendre. Moi, comme tu sais, j'ai le vieux fusil
 290 de grand-père. Il n'a pas coutume de rater. Si je puis casser une tête de chouayen avant de le passer à un autre, je mourrai content. Prie pour moi. »



À quelque temps de là il se répandit chez nous un bruit singulier. Personne ne voulait y croire. Héloïse, la fière Héloïse,
 295 comme on l'appelait, oubliait déjà le petit Poudrier, et se mariait avec le veuf naguère repoussé.

– Bah ! disait-on, elle ne pouvait longtemps résister à l'appât de l'argent. Elle n'attendait que l'éloignement de Marcel. Les absents ont toujours tort. Maintenant il n'avait plus, le malheureux garçon, qu'à se faire embrocher par une épée anglaise, cela vaudrait autant que de revenir pour être témoin du triomphe de son vieux rival.
 300

Alors Marcel, soldat dans l'armée des patriotes, à Saint-Denis*, reçut une lettre un peu mystérieuse.

« Mon cher Marcel, disait cette lettre, moi aussi je suis capable de sacrifices. Tu m'as appris comment il fallait aimer son pays... Tu l'aimes jusqu'à la mort sur le champ de bataille, moi je l'aime jusqu'au martyr pendant toute la vie... Dans quelques jours je t'enverrai autant d'argent que tu en voudras pour acheter des armes... Dieu et patrie !
 310

HÉLOÏSE »

Des armes ! murmura Marcel, et un souffle d'enthousiasme l'emporta un instant loin de la froide et triste réalité. Il vit apparaître devant ses yeux éblouis, comme un rideau mouvant,

290 rater [R ; et si A . Si] je 291 de [R *chouayen* <italique> A
chouayen <non souligné> <Dans la marge : « pas en italiques ».> avant [R ...]
 de 298 l'argent [R ... A .] Elle 298 Marcel [R ... A .] Les 299 tort
 [R ... A .] Maintenant

une file ondoyante de fusils meurtriers et d'étincelantes baïonnettes. La surprise et la joie allaient être grandes parmi les soldats, et les chefs proclameraient son nom avec fierté, en face de tous les patriotes. 315

« Moi, je l'aime jusqu'au martyr pendant toute la vie... » Il retomba des hauteurs où l'avait enlevé un premier élan généreux. Que signifiaient donc ces paroles solennelles et amères ?... D'où viendrait cet argent béni ?... Il se mit à creuser le sens de ces paroles et à chercher la main prodigue qui allait s'ouvrir ainsi. Tout à coup une angoisse profonde étreignit son âme. Mais le clairon sonna l'appel, un appel ardent, et la cloche de la petite église se mit à tinter suppliante et grave dans le clocher. Des hommes accouraient traînant un vieux canon, d'autres s'alignaient le fusil au bras. Il courut prendre place dans les rangs, et ne songea plus qu'à délivrer la patrie de son douloureux esclavage. 320 325 330

Gore* arrivait à Saint-Denis*. Gore* avait vu la trahison de Waterloo, et il était prêt à river les fers de la colonie française. Il allait passer comme un torrent sur cette contrée audacieuse, et les insensés qui avaient osé lever la tête et jeter le défi à leurs maîtres seraient anéantis à jamais. C'était son espoir. 335

Nelson* choisit ceux qui étaient les mieux armés, et les mit en embuscade sur la route du colonel anglais, dans une maison de pierre. Marcel était entré l'un des premiers. Papineau* se trouvait là. O'Callaghan* aussi. Ils voulaient se battre, se faire tuer pour la cause sacrée, mais Nelson* ne le permit pas. Leur mort eût été l'anéantissement de toute espérance. Ils devaient vivre ; Papineau* surtout, car il était la lumière qui éclairait le peuple, le souffle qui ranimait le courage et renversait la tyrannie. 340

Gore* vint se briser honteusement contre le faible rempart des insurgés. Markham*, le bouillant capitaine qu'il lança contre une distillerie où s'étaient cachés quinze patriotes résolus à 345

317 avec [R *orgueil* A *fierté*], en 318 patriotes [R ... A .] // « Moi 323 paroles [R , A *et*] à 325 cloche [A *de la petite église*] se 326 clocher < Dans la marge, vis-à-vis « dans le clocher » : « n'est-ce pas de trop ? » >. Des 327 accouraient [R ,] traînant 328 s'alignaient [R ,] < Dans la marge supérieure : « ponctuations ? » > le 340 cause [R *sainte* A *sacrée*], mais 343 qui [A *ranimait le courage et*] renversait

mourir, Markham*, à son tour, fut vaincu. Il tomba couvert de blessures.

350 Ah ! si les patriotes avaient eu des armes, s'ils avaient eu des chefs, s'ils avaient eu, surtout, la permission de se faire tuer pour une cause grande et sainte, la victoire de Saint-Denis* n'aurait été que le prélude d'une série de victoires, et les héros qui sont montés sur l'échafaud auraient été portés en triomphe
355 sur les épaules de leurs concitoyens !

Pleins d'espoir, grisés par le succès, nos valeureux soldats voulurent poursuivre leur marche glorieuse. Ils se dirigèrent vers Saint-Charles*, où les attendait, hélas, un douloureux échec. Ils furent écrasés par le nombre.

360 Les champs désolés burent lentement le sang de nos braves. L'heure de la délivrance n'était pas encore sonnée. Cependant le sang versé fut comme une semence mystérieuse, où germèrent des espérances nouvelles et des idées généreuses.

365 Les patriotes que la mitraille avait épargnés regagnèrent tristement leurs foyers.



Marcel s'en revenait meurtri et légèrement blessé. Quelques-uns de ses compagnons cheminaient avec lui, les pieds alourdis par la fatigue, la tête penchée sous le poids des chagrins ; d'autres, moins heureux encore, ne reviendraient jamais. Côte à
370 côte dans une même fosse, ils dormaient le sommeil des martyrs au cimetière de Saint-Charles*.

Ils arrivaient, ces héros. À quelque distance, un bouquet d'arbres gris fermait la route comme un large rideau, et se prolongeait en ligne sombre et tortueuse à travers les prairies
375 nues. Une trouée sinistre ouvrait ces arbres sans feuilles, et, au fond, à une grande profondeur, sous les replis obscurs de la falaise, un ruisseau coulait parmi les cailloux, dans une bordure de givre, étincelante comme une dentelle d'argent.

358 Saint-Charles [R . Ici A , où] les attendait [A , hélas ,] un
généreuses. [A //] Les

372 arrivaient [R . A , ces héros]. À

363 gé-



Les patriotes que la mitraille avait épargnés regagnèrent tristement leurs foyers.

D'un côté, le chemin descendait, en tournoyant, jusqu'à un petit pont de bois, de l'autre, il montait un escarpement raide. 380

– Enfin, nous arrivons, fit Marcel en poussant un long soupir, voici la côte à Boisvert.

Les autres relevèrent la tête et sourirent.

– Si nos braves compagnons étaient avec nous ! reprit Marcel. 385

– Ils n'ont pas eu notre bonheur, répondit une voix.

Ils descendirent la côte et s'arrêtèrent un moment sur le pont. Comme au temps de leur jeune âge, ils regardèrent, appuyés au garde-fou, l'eau noire qui coulait toujours. Mais voilà que soudain ils entendent une clameur. Sur la route, en effet, 390

380 l'autre [A,] il 384 nos [R *pauvres amis* A *braves compagnons*] étaient
 388 pont [R, *comme ils faisaient enfants, pour regarder* A. *Comme au temps de leur jeune âge, ils regardèrent*], appuyés au garde-fou, l'eau noire qui [R *passait* A *coulait*] toujours. [R *Tout à coup ils entendirent* A *Mais voilà que soudain ils entendent*] une clameur. [R *Un moment après retentit, sur la route, A* *Sur la route, en effet, retentit*] le galop

retentit le galop d'un cheval emporté. En face d'eux s'élevait la côte coupée à pic, puis le chemin qui longeait l'arête de la falaise avant de s'enfoncer, par la spirale sablonneuse, jusqu'au petit pont du ruisseau où ils se trouvaient.

395 Un attelage vint et passa comme un trait. Deux hommes se
cramponnaient à la voiture : une « calèche » à la chaise mas-
sive. Ils n'avaient pas osé se jeter en bas tant l'allure était rap-
pide. Ils atteignaient un endroit dangereux. Une roue effleura
400 le vide, et le cheval emporté s'élança dans la côte tournante.
Tout disparut aux yeux des jeunes gens terrifiés.

Quelques secondes seulement s'écoulèrent et l'on entendit
un bruit étrange qui sortait du détour de la route. C'était un
choc violent, un craquement de bois qui se fend, un sanglot
d'homme, un râlement de bête qu'on assomme. Les patriotes
405 accourent au lieu d'où provenait ce bruit. Ils aperçurent le che-
val qui se débattait, embarrassé dans les bandes du harnais et
les débris de la « calèche ». L'un des occupants se releva, il ne
paraissait pas avoir de blessures graves ; l'autre restait immo-
bile, la face contre terre.

410 – André Mathurin ! s'écria Marcel, à la vue du jeune
homme qui se remettait sur pied en se tâtant les côtes.

– André ! firent également les autres. Et lui, André, tout
abasourdi par le choc, se mit à regarder ceux qui venaient à lui,
en ce moment tragique.

415 – Tiens : Marcel !... Tiens ! François !... et Lazare !... ah !
mes amis, je l'ai échappé belle !... Je crois que ce pauvre
Augustin Lefouré s'est tué. Il ne bouge pas.

391 d'eux [R la côte s'élevait dénudée, à cause d'un ébouli qui s'était fait pendant le dégel du printemps, et A s'élevait la côte coupée à pic, puis] le chemin [A qui] longeait 394 ruisseau [A où ils se trouvaient]. // Un attelage [A vint et] passa 396 une [A «] calèche [A »] à 397 rapide. [R Maintenant ils A Ils] atteignaient 399 vide, [R mais elle ne tomba point,] et le cheval [A emporté] s'élança 400 gens [R effrayés A terrifiés]. // Quelques 401 et [A l'on entendit] un bruit étrange [R sortit A qui sortait du détour] de la route [R cachée]. C'était 404 d'homme [R et] A , un râlement] de 405 lieu [R de l'accident A d'où provenait ce bruit]. [A Ils aperçurent] [R Le A le] cheval [A qui] se débattait 407 la [R «] calèche [A »]. L'un des [R hommes A occupants] se releva 413 venaient [R ainsi à lui tout à coup A à lui, en ce moment tragique]. / – Tiens

– Augustin Lefouré ? reprit Marcel, fort étonné. Et ils s'approchèrent du malheureux, toujours immobile sur le sol froid.

420

– Où le conduisais-tu donc ? demanda l'un des volontaires.

Avant qu'André Mathurin pût répondre, plusieurs voitures arrivèrent, s'arrêtant l'une après l'autre dans la pente fatale.

– Est-il mort ? criait-on... Est-il sans connaissance seulement ?... Tu n'as pas trop de mal, toi, André ?... Tiens ! les patriotes !... quelle rencontre ! Vaut mieux tomber sur le champ de bataille que dans cette affreuse côte...

425

On releva le malheureux Lefouré. Il était horriblement contusionné. Il ne donnait plus signe de vie. Le cœur ne battait plus.

430

– Dites aux femmes de ne point descendre, ordonna quelqu'un.

– Surtout, que la mariée ne vienne pas, ajouta un autre.

– La mariée ? demanda Marcel, un peu angoissé.

435

– Oui, ton ancienne... Héloïse.

– Héloïse !... Héloïse !... répéta-t-il d'un ton amer, et inclinant la tête, il remonta la côte à pas lents.

Augustin Lefouré fut porté dans la maison de José Auger, son ami, à deux pas de là, et il eut une tombe pour lit nuptial.

440

Les gens de la noce s'en retournaient en devisant tristement, eux qui, l'instant d'auparavant, s'en venaient en jetant des éclats de rire, en éparpillant des couplets badins. Marcel passa près de la voiture où se trouvait la fiancée. Il ne leva pas les yeux, et il éprouvait un mortel serrement de cœur. Pour

445

419 sol [R *gelé* A *froid*]. / Où 423 s'arrêtant [R *tour à tour* A *l'une après l'autre*] dans la pente [R *de la côte*, à *l'endroit fatal* A *fatale*]. / – Est-il 429 Il [R *avait du sang dans les cheveux, dans les narines, dans les oreilles, dans la bouche* A *était horriblement contusionné*]. <Dans la marge supérieure : « trop de sang et à trop de places ».> Il 445 yeux [R . Il A , et il] [AR *en*] éprouvait 445 cœur [R , et, *poussé par cette invincible besoin de faire quelque chose pour A. Pour* <Dans la marge supérieure, autres leçons raturées : à *la pensée qui l'obsédait* de ; *voulant*>] dissimuler son affaissement, [R *machinalement* A *d'un geste machinal*] il

dissimuler son affaissement, d'un geste machinal il changea son fusil d'épaule et allongea le pas.

Une voix surprise et profondément émue laissa tomber ces deux mots :

450

– Marcel ! Marcel !

Il ne se détourna pas.



455

Héloïse, dans un élan de patriotisme, avait, à l'exemple de Marcel, sacrifié son amour et son bonheur. Elle épousait Augustin Lefouré, le veuf riche et vieux d'abord repoussé. Mais elle l'épousait à la condition qu'il mit, dans la corbeille de noce, une large somme d'argent : cet argent serait déposé sur l'autel de la patrie, et les rebelles auraient des armes.

460

Le bon Dieu qui, dans ce temps-là, protégeait encore les amours et quelquefois les amoureux... les dévouements, je veux dire, le bon Dieu sourit au sacrifice, mais ne voulut pas qu'il fût consommé.



465

Héloïse est libre de nouveau, et de nouveau, Marcel a repris le travail ardu mais calme des champs. Ils vont se rencontrer au réveillon de Noël, chez un ami de leurs familles. Est-ce un piège tendu à leur amour ? Je le crois. Leur âme, encore toute remplie des échos divins de la grande fête chrétienne, vibrera comme ces lyres merveilleuses où passent les brises chantantes du soir. L'heure est bien choisie pour la réconciliation.

470

Vous qui aimez ; vous qui nourrissez dans vos cœurs purs, des sentiments nobles ; vous qui avez souffert à cause de vos tendresses profondes, et qui mettez votre plaisir à répandre la félicité autour de vous, jeunes filles douces et constantes,

447 d'épaule [R.] et 448 tomber [R., *comme involontairement* A ces deux mots :] / – Marcel 468 réconciliation [R ... A.] // Vous

jeunes garçons francs et loyaux, qu'auriez-vous fait à leur place ?

– Des épousailles !

475

– C'est cela.

La réconciliation se fit, les épousailles eurent lieu, et nos deux héros passèrent une longue vie ensemble à travailler et à prier, à souffrir et à chanter, à espérer et à aimer. La destinée a quelquefois de ces étranges et heureuses surprises.

480



L'heureux vieillard qui s'échappait par la route ensoleillée pour aller, une dernière fois, déposer son honnête bulletin dans l'urne discrète, c'est lui, Marcel Poudrier. La vertueuse vieille femme qui demandait d'une voix un peu goguenarde s'il savait bien pour qui voter, c'est elle, Héloïse Dubien.

485

« Si je sais pour qui voter ? » avait répliqué le patriote octogénaire, en brandissant sa canne de « cenellier » comme il eût fait d'un étendard, « si je sais pour qui voter ?... Hourra pour... »

Une bouffée de vent avait emporté le nom qu'il venait de dire.

490

474 place ? [R *Ce que vous auriez fait, ils l'ont fait. Ils ont passé* A – Des épousailles ! / – C'est cela. // La réconciliation se fit, les épousailles eurent lieu, et nos deux héros passèrent] une 479 aimer. [A *La destinée a quelquefois de ces étranges et heureuses surprises.*] [R *Et c'est lui, l'heureux* A // L'heureux] vieillard qui [R *s'échappe A s'échappait*] par 483 dans [R *la boîte A l'urne*] discrète, [A *c'est lui, Marcel Poudrier.*] [R *Et c'est elle, la* A La] vertueuse vieille femme [R ,] qui [R *demande A demandait*] d'une 484 s'il [R *sait A savait*] bien pour qui voter [A , *c'est elle, Héloïse Dubien.*] // – Si 486 voter ? [R *réplique-t-il A avait répliqué le patriote octogénaire,*] en 487 canne [A *de « cenellier »*] comme 490 vent [R *emporta A avait emporté*] le nom qu'il [R *allait A venait de*] dire

Page laissée blanche



OU

VOYAGE AUTOUR D'UNE BIBLIOTHÈQUE¹

C'était le soir, un de ces soirs divins que parfument
les fleurs blanches des pommiers, plantés le long des routes, 5
comme pour faire naître le désir dans l'âme des Êves nouvelles
qui passent parmi nous.

Sept heures sonnaient à toutes les horloges d'allure réguliè-
re et de tempérament réglé ; mais ici, le timbre vibrait joyeux 10
et dru, et là, ses notes semblaient tristes dans leur lenteur. On
eût dit que la vie était rapide en certains endroits, moins pres-
sée de finir en certains autres. J'aime mieux le marteau qui
frappe lentement les heures de mon existence ; il me donne le
temps de songer au dernier coup.

Je descendis sur la rive de notre fleuve aimé ; j'avais besoin 15
d'être seul, car je souffrais. Une inquiétude profonde troublait
toutes mes joies, et je regardais l'avenir avec effroi. La mer²
montait, calme, sans bruit, mais implacable comme la mort, et
tout disparaissait, sable d'or et cailloux gris, sous un voile
éclatant de lumière. Le soleil dorait alors l'une des cimes bleues 20

VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, vol. 32, juillet 1896, p. 397-409 ;
II : *Contes vrais*, 1907, exemplaire BNQ, p. 535-551, texte de base.

I I <Titre :> Voyage autour d'une bibliothèque 4 I soir. *C'était*
un II soir [R . *C'était* A .] un II I était *plus* rapide 15 I aimé, j'avais
20 I soleil, *en effet, apparaissait* alors sur une II soleil [R . *en effet, apparaissait* A
dorait] alors [R sur A l'] une

1. Ce conte comporte plusieurs citations dont nous n'avons pu identifier la source exacte. Les donnant de mémoire, Le May les a peut-être transformées.

2. La « marée » du fleuve Saint-Laurent.

des Laurentides, comme resplendit un ostensor céleste sur l'autel du sacrifice. Des nuages blancs, bordés d'une dentelle de feu, s'élevaient mollement comme l'encens du sanctuaire. Et mon âme, bercée par la foi, montait vers le Dieu trois fois saint
 25 qui fit le monde si beau. Je me laissai tomber sur les feuilles et les mousses nées avec le printemps. Une grive solitaire se mit à chanter au-dessus de ma tête, en regardant les flammes du couchant ; un souffle tiède passa sur mon front brûlant, et mes esprits s'envolèrent je ne sais où...

30 Alors un homme s'approcha de moi. Je l'avais vu déjà, et plus d'une fois il m'avait aidé de ses conseils paternels. Ses yeux avaient les éclairs du génie, sa lèvre nue, un peu dédaigneuse, souriait avec douceur, sa tête noble s'inclinait légèrement vers l'épaule. Il me tendit la main et me dit :

35 – Venez !

Je le suivis. De temps en temps je me détournais pour regarder la féerie du soleil et de l'onde s'unissant dans un baiser de feu.

40 – Dieu me garde de vous arracher à la poésie, me dit cet homme ; mon âme s'harmonise à votre âme, elle vous veut du bien. Venez.

Quand nous eûmes longtemps marché par les chemins devenus sombres, il me fit entrer dans une demeure étrange où tout le monde avait accès, mais où personne n'avait son foyer.
 45 Nous traversâmes de longs corridors, et ceux qui nous rencontraient nous saluaient respectueusement. Mon Mentor souriait à tout le monde, et tout le monde paraissait l'aimer. Il ouvrit

21 I comme un II comme [A resplendit] un 24 I montait comme eux vers II montait [R comme eux] vers 37 I l'onde, s'unissant II onde [R,] s'unissant 38 I feu. / – Je ne vous arrache pas à la poésie, dit-il encore, mais j'ai pitié de vous et je vous sauve. // Et, quand nous II feu. / – [R Je ne vous <... comme en I> quand A Dieu me garde de vous arracher à la poésie, me dit cet homme ; mon âme s'harmonise à votre âme, elle vous veut du bien. Venez. // – Quand] nous 44 I monde venait, mais II monde [R venait A avait accès], mais 45 I rencontraient se découvraient en faisant de profonds saluts. Il souriait II rencontraient [R se découvraient en faisant de profonds saluts A nous saluaient respectueusement. Mon Mentor] souriait



Il me tendit la main et me dit : Venez !

une porte rouge et, m'introduisant dans une pièce immense, il me dit, aimablement :

– Poète, voilà tes amis désormais.

50

La pièce, c'était une bibliothèque, les amis, c'étaient des livres. Un trouble singulier s'empara de moi, et je me sentis ému jusqu'aux larmes. Il me semblait que tous ces livres étalés

48 I et, *me poussant* dans II et, [R *me poussant* A *m'introduisant*] dans
 49 I dit *en riant* : / – Poète II dit [R *en riant* A , *aimablement*] : / – Poète 52
 I et *j'étais ému* II et [R *j'étais* A *je me sentis*] ému 53 I tous *les livres* II tous
 [R *les* A *ces*] livres

sur les rayons bordés d'une dentelle rouge, me regardaient
 55 avec curiosité et m'interrogeaient. Je ne pouvais surmonter ma
 timidité naturelle, et j'allais implorer le secours de mon bienfai-
 teur, quand un bouquin ridé, poussiéreux, s'ouvrit de lui-
 même et me laissa lire, sur ses pages jaunies, ces paroles rem-
 plies de sagesse :

60 « Choisis pour ton ami l'homme que tu connais le plus ver-
 tueux ; ne résiste point à la douceur de ses conseils, et suis ses
 utiles exemples. »

C'était Pythagore qui parlait ainsi ; Pythagore, le plus ex-
 traordinaire des philosophes et le plus insatiable des savants de
 65 l'antiquité ; Pythagore, qui découvre le carré de l'hypoténuse,
 qui enseigne le premier que l'étoile du soir et celle du matin
 sont le même astre, qui tantôt précède le lever et tantôt le cou-
 cher du soleil ; Pythagore, l'apôtre de la métempsycose, qui
 sauvait un malheureux chien des coups d'une bande d'enfants
 70 cruels, en déclarant que l'animal était un de ses anciens amis,
 qu'il le reconnaissait à sa voix.

C'était Pythagore qui, faisant dans un discours public
 l'éloge de la vertu, s'exprima avec tant d'éloquence et toucha si
 profondément les cœurs, que les femmes les plus richement
 75 parées coururent déposer dans le temple de Junon leurs bijoux
 les plus précieux. Quelle parole, aujourd'hui, pourrait opérer
 semblable merveille ?

Je crus qu'il allait commencer une de ces harangues admi-
 80 rables, qui sauvaient les Crotoniates de leurs ennemis et d'eux-
 mêmes, et je prêtai l'oreille. Mais alors, une voix montant aussi
 des profondeurs de l'antiquité, se fit entendre pleine d'avertis-
 sements. C'était la voix de Bias, un autre sage ; de Bias qui
 croyait à un Dieu unique, mais ne voulait pas que l'homme rai-
 sonnât sur l'essence de Dieu ; de Bias qui, après le siège de

58 I me *fit* lire II me [R *fit* A *laisa*] lire 60 I vertueux, ne II ver-
 tueux [R , A ;] ne 61 I conseils et 65 I qui *découvrit* le 67 I tantôt
suit le 70 I amis ; il II amis [R ; A , *qu'*]il le reconnaissait à [R *la* A *sa*] voix.
 < Dans la marge, suivi d'une flèche pointant vers « qu'il le reconnaissait à sa
 voix » : « (Ceci ne pourrait-il pas être supprimé ?) » > // C'était 72 I
 Pythagore, qui II Pythagore [R .] qui

Priène par Cyrus, alors que les vaincus se retiraient avec le butin qu'ils pouvaient porter, sortit de la ville les mains vides, disant qu'il emportait tout. 85

Or, la voix de ce philosophe répliqua :

« Avec ses amis il faut agir comme s'ils devaient être un jour nos ennemis. » 90

Et d'autres voix, éveillées par ces sages paroles, montèrent aussi de tous ces livres anciens pour m'instruire et me guider.

Confucius, d'abord, le grand législateur de la Chine, disait :

« Avertissez avec douceur votre ami qui s'égaré. Si vos soins sont inutiles, ne vous rendez pas ridicules par une vaine importunité. » 95

Isocrate, le seul disciple de Socrate qui osa paraître en deuil après la mort du maître ; Isocrate qui murmurait :

« Vous connaîtrez vos amis à l'intérêt qu'ils prendront à vos disgrâces, et au zèle qu'ils montreront dans vos détresses³. » 100

Puis, des voix plus jeunes : Saint-Evremond, Madame du Deffand, de Chesnel, La Rochefoucauld se firent entendre. Et les livres d'où sortaient maintes paroles intéressantes semblaient s'agiter sur les tablettes et se donner la réplique. 105

« Il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les choisir, disait le premier. »

91 I par *les premières de leur silence profond* montèrent de II par [R *les premières de leur silence profond* A *ces sages paroles*], montèrent [A *aussi*] de 92 I guider. *C'était* Confucius, le II guider. [R *C'était* A //] Confucius, [A *d'abord*] < Dans la marge : « à la ligne ». >, le 93 I Chine, *qui* disait II Chine, [R *qui*] disait 104 I La Rochefoucauld. Et II La Rochefoucauld [A *se firent entendre*]. Et 105 I sortaient *ces* paroles II sortaient [R *ces* A *maintes*] paroles

3. Dans *Discours I*, texte établi et traduit par Georges Mathieu et Émile Brémond, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1956, on trouve : « Juge tes amis sur les malheurs qui t'atteignent et sur votre intimité dans les heures de péril : nous éprouvons l'or dans le feu, nous discernons nos amis dans l'adversité » (« À Démonicos », p. 128).

110 « Les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis⁴ », affirmait Madame du Deffand.

Et de Chesnel répliquait :

« C'est aux deux extrémités de la vie qu'on est le plus sensible à l'amitié. »

115 Puis, d'un ton goguenard, et comme pour égayer un brin la conversation, La Rochefoucauld ajouta :

« Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est que l'amitié est fade quand on a senti l'amour⁵. »

120 À ce mot d'amour, un frisson passa sur tous les livres. Quelques formats légers dégringolèrent des casiers d'en haut, pendant que, en bas, des in-folio s'entrouvraient lentement. Puis il y eut, parmi les maîtres de la pensée, comme un feu d'artifice de mots brillants.

125 « L'amour est plus hardi que la haine », dit l'un.

« On ne connaît la force de l'amour qu'au moment où on l'éprouve », fit un autre.

Puis un voisin, un infortuné peut-être :

« L'amour nous trompe presque toujours. »

130 « Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus⁶. »

116 I La Rochefoucauld *ajoute* : / – Ce II La Rochefoucauld [R *ajoute* A *ajoute*] : / « Ce 118 I c'est *qu'elle* est II c'est [R *qu'elle* A *que l'amitié*] est 121 I dégringolèrent *de leurs* casiers, en haut, pendant que en bas des *in-folios* s'entrouvraient II dégringolèrent [R *de leurs* A *des*] casiers [R, *en A d'en*] haut, pendant que [A,] en bas [A,] des *in-folios* <corrigé d'après l'usage> s'entrouvraient 123 I eut parmi 124 I de *brillantes paroles*. // « L'amour II de [R *brillantes paroles* A *mots brillants*]. // « L'amour 128 I un *autre* encore, un II un [R *autre* encore A *voisin*], un

4. Lettre du 24 mars 1760, dans *Cher Voltaire. La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, présentée par Isabelle et Jean-Louis Vissière, Paris, *Des femmes*, 1987, p. 68.

5. *Maximes* (440) dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 461.

6. La Rochefoucauld, *Maximes* (71), *op. cit.*, p. 412. Le May attribue cette phrase à La Bruyère.

C'était de La Bruyère qui faisait cette remarque.

La Rochefoucauld répliqua :

« Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnaître si l'on cesse de nous aimer⁷. » 135

Puis il ajouta :

« On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime que d'en être détrompé⁸. »

Un blasé s'écria :

« L'amour est une passion plus utile au théâtre qu'à la vie des hommes. » 140

Et Madame du Deffand d'ajouter :

« Les imaginations vives aiment mieux de loin que de près. »

Celui-ci observa :

« L'amour est comme la fortune : il est moins difficile de l'acquérir que de le conserver. » 145

Un autre, in-quarto pratique, sous sa peau de chagrin :

« L'amour platonique n'est qu'une imposture... »

« Malheur à la femme candide qui se laisserait prendre à un tel piège. » 150

Un loustic juché haut lança ce proverbe :

« L'amour apprend aux ânes à danser. »

Mon Mentor, redoutant sans doute les suites de cette causerie, à cause de mon inexpérience et de ma curiosité, m'invita à marcher encore. Je m'éloignai avec peine et à pas lents, j'avais l'oreille grande ouverte aux échos de l'amour. 155

134 I si on II si [A l']on 142 I du Deffand : // « Les II du Deffand [A d'ajouter] : // « Les 151 I piège... // Un II piège [R ... A .] » // Un 153 I, II apprend *les* <corrigé d'après l'usage> ânes 156 I peine, à pas lents et l'oreille II peine [R , A et] à pas lents [R et A , j'avais] l'oreille

7. *Maximes* (553), *op. cit.*, p. 481.

8. *Maximes* (395), *op. cit.*, p. 455.

« C'est ici, me dit-il, en me montrant des centaines de volumes au dos uniforme, c'est ici l'arsenal politique. Ici les candidats passés, présents et futurs viennent chercher des armes. Ici les lutteurs de la parole, en temps d'élections, trouvent tout ce qu'ils veulent pour accuser et s'excuser. C'est un pandémonium légal. Ces volumes s'appellent « statuts » et « journaux ». C'est le recueil de la sagesse ou de l'ingéniosité de nos législateurs. Toute leur pensée est là. Le difficile, c'est de l'y découvrir. Là se trouve le droit de créer et de détruire, de me vendre et de vous acheter ; d'emprunter et de ne point rendre, de taxer le peuple et de le faire payer. C'est la preuve de la richesse de la nation... ou de sa ruine. Le second volume amende le premier, le troisième amende le second, le quatrième amende le troisième, et ainsi jusqu'à la fin. » Il montrait, ici, les journaux que l'on est convenu d'appeler politiques, littéraires, industriels *et cætera* ; là, ceux qui forment une source de renseignements où tous les travailleurs de la plume viennent puiser. Ce qu'ils y trouvent ressemble à la manne biblique, et prend toutes les couleurs et tous les goûts, selon le caprice ou l'appétit d'un chacun.

« Nul endroit de la bibliothèque, observa mon protecteur, n'est mieux connu, ni plus étudié. Voyez ! »

Et je vis, en effet, un grand nombre de personnes, de tout âge et de tout rang, qui feuilletaient avidement ces énormes volumes.

« Tous ces hommes, me dit-il, se prétendent animés de l'amour de la patrie, et du désir de faire du bien à leurs concitoyens. Faut-il les croire sur parole ? Ils iront sur les tréteaux populaires, verser des flots d'éloquence sur la foule ébahie qui ne les comprendra guère, et s'amusera d'autant mieux. Notre

158 I me dit *mon guide*, en 164 I ou de la *naïveté* de 171 I fin. – *Ceci avec cela* – Il montrait les II fin. » [R – *Ceci avec cela* –] Il montrait [A , *ici*,] 173 I et *caetera* – *Ceci avec cela forme une inépuisable source* II et *caetera* ; [R – *Ceci avec cela* A là, *ceux qui forment*] une source 173 I renseignements, *vrais ou faux*, où 175 I biblique, *en ce sens que cela prend* II biblique [R *en ce sens que cela* A et] prend 181 I feuilletaient *fiévreusement* ces 181 I ces *tristes livres*. // « Tous II ces énormes [R *livres* A *volumes*] // « Tous 183 I dit *mon guide obligeant*, se II dit [R *mon guide obligeant* A -il], se 184 I patrie et ne *désirent que le bien* de leurs 185 I paroles ? *Ce serait un peu naïf*. Ils 186 I populaires verser des flots d'éloquence *douteuse* sur 187 I guère et

peuple aime les beaux diseurs. Il aime davantage, peut-être, les rudes diseurs, les violents, les féroces, car la charité chrétienne est encore bien peu répandue sur la terre, après dix-neuf siècles de culture. » 190

Et, comme je regardais, un peu ahuri, ces enfiévrés travailleurs occupés à fourbir leurs armes et à remplir leurs carquois pour les luttes électorales, j'entendis une voix grave qui disait :

« La politique est un véritable fléau pour ceux qui s'en préoccupent à l'excès, lorsque leur condition ou leurs emplois ne leur en font pas une obligation. » 195

Qui parlait ainsi ? Je l'ignore. La voix semblait venir de loin. Et, comme encouragé par cette remarque, un autre penseur ajouta : 200

« Dans tous les partis il y a des gens qui font du bruit et du mal sans rien gagner. »

« C'est Bacon, me dit mon protecteur. Je reconnais son accent sévère. Approchons de l'endroit où il s'est retiré, nous entendrons d'autres observations qui pourront vous être utiles. » 205

En effet, une parole amère frappa aussitôt mon oreille.

« Comme parmi les hommes il est admis que duper son semblable est une action lâche et criminelle, il a fallu chercher un terme qui adoucît la chose, et c'est le mot "politique" qu'on a choisi. » 210

– En voilà un qui n'y va pas par quatre chemins, m'écriai-je, ce doit être un dupé, un...

– Oh ! que non ! reprit mon maître, c'est Frédéric le Grand.

190 I terre après 194 I pour la lutte électorale que nous venons de traverser, j'entendis 196 I leur rang ou II leur [R rang A condition] ou 197 I pas en quelque sorte une II pas [R en quelque sorte] une 202 I sans y rien II sans [A n']y <ajout non retenu> rien 205 I utiles. // Et, en effet, aussitôt une parole amère frappa mon II utiles. » // [R Et en effet, aussitôt A En effet,] une parole amère frappa [A aussitôt] mon 207 I hommes on est convenu que II hommes [R on est convenu A il est admis] que 208 I criminelle, on a été chercher II criminelle, [R on a été A il a fallu] chercher 213 I le Grand. // Je me mordis les lèvres jusqu'au sang. Nous II le Grand. // [R Je me mordis les lèvres jusqu'au sang A J'en ressentis une vive surprise]. Nous

J'en ressentis une vive surprise. Nous allions nous éloigner
 215 quand un autre livre, un livre à couverture violette marquée
 d'une croix d'or, s'ouvrit à son tour. La page qu'il montrait était
 souillée d'une large tache de sang. Il disait :

« Le jour où un évêque prêchera une politique, même rai-
 220 sonnable, sa parole deviendra un objet de contradiction, et sa
 personne un objet de haine et de dédain. »

J'étais presque scandalisé.

– Voilà un fier impie, remarquai-je.

– C'est un martyr, répliqua mon sage guide en me jetant
 225 un regard de pitié, c'est Monseigneur Affre, archevêque de
 Paris.

Alors il se fit un bruissement semblable à celui qu'auraient
 produit des feuilles vivement tournées.

– Le prince de Talleyrand, ajouta mon compagnon : écou-
 tons ce qu'il va dire.

230 Aussitôt nous entendîmes :

« Les diplomates ne se fâchent pas, ils prennent des notes. »

Un instant après :

« En politique il ne faut pas dire "jamais". »

Et mon vieil ami, fixant dans le lointain de la pensée son
 235 œil rêveur, murmura lentement un nom qu'il est inutile de
 répéter.

Alors ceux qui étaient penchés sur les feuilles politiques ou
 les journaux de la chambre, levèrent tout à coup la tête, les uns
 souriant, les autres paraissant ennuyés. Puis, ils se mirent à par-
 240 ler entre eux si bruyamment, que, pendant plusieurs minutes,
 je ne pus entendre les réflexions de mes livres précieux.

215 I livre *portant couvert violet marqué* d'une II livre [R *portant couvert vio-*
let marqué A à *couverture violette marquée*] d'une 223 I mon *protecteur* en II
 mon [R *protecteur* A *sage guide*] en 235 I lentement : / – *Comment sir John.* //
 Alors 239 I paraissant *ahuris*. Puis II paraissant [R *ahuris* A *ennuyés*]. Puis
 240 I si *haut*, si bruyamment que pendant 241 I livres // Je II livres [A *pré-*
cieux]. // Je

Je le regrette, car à voir l'entrain avec lequel ils s'ouvraient, se fermaient, tournaient leurs feuilles, trépignaient sur leurs tablettes, je devinais une discussion des plus animées et des plus amusantes. Comme ces livres, mis en émoi par la remarque de mon Mentor, étaient presque tous des livres bleus⁹, j'en conclus qu'ils s'accusaient, et s'excusaient tour à tour. Je m'avançai alors vers un endroit de la bibliothèque, où plus d'un vénérable bouquin portait, sur son vêtement de cuir gaufré, une croix d'or. 245 250

Voici les vrais sages, me dis-je, il doit être consolant de les entendre.

Quelques voix s'élevèrent, graves et puissantes, et, par curiosité ou par respect, les autres gardèrent un silence momentané. C'était Cicéron qui s'écriait : 255

« En écartant la superstition, conservons la religion inaltérable. »

À quoi l'abbé Prévost répondait :

« C'est prendre une mauvaise voie, pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion, que de chercher des démonstrations et des preuves. Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité et de la soumission¹⁰. » 260

245 I livres mis 246 I Mentor étaient 248 I bibliothèque où plus
d'un vénérable bouquin portait sur 249 I gaufré une 259 I voie pour

9. Les livres de la *Bibliothèque bleue* relevaient de la littérature de colportage. Ces éditions bon marché reprenaient, en les modifiant pour répondre à la capacité du lecteur moyen, les textes les plus divers, romans de chevalerie, contes de fées, histoires pieuses, almanachs et traités techniques de toutes sortes. Leur nom provient du fait qu'ils étaient le plus souvent « recouverts d'une couverture bleutée, bleu-gris, ou franchement bleue, faite du papier qui servait ordinairement à emballer les pains de sucre » (Geneviève Bollème, « Littérature populaire et de colportage au 18^e siècle », dans *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, I, collectif sous la direction de François Furet, Paris, Mouton, 1965, p. 64).

10. Antoine-François Prévost, *Œuvres*, t. II : *Le Philosophe anglais ou Histoire de Monsieur Cleveland*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1977, p. 318. Le May a modifié le début de la citation qui se lit comme suit : « Vous vous plaisez à raisonner. Il vous faut des preuves et des démonstrations. Mais savez-vous que c'est prendre une mauvaise voie pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion ? »

Puis il ajoutait après un moment :

265 « La religion n'apprend pas qu'il soit facile de vaincre les passions qu'elle condamne ; mais elle offre, à tous moments, des secours qui peuvent assurer la victoire. »

Un autre reprit, et son accent était sombre et sa parole lente :

270 « Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion. J'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis très désabusé¹¹. »

C'était le célèbre Jean-Jacques Rousseau.

275 À peine avait-il fini qu'une voix ardente, mais un peu aigrie, martela ces paroles :

280 « Quand la philosophie a voulu fonder un État sans religion, elle a été forcée de lui donner pour base des ruines ; elle a établi le pouvoir sur le droit de le renverser, la propriété sur la spoliation, la sûreté personnelle sur les intérêts sanguinaires de la multitude, les lois sur les caprices¹². »

Qui parlait ainsi ? L'abbé de Lamennais, qui ne sut pas, comme son ami Lacordaire, dompter son orgueil, et mourut en reniant une religion qu'il avait si vaillamment défendue, quand son illustre ami mourait en la bénissant.

285 Après lui, un protestant d'une science profonde et d'une grande honnêteté, Guizot, affirmait avec l'autorité qu'on lui connaît :

290 « En fait, il n'y a jamais eu de gouvernement plus conséquent, plus systématique que celui de l'Église romaine. La cour de Rome a tenu une conduite bien plus cohérente que la Réforme. Celle-ci n'a pas respecté tous les droits de la pensée humaine ; au moment où elle les réclamait pour son propre compte, elle les violait ailleurs¹³. »

11. Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert sur son article Genève*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 190. Rousseau écrit : « trop désabusé ».

12. Félicité Robert de Lamennais, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, t. I, Paris, Garnier Frères, 1859, p. 46.

13. François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Rosanvallon, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1985, p. 266-267. Le May a modifié quelque peu le texte original.

Et comme je m'éloignais lentement, je cueillis comme un dernier écho, cette superbe observation de Mennechet : « On ne tue pas une religion de conscience, d'amour et de vérité. En lui créant des martyrs, on l'épure, on la multiplie, on la conserve, on l'éternise. Le christianisme l'a prouvé. » 295



Un flot d'harmonies qui n'était pas seulement un divin mélange de sons, mais une gerbe de hautes pensées revêtues de brillantes paroles, s'éleva tout à coup, et je sentis un frisson de plaisir courir dans tout mon être. Ici, c'était Homère, et là, Virgile qui, tous deux, récitaient aux siècles nouveaux leurs sublimes épopées ; puis Pindare et Horace qui chantaient leurs odes incomparables ; et Tasso, génie sombré dans un océan de douleurs, qui racontait les merveilles des jardins d'Armide ; et Klopstock, le pieux, et l'aveugle Milton, qui célébraient en des vers magnifiques, l'un la Chute de l'homme, et l'autre, le Messie promis et attendu ; c'était le Camoëns, le plus illustre enfant du Portugal, aussi étonnant par ses malheurs que par son inspiration ; et d'autres encore, et par-dessus tous, peut-être, Dante Alighieri, poète, sculpteur et peintre, qui sur les ailes de son ardente imagination, avait osé monter jusqu'au ciel pour en surprendre les joies, descendre jusqu'aux enfers, pour en voir les tourments, et qui maintenant faisait entendre, en des stances merveilleuses, un écho des alléluias célestes et des infernales imprécations. Et ces strophes inspirées que le génie de chaque langue avait burinées pour les temps futurs, ces strophes montaient sans se confondre, douces ou sévères, gracieuses, souples, ondoyantes comme un tapis d'avoine blonde, ou sombres et désolées comme des temples en ruine. 300 305 310 315 320

300 I de *pensées hautes* revêtues II de [R *pensées hautes* A *hautes pensées*] revêtues 302 I être. *C'étaient* Homère et Virgile qui récitaient II être. [R *C'étaient* A *Ici, c'était*] Homère [A,] et [A *là,*] Virgile qui [A, *tous deux,*] <Autre leçon : *C'était* Homère, *c'était* Virgile qui > récitaient 304 I épopées ; *c'étaient* Pindare II épopées ; [R *c'étaient* A *puis*] Pindare 305 I incomparables ; *c'était* Tasso II incomparables ; [R *c'était* A *et*] Tasso 306 I d'Armide ; *c'étaient* Klopstock II d'Armide ; [R *c'étaient* A *et*] <Autre leçon : *c'était*> Klopstock 309 I attendu ; le II attendu ; [A *c'était*] le

Je marchais toujours. Je ne sais quelle fatalité m'entraînait ; j'aurais voulu m'arrêter, écouter religieusement ces poèmes divins ; impossible.

325 Mais d'autres chants, ou d'autres récits s'élevaient. J'entendis ces vers que vous reconnaîtrez bien ; mais ce que vous ne saurez jamais, c'est l'accent plein de douleur et de colère du vieux Corneille.

... Pleurez l'irréparable affront
330 Que sa fuite honteuse imprime à votre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace !

Et, quand Julie lui répliqua tristement :

– Que voulez-vous qu'il fit contre trois ?

335 Il eût fallu entendre le tressaillement de toute la bibliothèque à ce mot sublime :

Qu'il mourût¹⁴ !

Puis aussitôt une voix, onctueuse comme l'innocence, murmura :

340 Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte¹⁵.

Je reconnus Racine.

345 À ces paroles solennelles succédèrent des rires et des tremoussements. C'était Molière qui lançait comme des fusées ses

324 I impossible. *Marche ! marche !* // Mais 325 I chants *s'élevaient, d'autres chants* ou II chants [A,] [R *s'élevaient, d'autres chants*] ou d'autres récits [A *s'élevaient*]. J'entendis 334 I *Que voulez-vous* 338 I voix onctueuse comme l'innocence murmura II voix [A,] onctueuse comme l'innocence [A,] murmura

14. Pierre Corneille, *Horace*, acte III, scène VI, dans *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, p. 819.

15. Jean Racine, *Athalie*, acte I, scène I, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, p. 878.

mots d'esprit, et se moquait des travers et des ridicules, en amusant ceux qui en étaient affligés. Cyrano de Bergerac lui reprocha de l'avoir pillé, de s'être approprié ses scènes les plus originales ; il l'appela même plagiaire ; mais le joyeux censeur provoqua un nouvel éclat de rire, et ce fut pour lui le pardon. 350

Plus loin, sur la poussière des rayons, un livre tout parfumé semblait dormir, et l'or de ses feuilles rayonnait comme un nimbe.

– Ce fut une lyre vivante, observa mon guide, une lyre presque divine. Nul n'aima, ne jouit, ne souffrit autant que ce poète. Il semble avoir divinisé dès cette vie la poussière dont tout homme est pétri. 355

J'avais deviné Lamartine.

– Et, près de lui, continua mon vénérable compagnon, sous ces feuillets innombrables qui frémissent et font jaillir des gerbes d'étincelles dans la nuit qu'ils crèvent, il est un génie littéraire incomparable, mais un génie fait de lumière et d'ombre. Sa parole sonne comme un clairon, mais quelquefois elle sonne faux ; son invective frappe comme un marteau de forge ; ses idées éclosent comme la foudre. Il aurait voulu refondre le monde entier dans son creuset de diamant. Vivant, il a vu son apothéose ; mort, il est entré dans l'éternité comme le plus humble d'entre nous, la conscience nue... Vous avez deviné Hugo. 360 365 370

J'éprouvais une indicible émotion. Il me semblait que j'allais entendre, comme un écho mélodieux de l'autre vie, quelques-uns des vers immortels de ces immortels auteurs.

Ce fut Musset qui jeta d'un air un peu narquois, comme pour s'excuser de son peu de foi, d'avoir beaucoup aimé l'alcôve et le vin, cette strophe joliment philosophe sous son costume badin : 375

L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, pas à pas, côte à côte,

375 I de *n'avoir guère cru*, d'avoir II de [R *n'avoir guère cru* A *son peu de foi* <Dans la marge : « ? ou : *sa foi vacillante* »>, d'avoir

380 Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
L'un disant : tu fais mal !... et l'autre : c'est ta faute¹⁶ !

Pauvre Musset ! mort si jeune par la faute de son âme et de son corps... Pauvre Musset ! l'un des plus grands déjà, et le plus grand de tous, peut-être, s'il eût voulu...

385 Je vis, un peu à l'écart, sur des tablettes encore modeste-
ment garnies, des noms chers à notre jeune patrie. Je vis plu-
sieurs volumes, des petits encore timides, des grands déjà
prétentieux, se grouper autour d'un vieux compagnon, un
humble, un infatigable travailleur dans le champ de l'histoire,
390 Garneau. Le maître se mit à leur raconter d'une voix vibrante
d'émotion, et avec une fidélité que rien ne pouvait intimider, la
longue suite de nos luttes sur les champs de bataille ou dans
l'arène politique, nos sacrifices, nos douleurs, nos espérances et
nos gloires.

395 Après lui, Ferland, grave et replet dans son habit sacerdo-
tal, prit la parole et raconta aussi les choses de notre histoire,
qu'il avait longuement méditées. Mais il ne raconta que des
bribes. Son œuvre qui eût été si précieuse, est restée, hélas !
inachevée.

400 Mon guide me dit :

– D'autres viendront qui rempliront toutes ces places vides.
Notre jeunesse, ardente et fière, s'est mise au travail ; ses apti-
tudes sont remarquables. Le goût de l'histoire et des lettres, de
l'industrie, des sciences et des beaux-arts se réveille chez nous

385 I vis un II vis [A,] un 386 I patrie. *Tout à coup* plusieurs II pa-
trici. [R *Tout à coup* A *Je vis*] plusieurs 388 I se groupèrent autour II se [R
groupèrent A *grouper*] autour 390 I Garneau. *Et lui* se mit II Garneau. [R
Et lui, il A *Le maître*] se mit 391 I d'émotion et 395 I lui Ferland II lui
[A,] Ferland 397 I longuement méditée. *Hélas ! il n'avait pas eu le temps de*
finir son œuvre. // Mon II longuement [A *méditées*]. [R *Hélas !* <... comme en
I> *œuvre* A *Mais il ne raconta que des bribes. Son œuvre qui eût été si précieuse, est res-*
tée, hélas ! inachevée.] <Dans la marge inférieure, autre leçon : *Mais ce ne fut que*
des bribes. L'œuvre de l'éminent historien, qui eût été si précieuse, est restée, hélas ! in-
achevée.> // Mon 402 I jeunesse commence à travailler et ses II jeunesse [R
commence à travailler et A , *ardente et fière, s'est mise au travail ;*] ses

16. Alfred de Musset, *Premières Poésies. Poésies nouvelles*, édition présentée, établie et annotée par Patrick Berthier, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1976, p. 170.

comme il s'est réveillé, un jour, chez les nations plus grandes. 405
Nous aurons notre heure.

Et je vis, comme à demi perdus encore dans une brume
lointaine, des groupes nouveaux qui célébraient les sciences, les
découvertes, la marche de l'humanité. Les uns vantaient les ré- 410
volutions qui guérissent les sociétés par le fer et le feu, comme
le chirurgien fait d'un membre gangrené ; les autres regret-
taient les âges glorieux, où les grands capitaines donnaient à
leurs souverains des royaumes et des esclaves. Ceux-ci deman-
daient des jours de paix et des chefs sans ambition, afin de lais- 415
ser le laboureur à sa charrue et le savant à ses livres ; ceux-
là s'imaginaient qu'un jour, sur la terre, il n'y aurait qu'un
peuple, qu'une langue et qu'une religion. D'autres, plus cu-
rieux et plus audacieux, se promettaient de voir bientôt ce qui
se passe chez nos voisins de l'infini.

J'aurais voulu m'attarder plus longtemps, désireux de 420
m'instruire, et de mieux connaître les hommes au milieu des-
quels je devais vivre. Ils m'auraient sans doute ouvert des hori-
zons nouveaux, percé des trouées lumineuses dans les ténèbres
de l'avenir ; mais, comme sous l'emprise d'un cauchemar, je me
crus touché au bras par une main pesante. J'essayai de voir et 425
je ne vis rien. Mon mystérieux Mentor était disparu. Puis,
comme dans un demi-sommeil, il me sembla maintenant voir se
dresser devant moi, impassible comme un masque, un homme
de haute stature. Il portait une barbe grisonnante, caressée
souvent. Elle dissimulait un peu le travail des ans sur la joue de 430

406 I heure. // *Ne nous laissons pas subjugué par les attraits perfides d'une politique souvent corruptrice. Que le désir d'arriver vite à la fortune ou aux honneurs ne nous jette point hors de la voie droite, dans les sentiers ténébreux. Marchons les yeux sur la croix, car pour nous comme pour les Francs de Clovis, aujourd'hui comme toujours, elle est un signe de victoire. // En m'éloignant je jetai un regard d'admiration à ces jeunes soldats de la plume, à ces lutteurs de la pensée qui avaient foulé le sol où je passais, respiré l'air embaumé qui m'enivrait, salué comme moi le soleil qui descendait radieux derrière nos sombres Laurentides. // Je voyais défiler des groupes* 412 I glorieux où
421 I m'instruire et 423 I nouveaux, des II nouveaux, [A percé] des
424 I mais je me sentis touché II mais [A , comme sous l'empire d'un cauchemar,] je me [R sentis A crus] touché 425 I pesante. Je me détournai vivement. Mon protecteur aimable était disparu, et devant moi se dressait, impassible II pesante [R Je me détournai vivement.] Mon [R protecteur aimable A mystérieux Mentor] était disparu [R , et devant moi se dressait A . Puis comme [R sous l'effet d'un A dans un] demi-sommeil, [R maintenant,] il me sembla [A maintenant] voir se dresser [R encore] devant moi], impassible 430 I souvent ; et cette barbe dissimulait II souvent [R ; et cette barbe A . Elle] dissimulait

marbre qui se creusait. Le maintien de cet homme était fier, et son regard qui aurait voulu paraître doux, peut-être, s'allumait d'un rayon d'orgueil.

– Mon ami vénérable n'est plus là ? fis-je avec inquiétude.

435

Il ne me répondit point. Je crus voir son bras s'étendre majestueusement et son doigt me montrer une tombe.

440

Et comme j'allais m'agenouiller, l'âme serrée par une angoisse amère, la porte aux deux battants rouges, par où j'étais entré, s'ouvrit de nouveau, et le doigt implacable me fit signe de sortir.

Je poussai un sanglot et... m'éveillai.

La grive solitaire chantait encore au-dessus de ma tête, en regardant les flammes du couchant ; un souffle tiède passait sur mon front brûlant, et mes esprits revenaient je ne sais d'où.



431 I creusait. *Son* maintien était fier et II creusait. [R *Son A Le*] maintien [A *de cet homme*] était fier [A .] et 434 I avec un certain embarras. // II 435 I point ; *mais son bras s'étendit* majestueusement et son doigt me montra quelque chose de sombre qui prit la forme d'une tombe. Je m'approchai : *quelqu'un était couché là, dormant son dernier sommeil. // C'était mon protecteur ! // Sa lèvre éloquente semblait frémir encore, mais son œil brillant, fermé sur notre monde, s'était ouvert sur un monde plus beau. // Des larmes coulèrent sur mes joues pâles. // Le même doigt implacable qui m'avait montré la tombe, m'indiqua la porte* II point [R ; *mais son bras s'étendit A . Je crus voir son bras s'étendre*] majestueusement et son doigt me [R *montra A montrer*] une tombe. // Et 439 I entré. // Je poussai 440 II sortir. <Dans l'interligne, autre leçon : *m'indiqua le chemin à suivre.*> // Je poussai

APPENDICES

I

Lettres de Pamphile Le May où il est question des *Contes vrais*

Ces lettres, au nombre de douze, ont deux destinataires différents, Téléphore Saint-Jorre et Louis Fréchette. Nous les avons regroupées par destinataire. D'autre part il paraissait artificiel de les tronquer, à cause de leur ton familier et amical. Aussi avons-nous décidé de les publier intégralement et d'indiquer en caractères gras les passages qui concernent plus directement les Contes vrais. Quant aux notes, elles ne portent que sur ces passages – mises à part celles qui donnent des précisions sur le manuscrit – et encore ne retiennent-elles que les noms ou les faits non signalés dans les usuels comme le Dictionnaire pratique des auteurs québécois de R. Hamel, J. Hare, P. Wyczynski ou encore le Dictionnaire général du Canada du R. P. L. Le Jeune.

1. Lettres à Téléphore Saint-Jorre

avril 1904¹(?)

Mon cher Tél.,

Tu as raison de faire un tirage de 2,000 ex. car c'est le seul moyen de réaliser un bénéfice. Qu'importe le retard quand ça doit venir ?

Il y a beaucoup de noir dans mon portrait, et les détails ne se voient guère. Cependant la ressemblance est bonne.

Si j'avais quelques centaines de dollars, je les risquerais de gaieté de cœur dans la publication de mes *Contes vrais*. Compter sur les parents ou les amis, c'était bon au temps des douces illusions. Aujourd'hui, c'est l'annonce et la réclame. Et comme ce n'est pas toujours la meilleure marchandise qui est le plus vantée, l'on est exposé à bien des mécomptes.

1. Lettre datée au crayon par un intervenant non identifié, qui pourrait être Pamphile Le May lui-même.

Tu pourrais peut-être glisser un bulletin de souscription dans chaque vol. des *Gouttelettes*², cela coûterait peu et nous donnerait une idée de la sympathie ou de l'apathie publique. Dans ce cas il faudrait modifier la notice aux lecteurs des *Gouttelettes* et dire que le deuxième vol. de la série – *Les Contes Vrais*, considérablement augmentés – un beau vol. de 400 pp. amusant et intéressant, est prêt à aller sous presse.

Le vol. se vendrait aussi bien 60 sous que 50. Si les bulletins ne reviennent pas, eh bien nous aviserons.

Il est à peu près inutile d'offrir *Évangéline* dès maintenant, si tu ne peux en fixer le prix, et il est malaisé d'en fixer le prix si tu tiens à le faire illustrer.

Do your best. (Fiat voluntas tua). M. Tétrault, de Southbridge, est certainement un charmant homme et je trouve qu'il a bien de l'esprit. C'est délicieux ces petits coups d'encensoir qui ne risquent pas de nous casser le nez... Vrai, malgré mes misères nombreuses, je sens que je suis aimé un peu partout, et cela console de bien des déceptions. M. Bourget est encore malade. Des clous, toujours des clous... Cela est de mauvais augure, et je crains qu'il n'arrive pas à la vieillesse.

Ma maisonnée se réveille un peu sous les rayons du soleil, et la vigueur et la santé vont revenir j'espère avec les beaux jours... tous les yeux sont tournés vers le mois de mai – Bien à toi.

P. L.

* * *

Québec 11 mai 1904³

Mon cher T.,

Quelle bonne nouvelle m'apporte ta lettre ! 50 dollars mais c'est une pluie d'or sur une tête de gueux !... Comme je te remercie, et comme j'ai bien fait de te donner ma première

2. On trouvera ce bulletin ainsi qu'un texte de présentation signé Pamphile Le May, à l'Appendice II, p. 444.

3. Lettre datée au crayon.

filles !... Je vais chercher ma *Bataille de fourmis*. Cela a été publié dans *le Canadien*, en 1870, 71 ou 72. [mots raturés : illisibles] j'ai cependant passé aussi, à Lotbinière, les étés de 1867 et 1868... Enfin, je trouverai.

Je n'ai pas vu Huot depuis que je lui ai remis l'imprimé de « Fontaine vs Boisvert ». Il devait m'envoyer le manuscrit de ce « Conte » ou me l'apporter lui-même – Je n'ai aucune raison de douter de sa sincérité. S'il ne peut faire tout ce qu'on lui demande, il me le dira sûrement avant son départ, et me remettra les Contes qu'il croira ne pouvoir illustrer.

Nous attendons Marie-Louise demain. Elle sera avec nous jusqu'à mardi. Samedi le 20, nous nous embarquons pour Saint-Jean. Nous arriverons au clair de la lune. Ce petit déménagement nous cause un peu de tintamarre et de besogne, mais là-bas, ce sera le repos.

Henri est rendu à Chicoutimi. Il semble on ne peut plus heureux. Il trouve la petite ville du Saguenay plus importante et plus belle qu'il ne l'espérait. Il a charge du *bureau* du *Bassin de Chicoutimi*, où s'embarque la pulpe, et où s'embarquera mainte autre chose bientôt. Il ne sait pas encore quel sera son salaire. Il va aimer cette vie nouvelle et j'espère qu'il sera toujours un bon citoyen et un bon chrétien. Dieu en soit béni !

Eudore attend avec impatience que son heure sonne. Il est à peu près sûr qu'il partira vers l'automne.

Sur les conseils de son médecin, René est allé passer quelques jours dans le bois, au camp de Alfred Lafrance, pour se reposer. Il a de gais compagnons avec lui. Après cela, il se rendra à St-Joseph de Lévis, où il passera l'été. Il me tarde que nous nous retrouvions tous ensemble à Deschaillons. J'espère que le ciel, cette fois, ne fera pas pleuvoir l'amertume sur mes âmes... j'espère aussi que mes chères malades y trouveront un regain de vie...

P.S. J'ai une jolie poésie à l'âme chrétienne que je pourrai donner à *l'Album Universel* (pour la St-Jean Bte) si nous nous entendons enfin. Merci ! Des baisers à mes enfants...

P.L.

Québec, 20 fév. '07

Mon bon T.

Je viens de faire une marche au soleil. C'est rare cet hiver, et c'est bon quand on fait ses *relevailles*. J'ai souffert des dents, j'ai eu une fluxion, tout comme un monsieur qui ne porte pas de dentier... dans sa poche – Dire que voilà seize mois que je suis entre les griffes d'un dentiste, et que mon martyr ne semble pas près de sa fin. Ce n'est pas tout. Depuis dimanche midi, jusqu'à ce matin, je n'ai *vu le jour* que par la fenêtre, et je n'ai mangé qu'en rêve... Un dérangement d'intestins un peu trop obstiné... J'avais l'air de monter la garde à la *porte privée*. Enfin, c'est fini, et tout va bien aller j'espère.

Ma Juliette n'est pas mieux. C'est le foie, paraît-il, qui est le grand coupable... Béa ne prend pas de forces. Affaiblissement général du système nerveux. Et ça peut durer longtemps encore. Et ça peut mal finir... Je ne songe pas à murmurer. Tout de même tes bonnes paroles me font du bien, et je t'en remercie sincèrement.

Ma femme rajeunit. Elle est comme à vingt ans ou à peu près. Gabrielle et Irène se *font aller*, et ça va. Béa fait tout de même sa part du ménage – Elle y tient. Chaque soir nous nous couchons résignés et chaque matin nous reprenons gaiement les cours que nous avons confiés au Seigneur en nous couchant.

Sur l'autre page j'écrirai quelques lignes dont tu pourras te servir dans ta lettre à Ab-der-Halden⁴ – Fais et dis tout ce que tu voudras, au sujet de mes livres, tu es libre et je ne te blâmerai jamais, car je sais ton bon cœur et ton ardente volonté. D^r Choquette s'est fait mettre à sa place par « le Parler français⁵ ». Je crois... ou par l'Événement. Non, certes ! il n'aura pas mes *Contes*.

4. Sur la critique des *Contes vrais* par Ab der Halden, voir *supra*, p. 23.

5. Dans le *Canada* (« La production intellectuelle », Montréal, 1^{er} décembre 1906), le docteur Choquette avait déploré la pauvreté de la production intellectuelle au pays. Un chroniqueur anonyme lui répondit dans le *Bulletin du parler français* (vol. 5, n^o 5, janvier 1907).

Voici pour Halden.

Vous vous intéressez à nous. L'étude que vous faites de notre littérature est vraiment sérieuse et vous êtes animé sans doute des plus droites intentions. Votre esprit de justice nous inspire une sincère confiance. Nul critique de la Vieille France n'a jusqu'à ce jour fait autant pour nous, nul n'a fait si bien. Votre province française à jamais, vous en aura de la reconnaissance.

Déjà je vous ai envoyé deux ouvrages de notre vieil auteur aimé ; des *fables* et des *sonnets*. Ces derniers, *Les Gouttelettes* ont placé l'auteur, dit-on ici, au premier rang parmi nos poètes. Vous en jugerez à votre tour. J'ai donc du plaisir à vous offrir deux autres ouvrages de Pamphile LeMay, l'un qui date de loin, *Tonkourou* un poème bien canadien, l'autre *Contes vrais* qui vient de paraître ou plutôt de reparaître, mais beaucoup augmenté... Bientôt paraîtra aussi une nouvelle édition de sa traduction d'*Évangéline*, du *Roi Robert de Sicile*, du grand poète américain Longfellow. Tu ajouteras ce que tu voudras.

Je suis, nous sommes contents de savoir Eva passablement bien, malgré ses triples devoirs de mère de famille, de maîtresse de maison et de... quoi donc ? de cuisinière, disons – Et Mademoiselle Jeanne est alerte et de bonne humeur aussi, tant mieux ! Et la grosse mignonne Cécile voudrait revoir grand-père ?... Chère angélique petite créature, que j'aimerais à la revoir aussi !

Nous avons reçu des nouvelles de St-Jean hier. M.-Lse est assez bien, Yvonne est bien, mais elle se sent fatiguée parfois, à cause du petit Maurice qui devient exigeant... mais il est bien aimable à ses heures.

Et voilà. Des baisers à Eva, à Jeanne, à Cécile...

Salut et succès...

Bien à toi

P. L.

* * *

Québec, 3 mars 1907

Mon cher T.

Merci de l'envoi gracieux et empressé de mes *Contes vrais*. Après tout, le livre n'a pas mauvaise apparence, il a même une *allure* distinguée, et comme presque toujours, on juge d'après les dehors, je crois qu'il aura de la vogue. J'en suis satisfait. Plusieurs des gravures sont fort belles, elles feront oublier celles qui ne le sont pas assez. Une chose que je regrette, c'est que Delfosse, volontairement ou non, ait fait un Boucherville, au lieu d'un Chauveau, dans un « Rêve ». Boucherville m'a montré la porte qui conduisait dehors⁶. Chauveau ne portait pas de barbe... Au reste c'est un détail.

Si Fréchette et Désaulniers sont encore ici quand je recevrai ton envoi, je leur remettrai le livre. Sinon, je les prévendrai que tu les leur offriras de ma part. Je viens d'écrire un mot à David, à Françoise et à Madeleine, à Gonz. Desaulniers et à Tarte⁷ pour leur dire la même chose. Tu n'auras qu'à laisser le volume à leur maison en passant. J'abuse un peu de ta bienveillance, peut-être, mais tu sais la vieillesse devient souvent ennuyante.

Le Soleil est surtout entre les mains de Choquette, et c'est lui paraît-il, qui en est l'âme dirigeante... Le rédacteur en chef est un Français nouvellement déballé, que je ne connais point mais qui me semble avoir comme tout *bon Français* une dose énorme de confiance en lui-même. Je ne connais guère Choquette. Le soin des intérêts de son frère te fera peut-être hésiter... Enfin, il n'y a rien comme d'essayer... Il y a certainement une belle réclame à faire pour un journal.

La Vigie est surtout un journal batailleur à la dévotion des *Parentistes*, qui veulent reprendre le pouvoir dans la ville. C'est Barthe qui en est l'âme ou la plume. Il est poursuivi par René

6. Allusion à la mise à la retraite forcée de Le May (voir Chronologie, p. 63).

7. Laurent-Olivier David, rédacteur à *l'Opinion publique* ; Françoise (pseudonyme de Robertine Barry), directrice du *Journal de Françoise* ; Madeleine (pseudonyme de Anne-Marie Gleason), journaliste à *la Patrie* ; Gonzalve Desaulniers, rédacteur au *Journal d'Arthabaska* ; Joseph-Israel Tarte, propriétaire de *la Patrie*.

(le journal) pour libelle. **Cependant je me propose d'offrir un Exemp. de mes Contes à Barthe, avec qui je suis en bons termes – Si le marché semblait bon, il pourrait trouver de l'argent, je crois.**

Je crois que Tarte, qui a toujours été mon ami, ne trouverait pas la chose mauvaise. Il est fort entreprenant le *Matin*...

Nous sommes chagrins de la maladie de la chère petite Jeanne... Les soins de sa dévouée maman, la mettront à l'abri du danger, sans doute... Et puis la mignonne Cécile aura peut-être son tour... Courage, et confiance en Dieu, mes bons enfants. Ah ! si nous pouvions vous envoyer de l'aide !... Juliette semble toujours dans le même état. C'est inquiétant. Béa est peut-être un peu plus mal... sans que ça paraisse trop cependant. Si les froids peuvent donc finir ! Si le soleil peut enfin nous réchauffer l'épiderme et jeter quelques rayons dans nos fenêtres pour nous réjouir. Moi et ma vieille, ou ma vieille et moi, pour être poli – nous nous portons comme des charmes un peu fanés.

Je me suis laissé toucher par *le second appel du Comité du « Chant National »*. La première fois, je suis demeuré sourd. Aujourd'hui le nom des juges m'inspire de la confiance et puis je suis capable de travailler. Il faut bien descendre dans l'arène, si l'on veut arriver à quelque chose. **Au reste, je ne m'en porterai pas plus mal si je reste sur le carreau... mes Contes vrais me tiendront en évidence pendant la *débâcle*...**

Bonne vente ! succès partout !
Des baisers aux chéries...

P. Le M.

* * *

Québec 30 mai '07

Mon cher T.,

Les temps sont durs, les jours sont tristes, la terre me paraît *une dévoyée*. Tout va mal, dedans et dehors. **Jusqu'au Secrétaire de la Province qui se mêle de faire le pingre, quand il pourrait être généreux... aux dépens des autres. C'est un**

comble. Juge de ma douloureuse surprise quand il m'a dit qu'il ne pouvait acheter plus de cinquante Ex. des *Contes Vrais*. Inutile d'insister. Je devais me compter heureux. Ô le petit blagueur tout touffu de vanité ! Moi qui espérais vendre 200 Ex... et te faire une part généreuse, malgré les comptes lourds et pénibles que je vais avoir à solder bientôt.

J'ai retiré \$3.00 de Pruneau & Giroux et \$15.00 de Garneau, libraires. Je continuerai à t'envoyer l'argent qu'ils me remettront. Seulement comme ce sont mes livres que je place chez ces libraires, si plus tard j'en ai besoin je te demanderai de m'en envoyer d'autres. Pour le moment et pour longtemps peut-être, j'en ai assez. J'en ai confié un certain nombre à mon ami Ferland et... je commence à croire que je suis floué...

Colette⁸ a écrit une jolie page dans *la Presse* à mon sujet. La connais-tu Colette ? A part le « très fin » elle m'a joliment peint d'après mon œuvre. Quand j'irai à Montréal, nous tâcherons de la voir.

Je suis chaudement invité à aller passer quelques jours chez les bons Frères de Nicolet. Ils m'attendent le 19 de juin. Non, ils ne m'attendent pas, car je vais leur dire que je n'ai pas le cœur à la promenade... Notre chère Juliette se meurt toujours... la maladie va vite. Un poumon est fini paraît-il et l'autre semble malade à son tour. Que c'est triste ! Et elle parle toujours d'aller à la campagne... Elle demande une valise... Elle a besoin de bien des choses. C'est navrant. Nous ne sortirons pas. Nous ne pouvons aller chez Marie-Louise, ce serait trop dangereux pour elle, disent les Médecins. Ah ! la pauvre Marie-Louise j'ai eu peur de la voir *s'en aller* avec son cher petit Maurice ! Mais vous avez vu son mari sans doute, il était à Montréal, l'autre jour, pendant qu'elle était ici.

Ma femme se sacrifie pour sa Juliette. Elle ne la laisse ni nuit, ni jour.

Il m'est offert une maison à Deschambault, mais elle est un peu loin de l'église, une demi-lieue... tout au bord de l'eau et tout vis-à-vis l'église de Lotbinière... J'irai voir ça avec Wilbrod et Almanzar... Ce serait un bel endroit pour l'été. Nous verrons.

8. Pseudonyme d'Édouardine Lesage.

Pour cet été, je me contenterai d'aller voir les enfants et les amis qui s'en vont à St-Joseph de Lévis. Je m'efforcerai de consoler et de distraire ma jeune malade en lui faisant faire de petites promenades en voiture. Et voilà. Excuse le décousu ou le mal cousu, je ne saurais rien faire de bien dans l'état d'âme que je suis.

De bons vieux baisers pas encore refroidis pour Eva et les chères petites... À toi... Aie ! j'allais oublier de te remercier de l'heureuse idée que tu as eue en me fourrant parmi les *illustres* de Larousse. C'est bien à toi que je dois de faire un peu de bruit à l'heure qu'il est. Tu *sonnes le réveil* avec mon nom. Puisse-t-il t'en revenir quelque chose de bon un jour !

Au revoir, mon cher T.

P.L.

* * *

Québec 17 mai '09

Mon cher Tél.,

Succès dans tes *négociations* ! Si elles réussissent, ta dette diminuera, et j'en serai – moralement du moins – fortement soulagé.

Je t'envoie, au crayon, car il faudra sans doute que tu remanies, ou retranches, ou ajoutes. Je t'envoie, dis-je, quelques lignes, trop nombreuses peut-être – et peut-être trop insignifiantes, au sujet des C.V. et des G. de Mons. Ton B. P.⁹.... »

Franchement, il me répugne toujours de parler de moi-même... J'aime mieux médire de mon prochain. Et puis, le printemps qui devrait me regaillardir et faire courir dans mes veines, un peu de sève vigoureuse, le printemps, cruel et moqueur, ne cesse de me verser de l'eau...

Je comprends le déluge, et les ennuis de ceux qui aiment les *gorges chaudes*... Mes idées sont embrouillées, ma santé trébuché, mon espérance n'a plus d'ailes, et je cherche en vain une

9. Il faut lire : « au sujet des *Contes vrais* et des *Gouttelettes* de monsieur ton beau-père... »

idée lumineuse dans ce ciel abominablement *gris* qui se vide sur mes têtes...

Wilbrod Richard qui devait passer une quinzaine à se promener de ville en ville dans *les States*, demeure avec nous dans le *beau Québec*... sur l'avis de ses médecins – Il n'a besoin que de repos. Il est *sain*. Seulement il est fatigué et faible... Et nous soupirons après le *déménagement* quand il y en a tant qui l'envoie au diable.

Et dire qu'un jour qui n'est pas loin peut-être, nous chercherons l'ombre et le frais ! Tout de même, il fait bon de penser au soleil qui nous *rôtira* bientôt...

Marie-Louise et Yvonne sont avec nous depuis samedi soir. Yvonne nous reste, et M-Lse, partira samedi prochain... Tout le monde se porte bien autour de moi ; quant à moi, je suis un *incurable*.

On me charge de baisers, pour vous autres. Vous autres, c'est les autres et toi. Ma bonne Eva, ma petite amoureuse de Jeanne... mon indescriptible (si j'avais un mot plus long je l'écrirais) petit loup blanc.

J'envoie tout ! Les miens avec, et tu les distribueras au meilleur de ta connaissance...

Succès !
Bien à toi
P. L.M.

* * *

Lauzon, 15 août '11

Mon cher Téléphore,

J'ai reçu, hier, à Québec, ta lettre du 26 juillet et presque en même temps, celle du 13 août. Moi aussi, je commençais à être inquiet. Tout est bien qui finit bien. « Embrassons-nous, Palleville », tout comme dans *Labiche*.

Je n'ai pas vu René depuis que je t'ai écrit. Il est à Chicoutimi depuis quelques jours, et moi, la semaine dernière, j'ai fait une tournée de troubadour – avec ma légitime – sur

invitation plus ou moins spéciale. Soirées littéraires à Yamachiche, à Nicolet, aux Trois-Rivières. Promenade en automobile à St-Barnabé et St-Sévère, promenade en *carrosse* à Louiseville et aux sources de St-Léon... Traverse d'Yamachiche à Nicolet en yacht de course, par une mer houleuse, et plus berçante que n'importe quelle poésie... Bref une belle tournée, mais un peu fatigante. Je crois bien que c'est la dernière fois que je me donne en spectacle...

J'apprends avec bonheur que te voilà enfin débarrassé du cauchemar des *Contes vrais*. Comme tu dois te sentir à l'aise en effet ! Je souffrais de te voir dans ce lamentable pétrin... et par dévouement pour moi ! ... Puisse Dieu te récompenser !... Et dans ta joie de n'avoir plus de dettes, tu me donnes le reste des livres. Je saurai à mon tour reconnaître ta générosité si je puis les vendre. Je compte pour cela sur René *aidé* de Galipeau. Les caisses ont été déposées au magasin de Wilbrod, en attendant qu'il nous soit permis de les adresser au secrétaire de la Province. Je te remercie beaucoup des six vol. des Gouttelettes que tu as la bonté de me donner. Je ne m'en départirai qu'à bon escient, et encore...

Je ne veux vendre la propriété d'aucun de mes ouvrages, du moins maintenant. Cependant je vendrais le droit de publier quelque mille Ex. des *Contes vrais*, mais j'ignore absolument combien cela vaudrait. Que l'on me fasse une offre, et il y aura peut-être moyen d'en venir à un arrangement... Au reste je ne conclurai rien sans te consulter.

Je ne veux pas que l'on publie *Évangéline*. Il y a trop de différence entre la première édition et la dernière. Quand nous aurons publié celle-ci, nous pourrons peut-être faire des arrangements, mais pas aujourd'hui.

Nous avons appris avec grand plaisir le retour à la santé de cette bonne Évangéline... pas celle de Longfellow, la tienne et de l'intéressante Cécile. Si vous pouviez tous venir passer quelques jours avec nous en l'absence de Béa et d'Yvonne !!!!! Ce sera la dernière fois que vous viendrez sur *la Grève*. Vous savez peut-être que nous retournons à St-Jean, le printemps prochain. *Par pitié* pour notre bon Ernest, et aussi pour obéir à un désir de notre chère Marie-Louise. Au reste, cela je crois fera bien notre affaire. Il est probable que

nous irons à Montréal, au milieu de septembre. Je devrai m'y rendre, sans doute, pour rencontrer l'abbé Perrier et Lozeau au sujet du concours poétique.

Pour un homme qui a été quatre mois *enrhumatisé*, je ne me porte pas trop mal. Mais je n'ai pas encore ma vigueur et ma souplesse. Les retrouvai-je jamais ? C'est le secret de Dieu, et je me soumetts à sa sainte volonté.

Je t'envoie mon petit vaudeville *Entendons-nous*. Je t'enverrai une copie de mon petit poème religieux « La Voie, la Vérité, la Vie », ces jours-ci je n'ai pas la main sûre et j'écris bien mal. Mes compliments à « Jeanne Marcelle », qui se fait si bonne, et chaque jour de plus en plus utile.

Notre chère Gabi me semble pas trop mal. Comme elle serait heureuse de revoir son couvent ! Blanche n'est pas bien ces jours-ci. Fièvre, mal de gorge,... Le jeu de croquet dort, et l'herbe pousse.

Adieu, mes chers enfants. Une pluie de baisers sur vos fronts, et toujours la bénédiction paternelle.....

À bientôt, je l'espère mon cher Tél.

L.P. LeM.

* * *

Deschailions, 18 juin 1913

Mon cher Tél.,

On peut mettre, dans les *Contes Vrais*, « Folle » et « La chaîne d'or », qui sont deux récits. « Fléau » est aussi un récit, mais tout à fait miraculeux, s'il est vrai. Or, ma mère a vu la chose, dans son enfance, et elle me l'a racontée plus d'une fois. Adj. Rivard m'a dit qu'il se souvenait d'en avoir entendu parler dans sa famille... et il était très content de publier *mes vers* sur ce sujet...

Si la « Chaîne d'or » enlève trop de feuilles – ou des pages – à mes *Épîs*, tu peux choisir une autre pièce, « Par droit chemin » ou « Les derniers seront les premiers » feraient *bien*... Donc, fais pour le *mieux*.

J'ai fait un superbe travail dans *La découverte du Canada*. J'aurai fini de le récrire dans une quinzaine...

Je ne retrouve pas mon sonnet à Marchand, et je ne me souviens plus où je l'ai publié.

Je te félicite du succès que tu te proposes de mettre en poche. Rien de bon comme le travail, rien de consolant comme le succès.

Si Dieu prolonge ma promenade ici-bas, et ne me dépouille pas trop tôt des quelques moyens qu'il a mis en mon pouvoir, nous achèverons heureusement notre entreprise¹⁰, et nous lui rendrons grâces...

Notre chère Irène nous affirme qu'elle n'en a pas pour longtemps... Elle aurait voulu ne pas mourir avant l'automne, afin de nous voir nous amuser un peu cet été, et ne pas nous envelopper de noir... Mais il lui faut obéir à la voix qui l'appelle... Elle ne nous oubliera pas quand elle sera montée au Cénacle éternel. Elle affaiblit très vite... Elle voudrait voir Eva avant de partir, ou d'être trop faible pour parler, car elle veut lui conter une petite histoire qui la fera rire... Et sa petite histoire, elle la raconte si bien ! « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! »... Soyons tous de ceux-là...

En attendant, vivons dans l'amour des nôtres... et des autres aussi.

Une pluie de baisers de votre vieux père.

* * *

Deschaillons, 7 septembre 1913

Mon cher Tél.,

Tu te reposes et c'est chose juste. Tu es un travailleur aussi vaillant qu'honnête, et voilà pourquoi tu n'es pas suffisamment payé... et voilà pourquoi tu peines quand même. L'amour du

10. Allusion probable à la refonte des *Contes vrais*.

devoir soutient ton courage, et l'âme est en paix. Va, ne regarde pas en arrière ; regarde l'étoile de la foi qui nous montre le triomphe final.

J'aurais voulu t'avoir quelques jours avec moi. Je suis seul, toujours seul... avec mes pauvres livres. Nous tâchons de nous corriger les uns, les autres. Et j'arrive ainsi à te dire que j'ai fait un bon travail, un travail précieux même. Je m'en réjouis. Ma *Découverte du Canada*, vaut certainement quelque chose maintenant, et mon *Hymne national* aussi... et tous les ouvrages que j'ai retouchés avec attention...

Je pensais te demander de changer le titre de *Javelles*, pour ces poèmes, et voilà qu'en même temps, tu me proposes la même chose. On ne saurait mieux s'entendre. J'ai pensé à *Poèmes couronnés et autres*. Tu chercheras de ton côté. Dans tous les cas, adieu *Javelles*.

Je t'enverrai, pour toi, un exemplaire corrigé de *Sougraine*, si j'en trouve un. Ce n'est pas certain du tout, mais je vais fouiller partout.

J'essaierai volontiers de retoucher mon drame *Les Vengeances*... Je sais qu'aux États-Unis le drame est toujours aimé, et ça s'explique... Il est comme un vieux compatriote tombé au milieu des exilés.

Comme Beauchemin veut toujours *le Pèlerin de Ste-Anne* (au moins, je le crois) il m'est venu à l'idée de faire une édition nouvelle de ce roman et de *Picounoc-le-maudit*, fondus ensemble, un seul volume en deux parties. Cela lui barrerait un peu le chemin. **L'édition du Pèlerin que je lui ai permis de faire devrait¹¹ être épuisée depuis longtemps. Il se peut que cette édition soit immortelle. Comme le hibou de « Maison hantée », elle renaît sans cesse. Car Beauchemin n'avait droit de faire qu'une édition. L'édition est de mille exemp. ordinairement.**

J'achève de revoir Mes Contes Vrais, et il y avait des corrections à faire... C'est en travaillant qu'on devient ouvrier.

11. Ajout au crayon : *doit*.

Ma bonne vieille compagne et moi, nous descendrons probablement à Québec demain, si le temps continue à se bien comporter.

Béatrix nous est arrivée à 4 heures, ce matin, de bonne humeur, et pas trop fatiguée. Nous espérons que ta chère *moitié* reviendra en parfaite santé, alors tu seras un homme absolument *sain.t*. Tu prendras le *t* quand tu en sentiras le besoin. Et Mademoiselle Jeanne et Mademoiselle Cécile ont repris leurs études avec plaisir et courage. Tant mieux ! qu'elles aient encore des succès... et toujours et partout.

Dieu vous garde tous ! des baisers pour *elles*... et pour toi, une bonne poignée de main. Votre vieux père,

Pamphile

Ma lettre est restée dans mon pupitre... je ne suis pas parti pour Québec. Nous irons en octobre – René et Laure doivent venir nous voir la semaine prochaine. **Tout va bien. Je t'enverrai un ex. des Contes Vrais corrigés**¹².

* * *

Deschaillons, 28 janvier 1914¹³

Dis donc, l'aimable Made m'a-t-elle un peu doré sur tranche !... Cela fait contrepoids à la malice des jaloux – Peux-tu m'envoyer quelques n^{os} de *la Patrie* ?...

J'ai fini *Tonkourou*, que je *renomme Vengeances*. Je t'enverrai un ex. corrigé. **Je t'enverrai aussi un ex. corrigé des Contes Vrais, puisque tu n'as pas reçu celui que je t'ai envoyé l'été dernier** –... Le curé de Jacques Cartier (Québec) disait aux fillettes du couvent, en parlant de mes sonnets, que mes livres sont *blancs*, parce que les jeunes filles peuvent les lire... que je suis un poète à *l'âme blanche*. C'est le plus beau compliment que l'on pouvait me faire, et j'en remercie Dieu.

Je suis bien, sauf de petites douleurs dans les doigts. Tant que je pourrai tenir ma plume, *ça va*. Les autres se portent à

12. Tout ce post-scriptum est au crayon.

13. La lettre ne porte aucune indication de destinataire, mais sa teneur permet de la croire adressée à Téléphore Saint-Jorre.

merveille... les enfants de Blanche ont la picote volante. Nous ne *pouvons* donc aller à Québec maintenant – 3 baisers et une bonne poignée... d'argent !

Pamphile LeMay

Vais-je recevoir bientôt de nouveaux *Épis* ? Il y a des amis qui se croient oubliés... Il eût peut-être été mieux d'en donner plus ou d'attendre encore.

* * *

2. Lettres à Louis Fréchette

Québec, 29 juin 1900

Mon bon Louis,

Tu as raison, ne donnons pas trop d'importance à nos p'tits juges... Si tu peux mettre *la Presse* de notre côté, use de ton influence ; moi, je ne puis pas. Tout le monde lit *la Presse*. Je trouverai moyen quand même de dire ou de faire dire quelque chose au moment opportun.

Tu me fais de Varennes une peinture fort alléchante, et je serais bien tenté d'y aller planter ma tente, si je n'étais retenu ici par un bail fort minutieusement *notarié*. J'ai loué pour trois ans, et je ne fais que de commencer ma deuxième année... Tout de même, *on verra*, le printemps prochain. Il se peut que je trouve un remplaçant qui me vaille... aux yeux de mon propriétaire.

Je me propose d'aller à Montréal en juillet. Je me rendrai probablement dans ton joli village pour te serrer la main bien fort, et de dire que ma vieille amitié est comme le bon vin, elle gagne en qualité en se chargeant d'années.

Ton très dévoué
Pamphile

P.S. Tu m'avais affirmé que le gouvernement achèterait pour 300 dollars de mes *Contes vrais*... il n'en a pris que pour cent cinquante !!!

j'en pleure... ou j'enrage
P.L.M.

* * *

Québec 16 mars 1907

Mon cher Louis,

J'espérais avoir le plaisir de t'offrir un ex. de mes *Contes vrais*. Nouvelle édition avant ton départ de la vieille capitale, mais tu es parti trop tôt, ou mon livre s'amuse trop en route... Je ne t'ai pas trouvé hier, quand j'ai été à la Ch.¹⁴ pour te serrer la main, et à la gare, je n'ai pas trouvé mon livre, parti de Montréal depuis lundi. M. Saint-Jorre te le donnera de ma part. Dieu te rende ta santé ! Quand nous reverrons-nous ? Les absences ont quelque chose de plus triste maintenant que nous sommes plus vieux... en deux mots.

À toi de tout cœur,
Pamphile

14. La Chambre (pour l'Assemblée nationale).

II

Bulletin de souscription à l'édition de 1907

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Cédant aux sollicitations de mes amis, et aux entraînements d'une longue passion pour les lettres, j'ai naguère repris ma plume, et les « Contes vrais », retouchés ou nouveaux, ont vu le jour. Je suis tenté de regretter cette faiblesse de mes vieux ans. Pourtant l'accueil le plus flatteur attendait mon livre. Rarement nouveau-né s'est vu si tendrement choyé. On le dit tout alerte et bien bâti. Il fait rire et pleurer ; il instruit et amuse, m'affirment des bouches qui ne sont pas menteuses et des feuilles qui sont disertes. Mais l'écrivain ne vit pas seulement de louanges, et le trou qui s'est creusé dans mes finances ressemble à une fosse béante... L'aveu est assez pénible.

Ego autem humiliatus sum nimis, m'écrierai-je avec le Psalmiste, afin de sanctifier ma déconfiture...

J'avais dit : Je n'écrirai plus. Que n'ai-je tenu parole ? C'est la première fois que je me mens à moi-même, et c'est la dernière aussi... À moins que mes « Contes vrais » ne s'envolent tout à coup loin des tablettes du libraire, où la vie s'étiole si promptement. Alors, qui sait ?... Donc, sans adieu.

Pamphile LE MAY.

Je, soussigné, souscris à exemplaire.... des *Contes vrais* par M. Pamphile Le May, au prix de 85 c. l'exemplaire, que j'inclus avec ce bulletin de souscription.

Nom (bien lisible)

Adresse

Les *Contes vrais* forment un joli volume in-12, de 550 pages, et habilement illustré par plusieurs artistes canadiens. Le prix du volume est de 75 c. plus 10 c. pour frais de port.

Prière d'adresser votre demande, qui sera remplie avec diligence et avec soin, à

J.-T. SAINT-JORRE,
89, rue Drolet, Montréal

III

Distribution des contes dans les diverses éditions¹

CV2			
CV1			
CV3			
H	PS 1907	DNPR	RN 1896
SB	PS 1907		MI 1902
SO	PS 1907		PS 1907
BM	PS 1907	AF	RC 1895
BS	PS 1907		PS 1907
JA	PS 1907	LG	RC 1895
M	PS 1907		P 1907
MCN	P 1899		PS 1907
	PS 1907	PSGD	RC 1895
			JF 1907
			PS 1907
		CFJL	RC 1895
			PS 1907
		R	PS 1907
BF	PS 1907	CS	RC 1896
	RM 1927		PS 1907
		F	RN 1895
			PS 1907
		MJ	RC 1895
			PS 1907
		FB	RN 1895
			PS 1907
		P	PS 1908
		RVB	RC 1896
			PS 1908
			T 1936

1. Pour la description des éditions de *Contes vrais*, voir *supra* p. 47. Ce tableau indique le contenu des éditions de 1899 (CV1), de 1907 (CV2) et de 1930 (CV3). Il signale aussi les contes ayant paru dans des périodiques. Notons que les périodiques *CF*, *JF*, *JQ*, *JSR*, *MI*, *RM* et *T* n'ont publié qu'un seul des *Contes vrais*, alors que *P* en a publié deux, *RN*, trois, *RC*, sept, la palme allant à *PS* qui a publié les vingt et un contes de l'édition de 1907.

SIGLES DES CONTES

AF	« L'anneau des fiançailles »	LG	« Le loup-garou »
BF	« Le baiser fatal »	M	« Les marionnettes »
BS	« Baptême de sang »	MCN	« Mariette, conte de Noël »
BM	« Le bœuf de Marguerite »	MJ	« Le marteau du Jongleur »
CFJL	« Le coup de fourche de Jacques Ledur »	P	« Patriotisme »
CS	« La croix de sang »	PSGD	« Petite scène d'un grand drame »
DNPR	« La dernière nuit du Père Rasoy »	R	« Le réveillon »
EM	« En marchant »	RVB	« Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque »
F	« Fantôme »	SO	« Sang et or »
FB	« Fontaine versus Boisvert »	SB	« Le spectre de Babylas »
H	« Le hibou »		
JA	« Le jeune acrobate »		

SIGLES DES PÉRIODIQUES

CF	<i>le Canada français</i>	PC	<i>Paris Canada</i>
CE	<i>le Cri de l'Est</i>	PS	<i>le Progrès du Saguenay</i>
JF	<i>le Journal de Françoise</i>	RC	<i>la Revue canadienne</i>
JQ	<i>le Journal de Québec</i>	RM	<i>la Revue moderne</i>
JSR	<i>le Journal de Saint-Roch</i>	RN	<i>la Revue nationale</i>
MI	<i>le Monde illustré</i>	T	<i>le Terroir</i>
P	<i>la Patrie</i>		

IV

Les illustrateurs¹ de l'édition de 1907

BARRÉ, Raoul (1874-1932). Né à Montréal. Fait ses premières études au Mont St-Louis. À Paris en 1891, il fréquente l'École des Beaux-Arts et l'Académie Julian. De retour au Québec en 1898, il peint des paysages et des portraits mais s'adonne surtout à l'illustration et au dessin commercial. Considéré comme le pionnier de la bande dessinée québécoise et du film publicitaire, il serait aussi le cofondateur du dessin animé américain, grâce au travail qu'il accomplit à New-York, où il vécut vingt-cinq ans. Dans *Contes vrais* : deux dessins in-texte et une planche hors texte pour « Le jeune acrobate » ; un dessin-titre et une planche hors texte pour « Mariette, conte de Noël ».

BRODEUR, Albert-Samuel (1862-1904). Né à Montréal. Étudie à l'École des Beaux-Arts avec Edmond Dyonnet et William Brymner. S'intéresse surtout à la lithographie et au dessin. À seize ans entre comme artiste lithographe chez Burland & Co.

1. Sources : Alfred Laliberté, *Artistes de mon temps*, édition par Odette Legendre, Montréal, Boréal Express, 1986, 308 p. ; André Marun, *Barré l'introuvable ! In search of Raoul Barré*, Ottawa, Festival international du cinéma d'animation, 1976, 16 p. ; Raphaël Ouimet, *Biographies canadiennes-françaises*, Société historique de Montréal, 1926, n. p. ; Hormisdas Magnan, *Charles Huot/Artiste-peintre*, Québec, s. éd., 1932, 42 p. ; Russell Harper, *Early Painters and Engravers in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1970, 376 p. ; Nicole Guilbault, *Henri Julien et la tradition orale*, Montréal, Boréal Express, 1980, 200 p. ; « Jobson Paradis », dans Alfred Laberge, *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, Montréal, s. é., s. d., p. 57-60 ; Denise A. Ostiguy, « L'illustration du livre au Québec », dans *Livre, bibliothèque et culture québécoise*, Montréal, ASTED, 1977, p. 99-111 ; Bernard Genest, *Massicotte et son temps*, Montréal, Boréal Express, 1979, 240 p. ; Pierre Landry, « L'apport de l'art nouveau aux arts graphiques au Québec, de 1898 à 1910 », thèse de doctorat, Université Laval, 1983, 259 p. ; Michel Cauchon, « L'iconographie de la légende québécoise », thèse de doctorat, Université Laval, 1979, 557 p.

En 1893, il devient illustrateur à *la Presse*. Il travaille souvent à partir de photographies et sa manière n'est pas sans rappeler celle d'Henri Julien. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin fin de conte pour « Le bœuf de Marguerite ».

DELFOSE, Georges (1869-1939). Né à Saint-Henri-de-Mascouche. Étudie les beaux-arts à Montréal avec William Brymner et l'abbé Joseph Chabert ; à Paris, avec Léon Bonnat et Alexis Harlanoff. Portraitiste et peintre de faits historiques, il est aussi l'auteur de décorations murales pour la cathédrale Saint-Jacques et pour des édifices de Montréal. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin fin de conte pour « Sang et or » ; deux planches hors texte pour « Baptême de sang » ; un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin fin de conte pour « L'anneau des fiançailles » ; un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin in-texte pour « Petite scène d'un grand drame » ; un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin in-texte pour « La croix de sang » ; une planche hors texte pour « Le marteau du Jongleur » ; deux planches hors texte pour « Patriotisme ».

HUOT, Charles (1855-1930). Né à Québec où il s'initie à la peinture en copiant des maîtres français. Étudie à l'École Normale et, vers 1870, effectue un bref stage auprès du peintre Théophile Hamel. À Paris, il fréquente l'École des Beaux-Arts, de 1874 à 1878 ; son maître : Alexandre Cabanel. En 1876, il expose au Salon de Paris. Il aurait travaillé pour Gustave Doré à des illustrations de la *Divine Comédie* de Dante. De retour à Québec, il peint des décorations murales dans plusieurs églises ainsi que, de 1913 à 1929, au Parlement de Québec. Dans *Contes vrais* : un dessin médaillon in-texte, une planche hors texte et un dessin fin de conte pour « Fontaine versus Boisvert ».

JULIEN, Henri (1852-1908). Né à Québec. Dès 1868 il apprend la lithographie et le dessin dans une imprimerie. En 1869, il devient apprenti chez le graveur montréalais William Auguste Leggo. En 1874, il accompagne une expédition de la Gendarmerie du Nord-Ouest pour illustrer la vie dans les Prairies pour plusieurs journaux, dont le *Canadian Illustrated News*. Chef du service artistique du *Montreal Star*, il se fera connaître à l'époque de Laurier par ses caricatures politiques.

Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin in-texte pour « Le loup-garou ».

LABELLE, Joseph (1857-1939). Né à Montréal. Artiste illustrateur, pendant plusieurs années, pour la Burland Lithographing Co. De 1887 à 1888, il enseigne la lithographie au Conseil des arts et manufactures. Collabore successivement à plusieurs périodiques montréalais dont le *Dominion Illustrated*, *The Star* et la *Presse*. En 1903 il participe à la première exposition de la Newspaper Artists' Association. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, deux dessins in-texte et une planche hors texte pour « La dernière nuit du père Rasoy ».

LAGACÉ, Jean-Baptiste (1868-1946). Il fait ses premières études au Collège de Montréal et au collège Sainte-Marie ; il obtient ensuite une maîtrise ès arts de l'Université Laval et une licence ès lettres de l'Université de Montréal. Suit des cours d'art au Monument national (avec Dyonnet) et à l'Art Association. Illustrateur attiré à la *Revue Canadienne*, il est pendant plusieurs années le concepteur des chars allégoriques du défilé de la Saint-Jean. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin in-texte pour « Baiser fatal » ; un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin in-texte pour « Fantôme ».

LAMARCHE, Ulric (1867-1921). Né à Oakland en Californie mais vit au Québec dès 1874. Études classiques au Collège de l'Assomption. Séjourne à Paris en 1891 où il fréquente l'École des Beaux-Arts (l'atelier de Gérôme), les académies Colarossi et Julian. De retour à Montréal, il enseigne le dessin à la Commission scolaire ; en 1911, il est l'un des exposants au Premier Salon de la peinture et de la sculpture du Club Saint-Denis. Peintre de paysages, de natures mortes, occasionnellement de portraits, il est surtout connu pour ses bandes dessinées et ses caricatures politiques dans l'*Action* et le *Canada*. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin fin de texte pour « Les marionnettes ».

LATOURE, Georges (1877-1946). Né à Valleyfield, où il fait ses premières études. Suit les cours du soir du Conseil des arts et manufactures puis ceux de la Royal Art Academy, tout en travaillant comme commis de banque. Vers 1900, il entre au département des dessinateurs de la *Patrie* ; en 1905 il passe à la Mortimer Press Co. puis à la Grip Photo Engraving Co., avant

de devenir responsable du service de la rotogravure de *la Presse*. Amateur de *modern style*, Latour a illustré plusieurs livres, journaux et revues. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, un dessin in-texte et une planche hors texte pour « Le coup de fourche de Jacques Ledur ».

LEDUC, Ozias (1864-1955). Né à Saint-Hilaire où il mourra après y avoir passé la plus grande partie de sa vie, il s'initie jeune à la peinture religieuse et à la décoration d'église. Il travaille d'abord auprès de Luigi Cappello, puis d'Adolphe Rho. En 1887, avec Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, il se rend en France où il subit l'influence de René Ménard, d'Alphonse Mucha, d'Henri-Eugène Le Sidaner et de Puvis de Chavannes. Auteur de plus de cent cinquante tableaux ou murales dans une trentaine d'églises de Montréal et des environs, de portraits, de natures mortes et de paysages au caractère intimiste. Il a aussi illustré plusieurs livres. Une exposition de quarante et un de ses tableaux et dessins se tient à Montréal en 1916 et une rétrospective de son œuvre est présentée en 1955. Dans *Contes vrais* : une planche hors texte pour « Le réveillon ».

MASSICOTTE, Edmond-Joseph (1875-1929). Frère d'Édouard-Zotique Massicotte, il étudie le dessin avec Edmond Dyonnet au Conseil des arts et manufactures et avec William Brymner à l'Art Association. D'abord illustrateur de faits divers dans *le Monde illustré*, en 1909, il remplace Henri Julien comme illustrateur attitré de contes et de légendes à *l'Almanach du peuple Beauchemin*. On lui doit l'illustration de nombreux ouvrages – les *Récits laurentiens* et les *Croquis laurentiens*, par exemple, du Frère Marie-Victorin – mais surtout les scènes de la vie quotidienne réunies en album sous le titre *Nos Canadiens d'autrefois* et dont les reproductions ont été largement diffusées. Dans *Contes vrais* : il réalise une illustration, non utilisée, pour la couverture de l'édition de 1907 ; une planche hors texte et un dessin de fin de conte pour « Le hibou » ; un dessin-titre, une planche hors texte et un dessin de fin de conte pour « Le spectre de Babyas » ; le dessin-titre de la série « Maison hantée ».

PARADIS, Jobson (1871-1926). Né à Saint-Jean-sur-Richelieu. Études classiques à l'Université d'Ottawa puis à l'Université Notre-Dame d'Indiana où il obtient une maîtrise ès arts et où il reviendra comme professeur, après un séjour à Paris au cours duquel il fréquente l'atelier de Gérôme à l'École des Beaux-

Arts et le Louvre, comme copiste. De retour à Montréal, il enseigne au Conseil des arts et manufactures. Connu surtout pour ses sanguines, ses fusains et ses crayons, il excelle dans les scènes de rue et les études d'animaux. Dans *Contes vrais* : un dessin-titre, une planche hors texte et un cul-de-lampe pour « Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque ».



GLOSSAIRE¹

- accorder**, 249, suivre, miser pour rester dans le jeu (dans certains jeux de cartes).
- airée**, 377, quantité d'épis récoltés dans une aire.
- attisée**, 119, feu de bois bien flambant et de courte durée.
- barguigner**, 266, hésiter, avoir du mal à se décider.
- barre du jour**, 277, premières lueurs de l'aurore qui marquent l'horizon.
- batte-feu**, 392, briquet ou petite pièce d'acier dont on se sert pour tirer du feu d'un caillou.
- batterie**, 377, aire où l'on bat les graminées pour en extraire le grain.
- beau temps passé (il y a...)**, 275, (il y a) longtemps.
- blonde**, 302, jeune fille à qui on fait la cour.
- bois de corde**, 143, bois de chauffage.
- bureaucrate**, 171, 293, 294, 296, 396, 397, membre du parti anglais appelé *Bureaucratie* parce que sous la coupe de grands bureaux du gouvernement. Les bureaucrates comprenaient plusieurs groupes, dont les Chouayens.
- cabrioleur**, 187, personne qui fait des cabrioles.
- cahotage**, 217, cahotement.
- capot**, 119, grand pardessus en étoffe ou en fourrure.
- cardée**, 207, 376, quantité de laine qu'il est possible de prendre entre deux cartes.
- carriole**, 279, 320, 352, voiture d'hiver montée sur patins.
- casque**, 119, 143, 150, 316, coiffure d'homme, généralement de fourrure.

1. Ont été portés sous cette rubrique les mots dont la définition n'apparaît pas dans les dictionnaires usuels (Larousse, Littré, Robert). M. Lionel Boisvert, de l'Université Laval, a bien voulu revoir ce glossaire.

- cenellier**, 219, 389, 407, aubépine qui produit un fruit rouge nommé cénelle. S'écrit aussi *senillier*.
- chambre de compagnie**, 314, 339, pièce de la maison qui n'était utilisée que lors des grandes occasions, naissances, mariages, funérailles, visites du curé, etc.
- chasse-galerie**, 151, 275, légende selon laquelle des bûcherons qui ont fait un pacte avec le diable se déplacent en canot dans les airs, du chantier à leur village pour y passer la veille de Noël ou du Jour de l'An.
- châssis**, 148, fenêtre.
- Chouayen**, 173, 393, 398, 400, appellation péjorative remontant au régime français et reprise en 1837 pour désigner les Canadiens français qui s'opposaient aux patriotes.
- commandé**, 394, enrôlé dans l'armée.
- concessions**, 341, terres cédées par concession et situées en périphérie, assez loin du village.
- couverte**, 328, couverture de lit.
- cordeau**, 392, rêne, lanière de cuir fixée à la bride d'un cheval et qui sert à le diriger.
- crapet**, 71, poisson d'eau douce.
- créature**, 162, 248, 269, femme.
- décavé**, 249, personne qui a tout perdu au jeu.
- dételer**, 377, cesser le travail.
- donner garde (se)**, 143, se méfier, prendre garde.
- écore**, 125, rive escarpée d'une rivière.
- écuyer**, 372, 373, 387, de l'anglais *esquire*, titre honorifique qui se plaçait après le nom, lui-même précédé du prénom, et à l'exclusion de tout autre titre, même du traditionnel « monsieur ».
- engagé**, 207, garçon de ferme dont les services sont retenus pour une période déterminée.
- épluchette**, 110, 112, 375, réunion au cours de laquelle on décortique les épis de maïs. La découverte d'un épi roux donne le droit d'embrasser la personne de son choix.
- fameuse**, 316, variété de pomme.
- feu follet**, 151, 275, phénomène naturel causé par la combustion de certains gaz et dans lequel la légende voit des lutins ou des âmes échappées du purgatoire.
- fossé de ligne**, 162, fossé situé entre deux propriétés dont il marque les limites.
- fourchée**, 308, quantité de foin qu'on peut soulever au bout d'une fourche.

- goddams**, 172, surnom donné aux Anglais d'après un juron qui leur était familier.
- grand'demande**, 192, 205, demande en mariage présentée officiellement par le futur gendre au père de la jeune fille.
- habitant**, 92, 248, 308, 313, paysan, cultivateur.
- homme de chantier**, 359, bûcheron qui passait les mois d'hiver loin du village, dans des camps appelés chantiers.
- jamaïque**, 145, 279, rhum, quelle que soit sa provenance.
- javelier**, 90, 113, 217, instrument agricole servant à couper les céréales sur pied ; son nom vient de « javelle ».
- jongleur**, 359, 361, 362, 364, 365, 366, 367, 368, 369, sorcier, magicien chez les Amérindiens.
- laiterie**, 183, petit bâtiment secondaire d'une ferme où l'on traitait et conservait le lait et ses sous-produits.
- lever**, 166, ériger.
- levage**, 165, érection de la structure d'une grange ou d'une maison faite le plus souvent en corvée.
- lignes**, 169, frontière canado-américaine.
- lisse**, 215, 279, ferrure en forme de lame placée sous les patins d'un traîneau pour en faciliter le glissement.
- loup-garou**, 275, 276, 277, 278, 282, 285, transformation en bête (loup ou chien) sous le coup de minuit de toute personne n'ayant pas fait ses pâques pendant sept années consécutives. On dit alors qu'elle « court le loup-garou ».
- malin**, 277, irascible, féroce.
- Manitou**, 362, 364, 366, 367, 369, mot d'origine algonquienne désignant une sorte de divinité tutélaire dominée par le Grand-Manitou, Être suprême.
- mise**, 393, partie flexible du fouet.
- nagane**, 330, sorte de sac rigide utilisé par les femmes autochtones pour porter leur bébé sur le dos. Fabriqué d'une planchette munie de cerceaux recouverts de peau, il a une ouverture lacée.
- patriote**, 288, 289, 293, 294, 297, 298, 398, 400, 401, 402, 404, 405, 407, nom revendiqué par les membres du Parti canadien à partir des élections de 1827, alors que Papineau et ses partisans se présentèrent comme « amis » de la patrie. L'étiquette patriote avait l'avantage d'inclure les Anglais papineautistes et d'exclure les Chouayens.
- pays hauts (pays d'en haut)**, 343, région éloignée par rapport au fleuve Saint-Laurent.
- perchaude**, 71, 181, petit poisson d'eau douce.
- placage**, 137, placard, armoire.

- politiqueur**, 253, 264, politicard.
- pont**, 279, mis pour « pont de glace », surface d'un plan d'eau gelée de rive à rive sur laquelle le passage des voitures est possible.
- quatre-sept**, 396, jeu de cartes où les sept sont les pièces majeures et déterminent la partie.
- relevée**, 300, 390, [vieux] temps après lequel on s'est relevé de la sieste ; après-midi.
- Robe-noire**, 334, 361, 362, 363, nom donné par les autochtones aux jésuites, qui portaient la soutane noire.
- rouler**, 75, faire de la route, en voiture.
- sagamo**, 361, 363, 364, 365, chef de tribu amérindienne.
- sapinage**, 365, branches de sapin disposées de manière à servir de couche.
- serrée**, 308, récolte du foin une fois placée, « serrée » dans la tasserie.
- souleur**, 163, crainte, peur, frayeur subite.
- talle**, 144, touffe de plantes d'une même espèce.
- tambourine**, 189, 330, tambour basque.
- tasserie**, 110, 281, 374, grenier ou partie de grange où l'on entasse les graminées, le foin ou le blé en gerbes.
- tertiaires**, 209, employé dans le sens de cloîtrés.
- tintiner**, 227, 242, tinter
- tondre**, 392, amadou, bois pourri qui s'enflamme facilement et que l'on utilise pour maintenir la flamme obtenue au briquet.
- traîne**, 364, sorte de traîneau sans patins fait d'une ou de plusieurs planches recourbées à l'avant.
- traîne sauvage**, 364, voir traîne. L'adjectif « sauvage » signale l'influence amérindienne.
- versus**, 371, contre (anglicisme).
- visage-pâle**, 332, 362, 364, 366, 367, 369, nom que les autochtones donnaient aux Blancs.
- voltigeurs**, 236, corps de volontaires canadiens formé par Salaberry lors de la guerre entre les États-Unis et le Canada (1812-1813).

INDEX¹

- BRÉBEUF, Jean de (1593-1649), 363, 366, missionnaire jésuite qui évangélisa les Hurons du Canada (1625-1649) et fut tué par les Iroquois.
- CANARDIÈRE, la, 316, à Québec, boulevard qui longe la rive nord du fleuve Saint-Laurent, de l'embouchure de la rivière Saint-Charles aux limites est de la ville ; tire son nom d'anciennes batailles.
- CHAMBLY, rivière, 396, 398, nom donné au Richelieu, à l'époque de Le May.
- CHÂTEAUGUAY, bataille de, 236, 237, célèbre bataille qui eut lieu le 26 octobre 1813 lors de la guerre entre les États-Unis et le Canada (1812-1813). Trois cents hommes dirigés par Salaberry y remportèrent la victoire contre 2 000 Américains (et non 7 000 comme le veut la légende).
- CHÉNIER, Jean-Olivier (1806-1837), 289, 290, 293, médecin et chef des Patriotes de Saint-Eustache, où il fut tué lors de la bataille du 14 décembre 1837.
- CHINIQUY², Charles (1809-1899), 343, prêtre canadien d'origine basque, prédicateur connu surtout comme ardent défenseur de la tempérance au Québec.
- COLBORNE, John Seaton (1778-1863), 289, 291, 294, 297, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, commandant militaire des deux Canada ; redoutable adversaire des Patriotes.

1. Cet index de noms propres (personnages politiques ou autres et noms de lieux, signalés dans le texte par un astérisque) ne retient pas les noms présumés connus ni ceux cités dans les usuels, dictionnaires ou encyclopédies. Il comporte les dates importantes chaque fois que nous avons pu les retracer.

2. Le May écrit *Chimiquy*.

- DAVIGNON, 172, médecin, arrêté le 16 novembre 1837 et accusé de haute trahison pour avoir assisté à l'assemblée des Patriotes de Saint-Charles.
- DÉMARY³, Pierre-Paul, 172, notaire, arrêté le 16 novembre 1837 et accusé de haute trahison pour avoir assisté à l'assemblée des Patriotes de Saint-Charles.
- GIROUARD, Jean-Joseph (1795-1855), 393, notaire, député de Deux-Montagnes et l'un des chefs des Patriotes ; collabora à la rédaction des 92 résolutions.
- GORE, Francis (1769-1832), 401, commandant de la troupe qui, sur les ordres de Colborne, devait se saisir des chefs patriotes et déloger leurs partisans réfugiés dans Saint-Denis et Saint-Charles.
- LA FONTAINE⁴, Louis-Hippolyte (1807-1864), 393, avocat, député du comté de Terrebonne, fidèle partisan de Papineau ; un des chefs des Patriotes.
- LECLERC, capitaine, 291, participa à la bataille de Saint-Eustache le 14 décembre 1837, en mettant le feu au couvent où s'étaient réfugiés les Patriotes.
- MARIE DE L'INCARNATION, monastère de, 185, couvent des Ursulines fondé en 1641 à Québec par Marie de l'Incarnation, dite Guyard.
- MARKHAM, capitaine, 401, 402, accompagna les troupes de Gore lors de l'attaque du village de Saint-Denis-sur-le-Richelieu pour y surprendre les Patriotes.
- MORIN, Augustin-Norbert (1803-1865), 393, avocat et homme politique, auteur d'une défense de la langue française (1825), fondateur de *la Minerve* (1826) avec Duvernay et Viger. Député de Bellechasse lors des événements de 1837-1838, il devint l'homme de plume du Parti patriote.
- NELSON, Wilfred (1792-1863), 398, 399, 401, médecin, député, un des chefs des Patriotes, âme de la résistance à Saint-Denis ; condamné à l'exil pour sa participation aux événements de 1837-1838.
- O'CALLAGHAN, Edmund Bailey (1797-1880), 401, médecin, homme politique, historien, orateur passionné, irréductible adversaire du gouvernement ; rédacteur du *Vindicator*, journal anglophone patriote.
- PAPINEAU, Louis-Joseph (1786-1871), 165, 171, 391, 392, 393, 398, 399, 401, homme politique et grand orateur ; député de

3. Le May écrit *Demaray*.

4. Le May écrit ce nom en un seul mot.

- Montréal-Est (1814-1838), chef du Parti patriote, qui contribua par ses discours passionnés au soulèvement de 1837-1838 ; s'exila aux États-Unis et en France jusqu'en 1845.
- PAQUIN, M., 288, curé de Saint-Eustache lors des troubles de 1837. Avec son vicaire M. Desève, il cherchait à convaincre ses ouailles que la résistance aux troupes anglaises serait inutile et désastreuse.
- PLATON, le, 389, expression familière pour désigner la région de Pointe-au-Platon (située entre les villages de Sainte-Croix et de Lotbinière) ainsi que le chemin qui la traverse.
- SAINT-CÉSAIRE, 170, village du comté de Rouville situé entre Montréal et Granby.
- SAINT-CHARLES, 170, 402, village du comté de Saint-Hyacinthe, sur le Richelieu ; quartier général des Patriotes, qui y subirent la défaite contre les troupes anglaises, le 25 novembre 1837.
- SAINT-DENIS, 170, 398, 400, 401, 402, village du comté de Saint-Hyacinthe, sur le Richelieu ; château-fort des Patriotes, qui y connurent leur unique victoire, le 22 novembre 1837, contre les troupes du colonel Gore.
- SAINT-EUSTACHE, 170, 288, village du comté de Deux-Montagnes ; les Patriotes, barricadés dans le couvent et l'église, y furent défaits par les troupes de Colborne, le 14 décembre 1837.
- SALABERRY, Charles-Michel de (1778-1829), 236, 238, commandant des forces britanniques au Canada ; il repoussa l'invasion américaine lors de la bataille de Châteauguay contre le général Hampton, le 26 octobre 1813.
- STADACONÉ, 362, bourgade indienne sur le plateau du cap Diamant, où Jacques Cartier passa l'hiver de 1535-1536. N'existait déjà plus en 1608, lors de l'arrivée de Champlain.
- VIGER, Bonaventure (1803-1877), 172, 173, 174, « chef » des Patriotes de Boucherville. Improvisé commandant, il dirigea l'attaque pour délivrer les patriotes faits prisonniers, Demary et Davignon. Exilé aux Bermudes en 1838, il rentra au pays peu de temps après.
- VINCENT, capitaine, 172, chef des Patriotes de Longueuil, collabora avec Bonaventure Viger à la libération de Demary et Davignon sur la route de Chambly en 1837.

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE

A – *ÉCRITS DE PAMPHILE LE MAY*

I *Fonds d'archives*

II *Contes vrais*

1. Éditions
2. Les contes

III *Autres œuvres*

1. Livres
2. Poèmes
3. Traductions
4. Conférences
5. Textes divers

Livres

Articles

B – *ÉTUDES SUR PAMPHILE LE MAY ET CONTES VRAIS*

I *Thèses*

II *Livres, parties de livres*

III *Articles*

C – *AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES*

SOURCES D'INFORMATION BIBLIOGRAPHIQUE

Il n'existe qu'un seul fonds d'archives PAMPHILE LE MAY, celui de la Bibliothèque nationale du Québec. Dans le fonds Louis Fréchette des Archives nationales du Canada (MG 29, D 40), on trouve une partie de la correspondance de Le May, soit vingt-cinq lettres dont une seule aborde le sujet des *Contes vrais*. Quant à la collection de manuscrits qui se trouve à la salle Gagnon de la Bibliothèque de la Ville de Montréal, elle ne contient qu'un billet à ordre, de Le May à Benjamin Sulte (ms. 1875.16 février).

FONDS PAMPHILE LE MAY (Mss-176)

L'inventaire de ce fonds a été fait par Danielle Rompré, en 1978 et depuis cette date son contenu est disponible sur microfilm sous le titre *Pamphile Le May et son œuvre*.

Il s'agit d'un fonds très riche qui contient tous les manuscrits connus de Pamphile Le May dont plusieurs inédits, ainsi que deux livres annotés en vue d'une réédition : les *Vengeances* et *Contes vrais*, édition de 1907 – notre de texte de base ; les clichés métalliques ayant servi à l'illustration de cette dernière édition ; un cliché métallique non utilisé ; des autographes ; des lettres de Pamphile Le May à sa femme, à ses enfants, à son gendre Téléphore Saint-Jorre, d'autres qui lui étaient destinées, signées Henri d'Arles, Nérée Beauchemin, Octave Crémazie, Alphonse Desilets, etc., des lettres aussi entre divers correspondants ; cinq listes manuscrites des œuvres de Le May ; son contrat de mariage ; un carnet qui comptabilise le nombre d'exemplaires donnés ou vendus des *Fables* ; plusieurs photos dont deux du poète, une de sa maison de Deschaillons et une de la plaque commémorative installée en son honneur à Saint-Louis de Lotbinière ; la reproduction d'un portrait au fusain réalisé par son fils Edgar ; une biographie établie par ce dernier, soit dix feuilles manuscrites regroupées sous le titre *Souvenirs de mon père* et adressées à Cécile Saint-Jorre ; le mémoire de maîtrise de celle-ci – « Essai de bio-bibliographie sur la personne et l'œuvre de Pamphile Le May » (Université de Montréal, 1939) – ainsi que le texte d'une conférence qu'elle a donnée en 1945 à la Société historique de Montréal : « Pamphile Le May, poète et bibliothécaire » ; des coupures de presse enfin, sur le poète et ses œuvres, sur la famille Saint-Jorre et sur divers autres sujets.

A – ÉCRITS DE PAMPHILE LE MAY

I *Fonds d'archives*

Archives nationales du Canada, fonds Louis Fréchette : 25 lettres de Pamphile Le May à Louis Fréchette, dont une se rapporte à *Contes vrais*.

Bibliothèque nationale du Québec, fonds Pamphile Lemay :

Poésie : « Essais poétiques », 11 f. mss + 27 p. mss + 1 f. dact. ; « La fiancée des bois, opérette en trois actes », 41 f. mss + 14 p. mss [non publié] ; « La grosse gerbe, opéra-comique en trois actes » [1899, non publié] ; « Les épis », 165 f. mss + 4 f. dact. + 21 p. impr. [écrits raturés au verso de plusieurs feuillets] ; « Les gouttelettes », 179 f. mss + 24 p. mss + 2 f. dact. + 18 f. impr. [écrits raturés au verso de quelques feuillets] ; « Les moissons, opéra-comique en trois actes », 223 f. mss + 87 f. dact. [non publié] ; « Petits poèmes », 6 f. mss + 4 f. impr. + 9 f. dact. ; « Plainte », 48 p. mss ; « Poésie (L'orpheline...) », 94 p. mss ; « Reflets d'antan », 245 f. mss ; « Tonkourou ou les vengeances », 942 f. mss, dact., impr., épreuves ; « Une gerbe », 6 f. mss + 16 f. dact. + 15 f. impr. ; « Vieilles choses, vers et prose », fonds Cécile Saint-Jorre [1906, non publié] ; « À ceux qui demandent la tête de Riel », 2 p. mss ; « À Saint-François d'Assise (hommages des tertiaires) », 1 f. ms. ; « Cantate... chantée sur les motifs de la 1^{re} partie du *Désert* de Félicien David », 4 f. mss ; « 1885 », 2 f. mss ; « Épître à S. E. Monsieur le comte Premie-Real », 8 f. mss ; « L'Académie Saint-Jean-Baptiste », 1 f. dact. ; « La fête des arbres », 2 f. mss ; « L'an zéro », 10 f. mss ; « La raquette au pié », 1 f. ms. + 3 f. dact. ; « L'enfant prodigue », 3 f. dact. + 3 f. mss ; « Le retour : chant composé en l'honneur de messire F.-X. Bélanger », 4 f. mss ; « Les deux nids », 2 f. mss ; « L'œuvre de pain (hommages des petits orphelins à leurs bienfaiteurs) », 1 f. ms. + 1 f. ms ; « Mes livres », 3 f. mss ; « Mon Saint-Laurent », 2 f. mss ; « Passé lointain », 1 f. ms. ; « Sur les prés gris, les pâles chaumes... », 1 f. ms. ; « Une heure d'amertume », 2 p. mss incomplètes ; « Un journaliste peint par lui-même », 7 f. mss + 4 f. dact. + 3 p. mss.

Prose : « Contes vrais », 17 f. dact. et corr. mss [« Petite scène d'un grand drame » et « Les marionnettes »] ; « De quelques poètes illettrés de Lotbinière : causerie », 55 f. mss + 9 f. dact. + 10 f. impr. ; « Dernier rêve, drame en cinq actes », 188 f. mss ; « Fables », 1 f. ms. ; « Fêtes et corvées : causerie », 25 f. dact. et impr. ; « Impressions de voyage », 11 f. impr. ; « L'épreuve (mon premier roman) », 117 p. mss ; « Picounoc le maudit », 456 f. mss, dact., impr. [écrits raturés au verso de certains feuillets].

II *Contes vrais*1. *Éditions*

Contes vrais, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, 259 p.

Contes vrais, seconde édition, revue et augmentée, Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, 553 p. Illustrations de douze artistes.

Contes vrais, Montréal, Granger, Tours, Alfred Mame 1930, 234 p. Illustrations de L. Maîtrejean. Reprend l'édition de 1899, sauf « Baiser fatal ».

Contes vrais, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1973, 284 p. Préface de Romain Légaré. Reprend l'édition de 1907 sans les illustrations.

Contes vrais, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », 1980, 282 p. Reprend l'édition de 1973.

2. *Les contes*¹

« Fantôme », *la Revue nationale*, vol. 2, 1895, p. 563-578, illustrations de Raoul Barré. Repris dans *Fêtes et corvées*, 1898, p. 53-82 ; *Contes vrais*, édition de 1907, p. 411-446, illustrations de J.-B. Lagacé ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, nos 14-17, 14 novembre-5 décembre 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 211-227, et de 1980, p. 202-218.

« Le marteau du Jongleur. Légende », *la Revue canadienne*, vol. 31, juin 1895, p. 365-371, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 447-463, illustrations de Georges Delfosse ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, nos 18-21, 12 décembre 1907-2 janvier 1908 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 229-237, et de 1980, p. 219-227.

« Fontaine vs Boisvert », *la Revue nationale*, vol. 2, 1895, p. 337-349, illustrations de Raoul Barré. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 465-491, illustrations de Charles Huot ; *Contes vrais*, édition de 1973, p. 239-251, et de 1980, p. 228-240.

« Petite scène d'un grand drame », *la Revue canadienne*, vol. 31, juillet 1895, p. 413-418, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 339-352, illustrations

1. Tous les contes de *Contes vrais* ont vraisemblablement paru dans *le Cri de l'Est*, où nous avons retrouvé trois contes – « Les marionnettes », « L'anneau des fiançailles » et « Le loup-garou » – dont l'ordre de publication suit l'ordre du livre. Le journal, fondé en mai 1911, parut jusqu'en 1913. Nous n'avons pu cependant retracer que les numéros du 29 mars, des 4, 12 et 19 avril 1912.

- de George Delfosse ; *le Journal de Françoise*, vol. 6, n° 4, 18 mai 1907, p. 59-61 ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n°s 9-10, 10-17 octobre 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 175-181, et de 1980, p. 168-174.
- « Le coup de fourche de Jacques Ledur », *la Revue canadienne*, vol. 31, octobre 1895, p. 589-596, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 353-371, illustrations de George Delfosse ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n°s 10-11, 17-24 octobre 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 183-191, et de 1980, p. 175-183.
- « L'anneau des fiançailles. Nouvelle », *la Revue canadienne*, vol. 31, novembre 1895, p. 651-658, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris sous le titre « L'anneau des fiançailles » dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 303-319, illustrations de Georges Delfosse ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n°s 7-9, 19 septembre-3 octobre 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 159-166, et de 1980, p. 152-159.
- « La dernière nuit du père Rasoy », *la Revue nationale*, vol. 3, 1896, p. 143-150. Repris dans *le Monde illustré*, vol. 18, n° 932, 8 mars 1902, p. 754-755 ; édition de 1907, p. 213-234, illustrations de J. Labelle ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n° 52 et vol. 22, n° 1, 8-15 août 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 115-124, et de 1980, p. 109-118.
- « Un loup-garou. Nouvelle », *la Revue canadienne*, vol. 32, avril 1896, p. 235-252, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris sous le titre « Le loup-garou » dans *la Patrie*, 27 avril 1907, p. 22 ; *Contes vrais*, édition de 1907, p. 321-337, illustrations d'Henri Julien ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 167-174, et de 1980, p. 160-167.
- « La croix de sang. Nouvelle », *la Revue canadienne*, vol. 32, juin 1896, p. 372-379, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris sous le titre « La croix de sang » dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 393-410, illustrations de Georges Delfosse ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n°s 13-14, 7-14 novembre 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 203-210, et de 1980, p. 194-201.
- « Voyage autour d'une bibliothèque », *la Revue canadienne*, vol. 32, juillet 1896, p. 397-409, illustrations de J.-B. Lagacé. Repris sous le titre « Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque » dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 525-551, illustrations de Jobson Paradis ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n°s 24-25, 23-30 janvier 1908 ; *le Terroir*, vol. 18, n°s 2-3, juillet-août 1936, p. 9-12 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 269-281, et de 1980, p. 256-268.
- « Le bœuf de Marguerite », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 3-41. Repris dans *Contes vrais*, édition

- de 1907, p. 119-157, illustrations d'Albert-S. Brodeur ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 45-48, 20 juin-11 juillet 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, p. 7-42, de 1973, p. 69-87, et de 1980, p. 66-84.
- « Mariette (Conte de Noël) », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 199-219. Repris dans *la Patrie*, 23 décembre 1899, p. 16 ; *Contes vrais*, édition de 1907, p. 235-255, illustrations de Raoul Barré ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 32, n^{os} 1-3, 15-29 août 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, ep. 175-198, illustrations de L. Maîtrejean, de 1973, p. 125-136, et de 1980, p. 119-130.
- « Baptême de sang », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 43-64. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 159-182, illustrations de Georges Delfosse ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 49-50, 18-25 juillet 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, p. 43-64, illustrations de L. Maîtrejean, et de 1980, p. 85-95.
- « Le jeune acrobate », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 113-139. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 193-211, illustrations de Raoul Barré ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 50-52, 25 juillet-8 août 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, p. 65-90, illustrations de L. Maîtrejean, de 1973, p. 101-113, et de 1980, p. 96-108.
- « Maison hantée », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 91-111. Repris sous le titre « Maison hantée. Le hibou » dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 5-28, illustrations d'Edmond-J. Massicotte ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 36-37, 18-25 avril 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, p. 91-111, illustrations de L. Maîtrejean, de 1973, p. 13-24, et de 1980, p. 11-22.
- « Le spectre de Babylas », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 113-139. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 29-56, illustrations d'Edmond-J. Massicotte ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 38-39, 2-9 mai 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, p. 113-138, illustrations de L. Maîtrejean, de 1973, p. 25-38, et de 1980, p. 23-36.
- « Le baiser fatal », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 141-159. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 57-77, illustrations d'Edmond-J. Massicotte ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 40-41, 16-23 mai 1907 ; *la Revue moderne*, vol. 8, n^o 8, juin 1927, p. 6-7, 15 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 39-48, et de 1980, p. 37-46.
- « Sang et or », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 161-197. Repris dans É.-Z. Massicotte, *Conteurs*

canadiens-français du XIX^e siècle, 1902, p. 277-297 ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 21, n^{os} 42-45, 30 mai-20 juin 1907 ; *Contes vrais*, édition de 1907, p. 79-117, illustrations de Georges Delfosse ; É.-Z. Massicotte, *op. cit.*, 2^e série, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 87-125 ; W. A. R. Kerr, *A Short Anthology of French Canadian Prose Literature*, Toronto, Longmans, Green & Co., p. 46-64 ; *Contes vrais*, édition de 1930, p. 139-173, illustrations de L. Maîtrejean ; Romain Légaré, *Pamphile Le May*, 1969, p. 29-49 ; *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 49-67, et de 1980, p. 47-65.

- « Les marionnettes² », *Contes vrais*, Québec, Imprimerie « le Soleil », 1899, p. 221-259. Repris dans *Contes vrais*, édition de 1907, p. 259-301, illustrations d'Ulric Lamarche ; *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n^{os} 3-6, 29 août-19 septembre 1907 ; *Contes vrais*, éditions de 1930, p. 199-234, illustrations de L. Maîtrejean, de 1973, p. 137-157, et de 1980, p. 131-151.
- « Le réveillon », *Contes vrais*, seconde édition, Montréal, Beauchemin, 1907, p. 373-392, illustrations d'Ozias Leduc. Repris dans *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n^{os} 11-13, 24 octobre-7 novembre 1907 et *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 193-202 et de 1980, p. 184-193.
- « Patriotisme », *Contes vrais*, édition de 1907, p. 493-523, illustrations de Georges Delfosse. Repris dans *le Progrès du Saguenay*, vol. 22, n^{os} 21-24, 2-23 janvier 1908, et *Contes vrais*, éditions de 1973, p. 253-267, et de 1980, p. 241-255.
- « L'épreuve. Au coin du feu chez la mère Marichette », *le Journal de Québec*, 10-21 novembre 1863, p. 1. Repris dans *le Journal de Saint-Roch*, 14 décembre 1874, p. 1-2.
- « Scènes de mœurs canadiennes. Une épluchette de blé d'Inde », *le Monde illustré*, vol. 17, n^o 17, 8 septembre 1900, p. 291. Repris dans *le Canada français*, vol. 8, n^o 17, 2 novembre 1900, p. 2.

III Autres œuvres

1. Livres

Essais poétiques, Québec, G. E. Desbarats, 1865, 320 p.

Deux poèmes couronnés par l'Université Laval, Québec, P. G. Delisle, 1870, 250 p.

« Cantate, poésie nouvelle de M. P. Lemay », dans *200^e anniversaire de la découverte du Mississipi par Jolliet et P. Marquette*.

2. Voir *supra*, « En marchant » (p. 231) et « Les marionnettes » (p. 241).

- Soirée littéraire et musicale à l'Université Laval, le 17 juin 1873*, Québec, L.-H. Huot, éditeur-propriétaire du *Canadien*, 1873, 54 p.
- Les Vengeances. Poème canadien*, Québec, C. Darveau, 1875, 323 p. ; *Tonkourou*, Québec, J. O. Filteau, 1888, 295 p. ; *les Vengeances. Poème rustique*, Montréal, Granger, 1930, 286 p. ; « Vengeances – VI^e chant », dans J. Fournier et O. Asselin, *Anthologie des poètes canadiens*, p. 74-77.
- Les Vengeances, drame en six actes*, Québec, Imprimé par Léon Bossue dit Lyonnais, 1876, 44 p.
- Le Pèlerin de Sainte-Anne*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1877, 2 tomes, 312 p. et 341 p. ; *le Pèlerin de Sainte-Anne. Roman de mœurs*, Montréal, Beauchemin, 1893, 309 p. (nouvelle édition, abrégée) ; Montréal, Beauchemin, [après 1926], 309 p. (ill. ; nouvelle édition) ; Tours, Alfred Mame et Montréal, Granger, « Collection canadienne », 1930, 366 p.
- Picounoc le maudit*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1878, 2 tomes, 379 p. et 288 p. ; Montréal, Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec. Textes et documents littéraires », 1972, 326 p. (présentation d'Anne Gagnon).
- La Chaîne d'or. Poème*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1879, 24 p. [repris dans *Une gerbe* (1879) et dans *Petits Poèmes* (1883)].
- Une gerbe. Poésies*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1879, 232 p.
- Fables canadiennes*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1882, 351 p. ; *Fables*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1891, 292 p. ; Montréal, Granger, 1903, 168 p. ; Montréal, Granger, 1925, 151 p.
- Petits poèmes*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1883, 264 p.
- L'Affaire Sougraine*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1884, 458 p.
- Rouge et bleu, comédie*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1891, 288 p.
- « Bataille d'âmes. Roman canadien inédit », *la Patrie*, 4 novembre 1899 – 26 janvier 1900.
- Les Gouttelettes. Sonnets*, Montréal, Beauchemin, 1904, 232 p. ; Québec, Imprimé aux Ateliers de l'Action catholique, 1937, 237 p. (ill. de Paul Richard ; préface de Camille Roy).
- Entendons-nous, vaudeville en un acte*, imprimé par la Société royale du Canada, 1911, 11 p.

Les Épis. Poésies fugitives et petits poèmes, Montréal, J.-Alfred Guay, 1914, 257 p.

Reflets d'antan. Poèmes, Montréal, Granger, 1916, 217 p.

2. Poèmes

« Chant des voltigeurs canadiens, *le Courrier du Canada*, 23 décembre 1861, p. 1 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 141-143].

« L'hiver », *le Canadien*, 3 janvier 1862, p. 1 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 149-156, et dans *Petits Poèmes* (1883), p. 167-169].

« Le retour du voyageur canadien. Romance », *les Débats*, 5 avril 1862, p. 3 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 147-148, sous le titre « Le retour du voyageur » et dans Anonyme, *la Littérature canadienne de 1850 à 1860*, (1864), t. II, p. 381-383].

« Descente des Iroquois dans l'île d'Orléans », *le Canadien*, 1^{er} août 1862, p. 1 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 121-132, et dans *Reflets d'antan* (1916), p. 151-163].

« Le chant du matin », *les Soirées canadiennes*, vol. 2, 1862, p. 5-9 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 118-120, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 217-220].

« Le sommeil de l'enfant », *le Foyer canadien*, vol. 1, 1863, p. 65-67 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 167-169, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 241-244].

« Ironie et prière », *le Journal de Québec*, 12 février 1863, p. 1 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 144-146 ; *Petits poèmes* (1883), p. 221-223 ; *les Épis* (1914), p. 221-223].

« La vengeance. Légende », *le Journal de Québec*, 11 juillet 1863, p. 1 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 191-196].

« Le village huron à Lorette », *la Revue canadienne*, vol. 1, juin 1864, p. 365-369 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 133-140, sous le titre « Le rêve d'une jeune Huronne »].

« L'heure des enfants », *la Revue canadienne*, vol. 1, 1864, p. 314-315 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 115-117, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 213-215].

« Laissez-moi chanter », *les Soirées canadiennes*, vol. 4, 1864, p. 83-89 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 107-114, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 207-212].

« Le roi Robert de Sicile », *la Revue canadienne*, vol. 1, 1864, p. 620-626 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 234-245, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 213-215].

- « Histoire d'un ange », *le Foyer canadien*, vol. 4, 1866, p. 333-343 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 33-33-34, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 141-151].
- « Pour te chanter », *le Journal de Québec*, 2 janvier 1867, p. 2 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 117-119].
- « Chanson des rues et des bois », *l'Ordre*, 3 janvier 1866, p. 1 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 145-147].
- « *Et dulcia linquimus arva* », *l'Événement*, 8 août 1867, p. 2 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 79-82 ; *Petits poèmes* (1883), p. 179-182 ; *les Épis* (1914), p. 45-47].
- « La débâcle du Saint-Laurent. Printemps de 1865 », *la Revue canadienne*, vol. 4, 1867, p. 286-299 [repris dans *les Épis* (1914), p. 92-115, sous le titre « La débâcle dans les îles de Sorel (souvenirs du printemps de 1865) »].
- « Découverte du Canada par Jacques Cartier », *la Minerve*, 23 et 25 janvier 1868, p. 2 [repris dans *le Journal de Québec*, 23 et 25 janvier 1868, p. 1-2 ; *Deux poèmes couronnés par l'Université Laval* (1870), p. 1-210 ; *Reflets d'antan* (1916), p. 9-137].
- « À ceux qui demandent la tête de Riel. Crucifiez-le ! », *le Canadien*, 11 avril 1870, p. 2 [repris dans *les Guêpes canadiennes*, Ottawa, 1882, 2^e série, p. 207-209].
- « Le naufrage de l'Étoile », *le Canadien*, 24 août 1870, p. 1-2.
- « La fenaison », *l'Opinion publique*, 17 août 1871, p. 401-402 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 83-89, et dans *les Épis* (1914), p. 27-33].
- « Où sont mes rêves », *l'Opinion publique*, 28 mars 1872, p. 148 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 95-99].
- « Napoléon III », *l'Opinion publique*, 11 avril 1872, p. 172 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 90-94].
- « Le printemps », *l'Opinion publique*, 9 mai 1872, p. 218 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 100-106, et dans *Petits poèmes* (1883), p. 225-228].
- « L'orme de Lotbinière », *le Musée canadien*, vol. 1, 1875, p. 6-8 [numéro prospectus] [repris dans *les Vengeances* (1875), p. 5-9].
- « La vision de Montgomery », *l'Annuaire de l'Institut canadien*, 1876, p. 105-110 [repris dans *Une gerbe* (1879), p. 162-170, et dans *Reflets d'antan* (1916), p. 171-181].
- « Le sculpteur de la Madone », *la Revue canadienne*, 1881, p. 449-450.

- « À mes enfants », *les Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 1, 1882, p. 193-194 [repris dans *l'Action catholique*, 13 mars 1920, p. 6, et dans *les Gouttelettes* (1937), p. 186].
- « Le bien pour le mal. Poésie », *l'Annuaire de l'Institut canadien*, 1882, p. 23-32 [repris dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, section 1, 1882, p. 57-64 ; lu le 6 mai 1882].
- « Hosanna, hommage à la reine Victoria », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1887, section 1, p. 175-177 [lu le 27 mai 1887].
- « À mon cher Benjamin Sulte », *les Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 6, 1887, p. 554 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 63-67, sous le titre « Épître à mon ami Sulte »].
- « Mes vieux pins », *la Revue canadienne*, vol. 24, 1887, p. 577-578 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 16-18].
- « Par droit chemin », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1888, section 1, p. 13-16 [repris dans *la Revue canadienne*, vol. 25, 1889, p. 18-22, et dans les *Épîs* (1914), p. 57-62 ; lu le 25 mai 1888].
- « Le bouquet », *le Canada français*, vol. 2, 1889, p. 205-207 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 183-187, sous le titre « Le bouquet (bénédictio de la première pierre du pont Garneau). À Madame Mercier »].
- « Irenna la huronne », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1889, section 1, p. 135-244.
- « Agar et Ishmaël », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1892, section 1, p. 3-5 [repris dans les *Épîs* (1914), 139-144].
- « Pater Noster », *la Revue canadienne*, vol. 30, 1893, p. 93-95 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 232-235].
- « Bethléem », *la Revue canadienne*, vol. 32, 1895, p. 13-16 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 148-149].
- « La folle », *la Revue nationale*, vol. 2, 1895, p. 52-55 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 73-76].
- « Sonnets rustiques », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1898, section 1, p. 35-36.
- « Un fléau », *Bulletin de la société du parler français au Canada*, 1905, p. 284 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 227-231].
- « Nos trois cloches. Poème rustique », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1906, section 1, p. 37-43 [repris dans les *Épîs* (1914), p. 172-182. Lu le 22 mai 1906].
- « Le sanctus à la maison », *l'Action sociale*, 21 décembre 1908, p. 18 [repris dans *le Devoir*, 30 août 1929, p. 5 ; *le Devoir*,

- 10 octobre 1931, p. 7 ; *le Terroir*, vol. 18, juillet-août 1936, p. 8 ; *les Gouttelettes*, 1937, p. 65].
- « Resurrexit ! », *l'Action sociale*, 10 avril 1909, p. 4.
- « L'hiver », *l'Action sociale*, 11 décembre 1909, p. 7.
- « Champlain », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1909, débats, p. xviii-xxii [repris dans *Reflète d'antan* (1916), p. 139-149].
- « Au laboureur. Sonnet », *Bulletin de la Société du parler français au Canada*, 1910, p. 332.
- « Notre vieil orme », *la Revue canadienne*, vol. 6, 1910, p. 385 [repris dans *le Devoir*, 3 mai 1919, p. 17].
- « Les rameaux », *le Devoir*, 8 avril 1911, p. 1 [repris dans *les Épis* (1914), p. 158-163].
- « La voie, la vérité, la vie », *Bulletin de la Société du parler français au Canada*, 1912, p. 138 [repris dans *les Épis* (1914), p. 243-253].
- « Les épis », *le Devoir*, 17 janvier 1914, p. 3.
- « Les colons », *le Devoir*, 13 novembre 1915, p. 3 [repris dans *l'Action catholique*, 17 mai 1919, p. 8 ; *l'Action catholique*, 3 mars 1920, p. 7 ; *le Devoir*, 28 juin 1918, p. 5].
- « *Ultima verba* », *le Devoir*, 22 juin 1918, p. 7 (repris dans *le Terroir*, vol. 18, juillet-août 1936, p. 8) ; J. Fournier et O. Asselin, *Anthologie des poètes canadiens*, p. 62-67 ; G. Sylvestre, *Un siècle de littérature canadienne*, p. 69 ; P. de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. I, p. 227 ; R. Dionne, *Anthologie de la littérature québécoise*, t. II, p. 368 ; P. Cotnam, *Poètes du Québec 1860-1968*, p. 28.
- « Jouet divin », *le Devoir*, 28 février 1920, p. 7.
- « Le sol », *le Devoir*, 6 mars 1920, p. 7.
- « Jeunes époux », *le Devoir*, 17 avril 1920, p. 5 [repris dans *le Devoir*, 28 mai 1927, p. 7].
- « Le réveil », *l'Action catholique*, 3 mai 1920, p. 7.
- « Les foins », *l'Action catholique*, 5 juillet 1920, p. 3.
- « À un vieil arbre », *l'Action catholique*, 26 avril 1921, p. 6 [repris dans *le Terroir*, vol. 18, juillet-août 1936, p. 6 ; *le Samedi*, 27 septembre 1947, p. 13 ; *le Devoir*, 14 août 1948, p. 4 ; *le Terroir*, vol. 19, août 1937, p. 4 ; R. Dionne, *op. cit.*, p. 367 ; J. Fournier et O. Asselin, *op. cit.*, p. 63 ; P. de Grandpré, *op. cit.*, t. I, p. 226 ; P. Cotnam, *op. cit.*, p. 27-28].

- « Vieux arbres et vieux hommes », *le Devoir*, 2 février 1922, p. 5 [repris dans *le Devoir*, 27 août 1927, p. 7].
- « La fête des arbres », *le Terroir*, vol. 3, avril 1923, p. 534-535.
- « Premier de l'an et vieux noëls », *le Terroir*, vol. 4, décembre 1923, p. 319.
- « Fragments de *Hymne national* », *le Terroir*, vol. 4, juin 1924, p. 29.
- « Les deux nids », *la Revue moderne*, vol. 2, juillet 1924, p. 21.
- « Le Fils de la Vierge », *le Devoir*, 16 janvier 1926, p. 12.
- « Souffle printanier », *le Devoir*, 8 mai 1926, p. 14.
- « La fauvette et l'épi », *le Devoir*, 10 juillet 1926, p. 10.
- « Le songe des trois frères », *le Devoir*, 7 août 1926, p. 12.
- « Le chat et le jeune oiseau », *le Devoir*, 22 janvier 1927, p. 16.
- « Les deux écoliers », *le Devoir*, 5 février 1927, p. 12.
- « La laitière », *le Devoir*, 25 juin 1927, p. 7.
- « La grosse gerbe », *le Devoir*, 3 septembre 1927, p. 7.
- « Le laboureur et le marin », *le Devoir*, 17 septembre 1927, p. 7.
- « La plume et le pin », *le Devoir*, 24 septembre 1927, p. 11.
- « Nuit de Noël », *la Revue moderne*, décembre 1927, p. 3 [repris dans *la Revue moderne*, vol. 5, janvier 1933, p. 39 ; *la Revue moderne*, vol. 6, janvier 1934, p. 37 ; *la Voix de l'Est*, 23 décembre 1964, p. 2 ; *la Voix de l'Est*, décembre 1965, p. 29 (cahier spécial) ; *le Terroir*, vol. 15, décembre 1933, p. 6].
- « La neige et le marécage », *le Devoir*, 11 février 1928, p. 28.
- « Les deux ruisseaux et le rocher », *le Devoir*, 14 avril 1928, p. 7.
- « L'énergie vient à bout des obstacles », *le Devoir*, 26 novembre 1928, p. 5.
- « À mes fils », *le Devoir*, 1^{er} décembre 1928, p. 14.
- « Le saule et le pin », *le Devoir*, 10 avril 1929, p. 12.
- « La maison paternelle », *le Devoir*, 13 avril 1929, p. 7 [repris dans Anonyme, *la Littérature canadienne-française*, p. 116-117].
- « Le retour aux champs », *le Devoir*, 13 avril 1929, p. 7.
- « Le monument des braves », *le Terroir*, juillet-août 1932, vol. 14, p. 12.
- « La sucrerie », *la Revue moderne*, vol. 6, avril 1933, p. 4.

- « Le veau d'or. Samson. L'église du Saint-Sacrement. Le calvaire. Le foyer*. Vieux arbres et vieux hommes*. Le vieillard. Le colon*. À un vieil arbre*. Le sanctus à la maison*. *Ultima verba** », *le Terroir*, vol. 18, juillet-août 1936, p. 5-6, 8
[* Ces poèmes ont paru dans d'autres périodiques.]
- « Extrait des *Gouttelettes* », vol. 19, *le Terroir*, avril-juillet 1937, p. 4.
- « Le foyer », *le Terroir*, vol. 19, juillet-août 1937, p. 4.
- « Croquis champêtre », *le Devoir*, 4 septembre 1948, p. 4.
- « Le nid », *le Devoir*, 5 novembre 1948, p. 4.
- « La lampe et le réverbère », *le Devoir*, 26 novembre 1955, p. 7.
- « L'échafaud », *Liberté*, janvier-avril 1965, p. 123-125 (n° spécial : « 1837-1838 »).
- « La guerre », *ibid.*, p. 122-123.

3. Traductions

Évangéline, dans *Essais poétiques*, 1865 ; *Évangéline*, traduction du poème acadien de Longfellow par..., Québec, P. G. Delisle, 1870, 192 p. ; dans *Petits poèmes*, 1883 ; *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*, traduction par..., Montréal, J.-Alfred Guay, 1912, 211 p. ; *Évangéline avec une traduction en français de L.-P. Lemay*, Toronto, McClelland and Stewart, 1962, 126 p. ; *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*, Montréal, Leméac, « Les introuvables québécois », 1978, 209 p.

La Perle cachée, drame en deux actes, par le cardinal Wiseman, traduit par l'abbé T. A. Chandonnet, poésie de Pamphile Le May, N. Y., Lovell, 1876, 100 p. [Le May a traduit en vers les chœurs et les dialogues.]

Le Chien d'or, légende canadienne par William Kirby, *l'Étendard*, 29 août 1884-16 février 1885 ; Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1884, 2 tomes, 483 p. et 294 p. ; Québec, Librairie Garneau, 1926, 2 tomes, 369 p. et 393 p. [préface de Benjamin Sulte] ; Québec, Librairie Garneau, 1971, 769 p.

4. Conférences

Conférences non publiées

- « Mon voyage à Paris », conférence donnée à Québec, à l'Union commerciale, en 1888.
- « Irenna la Huronne » et « Sous les bois », conférences données à Québec au Cercle Salaberry en 1889.
- « La grosse gerbe », conférence donnée à Québec à l'Institut canadien en 1890.

Périodiques

- « Quelques poètes illettrés de Lotbinière », *l'Opinion publique*, 6 avril 1876, p. 16 (repris dans *la Revue de Montréal*, février-mars 1877, vol. 1, p. 53-64, 89-96 ; *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 2, 1883, p. 87-96, 139-144, 168-175, 235-240 ; *l'Action*, 6 mars 1909, p. 12 ; *le Terroir*, vol. 4, mars 1924, p. 469-487 ; *les Annales de Lotbinière 1672-1933*, Québec, *l'Action*, 1933, p. 420-436).
- « À nos hôtes. Discours prononcé lors du 25^e anniversaire de l'Institut canadien-français à Ottawa », *l'Opinion publique*, 8 novembre 1877, p. 529-532.
- « Les derniers seront les premiers, hommage à son honneur Rodrigue Masson, lieutenant-gouverneur de la province de Québec », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1885, section I, p. 49-53 [repris dans *les Épis* (1914), p. 79-87 ; lu le 28 mai 1885].

Livres

- « Discours devant la réunion de la Société Saint-Jean-Baptiste », dans *la Fête nationale des Canadiens français célébrée à Québec en 1880*, Québec, H. Chouinard, Imprimerie A. Côté, 1881, p. 374-383 (titre : « La littérature canadienne-française et sa mission » ; repris en partie dans R. Dionne, *Anthologie de la littérature québécoise*, t. II, p. 368-371).

5. Textes divers

Livres

- Catalogue de la Bibliothèque de la Législature de Québec*, Lévis, s. éd., 1873, 536 p.
- Le Chant du marin*, en-tête de titre : « Dédié à la Corporation pour le havre de Québec » ; au-dessous : « paroles de Pamphile Le May, musique de Roch Lyonnais, Québec, publié par Roch Lyonnais, 10 rue Desfossés, Saint-Roch », s. d., 3 p. [extrait des *Vengeances* (1875), p. 264-267].
- « Hommage au Révérend Messire F. H. Bélanger, curé de Saint-Roch de Québec », *Souvenir de l'inauguration de l'école des Frères de Saint-Roch 28 janvier 1887*, 1887, 4 p. (musique de M. N. Crépault).
- Fêtes et corvées*, dans *Annuaire de l'Institut canadien de Québec*, vol. 5, 1878, p. 49-73 ; *Id.*, Lévis, Pierre-Georges Roy, éditeur, 1898, 82 p.

Articles

- « Souvenirs des braves de 1760 », *le Journal de Québec*, 17 octobre 1863, p. 2 [repris dans *Essais poétiques* (1865), p. 178-182 et dans *Reflets d'antan* (1916), p. 165-170].
- « Hommage à MM. les Abonnés au *Journal de Québec* », *le Journal de Québec*, 1^{er} janvier 1865, p. 1.
- « Premier de l'An 1866 », *le Journal de Québec*, 2 janvier 1866, p. 1.
- « Notice bibliographique de la Grand-tronciade de M. A. Cassegrain », *la Revue canadienne*, vol. 3, 1866, p. 441-442.
- « Correspondance », *l'Événement*, 6 septembre 1873, p. 2.
- « Confidences à propos du *Pèlerin de Sainte-Anne* », *l'Opinion publique*, 14 décembre 1876, p. 573.
- « Correspondance », *l'Événement*, 14 avril 1877, p. 2.
- « Au Monsieur de *l'Électeur* », *le Journal de Québec*, 12 mai 1882, p. 2 (réponse à une attaque parue dans *l'Électeur* le 4 mai et le 11 mai 1882).
- « Impressions de voyage. À mon inséparable compagnon de voyage, M. Roméo Poisson », *la Revue canadienne*, vol. 21, 1895, p. 677-685, 735-745.
- « Rendons grâces », *le Soleil*, 31 juillet 1897, p. 1.

B – ÉTUDES SUR PAMPHILE LE MAY ET SUR CONTES VRAIS

I Thèses

- CORBETT, Edward M., « Pamphile Lemay, prosateur », mémoire de maîtrise, Université Laval, 1947, 104 f.
- KOSKO, Maria, « Le fils assassiné. Étude d'un thème légendaire », Helsinki, Suomalaisen Tiedeakademian Academiae Scientiarum fennicae, 1966, 364 p. (FF *Communications*, n^o 198, p. 232-235).
- MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA CROIX (sœur), « Pamphile LeMay, peintre de la vie campagnarde d'autrefois au Canada », mémoire de maîtrise, Université Laval, 1949, 132 f.
- SAINT-JORRE, Cécile, « Essai de bio-bibliographie sur la personne et l'œuvre de Pamphile Lemay », mémoire de maîtrise, Université de Montréal, École de bibliothécaires, 1939, 19 p.

II *Livres, parties de livres*

- ANONYME, « Léon-Pamphile Le May », dans *The Canadian Bibliographical Dictionary and Portrait Gallery of Eminent Self-made Men*, New York, American Biographical Publishing Co., 1881, p. 151-152.
- ANONYME, « Pamphile Le May », *Larousse du xx^e siècle*, Paris, Larousse, 1931, t. IV, p. 396.
- ANONYME, « Pamphile Le May », *Encyclopedia of Canada*, Toronto, University Associates of Canada, 1948, t. IV, p. 62.
- ANONYME, « Le May, Léon Pamphile », *Dictionnaire biographique des auteurs*, Paris, V. Bompiani, 1958, t. II, p. 85.
- ANONYME, « Le May, Pamphile », *Encyclopedia Canadiana*, Ottawa, Grolier, 1958, t. VI, p. 118.
- ANONYME, [sur P. Le May], *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto, Londres et New York, Oxford University Press, 1967, p. 448.
- ANONYME, « Le May (Pamphile), 1837-1918 », *Dictionnaire des littératures*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, t. II, p. 2321.
- BISSON, Laurence-A., « Pamphile Lemay (1837-1918) » dans *le Romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Droz, 1932, p. 217-225.
- BOIVIN, Aurélien, *le Conte littéraire québécois au 19^e siècle, essai de bibliographie critique et analytique*, Montréal, Fides, 1975, p. 15, 243-256.
- BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, L'Arbre, 1946, p. 72-74.
- COLLET, Paulette, *l'Hiver dans le roman canadien-français*, Presses de l'Université Laval, 1965, 281 p., *passim*.
- DANDURAND, Albert, *le Roman canadien-français*, Montréal, Albert Lévesque, 1937, p. 134-137, 148-152.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, « La fantaisie de Pamphile Le May », dans *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, Paris, Nizet, 1978, p. 795-798.
- FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, « Pamphile Le May », dans *À travers la littérature canadienne-française*, Montréal, s. éd., 1928, p. 253-263.
- HALDEN, Charles ab der, « M. Pamphile Le May », dans *Nouvelles études de la littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1907, p. 267-283.

- HAMEL, Reginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, « Le May, Léon-Pamphile (1837-1918) », dans *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, [1989], p. 863-865.
- HAYNE, David, « Sur les traces du préromantisme canadien », dans *Archives des lettres canadiennes*, Montréal, Fides, 1961, t. I, p. 137-157 (n^o spécial de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, n^o 2, avril-juin 1961).
- LÉGARÉ, Romain, « Évolution littéraire de Pamphile Le May », dans *Archives des lettres canadiennes*, Montréal, Fides, 1961, t. I, p. 259-283 (n^o spécial de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, n^o 2, avril-juin 1961).
- LÉGARÉ, Romain, *Pamphile Le May*, Montréal, Fides, « Classiques canadiens », 1969, 95 p.
- LÉGARÉ, Romain, Préface aux *Contes vrais*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1973 (reprise dans *Contes vrais*, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », 1980).
- MORGAN, Henry James, *Bibliotheca Canadensis. A Manual of Canadian Literature*, Ottawa, G. E. Desbarats, 1867, p. 222.
- MORGAN, Henry James, « Léon-Pamphile Lemay », dans *The Canadian Men and Women of the Time*, Toronto, W. Briggs, 1912, p. 649-650.
- ONCLE GASPARD (pseud. de Jean-Marie Turgeon), « Pamphile Le May en quinze images », dans *l'Oncle Gaspard vous offre le dessus du panier de ses chroniques parues dans l'Événement et le Journal*, Québec, s. édit., 1937, p. 258-268.
- ROSE, G. M., *A Cyclopaedia of Canadian Biography*, Toronto, Rose Publication, 1886-1888, t. II, p. 220-221.
- TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, p. 43-45, p. 67-71.
- VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1954, p. 129-130.
- WALLACE, William et MACKAY, W. A., *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, Toronto, Macmillan, 1978, p. 456.
- WILSON, James Grant et FISKE, John, « Léon Pamphile Lemay », dans *Appleton's Cyclopaedia of American biography*, New York, Appleton, 1887, t. III, p. 684.

III Articles

- ANONYME, « Pamphile Lemay », *l'Opinion publique*, 17 avril 1873, p. 181 (probablement de Laurent-Olivier David).

- ANONYME, « M. Pamphile Le May », *la Vie illustrée*, vol. 1, n^o 5, 9 mars 1889, p. 3.
- ANONYME, « Contes vrais », *l'Enseignement primaire*, vol. 21, n^o 2, octobre 1899, p. 127.
- ANONYME, « Contes vrais », *la Patrie*, 22 mars 1907, p. 4.
- ANONYME, « Contes vrais », *le Soleil*, supplément, 23 mars 1907, p. 2.
- ANONYME, « Les palmes académiques. Le gouvernement français honore M. Pamphile Le May du titre d'officier d'Académie », *le Soleil*, 2 juillet 1910, p. 8.
- ARLES, Henri d' (pseud. d'Henri Beaudé), « L'œuvre de M. Pamphile Lemay », *la Revue canadienne*, vol. 6, août 1910, p. 117-134.
- ANONYME, « La maladie de Pamphile Le May », *la Patrie*, 14 janvier 1915, p. 1.
- ANONYME, « L'œuvre de Pamphile Lemay », *le Canada*, 14 juin 1918, p. 4.
- ANONYME, « Pamphile Le May », *le Devoir*, 15 juin 1918, p. 6.
- ANONYME, « Pamphile Le May est mort », *le Soleil*, 15 juin 1918, p. 6.
- ANONYME, « Les disparus. Léon-Pamphile Le May », *Bulletin de recherches historiques*, vol. 33, 1927, p. 92 ; vol. 35, 1929, p. 626.
- ANONYME, « À la mémoire de Pamphile Lemay », *le Devoir*, 13 juillet 1929, p. 3 ; 12 août 1929, p. 3.
- ANONYME, « Un buste de Pamphile Lemay », *le Devoir*, 8 janvier 1931, p. 3.
- ANONYME, « Le centenaire de P. Le May », *le Journal (Québec)*, 4 janvier 1937, p. 3.
- ANONYME, « Vie intime de Pamphile Lemay », *l'Événement*, 15 janvier 1937, p. 1.
- ANONYME, « Sang et or, un conte de Pamphile Le May », *la Semaine à Radio-Canada*, vol. 4, n^o 37, 20 juin 1954, p. 3.
- BEAUDOIN, Réjean, « Pamphile Lemay, Contes vrais », *Livres et auteurs québécois 1973*, p. 75-76.
- BEAUDOIN, Réjean, « L'impossible littérature populaire », *Liberté*, vol. 16, n^o 2, mars-avril 1974, p. 100-104.
- BÉGIN, J.-E., « Autour de Pamphile LeMay », *l'Almanach de l'Action catholique*, octobre 1930, p. 83-84.

- BIRON, Hervé, « Sur Pamphile Le May de Romain Légaré », *Culture*, vol. 30, n° 2, juin 1969, p. 151-153.
- BOISSONNAULT, Charles-Marie, « Pamphile Le May », *le Terroir*, vol. 18, n° 7, décembre 1936, p. 7.
- CANADIEN, Paul, « M. Pamphile Le May », *le Passe-temps*, 24 août 1918, p. 338 (repris de *l'Action catholique*).
- CASGRAIN, Henri-Raymond, « Le mouvement littéraire en Canada, I », *le Foyer canadien*, vol. 4, 1866, p. 2-33.
- CAZES, Paul de, « La littérature au Canada, Pamphile Le May », *l'Événement*, 23 mai 1877, p. 2 (repris du journal *le Monde* de Paris).
- CLOUTIER, Alfred, « M. Pamphile Le May », *le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 6, 16 juin 1906, p. 85-87.
- DAVID, Laurent-Olivier, « Les littérateurs canadiens en France », *l'Opinion publique*, 7 juin 1877, p. 266-268.
- DELORME, Hugues, « Libre chronique. Un livre de contes », *Paris-Canada*, vol. 27, n° 24, 15 décembre 1899, p. 2 (repris, sous le titre « Les Contes vrais » dans *la Patrie*, 8 janvier 1900, p. 6).
- DEMERS, Hector, « Les Contes vrais », *la Patrie*, 6 avril 1907, p. 17.
- DEMERS, Jeanne et GAUVIN, Lise, « La "Maison hantée" de Lemay : préliminaires à une analyse du conte écrit », *Annales de l'ACFAS*, vol. 42, n° 2, 1975, p. 49-53.
- DESILETS, Alphonse, « Fréchette et Le May », *le Terroir*, vol. 20, n° 3, novembre 1939, p. 12.
- DUVAL, Monique, « Deschaillons rend hommage au poète Pamphile Le May », *le Soleil*, 22 juillet 1976, p. A15.
- DUVAL, Monique, « Pamphile Le May honoré par le gouvernement du Québec », *le Soleil*, 17 septembre 1980, p. E12.
- ESCOMEL, Gloria, « Notes sur le fantastique », *Requiem*, vol. 1, n° 6, septembre-octobre 1975, p. 12-13.
- FRANÇOISE (pseud. de Robertine Barry), « Chronique du lundi », *la Patrie*, 25 septembre 1899, p. 4.
- GAGNÉ, Jacques, « Un conteur habile et inquiet », *le Droit*, 3 janvier 1981, p. 14.
- GAY, Paul, « Relecture de Pamphile Le May. Les Contes vrais sont-ils vraiment vrais ? », *le Droit*, 3 novembre 1979, p. 18.
- GINEVRA (pseud. de Georgina Lefavre), « Contes vrais », *le Soleil*, supplément, 23 mars 1907, p. 4.
- GINGRAS, Line, « Le propos de Pamphile Lemay dans les Contes vrais », *Nord*, n° 7, automne 1977, p. 85-116.

- HARE, John, « Contes vrais », dans Maurice Lemire, édit., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I, *Des origines à 1900*, Montréal, Fides, 1978, p. 153-155.
- HÉBERT, Maurice, « Les deux manières de Pamphile Le May », *le Journal* (Québec), 16 janvier 1937, p. 3-4.
- HÉROUX, Omer, « Pamphile Le May », *le Devoir*, 12 juin 1918, p. 1.
- HÉROUX, Omer, « Pour Le May », *le Devoir*, 15 août 1929, p. 1.
- LACASSE, Arthur, « À la mémoire de Pamphile Lemay », *le Devoir*, 21 septembre 1929, p. 7.
- LEAU, Léopold, « Contes vrais », *Bulletin de la Canadienne* (Paris), juin 1907 (repris dans *l'Action catholique*, 4 janvier 1937).
- LÉGARÉ, Romain, « Études d'auteur canadien. Pamphile Le May », *Lectures*, vol. 7, n° 5, janvier 1961, p. 131-134.
- LE JEUNE, Louis, « Le May (Pamphile) », *Dictionnaire général du Canada*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, t. II, p. 134.
- LEMIRE, Maurice, « Pamphile Lemay et la bourgeoisie du 19^e siècle », *Voix et images*, vol. 4, n° 1, septembre 1978, p. 97-107.
- MADELEINE [pseud. d'Anne-Marie Gleason (madame Wilfrid A. Huguenin)], « Contes vrais par Pamphile Lemay », *la Patrie*, 27 avril 1907, p. 22.
- MARCOTTE, Jacinthe, « Pamphile Le May, 1837-1918 », *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, vol. 13, n° 1, mars 1979, p. 12.
- MARQUIS, G. E., « Le centenaire Le May », *le Terroir*, vol. 18, n° 7, décembre 1936, p. 2-3.
- MARQUIS, G. E., « Léon-Pamphile Lemay 1837-1918. Sa vie, son œuvre, ses critiques. Lui élèvera-t-on un monument ? », *l'Action catholique*, 5 janvier 1937, p. 9 et 13.
- MARQUIS, G. E., « Une pierre blanche », *le Terroir*, vol. 19, n° 2, mai 1938, p. 8-10.
- POTVIN, Damase (pseud. de Jean Sainte-Foy), « Pamphile LeMay », *le Terroir*, vol. 1, n° 2, octobre 1918, p. 2-3 (repris dans *le Pays laurentien*, vol. 3, n° 11, novembre 1918, p. 198-199).
- RIVARD, Adjudor, « Contes vrais », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 5, n° 8, avril 1907, p. 312-313.
- ROBERT, F., « Essai sur les contes canadiens », *l'Action catholique*, 25 juillet 1921, p. 2 ; 26 juillet 1921, p. 6 ; 1^{er} août 1921, p. 5.
- ROY, Camille, « Pamphile Le May, l'homme, sa carrière », *le Canada français*, vol. 1, n° 1, 1918, p. 30-42. Publié aussi dans

- À l'ombre des érables, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, (1924), p. 9-27.
- ROY, Camille, « L'œuvre de Pamphile Le May », *le Canada français*, vol. 11, n^o 7, mai 1924, p. 485-506. Publié aussi dans *À l'ombre des érables*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale (1924), p. 28-62.
- ROY, Camille, « Un centenaire remarquable, Pamphile Le May », *l'Enseignement primaire*, vol. 58, n^o 7, mars 1937, p. 426-427.
- S. C., « Léon-Pamphile LeMay », *le Propagateur*, vol. 6, n^o 9, mai 1910, p. 1-15 (repris dans *Biographies et portraits d'écrivains canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 74-78).
- SAINT-CASTIN (pseudonyme), « Les Contes vrais », *l'Évangéline*, 22 février 1900, p. 4 (repris dans *la Patrie*, 3 mars 1900, p. 11).
- VALDOBRE (pseud. de Claude-Henri Grignon), « Sur le pavois littéraire. Les corrections de Pamphile Le May », *le Matin*, 12 mai 1923, p. 4.
- VALDOBRE (pseud. de Claude-Henri Grignon), « Admirons Le May, mais pas trop », *les Pamphlets de Valdombre*, 1^{re} année, n^o 6, 1^{er} mai 1937, p. 259-261.
- VILLENEUVE, Jean-Marie-Rodrigue, « Sur l'œuvre de Pamphile Lemay », *le Devoir*, 27 septembre 1937, p. 6.

C – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

- ANONYME, *la Littérature canadienne de 1850 à 1860*, Québec, G. Desbarats, 1864, t. II, p. 381-383.
- BOURINOT, John George, « L. Pamphile Le May. Bibliography of the Members of the Royal Society of Canada », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1894, section 1, 52 p.
- CANTIN, Pierre, HARRINGTON, Normand et HUDON, Jean-Paul, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIX^e et XX^e siècles*, t. IV, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1979, p. 731-735.
- COTNAM, Pierre, *Poètes du Québec 1860-1968*, Montréal, Fides, 1982, p. 19-20.
- DIONNE, René, *Anthologie de la littérature québécoise*, t. II, *la Patrie littéraire*, sous la direction de Gilles Marcotte, Montréal, la Presse, 1978, p. 366-371.

- FOURNIER, Jules et ASSELIN, Olivar, *Anthologie des poètes canadiens*, composée par Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, 3^e éd., Montréal, Granger, 1934, p. 62-67.
- GRANDPRÉ, Pierre de, *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1971, t. I, p. 227.
- GRANDPRÉ, Pierre de, « Nos richesses manuscrites. 1^{re} partie : Pamphile Le May, une correspondance », *l'Incunable*, 18^e année, n^o 3, septembre 1984, p. 26-28.
- GRANDPRÉ, Pierre de, « Nos richesses manuscrites. 2^e et dernière partie : Le May : le crépuscule d'une œuvre », *l'Incunable*, 18^e année, n^o 4, décembre 1984, p. 20-23.
- HARE, John, « A Bibliography of the Works of Léon Pamphile Le May (1837-1918) », *Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 57, n^o 1, 1963, p. 50-60.
- LE MAY, J.-Armand, *Album-souvenir. Tricentenaire des familles Lemay, 1659-1959*, Québec, s. édit., 1959, p. 99, 127.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, 2^e série, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 87-125.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, Montréal, Beauchemin, 1902, p. 277-297 (rééd. en 1908).
- PELLERIN, Maurice et GALLICHAN, Gilles, *Pamphile Le May, bibliothécaire de la Législature et écrivain*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, « Bibliographie et documentation, 21 », 1986, 141 p.
- PIERCE, Lorne, *An Outline of Canadian Literature, French and English*, Toronto, Ryerson Press, 1927, *passim*.
- ROUSSEAU, Guildo, *Préface de romans québécois*, Sherbrooke, Éditions Cosmos, 1970, p. 9, 14-16 et 75-78.
- ROY, Pierre-Georges, « Ouvrages publiés par M. Léon-Pamphile Lemay », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 29, n^o 10, 1923, p. 318-319.
- SYLVESTRE, Guy, éd., et GREEN, Gordon, *Un siècle de littérature canadienne. A Century of Canadian Literature*, Montréal, Éditions HMH, Toronto, Ryerson Press, [1967], p. 69.

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte	47
Généalogie de Pamphile Le May	54
Chronologie	57
Sigles et abréviations	65
<i>Contes vrais</i>	
« Maison Hantée »	
I. Le hibou	69
II. Le spectre de Babylas	85
III. Le baiser fatal	103
IV. Sang et or	117
Le bœuf de Marguerite	141
Baptême de sang	165
Le jeune acrobate	181
La dernière nuit du père Rasoy	201
Marianne, conte de Noël	215
En marchant	231
Les marionnettes	241
L'anneau des fiançailles	261
Le loup-garou	275
Petite scène d'un grand drame	287
Le coup de fourche de Jacques Ledur	299
Le réveillon (conte de Noël)	313

La croix de sang	325
Fantôme	337
Le marteau du Jongleur	359
Fontaine versus Boisvert	371
Patriotisme	389
Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque	409

Appendices

I. Lettres de Pamphile Le May où il est question des <i>Contes vrais</i>	427
II. Texte de présentation du bulletin de souscription à l'édition de 1907	444
III. Distribution des contes dans les diverses éditions	446
IV. Notices biographiques des illustrateurs	448
Glossaire	453
Index	457
Bibliographie	461

Table des illustrations

Dessin – non utilisé – d' <i>Edmond-J. Massicotte</i> pour la couverture de l'édition de 1907	66
Maison hantée	
I Le hibou	
<i>Edmond-J. Massicotte</i>	
Titre	69
Hors-texte	76
Fin de conte	84
II Le spectre de Babylas	
<i>Edmond-J. Massicotte</i>	
Titre	85
Hors-texte	95
Fin de conte	102
III Le baiser fatal	
<i>Jean-Baptiste Lagacé</i>	
Titre	103
Hors-texte	113
Fin de conte	115
IV Sang et or	
<i>Georges Delfosse</i>	
Titre	117
Hors-texte	136
Fin de conte	140
Le bœuf de Marguerite	
<i>Albert-S. Brodeur</i>	
Titre	141
Hors-texte	149
Fin de conte	164

Baptême de sang	
<i>Georges Delfosse</i>	
Hors-texte	168
Hors-texte	177
Le jeune acrobate	
<i>Raoul Barré</i>	
In-texte	183
In-texte	186
Hors-texte	198
La dernière nuit du Père Rasoy	
<i>Joseph Labelle</i>	
Titre	201
In-texte	206
Hors-texte	212
In-texte	214
Mariette, Conte de Noël	
<i>Raoul Barré</i>	
Titre	215
Hors-texte	229
Les marionnettes	
<i>Ulric Lamarche</i>	
Titre	241
Hors-texte	243
Fin de conte	260
L'anneau des fiançailles	
<i>Georges Delfosse</i>	
Titre	261
Hors-texte	268
Fin de conte	274
Le loup-garou	
<i>Henri Julien</i>	
Titre	275
Hors-texte	284
In-texte	285
Petite scène d'un grand drame	
<i>Georges Delfosse</i>	
Titre	287
Hors-texte	292
In-texte	298

Le coup de fourche de Jacques Ledur	
<i>Georges Latour</i>	
Titre	299
In-texte	301
Hors-texte	311
Le réveillon	
<i>Ozias Leduc</i>	
Hors-texte	322
La croix de sang	
<i>Georges Delfosse</i>	
Titre	325
Hors-texte	335
Fin de conte	336
Fantôme	
<i>Jean-Baptiste Lagacé</i>	
Titre	337
Hors-texte	357
Fin de conte	358
Le marteau du Jongleur	
<i>Georges Delfosse</i>	
Hors-texte	368
Fontaine versus Boisvert	
<i>Charles Huot</i>	
In-texte	373
Hors-texte	384
Fin de conte	388
Patriotisme	
<i>Georges Delfosse</i>	
Hors-texte	399
Hors-texte	403
Un rêve ou Voyage autour d'une bibliothèque	
<i>Jobson Paradis</i>	
Titre	409
Hors-texte	411
Cul-de-lampe	426



Le papier utilisé pour cette publication satisfait aux exigences minimales contenues dans la norme American National Standard for Information Sciences - Permanence of Paper for Printed Library Materials, ANSI Z39.48-1992.

Achévé d'imprimer
en août 1993 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace (Québec).